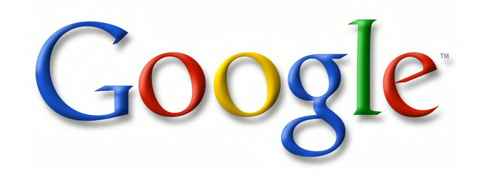



FLECTI SED NON FRANGI
Robert Biddulph Phillipps Esqr.
Longworth, Herefordshire.



nt: 57. } Articulos curios è interesantes, sobre l'America Española — y sobre la Inquisicion.
83.
2 88 — Vaccina, transplantada al Cont.te Colombiano.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF
DE
L'ESPAGNE.

TOME PREMIER.

On trouve chez P. Didot l'aîné, imprimeur, rue du Pont de Lodi, les autres ouvrages de M. Alexandre de Laborde, sur l'Espagne, savoir :

Description d'un Pavé en Mosaïque, découvert dans l'ancienne ville d'Italica, aujourd'hui le village de Santiponce près de Séville; suivie de recherches sur la peinture en mosaïque des anciens, et les monuments de ce genre qui n'ont point encore été publiés; in-fol. atlantique, imprimé sur grand-raisin vélin, contenant 18 planches en couleur imitant la mosaïque ancienne, avec 4 planches au burin et 9 vignettes . . . . 200 fr.
Le même ouvrage en espagnol . . . . 200.

Voyage pittoresque de l'Espagne. etc. etc. 4 vol. in fol. atlantique, ornés d'environ 440 planches en taille-douce.
Cet ouvrage contient la description totale de l'Espagne, province par province, suivant l'ordre chronologique de ses monuments et de son histoire.

Il doit être divisé en 70 livraisons composées de 6 planches chacune, et du texte correspondant, qui se publient toutes les six semaines. Il en paroît déja *douze* au mois d'avril 1809.

Prix de chaque livraison.

Sur gr. raisin fin.	21 fr.
Sur gr. raisin vélin	36.
Sur *dit* fig. avant la lettre.	60.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF DE L'ESPAGNE,

ET TABLEAU ÉLÉMENTAIRE

DES DIFFÉRENTES BRANCHES DE L'ADMINISTRATION
ET DE L'INDUSTRIE DE CE ROYAUME,

PAR
ALEXANDRE DE LABORDE.

Viris, armisque nobilem Hispaniam.
FLORUS, lib. II, cap. 6.

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez H. NICOLLE, à la librairie stéréotype,
rue de Seine, n° 12;
Et LENORMANT, Cloître-S.-Germain-l'Auxerrois.
M. DCCC. IX.

INTRODUCTION.

Il est certains évènements dans la vie des peuples comme dans celle des hommes qui semblent former le complément de leur histoire et indiquer le moment d'en tracer le tableau. Instruit de leur état passé, les regards fixés sur leur situation présente, l'historien peut comparer l'une à l'autre, et en observer les rapports, sans avoir besoin d'y chercher les destinées d'un avenir inconnu.

Telle est aujourd'hui la situation de l'Espagne, qui voit terminer une partie importante de son histoire pour renaître sous une forme nouvelle. Ce noble pays, toujours l'apanage de quelque famille étrangere sans avoir été conquis par aucune d'elles ; toujours dominé sans avoir jamais été avili, semble sortir avec plus de force et recevoir un nouvel éclat des changements qui causent ordinairement la décadence des empires. Heureux l'écrivain qui seroit préparé dans ce moment à retracer les évènements qui ont influé dans tous les temps sur le sort de cette belle monarchie ! Il nous présenteroit, non l'histoire connue de ses rois, mais celle de ses provinces, de leurs coutumes, des progrès de

leur industrie, de leur civilisation, celle surtout de leur prospérité, véritable époque importante dans les annales des peuples. Il ne s'attacheroit pas comme ses devanciers à détailler toutes les campagnes du Milanois depuis Charles-Quint jusqu'à M. de Maillebois. Il nous feroit grace également des éternelles révoltes des Pays-Bas contre les princes de la maison d'Autriche, de ces longs sieges de places médiocres, de ces grandes batailles de petites armées, suivies ordinairement de négociations non moins fastidieuses et insignifiantes.

Tous ces évènements, étrangers à l'Espagne, n'en composent pas moins les trois quarts des ouvrages écrits sur ce pays, tandis que son histoire philosophique et politique, la seule importante peut-être, a été la seule négligée. D'autres occupations m'empêchant de me livrer à ce travail, j'espere du moins contribuer à en rendre l'exécution plus facile à ceux qui voudront s'en occuper, en leur communiquant les recherches qu'il m'a été possible de faire dans mes voyages et les renseignements que je suis parvenu à me procurer. C'est la réunion de tous ces matériaux que je présente au public tels que je les ai rassemblés, et sous une forme

qui m'a paru la plus commode pour les différentes classes de lecteurs, principalement pour ceux que le goût des voyages ou d'autres circonstances conduiront en Espagne. Les trois premiers volumes contiennent un *Itinéraire descriptif* et une statistique particuliere de chaque province : les deux derniers sont consacrés au tableau général du pays dans tout ce qui concerne les différentes branches de l'administration et de l'économie politique.

Le succès de la premiere édition de cet ouvrage ayant passé mes espérances, je n'ai pas encore eu le temps d'y mettre la derniere main dans cette réimpression. J'ai cependant fait des corrections de tous genres ; et mon travail étant de la nature de ceux où l'élégance du style n'est peut-être pas aussi nécessaire que l'exactitude des faits, c'est principalement sur les dates et les calculs que s'est portée mon attention ; et j'espere, sous ce rapport au moins, laisser peu à desirer.

L'Espagne, depuis long-temps étrangere à nos intérêts politiques, à nos relations commerciales, à notre curiosité même, va cesser de l'être, sous tous ces rapports, lorsqu'elle fera partie du même système, qu'elle adoptera les habitudes européennes, et que

les voyages y deviendront moins pénibles : mais pour juger de ce qu'elle pourra devenir alors, il faut savoir ce qu'elle est à présent et ce qu'elle étoit autrefois. L'Espagne est moins connue encore dans son organisation sociale que dans ses monuments, quoiqu'elle ait eu plus d'historiens que de voyageurs ; et l'on est étonné de voir que la plupart des opinions accréditées sur son état actuel et sa situation dans les différentes époques de l'histoire, sont contraires aux faits véritables et aux documents authentiques.

J'ai eu l'occasion dans un autre ouvrage sur ce pays (1) d'examiner avec sévérité quelques traditions historiques qui ne m'ont point paru conformes à la vérité : je ferai la même chose dans celui-ci pour tout ce qui aura rapport à l'industrie et à l'administration, lorsque je croirai que l'on est mal informé. Je sens néanmoins qu'il est pénible de lutter contre des idées généralement reçues ; mais ces opinions ne sont point aussi absolues en Espagne ; et en partageant à cet égard le sentiment de plusieurs hommes éclairés de ce royaume, je

(1) Voyage pittoresque d'Espagne, gr. in-fol. tom. I, Notice historique sur les temps anciens de l'Espagne.

dois espérer quelque indulgence de la part des autres.

Il paroîtra sans doute étrange d'avancer que jamais l'Espagne n'a été plus florissante, mieux cultivée, et peut-être plus peuplée, qu'elle ne l'est à présent;

Qu'elle n'a jamais éprouvé de décadence, parcequ'elle n'a jamais atteint un degré éminent de prospérité;

Que les regnes tant vantés de Ferdinand V, Charles-Quint, et Philippe II, n'ont brillé que par un éclat de gloire militaire et de politique extérieure sans avoir avancé d'un pas l'amélioration réelle du pays;

Que les XVe et XVIe siecles, regardés comme le temps de la splendeur de l'Espagne, ont été moins heureux pour elle que le XVIIIe, qui fait partie de sa prétendue décadence;

Que la découverte de l'Amérique n'a jamais été préjudiciable ni à sa population ni à son industrie, et qu'elle est à présent éminemment utile à toutes les deux;

Que l'inquisition, tout atroce et sanguinaire qu'elle ait été dans les XVe et XVIe siecles, n'a jamais nui, à cette époque, ni à l'accroissement de la population, ni au progrès des lumieres, tandis que son influence,

qui sembloit nulle depuis 60 ans, a été préjudiciable aux améliorations de tous les genres;

Qu'enfin l'Espagne, gouvernée par un prince éclairé, seroit susceptible, par son état actuel dans les deux mondes, de parvenir avant très peu de temps au plus haut point de richesse et de splendeur, et de rivaliser avec les grandes puissances de l'Europe.

Un examen rapide de l'état de ce royaume dans ses différentes révolutions développera cet apperçu, et servira comme de cadre aux parties différentes qui composeront cet ouvrage.

L'histoire philosophique de l'Espagne me paroît devoir se diviser en quatre époques principales (1): la premiere, sous les Carthaginois et les Romains, jusqu'à la conquête des

(1) J'ai divisé également en quatre époques l'histoire de l'Espagne par rapport à ses monuments, mais d'une maniere différente: la premiere époque comprend à-la-fois les Romains et les Goths, les arts de ces derniers n'ayant été que la continuation et la décadence de ceux des Romains; la seconde appartient en entier aux Arabes; la troisieme au style gothique mis en usage par les chrétiens depuis le XIe siecle, à mesure que la monarchie se recomposoit; la quatrieme comprend tous les monuments modernes depuis la renaissance des arts, sous Ferdinand et Isabelle, jusqu'à nos jours. (*Voyage pittoresque d'Espagne*, tome I, introduction).

peuples du nord; la seconde, sous le gouvernement des Goths et des Arabes, jusqu'au regne de Charles-Quint; la troisieme, sous les princes de la maison d'Autriche; la quatrieme, sous ceux de la maison de Bourbon.

Dans la premiere époque, les Espagnols font partie du grand système qui gouvernoit le monde; mais, plutôt alliés que sujets des Romains, se civilisant comme eux et non par eux, ils les égalerent dans presque toutes les connoissances utiles, et furent à-la-fois le soutien et la richesse de leur empire. Dans la seconde époque, ils commencent à former un état indépendant, gouverné par une législation nouvelle et par des souverains de leur nation: mais, réduits bientôt par les conquêtes des Maures à un petit territoire, ils sont obligés de recomposer leur monarchie, et ne peuvent perfectionner que lentement leurs lois, leur commerce, et leur agriculture. Divisés en plusieurs royaumes qui ne reconnoissoient pas même un chef fédératif, comme les autres états de l'Europe, ils languirent long-temps dans un ordre de choses imparfait, lorsqu'enfin les couronnes de toutes les provinces se réunirent sur la tête de Ferdinand V, un de leurs souverains les plus distingués. Ce prince, n'ayant plus d'ennemis

à combattre au-dedans et ne desirant point de conquêtes au-dehors, s'occupa uniquement du bonheur de ses sujets.

Ce moment, que les historiens regardent comme celui de la splendeur et de la félicité de l'Espagne, ne marqua cependant que par un éclat trompeur de prospérité aussitôt évanoui que formé. L'Espagne, sortie des guerres désastreuses d'Henri IV, prédécesseur de Ferdinand, retomba dans les guerres plus désastreuses encore qui suivirent le regne de ce prince, sous Charles-Quint, son successeur, et qui détruisirent tout espoir d'amélioration intérieure.

C'est ici la troisieme des époques que nous avons indiquées, pendant laquelle les Espagnols oserent prétendre à la monarchie universelle, mais dont ils payerent bien cher la gloire passagere. Arrachés de leurs foyers pour aller combattre sans raison des peuples éloignés ou soumettre sans profit des sujets rebelles, occupés d'une politique extérieure à laquelle ils avoient été jusqu'alors étrangers, ils virent s'écouler loin de leur terre natale les produits de leur sol, les trésors de leurs colonies, et l'élite de leur population. Les foibles successeurs de Charles Ier et de Philippe II, conservant le même système que

ces princes, sans avoir les mêmes talents, aggraverent encore le malheur général; et l'Espagne, plongée dans le découragement et la détresse, desira voir diminuer l'étendue de ses états avec autant de raison que d'autres pays aspirent à les augmenter.

La quatrieme époque commence au XVIII[e] siecle, lorsque le petit-fils de Louis XIV vint régner en Espagne. Il se fit alors dans toutes les provinces de cet empire une commotion générale qui fut favorable à chacune d'elles. Il en est des corps politiques comme du corps humain, lorsqu'il tombe dans une sorte d'engourdissement et d'atonie: souvent une secousse spontanée le releve et lui apprend le secret de ses forces en l'obligeant d'en faire usage; si ce mouvement n'est pas trop violent ou de trop longue durée, il en résulte un développement de tous les organes, un réveil de toutes les facultés éminemment favorable aux améliorations de tous les genres. Telle fut l'action que produisit le changement de dynastie parmi les Espagnols. Industrieux sous les Romains, guerriers sous les Goths, ambitieux sous les princes autrichiens, ils se trouverent, sous Philippe V, dans cet équilibre heureux et pour ainsi dire dans cet âge de la sagesse qui porte

à employer l'expérience du passé à améliorer l'héritage de ses peres. C'est alors qu'enrichis de la perte de leurs provinces éloignées, ils concentrèrent leur industrie dans les limites de leur empire, et jouirent d'un repos et d'un bien-être qu'ils n'avoient point éprouvé dans les temps les plus brillants de leur histoire. Les manufactures de la Flandre et du Milanois vinrent se fixer dans la Catalogne, l'Aragon, et le royaume de Valence; les côtes se garnirent de ports et d'arsenaux; la population augmenta rapidement; l'agriculture, débarrassée d'une partie de ses entraves, attira l'attention des hommes éclairés, et tous les efforts auparavant dirigés hors des frontières de l'empire, se reporterent à-la-fois vers son centre.

S'il nous étoit permis d'examiner ici en détail l'état de l'Espagne pendant ces différentes époques, ce discours suffiroit peut-être pour convaincre de la vérité des opinions que nous avons avancées; mais nous pensons que les faits rapportés en leur lieu dans tout le cours de l'ouvrage y seront mieux placés, et s'y développeront avec plus d'avantage. Néanmoins, avant que d'entrer dans cette longue carriere, nous avons cru devoir rappeler à la mémoire de nos lecteurs

les principales révolutions qui ont influé sur le sort de l'Espagne, et les leur présenter sous le jour qui convient aux opinions que nous avons manifestées, afin qu'ils puissent juger d'avance que ces opinions ne sont ni invraisemblables ni dictées par la partialité.

« Nous suivons ce qui est probable, dit Cicéron, et, ne voulant point aller au-delà, nous sommes préparés à recevoir la critique sans colere, et à y répondre sans obstination » (1).

L'Espagne, située pour ainsi dire entre l'Europe et l'Afrique, réunissant les productions de ces deux contrées, enrichie de tous les dons de la nature, fut long-temps l'objet de la cupidité des peuples et des récits fabuleux des historiens. Tant que les Phéniciens et les Grecs s'étoient bornés à commercer avec ses habitants, ceux-ci leur avoient abandonné des richesses dont ils ne sentoient pas le prix; mais ils les défendirent sitôt qu'on voulut les leur enlever. Les Carthaginois et les Romains connurent alors les effets de leur courage, et virent que cette terre qui renfermoit dans son sein tous les trésors, produisoit dans ses habitants toutes les vertus. Enfin,

(1) *Tuscul.*, lib. II, cap. 2.

après une longue résistance, toute la péninsule soumise aux maîtres du monde livra son *or triomphal*, ses *richesses captives*, pour orner les trophées de Rome; mais bientôt accablée par l'avarice des gouverneurs romains, elle reprit le fer vengeur de ses aïeux. Il n'est pas du sujet de cet ouvrage de présenter le tableau de ces temps reculés dont les Espagnols ont reproduit souvent les hauts faits. Sans espoir de secours, sans but même dans leur résistance, ces fiers barbares immolerent dans leurs montagnes des armées assez nombreuses pour conquérir des royaumes, et ne furent entièrement domptés que sous le regne d'Auguste. C'est alors que l'Espagne, incorporée à l'empire romain, partagea sa tranquillité et reçut au moins pour prix de sa liberté des lois sages, une administration douce. Si elle ne parvint pas à se soustraire à la domination des maîtres du monde, elle fut au moins la province la plus puissante, la plus riche, et la plus heureuse de leur empire. Columelle nous a laissé un tableau intéressant de son agriculture sous les premiers empereurs. Les traditions de son ancienne population sont vraisemblablement exagérées; mais les ruines de plusieurs de ses villes attestent qu'elle fut considérable. Un grand

nombre de familles romaines vint l'augmenter après la conquête : plusieurs légions s'y établirent ; vingt-cinq colonies furent distribuées dans les terrains les plus fertiles, et contracterent des alliances avec les habitants. Bientôt les Espagnols, ne voyant plus dans leurs maîtres que des compatriotes, furent les premiers à solliciter les droits de citoyens romains qui les assimiloient à eux entièrement. Il y eut même des villes municipales qui demanderent à prendre le titre de colonies, quoiqu'elles perdissent à ce changement leur indépendance à-peu-près de la même maniere que certains propriétaires de terres sous le régime féodal, convertissoient en fief leurs domaines, pour jouir des attributions honorifiques qui se trouvoient attachées à ce titre. Le gouvernement fut, en général, plus doux en Espagne que dans les autres provinces romaines. Il consistoit dans l'administration particuliere des villes confiée à des magistrats nommés par elles et dans la surveillance des différentes provinces, par des préteurs, des proconsuls, légats, ou vicaires, suivant les différentes époques de l'empire romain : les uns et les autres veilloient dans leurs départements respectifs à tous les ouvrages

d'utilité publique, aqueducs, bains, cirques, grandes routes, dont les magnifiques débris subsistent encore. Ils étoient sur-tout occupés de la perception des revenus de l'état, qui avoient une singuliere analogie avec ceux qui existent encore aujourd'hui. Les principaux consistoient dans les droits sur les mutations et le produit des mines. L'Espagne tiroit alors de son sol les mêmes richesses qu'elle possede à présent dans le nouveau monde, et distribuées à-peu-près de la même maniere. Une partie appartenoit à l'état, et l'autre à des gens du pays qui payoient un certain droit sur les matieres qu'ils en retiroient. Leur revenu alloit également en croissant, et, comme celui de l'Amérique, dépendoit seulement du nombre de bras qu'on pouvoit consacrer à leur exploitation. Mais ces travaux pénibles qui nécessitoient une population nombreuse tendoient à l'affoiblir par les fatigues excessives qui en résultoient. Sous les derniers empereurs, la population de l'Espagne étoit beaucoup diminuée, et son agriculture souffroit de l'accumulation des propriétés entre un petit nombre de gens riches, du peu de soin qu'y donnoient les propriétaires, et des défauts inhérents à l'emploi des esclaves dans la culture. Le com-

merce et l'industrie se ralentissoient de même; et l'Espagne, qui avoit partagé la grandeur de Rome, tendoit à la suivre dans sa décadence, lorsqu'un nouveau malheur en complettant sa ruine, commença sa régénération.

Si l'on ajoutoit foi aux historiens du IVe et du Ve siecle, il sembleroit que le nord auroit vomi tout-à-coup des essaims innombrables de peuples sur l'Europe civilisée. Les plaines glacées du pôle, les forêts des Sarmates et des Huns auroient reçu avec raison le nom de *fabrique du genre humain*, que méritoient seules les belles contrées de l'orient; mais après quelques réflexions et l'examen de ces mêmes auteurs, on voit que c'est moins au nombre des barbares qu'il faut attribuer leurs succès qu'à la mauvaise organisation des troupes romaines à cette époque, et à l'insousiance des habitants dans le choix de leurs maîtres (1).

Les Sueves, les Alains, les Vandales se

(1) Lorsque les Vandales s'emparerent de l'Afrique, sous la conduite de Genseric, ils n'étoient que 30,000, et ils soumirent en un instant cette province, la plus riche et la plus peuplée de l'empire. Ils y détruisirent, suivant Procope, plus de 6,000,000 d'hommes, tant le courage et la cruauté peuvent inspirer d'effroi, et trouver peu d'obstacles chez des peuples énervés !

disputerent l'Espagne et répandirent dans ce malheureux pays tous les maux qu'entraînent la guerre et la famine, jusqu'à ce que, vaincus enfin par les Goths, ils leur abandonnerent un sol dévasté. Ceux-ci, loin de réparer les pertes du pays, les aggraverent encore : ils s'emparerent des deux tiers des terres, qu'ils abandonnerent à la nourriture des bestiaux. Fideles aux mœurs de leurs peres, plus pasteurs qu'agricoles, plus guerriers que pasteurs, ils voyoient avec indifférence tout ce qui fait la richesse des empires et le bonheur des peuples. Leurs princes, sans cesse occupés de guerres civiles ou religieuses, se contentoient d'administrer leurs états, de régler la justice parmi leurs sujets, sans encourager leur industrie par aucune loi, aucun établissement qui lui fût favorable. C'est au caractere de ces peuples, à la vie nonchalante et guerriere qu'ils introduisirent et que les évènements conserverent dans leurs successeurs, que l'on doit attribuer l'origine de cet esprit de paresse qui semble appartenir à la nation espagnole, et s'être ainsi conservé chez elle dans tous les siecles. L'histoire des Goths ne peut donc rien offrir à l'étude sous le rapport des arts mécaniques et de l'économie po-

litique; mais elle présente un autre intérêt; elle montre enfin l'Espagne délivrée du joug étranger, placée dans ses véritables limites, gouvernée par des princes choisis dans son sein, et formant un état indépendant, une monarchie compacte, dont les lois, les mœurs, la religion se sont en grande partie maintenues depuis quatorze cents ans à travers tous les évènements qui devoient les changer.

En réfléchissant sur l'état de l'Espagne sous les Romains et sous les Goths, on peut observer que ces deux peuples y ont laissé à-peu-près autant de souvenirs de leur séjour, mais d'une nature différente. Les établissements publics, tels que les aqueducs, les ponts, etc.; les traditions d'agriculture et d'industrie, viennent des Romains; et les lois, les usages, l'administration, la forme du gouvernement, rappellent les institutions des Goths. On remarque encore en Espagne comme du temps des Romains la riche culture du royaume de Valence, les chevaux, les huiles, les vins de l'Andalousie; les bleds des Castilles, les toiles, les manufactures de la Tarraconnoise; les mines de l'Aragon et de la Biscaye. On y retrouve le code visigothique, la hiérarchie du clergé comme du temps des

Goths, l'intolérance en matieres de religion, les principes de l'inquisition dans la persécution des Juifs, l'origine des prérogatives de la noblesse, et cet esprit de jalousie des grands vis-à-vis de l'autorité royale qui, après avoir causé la ruine de l'empire sous Rodrigue, retarda toujours son rétablissement entier sous ses successeurs, et fut cause de leurs guerres sanglantes jusqu'à la fin du XVe siecle. La composition et les débats des *conciles* offrent une image des *cortès* des différents royaumes; l'élection des rois et leur déposition rappellent les terribles *juntes d'union* de l'Aragon, et les états-généraux de la Castille. Les lois sur-tout sont remarquables par un caractere chevaleresque et évangélique, qui, réunissant à quelques parties du droit romain la morale chrétienne, formoit un code de législation plus parfait que tous ceux qui étoient en usage alors.

L'Espagne ainsi gouvernée, ainsi réunie en corps de nation, sans être morcelée, comme la plupart des états de l'Europe, en petites principautés féodales, auroit fini sans doute par atteindre le degré de perfection auquel s'élevoient les autres pays. Ses élections contestées, ses assemblées tumul-

tueuses n'attendoient pour se calmer que l'influence d'un prince distingué qui en auroit imposé à cette multitude, et rendu son autorité héréditaire. Les bases d'une monarchie tempérée (1), soumise à une opposition sage, se trouvoient déja fondées par les institutions, et les peuples étoient dignes d'en apprécier les bienfaits. Religieux et guerriers comme nos peres, ils se seroient sans doute civilisés comme eux en rapportant des croisades des connoissances utiles, pour prix d'inutiles combats. Mais cette destinée heureuse n'étoit point réservée à l'Espagne; et un évènement mémorable sépara son histoire de celle des autres états de l'Europe.

Mahomet avoit paru dans l'orient, et sa religion armoit les hordes paisibles des Ara-

(1) Chez les peuples conquérants, la monarchie aristocratique se trouve organisée naturellement, d'un côté, par la valeur du chef; de l'autre, par la puissance de ses armées, auxquelles il est obligé d'accorder des récompenses et un certain degré d'autorité. C'est pourquoi les nouveaux gouvernements de l'Europe ne furent point l'ouvrage des législateurs, mais une suite naturelle de l'esprit qui regne dans les camps et de l'équilibre qui se maintient long-tems après. On apperçoit avec plaisir dans celui des Goths une image des législations modernes, comme on retrouve dans les temples égyptiens le modele des beautés grecques, sans pouvoir assigner l'origine des unes ni des autres.

bes, tandis que le christianisme pacifioit les peuples guerriers du nord. Animés par la présence du prophete, et après lui, par sa doctrine, les musulmans étendirent leurs conquêtes depuis les frontieres de l'Inde jusqu'aux rives de l'océan atlantique. Parvenus enfin à ces bornes du monde connu, l'Espagne parut à leurs yeux comme une conquête importante et facile. En effet une seule bataille leur acquit la possession de ce vaste pays. Il n'est guere d'historien qui n'impute ce malheur à un prétendu crime de Rodrigue, dont il n'existe aucun document, et que l'on doit ranger dans le nombre de ces fables qui entourent le berceau des empires. Ce ne fut point pour venger une injure faite à sa fille que le comte Julien, gouverneur de l'Afrique, attira les Maures en Espagne, mais pour élever un parti ennemi du roi et satisfaire cette ambition que nous avons reprochée à la noblesse des Goths, et dont ils furent bientôt les victimes. Ce fut encore moins la foiblesse de Rodrigue qui le perdit que l'organisation de son empire qui tenant l'autorité royale dans la dépendance de la noblesse et du clergé, empêchoit la réunion de tous les efforts contre l'ennemi commun.

Les débris de l'armée des Goths et quelques uns de leurs chefs fideles allerent retrouver dans les montagnes des Asturies l'asile des anciens Cantabres et le souvenir de leurs vertus. Le reste de l'Espagne reçut la loi des Maures. Fiers de cette belle conquête, les musulmans dédaignerent de l'achever, et conçurent le projet d'aller au-delà des Pyrénées fonder un nouvel empire. C'en étoit fait de l'Europe entiere si ces terribles conquérants ne rencontroient des soldats plus aguerris et des chefs plus habiles. La bataille de Tours assura pour jamais l'empire des Francs dans les Gaules, et prépara la renaissance de celui des Goths en Espagne. Le pays occupé par cette poignée de guerriers se trouvoit borné à la petite principauté des Asturies, dont la capitale étoit le hameau de Cangas; mais bientôt les successeurs de Pélage, vers la fin du VIIIe siecle, étendirent leurs états dans la Galice, la Biscaye et la Navarre, et une partie de l'Aragon. Les conquêtes d'Alfonse Ier et d'Alfonse III reculerent encore les bornes de cet empire; et quoique les victoires d'Almanzor sur le foible Vérémont eussent affoibli les états chrétiens en 1020, ils reprirent un nouvel éclat sous Ferdinand Ier, et sous Al-

fonse VI, qui reporta enfin la capitale de son royaume à Tolede, où elle avoit été jadis. Je n'entrerai point dans le détail des guerres et des évènements qui amenerent la formation des royaumes de Léon, de Navarre, de Castille et d'Aragon, et qui furent signalés par des actions héroïques. Il suffit de dire qu'aucune histoire ne présente une suite de princes aussi remarquables que ceux qui brillerent dans ces différents états. Onze rois du nom d'Alfonse furent la plupart des hommes distingués : le dixieme inventa les tables alfonsines, et surveilla la rédaction du code de lois qui porte également son nom. Trois Ferdinand ne furent pas moins célebres; et le dernier régna enfin sur la totalité de la monarchie espagnole par son mariage avec l'héritiere de Castille. Cette réunion si importante auroit eu lieu beaucoup plutôt sans les démembrements qu'occasionnoient les alliances, les guerres particulieres des souverains, et le partage qu'ils avoient toujours l'imprudence de faire à leurs enfants. Enfin, après huit siecles de puissance balancée, les Maures furent réduits à-peu-près à la même portion de territoire que les Romains avoient conservée en Espagne sous le regne de Justi-

nien, et dont ils furent également chassés par un roi goth.

Il reste à examiner quel étoit l'état politique, agricole, et commercial de l'Espagne pendant ces temps de troubles, sous le gouvernement de ses anciens et de ses nouveaux maîtres. Partagée entre des souverains de nations et de religions différentes; divisée en petits états sans frontieres ni garantie respective, en proie à une guerre éternelle, l'Espagne devoit renoncer à voir s'améliorer son industrie et sa prospérité. Outre les guerres de nations à nations entre les Chrétiens et les Arabes, chacun des deux partis étoit déchiré par des dissentions particulieres, causées chez les Maures par les différences de secte, les inimitiés de famille, et par le grand nombre de nations qui composoient leur empire; et chez les Chrétiens par le vice des lois féodales, les droits de *guerres privées*, et la puissance jalouse des grands et du clergé. Les Goths surtout consentoient avec peine à quitter leurs anciennes habitudes, dont on trouve encore des traces dans les lois postérieures et dans plusieurs parties de l'administration. Malgré l'expérience des troubles passés, le royaume de Léon resta encore long-temps électif, et le droit

d'élection appartint toujours aux palatins et aux évêques. Malgré les avantages de l'agriculture, dont ils sentoient tout le prix, ils préféroient la vie errante et guerriere de leurs peres. Le soin des troupeaux, qui, de temps immémorial, enrichissoient les royaumes de Léon et de Castille, leur paroissoit un genre de richesse d'un profit plus assuré, et qu'ils pouvoient plus aisément sauver des invasions de l'ennemi. En effet, les armées étoient alors composées de tous les habitants qui suivoient l'étendard de leurs seigneurs ou les bannieres de leur paroisse. Ils ne laissoient derriere eux que les vieillards, les enfants, et les femmes, auxquels ils pouvoient bien confier le soin des troupeaux, mais qu'ils n'auroient jamais pu charger du travail des champs, qui demande une occupation continuelle, pénible et un établissement inamovible. Le peu de bled qu'ils récoltoient dans l'intérieur des terres et des provinces septentrionales suffisoit rarement à leur consommation. Ils compensoient l'achat des grains et des objets manufacturés, dont ils manquoient également, par la vente de leurs laines, des cuirs, des fers, des huiles, qui, depuis le X[e] siecle, furent sans cesse employés à balancer ce qu'ils prenoient

chez les étrangers. Ces laines étoient déja si belles dans le IXe siecle, que les rois de Perse et d'Afrique en envoyerent à Charlemagne une certaine quantité en présent, et y joignirent des chevaux, des mules espagnoles auxquels on attachoit beaucoup de prix.

L'éloignement des Espagnols pour l'agriculture n'étoit rien en comparaison de celui qu'ils témoignoient pour les arts mécaniques. Cette indifférence les rendit toujours tributaires de l'industrie étrangere, même pendant les regnes si vantés de Ferdinand, de Charles-Quint, et de Philippe II. Jamais leur situation ne fut meilleure à cet égard; et les plaintes de décadence que l'on trouve sans cesse dans les auteurs postérieurs au XVIe siecle ne prouvent autre chose que l'habitude des hommes, en général, de reporter leurs idées dans le passé pour se consoler des maux présents, *laudatores temporis acti:* tels sont les habitants de tous les pays, les historiens de tous les temps. Il existe dans l'homme un certain mal-aise de sa situation présente, un regret ou une impatience de bonheur qui le porte à l'illusion dans ses écrits comme dans ses espérances: de là cette incertitude sur les époques de grandeur et de décadence des nations, ces récits toujours plus exagérés de leur puissance plus on re-

monte à leur origine, et qui se perdent enfin dans une tradition si éloignée qu'elle ne peut plus être soumise à la critique.

Il en étoit ainsi de l'Espagne, et l'on est étonné de voir le tableau de ses richesses, de sa population, toujours plus brillant à mesure que l'on remonte dans le temps où son territoire étoit moins considérable. Le récit des guerres montre toujours plus de combattants lorsqu'il y avoit moins de sujets. Sans même aller chercher les prouesses fabuleuses de la bataille de Clavijo, il suffit de se reporter à celle de Las Navas, où, suivant les témoins oculaires et tous les historiens espagnols, il périt 200,000 Maures, et seulement 25 chrétiens. Cette exagération donnera une idée de la confiance que l'on peut accorder dans les autres points aux mêmes écrivains.

Si l'agriculture avoit été florissante sous les regnes de Ferdinand et de Charles-Quint, comme on le croit généralement, pourquoi ne trouve-t-on aucun établissement public de ce temps, qui atteste ce degré d'industrie? Où sont les canaux, les grandes routes, les ponts, les digues, les chemins vicinaux, et sur-tout les ordonnances des rois ou les statuts de police com-

munale, qui indiquent la protection du gouvernement et le zele des gouvernés? Les lois de cette époque n'ont-elles pas au contraire pour but principal des institutions opposées à l'agriculture, c'est-à-dire, les privileges de *la Mesta*, le parcours des troupeaux, et l'éducation des abeilles? Pourquoi tous les historiens de ce siecle se plaignent-ils du mauvais état de cette branche importante de la prospérité publique?

Le cardinal Ximenès, à la fin du regne de Ferdinand, chargea don Alonzo de Herrera d'écrire un traité de l'agriculture pour servir d'encouragement à cette science abandonnée. On voit dans plusieurs endroits de cet ouvrage combien la culture étoit négligée, et les obstacles qui s'opposoient à son amélioration. Il est plus facile encore de s'en convaincre en lisant la pragmatique de Philippe II, en 1594; elle commence ainsi: « Nous avons appris que « les laboureurs manquent de grains pour « ensemencer leurs terres, et de bestiaux pour « les labourer; que les champs étant mal cul- « tivés, ne rendent point ce qu'ils devroient, « et que les personnes qui possedent des fer- « mes n'en tirent aucun parti. C'est pourquoi « nous desirons employer, pour remédier à « ces maux, les moyens qui viennent de nous

« être présentés par les cortès que nous célé-
« brons à présent dans notre ville de Madrid.
« Vu et entendu notre conseil, nous desirons
« que la culture ne cesse pas, mais bien qu'elle
« se conserve et s'augmente, etc. » Quelque temps après parut, au sujet de cette pragmatique, un commentaire de *Jac. Collante* (1), qui développe encore mieux tous les maux auxquels on vouloit remédier. Les mêmes preuves se retrouvent également dans l'ouvrage de Lope de Deza, intitulé *Gouvernement politique de l'agriculture* (2). La stérilité de notre pays est telle, dit le préambule d'une loi d'Aragon, que si nous n'étions dédommagés de notre pauvreté par nos droits et la liberté qui nous distingue des autres habitants de l'Espagne, nous abandonnerions le royaume pour aller chercher un établissement dans un pays plus heureux (3).

Que l'on parcoure l'Andalousie et l'Estremadure, et que l'on juge si ce ne sont pas les mêmes villes et villages qui existoient trois siecles auparavant, sans que dans aucune

(1) En trois volumes *in*-4°, Madrid, 1606, intitulé *Commentariorum pragmaticæ in favorem rei frumentariæ et agricolarum*, par *Jacob Collante* de Avellaneda.

(2) *Gobierno politico de la agricultura*, tome Ier, Madrid, 1618. (Voyez l'Histoire du commerce de Barcelone de M. Capmany.)

(3) Blanca, Comment., p. 751.

chronique ou récit de voyages et expéditions des rois, il soit fait mention d'autres lieux. De Séville à Cordoue, pendant l'espace de vingt-deux lieues, il n'y a jamais eu d'autres villes que Carmona et Ecija; et de S. Lucar à Séville, que trois peuplades peu importantes, et aucun vestige de ferme; ce qui ne prouve pas en faveur de la culture du pays. S'il manque un nombre assez considérable de villages dans le royaume de Léon et la Vieille Castille, comme nous aurons lieu de l'observer, d'un autre côté la ville de Madrid, qui n'étoit rien alors, s'est augmentée d'une population de 130,000 habitants; de nouvelles villes couvrent par-tout les environs de Cadix, de Malaga, de Valence; et la Sierra Morena, repaire de voleurs, a reçu des colonies étrangeres. Comment d'ailleurs l'agriculture auroit-elle été florissante après toutes les pestes et les épidémies qui accablerent l'Espagne pendant les XV[e] et XVI[e] siecles. En 1483, la peste régna en Catalogne; en 1486, en Aragon; elle s'étendit, en 1488, dans l'Andalousie: en 1490, dans le royaume de Grenade; et elle étoit si forte à Sarragoce, en 1495, que le roi Ferdinand fut obligé de tenir les états à *Tarazona*. Il en fut de même en 1501 et en 1506: mais la plus violente et la plus générale fut en 1507;

elle fut si horrible, au rapport de Michel Martinès de Leyva, qu'un siecle encore après on voyoit des champs incultes et des villages abandonnés, dont les désastres n'avoient pu être réparés depuis cette époque.

Il ne paroît pas que les manufactures aient été pendant ces mêmes regnes dans un état plus avantageux, et que l'Espagne eût acquis ce degré de richesse et d'industrie qu'on a voulu lui attribuer. S'il en avoit été de la sorte, comment les écrivains étrangers contemporains n'en parleroient-ils point? Balducci Pegalotti (1), dans son volumineux Traité de commerce écrit l'année 1339, ne fait aucune mention des ports de l'Espagne et de ses manufactures. Il parle cependant de tous les marchés de l'Europe, de ceux de Flandres, de Champagne, de Provence, de Lombardie, et d'Angleterre; et on voit que le peu de villes commerçantes de l'Espagne qu'il cite n'exportoient que des matieres premieres. Son compatriote Jean de Usano (2), qui écrivit cent ans après, passe également sous silence ces fameuses fabriques de Ségovie, de Tolede, de Burgos, et de Séville, dont les historiens apologistes

(1) La *Pratica mercantile* de Francisco Balducci Pegalotti, 1339. (Voyez Capmany, Histoire du commerce de Barcelone.)

(2) La *Pratica del commercio* de Jean de Usano, 1440.

de l'Espagne font tant de bruit; mais il rend compte exactement de la quantité de laines qui sortoient du pays (1).

Dans les archives des couronnes de Castille et d'Aragon (2) on trouve l'état de tous les droits que payoient depuis le XIII[e] siecle jusqu'à la fin du XVII[e] les draps étrangers qui se vendoient en Espagne, ainsi que les autres objets de consommation venant du dehors. Les principaux draps étoient ceux de Bruges, de Montpellier, de Londres, les velours de Malines, de Courtrai, d'Ypres, de Florence : ce commerce devint même si désavantageux à l'Espagne que Ferdinand et Isabelle se crurent obligés de le restreindre aux seules étoffes nécessaires aux ornements de l'église, ce qui faisoit déja une quantité considérable. Cette défense fait le sujet de la pragmatique expédiée le 2 de septembre 1494

(1) Par l'article XIX des cortès de Barcelone de l'année 1481, on imposa six deniers par *arrobe* de laine en suin, et 12 pour celle qui étoit lavée, qui sortoient de l'Aragon et de la Castille par la voie de Tortose ; elles payoient le quadruple si elles sortoient par un autre port de la Catalogne. (Capmany, *Questiones varias.*)

(2) Livre des lois et pragmatiques recueillies par les ordres des rois catholiques, et imprimées à Alcala de Henarès, en 1528, par Michel de Eguia. Voyez ce que nous disons à cet égard article *manufactures*, tom. IV, p. 298 et suiv.

pour les provinces de la couronne de Castille. Les ordonnances de la ville de Barcelone, en 1271, font déja mention des taxes que l'on prélevoit sur les draps de Flandres, d'Arras, de Lannoy, de Paris, de Saint-Denys, de Châlons, de Beziers, de Reims. Quand le roi d'Aragon Jacques II voulut, en 1314 et en 1322, envoyer des présents au soudan d'Egypte, il choisit les draps verds de Châlons, les écarlates de Reims et de Douai, et n'envoya aucunes étoffes espagnoles, ne les trouvant pas assez fines pour être offertes en présent. Dans les comptes du majordome de Ferdinand V, on voit que ce prince et toute sa cour n'étoient vêtus que de draps de fabriques étrangeres (1). Il en étoit de même de toutes les étoffes de soie, de velours, de brocart, d'or et d'argent, qui étoient tirées de Luques, de Florence, et de Pise; des toiles, mousselines, dentelles, qu'on faisoit venir de Flandres et d'Irlande; des clincailleries, verreries, orfévreries qui venoient de la Lombardie, de l'Allemagne, et, ce qui est plus extraordinaire, des munitions de guerre lorsque l'on fit usage des armes à

(1) Capmany, *Questiones varias.* Cet excellent mémoire de M. Capmany est fort curieux sur ce sujet, et m'a été fort utile.

feu (1). Toutes les demandes des cortès depuis le commencement du XVI[e] siecle tendent à faire défendre l'entrée de tous ces objets (2), qui, disoient-ils, nous enlevent les trésors que nous allons chercher dans le nouveau monde. Cette époque étoit cependant celle des XV[e] et XVI[e] siecles si vantés.

Dans l'état des contributions que payoit la compagnie des marchands de Burgos en 1514 on ne voit point qu'ils fissent sortir un seul objet manufacturé; tout le commerce des Castilles consistoit, comme auparavant, dans les laines, le fer, les vins, les huiles, et autres *matieres premieres*. On trouve les mêmes articles dans les ordonnances de 1537. Nous verrons plus loin que cette situation désavantageuse ne fit qu'empirer pendant les regnes de Charles-Quint et de Philippe II. Ce peu de progrès que faisoient les Espagnols dans tous les genres d'industrie provenoit, comme nous l'avons dit plus haut, des guerres continuelles dans lesquelles ils s'étoient

(1) Voyez l'ouvrage du docteur Francisco Villalobos, médecin de l'empereur Charles V, intitulé *Problêmes naturels & moraux.*

(2) Voyez la pétition des cortès de Valladolid en 1548 et en 1593.

trouvés entraînés. L'enthousiasme de l'honneur et de la religion, mobile principal des temps chevaleresques, étoit dégénéré pendant la paix en un esprit de fierté et de paresse incompatible avec les occupations des arts mécaniques. Ce vice qui tenoit plus chez les Espagnols à leurs institutions qu'à leur caractere, auroit été facilement corrigé par leurs souverains, s'ils se fussent occupés de le détruire; mais tant qu'ils eurent des guerres à soutenir, ils n'avoient aucun intérêt à le faire; et d'ailleurs leur puissance se trouvoit toujours trop limitée. Les privileges que la plupart des communes avoient acquis en secouant elles-mêmes le joug des Maures, ou par d'autres services rendus, dans les temps difficiles, étoient si considérables que les rois des différents états avoient peu d'influence sur elles et encore moins sur les grands et le clergé. Cette amélioration ne fut donc possible que sous le regne de Ferdinand, qui n'eut pas le temps de l'effectuer, et qui se trompa peut-être dans les moyens d'y parvenir.

Ce prince, un des plus grands rois qu'ait eus l'Espagne, avoit réuni sur sa tête les couronnes de toutes les provinces; il avoit conquis le royaume de Grenade, la Navarre,

et ce qui étoit plus difficile encore, abaissé le pouvoir des grands, et incorporé à ses domaines les immenses propriétés des grandes-maîtrises des ordres militaires.

Il ne lui restoit plus qu'à encourager l'industrie dans ses états, et à commencer un système économique qu'il auroit laissé à ses successeurs le soin de poursuivre et de consolider. Une seule faute ou plutôt une seule mesure trop précipitée lui fit perdre le fruit de tous ses soins et les avantages de cette position. Je veux parler de l'expulsion des Juifs et des Maures, dont les uns étoient les commerçants de l'Espagne, les autres ses agriculteurs. Il est deux manieres d'envisager cette question importante, la premiere sous le rapport de la politique, la seconde sous celui de l'industrie. Il n'est aucun doute qu'elle ne dût paroître avantageuse sous le premier aspect. Ferdinand, maître de l'Espagne, ne l'étoit pas encore de ses habitants; l'expérience lui avoit prouvé que des peuples conquis ne sont point des sujets, à moins qu'ils n'adoptent la même religion, la même langue, et les mêmes habitudes. Les Juifs, qu'il avoit résolu de bannir, étoient les descendants de ceux qui attirerent les Maures d'Afrique sous le regne de Rodrigue, et qui

fomenterent depuis la plupart des divisions qui entraînerent la ruine de ces mêmes Maures ; c'étoient les Juifs qui exerçoient tous les métiers, qui possédoient tous les capitaux, qui empêchoient les efforts naissants de l'industrie des catholiques, et maintenant ces peuples dans leur dépendance, les auroient constamment obligés à se consacrer au genre de vie auquel ils n'étoient malheureusement que trop enclins, celui de la guerre et de la fainéantise. La Pologne et la Russie sont des exemples frappants du tort que font les Juifs dans un pays peu civilisé. Maîtres du numéraire sans être attachés au sol, influant par leur fortune et leurs intrigues, sans être citoyens ; ce sont des plantes étrangeres qui sucent la substance de l'état, et *leurs richesses clandestines* (1), pour me servir de l'expression d'un auteur, *ne reconnoissent ni roi, ni patrie.*

Les Maures, qui tenoient plus à leur pays qu'à leur doctrine, étoient sans doute moins dangereux : aussi ne furent-ils pas expulsés

(1) Encyclopédie méthodique, livre I, page 72, sur l'économie politique. Je sais que l'existence des Juifs peut être quelquefois utile dans un état, mais c'est chez des peuples naturellement industrieux, ou chez ceux qui sont tout-à-fait incapables de le devenir.

d'abord; mais la plupart opprimés sous le joug, s'exilerent eux-mêmes peu de temps après la conquête. Ils furent d'ailleurs chassés également un siecle après. Il sortit de l'Espagne depuis Ferdinand jusqu'à Philippe III plus de trois millions d'individus de ces deux peuples, qui, outre une grande partie de leurs richesses acquises, emporterent de plus l'industrie et l'amour du travail, qui en sont le mobile.

L'Espagne souffre encore de cette perte qu'elle ne put jamais réparer complettement. Sans doute il eût été avantageux de se passer de ces deux classes de sujets industrieux; mais il falloit pouvoir les remplacer; il falloit par des lois sages, des récompenses, des encouragements, diriger vers l'industrie les dispositions naturelles des Espagnols pour toute espece d'occupation sérieuse; il falloit en un mot naturaliser parmi eux les qualités des Arabes, ou bien parvenir par de bons traitements à faire adopter à ceux-ci la croyance, que l'on vouloit rendre exclusive dans le royaume. Si les rois des différentes provinces chrétiennes de l'Espagne eussent adopté ce système comme l'avoient fait les rois mahométans, l'industrie se seroit conservée dans leurs états de la même maniere, et ils auroient été in-

struits par leurs ennemis à les surpasser en richesses comme en courage et en science militaire : il leur suffisoit pour cela de les imiter ; à peine les Goths s'emparoient-ils de quelques campagnes, de quelques villes, qu'ils héritoient dans les unes de plantations, de canaux, de magasins de grains, d'instruments de labour ; dans les autres de métiers, d'usines, de moulins, de filatures, qu'il suffisoit d'entretenir et de continuer : ils reculoient ainsi les bornes de leurs états et de leurs connoissances ; instruits dans tous les arts mécaniques, habiles sur-tout en agriculture, les Maures avoient porté au plus haut point de perfection toutes les branches de l'économie publique et particuliere. Ils avoient apporté à l'Espagne la culture du sucre, du coton, de la soie, du riz ; ils avoient construit des canaux d'arrosages, des réservoirs par le moyen desquels ils distribuoient les eaux dans les terrains les plus élevés et les plus arides. Leurs champs divisés en petites parties et sans cesse travaillés, comme le sont les propriétés dans les pays de petite culture, opposoient un contraste singulier avec les immenses possessions incultes des seigneurs espagnols, des domaines de la couronne, et des corporations religieuses. Les connoissances des Arabes dans

l'agriculture étoient fondées sur les traditions de l'orient, sur les ouvrages des Chaldéens, les livres de Magon le Carthaginois, et plusieurs auteurs grecs qui ne nous sont point parvenus; ils possédoient sur-tout un traité de l'agriculture nabathéenne, qu'ils paroissent avoir constamment suivi, et qui se trouvoit convenir parfaitement au climat et au sol des provinces qu'ils habitoient. Cet ouvrage précieux, écrit en chaldéen, a été presque entièrement traduit et refondu dans le Traité complet de l'Agriculture de Abu Zacharie, de Séville, plus connu sous le nom de *Ebn el awam*. On y voit l'attention minutieuse que ces peuples apportoient dans toutes les branches de culture, dans l'analyse et la classification des terres, leur engrais; les bâtiments rustiques, les plantations, et l'éducation des animaux. Il offre un monument du plus haut point où puisse parvenir l'industrie à cet égard (1); et l'Espagne a la gloire d'avoir vu naître les auteurs des trois ouvrages les plus complets sur cette matiere : celui de Co-

(1) Les Maures étoient parvenus à réunir les plantes des tropiques à celles de l'Europe; ils cultivoient en plein air le bananier, le pistachier, la sésame, les cannes à sucre, et une espece de riz qui avoit l'avantage de ne pas exiger autant d'eau pour sa culture, et, par conséquent, de n'être point mal-sain.

lumelle sous les Romains, celui de Alonzo de Herrera dans le XVᵉ siecle, et le traité dont nous parlons.

Les Maures n'étoient pas moins habiles dans tous les genres de manufactures : on leur doit l'invention du papier ; ils avoient sur-tout perfectionné les étoffes de soie, de coton, les cuirs maroquinés, etc. Le géographe de Nubie qui voyageoit en Espagne vers le XIIᵉ siecle assure que dans le seul royaume de Jaen on trouvoit six cents villes ou bourgs qui commerçoient en soie. Les étoffes fabriquées à Grenade avoient de la réputation dans l'orient, et même à Constantinople, où tous les arts étoient florissants à cette époque. Les manuscrits grecs du bas-Empire en font souvent mention, et entre autres, dans une notice publiée sur l'histoire de Léon le diacre (1) : on voit que sous le regne des Comnenes il parut en Grece des étoffes de Grenade dont on admiroit la beauté (2).

(1) Voyez la notice de M. Hase, insérée dans les Extraits de la bibliothèque impériale, tome VIII. M. Hase avoit commencé une traduction de cet ouvrage curieux ; il faut espérer qu'il publiera bientôt son travail.

(2) Il existe dans la bibliotheque impériale un ouvrage satirique et inédit en grec, presque dans le genre de la *Satire Ménippée*, et composé sous le regne des Comnenes. Timarion,

A cette industrie si perfectionnée les Maures joignoient l'étude des lettres et des sciences; et déja sous le regne d'Abdérame Ier, contemporain de Charlemagne, ils avoient un grand nombre de bibliotheques et d'écoles publiques. Les noms illustres d'*Avicenne* et d'*Averroès* rappellent les beaux temps de la Grece. A ce concours extraordinaire de talents, de savoir, et de génie, ils joignoient les vertus guerrieres et chevaleresques. A peine eurent-ils soumis l'Espagne par leurs armes qu'ils voulurent se l'attacher par leurs bienfaits. Ils laisserent aux peuples vaincus leurs lois, leur religion, leur langue; ils n'exigerent d'eux que le tribut qu'ils payoient à leurs anciens maîtres: ils

l'un des interlocuteurs de cette pièce, raconte son voyage de Constantinople à une grande foire qui se célébroit à Salonique le jour de S. Démétrius, et il entre dans un grand détail sur les productions et les marchandises réunies alors dans la grande plaine sur les bords de l'Axius au nord de la ville. Ce monument, curieux pour l'histoire du commerce du XIIe siècle, mais souvent très difficile à entendre, fait mention que des Esclavons, des Italiens, des Espagnols, des Français, se promenoient dans de longues rues formées par des boutiques. Le coton de la Livadie et de la Morée y étoit aussi recherché qu'il l'est aujourd'hui; mais c'étoient sur-tout les Maures de Grenade et de l'Andalousie (des Colonnes d'Hercule) qui faisoient admirer la beauté de leurs tissus. Ηρακλειοι ϛῆλαι, ἰϛουργοῦσαι τῶν ἐπίπλων τὰ κάλλιϛα.

montroient sur-tout aux femmes la déférence et le respect qui prouvent un haut degré de civilisation. Leurs procédés généreux avoient inspiré aux princes Chrétiens une telle confiance qu'ils envoyoient leurs enfants s'instruire à leurs écoles, et recouroient à leurs médecins pour la guérison de blessures dangereuses.

Disposés à adopter aisément tout ce qui tient à la noblesse des sentiments, les Espagnols surpasserent bientôt leurs rivaux dans les qualités généreuses, mais ils dédaignerent de les imiter dans les arts, les lettres, et les connoissances utiles. Un faux orgueil, reste des temps féodaux, un préjugé barbare qui faisoit de la guerre le seul état noble, arrêtoient ces heureuses dispositions: il leur paroissoit honteux de succéder dans ces occupations matérielles à leurs ennemis vaincus. L'habitude de la sobriété, l'orgueil de l'indépendance et de la gloire militaire, les empêchoient d'estimer assez le luxe pour lui sacrifier la jouissance tranquille de la vie et les préjugés de l'amour-propre. L'Espagnol eut toujours le courage des privations, mais jamais celui du travail, et moins encore le pouvoir de surmonter la honte qu'il y croit attachée.

C'est cette disposition antique et éternelle (1) qui rendit l'expulsion des peuples étrangers si fatale à l'Espagne, parcequ'elle empêcha en même temps de remédier à leurs pertes. Le pays n'a point éprouvé de décadence comme on a toujours voulu le faire croire, mais c'est par la raison qu'il n'a jamais atteint un degré éminent de prospérité. Ce principe dont nous venons de parler l'empêcha toujours de perfectionner aucune des branches de son industrie: encore même aujourd'hui, où les progrès de la civilisation, les sociétés patriotiques, les encouragements des souverains, et les lumieres des hommes éclairés se sont réunis pour honorer l'industrie, le préjugé contraire subsiste toujours parmi la classe la plus nombreuse de la société. Les provinces jadis arriérées sous ce rapport le sont encore à proportion des autres, et il faudroit des moyens nouveaux et plus actifs pour surmonter cet obstacle terrible à la prospérité de l'Espagne. A peine une manufacture est-elle établie qu'on la voit disparoître: le même homme qui s'éleve avec force contre de sem-

(1) Voyez ce que nous disons à cet égard dans le tableau du caractere espagnol, tome V. Les écrivains nationaux se plaignent dans tous les temps de ce malheureux défaut.

blables abus seroit désolé qu'on crût que le commerce a pu enrichir un de ses ancêtres (1). Par une bizarrerie singuliere, la domesticité en Espagne paroît moins déshonorante qu'une profession quelconque (2). *Pendant ce temps*, dit-on, *la noblesse dort, mais dans le commerce elle s'éteint.*

Quelque absurdes que soient de pareilles idées, il est certain qu'on ne peut s'empêcher d'admirer cette fierté naturelle qui existe dans les Espagnols de toutes les classes, cet honneur héréditaire que rien n'a pu altérer, qui se manifeste dans toute leur conduite, qui imprime un caractere de noblesse à leur démarche, à leur maintien, à leurs moindres expressions;

(1) Ceux qui exercent quelques professions en changent le nom pour l'ennoblir : le maçon se dit architecte ; le maréchal ferrant, maître forgeron ; l'ouvrier, artiste ; le marchand, négociant : il nomme sa boutique magasin, et il est rare que sa femme veuille y paroître pour l'aider dans son commerce ; à peine a-t-elle de quoi vivre qu'elle prend elle-même une servante qui, aussi paresseuse et aussi fiere que sa maîtresse, ne la sert que pour se soustraire au travail des champs, plus pénible et, à ses yeux, plus humiliant encore.

(2) Le comte de Froberg, avec lequel j'ai voyagé quelque temps en Espagne, ayant eu besoin d'un domestique, il se présenta pour entrer chez lui un homme des montagnes de S. Ander, auquel il dit d'aller chercher ses certificats, et qu'il se décideroit s'ils étoient en regle. Cet homme ne comprenant pas ce qu'on lui demandoit, rapporta les titres les plus authentiques de noblesse depuis le roi Ordogno II.

qui leur fait préférer la pauvreté dans leur terre natale à une meilleure existence en pays étranger; qui semble enfin un composé de la dignité patriarchale des Orientaux et des vertus austeres des premiers Chrétiens. Mais plus on doit honorer dans ce peuple ces qualités primitives, moins il faut croire qu'elles soient incompatibles avec l'amour du travail et l'activité : il n'est que trop commun de chercher ainsi à déprécier l'industrie en lui donnant le nom d'esprit mercantile; comme si le principe qui enrichit et rend heureux les états avoit rien en lui qui tendît à les dégrader. Venise ne faisoit-elle pas la guerre à l'Europe entiere lorsqu'elle étoit l'entrepôt du commerce du monde? Quand les Hollandois ont-ils battu les flottes de l'Angleterre et de l'Espagne? n'est-ce pas lorsqu'ils vendoient seuls le poivre et l'indigo? Les François sont-ils dégénérés depuis le ministere de Colbert? Et parmi les provinces espagnoles, ne sont-ce point les Catalans, les Aragonnois, et les Biscayens qui sont les peuples les plus guerriers, quoiqu'ils soient les plus commerçants? Sans compter qu'un quart de la population en Espagne se compose de gens qui vivent de leurs propriétés sans rien faire, le pays renferme 100,000 individus qui sont

tous partagés entre l'existence de contrebandiers (1), voleurs, tondeurs de mules, flibustiers, échappés des prisons ou des présides pour assassinats; environ 30 à 40 mille douaniers préposés pour arrêter ceux-ci, et s'entendant avec eux; de plus de 250,000 domestiques que porte le dénombrement de 1788, dont 100,000 au moins ne sont point occupés, quoique dans l'âge de l'être; de plus de 60,000 étudiants, dont la plupart demande l'aumône le soir, sous prétexte d'ache-

(1) Pendant les recherches pénibles que je fis en Estrémadure pour relever les voies romaines décrites dans l'Itinéraire d'Antonin, il m'arriva de tomber au milieu d'une compagnie de 30 contrebandiers qui faisoient boire leurs chevaux et venoient des frontieres du Portugal, d'où il apportoient une grande quantité de tabac. Ayant besoin de plusieurs renseignements qu'il m'étoit difficile de me procurer dans ce pays, où l'on fait souvent neuf et dix lieues sans trouver une maison, je me liai avec ces hommes et passai trois jours à voyager avec eux. Je n'ai jamais rencontré de meilleures gens: ils s'appelloient entre eux *caballeros*, et avoient beaucoup d'égard pour moi. Leur chef, qui étoit un assez bel homme et d'excellente compagnie, m'instruisit de tous les abus qui régnoient dans les douanes et des moyens qu'il prenoit pour éviter les troupes du roi, dont il craignoit cependant fort peu la rencontre. Il étoit parent de plusieurs fabricants de Séville qui lui avançoient des fonds qu'il rendoit exactement. Il me dit qu'il avoit été souvent tenté de quitter ce métier, auquel il trouvoit bien quelque désagrément, mais qu'un attrait dont il ne pouvoit rendre compte l'attachoit à cette vie indépendante et vagabonde.

ter des livres. Si vous joignez à cette troupe 100,000 mendiants que 60,000 moines nourrissent à la porte de leurs couvents, vous aurez à-peu-près en Espagne 600,000 individus dont les bras sont entièrement inutiles à la culture des terres, aux arts mécaniques, et dont l'existence est souvent dangereuse à la société. A Dieu ne plaise cependant que je veuille conseiller des moyens violents pour remédier à ces abus; les moindres persécutions à cet égard pourroient avoir des suites fâcheuses; mais des lois sages, des encouragements, une police sévere, de l'activité dans le gouvernement, y remédieroient bientôt. En attendant des changements à cet égard, l'influence du haut clergé et l'usage qu'il fait de ses richesses sont d'une grande utilité pour maintenir la tranquillité et le bon ordre. Ce sont comme des gérents qui administrent le bien des pauvres et le leur distribuent sans leur permettre d'en abuser. Une économie austère et une administration excellente de leurs terres donnent à ces religieux le moyen d'entretenir une partie de ces malheureux et de les sauver au moins du désespoir. Ils n'encouragent pas la fainéantise comme on le croit, mais ils préviennent le crime, et ils suppléent aux institutions en

attendant que les institutions aient suppléé à leur ministere.

A cet éloignement du travail si reproché aux Espagnols par leurs meilleurs écrivains, se joignirent des raisons politiques qui ne leur furent pas moins préjudiciables, et qui rendirent les regnes trop vantés de Charles-Quint et de Philippe II brillants peut-être dans les annales de la monarchie autrichienne, mais peu intéressants dans celles de l'Espagne. Ces deux princes gouvernoient des états immenses dispersés au nord, à l'orient, et au midi de l'Europe. L'Espagne ne fut pour eux qu'une des provinces de leur empire dont ils épuiserent toutes les ressources pour l'intérêt de leurs autres états. C'est alors que naquit cette science de la politique qui, avant d'avoir produit l'équilibre de l'Europe, causa longtemps ses malheurs. Dans ce choc général, l'Espagne pouvoit rester à l'écart, tant à cause de sa situation que par le peu d'intérêt qu'elle avoit de s'agrandir. Au lieu d'envoyer ses enfants périr dans les révoltes des Pays-Bas, dans les inutiles invasions de l'Italie, du royaume de Naples, ou des côtes de l'Afrique, elle auroit employé tous ses habitants, toutes ses richesses à perfectionner son industrie et à étendre sa culture aux parties aban-

données de son territoire. La plupart des pays lointains auxquels elle sacrifioit ainsi le sang de ses habitants et les trésors de ses colonies, ne l'en récompensoient qu'en ruinant son commerce et ses manufactures. Nous avons vu plus haut combien les marchandises du Milanois et des Pays-Bas affluoient de tous temps en Espagne sans qu'elles y trouvassent aucune opposition et aucune concurrence: elles y abonderent bien davantage lorsque, réunies sous le même gouvernement ces provinces participerent à la faveur du prince, et furent même sous Charles-Quint constamment préférées. Déja, dès le XIIIe siecle, la ville de Bruges étoit le plus grand entrepôt des marchandises de l'orient et des produits manufacturés du nord; c'est de là qu'ils se répandoient dans le reste de l'Europe, et principalement en Espagne. La Lombardie avoit un autre genre d'industrie non moins préjudiciable: c'étoit les prêts de ses capitaux à des intérêts onéreux. L'Espagne se trouvoit ainsi tributaire des Lombards d'un côté, et des Flamands de l'autre, quoiqu'elle fût la métropole de tous les deux. Il est aisé de voir combien cette situation étoit déja pénible aux Espagnols vers le XVIe siecle par les révoltes sans cesse renaissantes qui eurent lieu sous

Charles-Quint, et par les difficultés que l'on faisoit de lui accorder les subsides qu'il demandoit pour ses guerres extérieures, tandis qu'il les eût facilement obtenus pour l'amélioration du pays. Les députés de la Castille s'expliquerent formellement à cet égard en 1527, et refuserent toute concession. La pétition 124 des cortès de Valladolid en 1542, est ainsi conçue : « Les entreprises de votre majesté en Allemagne et en Italie ont attiré dans ce pays un nombre énorme d'étrangers, qui, non contents des changes, commissions et profits qu'ils font, et que votre majesté leur accorde, ont accaparé tous les autres genres de commerce qui faisoient vivre vos sujets. Ils ne se bornent point à affermer les propriétés des évêchés, des seigneuries, les revenus des emplois, etc., de faire valoir des terres, ils vont jusqu'à acheter de la premiere main les laines, les soies, les fers, et autres matieres premieres, interdisant ainsi tout moyen d'exister à la plus grande partie de vos sujets, qui voient avec douleur ce qui leur appartient passer entre les mains de ces gens avides ». Les commerçants espagnols découragés par l'avantage qu'avoient sur eux les étrangers, et par les capitaux dont ceux-ci pouvoient disposer, leur

abandonnerent toutes les affaires; et les Juifs, dont l'exclusion pouvoit du moins avoir été politique, furent remplacés par d'autres gens non moins avides, et plus dangereux en ce qu'ils ne s'établissoient point dans le pays. Damien de Olivares dit qu'en 1610 on comptoit dans la couronne de Castille cent soixante mille étrangers, et parmi eux dix mille Génois qui occupoient presque tous les emplois lucratifs et faisoient toutes les affaires. *Sanche de Moncada*, qui écrivoit en 1619, se plaint de l'insouciance des gens du pays; il dit que les étrangers faisoient les cinq sixiemes du commerce de l'Espagne, les neuf dixiemes de celui des Indes, qu'ils tiroient des seuls royaumes de la couronne de Castille plus de 25 millions de ducats par an, vingt par les marchandises qu'ils vendoient, et les cinq autres par les pensions, change, affaires, commissions, rentes ecclésiastiques, biens qu'ils affermoient, etc.; de sorte que la flotte n'apportoit pas 8 millions par an pour l'Espagne.

Le commerce des Pays-bas étoit si désavantageux à l'Espagne en 1545, que Jod dam Houder, Flamand (1), qui écrivoit à

(1) Son ouvrage est intitulé : *Declamatio panegyrica in laud-*

d.

cette époque, s'exprime ainsi, « Entre toutes les nations de l'Europe celle à laquelle nous fournissons le plus de toutes especes de marchandises est l'espagnole. Elle nous envoie une si grande quantité de ses laines, que ce qui arrive à Bruges chaque année forme au-delà de 36 à 40 mille balles, dont chacune coûte pour le moins 16 ducats, et fournit *deux pieces et demie* de drap, qui vaut déja plus du double de la balle après la premiere préparation et avant qu'on lui donne la derniere main; tous ces draps sont renvoyés sur les vaisseaux des mêmes Espagnols qui apportent les laines, et se distribuent dans les royaumes de Castille, Mayorque, Navarre, Aragon, Portugal, Andalousie, Séville, Valence, Catalogne, et autres pays riches de l'Espagne; et d'après cela on peut juger des bénéfices que fait la Flandre par cette sorte de commerce. Outre ces draps, nous envoyons de Hollande, Frise, Amsterdam, Bruges, Gand, etc. toutes les toiles, batistes, étoffes de coton et mousselines, tapis d'Oudenarde, de Bruxelles, etc., et une si grande quantité

dem Hispanicœ nationis quœ in Flandria jam olim fixa sede celeberrimam negotiationem exercet. Cette célebre négociation que l'Espagne exerçoit la conduisoit à la plus belle ruine possible.

de clincaillerie, que souvent les Espagnols en remplissent cinquante vaisseaux ».

Si l'Espagne faisoit un semblable commerce avec les Pays-bas, que dirons-nous de ce qu'elle tiroit du reste de l'Europe, surtout de l'Italie? En vain les cortès demandoient la prohibition des marchandises étrangeres, en vain les rois en défendoient l'entrée, les voyages fréquents des monarques, l'intérêt de la politique qui les absorboit entièrement, la pénurie des finances qui obligeoit d'augmenter le revenu public par les douanes et de permettre les importations, rendoient nulles toutes les autres mesures. Cet état désastreux empira bien davantage sous les derniers princes autrichiens. Ceux-ci, n'ayant point le génie de leurs ancêtres et suivant pourtant toujours les mêmes errements, achéverent de ruiner leur pays et d'énerver toutes les branches de la monarchie. Lorsque Philippe V monta sur le trône et que le traité d'Utrecht eut fait passer en d'autres mains ce qui restoit à l'Espagne de ces possessions lointaines, on vit avec étonnement le squelette de cette monarchie dont la population étoit réduite à rien, et toutes les branches de l'industrie et de l'administration dans l'état le plus désastreux. Il sembla que Phi-

lippe héritoit du dernier roi goth dans le VIIIe siecle plutôt que des descendants de Charles-Quint dans le XVIIIe. L'Europe étonnée demanda par quel prestige elle avoit été soumise à un pays qui n'avoit pas 6 millions d'habitants et à qui elle fournissoit ses vaisseaux, ses munitions de guerre, ses habillements, tous les objets de luxe, et même la plupart de ceux de premiere nécessité.

Les publicistes et les écrivains politiques qui avoient attribué à l'Espagne seule la puissance de Charles-Quint et de Philippe II. chercherent également dans l'Espagne seule d'où pouvoit provenir une semblable décadence, et ils ne virent pas que ce royaume pris isolément n'avoit jamais été ni plus riche ni plus florissant, et qu'il n'avoit même jamais eu les moyens de le devenir.

Parmi les causes générales auxquelles on voulut alors attribuer cette prétendue décadence il en est deux qui ont été particulièrement accréditées sans doute par leur apparence paradoxale et bizarre. La premiere est la découverte de l'Amérique; la seconde l'établissement de l'inquisition. Il parut piquant de soutenir que le pays de l'or avoit produit la pauvreté, et que de tous temps les institutions religieuses avoient entretenu l'igno-

rance. Il suffit d'examiner un moment ces deux assertions pour juger qu'elles ne sont point fondées.

On sait les difficultés qu'éprouva Christophe Colomb pour obtenir d'une puissance de l'Europe les vaisseaux et les équipages nécessaires à l'exécution de son entreprise; mais on paroît avoir oublié que ce fut sans l'assentiment de Ferdinand que la reine Isabelle consentit à faire les frais de cette expédition, et qu'alors elle réserva pour ses sujets de Castille exclusivement tous les avantages d'une entreprise dont ils supportoient toutes les dépenses.

L'expédition de Colomb devoit réussir, et c'étoit moins une découverte, quoiqu'elle ait conservé ce nom, qu'une prise de possession d'un pays dont l'existence et à-peu-près la situation n'étoient plus un problême. Cependant plus la reine avoit eu à hasarder à cet égard, plus elle exigea que les traités conclus fussent fidèlement observés; et en effet les seuls peuples de la couronne de Castille furent appelés à commercer dans les nouvelles possessions, à s'y établir non seulement dans les premiers temps de la conquête, mais encore deux siecles après. Les états d'Aragon n'ont donc jamais pu souffrir d'une chose à

laquelle ils furent toujours étrangers. Cependant nous voyons qu'à cette époque et longtemps encore après, leur situation fût au moins aussi pénible que celle des autres provinces, tandis qu'au contraire leur prospérité et leur richesse datent du moment où ils purent commercer librement avec les Indes.

En 1368 la Catalogne ne comptoit, en y comprenant le Roussillon et la Cerdagne, que 365,000 habitants. En 1553 elle en avoit 25,000 de moins; et c'est ainsi qu'elle est restée jusqu'à la fin du XVIIe siecle, sans que la découverte de l'Amérique ait pu contribuer en rien à cet état de délabrement. A la fin du XVIIIe siecle sa population se trouvoit doublée, quoiqu'elle n'eût plus le Roussillon, donné à la France par le traité des Pyrénées; et l'on remarque que cette population, bien que fort augmentée dans l'intérieur des terres, étoit beaucoup plus considérable sur les côtes, dont le commerce faisoit la principale richesse. Le royaume de Valence, qui en 1550 n'avoit que 54,555 familles, en compte à présent 200,000; et celui d'Aragon a vu augmenter de moitié à-peu-près sa population dans le même temps. Ces trois provinces ont principalement éprouvé cet accroissement prodigieux depuis l'édit

du commerce libre en 1778; et c'est également de cette époque que date l'établissement de leurs nombreuses manufactures. Il en est de même de plusieurs autres parties de l'Espagne, telles que la Galice, la Biscaye et les Asturies. Or, puisqu'avant et après la découverte de l'Amérique les provinces qui n'y participoient point souffroient la même diminution dans leur population que les autres, il falloit donc que cet état de délabrement dans toute la monarchie tînt à d'autres causes plus directes et plus générales. Mais en considérant la question sous un autre jour elle deviendra plus frappante.

Les états publiés par M. le baron de Humboldt sont connoître à n'en pouvoir douter que le rapport des naissances aux décès est, dans presque toute la Nouvelle Espagne, comme 170 est à 100, et même, dans le haut plateau du Mexique, comme 230 est à 130. Par ce calcul la population a dû se doubler dans les unes en 19 ans, dans les autres en 14 ou 15 (1), et avoir acquis

(1) Voyage de M. A. de Humboldt, lib. II, cap. 4, page 61. Ce calcul n'est point exagéré quand on voit que dans le New-Jersey, la proportion est :: 300 : 100, et que la Russie, qui n'avait en 1783 que 25,677,000 individus, en a plus de 40,000,000 aujourd'hui, quoiqu'elle soit située dans un climat rigoureux.

une extension considérable, sur-tout lorsque l'on considere que depuis trois siecles les habitants de ce pays tranquille ont été exempts des guerres, des épidémies, et des autres calamités qui ont attaqué le continent de l'Europe. Cependant les Européens ou descendants d'Européens ne forment encore que le huitieme de la population, et n'habitent en général que l'intérieur du pays qui comprend les états de Montezuma II, où se trouvent les mines principales. Si l'émigration dans le Nouveau Monde avoit été assez considérable pour dépeupler l'ancien, comme on s'est plu à le dire, que cette population se fût augmentée depuis trois siecles dans la proportion que nous venons d'indiquer, le nombre des blancs y seroit bien autrement considérable, et il se seroit étendu dans tous les pays fertiles des côtes dont le climat plus actif réunit les productions des tropiques à celles de l'Europe, que l'on recueille dans les régions plus élevées. Le nombre de 1,200,000 blancs qui se trouvent dans toute la Nouvelle Espagne n'est rien proportionnellement à l'étendue du pays, au nombre des indigenes, et à l'accroissement de la population. Il ne suppose pas une émigration beaucoup plus forte que celle qui existe encore à présent, et qui ne va pas au-delà de

800 individus, y compris les employés du gouvernement qui égalent presque ce nombre, et qui se trouvent compensés par les colons américains que leurs affaires attirent sur le continent.

On peut juger de l'état de l'Amérique espagnole dans les siecles passés par celui des États-unis dans celui-ci. Ces provinces livrées à elles-mêmes se peuplent d'une maniere prodigieuse par le seul bien-être qu'elles offrent à leurs habitants, par l'étendue des propriétés, la facilité d'y vivre, et même d'y acquérir la richesse dans les travaux agricoles; elles n'ont nullement besoin de recevoir de l'Europe de nouveaux colons. Les écrivains politiques actuels veulent néanmoins persuader encore que c'est à l'émigration de l'Europe que les États-unis de l'Amérique doivent leur accroissement. M. Page (1), dans son ouvrage d'ailleurs estimé sur Saint-Domingue, avance que les États-unis reçoivent annuellement 100,000 nouveaux colons, tandis que dans les États de statistique publiés il y a deux ans sous l'autorisation du président des États-unis (2) on voit que les deux années où l'émigration fut la plus forte, c'est-à-

(1) Vol. II, pag. 427.

(2) Samuel Blodget, statistical manuel, 1806.

dire en 1784 et 1792, elle n'excéda pas 5000 individus, dont une partie étoit destinée pour le Canada. Cependant la population de l'Europe est à présent triple de ce qu'elle étoit dans les XVe et XVIe siecles. L'Amérique est le seul pays qui puisse servir d'asile aux malheureux, aux mécontents, et aux spéculateurs du monde entier; elle est le seul pays neutre où l'agriculture et le commerce offrent encore des chances de richesses. Or si, malgré toutes ces considérations, le nombre des émigrants de l'Europe n'est pas plus considérable, que devoit-il être, lorsqu'il ne pouvoit partir que de la moitié de l'Espagne, deux fois seulement par an, pour un pays inconnu et des chances incertaines? Plusieurs obstacles d'ailleurs s'opposoient à cette émigration, et le plus fort se trouvoit dans la législation même du pays, qui comprenoit également les sujets de la couronne de Castille. Une loi rendue le 7 août 1584, porte que personne ne pourra passer aux Indes sans une permission expresse du roi; et cette permission ne s'obtenoit qu'en apportant un certificat de bonnes mœurs et d'une vie irréprochable, condition contraire en quelque sorte aux usages des autres pays qui regardoient leurs colonies comme le repaire natu-

rel de tous les mauvais sujets ; on étoit obligé, outre cette formalité, de se fixer dans la province qu'on avoit choisie, sans pouvoir passer dans une autre, et les prêtres étoient soumis aux mêmes lois. L'entrée de l'Amérique fut de plus entièrement interdite à tout homme qui avoit encouru une censure ecclésiastique ou une réprimande quelconque du tribunal de l'inquisition.

Il est facile de juger que les premiers conquérants de l'Amérique furent peu nombreux, d'après les récits fabuleux des historiens. Cortez n'emmena que 508 soldats et 109 matelots mal armés, et vint à bout avec eux de réduire un pays de 6,000,000 d'habitants; Pizarre s'empara du Pérou avec 180 hommes. Quelque absurdes que soient de semblables traditions, elles tendent au moins à prouver que le nombre de ces aventuriers n'étoit pas considérable : ce qui le feroit croire encore davantage ce sont les cruautés qu'ils commirent, et qui furent sans doute nécessaires pour en imposer, et suppléer par la frayeur à leur petit nombre. Les vaisseaux d'ailleurs, à cette époque, n'étoient pas susceptibles de transporter des armées nombreuses à une distance aussi considérable.

Non seulement on croit que l'Amérique s'est peuplée aux dépens de l'Europe, mais encore aux dépens des malheureux habitants du pays, dont la race seroit presque anéantie. L'Espagne auroit ainsi expié les cruautés qu'elle commettoit dans le Nouveau Monde par les malheurs qu'elle en éprouvoit sur son territoire? Mais ce crime et cette punition sont également des chimeres; à l'exception des premieres cruautés commises au moment de la conquête et inséparables de ces sortes d'expéditions, jamais le sort des Indiens n'a été si doux qu'il l'est depuis longtemps sous la domination espagnole; et, ce qui paroîtra sans doute plus extraordinaire, jamais leur nombre n'a été aussi considérable (1). Ils étoient esclaves et opprimés par les

(1) On a imprimé récemment que dans le dénombrement des habitants du Pérou que fit l'archevêque de Lima, Fray Geronimo de Loaysa, l'an 1551, on trouvait 8,285,000 Indiens. Ce fait devoit affliger ceux qui savent qu'en 1793, dans le dénombrement très exact ordonné par le vice-roi, Gil-Lemos, les Indiens du Pérou actuel (après la séparation du Chily et de Buenos-Aires) ne montoient pas au-delà de 600,000 individus. Voilà donc 7,600,000 Indiens que l'on pouvoit croire avoir disparu de dessus le globe, mais heureusement l'assertion de l'auteur péruvien s'est trouvée entièrement fausse; car, d'après les recherches soignées faites dans les archives de Lima par le P. Cisneros, on a découvert que l'existence des 8 millions en 1551 n'est appuyée sur aucun document historique. On a découvert, au contraire,

rois de leur pays; ils sont libres, protégés et heureux sous la domination de leurs vainqueurs; les lois mêmes leur sont tellement favorables, que, de l'aveu de tous les voyageurs éclairés, elles tendent à les conserver dans un état de paresse et d'enfance auquel ils ne sont que trop enclins, et qu'un gouvernement plus sévere pourroit diminuer en eux (1). Le travail des mines, sur lequel on s'est tant récrié, est si perfectionné depuis fort long-temps, que le nombre de mortalités n'est pas plus considérable parmi les mineurs que dans toutes les autres professions (2).

dans les archives du XVI[e] siecle, que le vice-roi Toledo, regardé à juste titre comme le législateur espagnol du Pérou, ne compte en 1575, dans les visites qu'il fit dans presque toute l'étendue du royaume, que près de 1,500,000 Indiens. (*Note tirée de l'ouvrage de M. de Humboldt, lib. II, cap. 4. page 55.*

(1) M. de Humboldt, *lib.* 2; Pons, *Voyage à la terre ferme*, tome I[er]. Voyez dans Robertson et les écrivains espagnols toutes les lois en faveur des Indiens et le zéle des évêques à les faire observer.

(2) Dans le royaume de la Nouvelle Espagne, du moins depuis 30 ou 40 ans, le travail des mines est un travail libre; il n'y existe pas de trace de la *Mita*, quoiqu'un auteur justement célèbre, Robertson, ait avancé le contraire: nulle part le bas peuple ne jouit plus parfaitement du fruit de ses fatigues que dans les mines du Mexique: aucune loi ne force l'ouvrier à choisir ce genre de travail ou de préférer telle exploitation à telle autre. Mécontent du propriétaire d'une mine, l'ouvrier l'abandonne pour offrir son industrie à un autre qui paie plus régulièrement

Ce métier est d'ailleurs entièrement volontaire de la part des Indiens, et sur une population de 6,000,000 d'indigenes dans le Mexique il occupe à peine 30,000 individus. Telles sont cependant les bases sur lesquelles reposent toutes les déclamations sentimentales du siècle dernier; telle étoit l'ignorance ou la mauvaise foi de certains écrivains qui, ennemis de leur pays par amour de l'humanité, ont privé la France de ses colonies, lui ont enlevé 60 millions nets de revenu annuel, sa marine militaire et commerçante, et les moyens les plus naturels de lutter contre la puissance de l'Angleterre.

S'il est au moins douteux que la découverte de l'Amérique ait nui à la population de l'Espagne, il ne l'est pas moins qu'elle ait éteint son industrie, et plongé ses peuples dans le découragement et l'indolence par l'augmentation du numéraire et l'abondance des métaux précieux. Le tableau que nous

ou en argent comptant. Une seconde erreur est de croire que ce travail des mines absorbe et consume toute la population. Dans tout le royaume de la Nouvelle Espagne, il n'y a pas plus de 28 à 30,000 mineurs, et la mortalité n'est pas plus considérable parmi eux que parmi les autres habitants : cela est prouvé par la liste de décès formée dans les paroisses de Guanaxuato et de Zaçatecas. (*Note tirée également de l'ouvrage de M. de Humboldt, liv. II, chap. 5, page 73.*

avons présenté de l'état du commerce et de l'agriculture de l'Espagne dans les temps antérieurs suffiroit seul pour prouver que cette derniere opinion est aussi peu fondée. Si quelque chose pouvoit, au contraire, tirer les Espagnols de leur paresse favorite, c'étoit la découverte d'un nouveau continent, qui produisant un appât plus prompt aux spéculations, ouvroit une carriere nouvelle à tous les aventuriers, et leur apprenoit que les avantages du commerce et de la propriété sont plus grands que ceux d'une vie militaire ou vagabonde.

Ce n'est point du nom de colonies que l'on doit appeler les possessions espagnoles dans le nouveau monde: ces vastes domaines sont en quelque sorte des parties intégrantes de la métropole. La monarchie se divise ainsi en deux parties, gouvernées par les mêmes lois, contenant une population à-peu-près égale, et tendant l'une et l'autre à se peupler rapidement dans une progression relative à l'étendue de leur sol. Rien ne rappelle mieux l'ancien systême de l'empire romain dans ses colonies que les établissements des Espagnols et des Portugais en Amérique. Ces nouveaux peuples unis avec leurs compatriotes par les liens de la religion, de la fidélité,

de l'habitude, en sont néanmoins indépendants par un ordre social aussi complet. Ils ont leur clergé, leurs nobles, leurs corps de métiers, et les indigènes, qui représentent la classe subalterne. Leurs revenus ne consistent pas seulement, comme on le croit en général, dans le produit des mines, mais dans la fertilité excessive du sol, richesses plus précieuses sans doute, parcequ'elles ne sont pas sujettes à s'éteindre, et que leur accroissement peut s'augmenter à l'infini; ils consistent dans la possession exclusive du cacao, du tabac, de la cochenille, du gingembre, du quinquina, de tous les bois propres à la médecine ou à la teinture, de tous les baumes précieux, de troupeaux innombrables de bœufs sauvages, de mules, de chevaux, de vigognes; enfin dans la réunion de toutes les productions de l'Europe, et de celles des tropiques.

Quel est le pays qui peut seulement approcher d'une telle richesse? Sera-ce la France? ses possessions sont bornées à quelques isles, dont la plus importante lui reste à conquérir. Sera-ce la Hollande? la balance de son commerce n'excede pas 15 millions? Sera-ce l'Angleterre même? mais sa puissance coloniale est d'une toute autre nature, et

ne fait point corps avec elle, ce n'est point sur le sol qu'elle repose, images de la métropole, combinaison comme elle de l'industrie humaine ; les établissements anglais sont plutôt des comptoirs que des colonies ; ils sont les moyens d'entrepôts d'un peuple manufacturier et commerçant, qui n'agrandit ses états que pour multiplier ses affaires, et qui, maître des capitaux et occupé de les faire valoir, ne cherche pas de base plus réelle à sa puissance. Les peuples qu'il a rendus ses tributaires dans les Indes ne deviennent pas ses sujets, et ceux qu'il envoie pour les gouverner dédaignent de s'établir pour toujours parmi eux. Depuis que l'Angleterre a perdu les États-Unis, elle craint encore davantage de fixer au loin des sujets infidèles ; et ne cherche qu'à maintenir son organisation singulière, véritable phénomène en commerce, en politique, et en législation.

L'Espagne seule semble occupée d'un avenir immense, *Latis uberior Hispania terris* (1). Elle trace les limites de nouveaux royaumes dans les déserts d'un nouveau monde ; les pas du voyageur égaré, du missionnaire imprudent marquent tous les jours ses conquêtes, et préparent à ses enfants

(1) Tibulle, *lib. IV, carm.* 1, *v.* 137.

de nouvelles richesses ; la terre primitive et féconde demande à peine la culture pour produire tous les fruits ; c'est elle qui fit jadis de Séville l'entrepôt du commerce du monde, en l'enlevant à Venise et à Gênes ; c'est elle qui permit à Charles-Quint et à Philippe II d'entreprendre toutes les guerres qu'ils soutinrent pendant leurs longs règnes ; la seule révolte des Pays-bas coûta à ce dernier prince plus de 500 millions de livres : quelles sommes ne dut-il pas sacrifier pour alimenter les troubles de la ligue en France, pour équiper les flottes qui gagnèrent la bataille de Lépante, et celles qui furent détruites sous le nom de *invencible Armada* ; pour les expéditions dans le Milanez, dans le royaume de Naples, sur la côte d'Afrique ; pour les dépenses de 60 places fortes, 9 ports de mer, 25 arsenaux, autant de palais, et l'édifice de l'Escurial, qui coûta seul soixante millions ? D'où ce prince auroit-il pu tirer le moyen de faire face à tant de dépenses ? Etoit-ce de l'Allemagne ? la couronne impériale venoit de passer dans une autre branche de sa famille : des Pays-bas ? il étoit en guerre contre eux : de l'Italie ? à peine pouvoit-elle payer ses garnisons : de l'Espagne même ? elle étoit épuisée, et d'ailleurs il falloit pour

obtenir les subsides l'assentiment des états. L'Amérique seule fournit à toutes ces dépenses (1). D'après les registres de la caisse de Séville on voit qu'il en est sorti depuis 1519 jusqu'en 1620 la somme de 15 cents millions de ducats, et 500 qui ne furent point enregistrés (2). Il n'est pas un évènement remarquable, pas une situation critique dans l'histoire de l'Espagne, depuis Charles-Quint jusqu'à Philippe V, où l'on ne voie que les revenus des Indes ont sauvé la monarchie, tellement que l'arrivée des gallions est passée en proverbe. Je demande, si l'Amérique n'avoit pas

(1) L'Espagne, disoit Bocalini, est à l'Europe ce que la bouche est au corps ; tout y passe et rien n'y reste.

(2) On est effrayé quand on fait le résumé de tout ce qui a été mis de numéraire en circulation depuis 1690 jusqu'en 1800. Ce qui a été frappé au Mexique seul en or et en argent forme une somme de 1,298,217,472 ptastres fortes. Qu'est devenue cette somme énorme ? quelle est la route qu'elle a pu suivre ? Il est facile de le déterminer. A l'exception du peu qui reste en Amérique pour l'usage des habitants, et qui se trouve bien compensé par ce qui sort en contrebande, le reste des piastres arrive à Cadix, se répand en Espagne, passe en France, en Angleterre, pour solder la balance des marchandises que l'Espagne et ses colonies consomment de ces deux pays ; et, sans s'arrêter en Angleterre, il va s'engloutir dans les Indes et à la Chine pour ne plus reparoître et acquitter tous les ans le tribut que le luxe a condamné l'Europe de payer à l'Asie, jusqu'à ce qu'une révolution inconnue, en ouvrant des canaux nouveaux de circulation, fasse refluer les richesses de l'Orient en Occident.

été découverte, Charles-Quint, Philippe II auroient-ils été moins ambitieux? se seroient-ils plus occupés du bonheur des Espagnols? n'auroit-il pas fallu au contraire qu'ils exigeassent d'eux plus de sacrifices pour satisfaire à leurs malheureuses entreprises? L'Espagne, au lieu de rester dans un état stationnaire, n'auroit-elle pas éprouvé une véritable décadence dont elle eût eu de la peine à se rétablir? C'est au contraire lorsqu'elle fut forcée de partager ses possessions avec des sujets rebelles devenus ses rivaux, qu'elle vit commencer son affoiblissement et le découragement des peuples de ses provinces. Les Hollandais, qui savoient que les sources de sa puissance étoient dans le nouveau monde, allèrent bientôt les lui disputer. Des compagnies de marchands, formées en 1603 et 1621, osèrent rivaliser avec le prince le plus puissant de l'Europe, et firent d'Amsterdam le nouvel entrepôt du monde. Profitant de toutes les fautes des Espagnols et n'en faisant aucune, ils s'enrichissoient en l'appauvrissant (1).

(1) La Hollande s'est-elle dépeuplée, ou s'est-elle appauvrie, depuis que ses rapports avec les colonies ont commencé? n'est-ce pas, au contraire, depuis cette époque qu'elle est devenue un état important en Europe? la même chose doit s'observer dans la Suisse, qui depuis quatre cents ans fournit une émigration

Bien loin que l'Amérique ait nui à l'industrie espagnole, elle l'a au contraire constamment encouragée en offrant aux produits de ses manufactures un débouché assuré et constant par les avantages qui résultent pour elle du commerce exclusif (1). C'est aux richesses et à l'augmentation de la population dans les deux Indes que les provinces de la Catalogne, du royaume de Valence, de la Biscaye, que les ports de Cadix, Malaga, Barcelone, ont dû leur accroissement et leur prospérité. Les partisans du système contraire vont plus loin, et sans examiner que les colonies espagnoles ont à présent tous les avantages sans avoir aucun inconvénient, que le produit de leurs mines s'augmente dans une progression extraordinaire depuis vingt ans, que l'émigration de l'Espagne se borne aux employés du gouvernement, que, sans compter 40 millions qu'elles rapportent au fisc, toutes dépenses payées, elles composent une grande partie des reve-

annuelle de ses sujets, qu'elle envoie servir les différents princes de l'Europe; il en est de même de l'Angleterre et des autres pays qui possedent des colonies.

(1) La main d'œuvre est encore trop chere en Espagne, l'industrie trop peu perfectionnée, et sur-tout les droits des douanes sont trop considérables, pour que les objets manufacturés puissent soutenir la concurrence des étrangers, si le commerce exclusif venoit à cesser. Les relations mercantiles n'auroient plus alors pour mobile que l'habitude et la fidélité.

nus du roi par les douanes, et la circulation du numéraire ; malgré toutes ces considérations, dis-je, ils prétendent sérieusement qu'une *saine philosophie* et la connoissance de ses véritables intérêts devroient porter l'Espagne à se séparer de ses colonies, et les déclarer indépendantes, *en se bornant*, disent-ils, *à conserver des relations amicales avec elles.*

Il n'est point du ressort de cet ouvrage d'examiner quel seroit l'état de l'Espagne séparée de ses colonies, ni quel seroit le sort des colonies sous un gouvernement indépendant de la métropole; cette dernière question a été parfaitement traitée par l'éloquent écrivain des *trois Ages des colonies*, dont l'ouvrage acquiert dans les circonstances présentes un nouvel intérêt. L'auteur, jugeant que les colonies en général étoient indépendantes, du moment où elles pouvoient le devenir, et que cette époque étoit arrivée, a voulu trouver les moyens de remédier à un mal inévitable; mais il ne s'ensuit pas de là qu'il l'ait jamais considéré comme un bien, du moins à l'égard des métropoles. « L'Espa-« gne, dit-il au contraire (1), a toujours mis le « plus grand prix à conserver l'exclusif le plus

(1) Trois Ages des colonies, tom. I, page 112.

« rigoureux pour ses domaines dans ces con-
« trées, sources de ses richesses propres, com-
« me de celles de l'Europe dont elle alimente
« la circulation par les métaux qu'elle lui four-
« nit. L'Angleterre, de son côté, a toujours
« cherché à s'associer à quelque partie de
« cette opulente propriété, et à détourner
« vers elle le cours de quelques uns de ces
« fleuves d'argent » (1).

(1) L'Espagne étoit peu connue autrefois, quoique depuis le XVe siecle les évènements de son histoire aient été constamment mêlés avec les nôtres, et que ses possessions formassent la moitié des deux hémispheres. Sans parler des écrivains philosophes dont les erreurs ne viennent pas toujours d'ignorance, il existe dans les autres, à l'égard de l'Espagne, une légèreté singuliere, un défaut d'examen ou de notions exactes qui ne s'accordent pas avec les autres parties de leurs ouvrages. M. de Montesquieu lui-même paroît n'avoir jamais eu sur ce pays que des informations fautives ou superficielles. Il commence par nier l'existence de ses mines d'or et d'argent sous les Romains (Esp. des Lois, liv. XXI, ch. 11.), tandis que la moindre relation de voyageurs en Espagne lui auroit appris que les galeries des mines exploitées par des Romains, et depuis eux par les Arabes, prouvent leur importance, et sont entièrement conformes aux traditions des auteurs. Il dédaigne de faire connoître le code visigothique, qu'il est difficile de ne pas admirer. « Ces lois, dit-il, sont puériles, « gauches, idiotes; elles n'atteignent point leur but; pleines de « rhétorique et vides de sens; frivoles dans le fond et gigantesques « dans le style » (Esp. des lois, liv. XXVIII, ch. 1.). Il me semble qu'une critique aussi violente demandoit une explication plus étendue. Les inculpations contre l'Espagne moderne sont plus fortes encore, et M. de Montesquieu ne perd pas une

XX. La séparation des colonies d'avec la métropole est fort incertaine; mais, en supposant qu'elle ait lieu, les conséquences qui en résulteront dépendent de la nature de cette séparation. Si elle n'est point entièrement hostile de part ou d'autre, elle ne sera pas entièrement préjudiciable. Les avantages que l'Espagne retire et peut espérer de retirer de ses colonies ne reposent point seule-

occasion de les multiplier. Après avoir répété les traditions banales des cruautés que l'on reproche aux Espagnols en Amérique, il en déduit ainsi les conséquences : « Depuis la dévastation de l'Amérique, dit-il, les Espagnols qui ont pris la place de ses anciens habitans, n'ont pu la repeupler; au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer justice divine, les destructeurs se détruisent eux-mêmes et se consument tous les jours » (Lett. pers. 121). Nous avons montré combien cette opinion est peu fondée; celle qui fait résulter la ruine de l'Espagne de la découverte du Nouveau-Monde l'est encore moins, et nous croyons l'avoir également prouvé. D'ailleurs les raisons que l'illustre écrivain emploie pour le démontrer sont plus foibles que beaucoup d'autres qui ont été avancées par des écrivains espagnols, qui n'ont cependant pas décidé la question en leur faveur. Pour que les bases que M. de Montesquieu met en avant eussent quelque poids, il faudroit, 1° que le produit des mines n'augmentât pas, tandis qu'il s'est constamment accru depuis 60 ans; 2° que tout l'argent monnoyé restât en Europe de manière à diminuer de valeur représentative en augmentant de quantité, tandis que l'écoulement prodigieux qui se fait tous les ans aux Indes orientales et à la Chine tend à maintenir à peu près le même équilibre entre ce signe de richesse et les autres productions, et à établir une balance en faveur de l'accroisse-

ment sur les tributs qu'elles lui paient, mais sur les objets qu'elles consomment et sur les travaux qu'elles encouragent ; or il existe, sous le rapport du commerce, entre les colonies espagnoles et le continent des relations intimes que donnent la même religion, la même langue, le même caractère, la même origine ; et les Espagnols ne renonceront pas facilement à de pareils liens. (1)

La seconde cause à laquelle on attribue la

ment des mines, augmentées par la diminution des dépenses dans leur exploitation ; 3°. enfin que la culture et la population s'affoiblissent en Espagne par l'émigration en Amérique, tandis que long-temps avant que M. de Montesquieu eût écrit, cette émigration étoit nulle, et que l'Espagne ne devoit qu'à elle-même son amélioration ou sa décadence. « J'ai ouï plusieurs « fois, dit encore M. de Montesquieu, déplorer l'aveuglement « du conseil de François Ier, qui rebuta Christophe Colomb, « qui lui proposoit les Indes. En vérité, on fit peut-être par « imprudence une chose bien sage. L'Espagne a fait comme ce « roi insensé qui demanda que tout ce qu'il toucheroit se convertît en or, et qui fut obligé de revenir aux dieux pour les « prier de finir sa misère. » (Esp. des Lois, liv. XXI, ch. 22.) Je ne crois pas que l'Espagne soit jamais dans le cas de témoigner un pareil regret et de renoncer ainsi à ses avantages ; mais s'il devait en être ainsi, je prierois le ciel d'accorder à mon pays une partie de sa succession.

(1) Le commerce de l'Amérique appartenoit exclusivement à Cadix ; il a été rendu libre aux autres ports de l'Espagne, et cependant Cadix a conservé la plus grande partie de ses affaires et toute sa correspondance ; il en sera de même de l'Espagne entière vis-à-vis des autres pays de l'Europe.

dépopulation de l'Espagne et son peu d'industrie, c'est l'établissement de l'inquisition. Il faut encore ici remonter à l'origine des choses. On veut toujours voir dans l'inquisition une institution imaginée par des prêtres fanatiques pour persécuter le peuple, ou par des nobles jaloux pour dominer leurs vassaux, ou par un gouvernement foible pour augmenter son pouvoir; on oublie qu'à cette époque toutes les classes d'individus étoient également fanatiques, et que les prêtres l'étoient moins que les autres, parcequ'ils étoient plus éclairés; que cette institution, établie par le pape seul, en 1205, et adoptée en Espagne en 1478, devoit déplaire au clergé en général, parcequ'elle lui enlevoit une partie de ses attributions pour les confier à des moines de S. Dominique; que les nobles, tout puissants sur leurs vassaux, n'avoient pas besoin d'un moyen détourné pour les dominer, et qu'au contraire ils perdoient par là leur jurisdiction seigneuriale sur eux. Quant aux rois, rien ne pouvoit diminuer davantage leur pouvoir, déja si limité, que d'augmenter celui du clergé, dont ils eurent lieu souvent d'être jaloux. L'inquisition ne fut point établie dans cette vue, et n'eut point dans l'origine cette importance; elle fut une institution purement relative et un moyen adopté pour

opérer plus facilement l'odieuse mesure dont nous avons assez déploré les conséquences, je veux parler de l'expulsion des Juifs et des Maures, ou la conversion de ceux qui restoient. On établit alors un tribunal chargé spécialement de veiller à l'exécution de cette loi; mais ce cruel ministere n'avoit aucune influence sur les sujets catholiques, sur les nobles, les artisans, et enfin sur tout ce qui composoit la nation espagnole. Il suffit de lire dans les archives de l'ordre de S. Dominique et les historiens de l'inquisition le nom des condamnés dans les différents auto-da-fé pour se convaincre qu'ils étoient tous ce que l'on appeloit alors des *nouveaux chrétiens*, *demi-chrétiens*, ou *partie de chrétiens*; ce qui vouloit dire Juifs baptisés, parents ou alliés de Juifs et de Maures. Cela est si vrai que les persécutions s'éteignirent tout-à-fait lorsque les générations de ces peuples venant à se renouveler, il ne resta plus de trace de la croyance de leurs peres. L'inquisition, de fait et de droit, ne pouvoit s'occuper d'autre délit. *Inquisitores non possunt se intermittere in aliis causis quam in dilectis contra fidem* (1).

Quelques vengeances s'exercerent sans doute

(1) *Clem. de Hæres., cap. mult. prim., parag. propter.*

sous ce prétexte, quelques noms espagnols se trouvèrent sur ces listes horribles; mais ce fut uniquement à l'époque où les doctrines de Luther et de Calvin embrasoient toute l'Europe, et s'étoient fait aussi des prosélytes en Espagne. Alors l'inquisition comprit les nationaux dans le nombre de ses victimes. Je ne prétends pas excuser ses cruautés; elles furent atroces; mais elles ne furent point nombreuses, et sur-tout jamais inattendues. Si quelque part des innovations en matière de religion pouvoient être regardées comme une chose criminelle, c'étoit sans doute en Espagne, où de tous temps le gouvernement avoit été en quelque sorte théocratique, où le culte catholique étoit loi fondamentale de l'état, où, long-temps avant la naissance de Luther, l'inquisition étoit établie pour empêcher toute espèce de schisme et de dissidence quelconque. Il faut l'avouer, le gouvernement espagnol fut cruel et intolérant à cet égard; mais il ne fut jamais perfide: on ne voit point dans son histoire cet ensemble de caprices et d'indécisions, de paroles de tolérance et d'actes de persécution, d'édits paternels et de révocations tardives, qui en détruisent tous les bienfaits; on ne voit pas sur-tout parmi les victimes de la superstition les noms d'un Henri IV et d'un Coligny. L'Espagne sembla

prévoir de bonne heure tous les maux que devoient produire des mesures incertaines sur un objet aussi important; elle adopta un plan fixe qu'elle déclara ouvertement, et qui, loin de nuire au progrès de sa population, lui fut au contraire favorable, en lui évitant les guerres de religion qui ont désolé l'Allemagne et la France depuis la réforme, et qui affligent encore aujourd'hui l'Angleterre. Cette unité de culte et de croyance a plus contribué qu'on ne le croit à former de tous les Espagnols répandus dans les deux hémispheres un seul peuple uniforme, une masse d'hommes homogenes ayant les mêmes liens, le même caractere, et la même volonté.

Il est également faux que l'inquisition ait arrêté le progrès des sciences et des lettres en Espagne. L'époque de l'institution de ce tribunal, en 1478, sous Ferdinand et Isabelle, a été le moment de la renaissance des lettres; les regnes de Charles-Quint, de Philippe II, et de Philippe III, pendant lesquels les sciences sont parvenues au plus haut point de splendeur, où la langue et la littérature espagnoles dominoient en Europe; ces deux regnes, dis-je, sont ceux que l'inquisition a le plus signalés par ses ravages, où elle a fait périr dans les Pays-Bas plus de 80,000 individus; et en Espagne un nombre considérable.

Son influence cessa, au contraire, au moment de la décadence des lettres et de celle de toutes les branches de l'administration sous les derniers princes de la maison d'Autriche.

C'est de cette époque, où, suivant tous les écrivains, l'influence de l'inquisition paroît avoir cessé, que je trouve qu'elle est devenue véritablement préjudiciable au développement de toutes les connoissances utiles, non sans doute parceque ce tribunal a cessé d'être cruel, mais parcequ'il a changé de nature et acquis de nouvelles attributions.

Lorsque la race des Maures et des Juifs fut totalement éteinte en Espagne, que les querelles de religion semblerent assoupies en Europe, l'inquisition se trouva conserver toujours son organisation, être composée encore des personnes les plus marquantes de la noblesse et du clergé, observer les mêmes formes dans ses procédures, mais n'avoir plus d'occasion d'exercer son ministere. Elle pensa alors que le seul moyen de maintenir sa puissance étoit de la joindre à celle du trône, et de s'appuyer sur le sceptre que naguere elle avoit menacé de briser (1). Elle parvint à persuader aux princes que si elle

(1) Le grand inquisiteur fit de violents reproches à Philippe III pour s'être attendri dans un *auto-da-fé*.

avoit servi la religion contre les sectes, elle pouvoit également servir l'état contre les partis. Elle leur montra qu'il étoit né pour eux de nouveaux dangers contre lesquels il falloit de nouveaux préservatifs, et que la liberté de la presse, qui régnoit de toute part, n'étoit pas moins alarmante que celle des cultes.

Cette opinion, qui auroit pu être fondée pour d'autres pays, ne l'étoit point pour l'Espagne, qui ne renfermoit ni dans son organisation ni dans le caractere de ses peuples, les éléments d'une révolution. Cependant la nature des livres que l'on imprimoit en pays étrangers donnoit à ce raisonnement une certaine vraisemblance, et le fit accueillir favorablement. En effet, il est peu d'ouvrages d'économie politique, de commerce, d'agriculture même, écrits depuis 60 ans, qui ne contiennent quelques digressions sur la nature des gouvernements, sur les principes du droit public et des gens, et sur-tout de ces apperçus moraux auxquels on a donné le nom d'idées libérales, et que l'inquisition nomma idées dangereuses. L'Espagne, à cette époque, ne dominoit plus l'Europe par ses lumieres; la France et l'Angleterre l'avoient dépassée, et elle ne pouvoit plus espérer d'égaler les autres peuples qu'en les imitant. De là ce de-

sir général de toutes les classes de la société de connoître les inventions nouvelles, de participer aux améliorations de tous les genres qui avoient lieu en Europe, et enfin de lire et commenter les ouvrages étrangers. Dans la crainte du mal que pouvoient produire ces écrits, l'inquisition aima mieux priver son pays du bien qui s'y trouvoit attaché; elle défendit la plus grande partie des livres étrangers et mit beaucoup de difficultés à l'acquisition des autres. Au lieu des noms obscurs qui remplissoient les listes de ses auto-da-fé, on vit ceux de Montesquieu, de Smith, de Robertson en tête de ses proscriptions littéraires. Les Espagnols resterent alors en arriere de leurs voisins, et furent sans cesse tourmentés, les uns du besoin de s'instruire, les autres de celui d'instruire. Fiers de leurs immenses possessions dans les deux mondes, et humiliés de leur abaissement politique en Europe, ils sembloient comprimés par la petitesse de leurs lois, et perdus dans l'étendue de leurs domaines. Envieux des autres peuples, dont ils n'auroient été autrefois que jaloux, on les voyoit combattus entre l'émulation, qui porte à des essais dans tous les genres d'industrie, et les difficultés locales qui empêchent d'en perfectionner aucun. Plusieurs même, aigris par

ce nouveau genre de persécution, alloient au-delà du vrai dans leurs systêmes, et le seul pays de l'Europe où la religion soit exclusive et la monarchie absolue, est peut-être celui qui renferme le plus d'athées et de démagogues parmi les gens instruits. XX.

Si l'Espagne n'avoit pu s'élever à un degré éminent de splendeur et de richesse pendant les regnes de princes aussi distingués que Ferdinand, Charles-Quint et Philippe II, que devoit-elle devenir sous une succession de rois foibles et incapables, tels que Philippe III, Philippe IV, et Charles II. Elle étoit tombée à la fin du regne de ce dernier dans un tel état de langueur, que les puissances de l'Europe attendoient impatiemment ses dépouilles, et avoient déja signé entre elles un traité de partage pour la démembrer, lorsque la mort de Charles II fit connoître un testament en faveur du petit-fils de Louis XIV, où se trouvoit stipulée la conservation intacte de son territoire.

Louis XIV accepta cette donation et la charge pénible de la défendre. Philippe V, accueilli d'abord avec enthousiasme, régna quelque temps tranquille; mais bientôt l'orage se forma de tous côtés sur sa tête. Les revers qu'éprouva Louis XIV se firent prin-

cipalement sentir à son petit-fils ; obligé de quitter sa capitale et de se retirer à Burgos, il ne dut qu'à sa persévérance et aux talents de quelques uns de ses généraux le trône, qu'il reprit et que le traité d'Utrecht lui assura formellement.

C'est de cette époque à jamais célebre dans l'histoire d'Espagne que date la prospérité de ce royaume, qu'une réunion de circonstances plaça alors dans la véritable situation qui lui convenoit, autant pour son amélioration intérieure que pour sa tranquillité au dehors. Lié d'intérêt avec la France, son éternelle rivale, il n'eut plus de guerres continentales à redouter, et rien qui dût retarder les progrès de son industrie. La politique étoit changée en Europe, et cette ambition de monarchie universelle qui des princes de la maison d'Autriche étoit passée à Louis XIV venoit enfin de faire place à des idées de balance et d'équilibre qui devoient assurer plus longtemps le repos des états, et diminuer les sources de guerre. Déja le traité de Westphalie avoit prouvé que la législation politique tendoit à se perfectionner autant que la législation sociale. Celui d'Utrecht, encore plus modéré, étoit sur-tout favorable à l'Espagne, à laquelle il assuroit l'intégrité de son territoire,

et ses colonies, véritable source de richesses, lorsque leur industrie est combinée avec celle de la métropole. Le gouvernement, placé au milieu de cet échange de produits, de cette circulation de revenus entre les deux mondes, profitant des avantages qu'il tire de tous les deux, les encourageant l'un par l'autre, voit augmenter le nombre de ses sujets, la masse de ses richesses sans avoir besoin d'adresse dans sa politique, de force dans ses armées, et de génie dans son administration. Il ne doit ses succès ni à des combinaisons profondes, ni à l'abaissement de ses voisins, mais à la nature des choses, qui tend toujours vers le bien lorsqu'on ne la contrarie point, lorsqu'une organisation vicieuse de l'état ne met pas des obstacles sans cesse renaissants à son amélioration. Quels changements rapides n'éprouva pas l'Espagne dans ce siecle heureux! sa population se doubla en moins de quatre-vingts ans; les capitaux que la guerre de la Succession avoient coûtés étoient restés dans le pays; l'énergie qu'elle avoit produite avoit formé des soldats; et l'on vit à-la-fois les revenus de l'état se tripler, et 100,000 hommes composer une armée formidable; les arsenaux se remplirent d'ouvriers, 70 vais-

seaux de ligne furent construits en peu de temps ; le génie de Louis XIV sembloit planer sur ce nouvel empire et en activer la restauration. Vers la fin du regne de Philippe V l'Espagne présenta une attitude militaire imposante. Ce qui manquoit à ce regne fut complété dans le suivant; Ferdinand VI remit l'ordre dans les finances, encouragea les arts, fonda des sociétés patriotiques pour le perfectionnement de l'agriculture; et Charles III, dont l'administration à Naples avoit déja fait juger ce qu'il pourroit faire sur un plus grand théâtre, surpassa ses prédécesseurs. L'édit du commerce libre avec l'Amérique multiplia les relations avec ce pays, étendit à tout le royaume les avantages de l'industrie et de l'activité; des routes s'ouvrirent dans les principales provinces, des canaux furent commencés; les manufactures secouerent le joug des étrangers, les sciences et les arts, dont les pays tranquilles sont toujours la patrie, vinrent se fixer dans celui-ci; et bientôt on vit les Espagnols suivre les Français dans toutes les entreprises utiles ou hasardeuses. La Condamine ne s'attendoit pas à trouver pour compagnons de voyage des hommes comme don *Georges Juan*, et don *Antonio Ulloa*. C'est un Espagnol qui

revint seul de la Californie, et publia les observations du malheureux Chappe. L'érudition offre-t-elle des noms plus brillants en Europe que ceux de Bayer, Mayans, Sarmiento, Flores, Feijoo, Isla? la philosophie et l'économie politique de meilleurs ouvrages que ceux de Campomanes et de Jovellanos? Ce développement de toutes les facultés, cet encouragement de tous les talents s'est fait sentir jusqu'au-delà des mers. Les possessions espagnoles en Amérique ont surpassé la métropole dans leur accroissement de richesses et de prospérités. Le produit annuel des mines s'est élevé de 5 millions de piastres à 35 millions par l'excellente administration de Galvez et de ceux qui l'ont suivi; mais ces revenus, aussi incertains que brillants, n'ont pas encore autant gagné que la culture, base plus durable, et sur laquelle est fondé l'avenir gigantesque de ce pays; les progrès qu'elle a faits ont répandu parmi toutes les classes des habitants le bien-être que des lois douces avoient depuis long-temps préparé. Nous avons vu plus haut dans quelle étonnante progression la population tend à s'accroître: un seul fléau en retardoit encore les progrès; la petite vérole moissonnoit tous les ans un nombre considérable d'individus,

principalement dans les castes indiennes. Ce malheur n'est plus à craindre; une expédition bienfaisante a été envoyée en 1803 pour y remédier à jamais; deux frégates armées ont transporté aux pays de l'or, un trésor plus précieux que celui qu'il possede, vingt-deux enfants, dont quelques uns, avant de s'embarquer, avoient reçu le principe de la vaccine, qu'ils communiquerent aux autres pendant la traversée, afin de le conserver dans toute sa fraîcheur; idée ingénieuse et digne du caractere espagnol. Sitôt que la nouvelle de l'arrivée des frégates se répandit dans le pays, les Indiens descendirent de tous côtés de leurs montagnes; l'évêque de la Vera-Cruz, suivi de son clergé, vint sur la rive recevoir ce dépôt précieux; il prit dans ses bras l'un de ces enfants et l'élevant au ciel il adressa une priere à Dieu au milieu des acclamations de tout le rivage: bienfaits d'une religion sainte et d'un monarque paternel, que vous offrîtes alors un touchant spectacle sur cette terre éloignée!

L'Espagne a vu sans doute s'accroître, dans le XVIIIe siecle, sa richesse et sa prospérité. Les descendants de Louis XIV ont replacé ce royaume dans la situation politique qui devoit lui être favorable: ils ont développé

une partie de ses moyens d'industrie; ils lui ont rendu les sciences et les arts, mais ils ont laissé subsister encore des entraves à son amélioration totale: assez sages pour réformer les abus, ils ne furent peut-être pas assez puissans pour abolir les lois ou pour changer les habitudes, et les unes et les autres s'opposent également à l'accroissement de l'industrie. La plus grande partie des terres du royaume substituée dans les familles des nobles ou appartenant à des corporations religieuses, reste sans culture, et le peu qui se trouve aliénable se vend au-dessus de sa valeur par les difficultés où l'on est d'en pouvoir acquérir. Le défaut de communications des provinces entre elles empêche le commerce intérieur, et fait régner la disette dans les unes, et un surcroît d'abondance inutile dans les autres; le manque de grandes routes et de chemins vicinaux nuit également au commerce extérieur; les bleds apportés des Etats-unis à Cadix par des vaisseaux neutres, et réexportés par eux, sous un nom espagnol, aux possessions de l'Amérique, sont moins chers dans ce pays que les bleds de l'Espagne envoyés directement de ses ports, malgré les risques du double trajet. Il en est de même des manufactures; les productions des fabri-

ques nationales ou étrangeres exportées pour le compte des nationaux sont tellement accablées de droits à leur entrée dans le royaume et à leur sortie, elles s'élevent à un tel taux en Amérique, qu'elles sollicitent pour ainsi dire la contrebande, et rendent nuls les avantages du commerce exclusif. Les impôts directs ne sont pas moins à charge à l'agriculture, sans presque rien rapporter au fisc. Les revenus de l'Alcabala et de l'Almoxarifazgo, aussi barbares que leurs noms et que les temps où ils furent inventés, sont de peu de valeur, et d'une perception coûteuse; l'impôt des bulles de la Cruzade, fondé sur des puérilités, indignes d'une religion vraie et d'un gouvernement sage, diminue tous les jours à mesure que le pays s'éclaire ou que l'administration se relâche. Nous avons vu plus haut à quel point l'oisiveté y regne encore. Enfin le pays qui fournit à l'Europe tout son numéraire est surchargé d'un papier sans crédit, sans valeur, sans sûreté; triste signe et plus triste gage d'une dette considérable.

Pour remédier à des maux aussi graves il faut la réunion du courage, des lumieres et de l'activité. Le prince qui va gouverner l'Espagne semble avoir prouvé dans un autre pays qu'il connoissoit les moyens de rendre

heureux celui-ci, et qu'il savoit les mettre également en pratique. Par une analogie singuliere le royaume de Naples, à son avènement au trône, se trouvoit en proie aux mêmes troubles civils et aux mêmes vices dans l'administration. Gouverné, depuis Alfonse V, roi d'Aragon, par le régime espagnol, il conservoit encore une ressemblance remarquable avec lui par la forme de son administration, par ses lois, ses impôts, sa culture, le genre de son commerce, et les mœurs de ses habitants (1). Peu de temps à suffi pour opé-

(1) A Naples, comme en Espagne, l'accumulation (inamovible) des terres en fiefs seigneuriaux, ou domaines du clergé, entravoit la culture, et rendoit nul l'impôt foncier; des octrois multipliés étoient devenus la propriété de quelques particuliers, et ne permettoient aucune amélioration dans la régie; des privileges assez semblables à ceux de la *mesta* diminuoient les revenus du *tavoliere*; une mauvaise répartition des tribunaux rendoit les procès interminables, et attiroit dans la capitale la foule des plaideurs: mais ce qui désoloit ce pays encore plus que l'Espagne, c'étoit la dette publique, qui accrue en peu de tems à un taux énorme, et représentée par des cédules sans valeur, menaçoit de s'anéantir entre les mains des créanciers, ou d'absorber, par ses intérêts seuls, plus de la moitié des revenus de l'état, si on avoit voulu les consacrer à cet usage.

D'après le rapport publié dernièrement par le ministre des finances de Naples, il paroît que le roi, pendant le court espace de son regne, a su remédier à tous ces maux.

Sans porter atteinte à la religion, ni même à la plupart de ses

rer les changements les plus heureux dans ce pays ; et il est consolant de penser au milieu

établissements, se bornant à réduire d'un tiers le nombre des couvents, il a rendu le double service au pays de fournir à l'agriculture une augmentation considérable de territoire, et d'amortir avec le produit de la vente des biens-fonds, la plus forte partie de la dette publique. Lorsqu'à la veille d'une secousse violente, tous les habitants se seroient trouvés heureux d'acheter leur tranquillité par la perte du reste de leurs créances réduites au dixieme de leur valeur, ils ont vu tout-à-coup la crainte de la banqueroute s'évanouir, et la dette de chaque individu consolidée et convertie à son choix, soit en biens-fonds rapportant deux pour cent du principal, soit en rentes sur l'état à cinq pour cent, soit enfin en un rachat en numéraire par une caisse d'amortissement créée expressément pour cet objet. Pour mieux tranquilliser encore les esprits à cet égard, le roi a voulu que la caisse des rentes et celle de l'amortissement fussent remises entre les mains des trois principaux seigneurs du pays, les princes Pignatelli, Bisignano, et Gerace, dont l'administration est indépendante du ministre des finances, et qui répondent de leur gestion, autant à la nation qu'au gouvernement. De semblables mesures ont bientôt ranimé la confiance. L'emprunt de la Hollande a gagné sur-le-champ trois pour cent, la tranquillité s'est rétablie dans les provinces, et la confiance dans le caractère du roi a été si grande peu de temps avant son départ, que les religieuses des couvents conservés ont demandé à être portées sur le grand livre de la dette publique, préférant ce genre de revenu à celui que pouvoit leur procurer la gestion de leurs biens. Tels sont les effets de la probité, tels sont les avantages du crédit public, ame invisible de l'état, force d'opinion, dont les souverains éclairés reconnoissent la puissance au-dessus de la leur même, comme les dieux de l'antiquité reconnoissoient celle du Destin.

de la crise où se trouve l'Espagne, que de pareilles circonstances se reproduiront pour elle et remédieront aux maux qu'elle aura soufferts. Les avantages qu'elle attendoit de l'avenir sont tous entre les mains du gouvernement, et font partie des trois attributions principales qui composent sa nature, c'est-à-dire *ses lois*, *son administration*, et *son influence*.

En jetant un coup-d'œil rapide sur cette question je ne prétends point présenter ici des systêmes nouveaux, encore moins donner des conseils : la plupart de ces idées sont depuis long-temps connues et manifestées par les hommes les plus éclairés de l'Espagne ; mon but en les énonçant est uniquement de prouver ce que j'ai avancé plus haut, et ce qui se trouvera confirmé dans plusieurs parties de cet ouvrage, que l'Espagne bien gouvernée et *n'éprouvant point d'altération dans sa puissance actuelle dans les deux mondes*, est destinée à parvenir avant très peu de temps au plus haut degré de prospérité, et à reprendre par elle-même le rang qu'elle n'occupoit jadis en Europe qu'avec le concours de ses autres états.

Les changements du ressort des lois en Espagne consistent principalement dans l'abo-

lition des mains-mortes ecclésiastiques et civiles, qui seules arrêtent les progrès de l'agriculture, et empêchent d'établir les bases de l'impôt foncier. Il ne faut point se le dissimuler, l'Espagne est trop fertile et sa population trop peu nombreuse encore pour penser à autre chose qu'à étendre son agriculture, source premiere de toute richesse. Elle deviendra bientôt manufacturiere lorsqu'une plus grande abondance de productions aura rendu la population plus considérable et la main-d'œuvre moins chere. Les impôts pouvant se percevoir sur le sol, on n'aura plus besoin alors d'entraver autant l'industrie par des douanes, et la concurrence des marchandises étrangeres deviendra moins à craindre; mais il faut commencer l'édifice par sa base.

L'Espagne est presque en totalité la propriété inaliénable des seigneurs, des corporations religieuses, ou des communes; aucune circonstance ne peut démembrer leurs domaines, tandis que les successions, les alliances, ou les donations testamentaires tendent sans cesse à les augmenter. Le peu de terre qui se trouve, pour ainsi dire, dans la circulation ne suffit ni aux placements des capitaux formés par le commerce, ni à l'industrie des petits particuliers qui voudroient commencer par-

là leur fortune ou réaliser celle qu'ils ont acquise. La société se trouve ainsi uniquement composée d'usufruitiers, propriétaires ou fermiers, mais tous également insoucians; les premiers parcequ'ils n'ont pas la transmission libre de leur fortune, les autres parcequ'ils ne peuvent jamais en acquérir la propriété. Les seigneurs habitent les villes, et ne s'occupent aucunement de leurs biens; les couvents dépensent leurs revenus en aumônes et en dons gratuits au roi; les communes bâtissent des cathédrales; et les fermiers des uns et des autres, n'ayant la plupart que des baux de trois ou quatre ans, tâchent de tirer promptement parti de la terre sans chercher à l'améliorer; des champs entiers restent en friche uniquement parcequ'ils font partie de ces accumulations gigantesques. Telles sont les raisons qui ont fait solliciter depuis long-temps l'extinction, ou du moins la restriction des majorats civils et religieux. Ils sont si considérables en Espagne, et absorbent une si immense quantité de terre, qu'on ne doit pas craindre qu'il en résulte une trop grande division de la propriété, comme elle a eu lieu en France depuis la loi du 17 nivose; il y auroit d'ailleurs plusieurs moyens de remédier à cet abus, s'il

devenoit à craindre, ou qu'on jugeât à propos de conserver un certain nombre de majorats, ce seroit de permettre aux riches propriétaires d'affermer leurs terres par des baux de dix-huit ans obligatoires pour leurs héritiers, ou de les céder en emphytéose, sorte de transaction qui a le double avantage de conserver la propriété dans une famille et une longue administration dans une autre. Des lois sages feroient ainsi rentrer dans la masse de la culture ces terres négligées de maniere cependant à ne pas trop disséminer les capitaux, ni tendre à appauvrir des familles distinguées qu'il importe à l'état de conserver dans une existence convenable à leur nom. Outre la prospérité que cette mesure répandroit dans le pays par l'amélioration de l'agriculture, elle fixeroit à la terre les capitaux qui restent morts entre les mains des petits particuliers et ceux des gens riches qui les placent dans l'agiotage ou dans les banques étrangeres. En multipliant ainsi les petits propriétaires, elle intéressera au travail tous ceux qui peuvent espérer d'y acquérir de l'aisance, ou du moins de profiter un jour de leurs richesses. Elle établira bientôt une base solide à l'impôt foncier, et en attendant elle fournira une

augmentation considérable dans l'*alcabala* des ventes, qui rapporte le quatorzieme de l'immeuble, et qui, par le défaut de transactions, se trouvoit presque nul. Les autres changements importants du ressort des lois auroient rapport aux tribunaux, aux codes civil et criminel, à l'administration forestiere, aux privileges de *la Mesta*, aux réglements de police communale, au systême des impôts, au tirage de la milice; toutes choses dont l'organisation est encore très imparfaite en Espagne.

L'affaire la plus importante de l'administration seroit sans doute la consolidation et l'extinction progressive de la dette publique par la vente d'une partie des biens ecclésiastiques. Cette opération qui a réussi à Naples seroit encore plus facile en Espagne, où elle seroit moins nouvelle. Elle a été adoptée il y a quelques années par le roi Charles IV avec l'autorisation du pape, et son succès auroit été complet si on l'avoit exécutée en grand, et qu'on eût fidèlement employé les deniers versés dans la caisse d'amortissement (*caxa de consolidacion*) à éteindre les *vales* royaux; mais à peine cette caisse fut-elle créée que les besoins de l'état la firent servir à d'autres opérations. Les rachats de créance cesserent au moment

de la dernière déclaration de guerre à l'Angleterre. Les fonds qui lui étoient destinés furent alors demandés par le trésor public pour les dépenses courantes, comme une avance qui devoit être remboursée à la caisse après la paix; mais, au lieu d'avancer cette somme, la caisse de consolidation s'est chargée elle-même de faire les dépenses du trésor, celui-ci la chargeant en même temps d'une partie de ses rentrées. Elle est devenue par-là le véritable ministere des finances, et son institution s'est trouvée dénaturée, ou du moins remise à une époque plus éloignée. Cette opération n'a eu d'autre avantage que de prouver combien elle étoit facile. Les biens des couvents réformés, ceux des autres fondations pieuses se sont vendus au même taux que les biens patrimoniaux, c'est-à-dire au denier 40 et 45, ce qui les portoit néanmoins à un revenu de quatre pour cent du capital, à cause de la dépréciation des *vales*, que l'on admettoit en paiement. En supposant que l'on eût mis en vente assez de biens-fonds pour éteindre la plus grande partie de la dette publique, cette dette est si peu considérable pour le pays (1), il existe tant

(1) Voyez tom. IV, article *Finances*.

de demandes en acquisitions de terres, et, malgré l'opinion reçue à cet égard, une si grande quantité de capitaux (1) à placer, que la valeur des biens-fonds n'en auroit point été avilie. D'un autre côté, l'existence des religieux n'en souffroit aucunement; depuis long-temps leur ordre étoit supprimé de fait, puisqu'ils ne pouvoient plus recevoir de novices; et le roi leur payant 3 pour cent du capital de la vente de leurs biens, cette somme surpassoit les revenus qu'ils en retiroient annuellement. Cette suppression s'est d'ailleurs faite avec beaucoup de ménagement en Espagne (2), quoiqu'on eût pu la motiver plus facilement que dans les autres pays. En effet, les cortès de tous les temps se sont constamment opposées à l'aliénation des biens-fonds en faveur des couvents (3), et ne l'ont jamais sanctionnée : ce fait est généralement connu de toutes les classes en Espagne, et ôte tout scrupule à cet égard.

(1) Il existe en Espagne beaucoup de capitaux morts entre les mains de la bourgeoisie et des paysans. L'impuissance de les employer en arrêtoit la circulation.

(2) On a commencé par réunir dans une seule maison les religieux de plusieurs couvents du même ordre, et on se proposoit d'en supprimer plusieurs entièrement.

(3) Voyez à cet égard l'article *Agriculture*, pag. 178, tom. IV.

Les fonds provenant de la vente des couvents ne seroient pas seulement utiles pour l'assurance et le rachat de la dette publique, mais encore pour ces améliorations importantes d'où découlent toutes les autres, et qui n'ont été qu'ébauchées sous les regnes précédents; tels sont les chemins, les canaux, les magasins de grains (positos), les ports, etc., auxquels seroit employée cette foule d'hommes oisifs et dangereux, qui ne trouveront pas sur-le-champ d'emploi dans la culture, et auront de la peine à se fixer à ce genre de travail pénible et continuel. Ce que le gouvernement feroit pour le bien général de l'état et pour les travaux qui demandent des capitaux considérables, l'administration des provinces pourroit le faire pour leur amélioration particuliere; elle trouveroit dans des taxes locales et dans un meilleur emploi du bien des communes des ressources considérables; à peine ces changements auroient-ils eu lieu que la confiance renaîtroit de toutes parts, et avec elle le développement de toutes les facultés et l'essor des entreprises utiles. Le systême des impôts deviendroit par cela même moins onéreux et plus profitable, enfin les *vales*, sans peut-être qu'il fût nécessaire d'en racheter la quatrieme partie, remonte-

roient avec la même rapidité que le tiers consolidé en France, et séroient, comme lui, une dette légere, suffisante à peine aux placements des mineurs, des célibataires, des gens dont la fortune médiocre s'anéantit presque par l'achat des biens-fonds, et qui préferent un revenu plus considérable lorsqu'ils le croient aussi assuré. L'Espagnol est méfiant et réservé, ses inquiétudes sont longues; mais lorsqu'elles se dissipent une fois, lorsqu'il croit reconnoître dans ses supérieurs et même dans ses égaux les qualités loyales et généreuses qui font la base de son caractère, il passe alors d'un excès à l'autre, et sa confiance comme son attachement n'ont plus de bornes. C'est un hommage que la reconnoissance autant que la vérité m'engagent à lui rendre (1).

(1) C'est à la confiance que mon père avoit inspirée aux Espagnols qu'il a dû les moyens de rendre à l'état des services importants. Je n'en citerai qu'une seule circonstance. M. le marquis d'Aubeterre, ambassadeur de France en Espagne, avoit été chargé, en 1758, de solliciter du roi Ferdinand VI un emprunt de 30 millions : il avoit remis à ce prince une lettre du roi de France à cet égard, et avoit eu le désagrément d'en éprouver un refus. Les besoins de l'état devenant plus urgents, le roi envoya mon pere, alors fort jeune, à Madrid pour tâcher de reprendre cette négociation. Après plusieurs difficultés, mon pere reçut du comte de Valdeparaiso une réponse dans laquelle ce ministre s'exprime ainsi : « Je sais que vous êtes bon serviteur de S. M. T. C. Je connois votre cœur et son élevation; vous

XX.

Il reste à examiner le troisieme moyen qui se trouve entre les mains du gouvernement; je veux parler de son influence.

Ce ne sont pas seulement les mauvaises lois, mais les mauvaises habitudes qui arrêtent la prospérité des empires; et si la puissance des souverains peut changer les premieres, leur influence a seule du poids sur les autres; c'est elle qui donne une nouvelle direction aux hommes, et qui place leur émulation dans le genre de mérite qui convient à ses vues. Tant que les rois eurent à craindre les nobles ils devoient desirer de les fixer à leur cour, de les neutraliser par les honneurs, les emplois, les plaisirs; mais sitôt que leur trône fut affermi plus

êtes mon ami, et j'ai fait en toute occasion ce que vous m'avez demandé. Le refus du prêt d'argent de la part de mon maître peut indisposer S. M. T. C.: vous aimez ses intérêts, mais vous aimez aussi la bonne intelligence entre les deux cours. D'après cette façon de penser, et connoissant votre sagesse, je ne dois plus vous amuser. Nous ne ferons point à S. M. T. C. le prêt de 30 millions de livres qu'on nous demande; mais je consens à vous prêter, à vous personnellement, 2 millions de piastres fortes, qui sont le tiers de cette somme. Les conditions seront réglées à votre satisfaction, ainsi que les termes. Nous traiterons l'un et l'autre par correspondance. Vous pouvez partir quand vous voudrez; car l'ambassadeur anglais a les yeux attachés sur vous, et je sais qu'il est fort occupé à pénétrer l'objet de votre voyage. »

encore par les progrès de la civilisation que par leurs droits mêmes, le bien-être des provinces réclama ces hommes puissants, qui, par leurs richesses, leur prépondérance, et leurs lumieres, sont plus capables de les vivifier que de simples employés, d'ailleurs en trop petit nombre. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, s'embellirent par leurs soins; la noblesse espagnole resta seule dans les villes, et parut n'avoir hérité de ses peres que leur courage et leurs noms : elle vit avec indifférence ces biens conquis sur les Maures par le sang de ses aïeux, et devenus par cela seul assez précieux à leurs descendants. Elle avoit cependant un bel exemple à suivre dans les membres du haut clergé de son pays, auquel on doit la plupart des églises, hôpitaux, chemins, aqueducs, fontaines, et autres établissements publics de leurs diocèses. Je me plais à le répéter, ces hommes respectables ont offert de tous temps des modeles à la philosophie et à la bienfaisance autant que la morale chrétienne: les biens qu'ils possedent sont les mieux administrés de l'Espagne. Il en eût été de même de toute l'étendue de ce pays, si les nobles, au lieu de dépenser leur fortune à la suite de la cour, au lieu de contracter des

dettes dans la capitale, avoient habité leurs domaines, s'étoient réunis, comme en Angleterre, en assemblées de comtés pour établir des routes de communication entre leurs châteaux, pour construire des canaux d'arrosage, des ponts, des moulins, des machines hydrauliques, pour encourager les plantations, les prairies artificielles, les variétés de culture, l'amélioration des races d'animaux, et toutes choses qui demandent l'emploi des capitaux et une surveillance personnelle dans les travaux. N'est-il pas extraordinaire que dans toute l'étendue de l'Espagne on ne trouve pas un seul château isolé, une seule habitation considérable, une seule ferme ornée où l'on puisse supposer que réside un seigneur du pays. Le peu de semblables édifices que l'on rencontre dans les campagnes sont de vieux donjons, dont les ruines attestent également la gloire de leurs anciens maîtres et la négligence des nouveaux. Qui pourra changer une habitude aussi ancienne, aussi invétérée si ce n'est l'influence du chef de l'état, dont les desirs ont souvent plus de force que les lois, et la faveur plus de prix que la richesse. Les campagnes retrouveroient alors leurs protecteurs naturels, les lumieres concentrées dans les villes s'éten-

droient aux hameaux, les améliorations dans la culture et dans les arts mécaniques succéderoient à des routines vicieuses; les couvents réformés pour les besoins de l'état seroient remplacés par des châteaux où les pauvres auroient encore un asile. Quelle source de bien ne produiroient pas tous ces changements, et sur-tout cet accord admirable entre le chef de l'état, les propriétaires, et la classe laborieuse du peuple, entre les campagnes et les villes! Alors les commerçants, les manufacturiers redoubleroient de zele pour acquérir des terres, et jouir sur la fin de leurs jours d'une existence noble et douce dans leur province. La paresse ne seroit plus ni honorable ni honorée; et l'Espagne parviendroit à ce haut point de splendeur où elle semble appelée par sa situation, sa richesse naturelle, et les qualités distinguées de ses habitants. Si depuis un siecle elle a fait les progrès de tous les genres que nous avons indiqués, que ne feroit-elle pas débarrassée des entraves qui l'enchaînent? alors sa population, qui s'est plus que doublée dans moins de cent ans, s'augmenteroit dans une proportion plus forte encore; ses revenus, qui de 50 millions se sont élevés à 240, suivroient une marche semblable. Il en seroit de même

de l'industrie et du commerce, qui l'un et l'autre n'ont que l'agriculture et la population pour base. Ses armées seroient plus aguerries, ses flottes plus nombreuses, lorsque le pays seroit plus peuplé et le souverain plus riche. Ce n'est point une exagération d'affirmer, en prenant pour base la proportion de l'accroissement actuel et celui que des changements heureux doivent produire, que l'Espagne peut avoir dans cinquante ans une population de 20 millions d'habitants (1) sur le continent, de 30 dans ses possessions éloignées (2), 500 (3) millions de revenus dans les deux mondes, et tous les avantages que doit procurer à un peuple bien gouverné la beauté du climat, la fertilité du sol, et une position de toutes parts inattaquable.

(1) Sa population, qui n'étoit que de 6 millions d'habitants en 1720, s'est élevée à 13 millions en 1797. Elle seroit donc de 26 millions dans 80 ans, et de 20 au moins dans 50, en n'admettant même pas que le pays fasse des progrès en amélioration.

(2) Voyez la progression dont nous avons parlé ci-dessus, page lvij.

(3) J'entends par là les revenus de l'état produits par les contributions de toutes les parties de la monarchie. Je ne fais que doubler ceux qui existent, tandis que leurs bases se trouveroient triplées et quadruplées en raison de la richesse des particuliers, qui doit augmenter dans une proportion énorme.

Oui, j'ose le prédire, les Espagnols retraceront un jour les époques brillantes de leur histoire; quelque nouveau Trajan naîtra encore dans leurs murs (1); un autre Annibal leur devra ses succès (2); ils reporteront dans les combats les noms de Sagonte (3), de Numance, l'étendard indompté des Cantabres, et ce fer espagnol qui servit aux Romains pour conquérir le monde (4); les forêts (5) des Asturies converties en flottes nombreuses feront encore trembler l'orient (6); et non moins redoutables à l'Angleterre que l'*invencible Armada*, elles n'auront pas toujours les éléments (7) contre elles; l'ombre du Cid verra du haut de son rocher (8) des moissons couvrir les plaines incultes et inhabitées de sa

(1) Trajan naquit à Italica, ville d'Espagne près de Séville.

(2) *Hispaniam bellatricem, Annibalis educatricem.* (Florus, lib. II, c. 6.)

(3) Les noms de Sagonte, de Numance, et de Cantabrie, sont les noms que portent trois régiments espagnols qui se sont toujours distingués.

(4) Les Romains adopterent les épées espagnoles, dont la trempe est encore supérieure à tout ce que l'on connoît.

(5) Les forêts des Asturies et de la Galice renferment des bois de construction suffisants pour plusieurs flottes considérables.

(6) Bataille de Lépante.

(7) Philippe II dit en apprenant la destruction de sa flotte, Je ne l'avois pas envoyée combattre les éléments.

(8) Le rocher du Cid, la *peña del Cid*, dans l'Andalousie.

patrie ; elle entendra chanter sa romance chérie (1) au milieu des vergers de figuiers, de grenadiers, et d'orangers, dont la vigne unit les branches chargées de fruits, et au pied desquels croît le coton, le lin, la canne à sucre, et le bled. La Bétique, célébrée par Homere et Fénelon, redeviendra l'Élisée de la fable, et la patrie des hommes heureux de l'histoire. Les vastes contrées de l'Amérique, ces cadres immenses qui portent déjà les noms des provinces et des villes de la métropole, en auront bientôt la population, et un double peuple guerrier, commerçant, agricole, sera digne dans les deux hémispheres des héros dont il descend.

C'est avec peine, je le répete, que j'ose présenter au public un ouvrage que je me suis vu forcé de faire réimprimer très précipitamment; mais la cause des fautes que je n'ai pas encore corrigées peut en être l'excuse : il m'eût fallu employer trois ans pour exécuter passablement ce travail que j'ai dû terminer en quelques mois. Si je le retardois il devenoit inutile. Les ouvrages qui ont rapport aux lois de l'Espagne, à ses coutumes, à ses mœurs même, seront bientôt pour elle ce que sont

(1) L'ancienne romance du Cid.

aujourd'hui pour nous les anciennes ordonnances de la guerre, les arrêts du parlement, de la chambre des comptes, les libertés de l'église gallicane, etc. Quelque chose qui puisse arriver, il s'est élevé une barriere entre l'histoire passée de ce pays et les évènements inconnus que l'avenir lui destine ; et de même que mon Voyage pittoresque de l'Espagne retracera les monuments tels qu'ils ont été conservés jusqu'à cette époque, de même j'ai tâché, dans ce dernier ouvrage, de fixer l'état de la législation et de l'industrie avant qu'elles n'éprouvent de changement quelconque. Mon but est que ces deux ouvrages se servent l'un à l'autre de supplément, et qu'aucun des deux ne s'étende trop sur ce qui doit plus appartenir à l'autre. Ainsi les détails qui sont contenus dans l'Itinéraire sur les édifices publics, sur les arts, les sciences, et la littérature, ne formeront qu'une simple nomenclature (1) en comparaison du développement qu'ils auront dans l'autre

(1) On trouvera dans cet Itinéraire un apperçu de tous les monuments des arts, mais exposé sans critique, et jugé peut-être avec trop d'indulgence. Je n'ai considéré ici l'école espagnole que relativement à elle-même : dans le Voyage pittoresque, je l'examinerai par rapport aux ouvrages des autres pays et suivant les regles séveres du beau idéal.

x.

ouvrage, tandis que tout ce qui a rapport à l'économie politique ne paroîtra qu'en simple apperçu dans le Voyage pittoresque. Il est aisé de s'en convaincre déja en examinant la province de Catalogne, publiée en entier dans les onze premieres livraisons du grand ouvrage; la description du Mont-Serrat, les antiquités de Tarragone, l'abbaye de Poblet, la montagne de Cardona, les monuments arabes de Gironne, en font presque les trois quarts, et sont à peine mentionnés dans celui-ci.

La forme d'itinéraire m'a paru la plus méthodique et la plus conforme au goût de la plupart des voyageurs. Elle est sur-tout commode dans un pays dont on connoît à peine la configuration, et sur lequel on n'a que des cartes moins parfaites encore que celles de *Lopez*, qu'il est d'ailleurs impossible de se procurer. L'atlas qui accompagne l'Itinéraire a été composé pour lui et rédigé d'après les cartes de *Lopez*, les côtes de *Tofino*, les triangles de M. Mechain dans la Catalogne, le royaume de Valence, et plusieurs points déterminés postérieurement par M. de Humboldt. Elles sont du même format que l'ouvrage, afin qu'on puisse les relier dans les trois premiers volumes; mais leur échelle est ce-

pendant plus grande que celle des cartes connues de l'Espagne de Mentelle et de Lopez, en quatre feuilles : elles sont l'ouvrage de M. Lartigue, ingénieur-hydrographe de la marine, qui s'occupe de la rédaction de la grande carte du Voyage pittoresque de l'Espagne. Je ne puis rendre assez de graces à cet artiste modeste, dont le travail eût été complet s'il n'eût pas été autant que moi obligé de le hâter. Je m'empresse de rendre un hommage semblable aux autres personnes qui m'ont aidé dans mon travail, à la tête desquelles je placerai mon respectable ami le baron de Humboldt, qui a bien voulu me communiquer ce qui a rapport aux finances de l'Amérique, et à la partie géologique de l'Espagne. Je n'entreprendrai point de louer ce savant, il n'est point d'éloge qui ne soit au-dessous de son courage et de ses talents, et lui seul osera pénétrer encore chez des peuples assez sauvages pour ignorer son nom. Je dois des renseignements sur la Galice et les Asturies à M. le comte de Marcillac, officier espagnol, qui a déja publié plusieurs ouvrages sur les dernieres guerres en Espagne. N'ayant point été dans les isles Baléares, les détails qui les concernent sont pris dans

le voyage de M. Grasset de S.-Sauveur (1); mais la personne à laquelle je dois le plus est M. Carrere, médecin de l'académie de Montpellier, mort en Espagne après y avoir fait un long séjour. Cet homme estimable a laissé des renseignements sur différents sujets qui m'ont été du plus grand secours. L'article entier médecine, une partie de ceux qui concernent les sciences et l'histoire naturelle, sont de lui, ainsi que beaucoup d'autres détails partiels.

Quant aux Espagnols, il seroit trop long de faire l'énumération de tous les gens instruits, obligeants et désintéressés que j'ai rencontrés dans mes voyages : il n'est point de bourg un peu considérable où je n'aie trouvé un homme, et souvent plusieurs parfaitement instruits de tout ce qui regardoit le lieu qu'ils habitoient, et quelquefois la province entière. Sans avoir besoin de lettres de recommandation je demandois en arrivant où demeuroit l'homme instruit du lieu (*el hombre erudito del lugar*), alors on me conduisoit ou chez quelque chanoine pour les renseignements historiques, ou chez le *boticario* (phar-

(1) Il en a été de même pour quelques routes que je n'ai point suivies, et que j'ai tirés du Voyage espagnol de l'abbé Pons, qui m'a beaucoup servi.

macien) pour les objets d'histoire naturelle, et chez quelque négociant ou avocat pour tout ce qui regarde le commerce et l'agriculture: les hommes de loi, en Espagne, sont en général fort instruits sur ces matieres par l'habitude qu'ils ont de juger toutes les contestations qui y ont rapport. J'ai rencontré aussi dans la noblesse et le haut clergé des hommes du premier mérite: tous me recevoient d'abord très froidement et avec un ton brusque, voulant pénétrer quel étoit mon but et qui j'étois; mais au bout d'une demi-heure de conversation ils me confioient tout ce que je pouvois desirer, et me combloient d'attentions; ma curiosité même devenoit un titre à leur bienveillance. Nulle part je n'ai plus souvent éprouvé le sentiment pénible qui me paroît tourmenter les voyageurs, et quelquefois ceux qui les accueillent, celui de se dire à soi-même, Il est inutile que je m'attache à cet homme, je ne le reverrai jamais.

NOTICE

SUR LES VOYAGES EN GÉNÉRAL,

ET CELUI DE L'ESPAGNE EN PARTICULIER.

Parmi les occupations que la mode encourage depuis trente ans il n'en est peut-être pas de plus raisonnable que le goût des voyages, soit qu'on le considere comme un moyen de s'instruire, de rétablir sa santé, de distraire des chagrins, ou, comme l'ambition, d'être utile et d'avancer le progrès des sciences. Il est singulier qu'un usage qui réunit autant d'avantages et d'agréments ait été si peu en vogue jusqu'au milieu du siecle dernier. Si l'on écrivoit l'histoire des voyageurs français, on verroit que la plupart furent des missionnaires, des pélerins, les autres des commerçants ou des naturalistes; aucun homme du monde et peu de savants dépassoient les frontieres. Les premiers qui parcoururent la Suisse en parlerent comme d'une découverte, et furent regardés à leur retour comme des gens extraordinaires. Presque tous les voyages écrits avant cette époque ne traitent que des lois, de l'étiquette des cours, et des négociations diplomatiques; ils sont entièrement à refaire sous le rapport des arts, des tableaux de la nature, des connoissances astronomiques et géologiques, et même de tout ce qui concerne l'économie publique et particuliere. Plusieurs circonstances contribuerent à rendre plus général le

goût des voyages dans les derniers temps. La guerre d'Amérique obligea beaucoup de Français à voyager dans les provinces anglaises de ce pays, et leur donna l'envie d'en connoître la langue et les coutumes. Les idées philosophiques qui se développoient alors, et l'étude de différentes branches de l'administration tournerent l'attention vers l'Angleterre, dont on voulut adopter les lois, les usages, et les améliorations en tous genres; d'un autre côté le goût des arts, qui s'introduisit dans la société vers la fin du regne de Louis XV, la découverte d'Herculanum et de Pompeïa donnerent l'envie de connoître l'Italie et la Grece; enfin la poésie descriptive, si à la mode depuis trente ans, développa les grandes beautés de la nature, et apprit à en sentir tout le prix. Une sorte de prestige se répandit alors sur les monuments de l'antiquité, sur ceux de la renaissance des arts, et sur les sites pittoresques des pays de montagnes.

Si les idées nouvelles encouragerent les voyages, les voyages à leur tour perfectionnerent les idées; ils ramenerent dans les formes des édifices, dans les costumes, les meubles, les tableaux une pureté de style, une convenance qui s'étoient perdues depuis longtemps; ils produisirent dans les ouvrages de littérature, une fidélité de description quelquefois minutieuse, mais toujours intéressante : ils apprirent surtout dans des sujets plus sérieux, tels que les lois et les mœurs des nations, à chercher le vrai et le juste en tout, sans préjugé d'amour-propre national ou vanité d'ignorance. Il firent connoître qu'il n'est point de peuples qui, par des rapports particuliers, n'ait perfectionné quelque chose plus qu'ailleurs, quoique peut-être il soit en arriere des autres pays sur tout le

reste. De là plus d'impartialités dans les opinions et les jugements, moins de prétentions dans le commerce de la vie.

Le goût des voyages étoit cependant trop nouveau pour avoir pu s'étendre à la fois sur tous les pays qu'il étoit intéressant de connoître. Il se forma à cet égard, comme dans tous les usages qui commencent à s'établir, une habitude d'imitation, une espece de routine que l'on se contenta de suivre. Il se traça en Europe une ligne que tous les voyageurs adopterent machinalement, suivant les différentes raisons qui les entraînoient hors de chez eux. Les gens malades alloient à Nice, à Montpellier; les plus entreprenants à Pise; les naturalistes suivoient les pas de M. de Saussure, parcouroient les glaciers de la Suisse, et grimpoient au sommet du Mont-Blanc; les amateurs des arts traversoient l'Italie par la route de poste, sans penser qu'à droite et à gauche et dans tout l'intérieur des Apennins ils laissoient les plus beaux sites de la nature et les monuments les plus curieux. Enfin les économistes ne croyoient rien pouvoir apprendre hors de la patrie de Smith et d'Arthur-Young.

Il arriva de là qu'on eut bientôt cent ouvrages descriptifs sur quelques pays, et aucuns sur ceux qui n'étoient pas compris dans la nomenclature connue. L'Espagne fut long-temps de ce nombre, et ne se trouvant sur le chemin d'aucune autre contrée, elle fut laissée à l'écart, et n'entra pas même dans ce que les Anglais appellent le *grand voyage* (the grand tour), qui dure deux ans, et qui fait partie chez eux de l'éducation des gens riches autant que la rhétorique et la philosophie.

Il faut avouer cependant qu'aucun pays de l'Europe ne réunissoit plus d'avantages que l'Espagne pour tou-

tes les classes de voyageurs. Ceux que leur santé entraînoit hors de leur patrie auroient trouvé dans quelques provinces de ce royaume une température telle qu'il n'en existe peut-être nulle part ailleurs. Je doute que l'on puisse rien imaginer de comparable à l'air balsamique et doux que l'on respire l'hiver dans la plaine de Valence (vega de Valencia), dans celle de Murcie, dans les environs de Séville, et quelques parties de l'Estremadure. Je me suis baigné dans le *Betis*, aujourd'hui Guadalquivir, le 20 février. L'Espagne renferme des eaux minérales en plus grande quantité et d'une qualité supérieure à celles que l'on peut trouver dans toute l'Europe. La plus grande partie n'a pas été analysée; mais celles qui l'ont été et qui sont fréquentées produisent de tels effets, qu'elles sont les remedes uniques à des maladies difficiles à traiter ailleurs par les plus forts médicaments. Il en existe dans presque toutes les provinces, principalement dans l'Andalousie. Les fruits sont d'une qualité au-dessus de tout ce que l'on connoît, et ne sont nulle part aussi multipliés; on a vu des guérisons extraordinaires uniquement opérées par le jus des cannes à sucre et les dattes. En général le climat est assez tempéré, et les étés n'y sont peut-être pas aussi chauds que dans certains pays du nord. A l'exception du plateau des Castilles et de quelques parties de l'Andalousie, le reste du pays est garni de montagnes ou situé sur les bords de la mer, et rafraîchi par les vents d'est et de nord : il n'y regne point d'ailleurs de ces mauvais airs qui sont endémiques de quelque pays, et qui en détruisent tout le charme, tels que *la Cativa aria* des environs de Rome depuis Radicofani, de la route de cette ville à Naples; et les fievres des Calabres, qui firent périr Virgile, *Calabri rapuere*,

et qui arrêtent encore aujourd'hui les progrès de la population.

Quel est le pays où ceux qui s'occupent de l'histoire naturelle trouveront plus d'objets intéressants? Les trois quarts des montagnes de l'Espagne sont composés de marbres et d'albâtre admirables. La Catalogne seule en renferme 177 especes différentes, sans compter le jaspe de Tortose. Le marbre vert de Grenade et le couleur de chair ont un brillant à l'œil et une finesse au toucher qui les met de pair avec les plus belles matieres orientales. Les mines d'or et d'argent, de cinabre et de mercure, enrichissent encore plusieurs des provinces de l'Espagne. Une flore et un herbier de ce royaume sont des ouvrages qui manquent, et qui ne seroient nulle part aussi complets.

Ceux que l'amour des arts, des souvenirs historiques, et des monuments de l'antiquité interèssent, parcourront en Espagne les ruines de Sagonte, de Numance, de Tarragone, de Mérida; le théâtre des campagnes d'Annibal, des Scipion, des malheureux fils de Pompée: ils se reposeront à l'ombre des antiques cyprès de la fontaine de Sertorius, et liront le nom de *très bon* sur les inscriptions, dans la patrie de Trajan et d'Adrien. Mais les monuments que le peuple romain répandit avec profusion dans toutes les parties de l'empire ne sont point les seuls en Espagne. Un peuple moins puissant, quoique aussi célebre; moins connu, quoique aussi digne de l'être, a laissé dans ce pays les seuls monuments qui existent peut-être de lui dans le monde. Les Arabes ont passé des siecles à broder, pour ainsi dire, les murs de Grenade et de Cordoue, à les revêtir d'un ensemble d'ornements dont la grace, la légèreté des détails égalent la noblesse dans les masses. Pendant que ces peuples

voluptueux ornoient ainsi dans le midi, les bains, les cabinets mystérieux de leurs sérails, les Goths élevoient dans le nord les sombres et austeres monuments de leur culte : des forêts de colonnes soutenant des voûtes pointues, éclairées par des vitraux de couleur tranchante ; des grilles de fer immenses, chargées d'ornements sculptés au marteau ; des mausolées de marbre jetant de longues ombres sur les inscriptions funebres, offrent un autre genre de monuments plus solennels et plus historiques ; enfin l'époque de la renaissance des arts dans le siecle des Médicis arriva sous le regne de Charles-Quint, et l'on peut croire que l'Espagne, qui à cette époque dominoit le reste de l'Europe, ne lui fut pas inférieure dans ce genre de gloire. Les personnes enfin pour qui la connoissance de la politique, des lois, des coutumes a des charmes, trouveront en Espagne un peuple primitif, dont le caractere est dans toute sa pureté, et une terre vierge, dont le principe est dans toute sa force. La moitié de ce beau pays est encore en friche ; mais l'autre moitié prouve ce qu'il pourroit devenir. Toutes les productions y sont d'une qualité remarquable : le bled n'y perd que 5 pour cent à la mouture, tandis qu'il en perd 15 par-tout ailleurs. Les olives y sont deux fois plus grosses qu'en Provence, et fourniroient une huile aussi bonne si on savoit la bien faire. Les vins de Malaga, de Xerez, et d'Alicante, sont assez connus. Les laines feront encore long-temps l'admiration et la jalousie des peuples voisins. C'est en Espagne seulement que l'on trouve des forêts de palmiers sans traverser le désert, et des plantations de cannes à sucre sans y voir l'esclavage. Quant à l'organisation sociale, aux moyens de développement, nous ne répéterons pas ce que nous avons dit plus haut.

L'Espagne est appelée à de hautes destinées; et les améliorations en tous genres qu'elle doit un jour éprouver rendront les voyages encore plus intéressants et sans doute plus commodes. Les principales raisons qui jusqu'à présent ont éloigné les voyageurs, ce sont les inconvénients sans nombre que l'on éprouve pour parcourir ce pays : les chemins y sont rares, les auberges mauvaises, les moyens de transports lents, chers, et incommodes. Si l'on remédioit à ces trois inconvénients, il n'y a point de doute qu'aucune contrée ne présenteroit autant d'agréments dans tous les genres. On traverseroit pour s'y rendre les plus belles provinces de la France; on suivroit d'un côté les bords de la Loire, de l'autre ceux du Rhône; on passeroit les Pyrénées par des chemins commodes et faciles, sans rencontrer les tempêtes, les avalanches du *Mont-Cénis*, les débordements des rivieres du Piémont, etc. Les personnes que leur santé amene à Barrege n'auroient que quelques lieues à faire pour passer l'hiver le plus doux de l'autre côté des Pyrénées. Mais il faut pour cela que les voyages soient plus faciles. En attendant que le pays soit organisé comme il doit l'être, je vais donner une idée de ce qu'il est, et les différentes manieres d'y voyager.

Maniere de voyager en Espagne.

Il n'y a de postes pour les voitures en Espagne que sur la seule route de Madrid à Cadix, et de Madrid aux différentes maisons royales. Le projet du comte de Florida Blanca, à qui l'on doit cet établissement, étoit de le répéter sur toutes les grandes comunications du royaume. Il avoit également établi une diligence de Bayone à Madrid, où les voyageurs ne payoient que 12 piastres, et faisoient ce trajet très promptement; mais les réclamations des voituriers et des aubergistes, la perte sur-tout

qui en résultoit pour la caisse royale, arrêta ce genre d'entreprise, et fit même suspendre celui qui étoit commencé. La poste de Madrid à Cadix et celles aux maisons royales continuent néanmoins de subsister, et offrent un modele pour les autres routes. On n'auroit rien à desirer à cet égard si les communications étoient par toute l'Espagne aussi belles et les voyageurs aussi bien servis. Cette poste est remplie par des mules, et on fournit des voitures à ceux qui n'en ont point: ce sont des carrosses à quatre roues, des chaises à deux places, des *solitaires* ou cabriolets à une seule place. Ces voitures sont de différentes especes: il y en a de plus belles et plus commodes qu'on appelle *distinguées* et qu'on paie plus cher. Le tableau suivant des prix des postes de Madrid aux différentes maisons royales fera connoître à-peu-près les frais de cette maniere de voyager.

De Madrid. . . .	au Pardo. 1 lieue.		à Aranjuez et à l'Escurial. 7 lieues.		à Saint-Ildefonse. 15 lieues.	
	réaux de vellon.	monn. tour.	réaux de vellon.	monn. tourn.	réaux de vellon.	monn. tourn.
		l. s.		l. s.		l. s.
Un *tiro* ou six mules avec un carrosse à soi	45	11 5	294	73 10	616	154
Idem avec un carosse de la poste. .	45	11 5	336	84	700	175
Quatre mules . .	39	9 15	196	49	420	105
Deux mules avec une chaise à deux places.	26	6 10	147	36 15	308	77
Idem une chaise de la poste.	32	8	175	43 15	364	91
Idem et chaise *distinguée*.	36	9	189	47 5	392	98
Mules, avec un solitaire à soi.	20	5	98	24 10	210	52 10
Idem et solitaire de la poste.	24	6	126	31 10	266	66 10
Idem et solitaire *distingué*.	28	7	140	35	294	73 10

Quant à la route de Madrid à Cadix, voici ce qui la concerne.

La poste est obligée de mener deux personnes dont le bagage n'excede pas le poids de deux cents livres, avec deux chevaux, et le prix est de 4 réaux 3 quartillos ou 1 liv. 3 sous 9 den. tournois par lieue pour chaque cheval; ce qui joint aux 2 réaux de tarif pour le postillon et à 4 réaux que l'on paie pour la voiture lorsque l'on n'a pas la sienne, porte la dépense de la route par lieue (legua) à 12 ou 13 réaux ou 3 liv. 5 sous; mais alors on est très bien mené, et on fait, par exemple, les 100 lieues de Madrid à Cadix en quatre jours et quatre nuits. L'étendue des postes varie dans les différentes routes; mais comme on ne compte que par lieues, on ne peut pas être trompé. On trouve un petit livre de poste dans toutes les grandes villes, et il est bon de s'en munir: mais ce qui est plus nécessaire et sans quoi on ne vous donneroit pas de chevaux, c'est de prendre la permission des directeurs et administrateurs des postes. On paie pour cette permission 37 réaux et demi ou 9 liv. 7 sous 6 den. tournois par personne.

Si la poste pour les voitures n'est établie que sur la route de Madrid à Cadix, elle l'est sur toutes les autres communications pour les gens à cheval; et comme elle est la seule et que les chevaux du pays sont excellents, elle est très perfectionnée. J'ai fait à franc-étrier le voyage de Lisbonne à Madrid en trois jours sans me fatiguer, tant le galop alongé des chevaux est doux! Cependant la poste à franc-étrier parcourt rarement les grandes routes, mais le plus souvent des chemins de traverse ou les anciennes grandes routes qui sont aujourd'hui abandonnées. On est toujours précédé d'un postillon, en quelque nombre que l'on soit. La premiere poste se paie double en sortant de Madrid ou des maisons royales, lorsque la cour s'y trouve. Le prix des chevaux varie: il est dans toutes les provinces de la couronne de Castille le même que pour les voitures, de 4 réaux 3 quartillos ou 1 liv. 3 sous 9 den. par lieue pour chaque cheval, mais il est de 5 réaux et demi ou 1 liv. 7 sous 6 den. dans la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, et le royaume de Valence, outre les 2 réaux de tarif par poste pour le postillon, prix que l'on augmente ordinairement. On est expédié promptement; et pour

peu que l'on ait une bonne santé et une bonne selle anglaise, cette maniere de voyager est la plus expéditive et la plus commode; on peut même transporter avec soi beaucoup de bagage, le postillon se charge de votre porte-manteau, qui peut peser jusqu'à soixante livres. Il est rare cependant que les voyageurs qui veulent connoître l'Espagne prennent cette voie, qui ne laisseroit pas le temps d'examiner, et ne conduiroit que par des routes peu intéressantes.

La véritable maniere de voyager en Espagne est de suivre l'usage ordinaire, c'est-à-dire de louer des chevaux ou de les acheter, si l'on se destine à faire un long séjour dans le pays. On trouve dans toutes les villes considérables des voituriers, qui presque tous sont de Valence, de Murcie, ou de Catalogne, et qui conduisent par-tout les voyageurs; ils vont même jusqu'à Perpignan, Bordeaux, et Lisbonne. Leur journée est de six à huit *leguas*, tout au plus de douze lieues de France, et leurs prix sont en raison du nombre des mulets. On les paie ordinairement deux piastres par jour chacun; mais il faut observer ce qui suit:

On loue une voiture, soit exprès, soit de retour. Dans le premier cas il faut payer le voyage au lieu où vous allez, ainsi que le retour; ce qui, pour de grandes distances, fait une somme considérable; mais il est rare que l'on soit obligé de louer exprès, parceque le plus souvent la plupart des voituriers vont dans les grandes villes par spéculation. (1) Ainsi, dans les auberges considérables de Madrid, Cadix, Séville, Badajoz, etc., on rencontre tous les jours des courtiers de voitures (*corredores de carruages y coches*) qui ont la liste de toutes les voitures, et qui sont chargés de leur trouver des voyageurs. Il est donc facile d'avoir des *voitures de retour*; alors on ne paie que le simple voyage que l'on fait; mais il faut traiter avec eux de sang-froid, et ne faire aucune attention au conseil des aubergistes, ni au cri des courtiers, et insister absolument sur cette condition. Dès

(1) Cette page et les trois suivantes, ainsi que quelques autres, renseignements, sont extraits d'une notice de M. C. A. Fischer sur la maniere de voyager en Espagne.

qu'ils s'apperçoivent qu'on ne veut pas leur accorder davantage, le voiturier vient lui-même, et cherche à s'arranger avec vous. S'il arrivoit, ce qui n'est pas rare, que plusieurs voituriers qui partent pour la même ville, et sur-tout pour les ports de mer, où ils aiment aller de préférence, se trouvassent sur la place, vous auriez le choix, et pourriez même quelquefois leur faire diminuer leur prix de quelques piastres.

Ainsi donc la *premiere* regle qu'il faut observer, c'est de convenir qu'on ne paiera pas le retour; la *seconde*, est d'éviter d'être trompé sur le nombre des journées. Par exemple, Bayonne est éloignée de soixante *leguas* de Madrid, et on peut commodément faire ce voyage en huit jours. Le prix de six mulets, à chacun deux piastres par jour, monte, pour huit jours, à quatre vingt-seize piastres; mais un voiturier de mauvaise foi peut y employer dix journées, soit pour ménager ses mulets, soit pour se faire payer deux journées de plus. Afin d'éviter cet inconvénient, il faut, avant de partir, prendre des informations exactes, et stipuler avec le voiturier qu'il fera cette route dans un espace de temps raisonnable et convenu, sous peine de perdre un tiers du prix qu'on lui accorde. La *troisieme* regle est de ne jamais convenir de donner un liard de plus, ni pour le cocher, ni pour les mulets, pour droits de douane ou réparations, etc. Si le voyageur s'avise de défrayer les voituriers pour le dîner, ou d'accorder d'autres mulets, le nombre étant toujours fixé à deux, cela monteroit par jour à une dépense énorme; on fait donc mieux de leur promettre en général un pour-boire raisonnable, à peu près de quatre piastres. Il ne faut pas non plus convenir de leur payer le tabac, ce qu'ils vous demandent très souvent; un voyageur sans expérience regarderoit cela comme une bagatelle, mais il ne tarderoit pas à éprouver avec quelle effronterie les voituriers abuseroient de son indulgence, et avec quelle libéralité ils feroient, à ses frais, dans toutes les auberges, des provisions à leurs connoissances; ce qui, vu le prix énorme du tabac en Espagne (trois piastres la livre), ne laisse pas que de faire une somme forte : il vaut bien mieux, sur la route, leur donner des cigarres, dont il vous savent alors

un gré infini. *Quatrieme* regle : comme en payant les six mulets on obtient un droit exclusif sur la voiture, il n'est pas permis au voiturier, sans votre consentement exprès, de se charger d'une autre personne, même sur son siege ; mais le voyageur est en droit de sous-louer ou de faire occuper *gratis* les places vides. *Cinquieme* regle : s'il vous prenoit envie de vous arrêter en chemin une journée dans quelque endroit, il faut que le voiturier s'y prête, bien entendu que vous lui payez sa journée ; il en est de même si vous vouliez faire un détour sur tel ou tel endroit ; et, dans ce cas, trois ou quatre *leguas* seroient comptées pour une demi-journée. Mais comme il est quelquefois de l'intérêt des voituriers mêmes de faire reposer leurs mulets, on parvient souvent, dans ces occasions-là, à leur faire diminuer un tiers de la somme. *Sixieme* regle : le voiturier est obligé de répondre de chaque malle ou ballot que vous lui confiez, excepté dans le cas de vol avec violence. *Septieme* regle : en faisant ses conventions pour ce prix, il ne faut pas oublier d'exprimer la monnoie avec laquelle le paiement doit se faire ; car, comme à Barcelone, par exemple, et à Bilbao, on gagne sur l'argent, ils ont coutume, dans le premier cas, de ne demander que des doublons ou des quadruples, et, dans le dernier, des piastres. On doit donc convenir de les payer avec la monnoie que l'on a sur soi, et ne pas s'engager à changer exprès pour leur payer l'appoint.

On imagine aisément qu'un voyageur qui va seul ne sera guère tenté de louer pour lui une voiture à six mulets. On ne se sert de celles-ci qu'en allant en famille, ou pour des sociétés de voyageurs ; quand on est seul, on fait mieux de se borner à une *seule* place. Dans le cas où le voiturier ne trouve pas à louer sa voiture en totalité, il cherche plusieurs voyageurs, et loue alors la premiere place à raison de trois ou quatre piastres, et les autres pour quelque chose de moins : ces places sont souvent proposées dans les affiches. Si donc les deux ou trois premieres sont déja prises, le voiturier, pour accélérer son départ, vend fréquemment la derniere place à raison d'une ou d'une demi-piastre par jour. Au reste, les deux premieres places donnent

le droit de porter avec soi une malle; cependant les voituriers ne font pas difficulté de prendre des porte-manteaux, des paquets, etc.

S'il arrive qu'il ne se trouve pas de places particulieres, le voyageur peut prendre une demi-chaise (*calesin*); sur quoi, par rapport au retour, il faut observer ce que nous avons dit ci-dessus. On paie alors deux piastres par jour pour un mulet. Si votre bagage est peu de chose, c'est-à-dire s'il ne passe pas cinquante livres, vous pouvez, pour alléger la dépense, prendre avec vous un autre voyageur. Pour déterminer le poids permis, il suffit de savoir qu'on compte, à raison d'un mulet de trait, sept cent cinquante à huit cents livres. Les *caleseros* étant ordinairement propriétaires de leur voiture, et craignant de faire un long séjour dans les grandes villes, on peut fréquemment leur faire rabattre un tiers du prix; mais il ne faut jamais oublier la précaution dont nous avons déja parlé, savoir, de fixer le nombre des journées.

En général, il faut traiter les *caleseros* et *cocheros* d'une maniere toute particuliere. Point de dureté ni d'impolitesse, mais aussi point d'égards ou de déférence : un air sec et sérieux, et des manieres tranquilles, égales; de la dignité et une fermeté imperturbables, sont des qualités indispensables pour bien se tirer d'affaire avec cette sorte de gens. Au reste, on n'a pas besoin de faire avec eux d'écrit; car, malgré leur caractere grossier, ils sont très fideles à leurs conventions. Au surplus, on peut leur faire signer l'accord convenu, et échanger avec eux un double, signé des deux parties. Les voitures qui sont d'usage en Espagne sont de trois especes : les *volantes* ou calechines, les calechas, et les coches de Culleras, toutes assez incommodes, mais en général fort solides. Les volantes ou calechines sont des petits cabriolets portés sur deux roues, fermés sur le devant par des rideaux de cuir, avec un siege à deux places, mais un peu serrées; ils sont traînés par une mule ou par un cheval, et conduits par un *volantero* ou conducteur, qui va tantôt à pied à côté de sa bête, tantôt s'asseoit sur une des barres du brancard. Ces petites voitures portent

des charges assez considérables; on peut y placer deux malles et un lit sur le derriere. Le prix en étoit assez modéré avant la derniere guerre; il étoit ordinairement de vingt ou vingt-quatre réaux de vellon, c'est-à-dire cinq ou six livres tournois par jour, en les prenant pour l'aller et le retour; ils étoient plus chers, si l'on n'én payoit point le retour, plus ou moins, selon la facilité de trouver des nouveaux voyageurs dans les lieux où l'on s'arrêtoit. Ces prix ont doublé depuis la guerre. Ces voitures sont suspendues par des courroies extrêmement courtes et roides, de sorte qu'elles suivent tous les mouvements des roues et du brancard, et qu'on y est durement et continuellement secoué; elles sont ouvertes à tous les vents; les cuirs destinés à les fermer ne joignent jamais; elles restent toujours à demi-ouvertes: on y est exposé au vent, à la pluie, au soleil, à la poussiere.

Les *calechas* sont également des especes de cabriolets, de la même forme et de la même construction que les *volantes*, et on les confond presque toujours avec eux, mais elles sont plus larges et plus profondes; elles sont tirées par deux mules ou deux chevaux, sur un desquels montent le *calechero* ou conducteur; celui-ci fait cependant presque toujours une partie du chemin à pied. Quoique ces voitures aient deux mules ou deux chevaux, elles n'en vont pas plus vite; elles font les mêmes journées que les *volantes*; on y gagne seulement d'y être un peu plus à son aise, et de pouvoir y mettre des charges plus considérables. Le prix en est un peu plus haut que celui des *volantes*, mais la différence n'est pas grande. On y est moins mal que dans les *volantes;* on y est plus au large, mieux appuyé: quelques unes sont mieux suspendues; on y est mieux abrité; mais il est rare d'en rencontrer, excepté en Portugal; on ne trouve guère en Espagne que des *volantes* attelées d'un seul cheval.

Les *coches de culleras* sont des carrosses à quatre places, construits avec plus de solidité que d'élégance, assez bien fermés, mieux suspendus, où l'on est à son aise et beaucoup plus commodément. Ils sont attelés de six mules, rangées de

deux en deux et attachées entre elles et au timon par de simples cordes qui sont assez longues pour laisser une distance considérable d'une mule à l'autre; c'est ce qu'on appelle un *Tiro*. Ces voitures sont conduites par deux conducteurs, dont le chef s'appelle *Mayoral*, et l'autre *Zagal* ou *Mozo*; le premier en est comme le cocher, et le dernier le postillon; aucun d'eux ne monte jamais à cheval. Elles portent des charges très-considérables sur le derrière et sur le devant. Elles font presque toujours les mêmes journées que les *volantes* et les *calechas*, à moins que, par une convention particulière, que l'on paie toujours fort cher, le propriétaire ou le *Mayoral* ne s'oblige à aller plus vite et à faire la route dans un nombre de jours déterminé. Le prix de ces voitures n'est point toujours le même; il varie selon les circonstances; mais on peut toujours calculer sur trois piastres par jour pour deux personnes, et le moins deux piastres si on est seul, sans compter le pourboire du conducteur. La base de tous les prix et qui peut servir de guide, c'est une piastre par mulet par jour, et une piastre ou demi-piastre au moins pour le conducteur, il faut alors calculer le retour, ce qui augmenteroit beaucoup la somme, mais il est rare que l'on ne trouve pas des voitures de retour, comme nous l'avons dit plus haut.

L'allure des *coches de Colleras* est assez singulière, amusante, quelquefois effrayante, mais toujours sans danger. On ne peut voir tranquillement, des mules sans frein, sans guide, retenues seulement par des traits d'une longueur étonnante, qui leur permettent de s'éloigner, de se rapprocher, d'errer à l'aventure, parcourir des routes, souvent tortueuses, inégales, raboteuses, quelquefois escarpées, quelquefois encore peu frayées; on croit les voir à tous moments prêtes à renverser la voiture, à l'entraîner sur des montées scabreuses, à la jeter dans des précipices profonds; mais on est bientôt rassuré par la vigilance, par l'adresse active et prompte des conducteurs, par la docilité des animaux qui la tirent. Ceux-ci n'ont d'autre frein, d'autre guide, d'autre éperon que la voix de ceux-là, ils la con-

noissent, ils en connoissent les diverses inflexions et l'intention qui les dirige; ils y obéissent avec une promptitude étonnante: un cri du *mayoral* suffit pour les contenir et les diriger; sa voix les anime, les presse, accélere ou ralentit leur course, les fait tourner à droite et à gauche, les éloigne ou les rapproche, les arrête sur-le-champ; une mule s'écarte-t-elle, accélere-t-elle ou ralentit-elle sa course, le *mayoral* l'appelle par son nom, qui est ordinairement celui d'un grade militaire, la *Generala*, la *Capitana*, la *Commissaria*: il lui indique dans son langage ce qu'elle doit faire; le docile animal l'entend, le comprend, lui obéit: il les anime aussi et les redresse quelquefois en jetant sur celles qui s'écartent de petits cailloux, qui, sans les blesser, leur donnent un avertissement qu'elles comprennent. Le *mayoral* et le *zagal* sont en sentinelle sur le devant du brancard, qui leur sert de siége; à la moindre apparence de danger le *zagal* s'élance avec une activité incroyable, il marche à côté des mules, il les suit à la course, il les anime de la voix, il s'attache aux traits qui les contiennent et qu'il dirige: quelquefois, s'il peut y avoir du danger, sur-tout dans les endroits difficiles, il se met à leur tête, il se place entre les deux premieres mules, il les conduit avec intelligence; il retourne ensuite à son poste jusqu'à ce qu'un nouveau danger l'oblige à recommencer la même manœuvre.

On voyage aussi en Espagne avec sa voiture; mais alors il en coûte ordinairement le double au moins, le triple quelquefois; car alors les conducteurs ne peuvent ramener personne, et on est obligé de leur payer le retour: ils se reglent d'ailleurs d'après leur volonté, et il faut consentir à ce qu'ils demandent, lorsqu'il n'y a pas assez de muletiers pour qu'il s'établisse entre eux une concurrence. Lorsque l'on voyage avec sa voiture il faut d'abord payer à l'entrée de l'Espagne un droit considérable ou bien être recommandé à un négociant des frontieres qui réponde que vous sortirez votre voiture dans l'espace d'un temps prescrit. Il se fait aussi un changement à la voiture, et quelquefois on est retardé deux jours aux frontieres pour adapter un nouveau timon qui convienne à l'attelage des mules:

on y gagne cependant que le mayoral ne s'assied pas sur votre siége, qui reste libre pour les domestiques. Cette manière de voyager est sans doute fort chère, mais elle est la seule vraiment commode.

Si l'on ne veut prendre ni la poste, ni des voitures de louages, on peut aller à cheval (*à caballo*), comme disent les Espagnols, même quand ils vont sur des mulets. Alors on loue un mulet avec son conducteur (*mozo de espuellas*, c'est-à-dire, *garçon d'éperons*), et l'on fait la journée ordinaire de six à sept *leguas* assez promptement, attendu que les conducteurs, qui en même temps font l'office de domestiques, sont ordinairement de très-bons piétons. Le prix d'un mulet est d'une piastre par jour; quelquefois cependant il est d'une piastre et demie. Alors le conducteur, indépendamment de sa nourriture, a une autre demi-piastre pour sa peine. A l'égard de la nourriture, il suffit de convenir de deux mets ordinaires et d'un *quartillo* (chopine) de vin pour chaque repas; le surplus au gré du voyageur. Le conducteur dont nous parlons est ordinairement un compagnon de voyage fidèle et serviable, qui connoît parfaitement les routes pour les avoir parcourues nombre de fois. C'est lui qui se charge d'arranger le dîner pour son maître, et qui, par ses relations dans les auberges, et la connoissance qu'il a des prix, réduit les comptes à un taux juste et raisonnable. On peut aller, avec ces conducteurs, de Vittoria jusqu'à Cadix, et l'on ne paie point de frais de retour.

C'est ainsi que j'ai presque toujours voyagé en Espagne, et je suis persuadé que tous ceux qui adopteront cette manière s'en trouveront bien; il faut seulement avoir de bons mulets et les louer pour long-temps, afin de n'en point changer sans cesse: le mieux seroit de les acheter, et de prendre à son service un muletier jeune et intelligent. Rien n'est plus agréable que de parcourir ainsi à cheval cette belle terre d'Espagne; toutes les routes sont embaumées de l'odeur des plantes aromatiques, l'aspect du pays varie sans cesse au milieu des montagnes que l'on traverse, et d'où l'on découvre tantôt une vue étendue, tantôt un site sauvage et pittoresque.

On ne s'aperçoit d'aucun mauvais chemin à cheval, et en s'écartant de la route on trouve différentes provisions à acheter en chemin, principalement du gibier. On couche la plupart du temps sur les paillasses, mais on les recouvre avec les couvertures de laine que l'on porte sur la selle de son cheval, et l'on s'enveloppe dans son manteau; une fois l'habitude prise on dort aussi bien de la sorte que dans le meilleur lit, et on est prêt à partir au point du jour pour respirer l'air excellent du matin : on passe à sa toilette le moment de la chaleur au lieu où l'on s'arrête pour dîner, et l'on acheve sa nuit par une heure de *siesta* après le dîner, avant de se remettre en route le soir. Cette vie errante et libre dans un pays où la nature est belle et où les monuments sont curieux, a plus de charmes qu'on ne pense.

Ceux à qui toutes ces manieres sembleroient encore trop coûteuses, peuvent voyager avec des charretiers (*arrieros*); ceux-ci ont ou seulement des mulets, ou des voitures. Dans le premier cas, le mulet coûte une piécette la lieue, ou une piastre pour cinq lieues, et le voyageur est en droit de porter son bagage à dix ou onze arobas, c'est-à-dire, deux cent cinquante à deux cent soixante-douze livres. Alors même on n'a pas besoin d'aller en ligne avec les autres mulets qui marchent ensemble; mais on prend, si l'on veut, le devant, pour arriver de meilleure heure aux auberges; seulement il faut faire attention qu'on ne vous donne pas un mulet boiteux, aveugle ou rétif, ce qui arrive assez souvent; cette maniere de voyager n'entraîne ni frais de relais, ni aucune autre dépense.

Quand on n'est pas accoutumé à la cuisine espagnole, il est bon de faire en même temps un marché avec le charretier ou l'*arriero* pour le repas, le vin et le gîte, et se reposer sur lui pour le paiement. Alors, pour un voyage de soixante à soixante-dix lieues, on paye en tout seize à dix-neuf piastres, et l'on évite de dépenser beaucoup dans les auberges, sans être mieux servi; car il est naturel qu'un voyageur paye trois fois plus que l'*arriero*, qui fait ce chemin tous les mois, et que par conséquent les aubergistes ont intérêt de ménager. Cette derniere maniere de voyager est celle que je conseillerois sur-

tout à des minéralogistes et à des botanistes. D'abord les journées sont courtes et lentes; et puis les *arrieros* passent par les plus hautes montagnes, où les savants peuvent faire le plus de recherches. On a encore l'avantage de voyager souvent en grande compagnie; il n'est pas rare de voir aller ensemble jusqu'à trente mulets : on peut donc, si l'on veut, rester en arriere sans danger de s'égarer. D'ailleurs, cette maniere n'a rien de déshonorant, c'est celle des ecclésiastiques, des négociants, et des hommes comme il faut de tous les états. Il n'en seroit pas de même si l'on ne vouloit louer qu'un demi-mulet, et aller dans la file avec l'animal à demi-chargé. Alors on payeroit, comme pour une malle, en raison du poids; et comme l'aroba (vingt-cinq livres), se paye une piastre, une personne pesant à peu près cent vingt-cinq livres (cinq arobas), payeroit pour le même chemin cinq piastres; mais cette maniere est si honteuse et si incommode, que l'on a coutume, en Espagne, de dire avec mépris d'un voyageur qui arrive ainsi, qu'il vient *por arobas*.

D'autres *arrieros* transportent des marchandises sur des charrettes. On rencontre ceux-ci plus fréquemment dans l'intérieur de l'Espagne, sur-tout de l'Espagne méridionale, que dans les provinces du nord; cependant, vu l'amélioration qui a eu lieu dans les routes des montagnes, il seroit aussi facile qu'avantageux d'introduire cette maniere de voyager. Un mulet ne sauroit porter au-dessus de trois cents livres, et alors il est déjà trop chargé; mais il traîne près de huit cents livres. Depuis que la navigation est arrêtée par la guerre, on trouve de ces voituriers de Lisbonne jusqu'à Barcelone, et de Cadix jusqu'à Bayonne. Ils ont des charrettes à deux roues, attelées de quatre mulets; elles sont couvertes; et l'on y pratique des siéges très-commodes pour les voyageurs. On paye moins pour ces sortes de voitures, et l'on peut faire ainsi cent lieues, à raison de onze ou douze piastres y compris une grande malle. Comme ils ne font aussi que des journées très-petites et très-lentes, et que, par exemple, les cent lieues de Cadix à Madrid se font en quinze jours, elles seroient encore très-commodes

pour les minéralogistes et les botanistes. Ajoutez-y l'avantage de pouvoir dormir la nuit dans la voiture, sur-tout en été, ce qui, si l'on porte avec soi son matelas, est bien préférable aux lits malpropres et infects des auberges.

En général, il va et revient régulierement dans toutes les grandes villes, des ordinarios ou des courriers, soit avec des mulets, soit en voiture; par exemple, de Bilbao à Madrid il part régulierement tous les quinze jours un courrier, et un autre toutes les semaines. De Madrid il part tous les quinze jours des ordinarios pour Malaga, Barcelone, Badajoz, etc. Chacun a son auberge fixe où il descend; ce qu'il est facile de savoir : d'ailleurs on trouve toujours des indications dans l'*Almanach mercantile*. On manque quelquefois d'occasions pour aller directement de Madrid à Lisbonne; mais on n'a alors que trois lieues à faire de plus de Badajoz à Elvas, qui est la premiere forteresse portugaise, ou trois autres lieues jusqu'à Estremos, et l'on trouvera une foule de voitures de retour. L'ordinario del Rey part tous les mois avec des dépêches de la cour pour Lisbonne, et il prend avec lui, à un prix très-raisonnable, les voyageurs qui lui sont recommandés.

Quant à la maniere de voyager sur des *boricos* ou sur des ânes, voici ce qu'il y a à observer : lorsqu'on ne fait qu'un voyage de quelques lieues, on peut fort bien s'en servir; si le conducteur est du lieu même où l'on veut aller, on ne paye tout au plus qu'un ou deux réaux par lieue; mais sur une grande route, si l'on vouloit louer, de village en village, un borico exprès, non-seulement on n'en trouveroit point, à cause des distances; mais, en supposant qu'on en trouvât, il faudroit payer, pour aller et venir, six réaux chaque lieue. Ajoutez que c'est une maniere excessivement incommode: un bât grossier et chancelant, souvent un animal rétif, sans bride ni frein, conduit avec une gaule, et qui, à chaque coup qu'on lui donne, fait des ruades, des gambades de côté et d'autre, et vous occupe sans cesse de lui.

Piétons. — Voyager seul et à pied en Espagne, ce seroit s'exposer à beaucoup d'inconvénients. Je ne me rappelle point

avoir rencontré un seul voyageur a pied dans ce pays, excepté dans l'intervalle de deux villages très-proches l'un de l'autre. Des pélerins, des soldats, des moines, des mendiants, en un mot, tous ceux qui ailleurs voyagent à pied, vont ici presque toujours en compagnie d'un *arrièro*, ou de quelque voiture. Un piéton qui arriveroit seul, courroit risque de ne pas être reçu dans les auberges. Si vous ajoutez à cela les grandes distances entre les différentes villes, et le peu de sûreté des routes, inconvénient qui n'est pas exagéré, on croira sans peine que les voyages à pied ne sont pas, en Espagne, aussi praticables et aussi communs qu'en France ou en Allemagne.

Ce que je viens de dire du peu de sûreté des routes, ne doit pourtant pas s'entendre de toute l'Espagne. Il est vrai que les brigandages et les assassinats ne sont pas rares; mais le gouvernement envoie des soldats sur les grands chemins, et cherche depuis long-temps à assurer les routes. Il est nécessaire cependant d'être bien armé en voyageant en Espagne, moins pour se défendre peut-être que pour éviter d'être attaqué. La plupart des vols ne se font que d'après les renseignements pris par les voleurs eux-mêmes dans les lieux où les voyageurs s'arrêtent; je n'en citerai qu'un exemple qui m'est personnel. Voyageant à cheval, j'arrivai avec mon domestique à Antequera, ville située à moitié chemin de Grenade à Malaga; il avoit fait toute la journée une pluie battante, et, malgré nos précautions, nos armes étoient toutes mouillées; nous n'eûmes rien de plus pressé en arrivant à l'auberge que ne nous occuper de les nettoyer et de les démonter avec le plus grand soin. Il y avoit près du feu deux hommes bien mis qui préparoient leur souper; je leur demandai s'ils vouloient nous permettre de mettre dans leur poêle la même quantité de riz, de safran, de graisse, et un lapin pour nous deux, ne pouvant pas nous occuper de le faire cuire. Nous soupâmes ensemble, et le lendemain, après avoir pris du chocolat, nous allumâmes nos cigarres avec eux, nous nous séparâmes. Je fus fort étonné, à mon arrivée à Malaga, d'apprendre que ces deux mêmes hommes (et il n'étoit pas possible de s'y méprendre à la description que l'on

m'en fit) avoient dévalisé M. Martens, fils d'un riche négociant d'Hambourg, qui voyageoit sans armes; ils l'avoient obligé de se détourner de la route et de s'enfoncer dans une gorge de montagne au milieu d'un *despoblado* que l'on traverse. Ils auroient sans doute agi de même à notre égard, s'ils n'avoient pas craint d'y rencontrer plus de difficulté et sans doute moins d'avantages.

Il s'agit à présent de parler des auberges de l'Espagne, et ce n'est point par ces établissements qu'elle brille. Un cri général s'éleve avec raison contre les difficultés que les voyageurs éprouvent dans ce pays pour se loger, pour se procurer ce qui est nécessaire à leur nourriture, et contre les désagréments des lieux destinés à leur fournir un asile. Les auberges n'y sont point communes, les bonnes y sont encore plus rares, de mauvais cabarets en tiennent lieu en beaucoup d'endroits; des maisons sales, dégoûtantes, où l'on ne trouve qu'un mauvais gîte, sont, dans la plupart des provinces, la seule ressource qui se présente.

Les maisons où l'on reçoit les voyageurs sont divisées en trois classes : les *fondas*, les *posadas* ou *casas de posada*, ou bien encore *mesones*, et les *ventas*. Les *fondas* et les *posadas*, ou *casas de posada* ou *mesones*, sont toujours situées dans les villes ou les villages; les *ventas* sont des maisons isolées, placées dans les campagnes sur les bords des chemins, à une distance plus ou moins considérable des peuplades.

Les *fondas* sont de vraies auberges, où les voyageurs trouvent tout ce qui leur est nécessaire, le logement, le lit, les repas sont tout préparés dans plusieurs d'entre elles, sur-tout dans les grandes villes; l'heure des repas est fixée pour y manger à table d'hôte à un prix fixe; ceux qui le désirent sont servis cependant en particulier, ce qui fait une différence dans les prix. Dans les autres, le voyageurs ne se réunissent point; chacun y est servi en particulier; les prix y varient selon la qualité et la quantité des aliments qu'on demande.

Dans les grandes villes on distingue deux classes de *fondas* les unes plus distinguées et les autres moins, et cheres alors en proportion.

Les auberges de la premiere classe sont plus cheres à Cadix et à Madrid que partout ailleurs; on y paie, à table d'hôte, douze réaux ou trois livres tournois par repas; on doit encore, dans la derniere ville, payer le logement, dont le prix varie suivant la beauté des appartements; il va depuis six réaux ou trente sous tournois, jusqu'à vingt-quatre réaux ou six livres tournois par jour. Cette même ville a des auberges assez décentes, où l'on ne paie que six et huit réaux ou trente et quarante sous tournois par repas. Le prix ordinaire de presque toutes les autres auberges de l'Espagne est de huit réaux ou deux livres tournois par repas à table d'hôte; il est, dans la plupart, de seize réaux ou quatre livres tournois pour chaque jour, lorsqu'on y comprend le dîner, le souper et le logement (1).

Les *posadas*, ou *casas de posada*, ou *mesones*, sont des maisons répandues dans les villes et dans les villages, où l'on ne donne que le gîte aux voyageurs, où l'on ne leur fournit aucune espece de vivres, où ils doivent tout porter, ou tout faire acheter, où l'on se borne à préparer les comestibles qu'ils fournissent au maître ou à la maîtresse de la maison. Elles sont en général, sales, malpropres, dégoûtantes; à peine y trouve-t-on des chalits, avec quelques vieux matelats d'une bourre qui tombe en poussiere, des draps gros, mal blanchis, qui sont à peine un peu plus grands qu'une grande serviette; des bancs pour siéges; des plats graisseux, des cuillers d'étain ou de fer, toujours fort sales; des lampes huilées, des hôtes sales, peu attentifs, rudes, grossiers, brutaux; la manière d'y accommoder les mets y est détestable; souvent même on ne trouve à s'en procurer d'aucune espece dans les lieux où ces maisons sont situées.

Un voyageur, qui n'est point muni des provisions nécessaires, ne peut, en arrivant, s'y reposer des fatigues de son voyage; quoique excédé souvent de lassitude, il doit courir

(1) Ces prix ont augmenté dans plusieurs endroits depuis environ dix ans.

de maison en maison pour acheter, dans l'une du pain, dans l'autre du vin, dans une autre de l'huile, dans d'autres du sel, de la viande, des œufs ; il est encore heureux si, après avoir beaucoup couru, souvent dans les ténebres, il peut parvenir à se procurer quelque chose.

Ces maisons de *posada* sont multipliées dans presque toute l'Espagne ; on n'y trouve presque point d'autre asile ; il n'y a des *fondas* que dans quelques villes un peu considérables ; il y a même des grandes villes où il n'y en a point : il n'y a des *ventas*, dont il va être parlé, que dans les lieux isolés, éloignés des peuplades.

Il y a cependant de ces maisons de *posada* moins désagréables les unes que les autres; il y en a qui ont des chambres assez bonnes, des lits passables, qui sont tenues plus proprement, dont les hôtes sont plus complaisants et plus attentifs ; mais elles sont fort rares ; on voyage long-temps sans en rencontrer. Il y en a encore où le voyageur trouve des personnes officieuses qui s'empressent à lui offrir leurs services, et qui, moyennant quelque argent, se chargent d'aller acheter tout ce qui lui est nécessaire ; les hôtes ne peuvent s'occuper de ce soin ; souvent il leur est expressément défendu de s'en mêler.

Les *ventas* sont des maisons isolées, situées sur les grands chemins, à une distance plus ou moins grande des peuplades ; elles sont destinées à recevoir les voyageurs. On y est généralement aussi mal et aussi désagréablement que dans les *casas de posada* ; mais on y trouve souvent des provisions, quoique peu recherchées et en petite quantité. L'éloignement des peuplades force les hôtes des *ventas* à s'approvisionner pour fournir aux voyageurs ce qu'ils ne trouveroient point à acheter sur les lieux.

On ne connoît en Catalogne ni les *casas de posada*, ni les *ventas* ; tout y est *hostal*, c'est-à-dire, auberges ; les voyageurs ne doivent point s'y occuper des moyens de se procurer de vivres ; ils en trouvent dans tous les lieux où ils vont loger. Il y a même d'assez bonnes auberges dans cette province ; celles

de Figueras, de Martorell et d'Emposta, sont passables; celles de Gironne et de Calella sont bonnes; celles de Mataro, à l'enseigne de Montserrat, de Lerida, à l'enseigne de S. Louis, et de Villafranca de Pañadez, et quelques-unes de celles de Barcelone sont excellentes.

Dans toutes les autres parties de l'Espagne, les *fondas*, ces maisons où l'on trouve toutes les provisions toutes faites, où l'on est servi sans s'embarasser de rien, sont peut communes. La Galice, les Asturies, le royaume de Léon, l'Estremadure, la Manche, le royaume de Jaen, n'en ont aucune. Celui de Cordoue n'en a qu'une; elle est dans la ville de ce nom. Le royaume de Murcie n'en a qu'à Albacete, où elle est passable, et à Carthagene, où elle vaut mieux; la ville de Murcie, capitale de cette province, n'en a point. Le royaume de Séville en a plusieurs dans la ville de ce nom; et à Cadix, la plupart sont très-bonnes. La Biscaye en a à Bilbao; le Guipuzcoa à Saint-Sébastien et à Tolosa, et l'Alava à Vittoria. Le royaume de Valence en a trois dans la ville de ce nom, deux à Alicante, deux à Vinaroz, deux à Castellon de la Plana, une à Fuente de la Higuera. L'Aragon n'en a que deux, une à Fraga, qui est passable, et une à Saragosse, qui est mauvaise. La Nouvelle-Castille en a une au Puerto de Guadarrama, qui a beaucoup déchu de ce qu'elle étoit; une à Tolede, qui est excellente; une à Alcala de Henarez, qui est bonne, et plusieurs à Madrid, parmi lesquelles celles de la Fontaine d'Or, de Saint-Sébastien, et de la Croix de Malte, sont les principales, et plusieurs, assez bonnes, aux différentes maisons royales, lorsque la cour y est.

Les *casas de posada* et les *ventas* de l'Aragon, de la Galice, du royaume de Léon, de l'Estremadure, de la Vieille-Castille, des royaumes de Jaen, de Cordoue, et de Murcie sont détestables; on ne peut rien trouver de plus mauvais, de plus désagréable, de plus dégoûtant. Celles qui sont situées sur les routes qui conduisent de Madrid à Cadix et à Valence sont infiniment mieux tenues, plus propres, mieux pourvues, mieux approvisionnées. Toutes celles de la grande route qui traverse

le royaume de Valence sont de vraies *fondas* où l'on est assez bien.

Plusieurs causes contribuent à entretenir, en Espagne, ces gîtes détestables qui font le tourment des voyageurs.

I. La plupart de ces maisons appartiennent à des villes, à des villages, à des seigneurs particuliers, qui en portent les fermages à des prix très-hauts; on les assujettit en même temps à des impôts considérables. L'auberge de Fraga en Aragon paye 65 réaux ou 16 liv. 5 sous tournois par jour pour le loyer de la maison et le droit de tenir auberge, et 23,725 réaux ou 5,631 liv. 5 sous par an pour divers droits, redevances et impôts, ce qui monte tous les ans à une somme de 47,244 réaux ou 11,911 liv. La *casa de posada* de Murcie paye 30 réaux ou 7 liv. 10 sous tournois par jour pour le prix de fermage, et 750 réaux ou 187 liv. 10 sous par an pour le droit d'alcabal, ce qui fait tous les ans 11,500 réaux ou 2,837 liv. 10 sous.

II. Presque partout, dans les provinces de la couronne de Castille, il est défendu aux hôtes des *casas de posada* de tenir aucune espece de vivres, ni même, en quelques endroits, des volailles vivantes.

III. Dans beaucoup d'endroits chacun doit tenir à son tour la *casa de posada* pendant un certain temps; on y est forcé, on ne peut s'en défendre jusqu'à ce que le terme fixé pour être remplacé par un autre soit expiré. Il en résulte qu'en faisant ce métier par force, on le fait de mauvaise grâce, on le fait mal, que le défaut d'habitude produit l'ignorance du métier et l'inaptitude pour l'exercer, que les nouveaux *posaderos* étant pauvres, ne peuvent munir leurs *casas de posada* des meubles et autres objets qui y sont nécessaires.

IV. Dans une grande partie de l'Espagne le métier d'aubergiste et de *posadero* est regardé comme un métier vil et abject; ceux qui l'exercent sont généralement méprisés. De là on a tant de peine à en trouver; de là ceux qu'on force à s'en charger l'exercent avec répugnance et avec dégoût; de là encore ceux qui, ayant amassé quelque argent, pourroient faire les dépenses nécessaires pour monter une bonne auberge, ne veu-

lent point prendre ce métier qui les rendroit méprisables aux yeux de leurs concitoyens.

V. Il y a généralement peu de voyageurs en Espagne. Les Espagnols voyagent peu ; il y passe peu d'étrangers ; la plupart de ceux qui y sont, y sont domiciliés et livrés au commerce, à quelque profession, à quelque métier ; ils sortent peu des villes où ils ont fixé leur résidence. Les grandes auberges ne peuvent s'y soutenir que dans les grandes villes qui forment des points de réunion ; elles ne subsisteroient point long-temps dans l'intervalle des routes.

Quant à la saison pour voyager en Espagne, je crois que l'époque la plus commode est depuis avril jusqu'en octobre. *Townsend*, il est vrai, donne la préférence à l'hiver pour les provinces méridionales, à cause des chaleurs ; mais je ne suis pas de son avis : d'abord les chaleurs sont bien plus grandes dans le cœur de l'Espagne et dans les montagnes du nord, que dans les côtes méridionales, où la mer adoucit toujours l'ardeur du soleil, et où les nuits sont presque toujours fraîches. J'ai demeuré en Andalousie dans les mois les plus chauds ; savoir, ceux de juillet et d'août, et je suis souvent resté dans les rues jusqu'à onze heures du matin, sans jamais éprouver de coups de soleil ou aucun autre accident (1). D'ailleurs, dans les provinces méridionales de l'Espagne, les pluies fréquentes qui regnent pendant l'hiver, rendent cette saison très-incommode pour voyager ; ajoutez-y la brieveté des jours, un ciel couvert, et l'ennui des longues soirées dans des *ventas* et des *posadas* isolées. Quand on voyage du nord de l'Espagne au midi, on s'accoutume peu à peu au climat ; et si, dans les mois de chaleur, on voyage à l'ancienne maniere espagnole, le matin et le soir, on a peu à souffrir de la chaleur, et l'on jouit de tous les agréments du pays dans les trois meilleures saisons.

Quant au numéraire, il faut observer qu'il n'y a que la monnoie du pays qui ait cours en Espagne. Cependant maintenant

(1) Cette derniere page et une partie de celle qui la précede sont de M. C. A. Fischer.

on trouve à se défaire encore de la monnoie de France, quoiqu'avec perte. Ainsi le meilleur moyen est de prendre à Bayonne des pieces espagnoles, ce qu'on fait, sinon avec bénéfice, au moins sans perte. Lorsqu'en 1797 je passai au printemps à Bayonne, je changeai mes écus de six livres de France contre des doublons espagnols, à un et demi pour cent de gain, à cause de la rareté des uns et de l'abondance des autres. En France et en Italie on a beaucoup de bénéfice à se servir de piastres; mais en Espagne il est défendu de les exporter: celui donc qui n'a pas d'autres ressources, doit prendre un *billet de permission*; il perd alors quatre pour cent: mais malheureusement on ne permet de sortir des piastres que jusqu'à la concurrence de soixante-dix pieces; ainsi, lorsqu'on a des sommes plus considérables, on se trouve embarrassé.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

DE L'ESPAGNE.

La meilleure maniere de faire l'éloge de l'Espagne seroit de présenter le tableau de sa situation, de sa température, de la direction de ses montagnes, du bassin de ses fleuves, en un mot, de la charpente de son territoire. On verroit alors un vaste pays placé au milieu de deux mers qui étendent son commerce dans toutes les parties du monde, et protégent ses limites contre toute invasion. Le seul point qui l'unit au continent l'en sépare en même temps, et les Pyrénées lui fournissent à son choix une barriere formidable ou une communication facile. L'ensemble total de ses montagnes formant un demi-cercle rapproché des côtes de l'est, les abrite des vents du nord et y fait régner le climat le plus tempéré. Il entoure de l'autre côté une étendue de terrain assez vaste pour que les fleuves que ces montagnes produisent, et qui tous, à l'exception de l'Ebre, se jettent dans l'Océan, acquierent le développement nécessaire au commerce et à l'agriculture d'un grand pays. L'inspection de la carte physique fera mieux sentir cette heureuse distribution.

N° I. *Carte physique de l'Espagne.*

L'Espagne est située entre le 35e degré, 57' sud

et le 43[e] 44' nord en latitude depuis Gibraltar jusqu'au cap Ortegal, et entre le 8[e] degré 20' et le 21[e] de longitude depuis le cap Finistere, jusqu'au cap de Creus; ce qui lui donne du nord au sud 195 lieues, et de l'est à l'ouest dans sa plus grande largeur au nord 219. Séparée du Portugal, elle présente une surface de 25,137 lieues carrées. Elle touche par le sud au cinquieme climat, et par le nord au sixieme et demi : ainsi les plus longs jours sont de 14 heures et demie dans la partie méridionale, et de 15 et demie dans la partie septentrionale.

D'après l'inspection de la carte physique, il sembleroit que toutes les montagnes de l'Espagne ne composent qu'une seule masse; et en effet, elles forment des ramifications les unes des autres qui se suivent, se correspondent, et laissent entre elles des intervalles considérables, mais se rattachent toutes à la même souche. Nous allons les parcourir rapidement.

La premiere chaîne que l'on aperçoit, à partir du cap Finistere s'étend dans tout le nord de l'Espagne, et va rejoindre les Pyrénées; elle donne naissance au *Miño* et au *Duero*, qui se jettent dans l'Océan; et à l'*Ebre*, dont le cours se dirige vers la Méditerranée. Ces montagnes s'avançant vers le sud-est, partagent les eaux qui se rendent dans l'Ebre de celles qui vont grossir le Duero. Elles embrassent d'un côté le contour de l'Aragon, de l'autre celui de la Vieille-Castille. Elles s'avancent

ainsi jusqu'à *Cuança* et *Molina*, dont elles prennent les noms, et bientôt fournissent les sources du Tage à droite et celle du Xucar et du Guadalaviar à gauche. C'est là que se trouve le noyau et pour ainsi dire le nœud de la chaîne entiere, le mont Cayo, qui a l'air d'être le réservoir de toutes les eaux qui partent des environs de ce point pour se diriger vers les deux mers. Cette même chaîne s'avançant toujours vers le sud, forme une masse d'où découle la Guadiana, et plus loin enfin le Guadalquivir; elle va se terminer au cap de Gate. Il faut alors considérer que les fleuves qui ont pris naissance dans le sein de cette chaîne l'ont pour ainsi dire divisée en autant de grandes vallées, et de plaines intermédiaires, en laissant subsister cependant dans les intervalles les ramifications considérables qui toutes se rattachent au tronc principal. De même qu'ils coulent tous parallelement vers l'Océan, de même les montagnes qui les dominent et qui les grossissent de leurs eaux offrent des échellons paralleles depuis les montagnes des Asturies au nord, jusqu'aux Alpuxarres au midi. Ainsi entre le Duero et la mer s'étendent les montagnes de S. Ander, qui se rejoignent aux Pyrénées. Entre le Tage et le Duero, on aperçoit les montagnes de Guadarrama, qui séparent la Vieille-Castille de la Nouvelle. Entre le Tage et la Guadiana s'éleve du nord-est au sud-est, une autre chaîne qui sépare la Nouvelle-Castille des plaines de la Manche; c'est là que se trouve la

Sierra de Guadalupe. De l'autre côté de la Guadiana est la fameuse *Sierra Morena*, de laquelle on descend dans les belles plaines de l'Andalousie, arrosées par le *Guadalquivir*, et dominées par la derniere chaîne de montagnes de l'Espagne, les Alpuxarres, qui touchent au bord de la mer.

La direction des montagnes et des fleuves de ce pays indique assez quelles sont ses lignes naturelles de défense. A partir des défilés de *Pancorvo*, quatre barrieres ferment l'Espagne du nord au sud, et retarderent long-temps les progrès des Chrétiens contre les Maures. Elles les auroient protégés plus long-temps si ces peuples, chassés dans les Alpuxarres comme jadis les Chrétiens dans les Asturies, avoient su s'y maintenir avec autant d'opiniâtreté. Les montagnes de l'Espagne sont presque toutes calcaires : on n'y voit point de traces de volcans. Nous donnerons la description des différentes chaînes et des fleuves qui en découlent avec celle des provinces qui les composent. Mais une observation que nous devons faire par l'influence qu'elle a sur la température de l'Espagne, est la singuliere hauteur de ce pays au-dessus du niveau de la mer. Quoique depuis le nord-est le pays s'abaisse graduellement, cependant le plateau des Castilles se trouve encore à plus de 300 toises d'élévation. Cette singularité peut conduire à des observations curieuses, et nous avons pensé qu'on nous sauroit gré d'avoir cherché à la rendre plus sensible en la représentant sur deux cou-

pes géologiques (v. l'atlas, pl. 2 et 3.) que nous devons à l'obligeance extrême de M. de Humboldt, ainsi que l'intéressante explication qui les accompagne.

Notice sur la configuration du sol de l'Espagne et son climat, par M. A. de Humboldt.

Aucun pays de l'Europe ne présente une configuration aussi singuliere que celle de l'Espagne. C'est sa forme extraordinaire qui explique l'aridité du sol dans l'intérieur des Castilles, la force de l'évaporation, le manque de rivieres, et cette différence de température que nous observons entre Madrid et Naples, deux villes situées sous le même degré de latitude. Nous ne pourrons donner qu'une légere esquisse de ce tableau météorologique de l'Espagne. Un très-petit nombre d'observations sur la température moyenne ou sur les hauteurs barométriques y ont été faites jusqu'à ce jour. Beaucoup de matériaux précieux peuvent être restés enfouis dans les manuscrits de quelques personnes éclairées, qui, sans communication entre elles ou avec des savants étrangers, se sont abandonnées à des recherches de ce genre. Quand les observations exactes nous manquent, il faut se contenter de l'analogie que présentent les pays limitrophes. Le tableau physique de la Nouvelle-Espagne est plus facile à tracer que celui de l'Ancienne. Sous ce rapport, nous connoissons plus les colonies que la métropole.

L'intérieur de l'Espagne est un plateau; et parmi les plateaux de l'Europe qui occupent une grande étendue de terrain, c'est le plus élevé. La Suisse, le Tyrol, l'Ecosse, renferment des groupes de montagnes rapprochées les unes des autres. Ce sont des masses sillonnées par des vallées profondes, entourées de plaines peu élevées. La Suisse n'est pas un vrai plateau. Les cantons de Berne, de Fribourg, de Zurich, tous ces pays couverts d'une nouvelle formation de grès, sont des plaines dont la hauteur, au-dessus du niveau de l'Océan, n'est que de 240 à 280 toises. Elles font partie de la grande vallée longitudinale qui se prolonge du sud sud-ouest au nord-est, entre la chaîne des Hautes-Alpes et le Jura, comme le prouvent les belles cartes géologiques que vient de publier M. Ebel. La France et sur-tout l'Allemagne présentent des plateaux peu étendus sans doute, mais bien dignes d'être cités. En France, le plateau le plus élevé est celui de l'Auvergne, sur lequel reposent le Mont-d'Or, le Cantal, et le Puy-de-Dôme. Sa hauteur au-dessus de la mer est, d'après les mesures barométriques d'un minéralogiste célebre, M. de Buch, de 370 toises. La Lorraine forme un plateau qui s'étend entre les Vosges et la chaîne de montagnes qui, par Epinal et Saint-Mihel, se joint aux Ardennes. Ce plateau n'a cependant que 130 à 140 toises d'élévation. Le centre des plaines de la France, le département de Loir et Cher, a une hauteur de 80 à 90 toises.

Le plateau le plus étendu et le plus élevé de l'Allemagne est la Baviere. Une vaste plaine, fond d'un ancien lac, s'étend depuis les montagnes granitiques du haut Palatinat (Fichtel Gebürge) jusqu'au pied des Alpes du Tyrol. Ces plaines (et ce fait est très-curieux et peu connu jusqu'à ce jour) ont, comme le petit plateau de l'Auvergne, une élévation de 250 à 260 toises au-dessus du niveau de l'Océan.

L'intérieur des deux Castilles offre un plateau qui surpasse en hauteur et en étendue tous ceux que nous venons de nommer. Son élévation moyenne paroît être de 300 toises. La hauteur barométrique de Madrid est, d'après une note communiquée par M. Bauza, astronome distingué, employé au dépôt des cartes de la marine à Madrid, de 26 pouces 2 lignes $\frac{2}{5}$. Elle est par conséquent de 2 pouces ou de $\frac{1}{14}$ moindre que la hauteur moyenne du mercure au niveau de l'ocean. C'est la différence de pression atmosphérique qu'éprouvent tous les corps exposés à l'air libre à Madrid et à Cadix ou à Bordeaux. On voit baisser le barometre à Madrid jusqu'à 25 pouces 6 lignes et même au-delà. Le *Diario de los nuevos Descubrimientos de todas las Ciencias fisicas*, tome III, pages 56, 100, 407, contient une série d'observations météorologiques très-intéressantes, mais qui malheureusement n'embrassent pas une année entiere.

Voici le tableau des variations de la pression de l'air dans les neuf premiers mois de l'année 1793.

1793. Mois.	MAXIMUM.		MINIMUM.		HAUTEUR barométrique moyenne.	
	po.	lig.	po.	lig.	po.	lig.
Janvier.	26	5 8	25	9 8	26	2 6
Février.	26	5 3	25	6 2	26	1 6
Mars.	26	4 7	25	6 0	25	11 6
Avril.	26	2 4	25	6 9	25	11 6
Mai.	26	4 6	25	10 5	26	0 8
Juin.	26	4 0	25	11 8	26	1 6
Juillet.	26	4 3	26	0 7	26	2 4
Août.	26	3 2	25	11 5	26	1 4
Septembre.	26	4 3	25	11 9	26	1 7

La hauteur barométrique moyenne de Madrid, observée par don Felipe Bauza, donne à cette capitale, d'après la formule de M. de Laplace et le nouveau coëfficient de M. Ramond, une élévation de 603 metres $\frac{3}{7}$ ou 309 toises $\frac{3}{5}$ (1) au-dessus du niveau de l'Océan, en supposant le barometre sur les côtes (avec Shuckbourgh et Fleurieu Bellevue), à 338, 24 lignes. Madrid est par conséquent à la même hauteur que la ville d'Inspruck, située dans une des gorges très-élevées du Tyrol. Madrid est

(1) Recueil d'observations astronomiques de M. de Humboldt, page 18.

quinze fois plus élevé que Paris, trois fois plus élevé que le mont Valérien, un tiers de plus élevé que Geneve (1).

Lalande, d'après les observations que lui avoit communiquées le célebre géometre don George Juan, a, le premier, publié la hauteur de Madrid (Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, pour l'année 1776, page 148). Il assure qu'à la rue de *los Presiados*, près du *portijo de San-Martin*, la ville est élevée de 294 toises au-dessus de Paris; ce qui donneroit 314 toises au-dessus du niveau de l'Océan. D'après M. Thalacker, minéralogiste, qui a pris plusieurs mesures barométriques dans les environs de Madrid, le palais du roi, à S. Ildefonse, a 593 toises; ce qui est plus élevé que le bord actuel du cratere du Vésuve. Aucun autre monarque en Europe n'a un palais dans la région des nuages, car c'est à 550 ou 600 toises de hauteur que se trouvent dans nos contrées les gros nuages en été.

La hauteur du plateau des Castilles influe sur sa température. On est étonné de ne pas trouver des orangers en plein air, sous les 40 degrés de latitude, sous le même parallele de Tarente, d'une partie de la Calabre, de la Thessalie, et de l'Asie

(1) Le niveau de la Seine au pont Royal, au n° 13 de l'ancienne échelle, étoit élevé de 19 toises 5 pieds au-dessus de la surface de l'Océan. La galerie de l'église du Mont-Valérien est élevée de 74 toises au-dessus des eaux moyennes de la Seine. (*Cotte*, *Journal des mines*, *avril* 1808, *n°* 313.) Geneve a 188 toises au-dessus du niveau de la mer.

mineure. La température moyenne (1) de Madrid paroît être de 12° de Réaumur, quand celle de Pétersbourg est de 3 ½; celle de Berlin de 6 ½; celle de Paris de 9 ¾; celle de Marseille 11 ¼; celle de Toulon 13; celle de Naples 14; celle des pays situés sous l'équateur et au niveau de l'Océan 21 ou 22 du thermometre de Réaumur. Gênes est de 4 degrés de latitude plus septentrional que Madrid, et cependant la température de Gênes est de près de 2 degrés plus élevée que celle de la capitale de l'Espagne. Telle est l'influence des causes locales, de l'élévation du site, de la proximité de la mer, d'une chaîne de montagnes qui arrête les vents froids du nord, et d'une infinité de petites circonstances dont la réunion modifie la température des lieux.

Rome, de 2° 32' plus austral que Gênes, mais de 1° 29' plus boréal que Madrid, a presque la même température moyenne que cette derniere ville. Elle est entre 12° ½ et 13°, d'après un grand nombre d'observations très-exactes faites par M. Calendrelli et par M. de Humboldt l'aîné, ministre du roi de Prusse en Italie. Le tableau suivant indique la température moyenne de 9 mois observés à Madrid et à Rome en 1793 et en 1807.

(1) Les physiciens trouvent la température moyenne de l'année en additionnant toutes les observations thermométriques de l'année, et en divisant cette somme par le nombre des observations. Sous la zone tempérée, la chaleur moyenne d'un endroit differe sensiblement du milieu pris entre le maximum et le minimum du thermometre.

Je n'ai pas pu me procurer des observations faites à la même époque ; mais on sait que dans les températures moyennes la variation d'une année à l'autre est très-peu sensible.

Température moyenne.

A Madrid. Latitude 40° 25′ 18″. Elévation 309 toises.		A Rome. Latitude 41° 53′ 54″ Elévation.	
Janvier.	3°8 R.	4°5 R.	Janvier.
Février.	5 4	7 2	Février.
Mars.	7 4	8 7	Mars.
Avril.	9 2	10 2	Avril.
Mai.	12 2	15 5	Mai.
Juin.	18 1	18 0	Juin.
Juillet.	20 6	21 0	Juillet.
Août.	22 2	21 0	Août.
Septembre.	15 0	18 2	Septembre.

A Rome même, les orangers ne peuvent point endurer les rigueurs de l'hiver ; il faut les couvrir. Les températures moyennes ne décident certainement pas seules du genre de culture propre à tel ou tel climat. Elles exercent cependant la plus grande influence sur cette culture, et le tableau suivant indique avec assez de certitude quelle est la température moyenne au-dessous de laquelle telle ou telle production ne peut pas être cultivée avec succès.

Vignes donnant des vins potables.	7° ½ Réaumur.
Oliviers.	10 ½
Orangers.	13 ½
Cafier.	14 ½
Canne à sucre	16 0

Si la température moyenne du haut plateau de l'Espagne est de 12 degrés de Réaumur, celle des côtes, depuis les 41e de latitude jusqu'aux 36e, est entre 14 et 16 degrés. Aussi voit-on végéter sur ces côtes, sous des expositions abritées contre les vents froids, des bananiers, des heliconia, et la canne à sucre.

Le profil géologique que l'on a ajouté à cet ouvrage est tracé d'après les mêmes principes que j'ai cru devoir suivre dans mon atlas physique du nouveau continent. Ce profil (Pl. II) expose à la vue de l'observateur la construction extraordinaire de ce pays, dont une partie des côtes paroît avoir été engloutie par les flots, tandis que le plateau central a résisté à l'irruption de l'Océan. En rappelant les traditions des Samothraces et la grande catastrophe qui a frappé la Méditerranée, nous ne prétendons pas décider une question qui a récemment occupé des savants d'un mérite distingué.

L'analogie de forme et de construction géologique qu'offre la péninsule et le Mexique a conduit à un rapprochement qui peut intéresser les physiciens. On a fait graver sur la même échelle le profil de l'Ancienne et celui de la Nouvelle-Espagne (Pl. III). Ces deux profils présentent des pays dont le plateau central jouit d'un climat différent de celui des côtes. L'un et l'autre ont la capitale placée au milieu du plateau intérieur; mais le plateau de la métropole est pour ainsi dire la miniature du plateau de la colonie.

La différence de hauteur qui existe entre les plus hautes cimes de l'ancien et du nouveau monde n'est que de 900 toises. Le Chimborazo n'est que d'un quart plus élevé que le Mont-Blanc, tandis que les hautes plaines des Castilles sont quatre fois moins hautes que le plateau central du Mexique. La température moyenne de Mexico est de 8° plus basse que celle de Vera-Crux et d'Acapulco. Celle de Madrid n'est probablement que de 2 à 3 degrés au-dessous de celle des côtes de Valence. La capitale de la Nouvelle-Espagne a, comme Madrid, un climat un peu moins froid que l'on devroit le supposer à cause de la hauteur des deux villes; car des plateaux étendus échauffent l'air ambiant. La température moyenne de Mexico est de 13° ½; elle est au-dessous de celle de Cadix, et, à un degré et demi près, égale à celle de Madrid. Le barometre se soutient à Mexico à 21 pouc. 7 lig. La pression de l'air y est exprimée par une colonne de mercure de 5 pouces plus courte qu'à Madrid.

L'Espagne européenne, située à une latitude sous laquelle, dans les plaines, végetent des palmiers (*phœnix dactilifera*, *chamærops humilis*), présente le spectacle majestueux d'une chaîne de montagnes dont la cime entre dans la région des neiges éternelles. Don Clémente Roxas (1) a trouvé, par un nivellement géodésique, exécuté avec

(1) Note manuscrite communiquée par M. Bauza. M. Thalacker, dans les Annales de *Ciencias naturales*, publiées par Cavanilles, n'avoit attribué au Pic-de-Veleta que 1154 toises. Le barometre de ce voyageur doit avoir été dérangé.

le plus grand soin, que dans la Sierra Nevada de Grenade, le *Pico-de-Veleta* est élevé de 1781 toises 16; le *Mulahacen* de 1824 toises 47 au-dessus du niveau de la mer. Aucune montagne des Pyrénées n'atteint cette grande hauteur; car le Mont-Perdu, la cime la plus élevée des Pyrénées espagnoles, n'a que 1763 toises, et la cime la plus élevée des Pyrénées françaises n'a que 1722 toises. Le Pic de Mulahacen dans la Sierra Nevada de Grenada n'a que 76 toises de moins que le Pic de Tériffe. Cependant cette même cime, placée sous la latitude de la ville de Mexico, ne seroit pas perpétuellement couverte de neiges, car ces neiges éternelles commencent (1) sous l'équateur à 2460 toises; sous les 20e de latitude, à 2350 toises; sous les 45e de latitude, à 1300 toises; sous les 62e de latitude, à 900 toises. Tel est l'abaissement de la courbe depuis l'équateur jusqu'au pôle.

Géographie civile et historique de l'Espagne.

La premiere division connue de l'Espagne eut lieu sous les Romains d'abord en deux parties seulement, sous les noms d'Espagne citérieure et ultérieure, et bientôt sous trois dénominations de Lusitanie, Bétique et Tarraconnoise.

La Lusitanie comprenoit la partie occidentale, et s'étendoit à l'ouest jusqu'au grand Océan ou

(1) Essai sur les réfractions sous la zone torride, par A. de Humboldt, page 35.

Océan occidental; ses limites étoient marquées au nord par le *Duero* au sud par la *Guadiana*, et de l'un à l'autre par une ligne droite tirée depuis Simancas jusqu'à Puente de l'Arzobispo, et de là jusqu'à la contrée des peuples appelés *Oretani*, où est aujourd'hui la ville d'Almagro; elle renfermoit dans son étendue les villes d'Avila, de Salamanca, de Coria, la terre de Plasencia, Truxillo, Mérida et le Portugal, le royaume de Léon, une partie de l'Estremadure.

La Bétique étoit presque entourée de deux côtés par la *Guadiana*, bordée au sud par la Méditerranée et par l'Océan; et terminée à l'est par une ligne tirée depuis Murgis ou Muxacra, peuplade voisine de l'ancien promontoire de *Charideme*, appelé aujourd'hui *cap de Gate*, jusqu'au territoire de Castulon, qui étoit à peu près dans l'endroit où est aujourd'hui Cazlona, et à la contrée des *Orevani*; elle formoit proprement le pays qu'on appelle *Andalousie*; contenant les royaumes de Séville, de Jaen, de Cordoue et de Grenade; elle comprenoit aussi une partie de l'Estremadure moderne, et s'étendoit jusqu'à Badajoz, qui y étoit compris.

La Tarraconnoise comprenoit toutes les autres parties de l'Espagne, et ne différoit pas de ce qu'on appeloit auparavant l'Espagne citérieure.

Cette division de l'Espagne souffrit quelques altérations sous les derniers empereurs romains, et fut totalement changée après l'invasion des peuples du Nord. L'Espagne forma alors une grande

puissance qui fut renversée dans une seule bataille, et réduite à la petite province des Asturies par la conquête des Arabes. C'est de cette époque que datent la division moderne de l'Espagne et l'origine des différents royaumes et principautés qui se formerent progressivement depuis le milieu du VIIIe siecle jusqu'à la fin du XVe. Devant faire connoître chacun d'eux séparément, nous nous bornerons à présenter ici le tableau chronologique des époques de leur formation, et des rois qui les ont gouvernés, sans nous occuper d'aucun examen critique à cet égard.

Tableau chronologique des rois d'Espagne depuis don Pélage.

Ce tableau auroit pu être plus compliqué, mais il auroit été plus confus; et nous avons préféré nous borner aux principales transmissions d'héritages ou de conquêtes jusqu'à la formation totale de la monarchie espagnole par le mariage de Ferdinand V, roi d'Aragon, avec Isabelle de Castille. Le royaume d'Espagne se trouva alors réunir les provinces de ces deux couronnes, au nombre de quatre pour celui d'Aragon, et de vingt-deux pour la Castille, sans compter la seigneurie de Biscaye et la Navarre. Les provinces de la couronne d'Aragon sont le royaume de ce nom, le royaume de Valence, la principauté de Catalogne, et le royaume de Mayorque; celles de la couronne de Castille sont le royaume de Galice, les provin-

ces de Burgos, de Léon, Zamora, Salamanque, Estremadure, Palencia, Valladolid, Ségovie, Avila, Toro, Tolede, la Manche, Murcie, Guadalaxara, Cuenca, Jaen, Grenade et Séville.

Quoique cette division de l'Espagne soit la plus ancienne, et serve de base à la forme et au recouvrement des impôts, aux lois municipales et à la nature des priviléges, la division moderne de l'Espagne se borne, quant à l'administration, à treize provinces, royaumes ou seigneuries, qui ont toutes un capitaine-général, hormis la Navarre, dont l'intendant a le titre de vice-roi. Ces provinces sont énoncées sur la carte générale, et forment la division géographique adoptée le plus communément.

L'ordre que j'ai suivi dans leur description est le même que celui que j'ai adopté pour mon Voyage pittoresque d'Espagne, afin de faire marcher de pair ces deux ouvrages. Ainsi l'un et l'autre se divisent en quatre parties: la premiere comprend les provinces de Catalogne, de Valence, et l'Estremadure; la deuxieme, les quatre royaumes de l'Andalousie; la troisieme, toutes les provinces du nord, la quatrieme enfin, celles du centre, et les autres possessions espagnoles hors du continent, mais dans la Méditerranée. Je ne parlerai pas des colonies espagnoles, l'ouvrage de M. de Humboldt a trop bien fait connoître les plus importantes.

N°. IV. *Carte générale de l'Espagne.*

Cette carte, semblable à toutes celles que l'on connoît sur l'Espagne, présente les treize provin-

cés dont nous venons de parler et dont nous allons donner la description, en observant seulement que suivant l'ancienne division, nous avons incorporé le royaume de Grenade avec les trois autres de l'Andalousie, que nous avons séparé de la Vieille-Castille le pays des montagnes de Saint-Ander, et de la Nouvelle-Castille celui de la Manche, que nous décrirons à part. Ces légers changements conviennent davantage à la marche de l'ouvrage. Cette division de l'Espagne en treize provinces a éprouvé d'autres démarcations pour faciliter la perception des impôts et le tirage des milices. On l'a subdivisée en trente provinces, et en six districts, qui forment six départements particuliers : mais cette organisation nouvelle a porté principalement sur la Castille et le royaume de Léon ; il en sera parlé à l'article des finances. L'Espagne a encore deux autres divisions, l'une relative au culte, l'autre à celle des tribunaux ; il en sera question aux articles qui concerneront l'administration ecclésiastique et judiciaire.

TABLEAU Chron… on PÉLAGE.

LÉON ET ASTURIES.	ROIS DE CASTIL…	…IS …ARRE.	MONARCHIE DES ESPAGNES.
718 PELAGE *en Asturies.*		…, *comte.*	1516 CHARLES Ier, *ou* V, empereur d'Allemagne.
		…, *comte.*	
737 FAVILA.		…s, *comte.*	
739 ALFONSE Ier, *le Catholique.*		…s – XIME… *comte.*	Il abdique.
757 FROILA Ier.		…NIO Ier, …*er roi.*	1555 PHILIPPE II *son fils.*
768 AURELIO.			
774 SILO.		… Ier.	
783 MAUREGAT, *usurpateur.*		…s Ier.	*Réunion du Portugal jusqu'en* 1640.
		… II.	
788 BERMUDE Ier.		…s II.	
791 ALFONSE II, *le Chaste.*		… III, *ou* …*and.*	1598 PHILIPPE III.
842 RAMIRE Ier.		…s III.	1621 PHILIPPE IV.
850 ORDOGNO Ier.		… IV.	
866 ALFONSE III *ou le Grand.*		…E V, *fils* …AMIRE, *roi* …*agon.*	1665 CHARLES II. *Meurt sans enfans.*
911 GARCIAS.			
914 ORDOGNO II.		… Ier, *aussi* …*Aragon.*	MAISON
923 FROILA II.			
924 ALFONSE IV.		…E, *aussi roi* …*agon.*	DE BOURBON.
927 RAMIRE II.			
950 ORDOGNO III.		…s IV.	
955 ORDONIO, *usurpateur.*		… VI.	1700 PHILIPPE V.
		… VII.	1723 LOUIS Ier, *par l'abdication de son père.*
955 SANCHE *le Gros.*		…T Ier, *aussi* …*e de Cham-* …*e.*	
967 RAMIRE III.			
982 BERMUDE II.			
999 ALFONSE V.		…T II.	1724 PHILIPPE V, *de nouveau.*
… BERMUDE III…			

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF

DE L'ESPAGNE.

ROUTE DE PERPIGNAN

AUX FRONTIERES DE L'ESPAGNE PAR LA CATALOGNE.

De Perpignan on arrive au *Volo* par un assez beau chemin de 3 lieues (1) qui traverse une partie de la plaine du Roussillon. On laisse à droite *le Masdeu*, ancienne maison des Templiers, et les villages de *Pollestras*, *Vilamulaca*, *Passa*, et *Tresserra*, et à gauche sur une hauteur, celui de *Banuls dels aspres*. Le *Volo*, réduit aujourd'hui à l'état de village, fut anciennement une ville forte; on voit encore quelques-unes de ses murailles et des ruines de ses fortifications. Il est dans une belle situation sur la rive droite du *Teck*, et auprès d'une plaine fertile. Une voie militaire des Romains passoit par cette ancienne ville, nommée alors *Stabulum*.

En sortant du *Volo* on passe le *Teck*, dont le lit

(1) Dans tout cet ouvrage, il ne sera question que des lieues d'Espagne de 20 au degré.

est fort large et quelquefois dangereux, à cause de ses crues d'eau et de son sable mouvant. Dans les temps ordinaires, les voitures et les bestiaux le passent à gué, et les gens à pied sur des radeaux et dans une petite barque. Un pont y seroit nécessaire. En s'éloignant du *Volo* on commence à monter sur les Pyrénées par une pente douce, qui devient insensiblement plus forte. Le chemin est beau, large et soutenu sur des précipices par de très-bonnes murailles. Après deux heures de marche on arrive au village de l'*Ecluse*, qui est *la Clausura* des Romains. Bientôt après on parvient au sommet des Pyrénées, et on les passe en traversant le *Col de Pertus*, l'ancien *Portus* des Romains : le château de *Bellegarde*, bâti sur une haute montagne isolée, défend ce passage. Il y a ici un bureau d'inspection pour les passe-ports, et un corps-de-garde.

A peu de distance, un pont fait la séparation de la France et de l'Espagne; leurs limites étoient marquées par des colonnes qui ont été abattues pendant la derniere guerre : ce pont traversé, on entre en Catalogne.

NOTICE SUR LA CATALOGNE.

La Catalogne est située à l'extrémité et au nord-est de l'Espagne, dans une étendue de 40 lieues de l'est à l'ouest, et de 44 du nord-est au sud-est. Elle est appuyée au nord sur les Pyrénées, qui

la séparent de la France; elle confine à l'est avec la Méditerranée, au sud avec le royaume de Valence, et à l'ouest avec l'Aragon.

Elle contient un archevêché, 7 évêchés, 8 chapitres de cathédrale, 18 chapitres de collégiale, 22 abbayes, jouissant de droits presque épiscopaux; un grand-prieuré, et 16 commanderies de l'ordre de Malte; 2738 paroisses, 284 maisons religieuses, 84 hopitaux, une université, 15 colléges pour l'éducation de la jeunesse, 14 cités, 283 villes, 1806 villages, 22 places de guerre, et 5 ports.

Ses principales villes sont *Barcelone*, ville épiscopale, qui en est la capitale; *Tarragone*, ville archiépiscopale; *Urgel*, *Lérida*, *Gironne*, *Solsona*, *Vich*, *Tortosa*, villes épiscopales; *Figueras*, *Aulot*, *Igualada*, *Reus*, *Mataro*, *Villa Franca de Panadez*, *Cervera*, *Manresa*, *Palamos*, etc.

Cette province est arrosée par 26 rivieres, dont dix se jettent dans la mer; l'*Ebre*, la plus considérable, est très-importante pour la navigation. Ses cinq ports, sur la Méditerranée, sont *Palamos*, *Caduques*, *Rosas*, *Salo*, et *Barcelone*. Ses montagnes font partie de la chaîne des Pyrénées, qui borde cette province au nord depuis la mer à l'est jusqu'en Aragon à l'ouest; ses rameaux, en se prolongeant bien avant dans le pays, y forment des montagnes secondaires: on distingue sur-tout celle de *Mont-Negre*, *Vallgorguina*, de *San-Gran*, d'*Alsinellas*, de *Requesens*, de *Monsény*, de *Mont-Serrat*, etc. etc. Les principales vallées sont celles

de *Barabas*, d'*Aran*, de *Cardona*, de *Farrera*, d'*Andorra*, d'*Ancu*, d'*Aro*, etc.

La Catalogne fut une des premieres provinces d'Espagne qui attirèrent l'attention des Romains, la premiere dans laquelle ils établirent leur domination, et une des premieres aussi qui furent délivrées du joug des Arabes. Elle fut conquise sur les Romains par les Goths, sous la conduite de leur roi *Evaric*, vers l'an 470; par les Maures sur les Goths, vers l'an 712; et par les Français sur les Maures, à la fin du VIIIe siecle et au commencement du IXe. C'est alors que la ville de Barcelone, devint le chef-lieu d'un comté du même nom. Depuis l'an 801, elle eut quinze comtes, en y comprenant Raymond V, le dernier d'entr'eux, mort en 1162, après être monté sur le trône d'Aragon par son mariage avec Pétronille, héritiere de ce royaume. Dès le IXe siecle cette province forma une souveraineté particuliere qui joua un grand rôle dans les temps de la division des fiefs. La maison qui la possédoit, française d'origine, rendit sa puissance respectable; ses états comprirent la *Catalogne*, le *Roussillon*, la *Cerdagne*, le *Comté de Foix*, et une grande partie du *Languedoc*. Divisés par la suite entre plusieurs de ses branches, ils formerent des états particuliers. Cette maison étant montée sur le trône d'Aragon, elle étendit sa domination sur les îles de *Majorque* et de *Minorque*, la *Sicile*, et sur le royaume de *Valence*. Elle réu-

nit enfin sous ses lois l'universalité de la monarchie espagnole.

Sous les comtes de Barcelone, la Catalogne étoit divisée en *Vigueries*, chacune gouvernée par un viguier, en latin *Vicarius*, qui étoit comme le lieutenant des comtes. Cette espece de magistrature, qui jouissoit d'une autorité tres-étendue, subsista encore après la réunion de la Catalogne à la monarchie espagnole. Mais les vice-rois ou gouverneurs auxquels les rois conférerent le commandement de cette province, diminuerent insensiblement l'autorité des viguiers, qui eux-mêmes ne se trouvoient plus d'une condition aussi relevée que ceux de l'institution primitive. A la fin du XVII[e] siecle, ces officiers avoient déjà perdu leurs plus beaux droits.

La révolution politique qui plaça une branche de la maison royale de France sur le trône d'Espagne, porta un coup funeste à la Catalogne : cette province ayant pris les armes contre son souverain, perdit ses priviléges, ses lois, ses coutumes, ses viguiers, et reçut comme le reste du du royaume, des corrégidors.

Avant cette époque, la Catalogne se gouvernoit, pour ainsi dire, elle-même. Dès le milieu du XI[e] siecle elle eut ses lois particulieres, ses coutumes locales, que le comte Raymond III substitua, en 1068, aux lois gothiques tombées en désuétude. Les vassaux y étoient serfs des

seigneurs, comme dans tous les pays soumis au régime féodal. Cet usage fut insensiblement aboli; les derniers serfs de la Catalogne dont il soit fait mention sont les habitants de Remenca, que Ferdinand le Catholique affranchit en 1483.

Lors de la réunion de la Catalogne à la couronne d'Aragon, cette province eut encore ses états particuliers, qui partagerent la puissance législative avec le souverain : ils proposoient aux rois les lois qu'ils jugeoient nécessaires, et le monarque les approuvoit en les faisant promulguer; ou bien ils donnoient leur sanction à celles qui émanoient de la seule autorité du prince. Ces états se tinrent à Barcelone et dans plusieurs autres villes de la principauté de Catalogne. Après la réunion du Roussillon à cette province, relativement à l'administration, ils se tinrent quelquefois à Perpignan; les députés des trois états du Roussillon y étoient admis, cependant distingués de ceux de la Catalogne. Ceux-ci étoient aussi composés des trois ordres : du *clergé*, de la *noblesse* et des *communes*. Le premier comprenoit les évêques, les abbés, les députés des chapitres et ceux de quelques corps religieux; le second, étoit composé de tous les *nobles* âgés de 20 ans, et des roturiers possédant des fiefs nobles; le troisième n'avoit point le titre de tiers-état; on l'appeloit *universidades*, qu'on exprime mieux par le mot de *communes;* car on donne en Catalogne le nom d'*universités* aux municipalités et aux corps politiques des villes. Les

députés des villes qui avoient l'entrée aux états étoient en petit nombre.

Les états s'assemblerent encore à Barcelone en 1702, sous Philippe V; mais, comme nous l'avons déjà dit, ce roi abolit les priviléges dont les Catalans étoient très-jaloux, et ils ne conserverent que le stérile droit d'envoyer des députés aux états-généraux de la monarchie espagnole, lorsqu'ils se rassemblent.

La Catalogne a eu *trois ordres militaires*, destinés à la seule noblesse.

Le premier fut celui de *Mont-Joye*, en latin *Monte-Gaudio*, appelé par les Castillans de *Monfranc*, et par les Catalans et les Valenciens, de *Monjoya*. Il fut fondé, en 1143, par Raymond Bérenger V, dernier comte de Barcelone, et confirmé, en 1189, par le pape, qui le mit sous la règle de saint Basile. L'habit étoit blanc, et les chevaliers portoient une croix rouge à huit pointes. Il fut réuni, en 1221, à celui de Calatrava.

Le second, sous le nom de *St.-George d'Alfama*, fut établi, en 1201, par Pierre II, roi d'Aragon; le château d'Alfama, situé à la pointe orientale et méridionale de la Catalogne, entre le *col de Balaguer* et l'embouchure de l'*Ebre*, en fut le chef-lieu. Cet ordre étoit sous la regle de saint Augustin. Les chevaliers portoient aussi une croix rouge, mais pleine comme est aujourd'hui celle de *Montesa*. Il étoit gouverné par un grand-maître; on en comte dix : le premier en 1202, le

dernier en 1400, époque où il fut réuni à l'ordre de Montesa, qui avoit été fondé depuis quelque temps.

Le troisieme fut l'ordre de la *Hache*, dont le chef-lieu étoit à Tortose. Cet ordre fut fondé, en 1150, par Raymond Bérenger, dans la vue d'honorer et de récompenser les femmes de Tarragone, qui venoient de défendre avec courage leur ville contre les entreprises des Maures. Les chevalieres portoient une hache rouge; elles précédoient les hommes dans les cérémonies publiques (1). Cet ordre est éteint depuis long-temps.

Route depuis le Col du Pertus, frontiere de France, *jusqu'à* Gironne, 11 lieues (2). (V. l'atlas, planche 6).

Pont du col de Pertus à	lieues.
La Junquera, *ville.*	1 .
Le Llobregat, *riviere sans pont.*	. .
Hostal-nou, *hameau.*	2 .
La Muga, *riviere et le pont de Molins.*	. ½
Figueras, *ville.*	1 ½
Santa Locaya, *village.*	1 .
Fluvia, *riviere sans pont. Un bac.*	. .
Bascara, *village.*	1 .
Col d'Oriols, *hameau.*	. ½
Vila de Muls, *village.*	1 .

(1) Ceci rappelle le trait d'héroïsme de Jeanne Hachette, qui, à la tête des femmes de Beauvais, défendit cette ville en 1472.

(2) Route venant de Perpignan pour aller soit à Barcelone, soit à Sarragosse, à Valence, et à Madrid.

Medina, *village.*	2 .
Le Ter, *fleuve, et le pont Mayor.*	. .
Pont-Mayor, *villuge.*	. –
Gironne, *ville.*	. ½

Après avoir quitté le pont de *Pertus*, qui sépare la France de l'Espagne, on acheve de descendre les Pyrénées par un chemin très-beau qui arrive à *la Junquera.*

La Junquera est une petite ville située à l'entrée d'une plaine que Strabon dit avoir été fertile en lin, et en sparte ou jonc marin, d'où elle avoit pris le nom de *Campus juncarius*, et la ville celui de *Juncaria.* Elle a une église paroissiale, un bureau des fermes du roi, et une garde de cinquante hommes. Elle est peu commerçante, quoiqu'assez peuplée : on n'y trouve qu'une mauvaise auberge, laquelle cependant, comparée aux *posadas* qu'on rencontre dans une grande partie de l'Espagne, paroît assez bonne. Cette ville est la patrie d'Antoine de Aguilara, habile médecin du XVIe. siecle, connu par des écrits sur la médecine-pratique.

A ce premier bureau des fermes on est ordinairement fouillé avec sévérité ; mais il est facile de s'en préserver avec quelques *piécettes* (20 sous tournois), à moins que les supérieurs ne soient présents, ou qu'il n'y ait autour de la voiture un trop grand rassemblement de curieux. Mais ce dont il est impossible de se préserver, lorsqu'on voyage avec sa propre voiture, c'est de payer un droit énorme qui monte ordinairement aux trois

quarts de la valeur de la voiture. Le seul moyen d'éviter cette dépense est de s'engager à sortir cette même voiture dans un temps déterminé. Il faut alors avoir une lettre de recommandation ou de crédit pour quelque personne établie à la Junquera, qui réponde de votre fidélité à cet égard en s'engageant à payer pour vous *le droit supposé*. Les négocians de Perpignan ont soin de donner aux voyageurs les lettres nécessaires pour remplir cette formalité.

En sortant de *la Junquera* le chemin n'est plus aussi beau ; il est pierreux, mal entretenu, et entrecoupé de ravins. On côtoie long-temps des montagnes à travers des gorges plus ou moins étroites, tortueuses et profondes. On passe sept fois la rivière *de Llobregat*, qui, par ses sinuosités rapprochées, rend quelquefois ce passage dangereux: elle est souvent à sec; mais dans les temps de pluie, elle oblige le voyageur à s'arrêter. Après avoir fait deux lieues on trouve *Hostal-nou*, et on passe la riviere de *Muga* sur le pont de *Molis de Rey* pour entrer dans l'*Ampurdan*. Une plaine immense s'offre ici aux yeux du voyageur, une culture soignée s'y développe, les arbres fruitiers et les oliviers y forment une épaisse forêt. Les fruits, le bled, le riz, les légumes, le lin et le chanvre, couvrent la terre de leurs productions variées: tout y est beau, riant et fertile. On parcourt cette riche plaine pendant une lieue. On arrive à Figueras.

FIGUERAS est une petite ville située dans le milieu de la plaine. Elle a une église paroissiale; deux couvents, l'un de cordeliers et l'autre de capucins, un hôpital, et une petite garnison. Les rues en sont assez larges; on y trouve une grande place carrée, entourée de galeries couvertes. Elle seroit belle si les maisons qui la forment étoient mieux bâties. On y compte environ 4000 personnes; mais cette ville est peu commerçante; Elle doit son principal commerce à sa proximité de la France. Il y a deux auberges assez bonnes quant à la nourriture; mais les lits y sont durs, selon l'usage en Espagne : on y reçoit la visite des gardes de la ferme, dont on se débarasse comme à la Junquera. La monnoie de France a cours dans *Figueras*; on l'y reçoit dans toutes les boutiques; souvent on ne perd qu'un réal ou cinq sous par louis; la plus grande perte est de dix sous. Les voyageurs français doivent avoir la précaution d'y changer l'argent de leur pays contre celui d'Espagne; car on éprouve une perte plus considérable à mesure qu'on avance dans l'intérieur du royaume.

On a bâti près de Figueras, sous le regne de Ferdinand VI, une citadelle qui a coûté des sommes immenses. Elle est placée sur une petite éminence, et porte le nom de *château de San Fernando*: on y a déployé une magnificence qu'on trouve rarement dans les places de guerre. Les murs en sont épais et en pierres de taille; les

fossés, profonds et larges, et les approches minées. Le cordon principal ne se découvre point du dehors; les remparts, les magasins, les écuries, les caves, les casernes, l'hôpital, y sont casematés; on l'a munie de toutes les choses nécessaires à sa défense; et l'on a si bien mis à profit la roche vive sur laquelle elle est bâtie, que de presque aucun côté on ne peut ouvrir la tranchée: partout on rencontre la pierre. Cette forteresse est un pentagone irrégulier dont on peut comparer la forme à celle de ces pates de poches pointues que l'on portoit autrefois. Elle est située presqu'au milieu d'une grande plaine qu'elle défend ainsi de tous côtés, servant comme d'un camp retranché de 16 à 17,000 hommes. Cette forteresse est une des plus belles places de l'Europe. Des motifs de politique, qu'il n'est point de nôtre sujet de pénétrer, causerent sa reddition dans la derniere guerre; et cet événement ne fait aucun tort à la bravoure espagnole. On voit encore dans la salle du conseil de la forteresse des taches d'encre causées par la colere d'un officier qui jeta la plume sur le mur, ne voulant pas signer la capitulation, ou désolé d'avoir été obligé de la signer. Depuis ce temps on a mis sur ces murailles une couche de blanc; mais soit négligence, soit hasard, *l'honorable tache* paroît encore.

En quittant Figueras on trouve un chemin inégal, mal tenu, rempli de pierres et de boue, il conduit au village de *Santa-Locaya*, et plus loin à

la rivière de *Fluvia*, que l'on passe à gué lorsque les eaux sont basses, ou dans un mauvais bac lorsqu'elles sont élevées; mais quand il a plu un peu fort, ou à l'époque de la fonte des neiges, on ne peut la traverser d'aucune maniere.

Laissant le village de *Bascura* à gauche, on arrive au *col d'Oriols*, aux villages de *villa de Muls* et de *Medina*, de là au *pont Mayor*, sur lequel on passe le *Ter*. Un nombre assez considérable de maisons placées sur deux lignes forme ici une sorte de village, qu'on peut regarder comme un des faubourgs de Gironne, où l'on arrive en un quart d'heure.

Gironne, en latin *Gerunda*, en espagnol *Gerona*, est une ville de guerre située sur le flanc et au pied d'une montagne escarpée. Le *Ter* traverse cettte ville, qui est environnée de bonnes murailles flanquées de fortifications, et protégée par deux forts établis sur la montagne. Cette ancienne cité donnoit autrefois son nom aux fils aînés des rois d'Aragon, qui prenoient le titre de prince de Gironne; elle est aussi très-connue par les différents siéges qu'elle a soutenus, et la résistance qu'elle a presque toujours opposée. Assiégée, en 787, par Louis, roi d'Aquitaine, fils de Charlemagne, elle lui fut livrée par les chrétiens qui massacrerent la garnison maure. Elle servit d'asile, en 1462, à la reine d'Aragon et à son fils contre les poursuites des Catalans révoltés. Le comte de Pallas, un des généraux des re-

belles, en fit alors le siége et la prit. Il alloit forcer le château où la reine s'étoit retirée, lorsqu'une armée française, commandée par le sire d'Albret, parut et délivra cette princesse. En 1656 Gironne succomba sous les efforts d'une armée française. Il en fut de même, en 1694, après sept jours de tranchée ouverte. Elle fut une des premieres villes qui manquerent au serment qu'elles avoient prêté à Philippe V, et elle ouvrit ses portes, en 1705, à l'archiduc Charles, le reconnoissant pour roi d'Espagne sous le nom de Charles III. Pendant six ans elle persista dans ce parti, soutint un long siége, et fut enfin réduite à l'obéissance par une armée française sous les ordres du duc de Noailles, en 1711. Assiégée l'année suivante par les Autrichiens et les Catalans, elle fut défendue par le comte de Brancas, qui, après un blocus de huit mois, contraignit l'ennemi à se retirer.

L'histoire de la ville de Gironne a été publiée en 1673 par le P. Roig. C'est un ouvrage plein d'absurdités et de traditions fabuleuses : il est singulier qu'il ait été écrit dans le temps où la meilleure critique régnoit en Espagne, lorsque le marquis de Mondejar, don Nicolas Antonio, et don Joseph Pellicer, purgeoient l'histoire ecclésiastique et civile de toutes les fables dont les anciens écrivains l'avoient inondée depuis long-temps. Gironne est la patrie de Antic Roca, philosophe du XVI[e] siècle, auteur d'un dictionnaire latin et ca-

talan; et de Raphaël Mox, médecin du XVIIe siecle qui écrivit sur les maladies des femmes.

Etendue et population. Le plan de cette ville, offre une forme presque triangulaire. Ses rues sont étroites, tortueuses, ornées cependant de maisons assez bien bâties; on y trouve beaucoup d'églises et de couvents. La vie qu'on y mene est triste et monotone. Sans société, sans spectacle, sans aucun genre de dissipation ou de plaisir, chacun semble y vivre seul. Elle a une population d'environ quatorze mille personnes, dont les prêtres, les religieux et religieuses, les clercs et les étudiants font au moins le quart.

Administration ecclésiastique. Gironne est le siége d'un évêque suffragant de Tarragone. Son diocese est divisé en quatre archidiaconnés, et comprend 470 paroisses, 2 chapitres de collégiales, et 8 abbayes ou prieurés, qui jouissent de droits presque épiscopaux. Il y a aussi un chapitre de collégiale dans l'église de S.-Feliu. La ville a 5 paroisses, 9 couvents d'hommes et 3 de femmes, une maison de béguines, un collége, un séminaire, un hôpital général, et un hospice de charité.

On prétend qu'au commencement du IIIe siecle (1) un concile de vingt-quatre évêques s'assembla à *Gironne*, et que les païens ayant mis le feu à l'édifice, tous les prélats y périrent. Ce qu'il y a de plus assuré, c'est que depuis cet événement douteux il y fut tenu plusieurs conciles provinciaux: un en 517, composé de dix évêques, où il fut établi divers canons de discipline ecclésiastique; un autre en 1068, présidé par le cardinal *Hugues*, où il fut fait quinze canons contre la *simonie* et l'incontinence du clergé; un autre encore dix ans après, relativement aux mêmes objets et pour les dîmes.

Administration civile et militaire. Gironne a un gouverneur pour le roi, qui est chargé à la fois du militaire et du civil,

(1) 2 juillet 227.

un lieutenant de roi, un major, un gouverneur pour le petit château de Mont-Jouy, un alcade major pour l'administration de la justice, un corps municipal de douze régidors, et une petite garnison.

Industrie. Cette ville, peu commerçante, n'a d'autres manufactures que quelques métiers à fabriquer des bas, de la grosse toile, et des étoffes en laine et coton, qui n'ont même été établis dans l'hospice que depuis une vingtaine d'années.

Edifices publics. Les églises de la cathédrale et de la collégiale sont les deux édifices les plus remarquables de *Gironne*. La premiere est bâtie sur la croupe de la montagne, ce qui lui forme un sol très-élevé; elle développe une façade majestueuse au haut de trois grandes terrasses ornées de balustrades en granit: on y monte par un superbe escalier de quatre-vingt-six marches, et d'une largeur égale à celle de l'édifice. La façade est décorée, avec assez de mauvais goût, par trois ordres d'architecture, dorique, corinthien, et composite; elle est flanquée de deux tours hexagones. L'église, dans l'intérieur, est grande et belle; elle n'a qu'une seule nef dans le genre gothique: le maître-autel est isolé, et consiste en un pavillon soutenu par quatre colonnes de marbre mélangé; le pavillon, le tabernacle et les gradins sont d'argent orné de pierreries et de figures ciselées. La table de cet autel a quatre faces; trois sont de vermeil, ornées de figures pareilles aux précédentes; et on assure que la face du devant est d'or: elle est couverte de pierres précieuses.

Les tombeaux de Raymond Bérenger, comte de Barcelone, de la comtesse Mahault (ou Mahalta), son épouse, sont attenants à la muraille du sanctuaire, un de chaque côté.

La cathédrale a un trésor fort riche en calices, patenes, bourdons, croix, châsses, reliquaires, encensoirs, lampes, et autres objets d'or et d'argent ornés de pierreries.

La collégiale, ou l'église de S. Feliu, autrefois Sainte-Marie *extra muros*, est d'une architecture gothique, à trois nefs, séparées par des piliers, ayant au milieu une grande et belle

croisée. Sa façade est accostée d'une tour très-élevée et fort ancienne. On y conserve le corps de *S. Narcisse* dans une chapelle bâtie aux frais de l'évêque Lorenzana, mort en 1796 : elle a la figure de deux ellipses réunies, l'une d'environ quarante-trois pieds de diametre, l'autre de quarante sur soixante-dix-huit de longueur. Elle est incrustée de marbres de couleur, et ornée de pilastres d'ordre composite, et se termine par un oratoire enfoncé ou chapelle, que les Espagnols nomment *camarin*.

Un monument fort curieux qui se trouve à Gironne, dans le couvent des capucines, est un bain arabe dont l'architecture est de la plus grande élégance ; ce sont des colonnes s'élevant de dessus un stylobate octogone, et entourant un réservoir pour entretenir les eaux.

A un petit quart de lieue de *Gironne* est situé un monastere de bénédictines sous l'invocation de S. Daniel : il est gouverné par une abbesse. C'est un des principaux de la Catalogne pour l'ordre de S. Benoît; on n'y reçoit que des demoiselles qui peuvent faire preuve de noblesse.

Instruction publique. L'université de Gironne, fondée en 1521 par Philippe II, fut supprimée en 1715 par Philippe V; et alors les jésuites y demeurerent en possession de l'instruction publique, à l'exception de deux chaires de philosophie et de théologie établies hors de leur maison. Depuis l'expulsion de ces religieux, on a réuni l'instruction en un seul collége : on y compte jusqu'à neuf cents écoliers, auxquels on enseigne la grammaire latine, la rhétorique, la philosophie et la théologie; on y a laissé la bibliotheque de ces peres; elle est assez nombreuse et bien composée : on l'a rendue publique. Il y a en outre trois autres chaires entretenues aux frais de la ville.

La communauté des béguines tient des écoles pour l'instruction gratuite des pauvres filles, et un pensionnat pour de jeunes demoiselles. Cette institution est due à l'évêque *don Thomas de Loranzana*, qui tendit une main secourable aux infortunés, et qui, par une générosité dirigée avec intelligence, a encouragé dans tout son diocese l'agriculture, les manufactures et les arts utiles.

Première route de Gironne *à* Barcelone, *par l'intérieur des terres*, 16 lieues. (*V. l'atl. pl.* 6.)

Gironne à	lieues.
Hostal de la Ceba, *quelques maisons*,	2 ½
Las Mallorquinas, *village*,	2 ½
Hostalric, *village*,	2 .
Battlloria, *village*,	1 .
San-Celons, *village*,	1 .
Linarez, *village*,	1 .
La Roca, *village*,	1 .
(La Tordera, *riviere et pont.*)	. .
Monmelo, *village*,	1 .
Los Hostalz, *quelques maisons*,	1 .
Moncayo, *village*,	1 .
Saint-André, *village*,	1 .
Barcelone, *cité*,	1 .

Il seroit inutile de décrire cette route; les chemins y sont très-mauvais, et les auberges détestables. Elle n'est plus fréquentée que par des muletiers; c'est cependant encore le chemin de la poste.

Deuxieme route par le chemin de la marine, 17 lieues 1 quart. (*V. l'atl. pl.* 6.)

Gironne à	lieues.
La Granota, *trois ou quatre maisons*,	3 ½
(La Tordera, *riviere sans pont.*)	. .
Tordera, *village*,	1 ½
Malgrat, *village*,	. ¾

Pineda, *village*,	1.
Calella, *petite ville*,	1.
San-Pol, *village*,	1.
(Le Bellet, *riviere sans pont.*)	
Canet de Mar, *village*,	1 ½
Santa-Maria de Mar, *village*,	¾
Areus de Mar ou Sainte-Marie de Arens,	¾
Mataro, *ville*,	1.
Vilasar de Baix, *village*,	¾
Premia de Baix, *village*,	¼
Masnou, *village*,	¾
Mongat, *village*,	¼
Bagalona, *village*,	
San-Adria, *village*,	¼
(Le Bezos, *riviere sans pont.*)	
BARCELONE, *cité*,	¾

Un chemin très-large, mais mal tenu, conduit de Gironne à la riviere de la *Tordera*, distante de cinq lieues; il passe dans un terrain léger, sans consistance, qui s'humecte aisément à la moindre pluie : il est plein de boue en hiver et de poussiere en été; dans toutes les saisons il est coupé par de profondes ornieres qui le rendent difficile et cahotant; à peine est-il praticable pour les voyageurs à pied. Il devient encore plus mauvais, et quelquefois dangereux aux approches de la riviere; là le terrain est plus mou, le chemin se rétrécit, et il se couvre souvent de flaques d'eau qui cachent des endroits périlleux, d'où l'on se tire avec peine.

Presque tout ce pays est sans culture. On passe *à la Granota*, pauvre hameau où se trouve une mauvaise auberge non loin de la *Tordera*. On aperçoit à la gauche *Blanas*, petite ville située au bord de la mer, à l'embouchure de la riviere; on y trouve des fabriques de cuirs. Elle fut la patrie de l'historien Gaspard Roig y Jalpi, qui écrivit l'histoire de Gironne dont nous avons parlé. (Pag. 14.)

Arrivé à la *Tordera* on traverse cette riviere sur un mauvais pont de bois; quelquefois on la passe à gué et sans peine; cependant à la moindre pluie elle devient un torrent impétueux qui inonde les campagnes voisines. On est dans l'usage de passer cette riviere dans des barques lorsqu'elle commence à décroître; mais les voyageurs impatients se pressent trop, et il est arrivé plusieurs fois qu'une barque parvenue dans le milieu du courant s'est trouvée entraînée et renversée par la rapidité des eaux. La sécurité des gens du pays, ou l'amour du gain qui les aveugle sur les dangers, trompe souvent les étrangers, et plusieurs en ont été les victimes.

Après avoir traversé cette riviere, on arrive au village de son nom, ensuite à ceux de *Malgrat*, de *Pineda*, ayant chacun une fabrique d'ancres et d'eau-de-vie: les femmes et les filles s'y occupent à faire des dentelles ou des blondes. Une lieue plus loin, on trouve la petite ville de *Calella* dans un site charmant. Elle est bien bâtie, et renferme environ 2400 habitants, une église paroissiale,

un couvent de religieux, un hôpital, des fabriques d'ancres et d'eau-de-vie ; on y fait des blondes, de la dentelle et des filets à pêcher. Son auberge est assez bonne, et toujours abondamment fournie en poisson.

Ici commence la côte de la mer, ce qui a fait nommer cette route le chemin *de la marine*; en effet, on ne perd plus la mer de vue jusqu'à Barcelone ; les villages et les habitations s'y succedent sans interruption.

On arrive à *San-Pol*, village nouveau situé sur la riviere de Bellet, que l'on y passe à gué. Sa population est d'environ deux mille personnes, et elle s'accroît tous les jours.

A *Canet de Mar*, village assez considérable, il y a des fabriques d'eau-de-vie.

A *Santa Maria del Mar*, autre village, on trouve autant d'industrie et d'activité que dans les précédents ; à *Arens de Mar* ou *Santa-Maria de Arens*, l'on compte trois mille cinq cents habitants. Il y a une belle église paroissiale, un couvent de capucins, des fabriques d'ancres, des manufactures de bas de coton, de bas de soie, et de toiles de coton, une école de pilotage, et un chantier de construction pour de petits navires.

Ces villages sont tous sur le bord de la mer ; et leur situation est agréable ; ils ont un air de recherche et de propreté qui plaît. L'activité des habitants s'y remarque partout : les femmes et les enfants font de la dentelle et de la blonde ; les hom-

mess'y livrent à la pêche, à la navigation, au commerce. Les côtes sont couvertes de petits navires, de barques qui font le cabotage en Espagne, en Roussillon, en Italie, et qui vont même jusque dans l'Amérique espagnole.

On parcourt avec plaisir ce chemin, et l'on ne s'aperçoit point de la longueur du trajet depuis *Calella* jusqu'à *Mataro*, distant de cinq lieues.

MATARO est une ville ancienne: elle existoit sous les Romains; mais plus avant dans les terres, dans un lieu on l'on trouve encore des vestiges de ses anciens édifices; rebâtie ensuite par les Maures sur la place qu'elle occupe aujourd'hui, elle fut bornée à une étendue médiocre par une enceinte de murailles. Depuis vingt-cinq ans elle a pris un accroissement rapide. On croit qu'elle est l'ancienne *Illuro* de Ptolémée, et de Pomponius Mela. Elle prit sous les Maures le nom qu'elle conserve encore.

Mataro est heureusement située sur le bord de la mer, à l'extrémité d'une petite plaine fertile, qui se termine au pied d'un rideau que forme une suite de montagnes couvertes de bois. La vieille ville, placée sur une éminence, conserve encore son enceinte, ses murailles et ses portes. Ses rues sont étroites, cependant moins tortueuses que celles des anciennes villes de l'Espagne : la plus grande, nommée *la Riera*, qui la traverse dans son milieu, est belle, large, droite, assez

bien bâtie ; et arrosée par un petit ruisseau bordé d'un rang d'arbres. Elle formeroit une promenade agréable, si on élargissoit le ruisseau, et si en ajoutant un second rang d'arbres on y plaçoit quelques bancs. La nouvelle ville, qui fut peut-être un faubourg de la précédente, est beaucoup plus considérable, mieux percée et mieux bâtie. Construite depuis peu de temps, elle se prolonge vers l'est jusqu'au bord de la mer; ses rues sont larges, longues et droites; ses maisons sont agréables, simples, la plupart ornées de peintures à fresque. Son étendue augmente tous les jours. Les campagnes qui l'entourent sont fertiles, bien cultivées : cette ville a beaucoup de fontaines d'une eau excellente.

L'arrivée à Mataro, en venant de Gironne, est belle; on y entre par une superbe rue où sont toutes les auberges ; celle qui porte le nom de *Mont-Serrat* est excellente. La sortie sur le chemin de Barcelone est encore plus magnifique.

Population. Mataro est devenue une ville importante par son industrie et son commerce ; de nouveaux habitants s'y sont rendus en foule, et sa population, qui, vers 1770, étoit de 4 à 5 mille personnes, est aujourd'hui de plus de 25 mille.

Clergé. Une église paroissiale, trois couvents de religieux, deux de religieuses, et un hôpital.

Administration. Un gouverneur militaire et civil, un alcade-major pour l'administration de la justice, un capitaine de port, un ministre, un auditeur de la marine, et une garnison de deux escadrons de cavalerie.

Edifices publics. L'église des freres de l'*Ecole-pie* renferme

une assez belle nef, ornée de pilastres d'ordre ionique. L'église paroissiale n'a qu'une nef, qui seroit assez belle si elle n'étoit pas défigurée par de petits pilastres appliqués sur les piliers intermédiaires des chapelles, et dont l'extrême petitesse contraste avec la grandeur de l'édifice. Dans la chapelle de *Notre-Dame des Douleurs*, on voit deux bons tableaux peints par *Viladomat*, dont l'un représente saint Jacques à cheval terrassant les Maures.

Agriculture. Les laboureurs forment à Mataro une confrérie qui se distingue par ses travaux et ses richesses.

Manufactures. On compte dans cette ville 4 manufactures d'indiennes, 2 de toiles de cotón, 7 de dentelles de fil, 17 de blondes, 2 de savon; 52 métiers de bas de soie, 116 de bas de coton, 48 d'étoffes de soie et de velours, 89 de rubans et galons de soie; 6 fabriques d'eau-de-vie, 5 de toiles à voiles; 8 tanneries; 18 torderies de soie, qui en manipulent, année commune, environ 20 mille livres pesant.

On sort de Mataro par un beau chemin qui longe presque toujours le bord de la mer. La vue se porte à droite sur une chaîne de coteaux ornés d'arbres verts, et parsemés d'habitations isolées. Sur les hauteurs on aperçoit les villages de *Cabrera*, de *Vilasar de dalt*, et de *Premia de dalt*; bientôt on traverse *Vilasar de Baix*, où se trouvent des fabriques d'eau-de-vie. La situation du village du *Premia de Baix* est agréable; sa communauté est active et laborieuse. On traverse ensuite *le Masnou*, qui autrefois n'étoit qu'une hôtellerie isolée, et qui est devenu presque tout à coup un fort grand village. On trouve à un quart de lieue le village de *Mongat*; on traverse une petite montagne par une coupure profonde

faite pour ouvrir ce chemin, et bordée de deux murailles assez élevées pour contenir les terres. Au haut de cette montagne est placé le château de *Mongat* : il n'a d'autre mérite que sa situation, qui domine la mer, et sert à protéger cette côte contre les incursions des Barbaresques.

Continuant de longer la mer, on trouve les villages de *Bagalona* et de *San-Andria*. On aperçoit ici un immense rideau de verdure; il s'étend à droite et à gauche : c'est un bois épais de peupliers qui couvre les rives du *Bezos*. Cette riviere se passe ordinairement à gué; mais souvent les eaux la rendent impraticable; elle grossit aisément, et déborde d'une maniere d'autant plus dangereuse qu'en beaucoup d'endroits ses sables sont mouvants, et y forment des excavations dans lesquelles on peut être englouti. La petite forêt de peupliers qui se trouve sur le bord opposé de cette riviere est traversée en un demi-quart d'heure. En sortant de cette forêt, on découvre à droite le village de *San-Marti*, situé au pied de la montagne, et l'on entre dans une longue plaine fertile, couverte d'arbres de toute espece, arrosée par des courants d'eau multipliés, et traversée par une belle avenue d'aubiers qui conduit jusqu'aux portes de Barcelone. Ce chemin, qui se prolonge ainsi l'espace d'environ une lieue, est bien tracé et seroit agréable s'il étoit mieux entretenu.

A mesure qu'on avance, le spectacle prend plus

de mouvement. On est entouré de campagnes qui, dans la belle saison, offrent toutes les richesses de la nature. Tout y est animé; les champs sont remplis de cultivateurs actifs, les chemins sont couverts de voitures et de bestiaux.

Une suite nombreuse d'édifices se développe insensiblement à droite, et se prolonge depuis le milieu de la plaine jusque sur le flanc des montagnes voisines. On croit voir une ville considérable; et ces habitations multipliées de toutes parts, mais sans confusion, sont des maisons de campagne qui s'étendent jusqu'aux villages de *Sarria*, de *Horta*, et de *Gracia*, placés eux-mêmes dans une situation charmante.

Barcelone se présente ensuite avec majesté. On découvre l'étendue de ses édifices, et dans le fond, en face, la montagne de *Mont-Jouy*, qui la domine. On entre dans la ville par la porte neuve dite *de France*.

BARCELONE, en latin *Barcino*, en espagnol *Barcelona*, est la capitale de la principauté de Catalogne, et l'une des principales villes de l'Espagne. Elle existoit déjà sous les Romains. Sa situation, son étendue, sa nombreuse population, la richesse de ses campagnes, l'industrie de ses habitants, son commerce et son opulence, la rendent célebre.

Fondée par les Carthaginois, qui lui donnerent le nom de leur général, *Annibal Barcino*, elle

passa tour à tour sous la domination des Romains, des Goths, des Sarrazins ou Maures, et des Français; ceux-ci la conquirent sur les Maures dans le IX[e] siecle. Elle eut ensuite ses souverains particuliers, sous le nom de comtes de Barcelone, qui réunirent la Catalogne à la couronne d'Aragon, ensuite à la monarchie espagnole lorsqu'ils en furent devenus possesseurs dans le XVI[e] siecle.

Etendue. On reconnoît encore les différentes enceintes de Barcelone dans les diverses époques de l'histoire. La ville ne s'étendoit anciennement que jusqu'à *la Rambla;* mais elle avoit à l'*ouest* 600 maisons qui furent détruites, dans le XVIII[e] siecle, pour construire la citadelle.

Les rues n'en sont point belles, sur-tout celles de l'ancienne enceinte : la plupart sont étroites et tortueuses. Cependant il s'en trouve de larges; telles sont la *Carrer ampla* ou rue large, les rues de *la Porta Ferissa*, de *la riera de San Juan*, de *San Pere mes baix*, de *San Pere me salt*, de *la Canuda del pi*, la place de *Sainte Anne*, qui seroit plutôt une belle rue, si elle se prolongeoit davantage. On distingue aussi dans la nouvelle ville, au-delà de *la Rambla*, les rues de *S. Paul*, des *Carmes*, de *S. Antoine*, et principalement la nouvelle rue du *Conde del assalto*, qui, bien alignée et très-longue, conduit de *la Rambla* jusqu'au rempart.

Toutes ces rues sont pavées en pierres carrées, plates, et unies; mais par le défaut d'entretien, elles s'enfoncent, et forment des inégalités dans les endroits où les voitures passent. Un aquéduc, ou plutôt une voûte pour l'égout des eaux, passe sous la plupart des rues de l'ancienne enceinte; il est recouvert par des pierres longues, étroites, sans liaison, mal ajustées; ces pierres se soulevent et s'enfoncent. Il s'en exhale en été une vapeur malsaine, produite par les immondices qui y croupissent.

Pendant la nuit ces rues sont éclairées par des fanaux attachés

sur les murs des maisons et des places; ils sont alignés des deux côtés, et peu distants les uns des autres. Les places de Barcelone sont toutes petites et irrégulieres; et quoiqu'il y en ait beaucoup, une seule mérite ce nom; c'est celle du palais du gouverneur : elle est carrée, vaste, bien découverte, ornée sur un côté par des façades de maisons, sur un autre par le palais du général, sur le côté opposé par le bel édifice de *la Lonja* ou bourse, et sur le quatrieme par *la Porte de mer*, ayant à la gauche le nouvel édifice de *la Douane*, et à droite la magnifique promenade du quai, nommée *Muraille de mer*.

Cette place deviendroit superbe, si l'on exécutoit le projet de reculer *la Porte de mer*, et si l'on plaçoit au centre un monument public, soit une fontaine, soit la statue d'un monarque.

Edifices. Quoique la ville soit bien bâtie, on n'y trouve point de ces palais somptueux, de ces superbes hôtels où l'architecture et la sculpture arrêtent l'œil de l'étranger. Les maisons y sont, en général, d'une construction assez agréable, mais fort simple : élevées de quatre à cinq étages, elles sont percées de grandes fenêtres ornées de balcons variés; presque toutes sont neuves, les deux tiers de cette ville ayant été rebâtis depuis environ 30 ans. On voit sur beaucoup de leurs façades des peintures à fresque. On distingue la maison de *Dufay*, rue de *Regomir*, et celle de *Cardona*, aujourd'hui du duc de *Medina Celi*, place de la *Cocurulla*. L'une et l'autre sont anciennes; la premiere est construite sur l'emplacement du palais de *Gomir*, roi maure qui régnoit, dit-on, lorsque cette ville fut prise par les Français en 802. Ces deux maisons ont de l'élégance et de la noblesse.

Population. Les guerres civiles de la Catalogne dans les XVI, XVII et XVIII[e] siecles; les cinq siéges que Barcelone a soutenus dans l'espace de 62 ans; la chûte de ses manufactures; la stagnation de son immense commerce, avoient beaucoup diminué sa population, autrefois considérable. Dès 1715,

après le siége de l'année précédente, elle étoit réduite à 37,000 personnes ; mais la paix y ramena bientôt l'industrie : les arts et les manufactures se renouvelerent ; le commerce y reprit de la vigueur ; de nouveaux habitants s'y porterent en foule ; et dans l'espace d'un demi-siecle, la population s'y trouva augmentée de 16,000 personnes. En 1769 on y comptoit environ 54,000 individus : ses accroissements ont pris ensuite une progression plus rapide ; on peut dire qu'elle a doublé dans l'espace de 18 années ; car par le dénombrement de 1787 on y a trouvé 111,410 habitants, non compris le militaire, qui est quelquefois de 9 à 10,000 hommes, et les étrangers, dont le nombre est assez considérable. En 1798, Barcelone renfermoit 130,000 habitants. La population augmenteroit encore, s'il étoit permis de s'étendre au delà des remparts. Il y a aujourd'hui dans son enceinte 20,508 familles, 10,757 maisons, 82 églises, 50 couvents d'hommes et de femmes, 30 fontaines, et plusieurs grands édifices.

Clergé. Barcelone a un siége épiscopal, un chapitre de cathédrale, un chapitre de collégiale, 82 églises, 26 couvents d'hommes, 18 de femmes, 2 maisons de congrégations de l'oratoire et des missions, 3 *beaterios*, 5 hôpitaux, 1 séminaire, 1 mont-de-piété et 1 tribunal de l'inquisition. L'évêché de cette ville existoit sous les rois goths ; il disparut sous les Maures : le comte Raymond Berenger le rétablit en 1146, et le rendit suffragant de la métropole de Tarragone. Son diocese comprend 2 chapitres et 253 paroisses. Le clergé de la cathédrale est nombreux ; son chapitre est composé de 11 dignitaires, de 24 chanoines, et de 142 prêtres de bas-chœur, possédant chacun un bénéfice. L'habit des chanoines est écarlate avec un rochet d'hermine. Le chapitre de la collégiale, sous le titre de Ste-Anne, est composé de 15 chanoines, de quatre prébendes ; un prieur le préside. Barcelone est une des villes de l'Espagne où il y a le plus de religieux ; chacune des paroisses forme une communauté de 20 à 30 prêtres ; il y en a un grand nombre qui ne sont attachés à aucune église, et beaucoup d'autres qui desservent des

oratoires et les chapelles des monasteres de religieuses. On comptoit en 1790 cent trente-six franciscains à la procession de S. Antoine, et ce n'étoit qu'une partie des religieux de l'une des deux maisons que cet ordre possede dans cette ville.

Il a été tenu à Barcelone deux conciles du temps des rois goths, l'un en 540 ou 541, et l'autre en 599 ou 600. On ne connoît point les actes de celui-ci; mais le premier fit plusieurs canons sur la discipline ecclésiastique; le troisieme canon défend aux ecclésiastiques de se raser la barbe et de laisser croître leurs cheveux.

Hospices et Hôpitaux. On trouve à Barcelone six hôpiteaux, une maison de charité et un hospice. L'hôpital de S. Antoine abbé n'a plus aucune destination, ayant été supprimé depuis 1791. Celui de S. Sever est pour les prêtres; et il y en a un pour les pélerins, un pour les orphelins, et un pour les incurables.

L'hôpital-général est le plus considérable de tous; on y reçoit les malades des deux sexes, et les enfants trouvés. En 1790 on y avoit établi, sous le nom de Sœurs de S. Lazare, des filles qui étoient presque toutes du pays, et qu'on avoit tenues à Paris pendant six ans pour y revoir l'instruction nécessaire; mais cela n'a été d'aucun avantage. La maison de convalescence est grande, bien distribuée et bien aérée.

L'hospice est destiné à recevoir toutes sortes de pauvres et les enfants. On y occupe les filles et les femmes à filer, à tricoter et à faire de la dentelle; et les hommes à carder ou à peigner le chanvre, la laine, le coton, et à en faire des tissus. On y compte ordinairement 1400 pauvres, parmi lesquels un millier travaillent; les autres sont en bas âge ou frappés de folie : on compte jusqu'à 300 de ces derniers.

Administration civile et militaire. Cette ville est la résidence du capitaine-général ou gouverneur, et de l'intendant de la principauté de Catalogne; elle est aussi le siége de la royale audience ou tribunal suprême de cette province.

Son état-major militaire est composé d'un gouverneur mili-

taire et civil, d'un lieutenant de roi, d'un major et de deux aides-majors. Elle a un contador et un auditeur de guerre, un capitaine de port, un ministre de marine et un auditeur, une fonderie de canons, un arsenal considérable, et une nombreuse garnison qui se compose ordinairement d'un régiment de cavalerie ou de dragons, de quatre bataillons de gardes espagnoles et wallones, de deux régiments d'infanterie et d'un bataillon d'artilleurs. Dans son gouvernement civil, il faut comprendre trente-cinq régidors nobles, un procureur-général, un syndic *personero,* et deux alcades-majors chargés de l'administration de la justice.

Fortifications. Barcelone est une ville de guerre; ses fortifications pouvoient autrefois la mettre en état de faire une longue résistance. Elle est inattaquable du côté de la mer; les gros navires ne peuvent en approcher, il n'y a point assez de fond; elle est, du côté de la terre, garnie de bastions multipliés, dont les approches sont défendues par beaucoup d'ouvrages avancés, et principalement par une citadelle située à la pointe du nord-est, et par le fort de Mont-Jouy situé sur le sommet d'une montagne à la pointe sud-est.

Instruction publique. Barcelone eut autrefois une université où l'on enseignoit les sciences; elle fut supprimée au commencement du XVIIIe siecle, par le roi Philippe V. Son édifice, qui est à l'extrémité de *la Rambla,* et qui porte le nom de *los Estudios,* sert aujourd'hui de caserne. Depuis cette époque, il n'y a plus que des écoles pour la théologie et la philosophie, qui sont occupées par des ecclésiastiques, sous l'inspection de l'évêque. Plusieurs ordres religieux ont des écoles privées. Une école particuliere de mathématiques y est établie pour les éleves du génie et les jeunes militaires; on y enseigne la fortification.

C'est chez un simple particulier qu'on trouve une collection précieuse des productions de la nature. *Don Jacques Salvador,* pharmacien de Barcelone, prit du goût pour l'histoire naturelle, et s'y livra avec succès au commencement du XVIIIe sie-

cle; temps où cette science étoit peu cultivée en Espagne : il forma une collection, il l'augmenta ; son cabinet d'histoire naturelle devint bientôt très-curieux ; ses descendants le conserverent avec soin. Il contient quelques antiquités romaines, urnes sépulcrales, vases, médailles, etc.; une belle collection de marbres d'Espagne, beaucoup de minéraux, de congellations, de cristallisations, quantité de richesses du Nouveau-Monde, une précieuse collection de coquilles. Ce cabinet mérita l'attention particuliere de *Tournefort*. Ce fameux botaniste, rempli d'estime pour *Salvador*, lui fit présent d'un bel herbier qu'on y voit encore, et qui renferme beaucoup de plantes du Levant.

Il y a dans la ville deux bibliotheques publiques, l'une à l'école de chirurgie, et l'autre au couvent des Dominicains de Sainte-Catherine. La premiere est particulièrement destinée aux travaux de la chirurgie et à quelques parties de la médecine. La seconde est considérable: la théologie morale, la théologie scolastique, la théologie ascétique, la jurisprudence, sur-tout le droit canon, la philosophie péripatéticienne, et les historiens, particulièrement les nationaux, en sont le fond principal. Elle a très-peu de livres étrangers modernes; mais elle en contient d'excellents et de précieux dans les différents genres dont on a parlé.

Quoique les moyens d'instruction soient peu multipliés à Barcelone, que les établissements où l'on pourroit la puiser y soient bornés, les Catalans trouvent dans leur activité, leur zele et le désir de s'instruire, des ressources qui leur font surmonter tous les obstacles. Ce zele, qui ne les quitte jamais, a fait établir à Barcelone quatre académies, lesquelles, sans être protégées, et sans revenus, se soutiennent par la seule émulation des membres qui les composent.

La premiere, de *jurisprudence*, est formée par les jurisconsultes les plus renommés de cette ville.

La seconde, de *médecine-pratique*, a langui long-temps; mais elle sortit de sa langueur en 1790; prit un certain développe-

ment, et changea sa forme en corrigeant son institution. Elle se prescrivit des travaux utiles, et obtint l'agrégation à la Société royale de médecine de Paris.

La troisieme, de *physique*, ne doit principalement son existence qu'à la générosité d'un de ses membres, le marquis de *Llupia*, qui s'empressa de lui rendre communes sa collection intéressante d'instruments et de machines de physique, et sa bibliotheque nombreuse et bien composée.

La quatrieme, d'*histoire*, s'occupe principalement de l'histoire de l'Espagne, et plus particulièrement de celle de la Catalogne; ses recherches sont déjà intéressantes. Elle fit en 1791 une perte difficile à réparer, dans la personne de *D. Jacques Caresmar*, chanoine régulier, habile antiquaire, profond dans la connoissance des chartes et de l'histoire ecclésiastique de son pays.

Barcelone n'a point produit de grands poëtes: cette ville eut cependant autrefois une confrérie de *gaie-science*, qui fut fondée vers la fin du XIVe siecle, à l'instar de celle qui existoit à Toulouse, et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, sous le nom d'*Académie des jeux floraux*.

Les personnes les plus distinguées qui soient nées dans cette ville, sont *Pierre Bossan*, poëte du XVIe siecle; l'historien *Jean Pujadas*; le médecin *Andreu*; une femme, *Jeanne Morella*: tous les trois du siecle dernier. Cette femme fut à la fois théologienne, philosophe, jurisconsulte, savante dans la connoissance des langues, et musicienne. *Jacques Salvador*, naturaliste; *Antonio Viladomat*, peintre, ont également fait honneur à leur patrie dans le XVIIIe siecle.

Antiquités et Monuments. Barcelone fut une ville importante sous les Romains; ces peuples l'embellirent, et leurs ouvrages porterent l'empreinte de leur grandeur et de leur magnificence. La plupart ont péri. Un amphithéâtre y occupoit l'emplacement qui est couvert aujourd'hui de maisons entre la rue de *la Boqueria* et la place de *la Trinité*: le terrain en a conservé pendant

long-temps le nom d'*Arenaria;* mais il n'en reste aucune trace.

Une niche du grand escalier du collége des Carmes de *la Rambla* renferme un demi-pied colossal de marbre blanc: c'est un pied droit de femme, chaussé d'une sandale, et d'une belle forme.

Le sol de l'église paroissiale de S. Michel étoit couvert autrefois d'un pavé remarquable, dont il ne reste plus que des lambeaux: c'est une mosaïque faite avec de petites pierres blanches et bleues, représentant des tritons et des poissons.

Un aquéduc portoit l'eau à Barcelone; il en reste un arc très-élevé à l'entrée de la rue des *Capellans;* il n'a rien de remarquable dans sa construction; il est seulement très-massif et très-solide. Il paroît se diriger vers l'église cathédrale et vers les vestiges du temple qu'on voit encore derriere cette église, et et dont il va être parlé. Il y a lieu de croire qu'il prenoit l'eau sur la montagne de *Colserola*, voisine de Barcelone, où l'on retrouve des vestiges d'un aquéduc qui paroît de la même construction.

Un bassin de marbre blanc sert aujourd'hui de cuve à une fontaine dans la maison de l'archidiacre près de la cathédrale; il forme un carré long, arrondi aux quatre angles. On n'en voit que trois faces; la quatrieme se trouve enchâssée dans le mur. Ces trois faces sont couvertes de reliefs.

Des restes intéressants d'un grand et superbe monument se retrouvent dans la rue du Paradis, derriere la cathédrale; c'est l'endroit le plus élevé de cette ville, et le centre de l'ancien Barcelone.

Il y reste six grosses colonnes cannelées à chapiteaux de l'ordre corinthien, de marbre blanc; elles ont 29 pieds 10 lignes de hauteur, y compris les bases et les chapiteaux, et sont portées sur des piédestaux de 7 ou 8 pouces; les socles des piédestaux sont de la plus grande simplicité. Les chapiteaux sont dégradés; on y voit cependant des restes qui annonçent qu'ils étoient travaillés avec goût et avec délicatesse. Ces colonnes sont

enfermées dans une maison, et enchâssées dans l'épaisseur des murailles; elles s'élevent depuis le sol de cette maison jusqu'au-dessus du second étage; on ne peut en suivre tout le dévelop-pement.

Il y avoit autrefois des bains publics à Barcelone; deux rues même de cette ville en ont pris leur nom; on les appelle *Carrer dels bans* en catalan, *Calle de los banos* en espagnol; une maison de la rue de ce nom, qui est au coin de *la Boqueria*, conserve encore un monument remarquable, et que l'on ne peut qu'attribuer aux Maures: ce sont plusieurs pieces soutenues par des colonnes assez difformes, avec des voûtes faites en fer à cheval.

Les murailles de la cour d'une maison qui tombe en ruines sur la place de la *Cucurulla*, et qui appartient aux *Pinos*, sont ornées de beaucoup de sculptures antiques; ce sont des médaillons, quelques têtes d'empereurs, une tête inconnue, avec cette inscription: AVGVSTVS PATER (1); une petite statue de Bacchus, à laquelle il manque la tête, mais qui est d'un beau travail; une figure en bas relief dans un corridor au-dessus de la cour. Cette maison étoit comme abandonnée et ouverte à tout le monde; on brisoit, on enlevoit tous les jours quelqu'une de ces antiques. On vient de la rebâtir.

On débite une anecdote assez singuliere sur cette maison. Le *Pinos*, qui en étoit propriétaire au commencement du XVIII[e] siecle, étoit un des principaux chefs de la rebellion de la Catalogne; cette maison fut presque détruite par les bombes pendant le siege de Barcelone de 1713 et de 1714: *Pinos*, en mourant quelque temps après, recommanda à son fils de ne point la faire réparer, afin que ces ruines fussent un monument de sa fidélité au souverain auquel il s'étoit donné, et de sa haine pour le roi Philippe V. Ses descendants ont laissé tomber la maison en ruines jusqu'au voyage que fit Charles IV en Catalogne en 1802.

Edifices publics. Quelques-uns des édifices publics de Barcelone méritent de fixer l'attention des amis des arts, soit par des

(1) Elle est d'une bonne exécution.

beautés extérieures, soit par ce qu'ils peuvent renfermer dans leur intérieur.

L'église cathédrale, dont la construction fut commencée à la fin du XIII[e] siecle, n'est point encore terminée ; sa façade reste à faire. On y monte par de grands degrés en pierres de taille, qui en remplissent toute la largeur, et sont en mauvais état. Cependant depuis plus de 300 ans, on a imposé un droit sur les permissions de mariage que donne la cour ecclésiastique, et le produit en fut assigné à la construction de ce portail. Ce droit, qui a continué d'être perçu, a dû fournir jusqu'à présent des sommes suffisantes pour élever cette façade, et elle n'est pas seulement commencée. Cette église offre un ensemble imposant : sa longueur est de 160 pieds, et sa largeur de 62. Ses trois nefs sont séparées par douze gros piliers gothiques formés de faisceaux de colonnes de diverses grosseurs. Des tribunes obscures, ornées chacune de neuf petites colonnes, sont placées sur les arcs qui lient ensemble les douze gros piliers. Les deux autres nefs latérales tournent, et se joignent derriere le sanctuaire. Au milieu de l'espace qui est entre la grande porte et le chœur, est un grand dôme octogone, d'architecture gothique : il est garni de huit tribunes ornées de petites colonnes et de balustrades.

Le sanctuaire est formé par dix piliers, plus petits que ceux des nefs, qui se rapprochent dans le fond pour y figurer un demi-cercle, où est le maître-autel, dont le genre est aussi gothique, et travaillé assez délicatement. A côté de la porte de la sacristie sont placées deux urnes sépulcrales, en bois, renfermant les cendres de Raymond Bérenger, comte de Barcelone, et de la comtesse Almodis, son épouse, fondateurs de cette église. Le sanctuaire couvre une chapelle souterraine où l'on conserve, dans une superbe châsse, les reliques de sainte Eulalie, patronne de la ville.

Le chœur occupe le milieu de la grande nef ; son décor est formé au dehors par des colonnes très-déliées, avec divers ornements, et la partie qui environne sa porte, en face de l'entrée

principale de l'église, nommée en espagnol *Trascoro*, est rustiquée en marbre rouge et jaune. On y voit deux statues de saints et deux grands tableaux en bas relief. La porte du chœur est au milieu entre deux colonnes d'ordre corinthien, surmontées par une balustrade. Toute cette décoration est en marbre blanc. En 1519, Charles I[er] ayant tenu un chapitre de la Toison d'or, les armoiries des chevaliers qui y assisterent furent placées au-dessus des stalles avec des inscriptions qui en consacrent le souvenir.

La chapelle souterraine de sainte Eulalie est fort belle; les autres ne sont remarquables que par quelques tableaux d'*Antonio Viladomat* et d'*Emmanuel Tramullas*.

Le cloître placé à côté de l'église est vaste (1). Le trésor est beau, sans pourtant égaler en magnificence ceux de beaucoup d'autres églises d'Espagne.

Couvent de la Merci. L'église est grande; sa façade est composée de deux ordres d'architecture, le corinthien et l'ionique; son portail est de l'ordre dorique. Le cloître de ce couvent est très-beau, et d'une superbe exécution: il a 60 pieds en carré. Un portique s'ouvre sur ses quatre faces par 16 arcades soutenues par 20 colonnes doriques de marbre gris foncé, et mélangé; un pareil nombre de pilastres du même marbre, avec leurs chapiteaux en marbre blanc, décore les murs intérieurs, qui en outre sont couverts de carreaux de faïence jusqu'à une certaine élévation, ornés au-dessus par dix-neuf grands tableaux relatifs à la fondation de l'ordre de la Merci. Les lunettes de la naissance de la voûte contiennent les portraits à fresque des princes qui ont été les protecteurs et bienfaiteurs de l'ordre; quelques-unes de ces peintures sont de *Vignols*.

Au-dessus de ce portique, une galerie se prolonge sur ses quatre faces; elle s'ouvre au dehors par 32 arcades portées sur des colonnes ioniques, accouplées, et de marbre gris-blanc; elle est ornée tout autour d'une balustrade en marbre gris. Son

(1) On éleve et l'on conserve des oies dans ce cloître. Une rente est affectée à leur entretien. On dit que c'est une fondation assez ancienne.

plancher est très-ancien et fait en bois de rapport. L'aire du cloître est spacieuse ; son centre est orné d'une belle fontaine de marbre blanc, sur un plan octogone : c'est un grand bassin au milieu duquel s'éleve une grande cuvette à huit robinets, surmontée d'une coquille ronde à huit jets d'eau, et au milieu, un autre jet plus gros et plus élevé. L'ensemble de ce cloître est imposant.

Le couvent de San Francisco appartient aux cordeliers ; l'église est très-grande, gothique, et belle. Plusieurs princes et princesses de la maison royale d'Aragon y ont leur sépulture. Son cloître est orné de 25 tableaux offrant les détails de la vie de S. François, et tous peints par *Viladomat*.

Le couvent des Dominicains, sous le titre de sainte Catherine, a une église d'une seule nef ; elle est grande et bâtie en pierres de taille. La chapelle de S. Raymond a un dôme orné de peintures à fresque. Celle de *Notre-Dame du Rosaire* est remarquable par la confusion des sculptures, ornements et dorures qui s'y trouvent ; il y a un bon tableau de la descente du S. Esprit, par *Viladomat*, et sur l'autel une belle statue de la sainte Vierge en marbre blanc, exécutée à Rome. Le vestibule qui conduit aux cloîtres renferme le mausolée en marbre blanc de *Thomas Ripoll*, général de l'ordre, mort à Rome en 1733. Un seul des deux cloîtres mérite quelque attention. Il est gothique, et au milieu, planté d'orangers ; deux de ses faces sont ornées d'urnes sépulcrales, de mausolées, et de statues de marbre. Ses murailles sont couvertes de tableaux destinés à consacrer la mémoire des gens qui ont été condamnés par l'inquisition. On y voit des bûchers, des têtes échevelées, des corps au milieu des flammes, des diables qui emportent les corps, des inscriptions qui contiennent les noms, la patrie, l'âge, la profession, et le genre de supplice de chacun des individus, avec la date de leur jugement et de leur exécution. Le plus ancien est de l'an 1488, et le dernier de 1728. Une inscription fort longue placée sur une des portes du cloître, apprend que les monuments du supplice des

comdamnés étoient déposés autrefois dans le même lieu, mais qu'ayant été presque détruits par l'injure des temps, par les ravages de la guerre, et sur-tout par le siege de Barcelone en 1713, l'inquisition y avoit suppléé par ce tableau qu'elle avoit renouvelé en 1745. Cette inscription apprend encore que pendant le même siége, il tomba 365 bombes dans ce couvent.

L'église paroissiale de sainte Marie de la mer fut construite dans le milieu du XVe siecle; elle est la plus belle de Barcelone par sa régularité. Elle est à trois nefs, séparées par des voussures élevées, faites avec délicatesse. On y voit cinq tableaux de *la Passion*, exécutés par *Viladomat*. Le maître-autel décoré présente un assemblage prodigieux de marbre blanc, noir et mélangé; mais cette richesse est déparée par des sculptures en bois de mauvais goût.

L'hôtel de ville est placé dans une rue fort étroite, derriere l'église de S. Jacques; sa façade de ce côté est sans ornement; son intérieur est décoré de colonnes gothiques, avec des sculptures diversement multipliées, et d'une grande délicatesse. La façade sur le jardin a de la beauté.

L'hôtel de la Députation étoit le lieu où s'assembloient les états de la Catalogne; il sert aujourd'hui aux séances de *l'Audience royale;* il est situé vis-à-vis de l'église de S. Jacques, et passe pour un des plus beaux édifices de Barcelone. Il rappelle en effet les beaux palais de l'Italie, à quelques défauts près. Cet hôtel est le dépôt précieux des chartes et archives de la couronne d'Aragon. Il y en a qui remontent au VIIIe siecle, tels que des contrats de mariage et des testaments des anciens comtes de Barcelone et des rois d'Aragon, ainsi que des traités de paix, des concessions faites à des villes, corps et communautés. Ces archives sont tenues en très-bon ordre.

Le Palais des comtes de Barcelone et des rois d'Aragon n'est séparé de la cathédrale que par une petite rue; sa façade principale donnoit sur une place qui conserve le nom de *Plaza del rey*. Aujourd'hui une partie de cet antique palais est occu-

pée par les religieuses de *sainte Claire;* une autre sert à l'académie de médecine, une autre à l'inquisition et aux prisons de ce tribunal. Il n'est remarquable que par ses murailles, par la grandeur de ses salles et sa noble simplicité.

Le Palais du général, sur la place de ce nom, fut construit en 1444, aux frais de la ville, pour servir de halle aux draps. Le corps municipal en fit, en 1514, un arsenal, et y déposa les armes de la commune. Le roi Philippe IV le confisqua en 1652, après avoir réduit les Catalans, qui lui avoient résisté pendant douze ans : il en fit alors la demeure des vice-rois de Catalogne. C'est un grand édifice régulier et carré, surmonté de créneaux, et couvert en dehors par de mauvaises peintures à fresque.

La Douane. Cet édifice moderne, bâti d'après les plans et sous la direction de Roncali, et terminé en 1792, il est situé à côté de *la Porte de mer*, vis-à-vis une des faces latérales du palais du général. Ce bâtiment est carré et isolé; sa façade a deux corps d'architecture ornés de pilastres et de colonnes, le premier d'ordre toscan, et le second dorique. Il a trois portiques accostés de colonnes accouplées d'ordre toscan, et il se termine par une terrasse qui tourne sur les quatre faces. Les pilastres, colonnes et ornements, sont en stuc, ou revêtus de stuc auquel on a donné les couleurs de différents marbres, ce qui nuit à la netteté de cette façade. En 1798, le stuc commençoit déjà à se dégrader par l'air de la mer. Les fenêtres sont garnies de balcons en fer peints en rouge. Tout cet édifice est un chef-d'œuvre de mauvais goût.

La Bourse est également située sur la place du général. Ce seroit sans doute le plus bel édifice de la ville, si un avant-corps beaucoup trop saillant ne nuisoit à sa principale façade : quoi qu'il en soit, il réunit la noblesse et la beauté de l'architecture au bon goût de ses décorations, et son ensemble est majestueux. Il a été construit aux frais du commerce de Barcelone. Son plan est un carré long de 230 pieds sur 77. Le corps de l'édifice est

isolé. Sa façade principale sur la place s'ouvre par trois grands portiques, et est décorée de dix colonnes d'ordre dorique, surmontée par une galerie en terrasse garnie de balustrades; un grand et beau vestibule cintré est au-dessous. Le second corps s'éleve au-dessus de la terrasse; il est décoré par quatre pilastres de l'ordre ionique, sur les côtés et au milieu par six colonnes entre lesquelles sont trois grandes fenêtres. Un attique orné de sculptures termine cette façade, qui est toute en pierres de taille. Son intérieur est distribué en une infinité de salles; le commerce en a destiné une à l'école de navigation, et plusieurs autres à l'école de dessin.

La Salle de spectacle est sur la promenade de *la Rambla*. Sa façade a une sorte de vestibule où l'on entre par trois arcades soutenues par quatre colonnes d'ordre ionique; un autre corps d'architecture s'éleve au-dessus avec quatre colonnes d'ordre corinthien; mais cette façade est petite, resserrée et mesquine. La salle est belle, spacieuse, bien coupée, remplie de dégagements, ornée de trois rangs de loges d'une simplicité élégante. Le théâtre est grand, l'avant-scene bien présenté, les décorations nombreuses et bien exécutées. C'est la plus belle salle de spectacle de l'Espagne.

Ecole de chirurgie. Son amphithéâtre pour l'anatomie est grand, assez bien dessiné, mais peut-être pas assez élevé: on y a étalé trop de luxe en bronzes et en dorures. Une galerie en fait le tour. On y voit le buste en marbre de *Pierre Virgili*, chirurgien catalan qui fut dans le cours du XVIIIe siecle le restaurateur de la chirurgie en Espagne, et le promoteur de l'établissement de ses écoles. Ce buste, d'une belle exécution, fut érigé le 6 octobre 1778, par la reconnoissance des professeurs.

Atarazana. C'est le nom qu'on donne à un grand espace qui faisoit autrefois partie de la plage, et qui est aujourd'hui resserré par les édifices qu'on y a construits; ce qui en reste est assez considérable. Il est situé entre la Muraille de mer et la promenade de *la Rambla*, dont il fait la communication. On vient d'y construire un immense corps de casernes, et plusieurs

bâtiments où l'on fond, polit, et perfore les canons, et où se trouve en outre un arsenal de guerre pour toutes les armes. Vis-à-vis le corps de casernes s'éleve un autre bâtiment servant également à une fabrication d'armes; il n'a qu'un rez-de-chaussée et douze fenêtres de face, séparées par des pilastres d'ordre dorique; un grand portail est au milieu entre quatre pilastres du même ordre, surmonté d'un fronton au haut duquel se trouvent les armes d'Espagne.

Promenades de Barcelone. Les promenades de Barcelone sont belles et multipliées, tant à l'extérieur de la ville que dans son intérieur. Les premieres suivent les bords des fossés; elles sont ombragées par de grands arbres, et le voisinage des campagnes les rendroit agréables, si l'on n'y étoit point autant incommodé par la poussiere. Les promenades intérieures font le tour de la ville. On part de *la Porte de mer*, et on monte sur *la Muraille de mer* (1); on en parcourt toute l'étendue; on descend sur *la Rambla* aux *Atarazanas*; on suit cette promenade dans une espace de 300 pas; on se détourne à gauche par une rue qui conduit à *la Muraille de terre*; on tourne celle-ci jusqu'à *l'Esplanade* et à la promenade qu'on vient d'y pratiquer, on parcourt cette derniere, et l'on revient par une rue fort courte à *la Porte de mer*, d'où l'on étoit parti. Cette course agréable est d'environ une heure et demie.

La Muraille de mer s'étend depuis la porte de ce nom presque jusqu'au pied du *Mont-Jouy*, toujours en ligne droite, dans une étendue d'environ 380 toises sur 46 pieds de largeur. C'est une superbe terrasse qui regne le long du port et de la mer. Elle est bordée à droite de maisons bien bâties, et couverte de peintures à fresque agréablement variées; à gauche on voit le port et une vaste étendue de mer où l'on aperçoit au loin une multitude de voiles et de navires de différentes nations. Cette belle promenade est garnie de bancs de pierre. Il ne lui manque que d'être ornée d'arbres; mais la défense de la

(1) Je me servirai toujours du nom de *muraille*, parce qu'il est consacré dans le pays : cela ne veut exprimer autre chose que le rempart.

place et les voûtes sur lesquelles, en grande partie, elle est construite ne le permettent point. Le comte de *Ricla*, qui étoit capitaine général de la Catalogne vers le milieu du XVIII[e] siècle, voulant rendre cette promenade plus fréquentée, y avoit établi des cafés et autres lieux de réunion : ils furent suprimés après lui.

La Muraille de terre commence presque où la Muraille de mer finit, et elle se termine vers l'Esplanade, ayant ainsi formé un demi-cercle prolongé qui embrasse les trois quarts de la ville. Cette promenade est élevée ; elle plonge d'un côté sur la ville, et domine de l'autre la campagne : on voit à la fois des maisons agréables, des fabriques et des manufactures multipliées, et à l'opposite, des campagnes riches, fertiles et parées de verdure.

L'Esplanade est un grand espace de terrain, vaste, bien découvert, situé depuis la porte Neuve jusqu'à la citadelle, au dessous et à côté de l'extrémité de la Muraille de terre ; il étoit couvert de gazon et planté de quelques arbres ; mais il n'étoit point fréquenté. On y commença en 1797 une belle promenade qui a été terminée en 1801 par les soins et sous les ordres de *don Augustin de Lancaster*, alors capitaine-général de la Catalogne. Elle a 222 toises de longueur, et se divise en trois allées, dont celle du milieu est la plus large ; le tout est entouré d'une barriere, peinte en vert, élevée à hauteur d'appui, et qui s'ouvre d'espace en espace pour offrir des passages aux gens de pied ; des tourniquets sont placés dans ces ouvertures. Dans les allées sont de grandes places circulaires, entourées de bancs de marbre blanc en forme de canapés, avec des dossiers de fer peints en vert. Dans chacune de ces places est un bassin entouré d'une balustrade, et au milieu s'éleve un jet d'eau de la hauteur de 15 à 30 pieds. Ces allées se terminent à leurs extrémités par une place demi-circulaire, au milieu de laquelle s'élève un château d'eau en forme d'arc de triomphe, bâti en rocaille. Une nouvelle allée de 18 pieds de large, et destinée aux voitures, tourne en dehors. Cette promenade n'est fréquentée que dans la belle saison.

La Rambla, ancienne promenade de l'intérieur de la ville,

sur un ravin d'où elle tire son nom, longeoit l'ancienne enceinte de Barcelone. Elle réunissoit les deux Murailles de terre et de mer, entre lesquelles elle formoit une communication, et s'étendoit depuis la descente de la Muraille de mer jusqu'aux Atarazanas et aux casernes nommées *de Los estudios*. Cette promenade avoit 452 toises de longueur, et étoit garnie d'arbres depuis le *couvent de sainte Monique* jusqu'aux rues *du Carme* et de *la porte Ferissa*, où elle se terminoit par une place qui servoit aux exercices de la garnison. Le terrain de cette promenade, distribué en plusieurs allées, étoit boueux en hiver, et rempli de poussiere en été; ses arbres étoient petits et peu touffus, n'ayant pu réussir dans ce mauvais sol. La nécessité d'ouvrir un passage aux charrois des quartiers voisins a donné l'idée de changer la forme et l'usage de cette promenade, en la divisant en plusieurs parties: on a laissé subsister la grande place qui étoit à la descente de la *Muraille de mer*, aux *Atarazanas*, dans une longueur de 58 toises sur 22 de largeur. Sur un côté de cette place s'élève, à la hauteur de deux pieds, une terrasse pavée en briques, bordée des deux côtés de banquettes en maçonnerie, et qui lui servent de parapets; elle a 27 pieds de large, et aboutit à une autre place de 144 pieds sur 125, sans arbres, et où se trouve la salle de spectacle. Là, on a formé une autre terrasse semblable, sur 107 toises de longueur, qui conduit aussi à une autre place de 156 pieds sur 135, où débouchent les rues de l'*Hôpital* et de *la Boqueria*. L'une et l'autre terrasse sont plantées, des deux côtés, en dehors, de grands peupliers fort rapprochés, et elles ont de loin en loin des ouvertures pour faciliter le passage. C'est à l'extrémité de la derniere place que commence une promenade d'un genre différent: elle a 87 toises de longueur sur 30 pieds de largeur, formée d'une simple allée sans élévation, garnie sur chaque côté d'une barriere de bois peinte en vert, avec des tourniquets pour le passage des gens de pied; elle conduit à une grande place assez belle et sans arbres; on l'a laissée telle qu'elle étoit autrefois.

Cette promenade, ainsi que celle de l'Esplanade dont nous

avons parlé, a été construite dans un temps où le peuple se trouvoit dépourvu de travail, et avoit le plus pressant besoin d'être secouru : ces deux grands ouvrages servirent à l'occuper et à le faire subsister. Cette époque m'engage à faire connoître ici l'établissement de bienfaisance qui en a fourni les moyens. En 1798, pendant la guerre entre l'Espagne et l'Angleterre, le commerce languissant, quantité de manufactures furent fermées, d'autres restreintes à un moindre nombre d'ouvriers ; beaucoup d'ateliers se fermerent aussi : bientôt une foule d'hommes et de femmes se trouverent réduits à la plus profonde misere. De tous côtés on étoit assailli par des pauvres de toutes les classes, et cette mendicité, presque générale, fit trembler pour la sûreté des rues et des habitants. Alors le capitaine général de la Catalogne, *don Augustin*, nommé depuis DUC DE LANCASTER, et dont le nom doit être immortel dans Barcelone, entreprit de subvenir à la détresse commune. Il obtint du roi, la permission de donner des bals publics, et d'établir des loteries de différentes especes. Les produits des uns et des autres furent employés à secourir les malheureux ; l'administration en fut confiée à une compagnie de négociants, qui remplit ce devoir avec autant de zèle que de désintéressement ; on organisa des travaux publics, et on y joignit une distribution journaliere d'aliments tout préparés pour les individus des deux sexes qui ne pouvoient avoir part à ces travaux. Ces deux établissements se soutinrent long-temps; le second étoit connu sous le nom de *Olla publica*, c'est-à-dire, *marmite publique*. L'administration en faisoit tous les jours elle-même la distribution aux individus qui se présentoient à la file avec beaucoup d'ordre et de tranquillité. On donnoit à chacun un gros potage au riz ou au vermicelli, avec des choux, des pois chiches, un morceau de mou de bœuf ou de mouton, une tranche de cochon, et une de mouton ; il étoit difficile à une personne de manger cette portion en un seul repas. On envoyoit aussi tous les jours un certain nombre de pareilles portions aux prisons et à l'hospice. Il a été distribué depuis la création de cet établissement en mars 1799, jusqu'en

1801, trois millions, huit cent trente-trois mille, sept cent quarante-six portions; ce qui donne environ trois mille cinq cent soixante portions tous les jours. Il s'y employoit communément chaque semaine :

Vermicelli, qui a toujours été fourni gratuitement par les fabricants de ce comestible,		½ quintal.
Riz,	30 à 32	quintaux.
Pois chiches,	32 à 35	*idem.*
Choux, sans compter ceux qu'on recevoit en aumône,	80 à 60	douzaines.
Mous de bœuf et de mouton,	1200.	
Viande de cochon,	18	quintaux.
Viande de mouton,	*idem.*	*idem.*
Sel,	4	quintaux.
Bois,	112	quintaux.

Cet établissement philantropique s'est soutenu long-temps, et n'est point encore tout-à-fait anéanti. A cette même époque, les corporations des ouvriers se réunirent pour secourir également ceux de leurs corps qui étoient tombés dans l'indigence : les seuls orfevres alimenterent, pendant près de trois ans, un grand nombre de malheureux, et la quantité des rations qu'ils fournirent alla au delà de 36,000.

Commerce. Barcelone est le centre du commerce de toute la Catalogne; c'est dans cette cité que résident les principaux négociants du pays, et qu'affluent les négociants étrangers; c'est là que se font les grandes spéculations, et qu'elles vont embrasser tous les points différents du commerce particulier des autres ports secondaires de la province; c'est aussi là que se verse une grande partie de l'immense numéraire que l'Amérique espagnole envoie tous les ans dans le royaume d'Espagne.

Les productions du sol d'une grande partie de la Catalogne forment une autre branche non moins intéressante du commerce de cette ville : son port est toujours rempli de navires; on porte à *mille* le nombre de ceux qui y entrent tous les ans; ils sont de toutes grandeurs et de toutes les nations. Il en part

un nombre à peu près égal qui se partagent, et vont en Hollande, en France, en Angleterre, en Italie, dans le nord et en Amérique. Barcelône exporte des étoffes de soie, d'or et d'argent ; des bas de soie, des draps de moyenne qualité, des indiennes ou toiles peintes, des cotonades, des étoffes de coton de toutes les espèces, des papiers peints et autres, des armes à feu, des dentelles, des souliers, des vins, des eaux-de-vie. On y reçoit des soieries de Lyon et de Nismes, des bas de soie de Nismes et de Ganges, des draps d'Elbeuf et de Sédan, des bijouteries de Paris, de la quincaillerie du Forez, des modes de France, des étoffes de coton et de la moruc d'Angleterre. On estime son commerce actif et passif à plus de 40 millions de livres tournois par an.

Les seules toiles et étoffes de coton fabriquées à Barcelone, sans compter la manutention d'une grande partie en indienne, donnent un produit annuel de 10,620,250 livres tournois. Il s'en consomme un douzieme dans la province, il en passe deux douziemes dans les autres provinces de l'Espagne, il s'en exporte les deux tiers dans les colonies espagnoles. L'exportation hors de la province fait donc un objet d'environ 36 millions de réaux (9 millions de livres tournois).

Le commerce des souliers y fait encore un objet assez important; il en sort tous les ans près de 700 mille paires; leur prix pour le marchand est de 2 liv. 12 sous tournois la paire. Depuis la guerre le prix en est augmenté. L'industrie des Catalans va jusqu'à mettre à profit les ordures et les balayures des maisons; on les recueille, elles sont vendues pour fumer les terres. On dit qu'il en sort tous les ans de Barcelone pour 150,000 livres tournois. Le négoce considérable de cette ville y a fait établir plusieurs tribunaux destinés à le protéger; les différentes nations y tiennent des consuls.

Les Arts sont cultivés à Barcelone, mais on s'y livre sur-tout à ceux qui sont relatifs aux manufactures. Le commerce de cette ville a établi, à ses frais, deux écoles publiques et gratuites, dont on retire déjà de grands avantages. La premiere est

une école de pilotage, la seconde une école de dessin où l'on reçoit tous les sujets qui se présentent : les maîtres y sont multipliés dans les différents genres. Cet établissement a eu les plus grands succès sous la direction de *don Pierre Molas*; il en est sorti de fort bons éleves.

Barcelone a produit peu de peintres, de sculpteurs et d'architectes; c'est par ses manufactures et la brillante industrie de ses commerçants qu'elle a été célebre et florissante. Il y a cependant un genre de peinture dans lequel on réussit très-bien, c'est celui à fresque, dont on couvre les maisons.

Manufactures. Les manufactures furent très-considérables à Barcelone. Dès le XIIIe siecle, on y fabriquoit beaucoup de lainages, de soieries, et de toiles de lin, de chanvre et de coton; elles se soutinrent jusqu'à la fin du XVIe siecle. Au milieu du XVIIIe, on vit renaître cette grande branche de l'industrie, et elle est aujourd'hui portée à un très-haut degré. Ces manufactures sont en même temps plus nombreuses et plus variées qu'elles ne l'ont jamais été. Les principales sont en toiles peintes ou indiennes, en soieries, en bas de soie, en rubans, en galons de soie. On y compte 214 manufactures d'indiennes, 524 métiers d'étoffes de soie, 2700 de rubans et galons de soie.

Les indiennes ou toiles peintes sont, en général, communes; il y en a cependant d'assez belles; on en a perfectionné les dessins depuis peu de temps, et on y a mis plus de goût; mais les couleurs en sont rarement solides.

Les soieries sont des taffetas, des croisés et des draps de soie des satins, des velours de toutes les especes et de toutes les couleurs; on mélange ces étoffes avec de l'or et de l'argent; on y fait des draps et des brocards d'or. Les fabriques et métiers ne sont point réunis en corps de manufactures; ils sont dispersés chez les ouvriers mêmes; ce qui nuit peut-être à l'exacte régularité des qualités. On remarque que ces étoffes pourroient être meilleures si elles étoient plus serrées, mais leur tissu est ordinairement lâche; elles pêchent aussi par le lustre, qui est rarement beau, et n'égale jamais celui des manufactures de

France. Un autre défaut dans toutes ces étoffes, c'est la mauvaise préparation de la soie, qui la laisse presque toujours plucheuse; ce qui résulte de ce qu'on la file ou qu'on la tord inégalement. On remarque aussi ce fâcheux effet dans les bas de soie; ils ne peuvent être beaux, leurs mailles étant inégales, souvent grosses et plucheuses; ils ont peu de durée, et sont aussi chers que les bas de France qui ont payé le droit de douane pour entrer en Espagne.

Les dentelles, blondes, réseaux et rubans de fil, occupent à Barcelone environ 12 mille personnes; on y fait aussi des galons, des dentelles et des crépines d'or et d'argent; mais cet objet n'est pas considérable. Les broderies en soie, en or, et en argent y sont très-communes, et les brodeurs tellement multipliés qu'il s'en trouve dans toutes les rues.

Parmi les manufactures en toutes sortes de lainages, il y en a plusieurs pour des couvertures qui ne sont ni fines, ni belles, mais d'une bonne qualité. Depuis plusieurs années on a établi des manufactures de chapeaux et deux manufactures de papier peint pour orner les chambres; les plus beaux dessins des fabriques de France y sont imités. On a élevé aussi une manufacture d'étoffes de coton; elle appartient à un Suisse: on y fait des flanelles, des molletons, des futaines, des draps, des couvertures, et des étoffes mélangées en coton et soie, unies, rayées, et de plusieurs couleurs, pour habits. Cette entreprise a singulièrement bien réussi: les étoffes en sont bonnes et agréables, et d'un prix modéré. A son imitation il s'est formé plusieurs fabriques de coton. Autrefois on imprimoit les indiennes sur des toiles de coton qui venoient de l'étranger; ce qui en augmentoit beaucoup le prix; mais il s'est introduit un nouveau genre d'industrie qui est devenu fort avantageux, c'est *la filature du coton*, qui depuis 1790 a fait des progrès si rapides qu'on y compte déjà une centaine d'ateliers livrés à cet objet: il en résulte des avantages considérables, celui de fabriquer des mousselines, des nankins et des velours. On y compte pour les ouvrages en coton environ 4000 métiers, qui occupent 10,700

personnes. Le tableau suivant servira à faire connoître l'importance et la valeur de cette branche d'industrie nationalisée.

OBJETS fabriqués.	PIÈCES fabriquées.	QUANTITÉS En varas de Castille.	En aunes de Paris.	LEURS PRIX par varas. Réaux de vellon.	livres tourn.	TOTAL Réaux de vellon.	livres tourn.
Toiles ordinaires pour indiennes.	120000	2640000	1512044	7	1 15	18480000	4620000
Mouchoirs peints...	20000	440000	268748	6	1 10	2640000	660000
Toiles demi-fines, la plupart pour indiennes..	40000	880000	537496	9	2 5	7920000	1980000
Toiles fines pour indiennes et mouchoirs...	15000	300000	183234	12	3	3600000	900000
Nankins, velours, toiles rayées...	13000	208000	127000	20	5	4160000	1040000
Toile blanche pour vêtements.	9000	109000	121000	15	3 15	2970000	737500
Mousselines demi-fines......	2409	52800	30000	20	5	1056000	264000
Mousselines fines.	1300	28600	17349	25	6 5	1715000	428750
TOTAUX..	120700	4747400	2896871			42481000	10620250

La fabrication des souliers fait une nouvelle branche d'industrie pour Barcelone. Les cordonniers y sont en très-grand

nombre; ils travaillent sans relâche pour en fournir à une grande partie de l'Espagne, aux Indes et à l'Amérique espagnole: on en évalue l'exportation à 700,000 paires tous les ans.

Enfin, encore depuis peu de temps, deux nouvelles manufactures ont été formées, l'une de gazes à points de blondes, et l'autre de verres blancs pour vitrages: celle-ci fournit des carreaux de toutes grandeurs, même de 3 pieds 4 pouces de haut sur 3 pieds de large. Les Barcelonais n'ont pas beaucoup d'invention dans leurs manufactures, mais ils imitent facilement les ouvrages qui viennent d'ailleurs.

Caracteres et Mœurs. Le caractere des habitants de cette ville est le même que celui de toute la Catalogne, dont on parlera dans la suite; cependant il est plus adouci par les relations commerciales qu'y produit la fréquentation des étrangers; mais il conserve une sorte d'âpreté naturelle aux Catalans. Le peuple n'y est point méchant; il est criard, il menace beaucoup, et il frappe rarement. Dans toutes les occasions marquantes, une foule immense se rassemble de jour ou de nuit, soit pour des processions, soit pour des fêtes publiques; mais il n'y survient presque jamais de disputes. Malgré la teinte de brusquerie qui entre dans le caractere des Catalans, malgré l'affluence des étrangers, les rues de Barcelone sont sûres pendant la nuit; elles sont gardées par des patrouilles répandues dans tous les quartiers. Les *Serenos*, qui ont les mêmes fonctions que les *Wachtman* en Allemagne et en Angleterre, contribuent à la sûreté publique. Ils sont armés d'un sabre et d'une pique, et portent un fanal; ils annoncent l'heure et l'état de l'atmosphere. Il en sera parlé plus au long dans la description de Valence, où cet établissement a commencé.

Malgré l'opulence de Barcelone, les richesses y sont réparties d'une maniere qui les rend moins sensibles, et le goût de l'économie, naturel aux Catalans, les tient resserrées et pour ainsi dire inconnues. Le peuple y vit facilement, sans être aisé; mais il devient très-pauvre chaque fois que l'Espagne soutient

une guerre maritime : il s'enrichit, au contraire, lorsque cette guerre a lieu contre la France, par la quantité de capitaux que les armées dépensent et laissent dans le pays.

Les négociants et les commerçants pourroient s'y diviser en deux classes, l'une très-opulente, et l'autre seulement aisée. La noblesse, excepté quelques familles, y étoit peu riche ; mais depuis une vingtaine d'années les revenus se sont accrus d'une maniere prodigieuse : le produit des biens-fonds a presque triplé ; il s'est fait depuis la guerre précédente des fortunes rapides, et la noblesse a participé de cet accroissement de richesses.

Les dames de toutes conditions, depuis la noblesse jusqu'à la haute bourgeoisie, ne portent le costume espagnol que lorsqu'elles vont à l'église ou à pied dans la ville ; mais dans leur maison, dans les sociétés, au bal, au spectacle, elles sont vêtues d'après les modes françaises, qu'elles suivent très-exactement : la plupart de leurs ajustements leur vient de France. La chaussure est un objet important de la parure des femmes : les bas de soie sont très-ordinaires dans toutes les classes ; les souliers sont ornés de broderie en soie, en or, en argent, en perles et en paillettes.

On ne voit dans la ville, parmi les Catalans, ni les grands chapeaux ronds, ni les cheveux plats ou sans poudre, comme dans presque tout le reste de l'Espagne. L'artisan y est toujours bien vêtu ; le simple ouvrier même est souvent frisé et poudré dans son atelier. Les nobles se distinguent les jours de gala par une grande richesse dans les habits ; ce sont de superbes broderies, des velours mélangés d'or et d'argent, et des tissus entiers d'or et d'argent.

Amusements et Sociétés. Tout respire à Barcelone le goût du luxe et des plaisirs ; le spectacle y est suivi avec passion, et l'amour de la danse y regne dans toutes les classes. Des danses publiques avoient lieu autrefois pendant le carnaval dans la salle de spectacle ; on les appeloit *des piécettes*, du nom de la monnoie qu'on donnoit pour y entrer ; ces bals furent défendus

vers 1778, et cette suppression n'avoit jamais cessé d'exciter les plus vifs regrets. Mais, comme on l'a dit, le roi permit en 1798 l'établissement de nouveaux bals publics. La passion de la danse s'est alors relevée avec fureur : on s'est porté en foule à ces bals ; les artisans ont montré un empressement si vif et si décidé, qu'on y vit accourir des individus dont le travail peut suffire à peine à la subsistance de leurs familles ; on a vu même beaucoup de femmes vendre des meubles indispensables à leur ménage pour fournir aux frais de ce genre de plaisir.

Il y avoit outre cela des mascarades brillantes en carnaval ; les grands et les petits, les riches et les pauvres se déguisoient sous diverses formes : ils prenoient les costumes de toutes les nations ; les habits de caractere s'y multiplioient tous les ans ; on y étaloit de la recherche, du goût, et souvent de la magnificence. La promenade de *la Rambla* étoit le rendez-vous principal des masques ; les dames, bien parées, remplissoient les fenêtres, et l'ensemble formoit un très-beau coup d'œil. Des ordres suprêmes ont enlevé ce spectacle et ce plaisir aux Barcelonais. Ils parlent encore avec enthousiasme de cet heureux temps, dont le souvenir et les regrets paroissent également devoir être ineffaçables.

Les habitants se réunissent fort peu en société, et leurs sociétés sont rarement gaies. La noblesse autrefois se rassembloit toutes les nuits, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre ; ces assemblées étoient toujours très-nombreuses, et quelquefois de deux cents personnes. Depuis quelques années elles sont devenues fort rares, et la noblesse vit isolée.

Le spectacle a lieu tous les jours ; on y joue alternativement des comédies espagnoles et des opéras italiens ; il y a même des temps, comme ceux du carnaval, où l'on donne deux représentations par jour, la premiere à quatre heures de l'après-midi, et la derniere à huit ou neuf heures. Les Barcelonais aiment beaucoup ce genre de dissipation ; d'ailleurs il n'est point dispendieux, quoique le prix en soit augmenté depuis 1800.

Les Barcelonais aiment la campagne, et, autant qu'ils le peuvent, ils y passent une grande partie de la belle saison. Il n'y a point de ville en Espagne et peut être en Europe, qui soit environnée d'un aussi grand nombre de maisons de campagne de toutes grandeurs. Il en sera parlé dans le détail des environs de Barcelone.

Fêtes et Cérémonies d'église. Les fêtes d'église à Barcelone sont brillantes et toujours accompagnées de grandes illuminations. Celles de la semaine-sainte sont les plus remarquables: on décore des chapelles dans toutes les églises pour en faire de grands reposoirs ou oratoires; on leur donne la forme d'un temple particulier; quelques-uns sont construits avec élégance; quelques autres avec majesté: le Jeudi et le Vendredi saints, on les remplit de cierges de cire blanche, qui brûlent pendant vingt-quatre heures. Dans les églises paroissiales, on prolonge cette illumination sous la forme d'un cordon autour de la nef. La cathédrale l'emporte à cet égard sur les autres édifices: un grand oratoire en occupe tout le fond, il est couvert de cierges, et l'illumination se prolonge sur deux rangs autour de la grande nef et dans le chœur; on y compte environ 3000 cierges. Il n'y a point de ville, après celle de *Valence*, où l'on fasse autant de processions, et où on les aime avec plus de passion qu'à Barcelone. On n'y voit point cependant de ces momeries superstitieuses capables de détourner l'attention de l'objet principal qui doit la fixer. Trois processions ont lieu dans la Semaine sainte, une le dimanche des Rameaux, une le Jeudi saint, et l'autre le Vendredi saint. Elles étoient autrefois mêlées de flagellants, de pénitents attachés en croix à des barres de fer, de géants couverts de cuirasses et de casques, et d'autres personnages plus ridicules; mais depuis vingt à vingt-cinq ans on les a supprimés, et les processions en sont devenues plus respectables. Elles sortent de l'église à la nuit tombante, et rentrent trois à quatre heures après; leur ensemble est formé par des individus de tous les états; les uns sont en habit noir, les autres sont couverts d'un sac de pénitent à longue queue; il est fait d'une

toile noire et luisante; ouverte par devant au-dessus de la ceinture, et maintenue par un gros cordon de fil blanc auquel un chapelet est suspendu : les uns portent sur la tête une capuche de la même toile qui se termine en une pointe renversée par derrière, et descend sur le devant jusque sur la poitrine, couvrant entièrement le visage, et ne laissant que deux petites ouvertures pour les yeux; les autres ont une autre sorte de capuchon dont la pointe s'élève sur la tête de la hauteur de 24 pouces; beaucoup ont la tête découverte, et leur chevelure frisée et poudrée flotte sur leurs épaules. Les nobles sont distingués par un grand poignard qu'ils portent à la ceinture; ils sont suivis de plusieurs domestiques à leur livrée. Presque tous ont des gants blancs, et portent des flambeaux de cire blanche; ils marchent deux à deux avec beaucoup de gravité, et à une grande distance les uns des autres, afin de laisser un intervalle où traînent les queues des sacs, qui sont longues d'environ 5 pieds. Ces pénitents sont au nombre de 6000. Il en est parmi eux qui marchent seuls entre les deux files, et à la distance d'une vingtaine de pas les uns des autres : ceux-ci ont les pieds nus et le capuchon renversé, une chaîne de fer est attachée à leur ceinture, et traîne après eux sur le pavé : les uns portent sur l'épaule gauche des croix assez pesantes, et les autres tiennent dans les mains les divers instruments de la passion de J. C. Ensuite on voit une compagnie de soldats vêtus et armés à la romaine, commandée par un centurion décoré d'un manteau de pourpre, et portant un drapeau de même couleur ayant les lettres S. P. Q. R.

Une trentaine de brancards, qui different à chaque procession, sont distribués de distance en distance; chacun est porté par douze hommes cachés par les draperies dont ces brancards sont ornés, de maniere que ces grandes machines paroissent marcher toutes seules; au-dessus se voient les représentations des principaux événements de la vie et de la passion de N. S. La plupart des figures sont de bois ou de carton dont l'exécution pourroit être meilleure. Quant aux vêtements, ils sont analogues aux

personnages; ces brancards sont remarquables par la magnificence de leurs ornements; une grande draperie les couvre, et tombe tout autour jusqu'à terre; elle est de velours noir enrichi de galons, de crépines, de broderies et bosses en or de la plus grande richesse, et ils sont en outre plus ou moins décorés par des fleurs artificielles et des bandes de broderies en paillettes et en perles. La France avoit autrefois son brancard; il étoit accompagné à la procession par les Français établis à Barcelone, avec le consul et vice-consul, tous ayant un cierge à la main; ce qui n'a plus eu lieu depuis 1792. Deux heures suffisent à peine pour voir défiler ce cortége.

La consommation de cire qui se fait pendant la Semaine sainte est inconcevable, et dans les trois processions il se brûle près de 30 mille flambeaux de cire blanche du poids de cinq à six livres. C'est donc une grande branche d'industrie et de commerce, quoique la plus grande partie de cette cire vienne de l'Afrique.

Deux autres processions ont lieu également, l'une le 13 juin pour la fête de St. Antoine de Padoue, l'autre le jour de la fête du St. Sacrement; celle-ci est fort longue, bien ordonnée, et imposante. Tous les corps d'arts et métiers s'y réunissent, ayant chacun leur étendard en damas. Les communautés religieuses et une partie du clergé séculier de toutes les paroisses et du chapitre de la cathédrale s'y trouvent, la plupart en chapes et chasubles; tous ont un cierge de cire blanche à la main. Trente-six prêtres viennent après couverts des plus riches ornements, et sont suivis de vingt-quatre en tuniques portant de grands flambeaux en cire blanche. De jeunes enfants, habillés en anges, en St. Jean-Baptiste, en cardinaux, portent de l'encens, des encensoirs, et répandent des fleurs dans les rues. Des chœurs de musique sont distribués de distance en distance. Un détachement de grenadiers entoure le dais. Les magistrats et autres le suivent. La procession est fermée par la compagnie de grenadiers de la garde espagnole et wallone; le reste des troupes est répandu par détachements dans les rues et sur les places. Le

bruit de l'artillerie des remparts se mêle au son des cloches, à celui des tambours et des fanfares militaires (1).

Pendant l'octave de cette fête, des processions moins nombreuses sortent de différentes églises; les habitants s'y rendent, d'autres y envoient leurs domestiques avec des flambeaux : il en résulte toujours une file fort longue de luminaires. Des oratoires sont construits de loin en loin dans les rues où passent les processions, et on s'attache singulièrement à les décorer.

Il est certain que l'aisance qui règne généralement en Catalogne contribue beaucoup à rendre ce peuple sensible aux divertissements, aux cérémonies, et à tout ce qui peut distraire ou délasser du travail; ils ont plusieurs jours de l'année où ils saisissent l'occasion de faire du bruit dans les rues, et de jouir de cette liberté dont ils sont si jaloux. C'est principalement le Samedi saint, au moment où l'on chante à l'église le *Gloria in excelsis* pour annoncer la résurrection : le coup de cloche qui l'annonce est le signal d'un vacarme affreux causé par tous les ouvriers dans leurs boutiques, les portefaix dans les rues, les bourgeois dans leurs maisons; on n'entend que des cris et des coups de fusil. Une autre circonstance non moins turbulente est le jour de la Mi-Carême : de jeunes garçons de dix, douze, quatorze ans, distribués en bandes de trente ou quarante, courent dans les rues; les uns sont armés de scies, les autres sont munis de bûches, de fagots; d'autres portent des paniers destinés à recevoir les dons qu'on leur fait. Ils parcourent les rues en chantant une chanson qui, dans la langue du pays, exprime la recherche qu'ils font de la plus vieille femme de la ville pour la scier par le milieu du corps, en l'honneur de la Mi-Carême. Ils s'arrêtent de temps en temps, sur-tout devant les boutiques; ils redoublent leurs chants : ils ont trouvé

(1) Cette procession étoit précédée autrefois de géants et d'animaux qui étoient mis en mouvement par des hommes cachés dans leur corps; mais tout cela avoit été supprimé depuis trente ans. Les géants ont reparu en 1798.

la vieille ; au même instant quelques-uns d'entre eux tenant la scie des deux côtés, se mettent dans l'attitude de scier ; et en exécutent le mouvement. Ils éprouvent un accueil différent dans les divers lieux où ils s'arrêtent : quelques-uns s'amusent de leur jeu, et leur donnent de l'argent, du pain, du vin, des œufs, du bois qui est censé destiné à brûler la vieille après l'avoir sciée; quelques autres se fâchent du bruit qu'ils font, les renvoient brusquement, et souvent les arrosent de chaudronnées d'eau ; ils remercient les premiers en redoublant leurs chants, et répondent aux autres par des huées et des cris.

Climat de Barcelone. On a beaucoup vanté le climat de Barcelone ; peut-être le méritoit-il autrefois ; les habitants conviennent qu'il est changé depuis quelques années. Il est d'une humidité pénétrante, et les vents d'est y regnent fréquemment. Les vents sud-est et sud-ouest s'y font également sentir, et communiquent à cette humidité un degré de chaleur qui la rend plus malsaine. Ces vents y sont souvent très-violents. Les vents du nord y soufflent rarement, et ce sont ceux qui seroient le plus nécessaires pour balayer l'atmosphere, pour condenser l'air, pour prévenir les effets d'une chaleur humide. Les pluies y étoient, dit-on, rares autrefois ; elles y sont très-fréquentes aujourd'hui, et dans toutes les saisons. Le climat y est inconstant ; on y éprouve souvent les quatre saisons en un jour, et ce passage se fait avec une rapidité étonnante.

Les hivers y sont assez doux; il y a des années où le thermometre de Réaumur n'y descend point au-dessous du sixieme ou du septieme degré; il y en a cependant où il descend au quatrieme et au cinquieme au-dessous de la glace : on assure qu'il n'y neigeoit presque jamais autrefois; depuis quelques années il y neige presque tous les ans, mais la neige y est de courte durée. Les froids y sont rarement secs : l'humidité presque constante qui regne dans l'atmosphere les rend plus pénétrants et plus désagréables ; il y a même des années où les pluies sont

presque continuelles dans cette saison. Les printemps y sont rarement beaux ; on y éprouve dans cette saison une alternative presque continuelle de vents, de pluies, de chaud et de froid : c'est la plus mauvaise saison de l'année. Les étés y sont chauds ; mais les fortes chaleurs n'y durent pas plus de quinze à vingt jours ; elles sont même tempérées par les vents d'est : ces vents rafraîchissent l'air au point de faire passer tout-à-coup l'atmosphere du chaud au froid. L'automne y avoit toujours été la plus belle saison de l'année ; le ciel y étoit serein, et l'atmosphere tranquille ; mais depuis quelques années, elle y est devenue venteuse et pluvieuse.

L'air est toujours humide à Barcelone ; on le doit vraisemblablement à la proximité de la mer et à la fréquence des vents d'est. La conformation du bassin dans lequel cette ville est située peut encore y contribuer : il s'ouvre à l'est, au nord-est, et au sud-est sur la mer ; il est bordé au nord et au nord-est par la riviere de Bezos, et au sud par celle de Llobregat ; il est fermé au nord et au nord-ouest par de petites montagnes. Le vent d'est, qui souffle souvent, est arrêté par ces dernieres ; il s'engouffre dans le bassin, il y dépose les parties aqueuses dont il est chargé ; celles qui s'élèvent des deux rivieres y sont également retenues. Cette humidité est très-sensible en hiver et dans le printemps : en été les chaleurs du jour l'amortissent ; mais au moment du coucher du soleil elle devient très-pénétrante, et on sent des impressions ardentes, quelquefois désagréables.

La disposition de l'atmosphere influe sur la santé. Les habitants de Barcelone se ressentent de l'humidité de l'air ; il regne généralement dans cette ville une disposition au scorbut. Les maladies inflammatoires et les fièvres catarrhales y sont assez communes : elles sont produites par les variations fréquentes de l'air ; les fievres bilieuses y dominent en été, et elles sont inflammatoires. Les maladies n'y sont point cependant bien communes ; les épidémies y sont très-rares ; on y jouit généralement d'une assez bonne santé. Les apoplexies passent pour y être fréquentes ; mais d'après un calcul juste, il n'y en a pas plus

que dans les autres villes d'une population égale : l'académie de médecine a fait des recherches pour connoître les causes de cette prétendue fréquence ; le résultat n'en a pas été satisfaisant.

Auberges. Barcelone a plusieurs auberges principales : la Fontaine d'or, l'Ecu de France, les Quatre Nations, la Fonda (1) ; on y étoit autrefois bien logé, bien couché, et bien servi, moyennant deux piécettes ou deux livres tournois par repas, ou quatre piécettes par jour ; ces prix sont augmentés depuis la guerre ; ils sont de trois piécettes par repas, et de cinq piécettes par jour ; les deux premieres de ces auberges sont beaucoup déchues ; elles sont aujourd'hui très-médiocres. On y trouve plusieurs autres auberges, sous le nom de *Becos*, où l'on ne paie que ce que l'on mange ; il y en a qui ne sont point mauvaises.

Les vivres sont chers à Barcelone : on y paie ordinairement le bœuf six sous six deniers catalans, ou dix-sept sous neuf deniers tournois, la livre de trente-six onces ; le veau huit sous ou vingt et un sous quatre deniers tournois ; le mouton neuf sous neuf deniers, ou vingt-six sous six deniers tournois ; le poisson deux piécettes et demie et trois piécettes, ou cinquante sous et trois livres tournois ; la graisse de porc quatre piécettes et demie, ou quatre livres dix sous tournois ; le lard trois piécettes ou trois livres tournois ; le pain mi-blanc cinq quarts ou environ trois sous tournois la livre de quatorze onces poids de marc ; le pain blanc sept quarts ou quatre sous un denier tournois ; le vin huit sous tournois la pinte ; le lait au même prix ; le charbon quatre livres tournois le quintal ; le bois vert de chêne ou d'olivier, vingt-cinq sous tournois le quintal ; le mauvais bois trois livres tournois une petite charge ; un poulet ordinaire trente sous, et une poularde cinquante sous et trois livres tournois ; les dindons sept et huit livres tournois chacun : on les a vendus jusqu'à quinze livres ; et les agneaux jusqu'à seize, dix-huit, et vingt livres. Ces prix se sont encore élevés depuis la

(1) Il s'en est établi une autre en 1801, sous le nom du Grand-Commerce.

nouvelle guerre contre l'Angleterre, et deviendroient plus considérables, si l'on augmentoit le nombre de troupes destinées à la garnison de cette ville ou aux environs.

Je terminerai la description de Barcelone par un tableau des différents siéges que cette ville a soutenus; ils ont presque tous été signalés par des actes d'intrépidité et d'héroïsme.

Possédée par les Maures, elle opposa, en 802, une résistance opiniâtre aux généraux de Louis, roi d'Aquitaine; elle leur résista pendant dix-sept mois; elle soutint pendant les six dernieres semaines des assauts presque continuels; ses édifices étoient détruits, ses murailles renversées, la moitié de ses habitants tués ou morts de famine: elle résistoit encore; elle fut enfin emportée; les Maures en furent chassés; elle fut peuplée de Français.

Elle fut assiégée, en 985, par les Maures, et emportée après six jours de siége, à la suite d'une victoire que les troupes d'Almanzor, roi de Cordoue, remporterent sur les Catalans; elle fut livrée aux flammes, et presque tous ses habitants emmenés en esclavage; mais le comte Borel la reprit peu de temps après, et s'en assura la possession.

Barcelone étoit, dans le XVe siecle, le foyer de la rebellion de la Catalogne contre Jean II, roi d'Aragon, son souverain: elle soutint un siége contre son roi, et le fit lever en 1462; elle lui opposa la même résistance en 1472; mais assiégée avec des forces supérieures, elle succomba le 17

octobre de cette même année, apres un siége de six mois.

Devenue de nouveau, en 1640, le foyer d'une nouvelle révolte de la Catalogne, elle résista pendant douze ans à tous les efforts de son roi, Philippe IV; elle fut prise cependant en 1652, après un blocus et un siége de dix mois.

Elle résista encore au roi Charles II en 1689; mais elle fut soumise par la force des armes.

Elle succomba, en 1697, sous les efforts des armées françaises, commandées par le duc de Vendôme. Ses habitants étoient armés; ils étoient soutenus par une garnison de 12,000 hommes; ils étoient défendus par le prince de Darmstadt; une armée supérieure accouroit à leur secours, sous les ordres de don François Velasco; cette armée fut battue, et la ville forcée à capituler après cinquante-deux jours de tranchée ouverte.

Elle osa se défendre, en 1706, contre Philippe V, son souverain. Ce prince l'assiégea en personne; mais l'approche d'une flotte anglaise l'obligea à lever le siége.

Le roi que cette ville s'étoit choisi l'avoit abandonnée; les provinces voisines étoient rentrées dans l'obéissance de Philippe V. Les autres villes de la Catalogne étoient soumises, les Catalans étoient domptés, et Barcelone persistoit encore dans sa rebellion; elle osa soutenir un siége en 1713 et 1714, contre les forces réunies de la France et de l'Espagne. Ce siége sera mémorable

à jamais : on y vit des efforts de courage, des traits d'héroïsme dignes des plus beaux siecles de Rome. Les habitants réduits à eux-mêmes, sans troupes, sans garnison, oserent braver des armées nombreuses et aguerries, commandées par des généraux célebres ; ils ne craignirent ni la faim, ni l'infortune, ni la mort.

On vit de simples bourgeois faire les actes les plus héroïques ; on y vit des étudiants de l'université former des bataillons qui furent long-temps invincibles : des prêtres et des moines, l'épée d'une main, le crucifix de l'autre, parcouroient les rangs, animoient les soldats, affermissoient leur courage, les excitoient au carnage au nom du Dieu dont il portoient l'image ; on y vit des capucins, la robe retroussée, la barbe nouée avec un ruban, bénir, charger, ajuster, et tirer les canons : on y vit des femmes, encore plus acharnées, préparer ce qui étoit nécessaire à la défense de la place, courir sur la brèche, se mêler avec les combattants, frapper des coups aussi sûrs que ceux des soldats au milieu desquels elles combattoient.

Rien ne pouvoit les réduire ; ils trouvoient dans leurs pertes de nouveaux motifs à leur courage et à leur obstination. Berwick redoubla d'efforts ; il emporta le bastion de Sainte-Claire (1), qui fut

(1) Il étoit dans l'emplacement qui est occupé aujourd'hui par la citadelle.

arrosé du sang de la noblesse française, les assiégés revinrent à la charge, et s'en emparerent encore. Repoussés de nouveau, ils virent tomber leurs remparts sous les coups redoublés des canons; mais, incapables de terreur, ils firent voir sur la brèche le même courage qu'ils avoient montré derriere leurs murailles. Forcés enfin, succombant sous le nombre, ils se replierent en bon ordre dans la ville; ils y trouverent un nouveau théâtre de leur courage : les rues devinrent des champs de bataille; les combats s'y multiplierent. Battus, ils reculoient, mais pour faire bientôt volte-face et livrer de nouveaux combats; Berwick leur offroit la vie; ils ne se rendoient point. La nuit couvrit de ses voiles des traits d'héroïsme que l'antiquité auroit célébrés; elle couvrit de ses ombres des exploits qui auroient honoré la ville qui en étoit le théâtre, s'ils n'eussent été ternis par le motif qui les dirigeoit. . . . .

Le jour parut; il éclaira les horreurs que la nuit avoit enveloppées de ses ténebres. Le sang ruisseloit partout; les rues étoient jonchées de morts, et les Barcelonais se battoient encore. Les femmes, du haut des maisons, faisoient tomber sur les assaillants des grêles de pierres, de bûches, de poutres, de tisons enflammés. Berwick offrit de nouveau la vie; il ne fut point écouté : on vouloit encore combattre. Il fit mettre alors le feu aux maisons; les flammes s'éleverent dans les airs, et ce fut le moment où les Barcelonais céderent; ils

se rendirent (1); mais ils conserverent leur haine et leur fierté. Ils virent brûler leurs drapeaux par le bourreau; ils perdirent leurs priviléges; ils furent punis de leur rebellion; leur rage devint impuissante, mais elle ne se conserva pas moins dans le cœur des rebelles: elle y étoit gravée trop profondément. (*V.* p. 35 ci-dessus.)

Ainsi tomba cette ville orgueilleuse et puissante, qui avoit osé tant de fois lever une tête altiere et menaçante contre ses princes; qui avoit osé lutter contre les deux premiers souverains de l'Europe; qui avoit contre-balancé long-temps leur puissance. Elle tomba; mais assujettie à de nouvelles lois, soumise à la domination tranquille de ses maîtres légitimes, elle reprit bientôt un nouvel éclat; elle devint encore une ville également riche et puissante.

EXCURSIONS HORS DE BARCELONE.

Citadelle. La ville est défendue par une citadelle située à son extrémité du nord-est. Elle a été construite dans le XVIII[e] siecle par les ordres du roi Philippe V, lorsqu'il eut réduit les Catalans à son obéissance. Cette citadelle occupe une étendue assez considérable sur un emplacement qui faisoit partie de la ville, et qui contenoit six cents maisons, trois couvents, et une église paroissiale. On y voit de bons remparts de fortifications en tous genres, munis de fossés. Il s'y trouve un état major, composé d'un gouverneur, d'un lieutenant de roi, d'un major et aide-major, et d'un bataillon d'infanterie qui fait

(1) Le 13 septembre 1714.

sa garnison ordinaire. Cette citadelle ne peut servir à contenir la ville ni à la défendre, étant trop peu élevée pour la commander dans son intérieur; elle ne domine que les maisons voisines de la porte de nord, et est elle-même dominée par le *MontJouy*, qui pourroit l'écraser; elle est également trop basse du côté des campagnes, et sa situation éloignée ne lui permettroit de protéger la ville que dans un point extrêmement resserré.

Le port de Barcelone est situé au-dessous de la citadelle, entre la ville et Barcelonnette, et à son extrémité orientale; il est précédé d'un mouillage qui s'étend au-dessous de la muraille de mer jusqu'à *Mont Jouy*. L'un et l'autre n'étoient au commencement du XVIe siecle qu'une plage, qui avoit cependant plus de fond qu'il ne s'y en trouve aujourd'hui. L'ancien port étoit de l'autre côté de *Mont Jouy*, et derriere cette montagne qui le séparoit de la ville. Il étoit formé et abrité par un môle, qui fut construit, en 1477, par *Stació*, ingénieur d'Alexandrie; mais ce port fut comblé et le môle détruit par des orages dans le XVIe siecle. Le port actuel n'est qu'un grand bassin formé par des jetées, contenu par des quais solides, et sur toute une face par les remparts de la ville. Tant que ce ne fut qu'une plage, le fond d'eau s'y trouvoit assez considérable; mais depuis qu'on l'a encaissée pour lui donner la forme d'un bassin, le sable qui y pénetre s'y arrête, et s'y trouvant resserré et sans issue s'y amoncelle, et le comble ainsi peu à peu. Tous les jours son fond diminue insensiblement, malgré le travail des pontonniers employés à le nettoyer. Les grands navires ne peuvent y entrer, et les frégates n'en peuvent approcher qu'à une distance d'une demi-lieue.

L'entrée de ce port est difficile, et quelquefois même dangereuse, étant fermée par une barre souvent très-haute, et provenant de la jonction du *Bezos* et du *Llobregat*; ces deux fleuves se jettent dans la mer, le premier derriere la citadelle, et le second derriere *Mont Jouy*; cette direction porte leurs cours l'un vers l'autre, et leur conflit arrête une quantité de sable dans le port. On avoit eu l'idée de rejeter plus loin ces embouchures,

et de leur donner une autre direction, ce plan a été abandonné. On avoit aussi formé le projet de transporter le port à la partie méridionale et occidentale de la ville, c'est-à-dire, entre le Mont Jouy et les remparts de la ville ; il auroit été très-vaste, et pouvoit se prolonger en-dedans le long des murs. Ce projet n'a pas été mis encore à exécution. On vient d'adopter, il y a quelques années, le projet de M. le brigadier Smith, qui se borne à prolonger la jetée de beaucoup en avant, et à procurer par là une enceinte où les vaisseaux trouveroient trente-six pieds de fond.

Malgré les inconvénients dont on a parlé, le port actuel est assez sûr, bien abrité, et très-fréquenté ; on le voit toujours rempli de navires appartenants à différentes nations ; le relevé d'une des dernieres années, en offre près de cinq cents aux Espagnols, deux cents aux Français, cent cinquante aux Anglais, soixante aux Danois, quarante-cinq aux Hollandais, et plus de trois cents de divers autres pays.

Le Mont Jouy. La montagne appelée le *Mont Jouy*, est située au bord de la mer à l'extrémité du sud, à l'ouest de Barcelone, sa partie la plus élevée est occupée par une forteresse qui en a pris le nom. Elle est grande, spacieuse, et belle ; l'art y a épuisé toutes ses ressources pour en augmenter la force, rendre l'attaque plus difficile, et la défense plus assurée. Cette forteresse a un gouverneur particulier, un major, et une garnison formée par un détachement de gardes espagnoles ou wallones prises de la garnison de Barcelone. Le Mont Jouy domine d'une maniere imposante la ville, le port, la citadelle, les campagnes voisines, et une grande étendue de mer.

Barcelonnette est une petite et nouvelle ville qui tient à Barcelone, et semble être un de ses faubourgs. Elle est située au sud-est de cette ville, entre la porte de mer et le fanal du môle qui avance dans la mer. L'emplacement que Barcelonnette occupe étoit un vaste terrein inutile, où l'on voyoit éparses quelques baraques de pêcheurs. Le marquis *de la Mina*, capitaine général de la Catalogne, conçut le projet d'employer utilement ce sol en le rendant à la fois un entrepôt et l'asile des gens at-

5.

tachés à la navigation. Vers le milieu du XVIII[e] siecle, il y fit construire une nouvelle ville sur les plans de Don Pierre Cermeno, et sous la direction de l'architecte *Ribas*. Sa forme est un carré parfait, percé régulierement en vingt-quatre rues, chacune ayant un peu plus de vingt-cinq pieds de large. Quinze rues sont directes et paralleles, coupées par neuf autres à des distances égales. Les maisons sont uniformes, bâties en briques, ayant un seul étage d'une même hauteur, sur vingt-cinq pieds et demi de face. Elle a deux places, celle de *Saint-Michel* et celle de *Los boteros*, et deux grands corps de casernes. Sa paroisse est sous l'invocation de saint Michel; la façade de cette église a deux corps d'architecture, le premier de huit colonnes accouplées avec trois grandes portes, le second de quatre colonnes aussi accouplées; ces deux corps sont surmontés d'un fronton triangulaire, et ornés de trois statues, une de la *sainte Vierge*, l'autre de *saint Michel*, et la troisieme de *saint Gonzalez Telmo*. L'église forme une sorte de croix grecque avec des piliers groupés de colonnes dans le genre gothique, et dont le volume diminue la délicatesse et l'agrément. La sépulture du marquis de *la Mina*, qui fut à la fois le fondateur de Barcelonnette et de cette église, se fait remarquer près du maître autel du côté de l'épître : on voit le buste de ce général exécuté en bas-relief, accosté de trophées militaires et orné de divers attributs relatifs à sa famille, au-dessous est une inscription latine : il mourut le 25 janvier 1767.

La vue de *Barcelonnette* fait plaisir au premier coup d'œil, mais la trop grande uniformité de ses rues et de ses maisons la rend monotone, et en diminue l'agrément. Elle est presque en totalité habitée par des troupes, des matelots, et autres gens dépendants de la marine.

ENVIRONS DE BARCELONE.

On a déjà dit que la ville de Barcelone étoit entourée de campagnes belles, riantes, fertiles, bien cultivées, couvertes d'arbres de toutes les especes, et de productions de tous les genres. Elles forment dans l'ensemble une plaine oblongue, irréguliere, entourée par des montagnes peu élevées, et qui va se terminer au bord de la mer.

Les maisons de campagne couvrent presque toute sa surface depuis les portes de Barcelone jusqu'au pied et sur les côtes des montagnes situées au nord-ouest de cette ville; plus loin elles se prolongent au nord vers la riviere de *Bezos*, et à l'ouest sur le chemin qui conduit au *Llobregat*. Elles occupent une étendue d'environ trois lieues; on ne peut arriver par aucun côté dans cette ville sans voir des suites multipliées de ces maisons, nommées *Torres*, que le voyageur étonné prend de loin pour des peuplades considérables.

Plusieurs de ces maisons sont belles, et, en général, toutes sont agréables; beaucoup sont décorées avec goût, souvent ornées de peintures à fresque, et ayant de l'eau en abondance; celles à mi-côte sont les plus avantageusement situées; la vue s'y promene à la fois sur les maisons de campagne qui couvrent la plaine, sur la ville de Barcelone dont elle suit le développement, et sur

une étendue immense de mer. Ces habitations ont presque toutes un défaut bien essentiel pour ce pays, c'est de manquer d'arbres. On n'y voit point d'allées couvertes, de bosquets, ni même de berceaux; ces objets les orneroient d'une maniere agréable, et seroient fort utiles dans un pays chaud.

Le village de *Saria*, qui termine le tableau de cette plaine, est situé sur le penchant de la colline distante d'une lieue de la ville, et vis à vis d'elle. Il est dans une position délicieuse, et domine sur toutes les maisons de campagne qui le précedent. Le coup d'œil y est magnifique. Ce village est remarquable par l'abondance et la pureté de ses eaux, par les belles maisons qu'il contient, et par la bonne compagnie qui s'y rassemble dans la belle saison.

Il a un couvent de capucins dont les religieux sont en grand nombre; leurs jardins sont vastes, percés de belles allées, et ornés d'abris, de terrasses, d'amphithéâtres; le tout bien soigné. On y voit des monuments de patience et d'adresse: ce sont différentes représentations de sujets de piété, exécutées en petites figures de terre; des figures d'animaux, des édifices, des arbres même travaillés avec assez de délicatesse: c'est l'ouvrage de quelques-uns des religieux de cette maison.

Dans ce village on vient oublier l'étiquette de la ville; les rangs semblent chercher à s'y confondre; on y éloigne le souvenir des affaires, et on

y jouit de ce calme heureux, qui caractérise la nature sous un beau climat.

Route de Barcelone *jusqu'aux* frontieres du royaume d'Aragon, 34 lieues 1 quart. (*V.* l'atlas, pl. 8.)

BARCELONE à	lieues.
Saint-Féliu, *village.*	1 ¾
Venta de Molins de rey. } Le Llobregat, *riviere.* } Pont de Molins de rey. }	½
S. André de la Barca, *village.*	1 .
Martorell, *petite ville.* } La Noya, *riviere, pont de bois.* }	1 .
Vegnda Alta, *village.*	1 .
Masquefa, *village.*	1 .
Piera, *village.* } La Noya, *riviere sans pont.* }	2 .
Valbona, *village.*	½
Fuente de la Reyna, *village.*	½
La Pobla, *village.*	1 .
Villanova, *village.*	½
Igualada, *ville.*	1 ½
Yorba, *village.*	1 .
Venta del Gancho.	1 .
Santa-Maria, *village.*	½
Por Carises, *village.*	1 [illegible]
Meson nueva de Monmaneu.	½
Hostalets.	1 .
Cervera, *ville.*	1 .
Curulla, *village.*	1 .
Tàrrega, *ville.*	2 [illegible]

Vila Crassa, *village.*	1 .
Bellpuch, *ville.*	1 .
Gormez, *village.*	. $\frac{3}{4}$
Molleruz, *village.*	. $\frac{3}{7}$
Vall-Fonga, *village.*	1 .
Belloch, *village.*	1 .
Le Segre, *riviere et pont.* } Lerida, *ville.*	2 .
Alcaraz, *village limite de la Catalogne et de l'Aragon.*	2 .

On sort de Barcelone par la porte de *San Antonio*, on traverse les campagnes dont on a parlé, on laisse la mer à gauche, et on suit un chemin bien tracé, large, et bordé d'arbres qui laissent apercevoir de chaque côté plusieurs villages distribués dans les terres; à gauche, ceux de *Sans* et de *Sanboy;* à droite, *Sarraria*, *San-Just*, *Pluves*, et *Ginestera :* on passe à *l'hospitalet*, ensuite à *San-Feliu.* Celui-ci est grand et tres-peuplé; on le traverse dans sa longueur par une belle rue, où l'on voit un grand nombre de maisons bien décorées. On laisse à la droite et à peu de distance le village de *Molins de Rey;* on passe à la *Venta*, du même nom; aussitôt après on parvient, par une courte avenue plantée de peupliers, *au pont de Molins de Rey*, sur lequel on traverse la riviere du *Llobregat.* Ce pont, bâti depuis peu de temps, est un peu lourd; mais il est d'une construction solide, et orné de chaque côté d'un trottoir pour les gens à pied. On en sort par une autre avenue pareille,

laissant à gauche le chemin qui conduit à *Tarragone* et à *Valence*, ainsi que le village de *Pereja*: on tourne à droite, passant au village de *San Andre de la Barca*, et une heure après on arrive à *Martorell*. Avant d'entrer dans cette ville on découvre à droite, assez près du chemin, un pont sur le Llobregat; il est très-élevé, étroit, percé de trois arcades, et on le nomme dans le pays *Pont du Diable*. Sa construction est attribuée à Annibal; mais des fragments de ruines romaines qu'on trouve au bas des piles, prouvent qu'il a été construit dans un temps postérieur.

Martorell fut la *Telobis* des Romains; c'est une petite ville, sale, mal percée, et mal bâtie: elle est située sur *la Noya*, au confluent de cette riviere et du *Llobregat*; elle a une église paroissiale, un couvent d'hommes, et une caserne: ses habitants sont laborieux; les femmes y font des dentelles et des blondes: elle a une auberge assez passable. Près de cette ville on voit un arc triomphal de construction romaine. En sortant de Martorell, on passe la riviere de *Noya* sur un pont de bois, et peu après on jouit de la vue intéressante de la montagne de Mont-Serrat, renommée en Catalogne par un célebre et riche monastere de bénédictins. Cette montagne est formée d'un assemblage de cônes immenses, placés les uns au-dessus des autres, sur un assise de rochers, élevé à plus de 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ces rochers sont absolument nus, et on n'y

aperçoit de loin aucune trace de végétation, mais à mesure qu'on en approche, ces lieux sauvages prennent un aspect plus riant. On y trouve des bosquets d'arbres toujours verts, des plantes aromatiques de toute espece, et des retraites charmantes habitées par des hommes heureux que la philosophie seule suffiroit pour retenir dans ce séjour, mais qui trouvent dans la religion et dans une vie réglée de plus grandes consolations encore. Je me suis trop étendu sur ce lieu admirable dans mon Voyage pittoresque d'Espagne, pour en parler ici longuement, et je préfere y renvoyer le lecteur, ou laisser jouir le voyageur qui le visitera de toutes les impressions qu'il ne manquera pas d'éprouver

Cette montagne, qu'on ne cesse d'apercevoir pendant quatre lieues, fixe l'attention du voyageur, qui arrive à *Piera* sans s'en apercevoir, après avoir traversé les villages de *Veguda-Alta* et de *Masquefa*.

Piera est un assez grand village situé sur une hauteur. On y voit de grandes chaînes de fer suspendues à la porte d'une maison : on en retrouve souvent de pareilles en Espagne, principalement dans les provinces de la couronne d'Aragon : elles indiquent qu'un roi a logé dans la maison où elles sont placées. L'auberge de *Piera* est mauvaise. On sort de ce village par une descente rapide; on passe *la Noya* à gué; on remonte par un chemin rude et difficile; on parcourt pendant long-temps

des montagnes granitiques, seches, stériles, et inhabitées. On parcourt en descendant une suite de petits vallons charmants, où la fraîcheur de l'eau qui les arrose, jointe à la verdure qui les couvre et aux arbres qui les embellissent, flattent agréablement la vue. On remonte encore de nouvelles montagnes, d'où l'on sort pour entrer dans la plaine où est situé *Igualada*. On arrive dans cette ville après quatre heures et demie de marche, et après avoir traversé les villages de *Vallbona*, de *Fuente de la Reyna*, de *la Pobla*, et de *Villa-nova*. On a laissé à droite celui d'*Esparraguera*, et à gauche quelques petits villages ou hameaux. Pendant cette route on suit souvent les bords de *la Noya;* quelquefois on marche dans son lit; on la passe à gué une douzaine de fois; aussi le chemin est-il boueux, difficile, dangereux même, et quelquefois impraticable dans les temps de pluie. Il est égayé par des fabriques ou moulins à papier situés agréablement : c'est la partie de la Catalogne où ces sortes d'établissement sont le plus multipliés, et ils fournissent à une branche importante du commerce de cette province.

IGUALADA est une ville d'environ 12,000 ames, assez grande, située dans une plaine riche en blé et en oliviers; elle est entourée d'un grand faubourg, embelli par des arbres et par des maisons construites depuis peu de temps. Elle a une église paroissiale, trois couvents de religieux, un vicaire-général de l'évêque de Tortose, pour l'exercice de

la juridiction ecclésiastique, et un alcade major pour l'administration de la justice. On y fabrique beaucoup d'armes à feu, qui sont renommées. Il y a aussi plusieurs manufactures d'indiennes ou toiles peintes.

Le chemin devient assez beau en sortant d'*Igualada*, mais en partie dégradé par des ornieres profondes. On franchit encore des montagnes arides et incultes; on passe au village d'*Yorba*, à la *Venta del Gancho*, aux villages de *Santa-Maria* et de *Porcarises*, à *Meson nueva de Monmaneu*, et aux *Hostalets*. Là se découvre la ville de *Cervera*, située sur une hauteur; elle se développe à mesure qu'on s'en approche; les campagnes deviennent plus belles, et par des échappements entre les montagnes dont on est environné, on aperçoit un beau pays. Parvenu au pied de la montagne où *Cervera* est situé, on arrive dans cette ville par une côte longue et assez rude, quoique adoucie par plusieurs contours.

CERVERA, en latin *Cervaria*, est une petite ville qui, du côté de Barcelone, est placée sur une hauteur considérable, et qui du côté opposé est située au niveau et à l'entrée d'une plaine vaste, superbe, et riche. Cette ville est entourée de murailles qui s'ouvrent par sept portes. Quelques-unes de ses rues sont assez bien pavées. Elle a une église paroissiale à trois nefs et de construction gothique; cinq couvents de religieux, une commanderie de

l'ordre de Saint-Antoine, qui a été éteint en Espagne en 1791; un hôpital pour les malades, un hospice de la Miséricorde, cinq colléges, une université, un gouverneur, et environ cinq mille habitants. Les deux couvents des minimes et des capucins sont dans les situations les plus heureuses; le premier, placé sur le bord de la hauteur, domine toute la partie du côté du chemin de Barcelone; le dernier est situé hors de la ville du côté opposé, et est au milieu d'une campagne riche, fertile, et environné d'arbres, de jardins, et de ruisseaux.

Cette ville a été assiégée deux fois, une en 1652, par le comte de Mortemart, au nom du roi, dans le temps où elle suivoit, ainsi que le reste de la Catalogne, le parti de la révolte; et l'autre fois, au commencement du XVIIIe siecle, pendant la guerre de la succession d'Espagne, par les armées combinées des Catalans et des Allemands; cette ville soutenant alors la cause du nouveau souverain. Lors du premier siége elle fut prise; mais elle se défendit lors du dernier avec courage et avec succès.

Instruction publique et Université. Cervera fut le lieu de la naissance de *Jérôme Loreta*, théologien du XVIe siecle, dont il reste quelques écrits de théologie imprimés en 1670. C'est presque la seule ville de la Catalogne qui garda au roi Philippe V la foi qu'elle lui avoit jurée. Ce prince pour l'en récompenser, y fonda, en 1718, une université, qu'il forma de la réunion de toutes celles de cette province, qu'il supprima.

On y enseigne la grammaire latine et les sciences. Elle a 43 professeurs, savoir :

Pour la grammaire latine et les humanités,	5	43.
Pour les mathématiques,	1	
Pour la philosophie,	5	
Pour la médeciné,	7	
Pour le droit canonique,	9	
Pour le droit civil,	9	
Pour la théologie,	7	

On y compte environ 800 écoliers. Ceux de ces professeurs qui sont ecclésiastiques séculiers parviennent, après un certain temps de régence, à des canonicats de cathédrale; il leur en a été réuni un de chacune des huit cathédrales de la Catalogne : ils y passent à leur tour par rang d'ancienneté.

On donne aussi une éducation particuliere aux jeunes filles dans l'*Hospice de la Miséricorde ;* cette école est sous la direction d'une maîtresse, et d'un ecclésiastique.

Il y a cinq colléges qui sont réunis à l'université : ceux de l'*Assomption*, de la *Conception*, le collége *Séculier*, celui des religieux de *Cîteaux*, y ont été transférés ; les trois premiers de *Lerida*, et le dernier de *Poblet*. Le cinquième, celui des *Ochenta*, ou des *Quatre-Vingts*, est de création nouvelle; il est ainsi nommé de la quantité des écoliers qui y sont entretenus, pris à nombre égal dans les différents dioceses de la Catalogne : celui-ci est actuellement dans l'ancienne maison des jésuites, et doit être placé dans l'intérieur même de l'université.

Le séminaire peut être regardé encore comme un collége de cette université : on y entretient environ cent étudiants. Malgré tous ces établissements, l'université ne répond point à l'idée qu'on pourroit en concevoir. Elle manque de plusieurs établissements désirables pour former de bons éleves dans quelques-unes des parties dont elle est chargée. Elle n'a ni amphithéâtre d'anatomie, ni jardin de botanique, ni laboratoire de chimie et de pharmacie, ni machines de physique, ni cours de médecine clinique. Il en résulte qu'on n'y enseigne ni l'anatomie, ni les opé-

rations de chirurgie, ni la botanique, ni la pharmacie, ni la chimie, ni la matiere médicale démonstrative, etc., etc. Les professeurs en médecine suivent encore la medecine *galénique*; ils en font un mélange avec celle de *Boerhaave*, et l'une défigure l'autre. Ceux de philosophie suivent en grande partie le *péripatétisme*, auquel ils associent les préceptes de *Jacquier*: il en résulte un tout inintelligible. Ceux de théologie s'en tiennent à la *morale scholastique*, et ne s'étendent point jusqu'à la *dogmatique*. L'édifice de l'université a de la magnificence; il est d'une très bonne architecture; il a presque autant en profondeur qu'en longueur. Sa façade, de 319 pieds, est assez bien décorée; on a ménagé dans l'intérieur deux grandes cours entourées d'arcades, où les étudiants attendent les heures de leurs classes; on y compte plus de 80 colonnes.

Le territoire de Cervera est très-fertile et fort bien cultivé; il produit en abondance du vin, de l'huile, des grains, et des légumes; les campagnes y sont belles et riantes, sur-tout dans la partie qui avoisine la plaine d'*Urgel;* mais la ville a l'aspect le plus triste; les étudiants et les suppôts de son université font la partie la plus marquante de sa population; elle paroît même déserte dans le temps des vacances.

En sortant de Cervera, on traverse la vaste plaine d'*Urgel*, riche en blés, en vignes, et en oliviers; l'œil se promene au loin sur des tapis de verdure, et il aperçoit quelques échappements dont l'ensemble est agréable. On arrive bientôt au village de *Curulla*, et une heure après à *Tarrega*.

Cette ville est située dans une plaine agréable, et sur un territoire qui produit de l'huile, du vin, des grains, des légumes, du chanvre. Elle a une

église paroissiale, trois couvents de religieux, une ancienne commanderie de Saint-Antoine supprimée, un hôpital qui étoit à la charge de cette commanderie, une société économique, et un alcade major pour l'administration de la justice. Deux corps de casernes sur une place hors de la ville sont formés de deux pavillons symétriques assez petits. On ne compte dans cette ville qu'environ deux mille habitants; elle fait cependant un commerce considérable en grains, en vin, et en huile; on y tient chaque semaine deux marchés qui sont très-fréquentés; ils abondent sur-tout en grains, qu'on y apporte de toute la plaine d'Urgel. Cette ville fut le lieu de la naissance de *Gabriel de Tarrega*, médecin du XVIe siecle, qui a laissé plusieurs écrits médiocres. L'auberge est une des plus mauvaises de la Catalogne.

A une lieu après Tarrega, on laisse sur les côtés les deux petites villes de *Vertu* et d'*Angle-Sola*. La premiere, au sud de Tarrega, qui a environ 1700 habitants, est fameuse par une foire très-fréquentée, sur-tout pour la vente des mulets; elle se tient tous les ans au mois d'avril, et elle dure huit jours; la seconde, à l'ouest, a un couvent de trinitaires, et une population de 1000 personnes. On passe au village de *Vilagrassa*, d'environ 500 habitants; et après trois heures, on arrive à *Bellpuch*, petite ville d'environ 1200 personnes. Elle est mal bâtie et mal habitée, située au

milieu d'une campagne très-productive en vin, en huile, en grains et en amandes.

Edifices de Bellpuch. Cette ville a un couvent de franciscains qui renferme quelques objets dignes de la curiosité du voyageur. Il est situé à deux portées de fusil sur la gauche et sur la pente d'une colline ; il fut fondé par la maison de Cardona, à laquelle appartient la seigneurie de Bellpuch. Ce couvent a deux cloîtres carrés l'un au-dessus de l'autre ; à l'extrémité du cloître inférieur est un escalier en limaçon qui conduit au clocher ; il est construit de maniere que le noyau reste percé d'une ouverture qui forme un œil d'environ deux pouces, par lequel on regarde du haut en bas. On le fait remarquer aux curieux comme une merveille, quoiqu'il n'y ait rien de bien extraordinaire. Le cloître supérieur mérite d'être vu ; il est du genre gothique, soutenu par de petites colonnes accouplées, de marbre blanc, posées à hauteur d'appui ; leurs chapiteaux sont ornés de sculptures très-délicates représentant des figures humaines, des figures d'animaux, des fleurs, des feuillages, et autres objets formant des groupes de toutes les manieres. L'église, construite en 1507, aux frais de Raymond de Cardona, vice-roi de Sicile, est grande et bien bâtie ; on y voit le mausolée de ce Seigneur, mort en 1521. C'est un grand ouvrage en marbre, et l'un des plus beaux morceaux de sculpture de la renaissance des arts.

En quittant Bellpuch, on passe successivement au village de *Gomez* et à celui de *Molleruza*, dont les maisons sont construites en terre, et l'auberge très-mauvaise ; à ceux de *Vallfonga* et de *Belloch* ; on laisse sur les côtés les villages de *Sidamon*, de *Fondarella*, de *Palma*, et d'*Alamos*.

A Belloch, les campagnes commencent à se dégarnir ; elles sont sans arbres, arides, et coupées

par de petits monticules. Une heure après on découvre les clochers de *Lerida*. Cette ville se développe à mesure qu'on en approche, et se présente bientôt dans toute son étendue. Les campagnes voisines s'embellissent, les arbres se multiplient, la culture plus répandue y paroît soignée, et Lerida semble s'élever au milieu de superbes jardins. On arrive à cette ville par une belle avenue d'un quart de lieue, faite en forme de chaussée, et plantée de peupliers. On passe *la Segre* sur un assez beau pont de pierre, composé de sept arches, et construit sur les ruines d'un pont romain. On y est visité par la douane; on y présente aussi les passe-ports, qui sont transmis au gouverneur, et rendus aux voyageurs à leur auberge.

LERIDA, en latin *Ilerda*, occupe un rang également distingué dans l'histoire ancienne et dans l'histoire moderne, par les grands événements qui eurent lieu dans son enceinte et au pied de ses murailles. Elle fut la capitale du pays des *Ilergetes* long-temps avant la premiere invasion des Romains en Espagne; elle avoit alors ses princes particuliers, dont les derniers, *Mandonius* et *Indibilis*, après avoir changé souvent de parti entre les Carthaginois et les Romains, furent les victimes de ces deux peuples; *Mandonius* fut livré par ses propres soldats aux Romains, et *Indibil* ou *Indibilis* périt dans une bataille qu'il leur livra. Ce fut dans les champs de *Lerida* que *Scipion* remporta une victoire signalée sur *Hannon*, général carthagi-

nois, l'an 537 de la fondation de Rome. Ce fut aussi sous les murailles de cette ville que *Jules-César* triompha des lieutenants de *Pompée*, l'an 705 de Rome, et avant l'ere chrétienne 46.

La beauté de sa situation et la fertilité de ses campagnes attirerent l'attention des Romains, et aussitôt qu'ils en eurent fait la conquête, ils y établirent des colonies, et lui donnerent le titre de *Municipium Ilerdense*. Cette ville étant tombée sous la domination des *Goths* reçut la religion chrétienne, et fut le siége d'un concile célebre qui s'y tint en l'an 546, et selon d'autres en 524 (1). Subissant encore le sort du reste de l'Espagne, elle devint la proie des *Maures*, et fut d'abord assujettie aux califes de Damas, ensuite aux rois maures de Cordoue; mais son propre gouverneur ayant levé l'étendard de la révolte et usurpé l'autorité, elle eut un roi particulier.

Enfin, l'an 1149, Raymond Berenger, dernier comte de Barcelone, qui venoit de monter sur le trône d'Aragon, fit la conquête de Lerida sur les Maures: de ce moment elle fit partie de la Catalogne. Ses habitants ne dégénérerent point sous leurs nouveaux souverains des vertus de leurs ancêtres: conduits par Jacques Ier, roi d'Aragon, ils

(1) Il s'y en est tenu quelques autres. Celui qu'on rapporte vers l'an 542 est remarquable par deux de ses canons : l'un défend aux ecclésiastiques de tremper leurs mains dans le sang humain, et l'autre permet d'administrer la communion aux magiciens à la fin de leur vie.

contribuerent beaucoup à la prise de *Valence*, en 1238; ce qui valut à leur ville l'honneur d'envoyer une colonie pour en repeupler une partie, et de lui donner ses poids et mesures. Dans les derniers temps ils ne se distinguerent pas moins sous les ordres de don George Brice, leur gouverneur, en opposant deux fois la plus vigoureuse résistance aux armées françaises : c'est ainsi qu'ils firent lever le siége de leur ville au comte d'Harcourt, en 1646, et au prince de Condé, en 1647. Mais, soulevés avec le reste de la Catalogne contre Philippe V, ils furent assiégés par le duc d'Orléans, leur ville emportée d'assaut le 12 octobre 1707, et livrée au pillage. Ceux des habitants qui se réfugierent alors dans le château se rendirent après un mois de résistance inutile.

Situation. Etendue. Lerida est sur la pente d'une colline, au haut de laquelle est situé le château, sur la rive droite et occidentale de la riviere de Segre qui en baigne les murs. On y reconnoît encore la même position qu'elle avoit sous les Romains ainsi que Lucain en donne la description. Cette ville est longue, étroite, presque triangulaire, mal percée et mal bâtie. Ses rues sont resserrées, tortueuses, inégales, pavées avec des blocs pointus, enfoncés plus ou moins; elle n'a qu'une rue de passable, et qui seroit belle si elle étoit plus large; elle a un quart de lieue de long. Quoique fort triste dans son intérieur, Lerida a cependant un de ses quartiers bien situé, c'est celui du côté de la riviere. On y a construit depuis peu de temps (1) un beau quai qui s'étend dans toute sa longueur, réunissant le double

(1) On le doit aux soins d'un Français, *Louis Blondel Drohuot*, alors gouverneur de Lerida.

avantage de contenir les eaux de la Segre et de fournir aux habitants un moyen de dissipation : on en feroit même une promenade si on y plantoit des arbres; la vue s'y porte sur la riviere qui passe au-dessous, sur les arbres qui en garnissent les rives, et sur une vaste étendue de campagnes richement boisées, ornées d'une belle culture, et fertilisées par les eaux de cette riviere.

Population. Environ 18,000 habitants.

Clergé. Son évêché est suffragant de la métropole de Tarragone; on en estime le revenu à 93,000 liv. de Catalogne, ou 248,000 liv. tournois. Son diocese comprend 250 paroisses, 3 chapitres de collégiale à *Monzo*, à *Tamarite* et à *Alveda*, et 2 chapitres de cathédrale à *Lerida* et à *Roda* en Aragon; ce dernier est composé de chanoines réguliers de l'ordre de S. Augustin. Lerida a un chapitre de cathédrale, 4 paroisses, 8 couvents d'hommes, 3 de femmes, 1 hôpital et 1 collége. Il y avoit aussi une commanderie de l'ordre de saint Antoine, qui a été supprimé en 1791.

Le clergé de la cathédrale comprend 6 dignitaires, 23 chanoines, 6 prébendiers, 18 chapelains, 33 bénéficiers, 4 psalmistes et un silenciaire. Les chanoines jouissent d'environ 3000 piastres (11,250 liv. tournois) de revenu.

Administration civile et militaire. Cette ville a un gouverneur militaire et civil, un lieutenant de roi, un major, une petite garnison, un alcade-major pour l'administration de la justice.

Instruction publique. Elle avoit une université établie en 1300 par Jacques II, roi d'Aragon, qui fut fameuse dans les XIVe et XVe siecles, et se glorifioit d'avoir reçu aux degrés *saint Vincent Ferrier* et le pape Calixte III. Mais au commencement du XVIIIe siecle, Philippe V la supprima. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un collége qui est maintenu par l'évêque; soixante jeunes clercs y sont entretenus et instruits gratuitement. Des religieuses franciscaines donnent aussi l'instruction publique et gratuite aux jeunes filles.

Cette ville a donné le jour au prédicateur *Christophe Galvez*,

et au jurisconsulte *François Moli*, dont il reste des écrits sur le droit canon.

Edifices publics. Au haut de la colline on voit les restes d'un palais dans lequel les rois d'Aragon avoient habité; là se trouvoit aussi l'église cathédrale qui a été transférée de nos jours dans la ville. Cette église contenoit des monuments respectables qu'on a laissés pendant long-temps exposés aux injures de l'air et à la main destructive des ignorants; enfin, en 1781, on les a transférés dans la ville; ce sont: le tombeaux d'*Alfonse* IV, roi d'Aragon et comte de Barcelone, mort en 1325, dont il ne reste plus qu'une urne de bois peinte en noir, avec une inscription; le tombeau de *Nicolas Moratell*, homme célebre dans le XVI[e] siecle par ses vertus et ses connoissances dans les langues hébraïque, grecque, latine, et la théologie; le mausolée de *Louis de Requesens*, mort en 1509; une statue de marbre; enfin deux inscriptions romaines.

La cathédrale est le seul édifice de Lerida qui puisse fixer un moment l'attention, elle est bâtie depuis très-peu de temps. On y monte par une double rampe d'environ vingt marches qui conduit à une terrasse sur laquelle les portes de l'église s'ouvrent. Ces rampes se terminent par deux grandes grilles de fer, et la terrasse est décorée d'ornements du même métal. La façade est ornée de six grands pilastres carnelés d'ordre corinthien, entre lesquels sont placées trois grandes portes fermées par des grilles de fer bien travaillées; elle est accostée de deux belles tours carrées, terminées en pavillons ronds, où sont les cloches. Ces pavillons sont surmontés d'ornements dorés. Toute la façade est en pierre de taille. L'église est à trois nefs, ornée de pilastres d'ordre corinthien. Il lui manque une place qui puisse favoriser le développement de ses dehors : elle est dans une rue étroite, couverte encore par le bâtiment très-élevé de l'hôpital.

Commerce. Productions. Lerida faisoit autrefois un commerce en poisson salé; il est absolument tombé. Son commerce actuel se réduit à l'exportation de quelques productions de son terri-

toire, principalement de ses fruits et de ses plantes potageres, on les transporte en quantité dans le pays d'Urgel et en Aragon. Le territoire de Lerida, qui a trois lieues du nord au sud, et deux lieues de l'est à l'ouest, est très-fertile et très-recommandable par la variété et l'abondance de ses productions: blé, avoine, lin, chanvre, huile, vin, feves, haricots, toutes sortes de bons fruits et de plantes potageres. Ce territoire est traversé par des canaux tirés des rivieres voisines, et on l'arrose avec autant de soin que d'intelligence. On éleve aussi dans cette contrée des vers à soie, mais en petite quantité.

Auberges. L'auberge à l'enseigne de *Saint-Louis*, tenue par des Italiens, a des appartements très-propres; la table y est très-bien servie; en tout elle vaut une bonne auberge de France; on peut y manger à trois piécettes par repas (trois livres tournois).

En sortant de cette ville, on entre dans les montagnes, qu'on ne quitte plus; le chemin pour cela n'est pas mauvais; mais il est désagréable par l'aspect continuel de roches nues et arides, et par la multiplicité des pentes. Tout ici est sec et inculte, tout y présente l'image de la nature livrée à elle-même; enfin la vue est sans cesse bornée par des monticules qui se succedent. Après deux heures on traverse un village pauvre, misérable même, et le dernier de la Catalogne de ce côté; il se nomme *Alcaraz*, et on prétend que c'est l'*Orcia* de Ptolémée; il fut autrefois une place forte, conquise sur les Maures, en 1149, par Guillaume Raymond de *Moncada*, et par *Armengol*, *comte d'Urgel*. A l'extrémité et à la droite de ce village, on voit une tour carrée très-ancienne, garnie de

créneaux et de meurtrieres, qui paroît être un reste de ses anciennes fortifications.

A demi-quart de lieue de ce village, on voit deux blocs en pierre de taille qui marquent les limites entre la Catalogne et l'Aragon.

Route depuis les frontieres du royaume de Valence jusqu'à Tarragone, *et de* Tarragone *à* Barcelone, 34 lieues. (*Voyez* l'Atlas pl. 7.)

	lieues.
La Cenia, *riviere et le pont.*	
San-Carlos, *petite ville.*	1 ¾
Emposta, *ville.* } L'Ebre, *fleuve et bac.* }	1 ½
Perillos, *village.*	4
Venta del Plate.	1 ¼
Venta de Balaguer.	3 ¼
L'Hospitalet.	1
Venta de Rufa.	1 ½
Un ravin.	¼
Cambrils, *village.*	½
Villa Seca, *village.*	1 ½
Le Francoli, *riviere et pont.*	1 ¼
Tarragone, *ville.*	¼
Le Gaya, *riviere sans pont.* } Altafulla, *petite ville.* }	1 ¾
Torre de Bara, *petite ville.*	¼
Un hameau.	¼
La Figareta, *venta.*	½
Le Vendrell, *petite ville.*	1 ¾
Bellvey, *village.*	1 ¼

Gornal, *village*.	. 1/4
Arbos, *petite ville*.	. 1/4
Petite riviere { *sans pont*.	. 1/4
Petite riviere { *avec pont*.	. 1/2
La Bordeta, *maison*.	. 1/4
Riviere et pont. } Los Monges, *village*. }	. 1/4
Villa-Franca de Pañadez, *ville*.	. 1/2
Venta de Casa roja.	. 1/2
Venta Nova, ou Hostal de Ortal.	1 1/2
La Palma, *hameau*. } Venta de Lladoner. }	1 1/2
Venta del Cipreret. } Venta del Tiquet. }	. 3/4
Le Llobregat, *fleuve*. } Pont de Molins de rey. } Venta de Molins de rey. }	1 1/4
San-Feliu, *village*.	. 1/2
BARCELONE, *ville*.	1 3/4

La Catalogne touche par sa partie méridionale à la pointe septentrionale du royaume de Valence; c'est la petite riviere de *Cenia* qui les sépare de ce côté. On la passe sur un pont formé d'une arche. En entrant en Catalogne par cet endroit, on trouve un beau chemin construit depuis cette riviere jusqu'à *Emposta*. Le terrain qu'on parcourt alors est tantôt cultivé et tantôt sans culture, mais presque toujours garni d'arbres. Au bout de trois quarts de lieue, on découvre la mer; on la côtoye à peu de distance, et ayant fait encore une grande lieue, on arrive à *San-Carlos*, petite ville située au

bord de la Méditerranée, vis-à-vis la pointe des *Alfaques;* nom d'une langue de terre étroite, demi-circulaire qui n'est que la prolongation de la rive gauche de l'Ebre à l'embouchure de ce fleuve. La ville de *San-Carlos* fut construite en 1792 aux frais de la couronne. On y entre par une grande rue qui conduit au rivage même, et qui est d'une largeur si considérable que neuf ou dix voitures peuvent y passer de front: les maisons de la ville sont uniformes, mais fort basses, et la rue très-courte; ce qui contraste singulierement avec sa prodigieuse largeur. Hors de la ville il a été bâti une église sur un plan carré dont le portail est formé par quatre grandes colonnes d'ordre ionique. Cette ville eut dans l'origine très-peu d'habitants; à peine y comptoit-on cent personnes. L'air n'en est pas très-sain. On ne trouve ici que terres en friche et broussailles; à une demi-lieue plus loin le terrain devient meilleur, d'une culture variée, et couvert d'arbres: il conduit à *Emposta*, petite et mauvaise ville sur la rive droite de l'Ebre, et au-dessus de l'embouchure de ce fleuve; c'est le chef-lieu d'un bailliage de l'ordre de Malte; elle paroît fort pauvre; mais elle pourra devenir riche si l'on exécute le projet d'établir la navigation sur l'Ebre. On a creusé un petit canal depuis Emposta jusqu'à San-Carlos; il est rempli et alimenté par des eaux qui s'y écoulent des prairies voisines; il sert à transporter à San-Carlos, par le moyen de petits bateaux les matériaux et autres choses qui

y sont nécessaires. L'entrée de l'Ebre est très-difficile à l'embouchure de ce fleuve ; elle se trouve obstruée par des bancs de sable mouvant, qui augmentent ou diminuent de volume, et qui changent de place à la suite des tempêtes et des crues d'eau. On cherche à éviter ces inconvénients en entrant dans l'Ebre à Emposta, par ce petit canal : le projet est de l'élargir et de l'augmenter par l'eau qu'on tirera du fleuve, et de construire un port à son embouchure dans la mer, à San-Carlos ; ainsi on établiroit une communication facile et sans danger entre la mer et l'Ebre. Ce canal pourroit alors procurer le double avantage de servir aussi à féconder les terres incultes du voisinage de San-Carlos, en établissant quelques pompes à feu qui éleveroient l'eau dans un aquéduc d'où on pourroit la distribuer facilement dans toutes les parties hautes et basses. Le terrain qui est bon, et qui n'a pas été exploité depuis long-temps produiroit beaucoup, et les propriétaires seroient bientôt dédommagés de leurs avances.

En sortant d'Emposta on passe l'Ebre dans un bac ; ce qui prend un quart d'heure, si les eaux sont basses. On traverse jusqu'à *Perillos* un terrain inculte, souvent très-pierreux, sans arbres, couvert seulement d'arbustes et de plantes aromatiques. Après une lieue on aperçoit la mer, qu'on ne perd presque plus de vue pendant neuf lieues. Les détours du chemin se multiplient ; les montées et les descentes se succedent ; les unes sont escar-

pées, les autres rapides. On arrive au sommet de la montagne, et on passe le *Col* et le *Puerto de las Forcas*. Alors on aperçoit un vallon où l'on parvient par une descente courte et assez douce; il forme une sorte de bassin entouré d'une double enceinte de montagnes; le village de *Perillos* est situé dans le fond; on y arrive après avoir fait depuis Emposta quatre lieues qui exigent six grandes heures de marche. En quittant le village on parcourt le vallon, qui est beau, bien cultivé, couvert d'arbres; le chemin, qui est construit depuis peu de temps, est beau pendant environ trois quarts d'heure: ensuite les montagnes qu'il faut traverser produisent à la fois beaucoup de fatigue et d'ennui. Tantôt on est élevé à une hauteur considérable, et on ne voit que des abîmes dans lesquels la vue plonge avec effroi; tantôt on est comme enterré au fond de gorges étroites et profondes, et on n'y voit qu'une partie du ciel, des rocs et des arbustes. *La Venta del Plate* est la seule maison qu'on trouve au commencement de cette montagne, mais bientôt on aperçoit une autre montagne élevée, et qu'il faut également franchir. Elle faisoit autrefois le désespoir des voyageurs; on ne pouvoit point la gravir, il falloit l'escalader. On en a adouci la montée en multipliant les détours et en les couvrant de terre. Ce chemin est de trois quarts d'heure; des parapets en maçonnerie préservent des accidents; au sommet se trouve *la Venta de Balaguer*, et ce passage se nomme *le Col de Bala-*

guer. Le château porte aussi le même nom; c'est un petit fort qui a un gouverneur et une garnison.

Le chemin devient uni : on côtoye le pied des montagnes, ensuite le bord de la mer, et on arrive à *l'Hospitalet*. C'est un vieux bâtiment qui a la forme des anciens châteaux gothiques. Il est grand, vaste, entouré de hautes murailles, et flanqué de tours ; un prince de la maison royale d'Aragon y fonda un hôpital destiné à recevoir les passagers, et à leur donner des secours ; les revenus qu'il assigna à cette fondation se conservent encore ; le bâtiment subsiste, et cependant l'objet n'en est plus rempli. Une partie de l'édifice sert d'auberge ; une autre partie à une verrerie, et le surplus est occupé par un chapelain qui jouit des revenus. Chacun aujourd'hui y est reçu pour son argent ; mais le voyageur ne doit s'y arrêter que par nécessité ; car l'auberge est détestable.

La plaine qu'on trouve ensuite devient inculte une heure après y être entré ; on voit sur la droite les ruines d'un ancien château situé sur le bord de la mer ; l'enceinte en est considérable et assez bien conservée, elle est flanquée de quatre tours carrées ; une grande tour presque entiere occupe le centre. Déjà on retrouve ici une culture soignée, et qui le paroît davantage en avançant. On rencontre beaucoup de vignes, d'oliviers, de caroubiers, et dans quelques parties, des mûriers, des noisetiers et des amandiers. Après avoir passé la

Venta de Rufa; on traverse un ravin très-large formé par les eaux de pluie; on arrive ensuite à *Cambrils*, village muni de bonnes fontaines, et dont l'église a pour clocher une ancienne tour carrée, percée de meurtrieres. Les campagnes deviennent plus belles et plus diversifiées à mesure qu'on s'approche de Tarragone. La plaine est bien boisée, entremêlée de culture; on la parcourt avec plaisir: le fond se termine par un superbe rideau de verdure formé par une chaîne de montagnes, au centre desquelles Tarragone se laisse déjà apercevoir. Une heure après on découvre, sur la droite et à peu de distance, la tour et le port de *Salo*, où il y a un gouverneur militaire; on passe ensuite à *Villa Seca*, petite et mauvaise ville qui conserve encore une partie de ses murailles et de ses portes: on y trouve plusieurs bonnes fontaines; son église a un portail orné de deux colonnes.

Le coup d'œil est ici de la plus grande beauté; il fait voir presque en entier le riche et fertile *Campo de Tarragona*. Les vignes, les jardins, les moissons, les arbres à fruit de toutes especes, y étalent à l'envi leurs richesses précieuses. Les peuplades s'y multiplient: la ville de Tarragone, vue dans l'éloignement, sert à augmenter l'intérêt de cet agréable paysage. On oublie alors que le chemin est redevenu fatigant et désagréable; dans les temps, humides il est couvert de boues profondes; dans les temps secs, d'ornieres difficiles à prati-

quer: on le suit pendant une heure un quart; on passe alors la riviere de *Francoli* sur un pont de six arches, et on est à un quart d'heure de *Tarragone*, où l'on arrive par une montée assez pénible, et on entre dans cette ville par la porte de *San-Carlos*, qui est de construction moderne.

TARRAGONE, en latin *Tarraco*, est du nombre de ces villes fameuses qui ne rappellent que le souvenir de leur grandeur passée, et sont des exemples des vicissitudes que peuvent éprouver les cités les plus mémorables par leur étendue et leur population. On ne s'arrêtera point ici à démêler son origine ni sa fondation, que quelques auteurs ont portée jusqu'à plus de 2000 ans avant l'ere chrétienne. Quoi qu'il en soit, lors de l'invasion des Romains en Espagne, elle devoit être déjà considérable; et sous ses nouveaux maîtres, son enceinte comprenoit la plage et le port de Salo, qui s'en trouve aujourd'hui éloigné d'une lieue et demie. Elle devint sous la domination de Rome la capitale de la province Tarraconnoise, ou autrement de l'Espagne citérieure.

La ville de Tarragone fut la résidence des consuls et des préteurs. Les Scipion, Octave-Auguste, Adrien, y firent quelque séjour. Ses antiques murailles, bâties par Scipion, furent réparées par Adrien. Elle eut tous les avantages de Rome même: un amphithéâtre, un cirque, des palais, des temples, des aquéducs. Du temps de l'empereur Adrien, son enceinte avoit 34,190 toises de circon-

férence : sa population étoit en rapport avec son immensité, si ce qu'en dit l'historien *Antonio Agustin* est exact ; il lui donne jusqu'à 600,000 familles ; ce qui feroit plus de 2,500,000 habitants. Cet historien, qui vivoit dans le XVIe siecle, se plaignant de la décadence de cette illustre ville, prétendoit que de son temps il ne se trouvoit que 80,000 familles, ou environ 360,000 habitants ; mais *Mariana*, qui fut presque son contemporain, assure que sa population n'étoit plus que de 7,000 familles, et que son enceinte ne contenoit pas 2,000 maisons. Sa puissance s'éclipsa d'abord sous les Goths. Euric leur roi s'en empara en 467, et, pour se venger de sa résistance, ses soldats la détruisirent. Elle fut dévastée de nouveau par les Maures, qui l'assiégerent en 714, et passerent tous ses habitants au fil de l'épée. Louis d'Aquitaine en chassa les Maures l'an 805. Ils la reprirent : Raymond Bérenger la leur enleva en 1150, et la repeupla l'année suivante ; étant retombée depuis sous le joug des Maures, elle en fut enfin délivrée par *Alfonse-le-Batailleur*, roi d'Aragon, en 1220. Tarragone est réduite aujourd'hui à une enceinte d'environ 1400 toises, à une population de 9,000 ames, à des édifices très-ordinaires, et presque à un état de pauvreté.

Situation. Etendue. Tarragone est actuellement située sur une éminence de rochers élevés à environ 760 pieds au-dessus du niveau de la mer et près de la riviere de *Francoli*. Elle est entourée de murailles ; elle a six portes et deux châteaux peu importants : celui du *Roi* et celui du *Patriarche*.

Clergé. Tarragone est le siége d'un des archevêchés les plus anciens de l'Espagne; il existoit déjà sous le roi *Wamba*, il fut rétabli en 1088, par Raimond Bérenger, comte de Barcelone, après qu'il en eut expulsé les Maures. Sa juridiction s'étendoit autrefois fort loin, elle a été diminuée par l'érection de nouvelles métropoles. Aujourd'hui ce siége a pour suffragants l'évêque de l'isle d'Ivica et les sept évêques de la Catalogne. Son diocèse contient un chapitre de cathédrale et 740 paroisses: l'archevêque a le titre de prince de Tarragone; il sacroit les rois d'Aragon. La ville n'a qu'une seule paroisse, qui est la cathédrale; elle a huit couvents d'hommes et quatre couvents de femmes, une maison de béguines de l'ordre de saint Dominique.

L'église cathédrale a 7 dignitaires, 21 chanoines, 23 prébendiers ou commensaux, et 40 bénéficiers.

Les états-généraux de la Catalogne s'assemblerent quelquefois dans cette ville, et il s'y tint quinze conciles. Celui de 1229 cassa le mariage de Jacques Ier, roi d'Aragon, avec Eléonor de Castille. Celui de 1240 menaça l'archevêque de Tolede d'excommunication, s'il continuoit à se porter pour primat d'Espagne. Celui de 1424 fut le plus remarquable: présidé par le cardinal de Foix, légat de Martin V, son motif fut de terminer le schisme qui divisoit l'église depuis long-temps: *Gilles de Muños*, qui avoit étoit élu pape par les cardinaux de l'obédience de l'anti-pape Benoît XIII, y renonça à la papauté, et avec ses cardinaux rentra dans l'union de l'église romaine.

Hôpitaux. Un hôpital général pour les orphelins.

Administration civile et militaire. Tarragone est le chef-lieu d'un corrégidorat, qui comprend 190 peuplades; il y a aussi un gouverneur militaire et civil, un lieutenant de roi, un major, une garnison de 50 hommes, un alcade-major pour l'administration de la justice, un ministre de marine, un capitaine de port, et une société économique.

Instruction publique. Une maison d'instruction pour l'éducation des jeunes demoiselles, un collége pour les jeunes gens.

Elle avoit aussi une université qui avoit été fondée en 1572 par l'archevêque *Gaspard de Cervantes;* elle fut comprise dans la suppression de toutes les universités de la Catalogne, faite par Philippe V.

Edifices. L'église cathédrale est le seul édifice qui puisse aujourd'hui fixer l'attention, encore est-il d'un genre à mériter peu qu'on s'y arrête. C'est un grand vaisseau construit en pierres de taille, long de 170 pieds, et large de 127, divisé en trois nefs; cinq arcs les séparent de chaque côté; ils sont soutenus par de grands piliers d'un massif énorme, sur chacun desquels on a appliqué douze colonnes d'ordre corinthien; l'architecture de sa voûte est gothique. Sa croisée est grande; elle s'ouvre supérieurement pour former une espece de dôme octogone, mais affaissé et sans grâce. Le maître-autel est formé presque en entier par la réunion de plusieurs tableaux de très-beau marbre blanc en demi-relief, représentant divers événements de la vie et de la mort de sainte Thecle; mais les figures trop multipliées produisent une confusion; en détail, on en trouve d'intéressantes. Les chapelles méritent d'être vues; celle de saint François pour ses deux grands tableaux; celle de sainte Cécile pour le mausolée de *Cervantes Tautillo*, cardinal et archevêque de Tarragone; celle de la Conception pour ses peintures et ses dorures; celle du S. Sacrement pour le mausolée du fameux historien *don Antonio Augustin*, aussi archevêque de Tarragone, et légat du Saint-Siége en Espagne; celle de sainte Thecle pour sa forme et sa décoration toute en marbre, etc. On passe de l'église dans un grand cloître carré, qui s'ouvre par six grandes arcades à chaque face, dont chacune est divisée en trois arcs plus petits; ceux-ci sont soutenus par des colonnes de marbre blanc d'ordre dorique; leurs chapiteaux sont formés par des ornements en bas reliefs d'une grande délicatesse, représentant différents objets, tels que feuillages, branches d'arbres, oiseaux, autres animaux, figures d'enfants, d'hommes, et divers caprices.

Promenades. La ville n'a d'autre agrément que la beauté de

sa situation; d'ailleurs elle est fort triste, sans plaisirs, sans société, sans spectacle; ses rues sont étroites, courtes, tortueuses, souvent montueuses; ses maisons mal bâties, à l'exception d'un petit nombre qui ont une certaine apparence. Elle n'a ni places, ni fontaines, ni puits, ni promenades; celles où l'on se promene ne méritent point ce nom; elles se réduisent à un chemin frayé autour d'une partie de son enceinte, et à une espece de terrasse fort courte qui domine sur la mer; l'une et l'autre sont sans arbres; on s'y promene à découvert. On y a construit depuis une quinzaine d'années une grande rue qui repond à la porte de San-Carlos: elle est très-longue, large, alignée, et couverte de quelques beaux édifices.

Climat. Le ciel de Tarragone est beau, et le climat en est tempéré; cependant plutôt chaud que froid. Il y regne fréquemment des vents violents. Les aliments y sont bons, les fruits savoureux, le vin excellent, mais gros. On y manquoit d'eau de fontaine, même de puits; on y étoit réduit à boire de l'eau de citerne, qui ordinairement étoit mauvaise, lorsque le dernier archevêque de cette ville a fait construire un aquéduc superbe qui apporte à la ville une eau excellente. Cet aquéduc est en partie bâti sur les ruines d'un semblable ouvrage élevé par les Romains.

Il a déjà été fait mention de plusieurs siéges que Tarragone avoit soutenus anciennement: depuis, cette ville, révoltée avec la Catalogne contre Philippe IV, fut assiégée et prise par les troupes de son souverain, en 1640. Quatre ans après, assiégée par les Français, ceux-ci furent forcés de lever les blocus; elle suivit au commencement du XVIIIe siecle le parti autrichien, se donna en 1705 à l'archiduc, et ouvrit ses portes à des troupes anglaises qui, après la paix d'Utrecht en 1713, mirent le feu à la ville en se retirant. Cet incendie détruisit une partie des édifices et des

fortifications. C'est l'époque de la décadence totale de Tarragone : cette ville commence à se relever.

Le nouveau port que l'on y construit depuis sept ou huit ans, et qui sera l'un des plus beaux de la Méditerranée, doit nécessairement contribuer à la prospérité de Tarragone ; il fera de cette ville une place de guerre importante, et d'un commerce avantageux,

On sort de Tarragone par la porte de Barcelone, et on suit pendant vingt minutes les bords d'une montagne escarpée et hérissée de rochers. Ce chemin étoit autrefois couvert presque partout de pièces inégales d'un marbre brisé ; on côtoyoit ensuite la mer, et on marchoit pendant trois quarts de lieues sur un sable mouvant, quelquefois si près de la mer que les vagues venoient se briser aux pieds des chevaux : on rentroit ensuite dans les terres, mais sans s'éloigner beaucoup du rivage. Ce chemin a été construit à neuf depuis quelques années, et ne laisse rien à désirer. On aperçoit à la gauche, à peu de distance, le village de *Ferrent*; on passe la riviere de *Gaya*. Bientôt après on arrive à *Alta-Fulla*, ville bâtie presque à neuf, et située sur le bord de la mer.

Dans le trajet qu'on vient de parcourir, on laisse sur la gauche un monument romain à l'endroit appelé *las plages Llargas* : une tradition populaire veut que ce soit le tombeau des Scipion, mais sans aucune vraisemblance. Ayant bientôt passé la petite ville de *Torre de Bara*, entourée de campa-

gnes semées de blé ou plantées de vignes; on arrive à la *Venta de la Figareta*, auprès de la quelle sont réunies quelques maisons; un quart-d'heure après on trouve sur le chemin un bel arc de triomphe, de construction romaine, en pierres de taille et d'ordre corinthien; les gens du pays l'appellent *Portal de Bara*. Une heure et demie après on arrive au *Vendrell*, petite ville située sur une éminence; on y voit les restes de ses anciennes murailles; elle a deux faubourgs; le premier, qui est le plus grand et le plus bas de la ville, en est séparé par une petite riviere qui n'a point de pont; l'église paroissiale a pour clocher une tour carrée avec deux corps d'architecture massifs, sur lesquels s'élèvent trois autres corps plus minces et plus déliés, de forme octogone.

On laisse à un quart de lieue, sur la gauche, *Santa Oliba*, grand village au milieu d'une belle campagne; on commence en même temps à apercevoir en face, un peu à gauche, la montagne de Mont-Serrat, qui se distingue pendant long-temps. On passe au petit village de *Belvey*; ensuite à *Gornal*, autrefois ville forte, placée sur une colline: il lui reste quelques-unes de ses anciennes murailles. A la gauche se montre le village de *Baneras*, situé sur une hauteur, et on arrive enfin par une montée rude et difficile à *Arbos*, petite ville isolée et placée aussi sur une hauteur; elle domine agréablement une campagne fertile; elle a encore les restes de portes, de murailles et de fossés. Le

clocher de son église a la forme d'une tour octogone terminée en terrasse, et ornée d'une balustrade de pierres. On tourne cette ville, et une descente conduit dans un beau vallon, arrosé par une petite riviere : il est entouré de rideaux de verdure; les champs, les vignes s'y succedent et s'y confondent; il est dominé à une de ses extrémités par le village de *Papiol,* qu'on aperçoit à 300 pas, à gauche.

On trouve ici le commencement d'un bois de pins qui, se prolongeant au loin pendant plus d'une lieue, s'ouvre et se referme, s'étend et se resserre alternativement; il se développe d'abord sur les hauteurs voisines, et couvre une petite plaine qu'on va parcourir; il s'ouvre circulairement pour embrasser trois autres vallons qui se suivent; puis en s'éloignant, il s'éclaircit et laisse voir à la droite un couvent de dominicains, bâti sur le flanc de la montagne : il conduit ainsi agréablement jusqu'à une petite distance de *Villa-Franca.* On passe à la *Bordeta*, assemblage de petites maisons uniformes, bâties sur la même ligne vis à vis de ce même couvent de dominicains; on traverse bientôt une riviere sur un pont par lequel on entre dans le hameau de *Los Monges* où se trouvent plusieurs auberges. Une demi-heure après on arrive à *Villa-Franca de Panadez.*

VILLA-FRANCA, ville ancienne dont on rapporte la fondation à Amilcar Barcino, général carthaginois, fut la premiere colonie de ces peuples dans

la péninsule : on prétend qu'elle portoit alors le nom de *Carthago vetus* ; mais il est plus vraisemblable que l'emplacement de l'ancienne ville étoit sur la hauteur où l'on voit aujourd'hui l'hermitage de saint Michel de *Olerdola*. Elle fut soumise aux Romains, aux Maures, et conquise par les comtes de Barcelone. L'un d'eux, Raymond Borrel, la repeupla en l'an 1000, et lui accorda beaucoup de franchises particulieres, d'où lui vient le nom qu'elle porte aujourd'hui. Cette ville est le chef-lieu du *Panades*, et comprend 112 peuplades dans son arrondissement : elle a un gouverneur militaire et civil, un alcade-major, huit régidors ; une église paroissiale, trois couvents de moines, un couvent de religieuses, un hôpital, un hermitage de saint Laurent, et une chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs : l'autel de celle-ci, qui est très-fameux dans le pays, a coûté fort cher, et est d'un mauvais goût. La ville est dans une très-belle situation, au milieu d'une grande et riche plaine ; mais l'intérieur en est triste, les rues étroites, et les maisons mal bâties. Elle manque de places, d'édifices marquants, même de promenades, quoique dans un site où il seroit facile d'en former de très-belles ; sa population est d'environ 6000 personnes, dont l'industrie se réduit à une manufacture de toiles, et à dix ou douze fabriques d'eau-de-vie. Elle a une excellente auberge, tenue à la française. Cette ville fut la patrie de *Pierre Camana*, qui a laissé plusieurs ouvrages sur l'as-

trologie judiciaire ; il vivoit dans le XVIIe siecle.

On sort de *Villa-Franca* par un bon chemin, construit depuis peu de temps ; on traverse un vallon dont les beautés réunies fixent agréablement l'attention ; c'est un véritable jardin. On passe à la *Venta de Casaroja*, et on aperçoit à trois cents pas, à gauche, le village de *San-Culgat*. La route quoique également belle, commence ici à être bourbeuse, et ne cesse de l'être pendant longtemps. Entré dans les montagnes, on n'en sort plus jusqu'aux approches du *Llobregat ;* mais les montées et les descentes sont douces ; on marche le plus souvent dans des gorges profondes, encaissées par des montagnes, tantôt nues, et quelquefois boisées : on y trouve quelques petits vallons cultivés, qu'arrosent tour à tour des ruisseaux et de petites rivieres ; on y voit aussi des maisons isolées ; et les *ventas* (auberges) y sont assez multipliées : parmi celles-ci on distingue la *Venta nova* ou *Hostal de Ortal*. Une demi-lieue après, c'est-à-dire, à 3 lieues $\frac{1}{2}$ de *Villa-Franca*, la route tourne sur le flanc d'une montagne très-escarpée, et il n'y a d'autre passage qu'un chemin tracé sur le roc, où l'on a établi une communication entre les deux parties de la montagne, pour obvier aux dangers : cette construction rappelle les ouvrages des Romains ; c'est une suite et un double rang d'arcs d'une hauteur considérable, semblable à deux ponts élevés l'un sur l'autre. L'inférieur est de sept arcades, le supérieur, qui est au niveau

du chemin, en a treize; chaque arc a 25 pieds de hauteur et 31 pieds d'ouverture, tous en pierres de taille et portés sur des massifs énormes de la même pierre: l'ensemble a plus de 700 pieds de longueur. Ce superbe ouvrage, presque fini depuis long-temps, avoit été néanmoins abandonné, et les voyageurs étoient forcés de descendre de leur voiture, au bas de la côte, pour suivre à pied un sentier pénible qui les conduisoit au-dessus de la partie inférieure de cet édifice, qu'ils parcouroient dans sa longueur au moyen de petites portes formées sur les jambages de six des arches supérieures; et tandis qu'ils arrivoient ainsi avec peine à l'autre côté de la montagne, ils avoient le désagrément de voir leur voiture, qui restoit sur l'étroit sentier, exposée à s'abîmer en culbutant dans une gorge d'où il auroit été impossible de la retirer. S. M. Catholique, à son voyage de Catalogne, en 1802, donna les ordres pour que ce monument fût achevé ; et il sert depuis un an à l'usage auquel il étoit destiné.

On passe bientot à *la Palma*, hameau, et immédiatement après à *la Venta del Lladoner;* une lieue plus loin, on trouve ceux *del Cipreret* et *del Tiquet.* Des maisons et des métairies isolées, très-rapprochées, s'aperçoivent et vivifient les fonds et les petits vallons qu'on parcourt. On trouve ici, sur les montagnes, à de très-grandes profondeurs, des couches de *schiste* entre des couches *calcaires.* Enfin, sortant des montagnes, laissant à gauche

le chemin qui va de Barcelone en Aragon, on y aperçoit du même côté le village de *Pereja*; on entre dans une allée de peupliers pour passer le *Llobregat* sur le pont de *Molins de Rey* dont il déjà été parlé. A gauche est le *village* et la *venta* du même nom. Le chemin où l'on entre alors seroit beau; mais il est sans cesse ou boueux ou poudreux : il conduit jusqu'aux portes de Barcelone, dans une ligne presque directe : il est bordé de peupliers, de saules, d'ormeaux ou de muriers. Les montées et les descentes sont fréquentes, mais douces et aisées. Le grand village de *San-Feliu* se présente; on le traverse par une rue large et fort longue où se trouvent de belles maisons. Enfin le tableau des environs de Barcelone s'offre sous un nouvel aspect et avec la même magnificence. A gauche, le village de *Ginestera* sur une colline, et celui de *Pluves* aussi sur une petite éminence; en face le château de Mont-Jouy, et à droite, le village de *San-Boy*. Après avoir dépassé quelques maisons de campagne et laissé à la gauche la colline où se trouve le village de *St. Just*, on aperçoit Barcelone, qui bientôt disparoît derriere les montées et les descentes qui coupent cette route; la vue est terminée par une suite innombrable de maisons qui s'unissent d'un côté au village de *Saria*, et vont se joindre de l'autre à la ville de Barcelone.

STATISTIQUE PARTICULIERE DE LA CATALOGNE.

Population. La Catalogne eut autrefois une immense population, à en juger par les armées nombreuses qu'elle mit sur pied, par les flottes considérables qu'elle équipa, par les conquêtes qu'elle fit dans la Grece, enfin par le grand nombre de peuplades répandues sur sa surface, et dont on ne conserve plus que le nom et le souvenir.

Les guerres fréquentes dont elle fut le théâtre, ou qu'elle porta chez ses voisins; les courses et les entreprises des corsaires de Barbarie, la chute de ses manufactures et de son grand commerce, l'émigration de ses habitants en Italie, en Flandre et en Amérique, diminuerent insensiblement sa population.

Le XVIe siècle fut l'époque de sa plus grande décadence; elle fut si fatale, qu'*André Navajero*, ambassadeur de Venise, assure *qu'ayant traversé la Catalogne en* 1623, *il la trouva presque toute dépeuplée et remplie de bandes de voleurs et de brigands.* Le calcul de don *Jacques Caresmar* vient à l'appui de cette assertion. Ce savant prémontré, qui honora sa patrie par l'étendue de ses connoissances et par la justesse de son esprit, a reconnu qu'il manque à cette province un quart de ses anciens villages, dont il ne reste que les noms.

La population de la Catalogne, en 1368, y compris les comtés de Roussillon et de la Cerdagne, se montoit à 365,000 habitants; en 1495, à 473,000; mais dans l'année 1553, ce calcul avoit diminué de 133,000 ames au moins, et se bornoit à 340,000. C'est dans cet état, a peu près, qu'elle s'est soutenue jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. Alors un gouvernement paternel y rétablit l'ordre et la justice; l'industrie s'est ranimée par l'établissement des manufactures; l'agriculture a repris de l'énergie, le commerce de l'activité; des familles accoururent en foule s'y établir, et la population s'est accrue avec une rapidité inconcevable.

Le tableau suivant, rédigé d'après les dénombrements faits

par ordre du gouvernement, présente en effet la progression de cet accroissement.

Population en 1718 . . . . 407,132.
En 1767 et 1768 . . . . 722,506.
En 1787 et 1788 . . . . 814,412.

Cette derniere est à peu près la population actuelle. Dans ce nombre on compte.

Curés,	1682,	Religieux,	4544	12,409
Prêtres,	4926,	Religieuses,	1257	
Nobles,			1266	30,217.
Etudiants,			6968	
Ecrivains,			650	
Avocats,			370	
Domestiques,			20963	

Des peuplades autrefois peu importantes ont pris aussi un accroissement qui les égale presque aux villes du second ordre. *Figueras* s'est étendue ; *Reus* et *Mataro* sont devenues de grandes villes ; les côtes de la mer se sont couvertes de villages beaux, peuplés, et opulents. Barcelone a augmenté son enceinte ; et sa population qui, en 1715, n'étoit que de 37,000 personnes, se trouva en 1788 de 111,400 ; en 1798 on la disoit être déjà portée jusqu'à 130,000.

Agriculture et sol. De toutes les provinces de l'Espagne, c'est la Catalogne qui offre le plus d'activité et d'industrie, soit qu'elles se portent sur le commerce, sur les manufactures, ou sur l'agriculture.

Un sol ingrat, coupé par des montagnes et des rochers, devient productif, même fertile sous les mains des laborieux Catalans. Ils cultivent avec le plus grand succès les plaines et les vallons que leur province renferme ; mais où leur intelligence éclate, c'est dans les terrains les plus maigres et les plus arides. Ils portent la culture jusque sur des rochers escarpés, qui paroissent n'avoir été destinés qu'à être le séjour des bêtes fauves, et peu à peu on y voit paroître des champs fertilisés. Les pay-

sans catalans excellent sur-tout dans l'art de l'arrosage : les canaux qu'ils multiplient secondent merveilleusement leurs travaux. Dans plusieurs endroits même il regne un ordre régulier, ou plutôt une police exacte pour l'arrosement, fondés l'un et l'autre sur des usages reçus, ou sur des principes qui ont été le fruit de leurs spéculations.

Par exemple, le territoire de Lerida, qui est de trois lieues de long sur deux de large, est divisé par la riviere de *Segre* en deux portions, l'une *le Fontanet*, l'autre *la Noguera:* la premiere est arrosée des eaux qu'on tire de *la Segre*, à trois lieues de Lerida, dans le territoire de *Villanueva de la Barca*, et la seconde portion est arrosée par les eaux qu'on prend de la petite riviere de *la Noguera Aragonesa*, près de Pinana, à six lieues de Lerida. Chaque propriétaire jouit à son tour du droit d'arrosage, pendant un temps limité, proportionellement à l'étendue des terres qu'il possede, moyennant une redevance annuelle d'une modique quantité de blé. Le produit de ces redevances sert à l'entretien des canaux, au salaire des préposés chargés de la conduite et de la distribution des eaux. L'administration de cette police est confiée à une *junte* ou commission, formée du corrégidor ou de l'alcade-major, d'un régidor, d'un prébendier de la cathédrale, d'un ecclésiastique inférieur, et de deux laboureurs ou cultivateurs. Ce canton est un des plus beaux et des plus riches; mais la Catalogne en renferme beaucoup d'autres qui en approchent: les plaines d'*Urgel* et de la *Cerdagne*, le *Vallez*, la *Selva*, le *Pañades*, la plaine d'*Igualada*, les environs de *Cervera*, le superbe *Campo de Tarragona*, et *l'Ampurdan*, sont autant de parties remarquables par leur fertilité et la variété de leurs productions.

Les terres de la Catalogne peuvent être divisées en deux classes, en plaines et vallées, et en montagnes. Les premieres sont excellentes, moins cependant que beaucoup d'autres situées dans la partie méridionale de l'Espagne, qui restent malheureusement sans culture, ou qui n'en reçoivent qu'une très-négligée

Les dernieres, qui sont les montagnes, laissent entrevoir peu de ressources. Cependant l'industrie des Catalans en tire un grand parti. Aussi les productions de toutes les especes sont-elles fort multipliées en Catalogne.

Les arbres fruitiers y abondent, principalement dans les nombreux et beaux jardins qui bordent *la Segre*, dans ceux des environs de *Lerida*, *Balaguer*, *Organa*, *Gironne*, sur les rives du *Llobregat*, dans *l'Ampurdan*; sur la côte depuis *Mataro* jusqu'à Barcelone. On trouve beaucoup d'amandiers et de noisetiers dans le *Campo de Tarragone* et dans la *Segarra*; des orangers et des limoniers dans les territoires d'*Alella*, de *Taya*, de *Premia*, de *Vilasar*, de *Cabrera*, d'*Argentona*, de *Mataro*, et sur toute la côte méridionale; des figuiers presque partout, et principalement dans le territoire de *Villa-Franca*; des caroubiers au *Vendreil* à *Calasell*, sur la côte de *Tarragone*, sur celle de *Tortose*, et depuis *Badalona* jusqu'à *Llavaneras*; des pommiers à *Arbuellas*, à *Villadro*, à *la Selva*, à *Llagostera*, à *Vidreras*, dans la plaine de *Bas*, et dans les innombrables jardins du pays; des noyers dans les territoires de *Vich*, de *St.-Hilaire*, de *St.-Hippolyte*, d'*Arbucias*, du *Vallez*, et de *Gironne* (1). Il y a des châtaigniers en beaucoup d'endroits, et sur-tout dans le territoire de Gironne et sur la montagne de Sainte-Croix *de Osso*.

Les oliviers sont très-nombreux en Catalogne; ils rendent, année commune, environ 18000 charges (2) d'huile, lesquelles, à 320 réaux de vellon (80 liv. tournois), produisent 1,440,000 liv. tournois.

On y recueille des grains de toutes les especes : froment, seigle, maïs, avoine, orge, etc. La côte méridionale, le territoire de Lerida, et l'Ampurdan abondent en froment; les montagnes

(1) On prétend que les noix seules donnent un produit annuel de 850,000 liv. tournois.

(2) La charge équivaut à 250 liv. 4 onces poids de marc.

et quelques vallons fournissent le seigle et les autres grains : on en porte la quantité et le produit comme il suit :

	réaux de vellon.	liv. tournois.
600,000 charges de froment, à 144 réaux ou 36 liv. tourn.	86,400,000.	21,600,000.
120,000 charges de seigle, à 96 réaux ou 24 liv. tournois.	11,520,000.	2,880,000.
22,000 charges de maïs, à 80 réaux ou 20 liv. tournois,	1,760,000.	440,000.
Produits :	99,680,000.	24,920,000.

La récolte de l'avoine n'est point considérable ; celle de l'orge est beaucoup plus abondante.

Le blé qu'on recueille dans cette province suffit rarement à ses besoins ; elle tire ordinairement ce qui lui manque de l'Aragon, de l'Italie, de l'Afrique, et de la France.

La partie orientale de la Catalogne est couverte de vignes ; le vin en est excellent : il s'en trouve aussi dans les parties occidentale et septentrionale, mais le vin est d'une qualité inférieure. On en récolte, année commune, environ 60,000 charges (la charge est de 120 pintes mesure de Paris). Le prix en est différent selon les cantons, ou les qualités. Le cours moyen peut en être fixé à 50 et 60 réaux la charge (12 à 15 francs.) Le produit général s'élève à environ 4,920,000 réaux (1,230,000 livres tournois).

Le riz se cultive aussi dans plusieurs endroits, sur-tout dans l'Ampurdan ; on en recueille ordinairement environ 8,000 charges de trois quintaux chacune, qui se vendent 160 réaux ou 40 francs, ce qui donne un produit de 1,280,000 réaux, ou 320,000 livres tournois. Depuis la derniere guerre, ce produit a diminué : le peuple de l'Ampurdan, qui étoit la premiere victime de l'insalubrité de l'air attribuée à la culture du riz, a détruit dans un moment la plupart des *rizieres*.

La culture du *lin* et du *chanvre* paroît être peu étendue, on s'y livre cependant en quelques endroits, et un peu plus dans

le territoire de Lerida. On récolte, année commune, en Catalogne,

	réaux de vellon.	liv. tourn.
18,000 quintaux de chanvre, à environ 168 réaux ou 42 liv. tournois le quint.,	3,024,008.	756,000.
8,000 quintaux de lin, à 196 réaux ou 49 liv. tourn. le quint.,	1,568,000.	392,000.

Les troupeaux de bêtes à laine sont répandus dans différentes parties de la Catalogne; mais ils n'y sont point cependant aussi multipliés qu'ils pourroient l'être. La quantité de laine qu'on en tire excede rarement 30,000 quintaux qui, à raison de 192 réaux ou 48 livres tournois le quintal, donnent, année commune, 5,760,000 réaux, (1,440,000 livres tournois). Cette quantité est insuffisante pour les besoins de la province, et pour les travaux de ses manufactures; aussi elle en tire tous les ans environ 10,000 quintaux de l'Aragon.

Une des principales attentions des Catalans se porte sur les plantations: ils multiplient à l'envi les arbres de toutes les especes, et dans toutes les parties de leurs provinces; ils veillent avec soin à leur conservation. On trouve des hêtres sur les montagnes de *Mont-Seny*, des ormeaux dans beaucoup d'endroits; dans le *Vallez*, sur les bords du *Bezos*, du *Llobregat*, etc. des peupliers et des saules; des pins, des robles, des chênes en grande quantité sur les Pyrénées, dans le Vallez, dans les territoires d'*Hostalric*, de *San Céloni*, de *Riu-de-Arenas*, de *Palafolls*, de *Los Metges*, de *Romana*, etc.; des pins en forêts dans les parties de *Solsona*, *Bergu*, *Monsec*, *Manresa*, *Mataro*, et *Gironne*; des chênes verts très-nombreux dans les territoires de *Vich*, *St.-Hilaire*, *Arbucias*, *Villadrau*, *Riells*, *Amer*, l'*Ampurdan*, et sur les montagnes entre *Gironne* et *Aulot*; beaucoup d'arbustes, comme arbousiers, myrtes, etc., tant sur la chaîne des montagnes qui avoisinent Barcelone, que sur celles du *Mont-Negre*, de *Vallgorguina*, de *Mont-Serrat*, de *San Gran*, de *San Daniel*, au-delà de Gironne, entre *Blanas* et *San Feliu de Guinols*; des robles ou alcornoques, communément appelés *liéges*, dans la *Conca de Tremp*, sur les monta-

dans cette derniere ville il y en a trois fabriques, à Mataro 116 métiers, et à Aulot 90.

Bas de laine. Il s'en fait dans l'hospice de Gironne, à Arens del mar, à Aulot et Vich; la ville d'Aulot en fait beaucoup, et Vich en fournit 24,000 paires tous les ans.

Ceintures de laine. Il y en a une manufacture à Aulot.

Couvertures de laine. Il y en a plusieurs manufactures éparses à Barcelone; les couvertures en sont bonnes, mais elles ne sont ni fines, ni légeres, ni belles.

Ratines. Il y en a une manufacture à Aulot.

Gros draps, serges, bures. Les manufactures en sont assez multipliées; on en trouve à Aulot, à Gironne, à Tarrassa, à Capelladas, à Centallas, à Sabadell, à Esparraguera, à Urgell, à Camprodon, à Cardona, à Solsona, à Vich, à Monistrol.

Draps fins. Plusieurs manufactures sont établies à Tarrassa, ancienne ville romaine à trois lieues de Barcelone, où l'on trouve encore des monuments romains; c'est l'ancienne *Egara.* On trouve à Tarrassa 17 fabriques; les draps sont d'une qualité approchante de celles d'*Elbeuf*, mais il ne sont point assez battus, et les couleurs foncées y réussissent mal.

Toiles. On les fait chez des tisserands répandus en différents endroits; mais il n'y a aucune manufacture en grand. Agramunt, Bañolas, Capellados, Cardonna, Vich, sont les endroits où l'on rencontre le plus de fabriques particulieres. En général ce sont des toiles *communes* ou de *ménage.* On en fait environ 2,000 varas tous les ans à Mataro, et on consomme à Vich environ 3000 quintaux de *lin*, et 9,000 quintaux de *chanvre*; à Mataro il y a aussi 5 fabriques de *toiles à voiles.*

Dentelles et blondes. Elles font l'occupation des femmes et des enfants. On y travaille principalement à Pineda, Malgrat, San-Celoni, Tosà, Canet, Arens, Callela, San-Pol, Mataro, Esparaguera, Martorell, et Barcelone.

Rubans et rets de fils. Ces deux articles et les dentelles occupent 12,000 personnes dans la seule ville de Barcelone.

8.

Rubans et galons en soie. A Mataro il y en a 89 métiers; à Manresa 500, et à Barcelone 2,700.

Rubans de filoselle et de coton. C'est à Manresa qu'on en fait le plus, il y a 400 métiers; Reus en a 40 pour les rubans de coton; à Tarragone on en fait, année commune, 900,000 pièces; et à Barcelone il s'en fabrique aussi une grande quantité des uns et des autres.

Filatures de coton. Barcelone a 99 ateliers de cette filature. Aulot a 215 machines; à Reus, où il y en a 333, on en retire 350 livres de fil de coton par jour, ce qui occupe 1,300 femmes.

Etoffes de coton. On en fait dans l'hospice de Gironne, à Arens, à Tosà. Il y en a deux manufactures à Mataro, cinq à Aulot, un grand nombre à Reus, qui occupent 240 métiers; un nombre encore plus grand à Barcelone, où l'on compte 4,000 métiers, qui emploient 10,700 personnes. On y fait des toiles de coton pour imprimer en façon *d'indiennes*, des toiles de coton pour habits, en blanc, en couleur, unies et rayées, des futaines, des mousselines, des velours, et des nankins. On fait aussi des mousselines à Tarragone; les fabriques de la seule ville de Barcelone font tous les ans 195,000 pieces de toiles de coton, fines, demi-fines, et communes pour *indiennes;* 13,000 pieces de nankins, velours et toiles rayées, 9,000 pieces de toiles de coton blanc pour habillements, etc., et 3,700 pieces de mousselines fines et demi-fines.

Toiles peintes dites indiennes. Les manufactures en sont très-multipliées: on en compte 18 à Mataro, 19 à Manresa; 9 à Vich, 12 à Reus, 14 à Aulot, 8 à Igualada, et 200 à Barcelone.

Chapeaux. A Barcelone 4 manufactures, à Manresa 2, à Vich 2, à Mataro 6. Ces chapeaux, en général, sont secs et pesants.

Cartes à jouer. On les fait à Aulot.

Savons. Plusieurs particuliers fabriquent à Tortosa le *savon mol.* Quant au *savon dur*, il y en a des manufactures à Aulot, à Villanova, et à Tortosa.

Poudre à canon. Manresa en a deux fabriques, mais qui ne travaillent que pendant l'hiver.

gnes d'*Alsilena*, dans la vallée d'*Aro*, dans le comté de *Dornius*, sur les montagnes de *Requesens*, etc., ces derniers arbres sont très-multipliés. Les chênes donnent une grande quantité de glands. On dépouille les alcornoques de leur écorce; on en retire environ 33,000 quintaux tous les ans, qui, à 720 réaux ou 180 liv. tournois le quintal, donnent 23,760,000 réaux ou 5,940,000 livres tournois. Cette province fournit de liége presque toute l'Europe.

Les mûriers sont peu multipliés en Catalogne, ils réussissent cependant très-bien. Il en résulte qu'on y éleve moins de vers à soie que dans plusieurs autres provinces de l'Espagne; on n'y fait guere plus de 200,000 livres de soie, qui se vend 48 réaux ou 12 francs la livre.

La garance, plante dont la racine est d'un si grand usage dans la teinture, n'a été cultivée en Catalogne que dans ces derniers temps, et cet objet y est encore peu important.

En donnant ici un tableau des productions de la province, on s'est restreint aux plus remarquables et à celles de premiere nécessité; on n'avoit rien d'assez certain sur d'autres produits, tels que l'orge, l'avoine, les amandes, les noisettes, les châtaignes, les caroubes, et autres fruits.

PRODUCTIONS.	LEUR quantité.	LEUR PRIX réaux de vellon.	LEUR PRIX livres tourn.	LEUR PRODUIT réaux de vellon.	LEUR PRODUIT livres tournois.
Laine.	30000 quint..	192	48	5760000	1440000
Soie.	200000 liv. p..	48	12	9600000	2400000
Froment . . .	600000 charg..	144	36	86400000	21600000
Seigle.	120000 charg..	96	24	11520000	2880000
Maïs	22000 charg..	80	20	1760000	440000
Riz.	8000 charg..	160	40	1280000	320000
Huile.	18000 charg..	320	80	5760000	1440000
Vin.	60000 charg..	64	16	3840000	960000
Noix	35000 sacs. . . .	96	24	3360000	840000
Chanvre . . .	18000 quint..	168	42	3024000	756000
Lin.	8000 quint..	196	49	1568000	392000
Liége.	33000 quint..	720	180	23760000	5940000
	TOTAL.			157632000	39408000

Manufactures et fabriques. Les travaux et l'industrie des Catalans ne se bornent point seulement à l'agriculture, ils mettent eux-mêmes en œuvre les matieres premieres qu'elle leur fournit.

Le Catalogne eut, dès les temps les plus reculés, des manufactures qui furent fameuses et considérables. Elle fabriquoit des draps et diverses autres étoffes de laine; toutes sortes d'étoffes de soie et de velours; des toiles de lin, de chanvre, et de coton; elle eut des teinturiers excellents. En parlant de son commerce général, on fera mention des causes qui opérerent la décadence des manufactures, et de celles qui les ont relevées dans le XVIIIe siecle : elles se sont rapidement multipliées dans plus d'un genre; nous en donnerons ici un aperçu.

Etoffes de soie. On les fabrique à Manresa, à Cardona, à Mataro, qui a quarante-huit métiers, et principalement à Barcelone où l'on en compte 524. On y fait des velours, des satins, des damas, des draps de soie, des taffetas, des étoffes brochées ou mélangées d'or et d'argent. La seule ville de Barcelone emploie annuellement 300,000 livres de soie.

Taffetas, mouchoirs, et ceintures de soie. On en fait beaucoup à Barcelone, où les petites fabriques de ce genre sont assez multipliées, Reus en a 150 métiers, Manresa 600; dans cette derniere ville on fabrique 60,000 douzaines de mouchoirs, qui consomment environ 70,000 livres de soie.

Gazes de soie. La fabrication en est considérable à Barcelone, où l'on en fait d'unies et de rayées, de blanches et de toutes les couleurs. On y a établi, depuis quelque temps, une manufacture particuliere de gazes à point de blondes.

Tordeurs de soie. Il y en a dans plusieurs villes, ils sont surtout multipliés à Barcelone. Il y en a 18 métiers à Mataro, qui tordent, année commune, 124 quintaux de soie, et à Tarragone 37 métiers qui en tordent 12,000 quintaux.

Bas de soie. On en fait à Tarragone, à Mataro, à Aulot, à Manresa, et à Barcelone. Mataro a 52 métiers et Barcelone 900.

Bas de coton. On en fait dans l'hospice de Gironne, à Arens del mar, à Villanova, à Mataro, à Tarragone, à Aulot, à Vich,

XIVe siecle. On trouve le consul des Catalans et celui de la Biscaye au nombre de ceux de différentes nations établies à Azoph, à l'embouchure de ce fleuve, qui implorerent la clémence de *Timour* ou *Tamerlan*, et lui offrirent des présents lorsque ce prince revenoit triomphant (en 1397) de son expédition dans le Kipzac, à l'est et à l'ouest de la mer Caspienne et du Volga.

La fin du XVe siecle et le commencement du XVIe furent l'époque de sa décadence. L'introduction du droit de *bolla* ou *sceau*, sur les étoffes manufacturées, découragea les fabricants; les ateliers languirent; la négligence du gouvernement, les frais et les vexations des subalternes dans l'administration, détruisirent toute espece d'émulation. Les courses des pirates des côtes de Barbarie génerent, affoiblirent et ruinerent le commerce. La Catalogne devint en même temps le théâtre de guerres longues et fréquentes. Ces causes opérerent une dépopulation considérable; cette province perdit ses habitants, son industrie, ses manufactures, son commerce, ses richesses et son éclat. C'étoit un pays sans moyen et sans ressources, lorsque Philippe V le soumit à ses lois.

La protection de ce prince et celle de ses successeurs ont ranimé l'activité naturelle de ses habitants; ils ont repris leur énergie; la Catalogne est devenue de nouveau une des provinces les plus commerçantes et les plus riches de l'Espagne. Ses côtes se sont couvertes de navires, leurs habitants sont devenus marins ou commerçants: les plages y sont des ports ou des rades; les bateaux, les navires s'y multiplient; on ne peut les suivre depuis *Blañas* jusqu'à *Tortose*, sans admirer la prodigieuse industrie et la continuelle activité des Catalans.

Les productions naturelles de la province fournissent à une branche importante de son commerce. Le riz, le lin, le chanvre, les glands, la laine et la soie, se consomment dans le pays. La plus grande partie des noisettes et des amandes passe en Angleterre et dans le nord. Tous les ans, de 26,000 sacs de noix, 20,000 vont en Angleterre, et produisent 624,000 livres tournois. Le liége en planche est destiné pour le nord; il en

sort environ 30,000 quintaux; dont on charge ordinairement quinze à dix-huit navires. Le liége en bouchons passe en France, la qualité en est ordinairement de 1200 quintaux; il en résulte une exportation de 31,200 quintaux qui donne un produit de 22,462,996 réaux (5, 615,749 livres tournois). Il en passe aussi environ 1200 quintaux dans diverses provinces de l'Espagne.

Une partie de l'huile reste dans le pays pour sa consommation et pour l'usage des manufactures; il s'en exporte environ 8,000 charges qui passent en France et en Hollande; elles rendent 2, 560,000 réaux (640,000 livres tournois).

Un partie du vin se boit dans le pays; mais une grande partie est convertie en eau-de-vie. Il sort de celle-ci environ 4,000 charges, qui vont en Italie; elles donnent une valeur de 256,000 réaux (64,000 livres tournois).

La branche la plus importante du commerce actif de la Catalogne consiste dans l'exportation des ouvrages de ses manufactures. Les mousselines, flanelles, et couvertures de coton, les étoffes mélangées de coton et de fil, de coton et de soie, se consomment en partie aussi dans le pays; mais il s'en exporte au moins les deux tiers à Valence, à Sarragosse et à Madrid. Un douzième et demi des toiles et velours de coton, des nankins et des mousselines, se consomment dans la province, et le reste est exporté, savoir: deux douziemes et demi dans les autres provinces de l'Espagne, et les deux tiers dans les colonies espagnoles. La seule ville de Barcelone en fabrique, année commune, pour 11,120,000 livres tournois, et le produit de ce qui en est exporté monte à plus de 7,000,000 de francs.

Les mouchoirs et les ceintures de soie sont un objet assez important; il s'en fabrique beaucoup: Manresa en fournit tous les ans 60,000 douzaines, qui produisent 8,400,000 réaux ou 2,100,000 livres tournois, à raison de 140 réaux la douzaine. Il s'en exporte 10,000 douzaines dans l'Aragon, la Biscaye et les deux Castilles, et 35,000 douzaines en Amérique, qui produisent ensemble une somme de 1,575,000 livres tournois.

Peaux, cuirs et semelles. Ce genre de fabrication est assez étendu pour subvenir aux besoins de la province, pour fournir la matière de 700,000 paires de souliers qui sortent tous les ans de la Catalogne, et pour exporter pour un million de livres tournois de semelles. Il y en a plusieurs fabriques à Barcelone, 3 à Vich, 3 à Tortosa, 7 à Aulot, 8 à Mataro.

Souliers. On fabrique à Barcelone des souliers destinés à être exportés dans les autres provinces de l'Espagne et dans quelques-unes de ses colonies de l'Amérique. Il en sort ordinairement 700,000 paires tous les ans, qui donnent un produit de 7,399,994 réaux ou 1,849,998 liv. 10 sous tournois.

Verre blanc. Depuis quelque temps il y en a une belle fabrique à Barcelone; on y fait des carreaux pour fenêtres de toutes les grandeurs.

Faïence. Deux manufactures à Tortosa, dont les pieces sont très-communes.

Eau-forte. Il y en a une fabrique à Manresa.

Sel de Saturne. Deux fabriques dans la même ville.

Coutellerie, quincaillerie, serrureries. On en fait beaucoup à Cardona et à Solsona; les ouvrages n'en sont ni délicats, ni finis. Les ciseaux à tondre les draps se fabriquent principalement à Aulot et à Monistrol.

Fil de fer, fil de laiton. On les fait à Sallent.

Ancres. Les forges sont à Pineda, à Malgrat, à San-Pol, à Calella, à Arens del mar.

Armes à feu. On en fait beaucoup à Barcelone, à Igualada, et à Ripoll; celles de ce dernier endroit ont beaucoup de réputation.

Canons. Il y a une très-belle fonderie à Barcelone; elle appartient au roi; les canons sont de bronze.

Papier. Cette branche de commerce s'est accrue considérablement. Il n'y avoit que 86 moulins en Catalogne en 1776; en 1785, on en comptoit 160, et aujourd'hui il y en a plus de 200. On en trouve à Aulot, Alcocer, Bereyte, Manresa, Cenia, Capelladas, San-Celoni, Valls, toute la route de Martorell, etc. On porte à 480,000 rames la quantité de papier qui en sort tous

les ans. Les prix sont suivant la qualité. Le prix moyen est de 8 liv. tournois la rame; on estime que le produit total monte à 3,840,000 liv. tournois.

Papiers peints. Trois fabriques à Barcelone.

Eau-de-vie. On la fabrique à Manresa, Mataro, Tortosa, Villanova, Alellu, Calella, Reus, Agramunt, Arens, Salo, Canet, Valls, Vilasar, Pineda, et en divers lieux. Le principal entrepôt est à Reus. La quantité en est ordinairement de 35,000 pipes tous les ans, lesquelles, à 720 réaux ou 180 liv. tournois la pipe, donnent 25,200,000 réaux ou 6,300,000 liv. tournois.

Commerce. Si l'industrie et l'activité des Catalans se portent vers l'agriculture dans l'intérieur des terres, celles des habitants des côtes maritimes se tournent principalement vers les spéculations avantageuses du commerce. La situation de la Catalogne les favorise singulierement. Cette province se prolonge sur une vaste côte, où quelques ports, peu importants, à la vérité, mais suffisants pour les navires marchands, leur fournissent un asile, et servent d'entrepôt et de point de réunion. On en compte cinq, ceux de *Rosas*, de *Palamos*, de *Cadaques*, de *Barcelone* et de *Salo*.

Dans les temps reculés, et depuis, sous la domination des comtes, le commerce de la Catalogne étoit déjà florissant; il le devint encore plus sous les rois d'Aragon. Dans le XIII[e] siecle cette province avoit des manufactures nombreuses; elle fournissoit des draps à l'île de Corse, au royaume de Naples, à Smyrne, à Alexandrie, et à différentes autres places de la Grece; même à la Frise et à la Hollande. Elle avoit des manufactures de velours, de soieries, de toiles de fil, de toiles de coton, elle exportoit au loin le produit de son industrie. Elle avoit une marine nombreuse, dont une partie étoit armée en guerre, et veilloit à la sûreté de ses côtes; son commerce alors s'étendoit jusque dans l'Afrique, l'Archipel, la Syrie et l'Egypte. Les Catalans avoient des établissements aux confins de l'Europe et de l'Asie, sur les bords du Tanaïs, à la fin du

Il manque au premier de ces tableaux quelques objets, tels que noisettes, amandes, etc., qu'il est impossible de se procurer un peu exactement, mais dont les bénéfices sont avantageux à la province.

Si on joint aux sommes ci-dessus le produit d'articles isolés qui dépendent de quelques fabriques, et sur lesquels les propriétaires gardent le plus profond secret, on trouvera que le commerce de la Catalogne s'éleve à un produit très-considérable.

Quant à son commerce passif, cette province reçoit souvent du blé tiré de l'Aragon, de la France ; elle reçoit aussi environ 10,000 quintaux de laine, et 80,000 livres de soie de l'Aragon, 100,000 livres de soie du royaume de Valence ; elle reçoit aussi des étoffes de soie, fabrique de Lyon, des bas de soie de Ganges et de Nîmes, des draps fins, des toileries, des odeurs, des parfums, des pommades, des bijouteries, et des modes de la France. L'Angleterre y fournit des étoffes superfines en coton, des harengs et de la morne, et la Hollande quelques épiceries. Quoi qu'il en soit, son commerce *passif* est de beaucoup au-dessous de son commerce *actif*.

Le commerce en général, mais principalement ce dernier, se fait dans toutes les parties des côtes de la Catalogne, dans les cinq ports de cette province, dans les rades de Tarragone et de Tortose, sur toute la côte de Calella, à Mataro, où l'on voit une infinité de petites rades toujours couvertes de navires. Mais le port de Barcelone est le port le plus considérable ; vient en second lieu celui de Salo, de Tarragone, et la rade de Tortose.

Charroyage, voitures, et auberges. La Catalogne, si opulente, si industrieuse et peut-être la province de l'Espagne la plus active, est cependant une de celles où les chemins sont à la fois les plus mauvais et les moins soignés. On a fait connoître ceux de l'arrivée en Catalogne par la partie française des Pyrenées ; on a donné connoissance aussi de ceux qui conduisent de Barcelone aux frontieres de l'Aragon et du royaume de Valence : les chemins de traverse sont encore plus mauvais ; ils devien-

nent même souvent impraticables, sur-tout dans les temps de pluie et de la fonte des neiges, à cause de la quantité de rivieres qu'on doit traverser, et qui sont alors des torrents impétueux. Le Llobregat, le Fluvia, le Ter, la Muga, la Tordera, le Bezos, la Noya, et plusieurs autres, arrêtent sans cesse les voyageurs; à peine trouve-t-on quelques ponts; ils manquent principalement dans les passages les plus fréquentés, les plus importants et les plus dangereux.

La difficulté des chemins est compensée par la ressource de trouver des auberges par toute la Catalogne. On ne voit point dans cette province de ces désagréables *mesones* ou *posadas*, si communes en Espagne, qui font le tourment des voyageurs, où l'on ne rencontre que des chalits, où l'on ne mange que ce que l'on porte, ou qu'on envoie acheter, où l'on est obligé quelquefois de préparer soi-même ses repas, sans pouvoir se délasser des fatigues de la route.

Les auberges sont au contraire multipliées sur les routes de la Catalogne, quelques-unes sont mauvaises; mais beaucoup sont, sinon bonnes, au moins assez supportables; celles de *Figueras*, de *Calella*, de *Gironne*, de *Barcelone*, d'*Igualada*, sont bonnes, celles de *Mataro* et de *Lerida* excellentes; leur prix ordinaire est de deux piécettes, ou deux livres tournois, par repas.

On voyage en Catalogne comme dans le reste de l'Espagne, dans des carrosses traînés par six mules, qu'on appelle *coches de Colleras*, dans des *calechas*, espece de cabriolets tirés par deux mules, et dans des *volantes*, autre espece de cabriolets un peu plus petits, tirés par une seule mule; ces voitures font environ 8 lieues par jour. Il part de Barcelone une fois toutes les semaines un chariot couvert destiné pour Madrid; c'est la voiture des personnes qui ne peuvent ou ne veulent point faire beaucoup de dépense. On court la poste à cheval en Catalogne; mais on n'y trouve point de chevaux de poste pour les voitures.

Les charrois s'y font par des charrettes attelées de quatre ou de cinq mules, rangées en file à la suite les unes des autres: on y porte des poids immenses. Les mules y sont belles, fortes, bien

En Catalogne il se fait beaucoup de bas de laine; la ville de Vich en fournit 24,000 paires tous les ans; la moitié s'exporte dans les provinces voisines : ce qui fait un objet de 12,000 livres tournois.

Les étoffes de soie et les bas de soie passent à Madrid en petite quantité; leur principale destination est pour les colonies de l'Amérique.

Une partie des gros draps et des gros lainages, les ceintures et les couvertures de laine, les toiles, les rubans de fil, les toiles à voiles, les ancres, restent dans la province. Une grande partie des gros draps et des serges sert à l'habillement des troupes, et passe, convertie en habits, dans les différentes provinces de l'Espagne. Les draps fins sont envoyés à Madrid, en Aragon, et autres endroits. Les rets de fils sont envoyés par toute l'Espagne.

Les canons restent pour le compte du roi. Les armes à feu sont exportées dans l'Espagne et dans l'Amérique espagnole.

Les dentelles sont presque toutes destinées pour le Nouveau Monde.

Les quincailleries passent en partie dans les provinces espagnoles, et en partie dans l'Amérique.

Les indiennes ou toiles peintes sont envoyées à Valence, à Sarragosse, à Madrid, dans les deux Castilles; mais leur principale destination est pour l'Amérique. Cette branche d'exportation est très-considérable.

Il se fabrique 480,000 rames de papier, il n'en reste qu'environ 10,000 pour l'usage de la province; ainsi il en sort 470,000 rames, dont 250,000 en Aragon, dans les deux Castilles, et en Estramadure; il en provient une somme de 15,040,000 réaux, ou 3,760,000 livres tournois.

Il sort 35,000 pipes d'eau-de-vie, dont 4,000 vont à Guernesey, et à Alderney; 10,000 en Angleterre, et les autres en Hollande, dans le nord de l'Europe, même en Russie. Elles produisent 25 200,000 réaux (6,300,000 livres tournois).

On a fait déjà connoître la valeur de l'exportation des souliers que fournit Barcelone: 200,000 paires vont en Amérique, et 500,000 paires dans l'intérieur de l'Espagne.

On embarque tous les ans à Barcelone une si grande quantité de balayures des maisons que le produit s'en éleve jusqu'à 60,000 ducats.

On fait en Catalogne un commerce d'argent monoyé qu'on fait passer en France, et quoiqu'il soit prohibé, sous les peines les plus séveres, cependant il est très-considérable.

TABLEAU DU COMMERCE ACTIF DE LA CATALOGNE.

EXPORTATION AU DEHORS DE L'ESPAGNE.

OBJETS de commerce.	QUANTITÉS exportées.	LEUR PRODUIT réaux de vellon.	livres tournois.
Noix	26000 sacs	2496000	624000
Huile.	8000 charges	2560000	640000
Liége en planches. .	30000 quintaux	21600000	5400000
Liége en bouchons .	1200 quintaux	862996	215749
Vin.	4000 charges	256000	64000
Toiles et étoffes de coton de Barcelone	3161000 varas	28320664	7080166
Mouchoirs de soie de Manresa	35000 douzaines	4900000	1225000
Papier	220000 rames	7040000	1760000
Eau-de-vie.	350000 pipes	25200000	6300000
Souliers.	200000 paires	2114284	528571
Balayures des maisons	» » »	660000	165000
	Total.	96009944	24002486

EXPORTATION DANS L'INTÉRIEUR DE L'ESPAGNE.

Toiles et étoffes de coton de Barcelone	1026041 varras	7882864	1970716	
Mouchoirs de soie de Manresa. . . .	10000 douzaines	1400000	350000	
Bas de laine de Vich.	12000 paires.	48000	12000	
Papier	250000 rames	8000000	2000000	
Souliers.	500000 paires	5285710	1321427	10 s.
Semelle.		4000000	1000000	
Liége.	1200 quintaux	862996	215749	
	Total. . . .	27479570	6869892	10 s.
Le commerce extérieur produit. . .		96009944	24002486	
	Total général. .	123489514	30872378	10 s.

y rencontre quelquefois, me semblent provenir de réservoirs formés par les eaux dans les crevasses de la montagne, et coulant dans la couche de pierres poreuses qui la traversent par le milieu. Cette montagne est un des lieux les plus extraordinaires et en même temps les plus agréables qu'on puisse voir. L'opinion que nous venons d'émettre sur les sources intermittentes de la montagne du Mont-Serrat explique peut-être aussi la cause de l'intermittence d'une fontaine que l'on voit à *Tamarite*, près de Lerida. Parmi les curiosités naturelles de la Catalogne, la plus remarquable sans doute est la fameuse montagne de sel, auprès de laquelle est située la ville de Cardona, à 16 lieues de Barcelone : c'est une masse considérable, une vraie montagne de près d'une lieue de tour, presque entierement de sel. Elle s'éleve à la hauteur d'environ 500 pieds, sans fentes, ni crevasses ; elle est située sur la riviere de Cardonero, du côté de laquelle elle est coupée presque perpendiculairement. Le sel qui la forme est très-blanc dans presque toutes ses parties ; on en tire un peu de roussâtre et de bleu, mais qui devient blanc, lorsqu'il est réduit en poudre. Les pluies ne diminuent point sa masse. La riviere qui coule au pied est salée ; elle le devient encore davantage lorsqu'il a plu : elle tue le poisson ; mais cet effet ne s'aperçoit que dans une étendue de trois lieues. On fait à Cardona et on y vend à très-bon marché différents petits ouvrages en cristal, comme des autels, des figures de saints, des croix, des chandeliers, des salieres, etc. Ils sont transparents comme le cristal, et en ont en apparence la dureté.

ÉTAT DES SCIENCES ET DES ARTS EN CATALOGNE.

Les arts libéraux sont peu cultivés en Catalogne : le génie des habitants s'est tourné principalement vers les arts utiles et vers ceux qui sont relatifs aux manufactures. On trouve cependant à Barcelone et dans quelques autres villes de la Catalogne, un grand nombre de peintres qui embellissent les dehors des maisons de peintures à fresque, en y rapportant avec intelligence les tableaux des grands maîtres.

On a établi depuis peu de temps deux écoles de dessin dans cette province, l'une à Barcelone, l'autre à Aulot. Je ne connois point la derniere ; la premiere est bonne : il en a été déjà parlé. Ces écoles sont tournées principalement vers les objets relatifs aux manufactures ; cependant elles pourront former quelquefois des sujets pour la peinture, la sculpture, et l'architecture.

Dans les arts même relatifs aux manufactures et au commerce maritime, les Catalans n'ont point été jusqu'ici inventeurs; mais ils sont des imitateurs actifs et intelligents de ce qui se fait dans les autres pays. Le grand nombre et la variété de leurs manufactures, le débit qu'ils trouvent de ce qu'on y fabrique, en est la preuve. Ils se livrent avec succès aux arts mécaniques : c'est même la province de l'Espagne qui les cultive le plus ; le génie actif et intelligent des Catalans y contribue beaucoup, mais plus encore une autre cause qui tient à l'opinion, c'est qu'en Catalogne les artisans sont honorablement traités, tandis que dans la plus grande partie du royaume ils sont méprisés ou dépréciés, et les métiers regardés comme vils.

Le génie des Catalans est également porté aux sciences ; et la Catalogne a produit des hommes qui se sont distingués dans cette carriere. On trouve dans les villes principales, et sur-tout à Barcelone, beaucoup de personnes instruites ; elles ne doivent les lumieres qu'elles ont acquises qu'à leur goût pour le travail, à leur application à l'étude, à l'heureuse disposition de leur esprit naturel et pénétrant. Il y a des théologiens éclairés, des jurisconsultes profonds, des littérateurs instruits. La médecine peut y paroître encore un peu arriérée ; mais la physique moderne et l'histoire naturelle y ont fait quelques progrès.

Cette province a donné plusieurs personnages recommandables par leurs écrits. *Ramon Vidal de Bezalù*, et *Godefroi de Fosca*, bénédictin, donnerent chacun, dans le XIII[e] siecle, un Art poétique en langue provençale. Celui de Vidal fut le premier de ce genre qui ait paru en Espagne. *Robert Selot, Emmanuel Diez, Vital de Canellas*, se distinguerent dans les XIV et XV[e] siecles : le premier donna une histoire de la Catalogne ;

entretenues, dirigées avec intelligence. Les Catalans sont les plus adroits, les plus experts, et les plus attentifs des voituriers; ceux des autres provinces ne les égalent ni dans l'art de conduire leurs charrois, ni dans la maniere de soigner leurs attelages.

APERÇU SUR L'HISTOIRE NATURELLE DE LA CATALOGNE.

L'histoire naturelle de la Catalogne n'est point connue; elle fourniroit beaucoup d'objets d'instruction et de curiosité; elle mériteroit qu'un habile naturaliste parcourût cette province et fît connoître les trésors qu'elle renferme.

Nous savons seulement que les mines de fer y sont très-multipliées, sur-tout près d'*Alins* et de *Taull;* qu'on trouve des fossiles pétrifiés sur la montagne qui fait face à la *Torre alta de Sampere*, mais du côté opposé; des mines de plomb près de *Tortosa*, des amethystes, des topazes, des cristaux colorés, près de *Vich:* les orfevres de Barcelone les taillent, les montent, et les vendent; des mines de charbon de pierre, près du pont neuf de *Manresa*, à *Isona*, à *Tarrassa*, à *San-Saturni*, à *Subiras* près de *Martorell*, à *Sellent*, au territoire de *Llansá* près de la mer à *Montalona;* celle-ci, qui est du diocese de *Vich*, est très-considérable; celle de *Clansà* passe pour être la meilleure: le commerce de Barcelone cherche à animer son exploitation.

La Catalogne contient beaucoup d'*eaux minérales;* les unes sont froides, les autres chaudes ou *thermales*. Les plus remarquables parmi les premieres sont celles de *Monistrol*, près de *Mont-Serrat;* celles de *Vall de Ebron*, à une lieue de Barcelone; celles de *Tortosa*, de *San-Hilario*, de *Rivas*, à quinze lieues de Barcelone; les deux dernieres sont *gazeuses*.

Les principales, parmi les *thermales*, sont celles de *Caldas*, de *Malavilla*, celles de *Taull*, corrégidorat de *Talaru;* celles de *Garriga*, corrégidorat de *Mataro;* celles de *Caldetas*, même corrégidorat; celles de *Caldas de Mombuy*, de *Gironne*, d'*Esparraguera*, près de *Mont-Serrat;* de la *Espluga*, près du monastere de *Poblet;* de *Torello* ou *San-Feliu*, de *Torello*, à onze

lieues de Barcelone. Toutes ces eaux sont assez fréquentées; mais on ne connoît qu'imparfaitement les principes qu'elles contiennent; on n'en a aucune analyse exacte.

Les marbres de différentes especes sont très-multipliés en Catalogne. Il y a du marbre noir veiné de blanc, près de la *Torre de Sampere*, aux environs de Barcelone; on en a fait récemment les cuvettes de la fontaine de la nouvelle douane de cette ville, et anciennement les colonnes des couvents des Carmes et de la Merci. Il y a du marbre noir veiné de blanc, mais d'une qualité supérieure, près de la *Torre Alta* du même propriétaire.... Un marbre blanchâtre sur la partie opposée de la montagne qui est vis-à-vis de cette *Torre*... Des marbres ramifiés formant des paysages, diverses autres figures et dessins; ils se trouvent aux environs de *Tortosa*... Des marbres de différentes couleurs dans le territoire de *San-Vicens dels Horts*, de l'autre côté de *Molins de Rey*, à la droite de la *Venta du Cypreret*, vers le chemin de *Villa-Franca de Panadez*... Environ 60 carrieres de marbres mélangés près de *Sallent*: il en a été présenté au roi trente-sept échantillons bien travaillés et bien polis par MM. Xipell.

Deux montagnes remarquables par leur uniformité sont situées très-près de la mer, entre Figueras et Gironne; elles sont l'une et l'autre d'une figure pyramidale, d'une hauteur égale, et se touchent par leurs bases. M. *Bowles* assure y avoir trouvé tous les signes d'anciens volcans.

La montagne de Mont-Serrat est également remarquable par la composition, la conformation, l'arrangement, et la position des rochers dont elle est couverte. C'est un composé de pierres calcaires, de sable, et d'autres cailloux unis ensemble avec un mortier, et formant l'espece d'agglomération connue des naturalistes sous le nom de *pouding*. La terre végétale d'une partie de ces rochers s'étant décomposée par l'action des eaux, a formé des crevasses qui sont remplies d'arbres et de plantes aromatiques. Cette végétation est d'autant plus extraordinaire qu'il n'existe point de source sur cette montagne: les ruisseaux qu'on

le second écrivit sur la médecine vétérinaire dans un temps où cette science n'étoit point connue. Le dernier, évêque de Huesca, fut un fameux jurisconsulte; il forma, par ordre du roi et des états d'Aragon, un nouveau code civil et criminel, en compilant les anciennes lois de l'Aragon et du Sobrarbe. Le XVIe siecle produisit *Antic Roca*, de Gironne, qui écrivit sur la philosophie, et qui donna un dictionnaire catalan et latin. *Gabriel de Tarraga*, né dans la ville de ce nom, et dont il reste des écrits de médecine. Le théologien *Jerôme Loreta*, de Cervera; le poëte *Jean Bossan*, de Barcelone; *Antoine Aguilara*, de la Junquera, qui a laissé des écrits sur la médecine pratique; le jurisconsulte *Jean-Pierre Fontanella*, de Vich, qui fut l'oracle du barreau, et est encore aujourd'hui le guide des jurisconsultes catalans. Dans le XVIIe siecle, *Raphaël Mox*, de Gironne; *Pierre Canamas*, de Villa-Franca de Pañadez; et *Andreu*, de Barcelone, écrivirent, l'un sur les *maladies des femmes*, l'autre sur l'*astrologie judiciaire*, et le troisieme donna une *Practica gotholanorum*. La même époque vit naître trois historiens, *Jean Gaspard Roig y Jalpi*, de Blanes, qui publia une histoire de Gironne; *Estevan*, de Corbera, qui donna une histoire de la Catalogne; *Jérôme Pujadas*, de Barcelone, dont les écrits sont estimés: un autre Catalan, *Balthazar de Segovia*, écrivit dans le même temps sur l'art du tailleur. La Catalogne a aussi produit *François Moli*, *Christophe Galvet*, de Lerida; le premier, connu par ses écrits sur le droit canonique, le dernier par ses sermons. Une femme savante honora Barcelone, *Jeanne Morella*; et un peintre d'un mérite distingué, *Viladomat*, prit aussi naissance dans cette ville. On a déjà fait connoître l'une et l'autre.

Nous rappellerons ici le nom de quatre personnages instruits dont nous avons parlé, et qui ont fait honneur au XVIIIe siecle: *Jacques Salvador* s'est distingué par son zele et ses connoissances en histoire naturelle; *Jacques Caresmar*, chanoine régulier de S. Augustin, mort en 1791; *Jérôme Pasqual*, du couvent de *las Avellanas*, près de Lerida, homme égale-

ment instruit et recommandable; enfin *Pierre Virgili*, qui fut le restaurateur de la chirurgie en Espagne, fonda l'école de Barcelone, celle de Cadix, et fut récompensé de ses travaux par la place de premier chirurgien du roi : il mourut en 1776, âgé de 77 ans.

Outre les académies, les écoles de différents genres, les bibliotheques publiques, qui existent dans la Catalogne, il y eut autrefois dans cette province, deux académies établies sous le nom de la *gaie science*, sur le modele de celle qui existoit alors à Toulouse, et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours sous le titre d'*Académie des Jeux floraux*. La premiere fut fondée à Barcelone, vers la fin du XIVe siecle, par Jean Ier, roi d'Aragon, qui commença de régner en 1387, et fut formée par deux *mainteneurs* de celle de Toulouse, que le roi de France envoya à la demande de ce prince. Un démembrement de cette académie fit un établissement pareil à *Tortose* au commencement du XVe siecle, sous le roi Martin. On y cultivoit la poésie provençale ; on y récitoit et on y chantoit des vers, on décernoit des prix aux vainqueurs. L'académie de la *gaie science* à Tortose se soutint très-peu de temps ; celle de Barcelone avoit déjà beaucoup déchu lorsque Ferdinand Ier monta sur le trône en 1410 : ce prince voulut la ranimer; il en donna la direction au marquis de *Villena*, qui étoit alors célebre par ses talents littéraires. Ce seigneur ne négligea rien pour remplir les vues de son souverain; mais ses efforts furent inutiles. Les Catalans ont fait peu de progrès dans la poésie depuis cette époque ; et, à l'exception des ouvrages du curé de *Valfongana*, on ne connoît rien de de très-remarquable dans leur langue.

Caractere, Mœurs, Coutumes, Usages, Habillements, Langue.

On reproche aux Catalans de l'âpreté dans le caractere, de la rudesse dans l'expression, de la véhémence dans les actions. Ce reproche est fondé ; mais si on en recherche l'origine, si on con-

sidère en même temps les bonnes qualités qui compensent ces défauts, on les blâmera peut-être moins.

Les Catalans, accoutumés sous les rois d'Aragon à partager le pouvoir législatif avec le souverain, à ne reconnoître leur prince qu'en la qualité de comte de Barcelone, à ne payer d'impôts que ceux auxquels ils vouloient bien consentir, à ne fournir de soldats que le nombre qu'ils vouloient bien accorder, se regardoient tous comme partageant l'autorité suprême, et chacun en particulier comme un petit souverain. Il avoient dès-lors une idée d'indépendance qui s'est perpétuée pendant long-temps, et qui dégénéra enfin en esprit républicain. De là dérivent une fierté propre aux habitants de cette province; un ton, autrefois impératif, qui a laissé des traces peut-être ineffaçables; une répugnance pour tout ce qui offre un aspect d'assujettissement et même de subordination.

La langue catalane contribue aussi à la rudesse de l'expression: sa prononciation est dure, âpre, seche; elle exprime souvent avec peu de grâce et de délicatesse le sentiment le plus doux et le plus passionné.

L'activité fait le fond du caractere catalan; elle est brusque dans les personnes chez lesquelles elle n'a point été polie par l'éducation: mais il faut rendre justice aux Catalans; ce besoin de mouvement, cette vivacité naturelle, leur fit entreprendre de grandes choses; elle rangea souvent la victoire sous leurs drapeaux, du temps des comtes de Barcelone et des rois d'Aragon; elles les conduisit en Grece, et leur facilita des conquêtes importantes; elles les introduisit dans l'île de Mayorque, et y détruisit l'empire des Sarrasins; elle établit la domination des rois d'Aragon dans l'île de Sardaigne; elle les dirigea sur les mers, et les conduisit dans toutes les parties du monde connu; elle leur ouvrit la carriere des sciences; elle tourna leur génie vers le commerce, et l'étendit dans tous les genres; elle développa, elle soutint, elle propagea leur industrie; elle perfectionna leur agriculture; elle fut le mobile de l'établissement de leurs fabriques, et enfin de l'opulence de leur province.

Les Catalans sont des travailleurs infatigables; il ont en horreur l'oisiveté : aucun obstacle n'est capable de les rebuter. La mobilité de leur génie, l'ambition qui l'accompagne, les conduisent dans toutes les parties de l'univers; il n'y a point de ville, point de port en Espagne, dans les Indes, dans l'Amérique espagnole, où il ne se trouve des Catalans; on les rencontre en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, dans toutes les colonies, dans tous les ports de l'Europe. Ils sont braves, courageux, quelquefois même téméraires; les plus grands dangers ne sauroient les effrayer; à la guerre ils ne reculerent jamais, et jamais encore ils n'abandonnerent une entreprise. Ils sont, avec les Aragonnais et les Galiciens, les meilleurs soldats de l'Espagne. Leur bravoure et leur fermeté se sont développées si souvent, qu'elles ne sont plus mises en doute depuis des siecles; elles se montrerent plusieurs fois avec la plus grande énergie et dès les temps les plus éloignés (1). Elles soutinrent, au commencement du XVIIIe siecle, les efforts réunis des armées de la France et de l'Espagne contre la Catalogne.

D'après ce qui vient d'être dit, il est facile de concevoir quils ont des passions très-véhémentes : en effet, ils peuvent s'exposer à tout pour les satisfaire. Celle des richesses dirige leur indus-

(1) Les Catalans conquirent l'île de Mayorque, ils soumirent l'île de Sardaigne. Les débris de l'armée qui avoit aidé le roi d'Aragon à s'emparer de l'île de Sicile se réunirent en corps; ils allerent, au commencement du XIVe siecle, au secours d'*Andronic* l'aîné, empereur de Constantinople; ils battirent les Turcs, ils délivrerent l'Asie; mais bientôt ils devinrent la terreur de la Grece; ils battirent sur mer et sur terre l'empereur Michel, fils d'Andronic. Maîtres de Gallipoli, ils intercepterent le commerce de Constantinople et de la mer Noire; ils ravagerent en même temps l'Hellespont et les frontieres de l'Europe et de l'Asie; ils s'emparerent d'Athenes; ils y placerent un prince de leur nation; ils se partagerent l'Attique et la Béotie. Alliés des Vénitiens, ils se battirent encore avec eux, pour les Grecs, contre les Génois; ils se distinguerent au fameux combat naval donné sous les murs de Constantinople le 13 février 1352.

trie; celle de l'émulation dirige leur activité, les conduit partout, et leur fait braver les dangers des longues navigations; celle de la gloire les aveugle sur tous les périls. Lorsqu'ils aiment, ils aiment beaucoup; mais leur haine est implacable: ils ont rarement assez de force d'esprit pour étouffer leur ressentiment. Cependant il ne faut pas croire le Catalan méchant, il ne l'est point naturellement. Il s'exaspere, fait du bruit, mais il en vient rarement aux voies de fait. A le considérer sous les rapports politiques, le Catalan est inquiet et remuant; il soupire toujours après une liberté, ou plutôt une indépendance (1) à laquelle il

(1) La Catalogne se souleva à tant de reprises différentes, elle opposa si souvent une résistance vigoureuse et opiniâtre à ses souverains et elle tenta si fréquemment de se choisir des princes étrangers, ou de s'ériger en république, que le tableau de ses insurrections seroit presque l'abrégé de son histoire.

En 1273, la noblesse catalane refusa de suivre son roi, Jacques-le-Conquérant, dans son expédition contre le royaume de Valence, sous prétexte qu'elle avoit le privilége de ne combattre que dans sa patrie et pour sa patrie.

En 1277, la Catalogne prit les armes contre Pierre III, roi d'Aragon, son souverain, sous le prétexte qu'il avoit négligé de convoquer les états, et de jurer l'observation de ses priviléges.

En 1283, la noblesse catalane, liguée avec la noblesse aragonnaise, profitant de l'embarras où étoit Pierre III, au moment où une armée française l'attaquoit, prit les armes contre ce prince, et le força à lui accorder de nouveaux priviléges.

En 1460, les Catalans se souleverent pour délivrer de sa prison don Carlos, fils et héritier de Jean II, roi d'Aragon. En moins de quinze jours, la Catalogne arma une flotte de 24 galeres, et mit sur pied une armée considérable: elle assiégea et prit Fraga, ville aragonnaise, et força le roi Jean à rendre la liberté à son fils, à le remettre aux Catalans, et à signer un traité dont les rebelles dicterent les conditions... La mort du jeune prince, arrivée le 23 septembre 1461, avec un soupçon assez vraisemblable d'avoir été empoisonné par sa belle-mere, confirma les Catalans dans leur rebellion; ils tenterent d'abord de s'ériger en république; bientôt après ils déclarerent le

tenta souvent de parvenir, et qui lui mit tant de fois les armes à la main. Mais aussi dévoué dans son attachement que terrible dans sa haine, il est capable de tous les sacrifices pour le prince qui a su s'en faire aimer. Au commencement de la

roi Jean déchu de la souveraineté de la Catalogne; ils se donnerent au roi de Castille; ils assiégerent la reine d'Aragon et l'infant Ferdinand son fils à Gironne, et prirent cette ville, etc. Abandonnés par le roi de Castille, ils appelerent à leur tête don Pédro, infant de Portugal, et le proclamerent roi en 1464, en vertu des droits du comte d'Urgel, son aïeul. Ce prince étant mort en 1466, ils choisirent René, duc d'Anjou, dont le fils, Jean de Calabre, se rendit à Barcelone, et prit possession de sa nouvelle souveraineté; mais ce prince y mourut aussi à la fin de l'an 1470. Alors les Catalans s'érigerent en république. Pendant tout ce temps, ils ne cesserent d'avoir les armes à la main : ils eurent tour à tour de bons et de mauvais succès, et ils résisterent à toutes les forces du roi d'Aragon. Cependant en 1471, ils perdirent Gironne, Ostalric et Rosas; après avoir surpris le roi à Peralta et avoir failli le prendre, ils furent complétement battus le 5 novembre de la même année : enfin la ville de Barcelone, assiégée de près, fut obligée à se rendre le 17 octobre 1472, après un blocus de 144 jours et un siége de six mois. Dès ce moment la Catalogne fut soumise, après avoir persévéré pendant douze ans dans cette insurrection.

En 1640, deux députés de la Catalogne ayant été arrêtés à Madrid par ordre du roi Philippe IV, la province se souleva dans un instant, et fut toute en armes : elle déclara ce prince déchu de sa souveraineté, et s'établit en république; mais pressée vivement, elle se donna à Louis XIII, roi de France, qu'elle proclama comte de Barcelone en 1641. Elle persévéra dans sa révolte jusqu'en 1652.

En 1689, elle se révolta de nouveau sous prétexte d'infraction de ses priviléges : elle se forma encore en république; mais elle fut bientôt contrainte de céder à la force.

En 1705, après avoir prêté serment de fidélité au roi Philippe V, elle se donna à Charles archiduc d'Autriche, et le proclama roi, sous le nom de Charles III. Elle soutint avec opiniâtreté, souvent avec succès, les efforts réunis des armées espagnoles et françaises. Abandonnée par le roi qu'elle avoit choisi, elle se maintint dans son

guerre contre la France, la Catalogne offrit au roi de le défendre seule contre toutes les troupes qu'on pourroit lui opposer. Dans le nombre des volontaires, on comptoit 30,000 moines ou prêtres : cette offre ne fut point acceptée, principalement à cause du but de la guerre, qui devoit être offensive, et nécessitoit une armée de troupes réglées. Au surplus, loin d'avoir souffert des campagnes dont elle a été le théâtre, la Catalogne s'est enrichie de toutes les sommes qui ont été dépensées au milieu d'elle, et il est aisé d'observer qu'une guerre contre la France lui est aussi utile qu'une contre l'Angleterre lui est funeste.

On reproche aux Catalans une grande avidité pour l'argent, qui les conduit à se livrer aux travaux les plus pénibles pour en acquérir, et aux soins les plus attentifs pour le conserver. Mais ils dépensent aussi facilement qu'ils acquierent, et ils sont capables de générosité. Ils en ont donné une preuve marquante dans les époques malheureuses de notre révolution. Une multitude de Français de toutes conditions, de tout sexe, de tout age, trouva dans cette province des secours et des consolations. *Reus*, *Monblanc*, *Blanas*, et les frontieres de la France, se sont particulierement distingués à cet égard.

Les habitants de la Catalogne ont un goût décidé pour les cérémonies de l'église, pour les processions, pour les fêtes publiques, pour les assemblées, les bals, les danses, et autres sortes de rassemblements. Les *romerias* y sont très en usage : ce sont

parti, et fut soumise par le nombre, après une résistance de neuf années.

Quelques soulevements particuliers ont encore eu lieu en Catalogne depuis cette derniere époque, sur-tout à Barcelone, en 1773 et en 1788.

Le caractere d'indépendance et de fierté est si prononcé, sur-tout parmi la noblesse de la Catalogne, que certaines familles ont constamment refusé de porter aucuns titres et dignités de l'état ; elles n'ont commencé à plier, sous ce rapport, que depuis le dernier voyage de Charles IV dans cette province, où ce prince et la famille royale se sont concilié tous les esprits.

des voyages à des chapelles isolées, à des hermitages, en de certains jours, où il s'y rend un grand concours de peuple. Les combats de taureaux n'y ont presque point pénétré.

Le Catalan a un orgueil national qui lui est propre : il ne voit rien au-dessus de lui. Il ne fait point de cas des autres Espagnols, il en méprise même une partie, et sa haine est au dessus de toute expression contre le Castillan. Il n'aime point les étrangers; les Français, avec lesquels il a le plus d'occasions de rapprochement, sont ceux pour lesquels il a le plus d'aversion; l'origine de ce sentiment est très-ancienne : elle prend sa source dans les vieilles querelles et les guerres fréquentes entre les rois de France et les rois d'Aragon; les guerres du 17[e] siecle l'accrurent : la Catalogne s'étoit donnée à la France, et le Catalan ne peut pardonner aux Français de l'avoir abandonné à ses anciens maîtres. Les guerres de la Succession, au commencement du siecle dernier, y ont mis le comble : les Français saccagerent la Catalogne; ils dompterent ses habitants, et les forcerent à reconnoître l'autorité légitime de leur roi. Le souvenir en est tracé chez ces peuples avec des caracteres ineffaçables; il entretient dans leur cœur une aversion invincible pour la nation qui les subjugua.

Le manteau et le chapeau rond ne sont point en usage en Catalogne comme dans le reste de l'Espagne; à peine y voit-on aussi un habit de *majo*; le justaucorps, ou habit à la française, est l'habit ordinaire dans presque toutes les conditions. Les paysans qui occupent les montagnes portent une camisole ou gilet croisé, et par-dessus une espece de large redingote qui ne passe point les genoux : on l'appelle *gambeto*. Il y a d'ailleurs une variété de costumes parmi les hommes et les femmes du peuple, dont les détails seroient ici trop longs; on les donnera à part (1).

Les Catalans ont une langue qui leur est particuliere : c'est l'ancien langage des provinces du midi de la France, dont les

(1) Dans la partie des costumes généraux de l'Espagne. Tom. V, 395-420.

habitants conquirent la Catalogne sur les Maures. Ces Français des pays méridionaux la peuplerent, y introduisirent leurs lois, leurs usages, leurs coutumes; et leur patois, appelé *langue limosine*, s'est perpétué jusqu'à nos jours en Gascogne, en Languedoc, et en Provence, où il a éprouvé des altérations plus ou moins remarquables, produites par le mélange du français moderne; il s'est conservé plus pur en Catalogne et en Roussillon, mais avec un mélange de castillan dans la premiere de ces deux provinces. La langue catalane a perdu cette douceur agréable qui la caractérisoit autrefois, et qui s'est mieux conservée dans le royaume de Valence; elle a pris dans la bouche des Catalans des terminaisons dures et une prononciation rude et désagréable; elle a encore aujourd'hui assez de ressemblance avec la langue française moderne, par la construction et la tournure des phrases, par les regles grammaticales, par l'identité presque parfaite d'un grand nombre de ses mots, qui ne different des mêmes mots français que par leurs terminaisons. On la parle dans toute la Catalogne avec beaucoup de variations, suivant les divers cantons, avec plus de pureté sur les montagnes, avec plus d'altération dans les grandes villes. La prévention nationale du Catalan lui fait préférer sa langue à celle des Espagnols : aussi le castillan est-il fort peu en usage dans la Catalogne; et lorsqu'on l'y rencontre, il est défiguré et méconnoissable par le mélange d'expressions et de tournures catalanes.

ROYAUME DE VALENCE.

NOTICE GÉNÉRALE SUR CE ROYAUME.

Le royaume de Valence est une des plus petites provinces de l'Espagne. Il est borné au nord, au sud, et à l'ouest par la Catalogne, le royaume de Murcie, la Nouvelle-Castille et l'Aragon; la

Méditerranée baigne toute la partie de l'est; ce qui forme une côte d'à peu près soixante lieues d'étendue. Sa longueur du nord au sud est de 67 lieues; sa largeur de l'est à l'ouest est de 10 lieues à son extrémité septentrionale, qui s'allonge en pointe entre la Catalogne et l'Aragon; de 6 lieues à son extrémité méridionale qui confine au royaume de Murcie, et de 20 lieues dans la partie du milieu.

Cette province contenoit anciennement plusieurs peuplades qui se gouvernoient elles-mêmes; mais cette indépendance fut détruite par les Carthaginois, qui s'emparèrent de cette belle contrée. Quelques villes qui conservoient encore leur liberté quand les Romains établirent en Espagne le théâtre de la guerre contre les Carthaginois, furent soumises après une résistance plus ou moins longue. Parmi ces villes, Sagonte (aujourd'hui Murviedro) sera toujours célebre par sa longue et vigoureuse défense, ainsi que par la grandeur du courage et l'héroïsme de ses habitants.

Les Romains furent chassés de cette province par les Goths, qui à leur tour succombèrent sous les Maures: c'est de cette époque (713) que fut établi le royaume de Valence. Il dépendit d'abord des califes de Damas; mais peu de temps après il passa sous la domination des rois de Cordoue. Dans les fréquentes révolutions de l'empire des Maures, le royaume de Valence changea très-sou-

vent de maîtres; il eut même de temps en temps ses rois particuliers. Don Jayme réunit, en 1236, ce royaume à celui d'Aragon; enfin le mariage de Ferdinand-le-Catholique avec Isabelle de Castille ayant confondu les droits et les états de ces deux princes, le royaume de Valence a fait depuis partie de la monarchie espagnole.

Cette province conserva ses priviléges long-temps encore après sa réunion : elle avoit ses lois particulieres, ses jurés ou chefs de municipalités (*ciudadanos*), dont l'autorité étoit grande, et qui acquéroient la noblesse lorsqu'ils avoient exercé leurs fonctions dans les villes de Valence, de Xativa et d'Orihuela. Elle avoit aussi ses états particuliers qui partageoient l'autorité législative avec le souverain. Ces états, dont la salle d'assemblée subsiste encore à Valence, étoient composés du clergé, de la noblesse et des communes. Il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir de toutes ces prérogatives : elle les a toutes perdues par sa rebellion contre Philippe V, au commencement du siecle dernier. Ce prince, obligé de conquérir un pays qui lui appartenoit, usa rigoureusement du droit de vainqueur. Il abolit tous les priviléges, et soumit les Valenciens aux lois qui régissoient ses états de Castille.

Le *Guadalaviar*, le *Xucar* et la *Segura* sont les trois fleuves qui coulent dans cette province, arrosée en outre par quinze rivieres, l'*Elda*, le

Murviedro, le *Canadez*, la *Palencia*, le *Mijarez*, le *Linarez*, *le Minarez*, le *Serval*, la *Cenia*, le *Cahiel*, l'*Oliena*, le *Millas*, le *Segrez*, la *Chalba*, et la *Siete-Aguas*.

Les principales montagnes sont une continuation de la *sierra de Cuenca*. On distingue entre autres la *sierra Picochera*, au centre de la partie occidentale qui forme les limites de cette province avec la Nouvelle-Castille; la *sierra de las Cabrillas*, à l'ouest; *las Pedreras de Elche*, la *sierra de Orihuela*, la *sierra de la Cañada*, la *sierra de la Morada*, la *sierra de Salimetas*, la *sierra de Camara*, la *sierra de Santa-Anna*, au sud; la *sierra d'Almanza*, au sud-ouest; et les montagnes de *Lacobas*, de *Vellido*, *del Cubilo*, de *Mongo*, de *Aytana*, de *Peña-Goloza*, de *Mariola*, etc.

Ce pays, quoique montueux, renferme de belles plaines et des vallées fertiles. Indépendamment des rivieres que nous avons nommées, un grand nombre de ruisseaux et de canaux entrecoupent les terres, et donnent à la végétation un luxe et une variété qui étonnent. La douceur du climat (1) augmente la fertilité du sol, et développe la ri-

(1) En été, le barometre reste entre 17 et 20 degrès, et en hiver entre 7 et 13 : il est très-rare que le froid le fasse descendre au-delà de 3 degrès au-dessus de 0. On n'a vu depuis plusieurs siecles que deux fois de la gelée blanche et des brouillards. L'air y est généralement si pur et si sec, que le sel et le sucre restent exposés à son action pendant des mois entiers sans contracter la moindre humidité.

chesse des productions. Les fleurs du printemps partout réunies aux fruits de l'automne; les orangers, les cédras qui entourent de riches prairies; une multitude d'arbres que nous ne voyons ici que dans des serres où ils se dénaturent, et qui là embaument l'air qui les vivifie, font de cette province un jardin magnifique, un séjour de délices: aussi y trouve-t-on un grand nombre de maisons de plaisance.

L'activité de ses habitants sait mettre à profit l'heureuse influence du climat: les terres même les plus ingrates sont cultivées; les productions de tout genre se multiplient partout: les manufactures, le commerce, la pêche, la marine, en augmentant les moyens de travail, répandent l'aisance parmi les Valenciens. Les hommes de cette contrée ont une santé vigoureuse, et une gaieté franche: les femmes y sont belles; leur embonpoint n'ôte rien de leurs grâces; elles ont de la douceur, de l'aménité, et un caractere enjoué qui rend leur société agréable.

Route des frontieres de la Nouvelle-Castille *jusqu'à* Valence, 7 lieues. (V. l'atlas, pl. 13.)

Limites de la Nouvelle-Castille sur la montagne de *las Cabrillas.*	lieues.
Venta del Relator.	1.
Venta de Buñól.	2.

Venta del Moral.	.	$\frac{1}{2}$
Chiva, *village*.	.	$\frac{1}{2}$
Quarte, *village*.	2	.
Mislata, *village*.	.	$\frac{1}{2}$
VALENCE.	.	$\frac{1}{2}$

En sortant d'Aranjuez et de Madrid pour se rendre dans le royaume de Valence, on continue à gravir et à descendre les montagnes de *las Cabrillas*, ce qui rend la route extrêmement difficile. Après une heure de marche on arrive à la *Venta del Relator*, maison isolée au milieu de ces montagnes, et bâtie par un rapporteur du conseil des finances, pour la commodité des voyageurs. Le chemin, toujours également mauvais, le devient encore plus à quelque distance, parce qu'on est obligé de gravir une montée très-pierreuse.

Les montagnes qu'on vient de parcourir sont calcaires : quoiqu'elles soient rudes, escarpées et fatigantes, on commence à y apercevoir les effets de l'industrie des habitants de Valence, qui n'ont négligé aucune partie susceptible de culture, et qui la poussent même jusqu'aux endroits du plus difficile accès. Cette vue donne une secrete satisfaction au voyageur, qui y prend d'autant plus de plaisir, qu'il vient de parcourir quelques-unes des plaines stériles, des montagnes seches et arides de la Nouvelle-Castille. On jouit d'un point de vue délicieux lorsqu'on est parvenu au sommet

de ces montagnes. La plaine immense dans laquelle est située la ville de Valence s'offre aux regards surpris : c'est une perspective dont l'étendue ne permet point d'en saisir les détails, mais dont l'ensemble fait voir un mélange de peuplades et de terres cultivées, de maisons et de villages qui s'élevent au milieu d'un vaste tapis de verdure. La ville de Valence s'aperçoit à l'extrémité de cette plaine; toutes les habitations qui l'entourent semblent s'identifier avec elle ; on croit voir la ville la plus grande de l'univers; la mer termine le fond du tableau, et ajoute encore à sa beauté.

On descend de ces montagnes par un chemin aussi mauvais que celui que l'on a quitté. On trouve à leur pied la *Venta de Buñol*, à deux lieues de celle *del Relator;* elle est près d'une petite ville du même nom, située sur la riviere de *Siete - Aguas;* sa population est d'environ 1200 habitants ; il y a une manufacture de papier : on prétend qu'elle se nommoit autrefois *Benularon.* On passe bientôt après à la *Venta del Moral*, ensuite au village de *Chiva*, et l'on aperçoit sur les côtés ceux de *Cheste* et *Toris.*

Le changement de température se fait déjà sentir ; et l'on découvre aux environs de *Chiva* la culture brillante du royaume de Valence. Les arbres s'y multiplient ; des haies vives, la plupart formées par de beaux aloès, enferment les héritages : les oliviers et les mûriers s'y succedent rapidement; les arbres

fruitiers y étalent leurs fruits, et la terre enrichit le cultivateur de ses dons.

Ces beautés disparoissent, ou au moins elles perdent beaucoup de leur éclat, à une demi-lieue après *Chiva* ; les oliviers et les mûriers y sont rares; la terre y est souvent en friche; la partie cultivée ne produit que des blés maigres : le chemin est uni, sans être beau. A quelque distance, les campagnes reprennent leur beauté; des ruisseaux nombreux les arrosent; on voit partout la plus heureuse fécondité.

Les villages se succedent de près : on aperçoit entre autres celui de *Torrente*, connu par ses vins et ses eaux-de-vie; celui de *Maniser*, qui a des manufactures de faïence et de poterie de terre. On arrive à *Quarte*, très-grand village, bien peuplé, situé dans une des plus belles et des plus riches parties de la *huerta* de Valence. Ce lieu étoit connu des Romains sous le nom de *Quartum.*

La beauté des campagnes devient plus frappante à mesure qu'on s'approche de Valence, dont on n'est plus éloigné que d'une lieue. Le chemin est assez large, mais très-pierreux. On passe à *Mislata*, village qui a le titre de baronie, et qui contient environ 500 habitants : c'est le rendez-vous des buveurs. On laisse à gauche l'entrée du superbe quai qui s'étend sur la rive droite du *Guadalaviar* l'espace d'une lieue, en côtoyant les murs de Valence ; on suit le chemin à droite, et peu-

après, on entre dans cette ville par le faubourg de *Quarte*, et par la porte du même nom.

Route des frontieres du royaume de Murcie, *au-dessus d'Orihuela*, *jusqu'à* Valence, 32 lieues et demie. (Voyez l'Atlas, pl. 16 et 14.)

	lieues.
La *Sierra de Orihuela*, frontiere de Murcie.	
La Parecia, *village*.	. ¼
Orihuela, *ville*	. ¾
Batara, *village*.	2 .
Elche, *ville*	3 .
Monforte, *ville*.	2 ½
Elda, *ville*..	2 ½
Riviere d'Elda, *sans pont*. (1)	. ¼
Villena, *ville*. (2)	3 ¾
Fuente de la Higuera, *village*. (3)	4 .
VALENCE. (4)	13 ½

En sortant du royaume de Murcie on continue à tourner la montagne d'Orihuela, qui est une

(1) On la passe et repasse trois fois à de petites distances... On rentre ici dans le royaume de Murcie.

(2) Elle est du royaume de Murcie.... Peu après en être sorti, on rentre dans celui de Valence.

(3) Une demi-heure après ce village, le chemin se réunit à celui qui conduit du port d'Almanza à Valence.

(4) L'itinéraire et la description de la route depuis Fuente de la Higuera jusqu'à Valence se trouveront avec la description de la route des frontieres du royaume de Murcie, après Almanza jusqu'à Valence.

roche calcaire. On passe à *la Parecia*, petit village situé au pied de cette montagne; et après une demi-lieue, on découvre le château d'*Orihuela* à mi-côte de la même montagne, que l'on côtoie à gauche, et la Huerta à droite; on aperçoit bientôt les clochers d'*Orihuela* : cette ville, qui se présente en flanc, se développe insensiblement aux yeux, et l'on y arrive après une heure de marche depuis la frontiere de Murcie. Avant d'y entrer, on trouve à droite un couvent de franciscains dans une situation délicieuse, et l'on aperçoit à gauche un bel et grand édifice qui est un corps de caserne; on suit une courte, mais belle avenue d'arbres qui domine sur la Huerta, et qui conduit aux portes de la ville.

ORIHUELA est une ville assez considérable, située agréablement au pied de la montagne du même nom, sur les deux rives de la *Segura*, qui la traverse, et qui, sur les confins d'une belle campagne, fait la continuation de la *Huerta* de Murcie.

Cette ville fut prise aux Contestani par les Carthaginois, à ceux-ci par les Romains, et à ces derniers par les Goths; elle fut conquise par les Maures en 715; et fit d'abord partie du royaume de Cordoue; elle eut, en 1057, son roi particulier, dont l'existence fut courte; elle revint bientôt aux rois de Cordoue: une nouvelle révolution la rendit dépendante du nouveau royaume de Murcie, établi en 1236; elle resta au pouvoir des Maures pendant 550 ans. Elle fut conquise sur eux en

1264 par Jacques I, roi d'Aragon, qui la peupla de chrétiens; elle obtint, en 1537, du roi Alfonse V, le titre de cité. La peste la dévasta en 1648, et en 1651 le débordement de la Segura en détruisit une grande partie.

Orihuela eut presque-autant de noms que de maîtres. On ignore celui qu'elle portoit sous les Carthaginois; elle fut appelée *Orcelis* sous les Romains, *Orzuella* sous les Goths, *Orguella* sous les Maures, *Orihuela* sous les Aragonnois et ensuite sous les Espagnols.

Étendue et population. Cette ville est étroite, mais elle s'étend beaucoup en longueur en suivant le pied de la montagne, qu'elle tourne. Elle est assez bien bâtie; ses rues sont en général bien percées, droites et larges, mais non pavées (1). On en compte 11 principales, qui sont assez belles, et dont les plus larges ont de chaque côté un trottoir fort commode; on y voit beaucoup d'édifices réguliers, et de maisons de belle apparence. Elle a deux ponts sur la Segura, sept portes, et cinq places. Il ne manque à ces places, presque toutes grandes et carrées, que de beaux édifices. Elle n'a point de fontaines; et l'on y boit l'eau de la Segura. Elle a partout un air riant, ouvert et agréable. Sa population est d'environ 20,000 ames.

Administration ecclésiastique. Orihuela étoit autrefois du diocese de Carthagene, ensuite de Murcie; son église principale fut érigée en collégiale en 1413 par l'anti-pape Benoît XIII. Le concile de Bâle, à la priere d'Alfonse V, roi d'Aragon, l'érigea en cathédrale en 1440, et y établit un siége épiscopal; cet établissement n'eut pas lieu: le pape Eugene IV réunit, en 1443, ce nouveau chapitre à celui de la cathédrale

(1) Voyez ce qui sera dit ci-après en parlant du sable qui couvre les rues de Valence, p. 182.

de Murcie. Enfin le pape Léon X, en 1564 y établit le siége d'un évêché, qui a toujours subsisté depuis cette époque, et dont le diocese comprend un chapitre de cathédrale, qui est à Orihuela, un chapitre de collégiale qui est à Alicante, quatre vicaires, et cinquante-cinq paroisses.

La chapelle de la cathédrale d'Orihuela se compose de 5 dignitaires, 17 chanoines, 12 prébendés, 12 semi-prébendés et 41 bénéficiers. Il y a dans cette ville 3 églises paroissiales, 9 couvents d'hommes, 3 couvents de religieuses, une église de Notre-Dame de Mont-Serrat, un hôpital de miséricorde, un hôpital pour les malades, une maison pour les enfants-trouvés, et un tribunal de l'officialité diocésaine.

Administration civile et militaire. Un corrégidor d'épée, un alcade-major pour l'administration de la justice, un nombre déterminé de régidors, mi-partie nobles et bourgeois, qui forment la municipalité; une garnison de deux escadrons de cavalerie ou de dragons.

Instruction publique. L'instruction publique est assez négligée à *Orihuela*. On y trouve cependant une université, qui fut fondée en 1556 pour les quatre facultés; celle de médecine a été supprimée dans le XVIII[e] siecle; on y enseigne aujourd'hui la théologie, la jurisprudence et la philosophie; mais on y trouve les vices radicaux des autres universités de l'Espagne, une théologie purement scholastique, une philosophie presque entierement péripatéticienne, une forme syllogistique féconde en subtilités et en subterfuges; elle n'a aucun des établissements propres à accélérer les progrès des sciences. Il y a encore dans cette ville un séminaire et deux colléges, dans l'un desquels il y a environ 300 jeunes gens; mais ils participent encore de la mauvaise forme de l'université, dont ils sont des dépendances.

Edifices publics. On ne trouve rien qui excite la curiosité dans les édifices publics de cette ville. L'*église cathédrale* est petite et obscure; la grille de l'autel principal est un chef-d'œuvre. L'*église paroissiale de S. Jacques* a un assez beau portail dans le genre gothique; celui de *Notre-Dame de Mont-Serrat* a deux

corps d'architecture d'ordre corinthien, chacun de quatre colonnes de marbre jaspé. La façade du *couvent des Dominicains* est très-étendue, et sans aucun ornement; elle a deux portails qui paroissent se perdre dans l'immensité de cette façade, et qui feroient plus d'effet, s'ils étoient décorés extérieurement. La façade de l'*église des Augustins* est accostée de deux belles tours carrées, une de chaque côté, chacune avec trois corps d'architecture; les deux premiers sont sans ornements; le troisieme a deux beaux pilastres ioniques à chaque face; il est surmonté d'une belle corniche, qui supporte des urnes placées à des distances régulieres. On travailloit en 1791 à la façade de l'*église des saintes Justa et Rufina*; elle est en pierres de taille, et ornée de pilastres doriques; elle a un portail orné de quatre colonnes corinthiennes de même pierre, portées sur des piédestaux de marbre bleu et blanc.

Le séjour d'Orihuela est fort triste : on n'y trouve aucune société, quoiqu'il ne manque aucun des éléments qui pourroient en former de très-agréables. Par un principe de dévotion mal entendue, on détruisit la salle de spectacle vers le milieu du siecle dernier. De cette époque les sociétés se séparèrent, les individus s'isolerent, chacun se concentra chez soi, et la tristesse s'introduisit partout. Cependant, en 1791, un particulier, M. Aguado, céda gratuitement une de ses maisons à un entrepreneur qui y construisit un théâtre à ses frais. Cette salle est petite, mais assez jolie, quoique sans ornements. Elle est très-fréquentée depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril. Le goût du spectacle ramenera insensiblement les citadins aux plaisirs de la société. Les étrangers les visiteront d'autant plus volontiers que cette ville est agréable par la beauté de sa situation, par la richesse des campagnes qui l'avoisinent, ainsi que par la douceur des mœurs des habitants, qui sont actifs et laborieux: ils portent sur-tout l'industrie dans la culture des terres à un point qu'il est difficile de surpasser.

Cette ville fut le lieu de la naissance de *Damien Cavallus*, orateur du XVIe siecle; d'*Anastase Vivez de Rocamora*, évêque de

Segorbe, qui publia en 1674 les actes synodaux de son diocese; et des historiens *Gaspard Garzia* et *François Martinez*, l'un et l'autre du commencement du XVIIe siecle: le dernier écrivit l'histoire de sa patrie.

Il n'y a point d'auberges à *Orihuela;* il n'y a que des maisons de *posada;* celle de *la Pisada* est la moins mauvaise; elle est cependant très-médiocre; mais les prix y sont modérés.

La campagne est de la plus grande beauté aux environs de cette ville; c'est la continuation de la Huerta de Murcie, la même terre, le même sol, le même arrosage, sous le même climat; mais elle est mieux cultivée: aussi est-elle infiniment plus belle, et ses productions sont plus multipliées et plus variées. Elle forme comme une suite de jardins où les arbres fruitiers de toutes les especes étalent leurs richesses, où l'oranger et le citronnier se confondent avec l'amandier et le grenadier, où les mûriers, multipliés sans monotonie, embellissent les champs, et enrichissent leurs propriétaires; où les légumes et les herbages les plus savoureux et les plus délicats croissent en abondance; où les terres ne sont jamais en repos et rapportent toujours: aussi est-il passé en proverbe que, *llueva ò no llueva, trigo en Orihuela;* c'est-à-dire, *qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve pas, il y a du blé à Orihuela.* On y éleve une quantité prodigieuse de vers à soie, qui fournissent aux habitants une nouvelle source de richesses.

Orihuela suivit, au commencement du XVIIIe siecle, le parti de l'archiduc Charles d'Autriche, qui disputoit la couronne d'Espagne au roi Philippe V; mais elle fut attaquée au mois d'octobre 1706 par *Belluga*, évêque de Murcie, qui venoit de sauver sa ville épiscopale, et de la conserver à son roi. Ce prélat, secondé par M. *de Medinilla*, emporta la place, la livra au pillage pendant 24 heures,

désarma les habitants, et enleva les titres originaux de leurs priviléges.

On sort d'*Orihuela* par un beau chemin qui, pendant une demi-lieue, côtoie la montagne à gauche et la Huerta à droite ; il se termine à une croix placée sous un dôme en forme de grand pavillon, soutenu par quatre colonnes de marbre blanc. Le chemin devient alors pierreux ; il s'éloigne de la Huerta, qu'on ne revoit plus ; il se rapproche de la montagne, dont il s'éloigne bientôt après, et devient plus uni. On aperçoit dans l'éloignement la continuation de la *Sierra d'Orihuela* à gauche, la *Sierra de la Cañada* à droite, et la *Sierra de Morada* en face. On s'approche insensiblement de celle-ci ; mais on la laisse à gauche ; l'horizon s'éloigne en même temps, les terres sont cultivées, et on entre dans la plaine.

La campagne devient belle; elle se couvre, d'espace en espace, d'arbres qui forment, dans quelques parties, sur-tout à gauche, des rideaux agréables. Les peuplades se suivent de près ; on aperçoit, à peu de distance, à droite, d'abord le village de *Co*, situé au pied d'une petite hauteur, sur laquelle est un ancien château du même nom, et peu après celui de *La Granja*.

Le chemin devient en cet endroit inégal, coupé, pierreux, souvent boueux ; on y est très-incommodé par les cousins ; il conduit à *Batara*, petit village à deux lieues d'*Orihuela*, et dont la plupart des maisons n'ont que le rez-de-chaussée ;

il a une église paroissiale, sous l'invocation de S. Jacques. L'architecture en est assez belle.

On continue à suivre la même plaine, où des multitudes d'oliviers forment des bois épais, qui se succedent fréquemment. Après deux heures et demie de marche, on découvre *Elche*, et on y arrive une demi-heure après. Aux approches de cette ville, on la voit comme entourée de forêts de palmiers; on aperçoit sur la gauche un grand et beau bâtiment carré, qui est un corps de casernes de troupes. On entre dans le faubourg par une descente; on parvient à un pont beau et grand, mais sans eau, à l'extrémité duquel on trouve une fontaine circulaire en marbre, qui jette de l'eau par huit tuyaux, et on entre dans la ville.

•

ELCHE est une ville de moyenne grandeur, située dans une plaine presque entièrement couverte de palmiers. Elle étoit comprise, sous les Romains, dans le pays des *Contestani*; elle portoit alors le nom de *Illici*, et donna son nom au golfe *Illicitanus;* elle avoit le titre et les droits de colonie romaine. On y compte 2,700 maisons, et une population d'environ 15,000 ames, parmi lesquelles il y a quelques familles nobles, et environ 500 familles de laboureurs. Elle a quelques rues assez belles, quelques maisons apparentes, plusieurs places grandes et carrées, mais sans aucune décoration, et six fontaines; une de celles-ci est de marbre; et faite en forme de tombeau; elle jette l'eau par vingt

tuyaux : c'est la seule dont l'eau soit potable; celle des autres fontaines est amere.

On prétend qu'*Elche* eut autrefois un siége épiscopal; que Jean, qui vivoit en 517, en fut le premier évêque, et Teudegatus le dernier, en 862. J'ignore le fondement de cette opinion; il est difficile de concilier la date de 862 avec celle de l'invasion des Maures en 711 : on sait que ces peuples ne laisserent subsister aucun évêché en Espagne dans les commencements de leur domination.

Cette ville a trois églises paroissiales, deux couvents de moines, un couvent de religieuses, et un hôpital avec vingt lits. Elle est le lieu de la résidence d'un vicaire-général de l'évêque d'Orihuela. Elle est gouvernée par un alcade-major, qui est chargé de l'administration de la justice, quatre régidors, et quelques députés de la commune.

On n'y trouve aucun édifice remarquable. L'église paroissiale de Sainte-Marie a un portail exécuté en marbre : c'est un assemblage monstrueux de colonnes unies, torses, et cannelées en spirale. On trouve quelques inscriptions sur la place de Sainte-Lucie.

Cette ville a une fabrique de savon et plusieurs tanneries. Elle fait un grand commerce de dattes et de palmes; c'est le principal produit des terres, qui, jusqu'à une certaine distance, ne sont presque couvertes que de palmiers.

Elche est fort triste; on n'y trouve aucune espece d'agrément, ni promenades, ni spectacle, ni lieu de ralliement; chacun y vit seul; on ne s'y voit que dans les occasions indispensables, et par étiquette. Les deux classes d'habitants les plus considérables, les nobles et les laboureurs, y sont livrées absolument à l'agriculture, et ne s'occupent point d'autre chose. Les femmes des nobles ne se visitent qu'entre elles, et encore rarement; ce qui réduit beaucoup la société : la classe inter-

médiaire suit cet exemple. Il en résulte un ensemble de tristesse et d'ennui dont chacun convient, mais dont on ne se corrige point. Cependant les habitants y sont riches, les laboureurs sur-tout; néanmoins ils vivent misérablement : tel a dans ses coffres 100,000 ou 150,000 ducats (275,000 ou 412,500 livres tournois), qui ne se nourrit qu'avec du pain d'orge et les légumes les plus communs.

Cette ville se glorifie avec raison d'avoir donné le jour au fameux *Georges Juan*, un des grands hommes que l'Espagne ait produits dans le XVIII[e] siecle; il se distingua par ses connoissances dans la nautique, la géométrie, l'astronomie, et par les bons ouvrages qu'il publia sur ces sciences.

On ne mange point de bœuf à *Elche;* on y vendoit, en 1799, le mouton 32 quarts, ou 18 sous 10 deniers tournois la livre de 36 onces, l'agneau 33 quarts, ou 19 sous 5 deniers, le porc 36 quarts, ou 21 sous 2 deniers, le pain de froment 4 quarts et demi, ou 2 sous 7 deniers la livre de 16 onces, et le pain d'orge 2 quarts, ou 1 sou 2 deniers.

Elche avoit suivi, au commencement du XVIII[e] siecle, le parti du prétendu roi Charles III, pendant les guerres de la Succession, et avoit reçu dans ses murailles une garnison anglaise; mais les troupes de Philippe V s'en emparerent à la fin de 1706, et y firent mille Anglais prisonniers.

Si l'on veut se détourner en sortant d'*Elche*, on trouve à quatre lieues sur la droite *Alicante*, ville remarquable par la fertilité de son sol et par l'étendue de son commerce.

ALICANTE. Cette ville est située entre des montagnes, à l'entrée d'une baie qui est formée par le cap de la Huerta et par le cap de San-Pablo,

dans l'ancien pays des *Illicitani.* Elle est défendue par un château situé sur la montagne, qui fut autrefois très-fort par sa position, mais qui, après avoir été très-endommagé lors de la guerre de la Succession, n'a jamais été réparé.

Alicante passa des Romains aux Goths; il fut cédé aux Grecs en 552, avec le pays où il est situé; il rentra sous la domination des Goths en 624; il fut pris sur les Goths, en 715, par Abdelasis, fils de Musa, général des Maures; il fut conquis sur ceux-ci, dans le XIII[e] siecle, par Ferdinand II, roi de Castille, qui le réunit au royaume de Murcie; il fut cédé, en 1304, à Jacques II, roi d'Aragon, par le roi Ferdinand-le-Justicier, et fit alors partie du royaume de Valence. Fidele à Philipe V, cette ville opposa, en 1706, une vive résistance aux troupes anglaises, qui y mirent le siége au nom de l'archiduc Charles d'Autriche; mais, attaquée bientôt par des forces supérieures, elle succomba et tomba au pouvoir des ennemis de son roi. Le marquis d'Asfelt l'ayant assiégée pour Philippe V, au mois de décembre 1708, le peuple, toujours fidele à son souverain, se souleva, et força le gouverneur anglais à rendre la place; celui-ci se retira dans le château; il y soutint avec honneur un siége de cinq mois, mais il fut forcé à capituler au mois de juin 1709, après que la mine eut détruit une partie du château et de la montagne sur laquelle il est situé. La famille de

Pasqual de Pubill fut une de celles qui s'y distinguerent le plus par leur attachement à leur roi légitime.

C'est dans cette ville que naquit *Mahomed ben Abdelhaman*, Arabe, fameux par la beauté de ses vers; il écrivit les annales de l'Espagne; il mourut à Tremen, l'an 610 de l'hégire ou 1213. Cette ville fut aussi la patrie de *Ferdinand de Loazes*, grand théologien et fameux jurisconsulte, que son mérite porta sur le siége archiépiscopal de Valence en 1567.

Etendue. Population. Cette ville a la figure d'une demi-lune; ses rues sont étroites et mal pavées; sa population est d'environ 17,300 habitants.

Clergé. Elle a 4 églises paroissiales, 1 chapitre de collégiale avec 3 dignitaires, 11 chanoines, 14 chapelains, 16 bénéficiers; et 8 couvents.

Administration. Elle a un gouverneur militaire et civil, un lieutenant de roi, un major, un lieutenant de roi particulier pour le château, un alcade-major pour l'administration de la justice, une municipalité composée de huit régidors héréditaires, de deux assesseurs et deux procureurs de la commune, un capitaine du port, un ministre de marine, et un auditeur de marine.

Instruction. On y a établi une école de dessin, qui est entretenue aux frais du commerce, avec des prix annuels en faveur des éleves.

On y trouve une petite manufacture où l'on fait des toiles ordinaires, des toiles plus fines, et des mouchoirs, soit de fil, soit de coton. Elle a été établie par un chanoine d'Alicante en faveur des pauvres; on y entretient un maître, deux garçons, et douze orphelins, auxquels on apprend ce genre particulier d'industrie.

Cette ville renferme encore deux établissements très-utiles : le premier est une école gratuite en faveur des pauvres orphelins et des enfants des soldats chargés d'une famille nombreuse. C'est une espece d'école militaire où on leur apprend à lire, à écrire, l'arithmétique, les exercices manuels, et tout ce qui est nécessaire dans le service militaire, auquel ils sont destinés, et dans lequel on leur réserve des places de sergents.

L'autre est une association de personnes de tous les états, sous le nom de *Freres des pauvres ;* elle est composée d'ecclésiastiques, de gentilshommes, de bourgeois, de négociants, d'artisans et de paysans. Cette société nomme elle-même ses gouverneurs et ses gardiens ; elle a divisé la ville en douze quartiers ; chaque quartier est confié aux soins d'un gardien et de trois assistants ; ceux-ci s'informent du nombre, de la situation, des besoins et de la conduite religieuse et civile des pauvres ; ils leur distribuent toutes les semaines les secours qui leur ont été accordés par les gouverneurs ; ces secours sont en argent, en comestibles, en médicaments, ou en toutes autres choses qui peuvent leur être nécessaires. Cette société fait aussi élever des enfants en commun, et dirige leur éducation vers les arts mécaniques et les manufactures. Elle n'a d'autres secours que les contributions volontaires des habitants ; ceux qu'elle distribue montent par année à 64,000 réaux (16,000 livres tournois). Cet établissement n'existe que depuis 1786.

Agriculture. Cette ville est presque entourée de montagnes calcaires, élevées, rudes, nues, peu susceptibles de culture ; mais leurs vallées, quoique petites, sont très-fertiles ; leur sol est sablonneux avec des couches de marne et d'argile. Un terrain étendu et uni qui l'avoisine, et qu'on appelle *la Huerta,* est de la plus grande beauté, et encore plus fertile ; on y recueille les mêmes productions que dans les parties les plus riches du royaume de Valence ; elle est arrosée par des eaux qu'on ramasse avec soin dans un superbe bassin, qu'on appelle *panthano*, et qui est construit entre deux montagnes à cinq lieues d'Alicante ; il est fermé par deux murailles très-épaisses ; c'est

comme un grand lac de 236 pieds de longueur, de 132 de largeur, et de 24 de profondeur; une police exacte et bien entendue veille à la distribution des eaux, de maniere que tous les propriétaires puissent également en profiter, moyennant un prix fixe, qui est assez modéré.

Commerce. Cette ville est l'entrepôt principal du commerce du royaume de Valence et de celui du royaume de Murcie, de l'Aragon, et d'une partie de la Nouvelle-Castille. C'est la ville la plus commerçante de l'Espagne après Cadix et Barcelone; elle fait son commerce par une rade qui est une de celles où il aborde le plus de bâtiments espagnols; elle est bonne, vaste, et sûre; mais elle a peu de fond; il y entre tous les ans huit ou neuf cents navires de diverses nations, dont la moitié sont catalans; il y en entra 951 en 1791, dont environ 600 étoient espagnols, et la plupart catalans. Cette rade exporte de la graine d'anis, des amandes, de l'eau-de-vie, du cumin, des figues seches, du raisin sec, de la cochenille, de la réglisse, du suc de limon, de l'écorce de grenade, du sel, du safran, du vinaigre, du vin, de la laine, de la soie du royaume de Murcie. Elle reçoit des toiles de la France et de la Suisse, des draps de la France, de la quincaillerie de la France et de l'Angleterre, de la morue de l'Angleterre. On évalue son exportation à 180,000,000 de réaux ou 45,000,000 de livres tournois.

Auberges. Alicante a une bonne auberge; on y est bien servi. Quoique cette ville soit très-commerçante, les vivres y étoient, en 1799, à un prix assez modéré: le pain s'y vendoit 4 quarts, ou 2 sous 4 deniers tournois la livre de 16 onces, le bœuf 10 quarts, ou 5 sous 10 deniers, le mouton 16 quarts et demi, ou 9 sous 5 deniers, le veau 17 quarts, ou 10 sous, le porc 18 quarts, ou 10 sous 7 deniers, le poisson frais 8 quarts, ou 4 sous 9 deniers, l'huile 19 quarts, ou 11 sous 2 deniers.

On suit la même plaine à la sortie d'*Elche* par un chemin qui traverse des forêts de palmiers. La plaine se découvre ensuite dans une étendue con-

sidérable ; elle présente une campagne riante, couverte d'arbres, principalement d'oliviers, qui forment au loin des rideaux agréables. On s'approche insensiblement des montagnes; les terres deviennent pierreuses, le chemin est cahotant, et l'on marche par intervalle sur le roc.

Après trois quarts d'heure depuis *Elche*, on commence à monter par un chemin creux, étroit, souvent sur la roche vive; la montée est douce; mais on s'enfonce bientôt dans une gorge profonde, étroite, couverte par des montagnes de marbre très-élevées; elle s'élargit, après une demi-heure, pour former un petit vallon cultivé, où l'on trouve trois petites maisons, des mûriers, des oliviers, des amandiers, et des caroubiers, elle se rétrécit ensuite, et s'élargit bientôt après pour former un autre vallon plus petit que le précédent, qui est en partie inculte, en partie cultivé.

On s'enfonce de nouveau dans les montagnes; on y admire la patience industrieuse et pénible du Valencien; on y voit combien ce peuple sait tirer parti de la terre la plus stérile, du sol le plus ingrat. Il coupe les flancs de la montagne; il les convertit en terrasses qu'il soutient par de petites murailles de pierres seches entassées les unes sur les autres; il y forme des champs, qu'il laboure, qu'il seme, et qui, par leur produit, le payent de ses travaux.

On entre ensuite dans une gorge plus étroite

et plus profonde; on la suit pendant six minutes; enfin, après avoir parcouru pendant une heure un quart cette montagne, qu'on a très-bien nommée *las Pedreras de Elche*, on parvient à son sommet. On descend alors par une descente étroite sur le roc: elle est très-cahotante; mais elle devient bientôt plus douce; on découvre en même temps un vallon assez grand, aride, rempli de coupures, mais couvert d'oliviers, et qui, par un échappement, va se joindre à une vallée dans laquelle on entre après avoir franchi une hauteur très-pierreuse.

L'œil parcourt cette vallée avec plaisir. Elle est agréable par son étendue, par une culture plus soignée, par la multitude d'arbres dont elle est couverte, par les peuplades qu'on y aperçoit. *Axpe* à gauche, *Monforte* en face, *Novelda* dans l'éloignement. On y entre; on laisse bientôt à une demi-lieue de distance à gauche, la petite ville d'*Axpe*, située sur un terrain montueux au bord de la petite riviere de *Taraffa*, et d'une population d'environ 4,000 ames. On traverse la vallée par un chemin qui seroit beau, s'il n'étoit boueux; elle est couverte de champs, de vignes, d'oliviers, de mûriers. On passe, après trois quarts d'heure, à *Monforte*, très-petite ville d'environ 800 habitants, située presque dans le milieu de la vallée, sur un grand vaisseau, avec une église paroissiale et un couvent de religieux franciscains. Vingt minutes après, on aperçoit, à un petit

quart de lieue, à gauche, la petite ville de *Novelda*, appelée *Nihulla* par les Maures, située sur la riviere de *Taraffa*, et d'une population d'environ 5,000 ames. On traverse des forêts d'oliviers, on parvient à l'extrémité de la vallée, et on en sort après l'avoir parcourue pendant une heure et demie.

On commence à monter. Un quart d'heure après, on aperçoit, à gauche, sur le flanc d'une montagne voisine, dont on est séparé par un échappement de la vallée précédente, un ancien château qu'on dit avoir été un palais des rois des Maures.

On entre bientôt dans les montagnes de *Salinetas*. On doit s'armer ici de patience et de courage; on va entrer dans un passage long et dangereux. On s'enfonce d'abord dans une gorge étroite, serrée, profonde, couverte par des portions très-élevées de la montagne; on la suit pendant dix minutes, et on ne la parcourt qu'en tremblant. Une autre gorge lui succede; elle est plus large, plus découverte; elle est cependant également dangereuse par ses détours, par son éloignement de toute habitation et par sa longueur: il faut près de 3 quarts d'heure pour la passer; on n'y trouve que trois ou quatre petites cabanes de laboureur, qui ne peuvent être d'aucun secours; elle est enfoncée au milieu de montagnes élevées, qui sont toutes d'une terre roussâtre à fond de marbre; on voit cependant avec plaisir qu'elles sont cultivées

jusqu'à la moitié de leur élévation, par une industrie pareille à celle que deploient les habitans de la montagne de *las Pedreras de Elche*.

Au sortir de ce passage, la vue plonge sur un vallon délicieux. Des arbres multipliés et de vastes tapis de verdure y contrastent singulierement avec la nudité et la sécheresse des montagnes qui l'environnent, tandis que les peuplades qu'on y aperçoit lui donnent un air de vie : on y entre par un beau pont de pierres de taille d'une seule arcade, sur lequel on traverse un ravin considérable. On aperçoit aussitôt, à une certaine distance à droite, le village de *Petrel*. On découvre toutes les richesses du vallon à mesure qu'on le traverse ; tout y est cultivé, tout y est beau ; les champs, les vignes, les jardins, les enclos s'y succedent ; les mûriers, les oliviers, les grenadiers, les amandiers, les abricotiers, beaucoup d'autres arbres fruitiers, y étalent leurs richesses et l'embellisent. Après l'avoir parcouru pendant une demi-heure, on arrive à *Elda*.

Elda est une petite ville, avec titre de comté, située sur la rive gauche de la petite riviere du même nom ; presque au pied de la montagne ou *Sierra de Camara*. Elle fut peuplée par les Maures, qui l'appelerent *Idella*, c'est-à-dire, *maison de plaisir*.

Etendue. Les rues en sont étroites, sans pavés, malpropres ;

deux seulement sont un peu remarquables par leur longueur, leur largeur et leur alignement. Les maisons y sont petites et mal bâties : il n'y en a pas une qui ait quelque apparence. La population y est d'environ 3,000 ames. La maison de *posada*, ou l'auberge, y est belle; mais on y manque de tout.

Clergé. Elle a une église paroissiale d'une archciteture médiocre, et un couveut de franciscains, situé agréablement hors de la ville.

En sortant d'*Elde*, on côtoie la montagne de *Camara* pendant quinze minutes; on passe la petite riviere d'*Elda*, on la repasse encore trois fois à de petites distances, ce qui rend ce passage dangereux, même impossible dans les fortes eaux, cette riviere devenant un torrent impétueux. Une montée rude et pierreuse de vingt minutes, sur le flanc de la montagne, conduit à un chemin uni, mais boueux, ensuite à un petit vallon élevé qui est planté presque tout en vignes. Des campagnes cultivées, couvertes d'oliviers, conduisent dans un autre vallon également planté en oliviers.

On sort ici du royaume de Valence, on rentre dans celui de Murcie, qui, par une prolongation singuliere, s'enfonce dans le premier.

On aperçoit bientôt, à une petite distance à gauche, *Sar*, grand village, bâti en amphithéâtre sur la croupe d'une montagne qui se termine en pain de sucre, et au haut de laquelle on voit les ruines d'un ancien château.

On monte toujours; on parcourt une plaine dont le spectacle est agréable : des champs, des

vignes, des oliviers, en couvrent la surface, et s'étendent jusqu'au pied des montagnes élevées qui l'environnent. On monte encore; les montagnes se rapprochent à droite, mais un petit vallon étroit, d'un quart de lieue de longueur, s'aperçoit à gauche : il est superbe.

Les montagnes s'éloignent de nouveau, la plaine s'élargit; les campagnes deviennent plus riches; le chemin est beau et uni; on découvre en face le château de *Villena*, dont on est encore éloigné d'une lieue. On aperçoit les clochers de la ville de ce nom, qui se développe à mesure qu'on s'en aproche, on la voit d'un côté s'élever sur le pied de la montagne, et de l'autre s'étendre dans la plaine; une montagne la surmonte par derrière, et on y aperçoit son château; une autre montagne plus élevée se présente plus loin, on y découvre des hermitages et le château de *Salvatierra*. On arrive enfin à *Villena* par un beau chemin, mais tellement boueux qu'il doit être d'un passage difficile dans les fortes pluies.

VILLENA, qui porta le nom d'*Arbaculla* sous les Romains, est une ville du royaume de Murcie décorée du titre de cité, et le chef-lieu d'un marquisat du même nom. Elle est située dans une plaine belle et riche, devant et presque au pied de la montagne de *S. Cristobal*, avec un château qui fut autrefois très-fort; il est placé sur une hauteur qui la domine. Cette ville étoit alors entourée de murailles qui sont aujourd'hui en ruines.

Etendue et population. On y compte 14 rues principales, 4 places, un grand nombre de fontaines, et une population d'environ 12,000 ames. Elle a plusieurs promenades, dont une est assez belle et ornée de plusieurs fontaines. Elle a un faubourg plus grand et beaucoup plus moderne que la ville; il forme un demi-cercle, qui en enveloppe une grande partie. Lorsqu'on arrive d'Elda, on traverse ce faubourg par trois belles rues qui sont fort larges, fort longues, et bien alignées, mais couvertes de maisons inégales, basses, et mal bâties.

Clergé et administration. Cette ville a deux églises paroissiales, une maison de la congrégation de l'Oratoire, un couvent de moines, un couvent de religieuses, un hôpital, douze chapelles ou oratoires, et un alcade-major pour l'administration de la justice. La façade de l'hôtel-de-ville et celle de l'église de S. Jacques méritent d'être vues; on y montre aussi le palais des marquis de Villena.

Il y a dans cette ville une fabrique d'eau-de-vie, une manufacture de savon; on y fait aussi de grosses toiles de ménage en assez grande quantité.

On ne trouve aucune auberge à *Villena*; il n'y a que des maisons de *posada*, qui sont assez bonnes.

On y vendoit, en 1799, le bœuf 6 quarts, ou 3 sous 6 deniers tournois la livre de 16 onces, et le mouton 12 quarts, ou 7 sous.

C'est le lieu de la naissance de *Barthelemi de Valverde y Gandia*, dont il nous reste beaucoup d'écrits de théologie, qui sont plus volumineux qu'utiles.

On trouve dans le voisinage de cette ville un marais salant qui fournit beaucoup de sel; il a deux lieues de circonférence.

Les campagnes qui environnent *Villena* sont très-belles et très-fertiles; on y recueille du blé, du vin, de l'huile, du chanvre. La culture des terres s'y ressent du voisinage du royaume de Valence; elle y est bien plus soignée que dans le royaume de Murcie, quoique cette ville en fasse partie.

A peine est-on sorti de *Villena*, qu'on rentre dans le royaume de Valence.

On suit la même plaine par un chemin aussi boueux que le précédent. Cette plaine, également riche près de *Villena*, se rétrécit ensuite, et devient en partie inculte. On aperçoit à une lieue de distance, sur la gauche, la ville de *Caudete*.

CAUDETE est une petite ville située au pied et sur le flanc de la montagne de Sainte-Anne, sur laquelle on aperçoit un château ruiné, où il reste encore quatre bastions, mais démantelés; elle a une église paroissiale, deux couvents de moines, un hôpital, un palais de l'évêque d'Orihuela, deux alcades, trois régidors, et une population d'environ 6,000 habitants. Elle fut conquise sur les Maures en 1240.

Les hauteurs qui environnent cette ville, et qu'on aperçoit en suivant le chemin, furent le théâtre d'une bataille qui fut livrée en 1706, le lendemain du combat d'Almanza, par un détachement des armées combinées de France et d'Espagne, contre des troupes, également combinées, qui tenoient le parti de l'archiduc Charles d'Autriche: cinq bataillons anglais, cinq bataillons hollandais, et trois bataillons portugais, y furent battus par le marquis d'Asfelt, qui commandoit des troupes espagnoles et françaises, et qui remporta sur eux la victoire la plus complette. Il attaqua les retranchements des ennemis, il les emporta, il défit les treize bataillons, et les fit prison-

niers, cette victoire consolida les suites heureuses de celle que Berwick avoit remportée la veille dans les champs d'Almanza.

A une demi-lieue de Caudette, on monte pendant une heure trois quarts, à quelques intervalles près, où le chemin est uni : on parvient au haut de la montagne, d'où, par une descente douce, on arrive en peu de temps à *Fuente de la Higuera*, petite ville d'environ 5,000 habitants. Elle a une église qui renferme quelques bonnes peintures de *Joannez*. Cette ville est bâtie sur le roc au pied d'une montagne calcaire, et située à l'entrée d'un beau vallon, qu'elle domine, tandis qu'elle est dominée à son tour par des montagnes de roches calcaires.

Ce vallon paroît une suite non interrompue de beaux jardins, les flancs des montagnes qui l'entourent sont cultivés et verdoyants, ils le terminent agréablement.

De *Fuente de la Higuera* on entre dans le vallon, d'où l'on aperçoit, à gauche, les montagnes et le *puerto d'Almanza*; on le parcourt pendant vingt-cinq minutes. On se trouve alors dans le chemin qui conduit de Madrid à Valence; on le suit jusqu'à cette dernière ville pendant 13 lieues un quart : ce chemin va être décrit dans la route suivante.

Route depuis les frontieres du royaume de Murcie, *près d'Almanzà, jusqu'à* Valence, 13 lieues trois quarts (1).

Venta del Puerto (d'*Almanza*).	
Ermita de Santo-Christo. / Venta de Alcudieta.	5 .
Suria, *village.*	. ¼
Roola, *village.* / Venta del Rey.	. ¼
Jucar, *riviere et bac.*	1 ¼
Alberique, *ville.*	1 .
Masalabes, *village.*	. ¼
Montarton, *village.*	. ½
Alcudia, *ville.*	. ¼
Le Llombay, *ravin sans pont.*	. ¼
Gineta, *village.*	1 .
La Torre Pioca.	1 ¼
Catarocha, *village.*	1 ¼
Masanasa, *village.*	. ¼
VALENCE.	1 .

A peine a-t-on passé le *Puerto d'Almanza* et la *Venta del Puerto*, qu'on se trouve dans le royaume de Valence. On descend, on passe devant la petite ville de *Fuente de la Higuera*, qu'on laisse à droite, à un quart de lieue de distance.

Le chemin est le même que celui de Madrid et Aranjuez; mais il est plus beau, et construit avec

(1) Route de Madrid et d'Aranjuez à Valence. (V. l'atlas, pl. 14.)

plus de solidité; il conduit jusqu'à Valence, presque toujours en ligne directe : il est souvent exhaussé en forme de chaussée, et rempli de petits ponts construits sur des ravins; il suit la coupure des montagnes, et l'on a si bien ménagé les montées et les descentes, qu'à peine on s'en aperçoit.

Ce chemin est placé entre deux grandes chaînes de montagnes calcaires, qui s'étendent, presque en ligne directe, dans un espace de six lieues de chaque côté; les espaces intermédiaires forment une suite de terres cultivées et d'immenses forêts d'oliviers et de caroubiers; le coup d'œil en est agréable, et leur ensemble annonce l'activité du cultivateur et la fertilité du sol. Le côté droit est délicieux, un vallon étroit se prolonge au pied d'une chaîne de montagnes; il est également beau et riche; les montagnes qui le couvrent sont parsemées d'arbres et d'arbustes qui paroissent de loin une mousse verdoyante.

Après une lieue et demie, on découvre, à droite, au pied de la montagne, un grand bâtiment carré, surmonté d'un pavillon en forme de campanille: c'est une jolie maison de campagne. On voit bientôt, du même côté, le village de *Mojente*, situé dans un fond, au pied et un peu sur le penchant d'une montagne sur laquelle sont les ruines d'un ancien château; il fut la patrie de *Christophe Moreno*, théologien de la fin du XVI[e] siecle. On aperçoit, une heure après, le village de *Balla*, placé

sur la croupe de la montagne. On continue à parcourir le chemin pendant une heure; on découvre alors, à gauche et à très-peu de distance, la petite ville de *Montesa*, bâtie en amphithéâtre sur une montagne qui se détache en avant de la chaîne; on y aperçoit les ruines de l'ancien château de *Montesa*, chef-lieu de l'ordre militaire de ce nom. La plupart des religieux y périrent par un tremblement de terre qui arriva le 23 mai 1748: le roc sur lequel ce château étoit assis s'entr'ouvrit et s'écroula en partie. Il y arriva un événement bien singulier: il se forma une crevasse dans un rocher; un homme voulut en profiter pour se sauver; il s'élança dans la crevasse, mais le rocher se rapprochant au même instant, il y fut pris et écrasé, au point que, l'ayant retiré dans la suite, on ne put distinguer les vestiges de son crâne, ni d'aucun des os de son corps. Il existe encore une grande partie de l'enceinte de ce château, elle forme un carré long, dont les murailles sont flanquées de tours et armées de meurtrieres.

Trois quarts d'heure après, on passe devant un hermitage appelé *Ermita de Santo Christo*; on laisse à gauche le village d'*Alcudiata*, et l'on arrive à la *venta* du même nom. On trouve dans cette auberge, quoique belle et bien distribuée, très-peu de provisions, que l'on fait payer fort cher. Un quart de lieue plus loin, on traverse le village de *Suria*, et une demi-heure après, celui de *Rocla*; à l'extrémité de ce dernier est un grand est beau bâ-

tinent, construit en 1786 par ordre du roi, pour y recevoir les voyageurs : on l'appelle *venta del Rey ;* on y est très-bien. La route est bordée de mûriers des deux côtés.

A un quart de lieue, les montagnes du côté droit s'éloignent; celles du côté gauche se rapprochent et se contournent; elles forment une barriere qui se présente en face, et paroît devoir arrêter le voyageur; mais on les a ouvertes avec tant de justesse, qu'on les traverse pendant cinquante minutes par un chemin très-beau ; les montées y sont si douces et si bien ménagées, qu'on ne s'en aperçoit point : aux deux tiers du passage, une fontaine à deux tuyaux fournit un nouvel agrément aux voyageurs, et une grande cuve placée au-dessous sert à abreuver les chevaux.

Lorsqu'on est parvenu sur la hauteur, la vue se promene sur une vallée d'une étendue considérable, peuplée d'une multitude d'habitations; quoiqu'elle soit couverte d'arbres, elle n'est point aussi agréable que les vallons qu'on vient de parcourir; on n'y trouve point ces tapis de verdure qui récréent la vue; un fond obscur et sombre lui donne un air de tristesse: cela vient de ce qu'on s'y livre principalement à la culture du riz. On la traverse par un chemin droit et toujours beau, qui conduit à la riviere de Jucar. On passe cette riviere dans un bac (1), après avoir laissé les

(1) On y a construit un pont en 1800.

villages de *Manuel* à droite, de *Sumacarcel* et de *Benejida* à gauche, et plusieurs autres qu'on ne peut apercevoir par rapport à l'épaisseur et à la multiplicité des arbres.

La riviere du *Jucar* n'est pas ordinairement bien considérable, mais elle grossit dans le temps des fortes pluies; souvent elle déborde, et inonde une partie de la vallée et de la plaine voisine, elle couvre même le chemin, quoiqu'il soit assez élevé. Il seroit alors très-dangereux d'y passer. Plusieurs colonnes élevées, placées de distance en distance, servent à guider les voyageurs dans les temps d'inondations.

On continue à parcourir la vallée pendant vingt minutes, on entre dans une plaine immense, que l'œil ne peut embrasser, et qui conduit jusqu'à *Valence*. Cette plaine, d'une richesse infinie, paroît être une suite de beaux jardins. Il faudroit un pinceau poétique pour en dépeindre les beautés; l'œil les parcourt avec avidité, les sens y sont pénétrés d'une impression délicieuse; le plaisir, l'admiration, une sensation presque voluptueuse, vous transportent: on croit être dans ces lieux de délices créés par les poëtes, et où ils ont placé le siége du bonheur. Des champs, des vignes, des jardins s'y succedent avec rapidité, des arbres variés et multipliés l'embellissent et l'enrichissent; d'immenses tapis de verdure s'y confondent avec les moissons. Toutes sortes de légumes y naissent; les peupliers, les aunes, les mûriers, les oli-

viers, les caroubiers, les grenadiers, les orangers, les limoniers, y forment des forêts aussi utiles qu'agréables; les peuplades s'y multiplient et s'y touchent, les campagnes sont couvertes de travailleurs : tout y est en mouvement et en activité. La douceur du climat, la bonté du sol, la fertilité des terres, la grande variété des productions, y entretiennent une population nombreuse.

La riviere de *Jucar*, qui parcourt cette plaine y distribue ses eaux bienfaisantes par des canaux multipliés, et porte la fécondité dans les terres.

A trois quarts de lieue de la sortie de la vallée, on passe à *Alberique*, petite ville d'environ 200 habitants, avec un couvent de moines et une église paroissiale, dont le clocher forme une tour carrée. On trouve vingt-minutes après, le village de *Masalabos*, et une demi-heure ensuite, celui de *Montarton*. Au sortir de ce dernier, une belle avenue, plantée d'aunes, d'un quart de lieue de longueur, conduit à d'*Alcudia*, appelée ordinairement *Alcudia de Carlet*. Cette petite ville, d'environ 2,000 ames, a un couvent de franciscains et une église paroissiale, dont le clocher est d'une forme agréable. *Alcudia* fut le lieu de la naissance du peintre *Joseph Vergara*, et du sculpteur, également distingué, *Ignace Vergara*, son frere; ce dernier, mort en 1761, à 48 ans, avoit travaillé pour la basilique du Vatican.

Une nouvelle avenue, plantée d'aunes et de peupliers, conduit après un quart de lieue, à *Llombay*, ravin, où il y a ordinairement peu d'eau, mais qui devient très-considérable dans les temps des pluies : un pont y seroit très-nécessaire. On marche toujours, et après une lieue, on parvient au village de *la Gineta*, au milieu duquel on voit un ancien château entouré de fossés, armé de créneaux, et défendu par de grosses tours rondes. A peine en est-on sorti, qu'on aperçoit la mer dans l'éloignement. On parcourt un terrain entierement couvert de caroubiers, après une lieue et demie, on trouve quelques maisons et *la Torre pioca*, ancienne petite tour carrée de pierres de taille, absolument isolée.

On parcourt ensuite une longue avenue plantée d'aunes : après un quart de lieue, on laisse à droite le village de *Chilla ;* on découvre en même temps la ville de *Valence*, qui se présente en flanc à une distance considérable : on la perd bientôt de vue pour ne plus la revoir qu'au moment où l'on y arrive. On aperçoit peu après sur la gauche, quatre villages, à des éloignements différents. Une heure après on passe devant un couvent de grands-carmes; on suit une avenue d'un tiers de lieue, plantée d'aunes, et l'on passe à *Catarocha*, grand village d'assez bonne apparence, d'où l'on sort par une courte avenue de mûriers; et un quart d'heure après, à *Masanasa*, autre grand village d'environ

1,200 habitants, où l'on voit d'assez belles maisons et beaucoup de barraques faites avec des cannes et de la terre, et couvertes de paille, mais grandes, belles, blanchies en dehors, et ayant toutes un air de propreté.

Au sortir de *Masanasa*, une longue et superbe avenue d'une lieue, plantée d'aunes et de peupliers, conduit jusqu'aux portes de *Valence*. Les plus grandes beautés sont ici réunies; des campagnes verdoyantes, des arbres variés, des barraques belles et propres, des maisons distribuées de toutes parts, des villages, pour ainsi dire, accumulés; un nombre considérable de voyageurs, un mouvement général et continuel forment un tableau intéressant et délicieux. On croit être dans le jardin d'Éden, sur-tout lorsqu'au mois de décembre, dans un temps où les arbres sont dépouillés partout de leurs feuillages, on voit ici les campagnes riantes et les arbres aussi verts qu'ils le sont ailleurs au mois de mai; mais cette grande beauté nuit au développement de la ville de *Valence*; elle est cachée par la multiplicité des arbres qui l'environnent : on ne l'aperçoit que dans le moment où l'on y entre. On y arrive enfin par le faubourg de Saint-Vincent, et par la porte du même nom.

VALENCE (1). Les approches de *Valence* ont

(1) La description de *Valence* paroîtra peut-être trop longue;

surpris et prévenu agréablement le voyageur ; son arrivée dans cette ville ne dément point l'idée qu'il en a conçue. Une grande cité se présente à ses yeux, une suite de maisons agréables frappe sa vue; de grands édifices l'étonnent par leur masse imposante; des boutiques variées, décorées avec élégance, lui donnent une idée du luxe de cette ville; une foule nombreuse lui annonce une population considérable; il y voit tout en mouvement; il retrouve partout les traces de l'opulence; il voit que tout y est gai, riant, agréable ; que tout y répond à la beauté du climat; et cette réunion d'agréments lui cause une impression qu'il n'a encore éprouvée dans aucune autre ville de l'Espagne.

Valence, en espagnol *Valencia*, qui fut la *Valentia Edetanorum* des Romains, et située dans le pays des *Edetani*, est aujourd'hui la capitale d'une province qui porte son nom, avec le titre de royaume. Elle fut connue sous les Romains; mais le voisinage de *Sagonte*, pour laquelle ces peuples eurent une prédilection particuliere, l'empêcha de parvenir au degré de splendeur et de célébrité que sa situation paroissoit devoir lui mériter.

mais cette ville exige des détails infinis; c'est celle de toute l'Espagne où il y a le plus de monuments des beaux arts, le plus de beaux édifices, le plus d'usages variés, de coutumes différentes, le plus de beautés réunies sur un même tableau, le plus de différences dans ses mœurs d'avec celles du reste de l'Espagne : il est donc nécessaire de la faire connoître dans toutes ses parties.

Elle subit le sort du reste de l'Espagne. Elle fut conquise par les Goths sur les Romains. Elle fut enlevée aux Goths par les Maures : Abdalasis, fils de Musa, général de ces derniers, s'en empara en 715; elle dépendit alors des califes de l'Orient; elle passa, en 756, sous la domination des nouveaux rois maures de Cordoue ; elle fut demembrée du royaume de Cordoue en 1027, et devint la capitale d'un nouvel empire, qui porta son nom. *Rui Diaz de Bivar*, plus connu sous le nom fameux du *Cid*, la conquit sur les Maures en 1094, d'où elle fut appelée *Valencia del Cid* ; on y montre encore la porte par où ce guerrier entra, à laquelle on a donné son nom. Le *Cid* l'avoit conquise pour le roi de Castille ; il la garda néanmoins, et la gouverna avec une entiere indépendance. A sa mort, arrivée en 1099, *Ximene*, sa veuve, la fameuse *Ximene*, la remit au roi de Castille; elle y resta cependant ; elle eut même bientôt à la défendre contre les Maures, qui l'assiégerent en 1100; cette nouvelle héroïne dirigea la défense de la place; elle se mêla souvent avec les combattants : elle fit lever le siége; mais *Valence* succomba l'année suivante, et fut obligée de se rendre aux généraux du roi de Cordoue. Une nouvelle révolution la sépara, en 1144, du royaume de Cordoue; elle devint encore le chef-lieu d'un royaume particulier, toujours appartenant aux Maures.

Jacques I, dit le Conquérant, roi d'Aragon ;

voulut réunir le royaume de Valence à sa couronne ; il y entra à la tête d'une armée, et s'empara de diverses places ; il mit le siége devant *Valence* au mois de mai 1238 ; il établit son camp à *Busafa*. La place se défendit pendant quatre mois ; mais elle dut céder à la force : elle se rendit le 28 septembre de la même année, et le roi Jacques y fit son entrée le 9 octobre suivant. Ce prince la peupla de Catalans venus de Gironne, de Tortose, de Tarragone, de Lerida, et sur-tout de beaucoup de Français sortis des provinces méridionales de la France. Dès ce moment, elle fut réunie à la couronne d'Aragon, et passa avec ce royaume, dans le XVI[e] siecle, sous la domination des rois d'Espagne.

Cette ville, après avoir reconnu le roi Philippe V, abandonna le parti de ce prince ; elle ouvrit ses portes aux généraux de l'archiduc Charles, qui se faisoit appeler Charles III ; une partie de la noblesse, demeurée fidèle à son roi, en sortit ; la plus grande partie des habitants se joignit aux rebelles ; mais après la bataille d'Almanza, cette ville, se voyant sans forces, abandonnée par le prince auquel elle s'étoit donnée, et l'armée de Philippe V à ses portes, fut forcée d'implorer la clémence du prince auquel elle avoit manqué de fidélité. Les larmes de ses habitants, si nous en croyons le marquis *de San-Felippe*, qui a écrit l'histoire de la guerre de la Succession, étoient plutôt

de rage que de douleur (1). L'armée victorieuse se présenta devant cette ville le 2 mai 1706; elle y entra le lendemain. Les Valenciens payerent leur faute par le supplice d'un grand nombre de coupables, par la perte de tous leurs priviléges, par la suppression des états, l'abolition de leurs lois, et par l'obligation d'adopter et de suivre les coutumes de Castille.

Situation. Valence est dans la position la plus belle et la plus heureuse. Elle est située dans une plaine absolument découverte et d'une étendue très-considérable, à une demi-lieue de la mer, sur la rive droite de la riviere de *Turia* ou *Guadalaviar*, qui coule au pied de ses murailles, et qui la sépare de quelques-uns de ses faubourgs, et au milieu de campagnes belles, riantes, riches, coupées par des canaux qui portent de tous côtés l'eau destinée à leur arrosage. Sa figure est ronde, à ne considérer que l'enceinte de ses murailles; mais si l'on y joint l'ensemble de ses faubourgs, qui sont presque aussi considérables que la ville, elle forme un carré oblong approchant de l'ovale.

Enceinte et murailles. Elle fut autrefois une place de guerre dans un temps où l'art des siéges étoit encore dans son enfance; mais elle n'a aujourd'hui aucune espece de fortification; elle est cependant entourée de remparts, dont les murailles sont entieres et en bon état; elles sont d'une maçonnerie commune, peu élevées, épaisses, flanquées, de distance en distance, de quelques tours rondes, et sans fossés. Elle a aussi une citadelle située à côté de la porte de Mer; mais elle est petite, très-mal fortifiée, et aussi sans fossés; elle n'est d'aucune utilité, et hors d'état de faire aucune défense; elle ne domine même point la ville.

(1) Mas eran lagrimas de rabia, que de dolor.

La riviere de *Turia* ou *Guadalaviar* coule au pied de ses murailles dans toute leur étendue du côté de l'est. Son lit est d'environ 300 pieds de largeur; mais elle a ordinairement peu d'eau, parce qu'on la saigne de tous côtés pour l'arrosage des terres. Elle devient quelquefois très-grosse, et elle a emporté souvent plusieurs de ses ponts. Elle est bordée, de chaque côté, de très-beaux quais, très-larges, bien tenus, garnis de trottoirs en pierres de taille. Ces quais se prolongent, du côté de la ville, au-dessus des remparts; ils sont couverts, du côté opposé, d'assez beaux édifices; il ne leur manque que d'être garnis d'arbres.

Ponts. On passe la *Turia* sur cinq ponts presque également beaux; ils ont tous à peu près la même longueur et la même largeur, c'est-à-dire, environ 16 pieds de largeur sur 270 et 280 pieds de longueur. Ils sont construits sur le même parallele, à des distances peu considérables l'un de l'autre, de maniere qu'on les découvre tous à la fois. Le *pont de Pierre* est le premier vers le nord-est: il avoit été construit en 1591; il fut emporté par la riviere en 1776; il a été reconstruit en 1786; il a douze arches; il s'ouvre, du côté de la ville, à la porte Neuve, de l'autre côté dans la campagne. Vient ensuite le *pont de Serranos*, qui fut bâti en 1357, emporté par la riviere, rebâti, détruit de nouveau, reconstruit en 1486, emporté encore par la riviere dans le XVIe siecle, construit pour la derniere fois en 1606: il a dix arches; il s'ouvre, du côté de la ville, à la porte de Serranos, et de l'autre à l'entrée du faubourg de Murviedro. Le troisieme est le *pont de la Trinité*, qui fut construit en 1356: il a dix arches; il s'ouvre, du côté de la ville, à la porte de la Trinité, et de l'autre côté dans le faubourg du même nom. Le quatrieme est le *pont del Real*, appelé autrefois de *la Xarea*, du nom d'une porte qui y aboutissoit: il étoit en bois, et s'enfonça par le poids du peuple à l'entrée de Charles I. Il fut reconstruit en 1599, sous le regne de Philippe III; il est en pierres de taille; il a dix arches et six beaux canapés de pierre, trois de chaque côté; il est orné de deux statues de saints, de grandeur

naturelle, portées sur des piédestaux, et placées sous des pavillons triangulaires, qui sont soutenus par trois colonnes corinthiennes, le tout en pierre blanche, à l'exception des colonnes qui sont en marbre bleu : l'exécution en est médiocre, et l'effet peu agréable. Ce pont s'ouvre, du côté de la ville, à la porte del Réal; du côté opposé, il aboutit à la place qui est devant le Réal ou le palais habité par le capitaine-général, ayant à gauche le quai du collége de S. Pie V, et à droite l'entrée de la belle promenade de l'Alaméda. Le dernier pont est le *pont del Mar* ou *de la Mer*; il est sur le même plan, et a les mêmes décorations que le précédent : il fut construit en 1596; il s'ouvre du côté de la ville, à l'entrée d'un faubourg qui porte indistinctement les noms *de la Mer*, *del Remedio*, ou *des Trinitaires chaussés*; du côté opposé il aboutit au chemin qui conduit au Grao, ayant à droite la campagne, et à gauche l'entrée de la promenade de l'Alaméda.

Si le lit de cette riviere étoit rempli d'eau, le coup d'œil en seroit beau et majestueux; la vue se promeneroit sur une étendue considérable, sur une vaste masse d'eau, sur les beaux quais qui la bordent, sur les beaux édifices qui la couvrent, sur les cinq ponts qui la traversent.

Division. Valence enferme dans son arrondissement quatre villages voisins; *Campanur*, *Patraix*, *Rusafa*, et *Benimamet*, qui, avec leurs campagnes en sont des dépendances : on les appelle les *quatre quartiers de Valence*.

Population. On y compte une population de 20,000 familles, ou environ 100,000 ames; mais ces quatre villages et leurs dépendances y sont compris; ils peuvent contenir, à peu près, 18,000 ames, de sorte que la population de la ville de Valence et de ses fauxbourgs est d'environ 82,000 habitants.

Rues et étendue. Les rues de cette ville sont étroites, courtes, tortueuses, coupées par une multiplicité de ruelles et de culs-de-sac; il y en a beaucoup où deux voitures ne peuvent passer; mais elles s'élargissent à des distances très-rapprochées; elles y forment des espaces plus grands, quoique encore très rétrécis,

qu'on décore improprement du nom de place, et qui mériteroient à peine le nom de rues passables s'ils étoient plus longs. Ces petites places sont très-utiles par la liberté qu'elles donnent aux voitures d'y entrer pour laisser passer celles qui viennent du côté opposé ; mais aussi elles sont très-dangereuses dans la nuit par la facilité de s'y mettre en embuscade.

Les rues ne sont point pavées : on les couvre de sable, ce qui est d'abord très-incommode, mais il forme ensuite un sol assez uni lorsqu'il a été écrasé par les chevaux et les voitures. Cependant quand il pleut, ce sable humecté arrête l'eau et forme des mares ; les rues alors sont impraticables. De temps en temps on enleve ce sable pour fumer les terres, en le remplaçant par un nouveau. Cet usage, qui a beaucoup de désagrément, ne seroit point aisé à supprimer ; on est généralement persuadé à Valence que ce sable se charge de parties salines qui le rendent très-propre à fumer les terres, et que les campagnes voisines lui doivent une partie de leur fécondité ; ce préjugé, qu'on tenteroit vainement de combattre, est tellement enraciné, qu'on exciteroit peut-être un soulevement si l'on entreprenoit de paver les rues de cette ville.

Valence pourroit être mieux éclairée pendant la nuit ; on y compte 2860 lanternes placées contre les murs, des deux côtés, en forme de zigzag, et non vis-à-vis les unes des autres ; mais on n'y met point assez d'huile ; les lumieres s'éteignent de bonne heure, et l'on y est dans l'obscurité. Cela est très-dangereux dans une ville où les maisons sont assez élevées, les rues étroites, tortueuses et remplies de détours. Cet inconvénient est d'autant plus grand, qu'il n'y a d'autre patrouille que la ronde d'un alcade de Barrio, composée de quinze ou vingt hommes, qui font beaucoup de bruit en parlant et en marchant, qui portent de la lumière, qui même ne se distribuent point à la fois dans différents quartiers, mais les parcourent l'un après l'autre.

La plupart des rues sont au-dessus de souterrains qui passent aussi sous les maisons, et qui parcourent tout Valence : ils

servent de cloaques. Ils sont grands, bien bâtis, et avec solidité : la tradition, vraie ou fausse, les présente comme un ouvrage des Romains.

Maisons particulières. Valence est assez bien bâtie, quoique parmi les maisons des particuliers on ne remarque aucun édifice digne de fixer l'attention. Les maisons y ont en général assez bonne apparence, et leur extérieur est agréable. On pourroit en citer quelques-unes qui sont belles, et qui se présentent avec élégance, comme celle du marquis de *Jura-Réal*, vis-à-vis du couvent des cordeliers. On en voit une sur la place de Villa-rasa, qui se fait distinguer par un effet contraire : c'est une monstruosité d'architecture, un assemblage ridicule de statues et de peintures colossales, sans dessin, sans goût, sans beautés, qui choque la vue, et qui fait regretter les sommes considérables que le marquis de *Dos-Aguas* a dépensées pour la faire décorer. La plupart des maisons s'y terminent en terrasses : cette forme pourroit devenir agréable, et contribuer beaucoup à l'embellissement de la ville, si l'on couvroit ces terrasses de fleurs, d'arbustes, d'arbres de la petite espece, sur-tout de citronniers et d'orangers. L'intérieur des maisons est ordinairement décoré avec des carreaux de faïence que l'on fabrique à Valence ; on en fait principalement le pavé des appartements : l'effet en est agréable ; on y peint toutes sortes de sujets, souvent des sujets historiques ; ces peintures sont couvertes d'un vernis qui permet de les laver sans les endommager.

Quoique cette ville soit mal percée, et que les rues en soient étroites, elle a cependant un air ouvert et riant. La propreté qui y regne peut y contribuer, et fait un grand plaisir, sur-tout à ceux qui viennent de passer quelque temps dans les Castilles.

Valence a huit portes, un grand nombre de places, cinq fauxbourgs, et néanmoins une seule fontaine, qui manque souvent d'eau.

Portes. Les portes sont : 1° celle de *Quarte*, qui fut ouverte en 1444 ; elle est accostée de deux tours ; elle répond au fau-

bourg de Quarte; c'est par où l'on entre en venant de Madrid par la route de la Nouvelle-Castille. 2° Celle de *San-Vicente*, qui s'ouvre dans le faubourg du même nom; c'est par là que l'on arrive de Madrid par la route de la Manche. 3° Celle de *Rosàfa* ou *Rusafa*, qui s'ouvre dans les campagnes. 4° Celle *del Mar* ou *de la Mer*, qui, ayant été ouverte autrefois, et fermée ensuite, a été rouverte en 1764; elle est à côté de celle de la citadelle, et conduit au faubourg de la Mer ou de la Trinité chaussée. 5° Celle *del Real*, qui fut ouverte en 1599 à l'occasion de l'entrée de Philippe III, qui alloit célébrer à Valence son mariage avec Marguerite d'Autriche; elle s'ouvre sur le pont du même nom, qui conduit au Real. 6° Celle de *la Trinité*, qu'on croit avoir été construite en 1536, qui fut fermée dans la suite, et qui a été rouverte en 1792; elle conduit au pont et au faubourg du même nom. 7° Celle de *Serranos*, ouverte en 1238, au moment de la conquête de Valence par le roi Jacques; elle donne sur le pont de Serranos, qui conduit au faubourg de Murviedro; c'est par là qu'on arrive de la Catalogne; elle est accostée de deux tours massives, dont la construction commença en 1349 et fut terminée en 1418. 8° Celle de *S. Joseph* ou *porte Neuve*, ouverte en 1419. On cherchera peut-être ici la *porte du Cid*, dont il a été parlé, et qui étoit devenue fameuse par l'entrée de ce conquérant; mais elle faisoit partie de l'ancienne enceinte, elle est renfermée aujourd'hui dans la nouvelle; on la voit à côté du temple.

Places. Les places publiques à Valence ne sont point décorées; les maisons qui les entourent sont même très-ordinaires: cependant on doit en distinguer quelques-unes. Les deux places devant la cathédrale, l'une devant la chapelle de *la Virgen de los Desemparados*, l'autre du côté du palais archiépiscopal; elles sont d'une étendue considérable et d'une figure très-irréguliere. La *plaza del Arzobispo* est tout près, devant le palais archiépiscopal; elle est petite, mais d'un carré assez régulier, et embellie par la façade de la maison d'Olocado. La *plaza de las Barcas* et celle *de Villarasa* sont voisines l'une de l'autre;

elles seroient plutôt de belles rues, si elles étoient plus longues. La *place du Carmo*, devant le couvent de ce nom, est d'un carré fort long. La *plaza de Santo-Domingo*, située en face de la citadelle, devant le couvent des Dominicains, est fort grande, mais très-irrégulière : l'édifice de la Douane l'embelliroit si les maisons qui la couvrent étoient mieux construites. La *place de la Congrégation* est carrée et d'une moyenne grandeur, très-régulière, et embellie par la façade de la maison de la Congrégation. La *place del Real* est située hors de la ville, à l'extrémité du pont del Real, et devant le palais royal ; elle est grande, spacieuse, d'un carré parfait, bien découverte, et riante. Elle est embellie par la vue de la rivière, par le pont qui y aboutit, par le beau quai du collége de San-Pio-Quinto, qui la borne à gauche, par la superbe promenade de l'Alameda, où elle se termine à droite, et par la façade du palais royal, qui en occupe tout le fond : c'est la seule place qui soit agréable et belle ; mais c'est la plus éloignée.

Fauxbourgs. Valence a cinq fauxbourgs qui, s'ils étoient réunis, auroient plus d'étendue et une population plus nombreuse que la ville. 1° Le faubourg de *Quarte* hors de la porte du même nom ; c'est celui par lequel on arrive de Madrid par la route de la Nouvelle-Castille. 2° Le faubourg de *San-Vicente*, hors de la porte de ce nom ; c'est celui par lequel on arrive de Madrid par la route de la Manche. 3° Le faubourg de *la Trinité chaussée* ou *del Remedio*, ou bien encore de *la Mer*, hors de la porte de Mer, entre cette porte et le pont du même nom ; c'est celui par lequel on arrive du Grao. 4° Le faubourg de *la Trinité* au bout du pont de ce nom ; il est séparé par la riviere de Guadalaviar. 5° Le faubourg de *Murviedro*, au bout du pont de Serranos, aussi de l'autre côté de la riviere ; on le traverse en arrivant de la Catalogne. Tous ces fauxbourgs sont assez beaux, plus ouverts, plus aérés que la ville ; leurs rues sont plus larges et plus découvertes, celui de *Murviedro* est d'une étendue plus considérable ; il se prolonge dans la campagne.

On peut regarder encore comme des faubourgs de Valence tout l'espace qui s'étend sur le bord et de l'autre côté de la riviere, depuis l'extrémité du pont de Serranos et l'entrée du faubourg de Murviedro jusqu'à l'entrée de la promenade de l'Alameda, sur la place et au bout du pont del Real; il est couvert de maisons dans une étendue assez considérable, et leur situation est délicieuse; elles ont la vue, par devant, sur la riviere et sur les quais qui la bordent des deux côtés, et par derriere, sur des campagnes superbes.

Les campagnes qui environnent Valence peuvent être encore regardées comme des faubourgs prolongés de cette ville par le grand nombre de maisons et de barraques dont elles sont couvertes à des distances très-rapprochées, et qui contiennent une population nombreuse.

Administration ecclésiastique. Valence est le siége d'un archevêché, qu'on dit avoir existé sous les rois goths, et avoir été rétabli en 1238, par le roi Jacques I, après la conquête de cette ville sur les Maures; il a un revenu d'environ 300,000 ducats (825,000 livres tournois). Son diocese comprend un chapitre de cathédrale, deux chapitres de collégiale, et 585 paroisses. L'archevêque a auprès de lui un évêque auxiliaire, qui est évêque *in partibus infidelium*, et qui remplit plusieurs de ses fonctions.

Le chapitre de la cathédrale réside à Valence. Il est composé de 7 dignitaires, de 24 chanoines, de 10 prévôts, et de 280 bénéficiers. Les chanoines ont un revenu d'environ 60,000 réaux (15,000 livres tournois.).

Cette ville a 14 paroisses, 16 couvents de moines, une maison de clercs-mineurs, une maison de la congrégation de l'Oratoire, une maison de religieux de l'ordre militaire de Montesa, une ancienne maison d'Antonins, supprimée en 1791; une maison des freres de l'École Pie, 2 maisons de prêtres sécularisés, connues sous les noms de collége du Patriarche et de séminaire de S. Thomas de Villeneuve, qui est l'ancienne maison professe des jésuites; 14 couvents de religieuses, un grand nombre de chapelles particulieres, celles *de la Virgen de los Desemparados, del Milagro, de la Casa de la Enseñanza*, l'oratoire de

S. Vincent Ferrier, celui de S. Louis Bertrand. Elle est le siége d'un tribunal de l'inquisition, composé de deux inquisiteurs, d'un fiscal, d'un alguasil-major, et de plusieurs greffiers, et celui d'une officialité diocésaine, qui a un official, un promoteur fiscal, et six greffiers.

Le clergé de cette ville est extrêmement nombreux. On compte 590 prêtres séculiers. Les couvents de moines et les maisons de congrégations renferment environ 1670 religieux, et les couvents de religieuses environ 350 personnes. Le total du clergé séculier et régulier est de 2610 individus, sur une population d'environ 80,000 ames.

Cette ville a un *mont-de-piété*, où l'on fait des avances sans intérêt aux laboureurs et aux fermiers qui sont hors d'état d'acheter les grains nécessaires pour ensemencer les terres : les fonds en sont pris sur les revenus des bénéfices vacants.

Hôpitaux. Valence a plusieurs hôpitaux, entr'autres un hôpital-général, une maison de miséricorde, et un hôpital des orphelins de S. Vincent. On reçoit les malades dans le premier; on accueille dans le second les pauvres, mariés ou veufs, et leurs enfants, et on les y occupe à différents travaux; on reçoit et l'on éleve les orphelins dans le dernier.

Administration militaire. Valence est le chef-lieu d'un gouvernement militaire et la résidence du capitaine-général de la province du même nom; il portoit autrefois le titre de vice-roi; son département, quant au militaire, comprend les royaumes de Valence et de Murcie.

Cette ville a son état-major particulier, composé d'un lieutenant-de-roi, d'un major, de deux aides-major, d'un capitaine des portes, et d'un aumônier. La citadelle a son gouverneur particulier. Le *Real*, qui est le palais que le capitaine-général occupe, forme un gouvernement particulier, qui est presque indépendant du capitaine-général; il a un gouverneur sous le titre d'*alcayde*; cet officier a son tribunal particulier, qu'il préside assisté d'un assesseur, avec un fiscal, un greffier, et un alguasil-major.

On y trouve d'autres tribunaux militaires : 1° un *tribunal de guerre*, composé du capitaine-général, d'un auditeur de guerre, d'un fiscal, d'un greffier, et d'un alguasil-major. 2° Un *tribunal de l'ordre militaire de Montesa*, présidé par le lieutenant-général de cet ordre, et composé de deux assesseurs, d'un avocat fiscal séculier, d'un fiscal ecclésiastique, d'un procureur fiscal, d'un greffier, et de deux alguasils. 3° Un *tribunal de la cour ecclésiastique militaire*, composé d'un lieutenant du vicaire-général des armées, de deux assesseurs, d'un avocat fiscal, de deux procureurs fiscaux, et d'un greffier. 4° Un *auditeur de guerre*. 5° Un *auditeur* et un *ministre de marine*.

Administration de la justice. Valence est le siége d'une royale audience, dont le ressort comprend toute la province de ce nom; elle est présidée ordinairement par le capitaine-général, et après lui par le régent ; elle est divisée en trois chambres, les deux premieres de quatre juges chacune, sous le titre d'auditeurs ; la derniere, qui est la chambre criminelle, d'un gouverneur et de quatre juges avec le titre d'*alcaldes del crimen*. Ce tribunal a deux fiscaux, un alguasil-major, un secrétaire de l'*acuerdo*, un lieutenant de chancelier, et plusieurs greffiers. La justice y est administrée dans les tribunaux subalternes par un corrégidor et deux alcades-majors. On y trouve encore des tribunaux d'exception, qui sont assez multipliés. Elle a aussi un capitaine de port.

Municipalité. La municipalité est composée d'un corrégidor, et, en son absence, d'un alcade-major ; de 24 régidors, dont la moitié est prise dans la noblesse, l'autre moitié dans la bourgeoisie ; de 4 députés des communes, d'un syndic-procureur-général, et d'un syndic *personero*.

Edifices publics. Il n'y a peut-être pas de ville en Espagne qui renferme autant d'édifices que Valence. Plusieurs sont remarquables soit par la richesse de leur décoration, qui n'a pas toujours été dirigée par un goût sévere, soit par un quantité considérable de peintures dont la plupart sont d'artistes nés dans cette ville. Nous allons en faire connoître les principaux.

El Real. C'est l'ancien palais des rois, occupé aujourd'hui par le capitaine-général de la province ; il est placé hors de la ville, de l'autre côté de la riviere, dans une situation délicieuse sur une place vaste, belle, et bien couverte, ayant en face le pont del Real ; à droite un beau quai, fort large, qui suit la riviere ; à gauche, la belle promenade de l'Alameda, et plongeant par derriere sur des campagnes vertes et riantes ; on y jouit d'un coup d'œil superbe ; il se présente avec beaucoup de grâce et de noblesse ; mais on ne doit point en examiner les détails ; on n'y trouveroit ni beauté, ni justesse dans l'architecture, ni élégance, ni proportions dans les décorations. C'est un grand corps d'édifice construit vers le commencement du XVe siecle : il est précédé d'une longue galerie, qui a été bâtie postérieurement, dont la façade est séparée par le corps principal de l'édifice qui la surmonte inégalement par derriere, et la termine désagréablement.

Les appartements intérieurs sont grands, mal distribués et sans ornements ; la galerie est assez belle. On voit dans une des salles de ce palais une suite assez intéressante des portraits de tous les vice-rois et capitaines-généraux du royaume de Valence.

Collége de S. Pio Quinto. C'est une maison de Clercs-Mineurs située hors de la ville sur le quai, de l'autre côté de la riviere, entre le pont del Réal et celui de la Trinité, à peu de distance du palais del Réal. La façade de ce collége, vue de loin, produit un grand effet, et donne l'idée d'un superbe bâtiment. Elle est terminée des deux côtés par une tour carrée qui s'éleve au-dessus de l'édifice. Le portail du collége est dans le milieu ; celui de l'église est à l'extrémité de cette façade, mais dans l'enfoncement : il a deux corps d'architecture ; le premier est de quatre pilastres doriques cannelés, qui supportent de grandes urnes carrées ; le second corps a quatre petits pilastres ioniques ; il est surmonté d'un petit tableau de la Résurrection en bas relief, et terminé par un frontispice demi-circulaire, qui supporte une croix, et par quatre urnes carrées.

Eglise de Sainte-Monique. Cette église appartient à un couvent de religieux Petits-Augustins, situé hors de la ville, à l'entrée du faubourg et de la rue de Murviedro. Elle est monstrueuse comme un grand nombre de celles de Valence, par la grande quantité et la difformité des placards en sculpture dont elle est couverte; elle n'est remarquable que par un crucifix miraculeux qu'on y conserve : on dit que ce crucifix, destiné par le patriarche Ribera, archevêque de Valence, pour le collége qu'il venoit de fonder, ne voulut point y rester, et déclara qu'il vouloit être placé dans l'église des Petits-Augustins, où il fut transporté.

Couvent des Grands-Carmes. Il est situé sur la place de ce nom, *plaza del Carmen.*

L'église est belle et couverte par une voûte bien élancée; elle est ornée de pilastres cannelés de l'ordre corinthien, et d'une corniche. Le maître-autel, d'une assez bonne architecture corinthienne, est décoré de plusieurs tableaux, entre autres d'une grande transfiguration du Seigneur, d'une Sainte-Vierge, et de quelques autres plus petits, d'Espinosa; la porte du tabernacle est couverte par un tableau du Sauveur à mi-corps, ouvrage de Joannez, rempli d'expression et de noblesse. Quelques chapelles de cette église renferment d'assez bonnes peintures: une Conception, un S. François de Sienne, un tableau de la Sainte-Vierge, un S. Joachim et Sainte-Anne, tous de Gaspard de la Huerta; un S. Martin et une fuite en Egypte, de Pierre Orrente; un S. Roch, de Orrente; une Ste-Vierge, de los Desemparados, avec une naissance de J. C. au-dessous, de Joseph Vergara; un S. Albert, de Conchillos; une Ste-Thérese, de Ribalta; un S. André Corsini, d'Espinosa; un S. Pierre, dans le genre de Joannez. Dans la chapelle qui est à côté du sanctuaire, on voit un mausolée en marbre, très-peu orné; il supporte une statue couchée, revêtue de l'habit de l'ordre du Mont-Carmel.

L'eglise de la Communion mérite une attention particuliere. C'est un grand vaisseau long, orné de pilastres cannelés d'ordre corinthien. Le maître-autel, en bois doré, est d'une bonne

architecture; les piédestaux des colonnes du premier corps et le tabernacle sont couverts de bas reliefs; le milieu du premier corps est rempli par un grand tableau du Sauveur du monde, peint par Ribalta; deux portes, qui sont placées aux deux côtés de l'autel, sont couvertes par deux tableaux de S. Pierre et de S. Paul. Les sculptures sont d'un religieux du même couvent, Gaspard, mort en 1644.

La chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel est remarquable par le luxe d'ornements qu'on y a prodigués; elle forme un grand ovale, qui se développe avec élégance. Les murs en sont revêtus, jusqu'à une certaine élévation, de marbre de couleur de rose pâle, veiné de blanc. Elle est ornée de douze grandes colonnes cannelées, d'ordre corinthien, revêtues de stuc blanc, avec des cannelures dorées dans la partie inférieure, et des chapiteaux dorés. Les entre-deux des colonnes sont remplis par une porte d'entrée, bien décorée, et deux latérales, et par huit statues de grandeur naturelle; celles-ci sont en terre cuite et assez bien exécutées; dix tableaux en bas relief règnent au-dessus des statues et des portes latérales. La frise et la corniche sont revêtues d'ornements légers, travaillés avec délicatesse, et dorés. Un grand et beau dôme s'élève dans le milieu; la voûte, ornée de fleurons et de médailles trop massifs, est surmontée d'une lanterne ronde, trop petite, percée de huit fenêtres séparées par des colonnes corinthiennes à chapiteaux dorés. L'autel, dont tous les accessoires sont en marbre de différentes couleurs, est d'une bonne architecture. Un grand tableau de la Sainte-Vierge en remplit le milieu. La porte du tabernacle est couverte par un beau tableau de l'Invention de la statue de la Sainte-Vierge. La sacristie de l'église renferme quelques tableaux, parmi lesquels on en remarque un que l'on attribue à Joannez: il représente S. Joseph dans son lit, la Sainte-Vierge lui présentant un bouillon; des groupes, des figures dans des attitudes diverses; et en haut le Pere éternel avec deux grouppes d'anges: c'est un tableau curieux.

Ce couvent a deux cloîtres: le premier est assez grand, carré,

d'une architecture gothique, et ouvert par quatre arcs sur chaque face. On voit dans un de ses angles un tableau de moyenne grandeur et assez bon, dont l'auteur est inconnu, quoiqu'il paroisse moderne : c'est un J. C. qu'on met au tombeau, avec des groupes de figures ; deux autres angles s'ouvrent pour former deux chapelles : la première renferme deux grands tableaux, le combat de David et de Goliath, et Saül poursuivant son fils Absalon ; l'autre a un autel, qui est couvert de peintures sur bois, tres-anciennes, où l'on trouve de la délicatesse et de l'expression. Le second cloître, plus grand, est également carré ; il s'ouvre sur un jardin par huit arcs à chaque face, qui sont soutenus par des colonnes doriques ; on voit à ses quatre angles huit grands tableaux, qu'on dit être d'Espinosa, et qu'on assure avoir été bons ; mais par le peu de soin que l'on a pris pour les conserver, il est impossible d'y rien distinguer.

Couvent de S. Sébastien. C'est un couvent de religieux minimes. Il est au fauxbourg de Quarte, dans une belle situation, dominant sur une campagne riante, et qui se prolonge fort loin.

L'église est d'une architecture simple, de l'ordre corinthien ; elle auroit une certaine noblesse si on la dépouilloit de quelques ornements d'une sculpture massive qui en déprécient la voûte et les arcs sur lesquels elle porte. Le maître-autel à quelques mauvais tableaux ; mais si l'on passe derriere le sanctuaire, dans la partie appelée *tras-sacrario* par les Espagnols, on est dédommagé par un petit tableau représentant la Cène, peint par Joannez, avec toute la délicatesse et la correction qui distinguent le pinceau de cet artiste. Quelques-unes des chapelles contiennent des peintures qui méritent d'être vues, sur-tout l'autel de la Sainte-Vierge. Un petit autel de l'enfant Jésus, appelé *del niño de la passion*, a dans ses soubassements trois tableaux extrêmement petits, une Sainte-Vierge, et les deux autres de l'enfance de Jésus. On en trouve de Vergara dans la chapelle de S. Louis ; mais ils sont de la jeu-

nesse de ce peintre, et ne répondent point à la réputation qu'il s'est acquise dans la suite.

La croisée s'ouvre du côté droit pour former une chapelle particuliere sous l'invocation de S. François de Paule. Les deux côtés de cette chapelle sont couverts par deux grands tableaux, en médaillon ovale, représentant, l'un S. François de Paule au moment où le pape lui ordonne d'aller en France pour se rendre aux invitations du roi Louis XI; l'autre, l'arrivée de ce saint à la cour du roi. Quatre autres tableaux à fresque couvrent les quatre piliers à l'endroit de leur effacement; ils rappellent quatre miracles du même saint; ils sont surmontés des quatre vertus cardinales, de grandeur naturelle, peintes aussi à fresque; une des quatre, la Pureté, est, dit-on, le portrait d'une *madame Soret*, française, dont le mari étoit négociant à Valence. Ces peintures, exécutées en 1744, sont de Joseph Llaser. On voit dans le milieu de l'autel un tableau de S. François de Paule appuyé sur son bâton: Joannez s'est surpassé dans ce travail; l'illusion y est portée au point qu'on prend le tableau pour une statue, et qu'on croit voir le saint en mouvement pour marcher. Les soubassements de cet autel sont ornés de deux excellents tableaux du même artiste, représentant deux miracles du saint.

Cette église a une autre chapelle construite vers l'an 1780, sous l'invocation du bienheureux Bono. L'autel de cette chapelle est orné d'un tableau représentant le B. Bono couché dans un cercueil, entouré de groupes de malades qui implorent son assistance, et de spectateurs attirés par la dévotion ou la curiosité : il est de Sauveur Mariano-Maëlla. Cette chapelle, construite d'après les plans de Martinez, réunit le goût, l'élégance, et la magnificence; elle présente un luxe de marbres et de dorures multipliés sans confusion; les divers ornements qui la décorent sont exécutés avec délicatesse. L'architecture en est bonne en général.

On trouve encore dans ce couvent quelques tableaux de

Conchillos et de Gaspard de la Huerta, et un autre peint par Cadez, et venu de Rome en 1791. Le B. Bono y est représenté se donnant la discipline sous l'arc d'un escalier.

Église paroissiale de S. Nicolas. Cette église est aussi remarquable par la monstruosité des sculptures dont on l'a confusément surchargée que par la beauté des peintures qu'elle renferme.

La voûte et les murailles en sont couvertes: elles sont à fresque, et retracent les époques les plus intéressantes de la vie de S. Nicolas de Bari et de S. Pierre, martyrs, titulaires de l'église; celles du sanctuaire représentent l'instant où des anges introduisent des saints dans le séjour de la gloire. Dans le fond de l'église, au-dessus et à côté de la porte principale, on voit le portrait du pape Callixte III, qui en avoit été curé, et des allégories relatives à l'église romaine. Toutes ces peintures sont de Denis Vidal, disciple de Palomino : on ne peut les voir sans le plus grand intérêt; mais il faut les considérer séparément; leur ensemble présente une masse confuse qui nuit à la beauté des détails.

Le maître-autel, d'une architecture très-ordinaire, a un grand tableau des deux saints titulaires, peints par Vergara.

Deux petits autels latéraux sont ornés de peintures de Jean de Joannez. On voit sur l'un une Annonciation, une Naissance du Seigneur, une Adoration des rois, un combat de S. Michel avec le Diable, deux processions, et une bataille entre les Israélites et les Philistins; on voit sur l'autre autel les docteurs de l'église, les apôtres, quelques martyrs, et quelques vierges. Deux autres tableaux placés de chaque côté de la partie inférieure, sont relatifs à la création du monde; et un troisieme, placé entre ces deux derniers, représente la formation d'Eve pendant le sommeil d'Adam, au milieu d'un beau paysage. On admire encore une Cene où l'artiste a réuni la beauté de l'invention, la correction du dessin, à l'expression des figures et à la vérité du coloris.

On trouve également des peintures excellentes dans la sacris-

tie, ainsi que sur divers autres autels. Celui de S. Pierre martyr a un grand tableau du martyre de ce saint, et deux petits, une Naissance du Seigneur et une Nativité de S. Jean-Baptiste, tous d'Espinosa, et dignes de la réputation de ce peintre. On voit dans la chapelle du Christ un bon tableau de la Sainte-Vierge et des sœurs du Lazare. Un petit oratoire, placé dans un enfoncement, à côté de la porte de la chapelle de la Communion, contient des morceaux précieux, et sur-tout un tableau de la Vierge veillant l'Enfant-Jésus pendant son sommeil, et par derriere une Ste. Anne qui fait la lecture. Ces peintures sont comme enterrées dans l'épaisseur du mur et dans un lieu obscur : elles échappent aux recherches et aux regards des amateurs ; elles mériteroient d'être placées dans un lieu plus apparent.

Eglise de la Purissima. C'est l'église de l'ancienne maison professe des jésuites, qui est occupée aujourd'hui par des prêtres et des clercs séculiers, sous le nom de *séminaire de S. Thomas de Villeneuve.*

C'est un assez grand vaisseau, orné sans goût et sans éléangce Le maître-autel a un grand tableau de S. Thomas de Villeneuve, par Vergara. L'autel latéral de la croisée du côté gauche, a deux tableaux d'Espinosa ; un S. Ignace auquel le Pere Eternel apparoît ; et une Sainte-Vierge donnant du fruit à l'Enfant-Jésus.

La chapelle de S. François Xavier à deux grands tableaux représentant des miracles de ce saint, et plusieurs peintures à fresque qui montrent le saint dans la gloire.

La chapelle de la Conception est ornée également de deux grands tableaux de Conchillos, qu'on a gâtés en voulant les réparer. Chacun de ces tableaux est entre deux statues de marbre blanc, de grandeur naturelle, qui paroissent être celles de quatre rois ; un bas relief assez délicat est au-dessus de chaque statue. Les parties superieures sont chargées de sculptures amoncelées jusqu'à la confusion. On est dédommagé cependant du ridicule de cette chapelle par la beauté des peintures à fresque du dôme, qui représentent une Assomption et un S. Stanislas.

13.

offrant l'Enfant-Jésus à la Vierge : elles sont du chanoine Victoria ; un tableau de la Conception, avec la Sainte-Trinité, au milieu d'un groupe d'anges qui mettent une couronne sur la tête de la Vierge, occupe le milieu de l'autel : il est de Joannez, et renferme de grandes beautés.

Loge. La *Loge* est un grand édifice, d'un carré long, situé sur la place du Mercado, et construit en 1482, sous le règne de Ferdinand le Catholique. Il servit autrefois de lieu d'assemblée pour le commerce ; il fut converti ensuite en une caserne ; mais il a été rendu à sa premiere destination. Le tribunal du consulat y tient ses séances.

La façade, décorée d'ornements dans le genre gothique, paroît former deux corps d'édifices séparés, l'un sans ornements, l'autre avec quelques ornements gothiques aux deux tiers de son élévation. Au-dessus des deux colonnes on a placé de deux en deux une suite de médaillons renfermant en bas relief des bustes de rois et de reines. Cette façade se termine par des créneaux élevés, qui ont la forme de couronnes royales.

Un escalier de quelques marches, assez large, conduit dans une grande salle d'un carré long, dont l'ensemble est simple mais noble ; elle a environ 80 pieds de long sur 50 de large. Tout y est dans le genre gothique et de la plus grande délicatesse. Cette salle sert aux traités et à la conclusion des marchés pour la vente de la soie.

Une piece voisine, construite également dans le même goût et avec la même délicatesse, contient la chapelle. Elle conduit à deux salles, dont l'une sert au tribunal du consulat, l'autre aux assemblées du commerce.

Eglise paroissiale de S. Jean del Mercado, sur la place del Mercado, vis-à-vis de la Loge.

Elle forme un vaisseau grand et spacieux, dont la voûte est très-plate. L'architecture, la frise, et la corniche sont couvertes d'une multiplicité ridicule et confuse d'ornements en stuc d'une

sculpture grossiere et de mauvais goût; les statues des douze enfants de Jacob, qui furent les chefs des douze tribus d'Israël, adossées aux pilastres, sont encore plus mauvaises.

Ces ornements contrastent singulierement avec les peintures admirables dont cette église est enrichie dans toutes ses parties; dès qu'on les aperçoit on oublie tout pour en parcourir les beautés.

Les médaillons placés au-dessus des arcs des chapelles contiennent des peintures à fresque, allégoriques à la vie de S. Jean-Baptiste et de S. Jean l'Evangéliste, titulaires de l'église.

A la naissance de la voûte, on voit, aussi à fresque des peintures allégoriques aux dons du Saint-Esprit, et par-dessus, entre les lunettes des croisées, les douze apôtres assis sur des groupes de nuages.

Toute la voûte de la nef est également peinte à fresque; le sujet principal est Dieu sur son trône entouré de tous les ordres de la hiérarchie céleste. On y distingue entr'autres un S. Vincent Ferrier, avec des ailes, en attitude de prendre le vol, par une allusion à l'ange de l'Apocalypse, et plusieurs saints de l'Espagne, sur-tout du royaume de Valence. Les autres parties sont remplies par différents sujets, dont plusieurs sont pris de l'Apocalypse. A une extrémité on voit une bataille de S. Michel et des anges contre Lucifer et ses adhérents. Ces peintures, sont d'Antoine Palomino, qui y a développé tout le talent d'un artiste et les connoissances d'un savant.

On retrouve le même pinceau et les mêmes beautés dans le sanctuaire; Palomino en a couvert la voûte de peintures à fresque, dont le sujet principal est une Sainte-Trinité au milieu de la gloire, avec des groupes d'anges, de patriarches, et de saints.

Le maître-autel, en bois doré, est d'une exécution médiocre; il est orné de quinze petites statues, de Muñoz, sculpteur peu

connu du XVII[e] siecle : aux deux côtés de l'autel on voit deux bons tableaux de Palomino.

On trouve encore des peintures excellentes dans les chapelles de cette église, un S. François de Paule, un tableau de tous les saints, un baptême de J. C., tous trois de Vincent Bru, et sur-tout quelques petits tableaux anciens, mais excellents, d'un peintre inconnu : on y remarque encore la chaire de cette église ; elle est en marbre blanc, à panneaux de marbre bleu et blanc, avec des bas reliefs, des guirlandes, des vases, des têtes de chérubins, et autres ornements en sculpture, assez bien exécutés : ils sont de Ponzanelli.

La chapelle de la Communion, où l'on n'a ménagé ni le stuc ni la dorure, semble divisée en trois parties. La premiere est une espece de vestibule orné de trois grands tableaux ; la seconde est une espece de croisée surmontée d'un dôme peint à fresque ; la troisieme, qui est proprement le sanctuaire, a un grand tableau de chaque côté. L'autel est orné de deux tableaux, une Sainte-Vierge et une Cene ; celui-ci est d'Etienne Marc : les connoisseurs l'admirent.

Ecole Pie. C'est une maison de prêtres de la Doctrine chrétienne ; elle a été bâtie vers le milieu du XVIII[e] siecle, par les soins et aux frais d'*André Mayoral*, archevêque de Valence ; elle est sur une petite place pratiquée sur l'emplacement de maisons qu'on a abattues, mais trop étroite pour la largeur de l'édifice, dont la façade a deux corps d'architecture, l'un ionique, l'autre corinthien : elle est d'un très-mauvais goût.

L'église forme une vaste et superbe rotonde qui, dans tout son pourtour, est composée de trois corps d'architecture. Quoiqu'elle se présente d'une maniere imposante et majestueuse, sa disposition paroît cependant moins convenir à un temple de prieres qu'à un cirque ou à tout autre établissement profane.

Le maître-autel est composé de quatre colonnes de marbre vert de Cervera, d'ordre corinthien ; il a dans le milieu un grand tableau de S. Joachim, par Vergara.

Huit autels placés sous les arcades du premier corps, sont ornés de quelques tableaux de Vergara, de Planès, et de Camaron.

Couvent de la Merci. On y entre par un petit vestibule dans lequel est placé un grand tableau de Vergara, représentant la Sainte-Vierge au milieu de nuages, et entourée de groupes d'anges, de séraphins, et de têtes de chérubins; S. Pierre Nolasque, un pape, un roi, et une multitude de moines, de religieuses, de peuple et d'esclaves, sont à genoux.

Le cloître est carré, d'une grandeur moyenne, et d'une bonne architecture.

La partie intérieure est riche en peintures. Le mur est recouvert, jusqu'à la hauteur de cinq pieds, de carreaux de faïence, où l'on a peint divers sujets de fantaisie; parmi les tableaux qui regnent autour de cette partie, on en remarque peu de bons; il y en a qui contiennent les portraits de quelques hommes illustres de l'ordre de la Merci; la plupart sont historiques, et peints par Paul Pontons. On en distingue deux petits; l'un, exécuté dans le genre de Ribalta, représente un crucifix, avec différentes figures; l'autre un Christ mort, avec la Vierge à ses pieds. Les lunettes sont également couvertes de tableaux, de Vergara, contenant la vie de S. Pierre Nolasque.

L'église est simple et ornée de plusieurs tableaux: dans le nombre on en distingue un d'Espinosa.

On voit dans une grande chapelle, du titre de S. Jean de Latran, cinq grands tableaux sur des sujets relatifs à la fondation de cette chapelle: ils sont, les uns de Jacques Donoso, les autres de Pontons.

On y voit encore le Mausolée de Philippe de Guimeran, religieux de cette maison; il est de marbre blanc, et d'une bonne exécution.

Cette église a encore quelques autres peintures médiocres, un martyre de S. Sérapion, de Sébastien Conca; et un grand tableau, d'Espinosa.

Couvent des Grands-Augustins. Il est à l'entrée de la ville, à côté de la porte de S. Vincent.

L'église est précédée d'un grand portique qui s'ouvre par trois grands arcs, séparés par six pilastres d'ordre dorique; le portail est orné de quatre colonnes du même ordre, avec une statue de S. Augustin dans une niche.

Elle est assez grande et d'une belle architecture. Ce monument est déparé par un amas confus et choquant de sculptures grossièrement travaillées.

Le sanctuaire est fermé par une belle balustrade, dont les tables sont de marbre blanc; et les balustrades de marbre jaune et blanc; le maître-autel est d'un mauvais goût.

Une chapelle, sous l'invocation de Notre-Dame de la Correa, est précédée d'un vestibule carré, orné de pilastres d'ordre dorique, avec deux grands tableaux; ce vestibule est surmonté d'un petit dôme porté sur quatre arcs, dont les quatre angles ont des peintures à fresque. L'autel n'a rien de remarquable.

Cette église renferme quelques bonnes peintures, un S. Joseph, d'Espinosa; un S. Louis Bertrand, du même peintre; une Vierge de douleurs dans la chapelle de ce nom; celle-ci est une peinture ancienne, mais où l'on trouve beaucoup d'expression. On voit encore dans la sacristie un S. Thomas d'Aquin, un S. Janvier, une Ste. Thérese, un S. Antoine, une Annonciation, une Résurrection, une Ascension, une Conception, une Naissance de J. C., une Adoration des rois, une Descente du Saint-Esprit: les quatre premiers sont du chevalier Maxime, ou au moins dans son genre. Les autres sont excellents: ils sont de Joannez; les trois derniers sur-tout réunissent les plus grandes beautés.

La chapelle de Notre-Dame de Grâce, qui est dans un des deux cloîtres du couvent, forme une croix à branches égales, dont deux extrémités vont se terminer à deux chapelles, et les deux autres à deux portes d'entrée. Son dôme est bien éclairé; la naissance de la voûte est couverte de peintures à fresque. L'autel de Notre-Dame de Grâce, à l'extrémité d'une des branches de la chapelle, n'a rien de remarquable. L'autel de la Commu-

nion a un grand tableau de Jésus de Nazareth. Aux deux côtés de la porte d'entrée, on voit sur le mur, dans deux médaillons, les portraits des rois Henri II et Ferdinand VI, avec des inscriptions en l'honneur de ces princes. Cette chapelle est construite avec goût, et décorée avec élégance. Les peintures sont de Vergara, et les sculptures du frere de ce peintre.

Couvent de San-Francisco. C'est un couvent de cordeliers; il est bâti sur l'emplacement de l'ancien palais des rois maures, qui fut donné à l'ordre de S. François par le roi *Zeit-Abu-Zeit*, lorsque ce prince se convertit à la religion chrétienne, après la conquête de Valence, et qu'il prit le nom de *Vincent Velvis.*

Le portique est orné de peintures à fresque, par Villa-Nueva, religieux de cette maison.

L'église forme un grand vaisseau d'une architecture à moitié gothique.

On y voit une Translation de la *Santa Casa de Loreto*, par Espinosa; un Ange gardien, de Ribalta. La sacristie renferme aussi des tableaux du chanoine Victoria: ce sont des sujets historiques, où les figures sont de grandeur naturelle; un entre autres représente l'instant où le roi maure Zeit-Abu-Zeit cede son palais aux religieux.

On passe de cette église dans la chapelle du tiers-ordre de S. François; on y trouve sur le dôme des peintures à fresque, par Vergara; et sur l'autel un bon tableau, d'Etienne Marc, où S. François donne la regle de son ordre à des personnes de différents états. Deux autres chapelles contiguës, celle de S. Antoine et celle de la Communion, contiennent aussi deux tableaux de la Huerta, représentant des événements de la vie de S. Antoine. La derniere chapelle est surchargée de dorures distribuées sans goût; le sanctuaire renferme un autel qu'on a rendu monstrueux par la multiplicité et la variété ridicule de peintures et de dorures; mais on y voit avec plaisir deux grands tableaux de la Huerta, représentant des miracles de la Sainte-Vierge.

Le cloître de ce couvent mérite une attention particuliere.

Il forme un carré fort long, qui, au milieu de sa longueur,

est divisé en deux parties par une galerie transversale, ouverte par des arcades qui donnent sur deux jardins couverts de palmiers et d'orangers; un beau pavillon octogone couvre un puits et orne le milieu d'un de ces jardins; cette partie est surmontée par un second cloître, dont les arcades sont plus petites et séparées de celles de dessous par des pilastres d'ordre dorique. L'ensemble en paroît agréable; mais si on en examine les détails on trouvera que les ornements sont de mauvais goût.

La partie intérieure du cloître inférieur est riante et belle, Des inscriptions pieuses sont placées de distance en distance dans des médaillons et des fleurons en peinture. Les lunettes sont remplies de peintures de Villa-Nueva, représentant les divers événements de la vie de S. François. De nouvelles peintures décorent un petit autel de mauvais goût, placé à un des angles de ce cloître; elles sont relatives à des sujets du Nouveau-Testament, et remarquables par la vérité des attitudes: elles paroissent être de la fin du XIV[e] siecle.

Collége du Patriarche. Ce collége fut fondé, en 1586, par Jean Ribera, sous le nom de *Corpus Christi;* mais on le désigna par celui de la dignité dont son fondateur étoit revêtu (1).

C'est un édifice très-étendu, situé en partie sur une petite place qui porte son nom, en partie dans une petite rue. Il n'a d'autre ornement extérieur que deux portails peu intéressants.

L'église a 108 pieds de longueur, 41 de largeur dans la nef, et 47 dans la croisée: elle est basse, obscure, et mal décorée.

Le maître-autel, de bois doré, est orné de six colonnes de superbe marbre vert jaspé, à chapiteaux dorés. Le milieu en est rempli par un grand tableau, derriere lequel est placé un crucifix de grandeur naturelle, qu'on vénere beaucoup à Valence; on

(1) *Jean de Ribera*, natif de Séville, après avoir été professeur en théologie dans l'université de Salamanque et évêque de Badajoz, devint patriarche d'Antioche, capitaine-général du royaume de Valence, et archevêque de la même ville. Il y mourut en 1611.

ne le découvre qu'une fois la semaine; on y met la plus grande pompe; on fait disparoître d'abord le tableau, ensuite successivement quatre rideaux qui couvrent le crucifix, et cela avec une si grande lenteur, qu'il est impossible d'apercevoir aucun mouvement. Pendant ces préparatifs, on chante le *Miserere*; et à la fin de ce psaume, le crucifix découvert se présente aux yeux des fideles. Cet autel est d'un très-mauvais goût, et les colonnes jaspées placées ailleurs feroient un bel effet; mais ici elles paroissent ridicules, en ce qu'elles ne sont proportionnées ni à la masse ni à l'élévation de l'autel.

Si l'architecture de cet édifice n'a rien qui pique la curiosité, on ne voit pas sans intérêt les belles peintures à fresque qui couvrent ses murailles, ses voûtes, et son dôme; ce sont des groupes de bienheureux sur la voûte du chœur, des groupes d'anges sur celle de la nef, des sujets de l'Ancien-Testament sur la voûte du dôme, les prophetes entre les fenêtres; le martyre de S. Vincent, S. Vincent Ferrier prêchant, etc., dans la croisée; le martyre de S. Maur, celui de S. André, etc., dans le sanctuaire. Les peintures de la nef et de la voûte du chœur sont de Barthelemi Matarana.

Les bons tableaux n'y sont pas moins multipliés. On y voit un S. Vincent Ferrier recevant le don de la prédication, par Ribalta; un tableau des ames du purgatoire, par Frédéric Zucaro, un Ange gardien, d'un peintre qui n'est connu que sous le nom de Vicencio; et sur-tout le grand tableau qui remplit le milieu du maître-autel : c'est une Cene, par F. Ribalta; les figures y sont représentées dans leur grandeur naturelle, et avec autant d'expression que de noblesse; ce tableau est généralement remarqué par les connoisseurs.

Les peintures ont beaucoup souffert de la fumée de l'encens qu'on brûle dans cette église avec une prodigalité excessive; elles étoient tellement noircies, que l'on a été obligé de les nettoyer il y a quelques années, mais elles ont perdu leur coloris, leur expression, et la plus grande partie de leur mérite; et il

est à craindre qu'elles ne disparoissent entierement. On continue néanmoins à y brûler de l'encens avec la même profusion.

La sacristie renferme plusieurs tableaux, dont un seul mérite de fixer l'attention : c'est une naissance de J. C., par Dominique Greco, mais qui n'est point terminée.

Dans une piece contiguë à la sacristie, on voit un *Ecce homo*, d'un peintre inçonnu ; dans une autre piece, où l'on conserve des reliques, on voit sur la voûte des peintures à fresque dans le genre arabesque.

La chapelle de la Conception, dont la voûte est peinte à fresque, renferme deux bons tableaux, qu'on attribue à Ribalta, un J. C. mort, et un J. C. priant dans le Jardin des Olives.

Le cloître, divisé en cloître inférieur et en cloître supérieur, est décoré de colonnes en marbre bien proportionnées : son ensemble est majestueux ; une fontaine placée au milieu est ornée d'une statue de femme en marbre blanc ; cette statue a été mutilée ; des mains ignorantes ont refait la tête et les mains : cette restauration est si mauvaise, que la statue perd beaucoup de son prix.

Quatre grands tableaux, placés aux quatre angles du portique inférieur ; une Ascension, une Nativité, une Cene, S. Jean-Baptiste et S. Jean l'Evangéliste, ont du mérite : on les tient fermés dans des armoires.

Douane. La *Douane* est un grand et beau bâtiment, de construction moderne, terminé en 1760, sous le regne de Charles III ; et situé sur la place S. Dominique.

Cet édifice est beau, bien exécuté, et se présente avec noblesse ; c'est un des plus beaux édifices de Valence ; il mériteroit d'être isolé : son développement en seroit plus agréable ; mais il est appuyé par derriere et par un côté sur des maisons voisines, qui lui font perdre l'air de grandeur qu'il auroit, s'il étoit seul.

Couvent del Remedio, dans le faubourg, hors de la porte de Mer : il appartient aux trinitaires.

Ce couvent a deux bas cloîtres et un cloître supérieur, rem-

plis de tableaux, parmi lesquels on en remarque de Grégoire Bausa, Mayorquin; ils ont été dégradés, et on les a gâtés en voulant les réparer. Ces tableaux offrent les portraits des martyrs de l'ordre de la Trinité. On distingue encore quatre petits tableaux de la passion de J. C., qui ont beaucoup d'expression.

On voit dans une petite piece, avant d'entrer dans le chœur, un excellent tableau, sur bois, qui représente un Christ avec la Madeleine au pied de la croix; une Sainte-Vierge tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras, avec S. Bernard et S. Anselme sur les côtés; Ce tableau mériteroit qu'on veillât à sa conservation; mais on le laisse dépérir.

Le chœur et la piece d'entrée du couvent contiennent aussi quelques bonnes peintures.

L'église renferme trois mausolées de la maison de Moncada, parmi lesquels un seul mérite qu'on s'y arrête, celui de Jean de Moncada et de la dame de Villaragut, son épouse. Ce monument en marbre blanc et bien exécuté, est du commencement du XV[e] siecle.

Couvent de Santo-Domingo. Ce couvent est sur la place du même nom; il appartient aux religieux de l'ordre de S. Dominique.

On y distingue deux façades, celle du couvent et celle de l'église.

La façade du couvent, simple, mais agréable, est de brique, peinte en blanc. Ce portail conduit à un vestibule soutenu par plusieurs colonnes, d'où l'on parvient jusqu'au cloître. Celui-ci est beau, spacieux et couvert d'une voûte élevée, soutenue par une multiplicité de petits arcs croisés, dans le genre gothique, d'un bon goût. Quatorze chapelles s'ouvrent dans deux de ses faces; une des autres faces est ornée de plusieurs autels. On trouve ici beaucoup de tableaux, dont quelques-uns ont un mérite réel. Une de ces chapelles, appelée *el Cabildo*, contient un mausolée antique, que l'on prétend être celui d'un personnage de l'ancienne maison de l'Escala.

On voit dans la sacristie six bons tableaux de Ribalta, un

S. Ambroise de Sienne, un S. Jacques de Venise, un S. Dominique, une Sainte-Vierge du Rosaire, une Sainte-Trinité, et une Sainte-Famille.

De ce cloître on passe dans une galerie dont les murailles sont couvertes, à six pieds d'élévation, de carreaux de faïence que l'on fabrique à Valence, où sont peints les événements de la vie de S. Vincent Ferrier et de celle de S. Louis Bertrand; elle est ornée au-dessus, dans toute son étendue, ainsi que dans le vestibule qui la précede, des portraits, de grandeur naturelle, des généraux et des religieux de l'ordre de S. Dominique parvenus à l'épiscopat, au cardinalat, et à la papauté.

La façade de l'église est à côté de celle du couvent; elle n'a d'autre ornement que le portail, composé de deux corps d'architecture; le premier, d'ordre dorique; le second est un attique orné de pilastres, avec trois statues de saints dans des niches.

Une tour très-haute s'éleve à une extrémité de cette façade; elle est carrée, et se termine par une terrasse entourée d'une balustrade: de cette terrasse s'éleve une seconde tour ornée de deux colonnes doriques; une troisieme tour s'éleve au-dessus de la seconde; elle est ornée de pilastres également d'ordre dorique: elle se termine par une lanterne exécutée avec délicatesse. Cette tour est un des plus beaux morceaux d'architecture de Valence; elle est construite avec goût, et se développe avec élégance.

L'église forme un grand vaisseau à une seule nef; elle est surchargée d'une multitude de sculptures massives et inutiles, sans goût ni grâces; mais on trouve dans les chapelles plusieurs bons tableaux de différents maîtres, entr'autres plusieurs peintures de Vergara, un hermite, qu'on dit être de l'Espagnolet; une Ste. Anne avec la Sainte-Vierge dans ses bras; et S. Joachim, tableau excellent d'Espinosa; quelques bons tableaux, que l'on attribue à Joannez, dans la chapelle de S. Joseph: le dôme de

cette chapelle est couvert de peintures à fresque, qui ne sont point sans mérite.

La chapelle de S. Louis Bertrand est richement décorée en panneaux et pilastres de marbre blanc et de marbre jaspé : on y voit des tableaux représentant divers événements de la vie de S. Louis Bertrand, par Jérôme Espinosa. Derriere le maître-autel, qui n'a rien de remarquable, est un *camarin*, espece de grand oratoire, où l'on conserve le corps de S. Louis dans une châsse d'argent; on y voit plusieurs peintures d'Hippolyte Bovira, dans lesquelles le mauvais coloris et la confusion des objets nuisent au mérite de la composition : cette chapelle renferme encore les mausolées de deux religieux de ce couvent, de Jean Mico et de Dominique Anadon Loskis; ils sont en marbre blanc, avec des colonnes de marbre vert antique. L'architecture est belle; mais les deux reliefs en marbre blanc qui occupent le fond, et qui représentent le bon pasteur et une Sainte-Trinité, sont d'un travail médiocre : néanmoins l'ensemble en est beau et noble.

Il y a de chaque côté de la nef deux chapelles d'une grandeur si extraordinaire, qu'elles semblent comme deux églises particulieres : la premiere, sous l'invocation de Notre-Dame du Rosaire, est trop chargée de dorure; les tableaux qu'elle renferme sont médiocres. La seconde, dédiée à S. Vincent Ferrier, est précédée d'une chapelle particuliere, appelée chapelle *de los Reyes* ou *des Rois*, fondée par Alfonse V, roi d'Aragon, construite dans le genre gothique, et d'une simplicité imposante; on y voit deux tableaux de el Bosco, un Couronnement d'épines, et J. C. conduit par des soldats, et un magnifique mausolée de Rodrigue de Mendoza, marquis de Zenete, et de Marie de Monseca, sa femme : il est de marbre blanc; les ornements sont de bon goût.

Cette église secondaire conduit à la chapelle de S. Vincent Ferrier, qui occupe la moitié de la longueur, et qui est construite depuis peu de temps. On a étalé ici un luxe en marbres

de toutes les especes, un assemblage agréable de peintures bien exécutées, une magnificence noble et imposante qui font honneur à ceux qui ont dirigé le travail, et qui méritent de fixer l'attention des connoisseurs.

Temple. Cette maison fut construite après le tremblement de terre de 1747, qui détruisit le château de Montesa; elle fut destinée à être dorénavant le chef-lieu de l'ordre militaire de ce nom, et à servir de demeure aux religieux de cet ordre, qui l'occupent aujourd'hui ; elle est située à côté de l'ancienne porte du Cid.

La façade de l'église est simple, mais élégante et noble ; elle paroît cependant déparée par la position des deux tours, qui sont reculées un peu trop dans l'intérieur de l'édifice.

Les trois portes conduisent à un beau portique, qui est comme divisé en trois parties par des arcs élancés ; l'on entre dans l'église par trois portes correspondantes à celles de la façade.

L'église est d'une grandeur moyenne ; elle a été construite sur les desseins et sous la conduite de Michel Fernandez, et lui fait honneur. L'architecture en est simple et noble : c'est peut-être la plus belle église de Valence : on y voit des peintures à fresque de Joseph Vergara, des tableaux de Camaron ; une Trinité et une Assomption, de Vergara ; une Cene dans le genre de van Dyck, et un Portement de croix, très-semblable au Pasmo de Sicilia, de Raphaël : on y voit encore deux médaillons sculptés renfermant l'un le buste de Jacques II, roi d'Aragon, fondateur de l'ordre de Montesa, avec cette inscription : *Jacobus II, Aragoniæ rex, Montesiæ donator ;* l'autre le buste du roi Charle III, avec ces mots : *Carolus III, Hisp. rex, à fundamentis erexit, dotavit.*

Le maître-autel est isolé, et forme une espece de pavillon soutenu par huit colonnes corinthiennes de marbre verdâtre à chapiteaux dorés, appuyées sur autant de pilastres de marbre rouge. A chaque côté de l'autel est une statue d'ange, exécutée par Joseph Puchol. Une statue de la Sainte-Vierge, par Gu-

tierrez, occupe le milieu du pavillon; elle est travaillée avec délicatesse, mais le marbre n'en est pas beau.

La sacristie possede de bons tableaux, entr'autre un crucifix avec S. Jérôme et un saint evêque à genoux, de grandeur naturelle, par Pierre Orente. On y conserve le trésor de l'église, et un ostensoire dans un tabernacle d'argent, fait dans le genre gothique, d'un travail riche et délicat.

L'Eglise paroissiale de S. Sauveur a un crucifix qui passe pour miraculeux, et pour lequel les habitants de Valence ont beaucoup de dévotion. On voit deux tableaux relatifs à l'histoire de ce crucifix; ils sont de Jean Conchillos, et ont beaucoup d'expression.

Eglise paroissiale de San-Estevan ou S. Etienne. Elle n'a aucun ornement extérieur; j'y ai cherché vainement les pilastres doriques, surmontés d'une niche avec une Sainte-Vierge, que M. Pons dit avoir vus à une de ses portes. Cette église, de moyenne grandeur, est couverte d'un amas informe, confus et révoltant de mauvaises sculptures: il faut cependant en excepter celles du maître-autel, qui sont assez bien exécutées. On remarque aussi des peintures dans le genre de Joannez, qui sont relatives à la Passion de J. C., à la vie de S. Etienne, et à celle de S. Vincent Ferrier, et une belle Cene peinte, dit-on, par Espinosa.

L'Eglise de S. Jean de l'Hôpital, qui appartient à l'ordre de Malte, fut construite vers la fin du XIII[e] siecle, par l'impératrice Constance, qui s'étoit retirée à Valence après la prise de Constantinople par les Turcs; cette princesse y choisit le lieu de sa sépulture, et on lit encore près du bénitier l'inscription suivante: *Aqui yace doña Constanza Augusta Emperatriz de Grecia.* Valence paroissoit destinée à donner un asile aux princesse grecques détrônées; Constance s'y étoit retirée dans le 13[e] siecle, après la perte de son empire; Irénée, comtesse de Lascaris infante de Grece, et parente de Jacques II, roi d'Aragon, s'y retira dans le siecle suivant, après avoir perdu ses états: elle est aussi enterrée dans cette église. On voit deux belles peintures

représentant la bataille de Lépante, par Joseph Garçia, exécutée avec autant de goût que d'intelligence, et un excellent tableau de S. Joachim, Ste. Anne, et la Ste. Vierge dans son enfance, par Ribalta : un Christ, avec deux enfants qui pleurent, par Jules Capuz, au commencement du XVIIIe siecle : il est d'une belle exécution.

L'*Eglise de la Congrégation* appartient aux oratoriens. Sa façade, construite en briques sur le plan du P. Tosca, prêtre de cette congrégation, malgré la mauvaise exécution des bas reliefs du portail, produit un assez bel effet, et décore la place sur laquelle elle est située. L'église n'a qu'une nef, d'architecture composite, avec un dôme bien éclairé et orné de pilastres cannelés et quelques dorures légeres. Cet édifice n'a ni grâce ni élégance ; les ornements sont sans goût, et déparent l'architecture. On y voit quelques statues d'Ignace Vergara ; trois tableaux de Joseph Vergara son frere ; une Sainte-Vierge d'un des disciples de Léonard de Vinci ; un S. Joseph d'Espinosa ; un S. François de Sales de Gaspard de la Huerta, et des peintures de Ricarte et de Vergara.

Eglise de Sainte-Thecle. C'est l'église d'un couvent de religieuses de la rue de la Mer. Elle n'a de remarquable que la décoration d'une grotte dans laquelle on dit que S. Vincent souffrit le martyre. Ce sujet est représenté dans un bas relief en marbre blanc. Au fond de la grotte on voit une statue de S. Vincent, d'une bonne sculpture : elle est venue d'Italie.

Eglise paroissiale de Sainte-Catherine. Elle est située à l'extrémité de la place du même nom, dans un endroit très-resserré, où s'ouvre une porte qui conduit derriere le sanctuaire, tandis que la porte principale est dans une rue très-étroite. L'angle qu'elle fait à l'extrémité de la place de Sainte-Catherine est flanqué d'une tour élevée, toute en pierres de taille, et de figure hexagone ; elle a cinq corps d'architecture, séparés chacun par un cordon faisant saillie ; les ornements sont massifs, excepté ceux du cinquieme rang, qui sont travaillés avec assez de délicatesse, et distribués avec goût. Dans une inscription

qu'on lit sur le premier corps, on appelle *somptueuse* cette tour, que d'ailleurs on prise beaucoup dans le pays.

L'église est d'une architecture gothique, qui avoit de la noblesse; mais on l'a gâtée en y adaptant des ornements en stuc d'un très-mauvais goût. La voûte est belle, bien élancée, et aussi dans le genre gothique.

On a respecté les deux nefs latérales; on leur a laissé leur ancienne forme et leur simplicité gothique : elles en sont plus nobles et plus belles.

Les peintures anciennes des chapelles ont été remplacées par des modernes; des tableaux de Ribalta ont été détruits : on n'a conservé qu'une Résurrection des morts, ainsi que deux autres tableaux dans la chapelle de S. Eloi, qu'on a plaqués sur le mur. Il suffit de les voir pour regretter les autres; ils seront un monument du mauvais goût et de la barbarie de ceux qui ont présidé à cette prétendue restauration.

L'Hôtel de la Députation, dans la rue de *los Cavalleros*, est un bâtiment irrégulier qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir été le lieu où se tenoient autrefois les états du royaume de Valence. La royale audience y tient aujourd'hui ses séances.

La décoration des plafonds de quelques salles de cet hôtel peut exciter la curiosité; plusieurs sont travaillés avec délicatesse; et en général, quoique très-anciens, ils ont conservé leur fraîcheur.

La salle où les états s'assembloient mérite sur-tout d'être vue; elle est encore dans son entier. On ne peut y entrer sans éprouver un sentiment de respect pour l'ancien usage auquel elle servoit. Les peintures à fresque, dont les murailles sont couvertes, représentent l'assemblée des états; les trois ordres y sont réunis: ceux qui les composoient y sont, à leur rang, revêtus de leurs habits de cérémonie, et désignés d'une maniere qui fait reconnoître aisément chaque individu. C'est le seul monument qui reste de cette précieuse liberté dont les Valenciens jouiroient peut-être encore, s'ils n'eussent pas violé la foi qu'ils devoient à leur souverain.

Chapelle de Notre-Dame de los Desemparados. Elle est située derriere la Cathédrale. Sa façade principale donne sur une rue très-étroite, et cachée sous la masse ridicule d'une galerie en forme de pont, qui établit une communication entre cette chapelle et la cathédrale. La façade latérale, au contraire, est sur une place, et décorée d'une maniere assez agréable. Le dôme, qui s'éleve au-dessus de l'édifice, forme une espece de couronnement à cette façade. Celle-ci est surmontée par une lanterne qui le termine agréablement.

L'architecture intérieure de cette chapelle est bonne; les ornements y sont distribués avec goût: on y voit des peintures à fresque, entr'autres une Sainte-Trinité sur un trône de nuages avec tous les ordres de la hiérarchie céleste: Ces peintures, d'une très-bonne exécution, sont d'Antoine Palomino. On auroit bien dû cependant supprimer l'inscription fastueuse et déplacée qu'on a mise en dedans sur la porte principale: *Non est inventum tale opus in universis regnis.*

La tour de Miquelete, que l'on voit à côté de la porte principale de la cathédrale, est de la plus grande simplicité, et d'une grosseur monstrueuse; sa figure est octogone, et sa circonférence est égale à son élévation. Elle est terminée en terrasse, et surmontée par une tourelle d'une petitesse infinie, qui contraste ridiculement avec son volume énorme.

Cette tour, qui n'est ni belle ni agréable, écrase l'église, et nuit au développement de son portail. Elle s'avance beaucoup dans une rue voisine, déjà très-resserrée, et gêne la communication dans la partie de la ville la plus fréquentée. Elle n'a pas même le mérite de cette antiquité qui peut seule faire respecter un monument aussi inutile.

Cette critique déplaira peut-être aux Valenciens, si prévenus en faveur de cette tour, qu'ils ne peuvent l'entendre blâmer sans prendre de l'humeur; mais leur ville renferme déjà tant d'autres objets précieux, qu'un monument de moins doit leur importer peu.

Du haut de cette tour la vue se promene sur les belles cam-

pagnes dont Valence est environnée; mais elle n'est pas le seul endroit d'où l'on peut se procurer le même agrément; il y a beaucoup de clochers, de maisons qui ont des tours, des terrasses, des belvederes; celui du comte de Carlet offre le même point de vue.

Eglise cathédrale. La cathédrale, ou au moins l'église qui la précéda sur le même emplacement, fut, selon l'opinion la plus commune, un temple de Diane sous les Romains, un temple consacré au Christ sous les Goths, une mosquée sous les Maures, et, de nouveau, un temple chrétien sous l'invocation de l'apôtre S. Paul, après la conquête de Valence par le Cid; les Maures ayant reconquis cette ville, la convertirent encore en mosquée, et Jacques-le-Conquérant, roi d'Aragon, devenu le maître de Valence, y rétablit le culte catholique; il en fit l'église principale de cette ville, sous le titre de la Vierge. Elle fut agrandie en 1262 par André de Albalud, archevêque de Valence; son dôme fut construit en 1404 aux frais du chapitre. Enfin le pape Alexandre VI la fit agrandir de nouveau, à ses frais.

C'est un grand bâtiment sans façade, irrégulier dans toutes ses parties, qui n'a au dehors ni beauté, ni grandeur, ni majesté. Sa face principale, placée à l'extrémité de la rue de Sarragosse, est un assemblage confus de bâtiments informes. Elle a trois portes; les deux latérales sont dans le genre gothique, et s'ouvrent dans les deux prolongements de la croisée; la porte principale fait face au maître-autel. Celle-ci est ornée d'un portail construit au commencement du XVIIIe siecle, sur les plans de Corrado Rodulpho, et qui, contre toutes les regles de l'architecture, forme un enfoncement demi-circulaire. La tour dont nous avons parlé fut la cause de cette difformité: elle a gêné l'architecte, et rendu l'édifice ridicule.

Ce portail a trois corps d'architecture: le premier, d'ordre corinthien, est orné de statues de saints, placées dans des niches; elles sont d'une exécution médiocre; un chiffre de la Vierge, accosté de groupes d'anges, en bas relief, est placé au-dessus de

la porte; c'est un bon morceau d'Ignace Vergara. On voit sur le second corps, aussi d'ordre corinthien, les statues de S. Vincent Ferrier, de S. Vincent, martyr, de S. Laurent, et de S. Louis Bertrand. Le troisieme consiste en une Assomption, accostée de deux médaillons en bas relief, par Rodulpho, d'une bonne exécution. On a fermé ce portail par une grille de fer demi-circulaire, portée sur un appui de marbre, et bombée en dehors; ce qui forme une enceinte circulaire assez agréable qui répare un peu l'enfoncement du portail.

L'église est d'une construction gothique, à laquelle on a ajouté, à la fin du dernier siecle, des ornements d'ordre corinthien. Elle a trois nefs, dont les voûtes sont soutenues par des piliers carrés, ornés de pilastres cannelés; celle du milieu est plus élevée et plus large. Les voûtes des nefs latérales sont très-plates et très-basses. Une plus grande élévation auroit donné plus de majesté à ce temple.

Le chœur est vaste; il a deux rangs de stales, séparées par des colonnes corinthiennes, et fermé, du côté du sanctuaire, par une belle grille de bronze doré. Le côté que les Espagnols appellent *Trascoro*, a en dehors une décoration particuliere. On y voit des tableaux d'albâtre sur divers sujets de l'histoire sainte, les uns en bas relief, les autres en demi-relief, dont plusieurs sont exécutés avec délicatesse. Le sanctuaire est de la même élévation, de la même largeur et de la même architecture que la grande nef.

Cette église est agréable à la vue; mais les stucs et les dorures dont on l'a décorée détruisent la grandeur imposante qui doit être le caractere d'un temple religieux: ces ornements, en général très-délicats, conviendroient mieux à un musée qu'à une église: ils sont également multipliés dans les chapelles; mais ils y font un meilleur effet: ils donnent à celles-ci un air d'élégance que ne comporte pas la sévérité d'architecture d'une église.

La chapelle de S. Pierre ou de la Communion contient un assemblage confus d'ornements sans goût; on doit cependant

remarquer les peintures à fresque qui sont au dôme : on y trouve des attitudes gracieuses et une perspective agréable; mais le coloris en est foible. Quelques autres peintures à fresque, relatives à la vie de S. Pierre, couvrent d'autres parties de cette chapelle; elles sont d'Antoine Palomino. Un J. C. donnant les clefs à S. Pierre, et une Conception, placés sur l'autel, sont du même peintre : deux tableaux couvrent les côtés de la chapelle; mais rien n'approche de la beauté d'une figure du Sauveur, qui est placée sur la porte du tabernacle : elle est de Joannez.

Cinq autres chapelles, restaurées et décorées à la moderne, se ressemblent toutes. Elles sont grandes, bien éclairées, surmontées de beaux dômes, ornées de stucs et de pilastres corinthiens de la même matiere. On voit dans la chapelle de S. Thomas de Villeneuve un tableau de Romaguera. Dans celle de S. François de Borgia, trois tableaux représentant, l'un le motif qui détermina ce saint à quitter le monde, l'autre l'instant de sa séparation d'avec sa famille, et le troisieme un miracle qu'il opéra après sa mort; le premier est de Maëlla, les deux derniers de Goya.

La chapelle sous l'invocation de S. Sébastien est d'une construction différente. On y voit un tableau du martyre de S. Sébastien, un Sauveur donnant sa bénédiction, une Annonciation, une Visitation, et une Nativité; ils sont tous de Pierre Orente, et d'une exécution qui ne dément point la réputation de ce peintre. Deux mausolées de marbre blanc décorent les côtés de cette chapelle; ils renferment le corps de Diego de Covarrubias, chancelier de la couronne d'Aragon, mort en 1607, et celui de Marie Diaz, son épouse.

Parmi les peintures qui ornent la cathédrale, on remarque au-dessus des fonts un Baptême de Jésus au Jourdain, accompagné d'anges et de séraphins, par Jean Joannez; les têtes y sont rendues d'une maniere supérieure.

Le maître-autel de cette église, construit en 1498, est tout en argent, et divisé en compartiments, renfermant des tableaux en

relief, aussi en argent, sur divers sujets de la vie de J. C. et de la Vierge. La statue de la Vierge, tenant son fils dans ses bras, est plus grande que nature; elle est également d'argent, ainsi que les anges. Les portes qui ferment cet autel sont en bois et couvertes de peintures de l'école de Léonard de Vinci, exécutées en 1506, par Paul d'Aregio et François Neapoli; elles représentent des traits de la vie de J. C. et de celle de la Vierge: les figures sont de grandeur naturelle. On retrouve ici tout ce qui peut caractériser le pinceau des plus grands maîtres, le feu et la justesse de l'invention, l'exactitude et la correction du dessin, la beauté et les justes proportions du coloris, la vivacité de l'expression, le moelleux des draperies, et un ensemble imposant dans la réunion des figures; ce qui fit dire au roi Philippe IV : *Si l'autel est d'argent, les portes sont d'or.*

Le trésor de cette église contient des choses précieuses. Les vases sacrés et tous les objets destinés au service divin sont d'argent, et la plupart d'un travail délicat: on distingue sur-tout les statues en argent de S. Vincent Ferrier, de S. Louis, évêque, de S. Thomas de Villeneuve, un grand et superbe calice d'agathe; mais rien n'égale la richesse du tabernacle: il a 8 pieds 8 pouces de hauteur; il est d'argent doré, et pese 424 marcs; le travail en est gothique, et l'exécution de l'an 1453; il est enrichi de diamants et d'autres pierres précieuses: on y voit entr'autres une petite statue de S. Michel toute en diamants; la partie où l'on place l'hostie est en or, et pese 16 marcs.

Antiquités. Les antiquités de Valence se réduisent à des inscriptions romaines et à des fragments de statues et de pavés antiques. On les a transportés dans cette ville des lieux voisins. Elles seroient plus nombreuses, si, lorsque l'on construisit le pont de Serranos, on n'eût eu la barbarie de jeter dans ses fondements une grande quantité de pierres qui contenoient des inscriptions et d'autres fragments d'antiquités.

Un obélisque en pierres de taille est élevé à peu de distance de la ville sur le bord de la riviere. On y voit deux pierres anti-

ques qui contiennent des inscriptions, et on lit sur une troisieme l'époque où ces pierres furent trouvées.

Les plus beaux restes d'antiquités sont dans deux salles du palais archiépiscopal, voisines de la bibliotheque: elles renferment des fragments de statues trouvés depuis peu à Puzol et au Puch, des têtes, des bras, des troncs, quelques statues presque entieres. Tous ces fragments sont d'une très-bonne exécution. Il est fâcheux que l'on se soit cru obligé de les mutiler pour cacher les marques de leur sexe: c'est à l'archevêque D. Francisco Fabian y Fuero, sans doute peu amateur de la belle antiquité, que l'on doit une opération ridicule qui a dégradé ces morceaux précieux.

La seconde salle renferme des urnes, des vases et des lampes sépulcrales en terre; ils ont été trouvés dans les mêmes endroits, les uns sont entiers, quelques autres ne sont que des fragments. On y voit aussi un médailler qui contient plus de 6000 médailles, la plupart romaines, d'autres grecques; il y en a un petit nombre de puniques, et quelques autres, en très-petite quantité, avec des caracteres inconnus: on les croit, sans aucun motif certain, des premiers temps de l'Espagne. Il y en a aussi beaucoup de modernes; elles sont presque toutes en bronze et en cuivre; il y en a d'argent et d'or: ces dernieres sont peu nombreuses.

Le pavé de cette salle mérite une attention particuliere; il est formé de pavés antiques, découverts au mois de février 1777, à trois cents pas nord-est de la ville du Puch, entre Valence et Murviedro; les uns étoient entiers, d'autres n'étoient plus que des fragments. On les détacha avec soin, et on les plaça sur le pavé de cette salle, où l'on veille à leur conservation. Ils présentent différentes mosaïques, formées par de petites pierres de trois ou quatre lignes de diametre, enchâssées artistement. Ils sont distribués en sept carrés, dans chacun desquels on a figuré des médaillons et divers dessins: ces compartiments sont en bleu sur un fond blanc. On remarque dans un des car-

rés une imitation du pavé de Bacchus, découvert à Murviedro, et dont il restoit à peine des vestiges; on le copia sur un dessin qu'un prêtre de cette ville en avoit conservé; on l'exécuta avec une telle exactitude et avec tant d'art, qu'on n'aperçoit aucune différence entre cet ouvrage moderne et celui des Romains. Dans un autre on voit un Neptune assis dans un char, tenànt un fouet d'une main, et de l'autre un trident et les rênes des chevaux; le char est tiré par deux chevaux marins, qui paroissent galopper.

On voit encore dans la même salle d'autres pavés dont on n'a pu conserver que des fragments. Les uns servent de bordure et d'ornement aux pavés précédents. On y a représenté un tigre, des poissons, des oiseaux, des maisons, des fleurs, des fleurons, exécutés avec délicatesse. Il y en a sur-tout cinq plaqués sur du bois et renfermés dans une armoire; on y voit des oiseaux, des fruits, et des fleurs, représentés sous différentes couleurs, et dont l'exécution est très-délicate; ils sont peut-être les plus précieux de tous. La plupart de ces pavés se trouvent gravés dans mon ouvrage intitulé Description de *la Mosaïque d'Italica*.

Un monument dont on n'a jamais parlé fixa mon attention à Valence: ce sont les armoiries de l'ancienne famille de Cabanillas aujourd'hui éteinte: elles sont placées sur la porte de la maison du comte de Casal, près de l'église de S. Jean del Mercado; les supports sont deux jeunes filles que deux mains tiennent comme suspendues par les cheveux. Suivant la tradition qui a conservé le souvenir de l'événement qui fut l'origine de ces supports, François Ier, fait prisonnier à la bataille de Pavie, passa à Valence, et logea dans cette maison, où ce prince vit deux jeunes demoiselles, et désira danser avec elles; ces demoiselles refuserent, et prirent la fuite; le pere, nommé *Cabanillas*, flatté de l'honneur que François Ier vouloit leur faire, courut après elles pour les ramener; mais ayant encore refusé, il les prit par les cheveux, une de chaque main, il les conduisit ainsi au monarque. Une autre tradition rapporte le fait d'une maniere opposée; on prétend que François Ier dansoit avec les demoi-

selles, lorsque le pere les entraîna par les cheveux hors de la salle où elles étoient. Dans le premier cas les demoiselles auroient été bien sauvages et peu sensibles à la galanterie d'un souverain; dans le second, le pere auroit été assez brutal, et peu reconnoissant de l'honneur que vouloit lui faire un des plus grands monarques de son siecle.

Promenades. Parmi les belles promenades de Valence, on doit distinguer les allées de Brio, celles de Mont-Olivet, et surtout l'Alameda, qui est sans contredit la promenade la plus magnifique qu'il y ait peut-être en Europe. Elle s'étend hors de la ville à l'est depuis le pont del Real jusqu'à celui de la mer dans un espace de 1800 pieds. Elle est garnie tout autour de bancs de pierre, et ombragée par des ormes, des peupliers, des platanes, des orangers, des citroniers, et un grand nombre d'arbres transplantés de l'Amérique méridionale, qui y développent les mêmes beautés que dans leur sol natal. Un beau trottoir en pierres de taille se prolonge des deux côtés de l'allée principale; on y a mis, à des distances très-rapprochées, de beaux canapés de marbre. C'est le rassemblement de la bonne société de Valence. La grande allée, que l'on a le soin d'arroser, est destinée aux voitures: les autres sont pour les gens à pied. Cette promenade, entrecoupée de canaux bordés de fleurs, est encore embellie par les points de vue dont on y jouit de chaque côté, par la quantité d'arbres qu'on y a réunis, dont le feuillage touffu et verdoyant augmente l'agrément. Un chemin large et bien tenu côtoye cette promenade dans toute sa longueur, et forme une nouvelle promenade d'un genre différent, mais non moins agréable. Ce chemin est bordé des deux côtés de masses épaisses de grenadiers, du milieu desquels s'élevent, sans ordre et sans symétrie, des cyprès, des palmiers, des peupliers, et divers autres arbres. Cette irrégularité, qui se rapproche davantage de la nature, forme un spectacle agreste et délicieux. Les arbres conservent leurs feuilles encore au mois de novembre, et l'on s'y promene à cette époque à cinq heures du soir.

Instruction publique. L'instruction étoit confiée autrefois aux jésuites; lors de l'expulsion de ces religieux, elle a été remise à

l'université de cette ville ; trois professeurs y enseignent les élémens de la grammaire latine et la rhétorique ; trois autres professeurs y donnent des leçons des langues grecque et hébraïque. Les Peres de la congrégation des Ecoles chrétiennes y tiennent aussi des écoles publiques de grammaire latine, d'humanités, et de rhétorique. Deux colléges particuliers et indépendants de l'université s'occupent également de l'éducation des jeunes gens qu'ils reçoivent dans leur pensionnat ; l'un est tenu par des prêtres séculiers, l'autre par des prêtres des Ecoles chrétiennes. L'académie de Saint-Charles donne des leçons de peinture, de sculpture, et d'architecture ; il y a des écoles gratuites de dessin. Les jeunes filles ont aussi une école gratuite, sous le nom de *Casa de la Enseñanza.*

Sciences. L'établissement de l'université de Valence est dû à S. Vincent Ferrier, en 1411 : Ferdinand V la confirma en 1449 ; elle a reçu une nouvelle forme par les changements que Charles III y a faits en 1786 : ses revenus étoient modiques ; ce monarque les a portés à 8000 pezos (30,000 liv. tournois), et les a encore augmentés de 12,000 pezos (45,000 liv. tournois), pris sur les revenus de l'archevêché de Valence. Cette université est sans contredit la premiere de l'Espagne (1). On y compte 60 professeurs qui enseignent la théologie, la philosophie, le droit canonique, le droit civil, la médecine pratique et théorique, la chimie et la botanique, l'anatomie, l'astronomie, la mécanique, et les mathématiques. On y donne des leçons depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de mai. Sa bibliotheque n'est pas considérable ; mais elle contient, outre les collections de Perès Bayer, ce qu'il y a de meilleur en ouvrages de médecine : elle est ouverte tous les jours pendant quatre heures.

Arts. Depuis long-temps on cultive les arts à Valence, et prin-

(1) Plusieurs personnages célebres sont sortis de cette université : on compte parmi les anciens : *Vivez*, *Gelida*, *Perès*, *Perea*, *Trillas*, *Marinu*, et plusieurs autres ; et parmi les modernes on peut citer *Juan Mayans*, *Nuñez*, comme des savants estimés.

cipalement la peinture. Cette ville a produit de bons artistes dans ce genre. Le goût des Valenciens pour cette partie des beaux-arts a donné lieu à l'établissement d'une académie. Quelques peintres, réunis en 1752 sous la protection du corps municipal, en jeterent les fondements; ils trouverent des secours dans la générosité d'André Mayoral, alors archevêque de Valence. En 1765, Charles III lui accorda un revenu de 30,000 réaux (7500 liv. tournois); ce prince l'érigea, en 1768, en académie royale, sous le titre de S. Charles, et doubla ses revenus, elle a des professeurs qui forment des éleves dans la peinture, la sculpture et l'architecture; et tous les ans elle distribue des prix à ceux qui se sont le plus distingués. Il y a encore une école de dessin très-suivie; on y distribue également des prix d'encouragement.

Valence eut des manufactures de papier, sous les Maures, au XIIe siecle; elle fut la premiere ville de l'Espagne où l'imprimerie fut introduite (en 1474); on a un *Salluste* et un vocabulaire latin sous le titre de *Comprehensorium*, imprimés en 1475; on y compte encore d'excellentes imprimeries, parmi lesquelles on doit citer celle de *Benoît Montfort*.

Bibliotheques publiques. Il y en a deux à Valence, celle de l'université et celle du palais archiépiscopal. Celle-ci fut fondée vers le milieu du XVIIIe siecle, par l'archevêque Mayoral, qui donna la plus grande partie des livres qu'on y trouve; on y voit son portrait en pied. Cette bibliotheque occupe une grande galerie; elle est sur deux rangs; chacun à six tablettes de hauteur. Le dessus des armoires est orné, d'espace en espace, de portraits d'hommes illustres dans différents genres de sciences et de littérature, placés sur la partie qui renferme les ouvrages relatifs aux sujets sur lesquels chacun d'eux s'est le plus distingué. Il y en a cinquante-deux, parmi lesquels on voit ceux de plusieurs savants nés à Valence. On y compte plus de cinquante mille volumes: la théologie en remplit la moitié; on y trouve tous les ouvrages espagnols imprimés depuis 1760, et les meilleurs ouvrages étrangers sur la géographie et l'histoire. On y a

joint un cabinet d'histoire naturelle et un cabinet de monnoies et de médailles peu considérables. Cette bibliotheque est ouverte six heures par jour. Le bâtiment est plus beau que celui de la bibliotheque royale à Madrid. C'est un ecclésiastique qui en est le conservateur.

On trouve encore à Valence quelques bibliotheques assez nombreuses dans des monasteres et chez des particuliers. Les premieres sont presque composées de livres anciens, dont la théologie scholastique, la philosophie péripatéticienne, et les historiens nationaux, forment la plus grande partie. Parmi les dernieres on doit placer une assez belle collection de bons livres que le comte *de Carlet* a faite dans ses voyages en France, en Angleterre, et en Italie: il y a réuni quelques machines de physique expérimentale, une riche collection des meilleures estampes dans tous les genres, et beaucoup de copies excellentes d'antiques et de bons tableaux, qu'il a fait faire pendant son séjour à Paris, à Rome et à Londres. La bibliotheque du marquis *de la Romana* rassemble une collection nombreuse des meilleurs livres modernes, et quelques livres anciens très-précieux. La bibliotheque de *don Jean-Baptiste Herman y Aranda*, chanoine de la cathédrale de Valence, est très-nombreuse et bien choisie.

Savants, Littérateurs, Artistes. Valence a produit des personnages qui se sont distingués par leur piété et par leurs connoissances dans les sciences. Les plus remarquables sont: *S. Vincent Ferrier*, *S. Louis Bertrand*, *S. François Borgia*; l'évêque de Segorbe, *J. B. Perez*, connu par ses travaux sur l'histoire ecclésiastique; les théologiens, *Balthazar Sorio* et *Benoît Olivier*, le jésuite *Benoît Pereyra*; les jurisconsultes, *Pierre Belluga*, appelé dans le XVe siecle le Barthole des Valenciens, *François-Jérôme de Leon*, *Christophe Crespi de Valdaura*, *François Roxas*, *Grégoire Mayans*, et *Laurent Matheu*; les mathématiciens, *Jérôme Cortez* et *Barthelemi Antic*, *Thomas-Vincent Tosca*, *Jérôme Muños*, astronome du milieu du XVIe siecle; *Gaspard Torella*, qui écrivit en 1570 sur les

prodiges, les aliments et la boisson; *Gaspard Tristan*, dont nous avons un livre *de Clerico Medico*, publié en 1604; *André Piquer*, professeur en médecine, et médecin du roi d'Espagne.

On compte encore plusieurs littérateurs distingués qui sont nés dans cette ville: les grammairiens *Pierre-Jean Nuñez* et *Louis Vivez*, *Frédéric Furius Sériolanus*, loué par de Thou; *André Strany*, connu par des commentaires sur Pline, Séneque, et Valere-Maxime; *Gaspard Gerau*, rhéteur; *François Decius*, orateur du XVIe siecle; *Jérôme de Castro*, connu dans le XVIIe par de bonnes comédies; *Jean Martorell*, dont le roman de *Tyran le Blanc* a été traduit en plusieurs langues; plusieurs poëtes dont nous parlerons à la fin de la province, et quelques peintres, entre autres *Pierre Orente*, *François Ribalta*, et *Jean Joannez*.

Manufactures. La quantité des manufactures est une preuve du caractere industrieux des Valenciens: elles sont nombreuses en différents genres, et occupent une multitude d'individus. On y fabrique des rênes pour les chevaux avec le fil de spart et d'aloès; des agrès pour les navires, des cuirs, des toiles, des galons, des dentelles, des crépines en or et en argent. En 1790, un Français a établi une fabrique de potasse; une autre, d'aiguilles de clous, et de fil de laiton, a été établie, à peu près à la même époque, par *François Ros*. Mais les manufactures de soieries sont les plus considérables: elles occupent près de 25,000 personnes. On y fait des taffetas, des serges, des draps de soie, des satins, des damas unis, rayés, à dessins, d'une seule couleur, de couleurs mélangées; des velours pleins, ciselés, unis, à plusieurs couleurs. Les étoffes unies sont celles où l'on réussit le mieux. On y fait aussi de beaux damas brochés à grandes fleurs. On y a porté à une grande perfection l'art de moirer les étoffes de soie. On y imite les ouvrages et les dessins de France, et on les varie selon les modes. On y fait encore beaucoup de bas de soie, des galons et des rubans de soie; beaucoup de mouchoirs, de ceintures, de *redezillas*, et autres objets. Ce genre d'industrie s'est tellement augmenté qu'en 1799 il se trouvoit 423 métiers de plus qu'en 1769. On compte

5618 métiers de soie, qui emploient environ 800,000 livres de soie par an; les mouchoirs, les ceintures, et les autres petits objets de passementerie, en emploient 100,000 livres. Ces métiers ne sont point réunis en corps de manufacture; chacun travaille pour son compte ou pour celui des négociants. Ces fabriques pourroient avoir encore plus d'extension, et être plus florissantes, si l'on y connoissoit mieux les procédés du devidage et du tordage de la soie. Un manufacturier, *Joseph de la Payesa*, a formé à une lieue de Valence un établissement pour tordre la soie : le succès qu'il a obtenu doit l'engager à redoubler d'efforts pour porter cet établissement au point de perfection qu'il peut atteindre. C'est à Valence que l'on fabrique ces carreaux de faïence qui servent à revêtir les murs, à paver les appartements, et dont nous avons déjà parlé : ces carreaux sont d'une terre argileuse que l'on trouve dans le territoire de Quarte, près de Valence. On pétrit cette terre long-temps après l'avoir imbibée d'eau ; on forme les carreaux dans des moules ; on les fait sécher au soleil; on les bat ensuite sous une piéce de bois carrée et de la dimension qu'on veut leur donner. On les remet encore au four pour leur faire subir une légere cuisson. Lorsqu'ils sont cuits, on les vernit ; on peint ensuite en détrempe les sujets que l'on veut représenter. On remet les carreaux dans le four, de maniere qu'ils ne se touchent point, et que l'action du feu les pénetre partout également : comme les couleurs changent à la cuisson, les ouvriers les appliquent en raison des modifications qu'elles doivent éprouver ; le rouge seul s'altere entièrement. Le vernis se fait avec le plomb à rognons, l'étain et le sable blanc. On réduit ces trois substances en poudre : on les broie dans un moulin ; on y verse de l'eau pour en former une pâte que l'on durcit au four ; on la pile, et on la remet encore au four, où elle se cristallise : réduite de nouveau en poudre, et délayée avec de l'eau, elle fait le vernis. Il y en a de deux especes ; l'un est plus blanc que l'autre ; on emploie les mêmes matières ; leur combinaison seule en fait la différence; le plus blanc rend les carreaux plus chers. On ne peut former un tableau que par la

réunion d'un certain nombre de carreaux : il y en a de différentes dimensions; les plus petits sont de 3 pouces 9 lignes, les plus grands de 7 pouces 9 lignes. Le prix varie, selon la grandeur du carreau, la beauté du vernis, et la variété des objets qui y sont peints; le plus bas prix est de 8 pezos (30 liv. tournois) le millier, et le plus haut de 100 pezos (375 l. tournois). Il s'en fait un débit considérable; ils sont supérieurs, en beauté et en solidité, à ceux que l'on emploie en Hollande.

Commerce. La ville de Valence a fait depuis long-temps un commerce considérable, qui s'étendoit autrefois jusque dans la Barbarie, l'Archipel, la Syrie et l'Egypte; mais l'établissement de la régence d'Alger et les courses des Barbaresques lui ont causé un grand préjudice. Son commerce est aujourd'hui borné aux provinces de l'Espagne et à quelques exportations chez plusieurs puissances de l'Europe. Elle n'a cependant ni port, ni rade; elle fait ses embarcations sur une mauvaise plage au-dessous du village du Grao, dont il sera parlé ci-après. Ce commerce n'est point uniquement propre à cette ville; il comprend celui de la plus grande partie de la province dont Valence est la capitale; mais les maisons des principaux négocians y sont établies. Il y a des sociétés formées pour la sûreté du commerce, plusieurs tribunaux pour sa police, et des consuls et vice-consuls de différentes nations.

Climat. La température de Valence est douce et agréable, malgré les vents d'est et d'ouest qui y regnent fréquemment.

Les hivers n'y sont presque jamais froids; les printemps quelquefois pluvieux. Les étés y sont très-chauds; mais les chaleurs y sont tempérées par l'humidité des campagnes voisines et par de petits vents d'est qui rafraîchissent l'atmosphere. L'automne est la plus belle saison; elle se prolonge souvent jusqu'à la fin de décembre; pendant ce laps de temps, les arbres sont aussi verts qu'au printemps, et les campagnes aussi riantes qu'elles le sont ailleurs au mois de mai : le ciel est constamment pur, les vents peu fréquents, et la pluie fort rare. Le voisinage de la mer et la quantité d'eau répandue dans les campagnes dont Va-

lence est environnée, et destinée à leur arrosage, rend l'atmosphere humide : cette humidité n'est point pénétrante ; elle est favorable aux personnes délicates, principalement à celles qui sont sujettes aux maux de nerfs ; mais elle est contraire aux hypocondriaques, et à tous ceux qui sont attaqués de consomption ou de phthysie pulmonaire. Il est surprenant que les Anglais, qui vont si fréquemment chercher le rétablissement de leur santé dans des climats éloignés, n'aient jamais essayé de celui de Valence.

Comestibles. Les fruits, les légumes et les graines n'ont pas la même saveur que dans l'Aragon : peut-être les nombreux canaux d'irrigation, en fertilisant la terre, chargent-ils ses productions d'une trop grande partie aqueuse, qui en détrempe les principes nutritifs. Cependant ces aliments sont très-bons, et d'une facile digestion : il est vraisemblable que l'air pur et élastique qu'on y respire, et sur-tout l'excellent vin d'Alicante que l'on y boit, contribuent à donner du ressort et du ton à l'estomac. Aussi mange-t-on beaucoup à Valence; mais le riz est l'aliment le plus usité; il est servi tous les jours sur la table du riche; il fait le fond principal de la nourriture du pauvre et de l'artisan : on en consomme considérablement. On aime beaucoup les boissons fraîches, et l'on boit à la glace, même en hiver. On mange quantité de sucreries, de biscuits, et de cônfitures de toutes les especes. L'eau y est mauvaise; cette ville n'a qu'une seule fontaine, souvent à sec; on n'y boit que de l'eau de puits. Les légumes se vendent très-bon marché ; le poisson est l'aliment que l'on y trouve au plus bas prix ; il est abondant et bon. Les autres vivres y sont en général chers, et la volaille sur-tout. Cette cherté vient des droits que la ville a imposés ; car hors de Valence tous les prix diminuent presque de moitié.

Prix des comestibles à Valence en 1799. Le bœuf, 28 sous tournois la livre de 36 onces valenciennes, qui équivaut à 2 livres 10 onces poids de marc ; le mouton, 32 sous tournois ; le veau, 30 sous tournois ; le porc, 32 sous tournois ; le riz,

quoique production du pays, 8 sous tournois la livre de 12 onces valenciennes, ou 14 onces poids de marc; le vin médiocre, au moins 5 sous tournois la bouteille de pinte. Le pain n'y étoit point cher à proportion du prix des autres aliments; il se vendoit 4 quarts, 2 sous 4 deniers la livre de 12 onces valenciennes.

Auberges. On compte à Valence beaucoup de *mesones* ou maisons *de posada*, où l'on ne donne que le gîte; l'on n'y fournit aucun aliment; on apprête seulement ceux que les voyageurs apportent ou vont chercher. Il y a trois grandes auberges, *les trois Rois*, *les quatre Nations*, et *le Lion d'or*, tenues par des Français. La derniere est la meilleure: on y est bien et proprement servi. Le prix dans ces trois auberges est de 4 piécettes (4 liv. tournois) par jour, pour le logement, le chocolat le matin, le dîner et le souper; et de 2 piécettes par repas pour ceux qui n'y sont point logés.

Caractère, Mœurs, Usages, Coutumes.

Valence, prise dans son ensemble, est une ville agréable, habitée par une noblesse opulente, par un grand nombre de riches négociants, par un peuple actif et industrieux, par un clergé riche; elle a des spectacles, des académies: le goût des plaisirs s'y annonce de toutes parts; les rues y sont propres, les maisons agréables, les visages riants; tout y respire la gaieté; les plaisirs s'y multiplient, les fêtes s'y succedent: on ne croit plus être en Espagne, lorsqu'on se trouve au milieu d'un peuple léger, gai, passionné pour le chant, pour la danse, pour tout ce qui peut le divertir, et dont les dehors paroissent affectueux.

On dépeint les Valenciens légers, inconstants, sociables pour leurs plaisirs seulement, mais peu liants par affection. Ce portrait est celui qu'on en fait dans toute l'Espagne; c'est celui que des écrivains de leur nation en font eux-mêmes: *L'agréable ville de Valence*, dit Gracian, *noble, belle et gaie, remplie de tout*

ce qui n'est point substance (1). *Murillo* a dépeint les Valenciens comme *légers autant d'esprit que de corps* (2). Il est même passé en proverbe en Espagne de dire en parlant de Valence :

La carne es yerva, la yerva agua,
Los hombres mugeres, las mugeres nada.

c'est-à-dire, *la viande est de l'herbe, l'herbe de l'eau, les hommes des femmes, les femmes rien.* Mais on les a jugés avec trop de sévérité ; le contraste de leurs mœurs avec celle du reste de l'Espagne, celui de leur caractere gai, toujours disposé au plaisir, avec la gravité et la réserve espagnoles, ont donné lieu à ce jugement.

Les Valenciens ont, à la vérité, de la légereté dans le caractere, de la mobilité dans l'esprit, de la gaieté dans les manieres; le goût des plaisirs les domine ; le chant, les danses, les banquets, les fêtes de tous les genres, font l'objet de leur prédilection ; il s'en occupent sans cesse, pendant leur travail, pendant leurs prieres, dans les rues, dans les maisons, dans les sociétés ; les fêtes même de l'église deviennent pour eux des objets de récréation ; mais ils n'en sont pas moins des personnages sérieux lorsque les circonstances l'exigent ; ils n'en sont pas moins actifs dans le commerce, ni moins industrieux dans les arts, ni moins appliqués dans l'agriculture, ni moins profonds dans les sciences ; Valence a produit assez de savants, de littérateurs, d'artistes et de bons négociants, pour détruire l'imputation de nullité qu'on ne s'est permise que sur des apparences trompeuses.

Les femmes méritent encore moins ce reproche ; elles y sont douces, aimables, et montrent quelquefois plus de courage et d'énergie que les hommes.

On reproche avec plus de fondement à la noblesse de Va-

(1) *Agradable mucho la alegre, florida y noble ciudad de Valencia, llena de todo lo que no es substancia.*

(2) *Ligeros, no menos de animo, que de cuerpo.*

lence une hauteur excessive, que les préjugés d'une éducation mal dirigée entretiennent en elle. Elle se divise elle-même en trois classes (1), *le sang bleu*, *le sang rouge* et *le sang jaune*. Le *sang bleu* se borne aux familles qui ont été élevées à la grandesse, et à quelques autres maisons que l'on croit devoir en être décorées. Le *sang rouge* comprend les maisons d'une ancienneté reculée et les anciens titres de Castille et d'Aragon. Le *sang jaune* comprend les titres modernes de Castille et les maisons d'une noblesse qui ne date que de deux siecles. Cette division excite l'envie de la deuxieme classe contre la premiere, et celle de la troisieme contre les deux autres; aussi n'y a-t-il de liaison qu'entre les nobles de la même classe.

L'artisan de Valence aime le plaisir et la bonne chere. Le bas peuple auroit les mêmes goûts s'il avoit les moyens de les satisfaire. Celui-ci paroît doux, mais on lui reproche de cacher sa haine : on l'accusoit autrefois de s'être familiarisé avec le poignard, dont il se servoit souvent et avec adresse; Valence passoit même pour renfermer beaucoup d'assassins à gage (2). On frémit en parcourant les rues de cette ville, principalement celles qui avoisinent la place *del Mercado*, de trouver des croix sur les murailles avec des inscriptions qui rappellent les noms des personnes assassinées dans les mêmes lieux. Il faut rendre cependant justice aux Valenciens modernes; ils sont plus civilisés; les assassins à gages ont disparu; le poignard n'est plus en usage; les meurtres sont beaucoup moins fréquents : il s'y en commet néanmoins encore de temps en temps.

Les Valenciennes sont naturellement douces; mais l'ascendant qu'elles ont pris sur les hommes les rend quelquefois im-

(1) Cette division n'est point cependant particuliere à la noblesse valencienne; elle est commune à presque toute la noblesse espagnole.

(2) Voyez, dans la *Relation d'un voyage en Espagne*, par madame d'Aulnoy, la Haye, Henri Halderen, 1692, in-12, tome III, page 78, une lettre de madame d'Aulnoy sur les *bandoleros* de Valence.

périeuses; elles connoissent leur supériorité, et quelques-unes se permettent d'en abuser. Autant les hommes, dans les classes moyennes, sont actifs et industrieux, autant les femmes de toutes les classes sont oisives et fuient tout genre d'occupation. Les femmes du peuple travaillent malgré elles afin de pourvoir à leur subsistance; dès qu'elles peuvent s'en passer, elles se livrent à la paresse jusqu'à ce que le besoin les oblige de nouveau à travailler; celles d'une classe supérieure ne s'occupent à aucun travail, à aucun de ces ouvrages qui sont l'apanage de leur sexe, pas même à la lecture: cette indolence est la faute de leurs parents qui les accoutument de bonne heure à l'oisiveté.

Cependant par un effet de la mobilité du caractere propre au pays qu'elles habitent, les Valenciennes sont toujours en mouvement; elles se promenent dans les rues, elles entrent de boutique en boutique, souvent sans rien acheter; elles vont fréquemment dans les églises: les fêtes, les stations, les quarante-heures, servent de prétexte à leurs courses: elles ont une prédilection singuliere pour la place de Sainte-Catherine, qui est un lieu de rassemblement pour les hommes; elles ne sortent presque jamais de chez elles sans y passer, quelque détour qu'elles doivent faire. Un homme qui resteroit une journée entiere sur cette place y verroit passer les trois quarts des femmes de Valence ordinairement deux ou trois fois.

Le Valencien est un des peuples les plus superstitieux de l'Espagne; il mêle les œuvres de religion avec les coutumes les plus profanes, et croit par des pratiques extérieures, qui ne tiennent point au culte que l'on doit à la divinité, obtenir le pardon de ses fautes. C'est sur-tout dans les saints qu'il a une grande confiance: il leur attribue le pouvoir de le garantir d'accidents ou de maladies. Saint Roch protége contre la peste; saint Antoine, contre l'incendie; sainte Barbe, contre la foudre; sainte Casalide guérit les pertes de sang; sainte Apolline, les maux de dents; saint Augustin, l'hydropisie; saint Raymond a soin des femmes grosses; saint Lazare, des femmes en couches, et saint Nicolas, des filles nubiles.

Chaque voiturier porte sur lui l'image d'un saint auquel il témoigne sa reconnoissance tant que son voyage est heureux; mais s'il lui arrive en route quelque accident, il foule aux pieds son protecteur, l'accable d'injures, et l'envoie *Al Demonio santa Barbara! A los Diabolos S. Francisco! Al inferno nuestra Señora del Carmen!* Il y a encore plusieurs superstitions. Nous ne dirons qu'un mot de celle qu'on appelle le *mal de ojos*, le *charme par les yeux*: les Valenciennes s'en garantissent avec des petites mains d'ivoire, des pates de taupe, ou des huppes d'écarlate; elles ont soin d'en attacher au cou de leurs enfants.

Quoiqu'en général les Valenciens soient riches, ils ne savent point se rendre la vie agréable: chaque classe de noblesse, comme nous l'avons déjà dit, vit isolée; elle a un grand nombre de domestiques inutiles: les procureurs, les avocats, sans lesquels elle ne sait rien faire, la ruinent; les prêtres, les couvents, les églises, les fêtes des saints, l'épuisent; le luxe excessif des femmes absorbe le revenu: de sorte qu'à la fin de l'année, heureux celui qui n'est point endetté. Quelquefois cependant on donne des fêtes où la galanterie est jointe à la magnificence; ces fêtes n'ont guere lieu que dans deux circonstances: quand un noble se marie, ou lorsqu'à son tour il a la lieutenance de la *Maestranza*; dans ce dernier cas, les tournois, les bals, les rafraîchissements, répétés trois fois par an, sont une dépense considérable, mais encore bien éloignée de celle que faisoient les anciens seigneurs français dans les fêtes qu'ils donnoient.

Les négociants ne sont point entourés de ces *apoderados*, de ces hommes d'affaires qui sont la ruine de la noblesse; ils gerent leurs affaires eux-mêmes: aussi savent-ils mieux tirer parti de leurs richesses.

Les artisans y seroient tous dans l'aisance s'ils savoient faire un meilleur usage du produit de leur travail; mais leur gain se dissipe en dépenses pour la table et le jeu, en dons aux moines, aux couvents, à des chapelles, en frais de confréries, en illumination d'autels, en aumônes à des mendiants bien portants ce qui entretient la paresse et les vices d'un grand nombre d'in-

dividus qui trouvent plus commode de se dégrader par la mendicité que de soutenir leur existence par un travail honnête; aussi ne peut-on faire un pas dans les rues, la nuit sur-tout, sans être assailli par une multitude de ces misérables.

Valence, malgré son opulence, malgré le goût de ses habitants pour les plaisirs, malgré leur affabilité naturelle, est une ville peu amusante. On est présenté difficilement dans les maisons particulieres; à moins d'une grande intimité, on ne voit les dames que depuis midi jusqu'à une heure. Il n'y a point de cafés; quelques réduits, appelés *botellerias*, en tiennent lieu, et ne sont point, comme en France, des lieux de réunion. Les Valenciens donnent rarement à dîner aux étrangers. Les sociétés sont en général très-nombreuses et très-bruyantes parmi la noblesse: on y parle peu, mais on y joue; et les femmes ont une grande passion pour ce genre d'amusement. Les étrangers sont reçus assez facilement dans ces assemblées: on s'y réunit par besoin, on se sépare avec indifférence, on en sort avec l'esprit aussi vide que lorsqu'on y est entré. Les sociétés du second rang sont beaucoup moins nombreuses; mais on s'y amuse peut-être davantage: on s'y réunit souvent pour faire des dîners au Grao ou autres lieux voisins, et ces parties sont assez agréables.

Il y avoit anciennement à Valence une salle de spectacle qu'on assure avoir été fort belle. Un archevêque de cette ville, par un zele assez mal entendu, la fit détruire. Après la mort de ce prélat, on en a construit une provisoire, décorée simplement mais avec goût. On y joue tous les jours et les prix d'entrée sont modiques.

Les femmes de toutes les classes portent au plus haut degré le luxe des habits: celles de la premiere et de la seconde n'ont l'habit espagnol que lorsqu'elles sortent à pied ou qu'elles vont à l'église; dans les maisons, dans les visites, dans la société, au bal, au spectacle, en carrosse, à la promenade, elles portent le costume français. Leurs étoffes sont belles et choisies; leurs ajustements sont faits avec élégance et placés avec goût: ils viennent de la France, dont elles suivent les modes. Leurs coif-

fures sont ornées de fleurs ou de plumes, et leurs chaussures recherchées. Avec cette richesse d'habits, leurs boucles d'oreilles et les autres bijoux sont de pierres fausses : il y a très-peu de femmes qui portent des diamants.

Autant les femmes sont élégantes, autant les hommes sont simples et modestes dans leur maniere de s'habiller. L'uniforme de la *Maestranza* est pour les nobles un objet d'économie; il remplace tous les autres habits et les dispense de les varier selon les modes.

Le même luxe regne pour les voitures. Le nombre de carrosses est très-considérable: il y en a de très-élégants. Les médecins ont une voiture d'une forme particuliere et fort ridicule.

Le luxe ne s'étend point dans l'intérieur des maisons ; les ameublements sont simples ; les tapisseries et les tapis de pied y sont rares ; on n'y voit ni ces glaces, ni ces pendules, ni ces meubles variés qui embellissent nos appartements ; on y voit encore moins des feux dorés, des girandoles, des chandeliers, des bronzes, des porcelaines; les murailles sont nues, ou tout au plus décorées par quelques filets d'une peinture très-légere ; les planchers sont couverts de nattes; les chaises sont en paille ; et de grands lustres de verre blanc font la principale décoration des appartements.

Les femmes sont assez belles, leur taille, au-dessus de la moyenne, est svelte et bien élancée : elles ont les yeux grands et bien fendus, la peau plus blanche qu'elle ne l'est ordinairement en Espagne.

Nous avons déjà dit un mot des *serenos* en parlant de la garde de Valence ; nous ajouterons ici quelques détails sur leur institution. Valence est la premiere ville d'Espagne où ils aient été établis, en 1777. Un alcade, appelé *Joachim Van*, voyant les artificiers de Valence réduits à la misere par la prohibition des feux d'artifice, imagina de les employer à un usage utile au public sans être à charge à la ville ni au roi : il en plaça huit quadrilles dans chaque quartier. Ces hommes ont chacun un fanal et une hallebarde ; ils parcourent les rues qui leur sont

affectées; ils annoncent l'heure et l'état du ciel, avertissent les locataires des maisons dont on a laissé les portes ouvertes; ils veillent sur les incendies, donnent de la lumiere à ceux qui leur en demandent, conduisent et éclairent ceux qui ont besoin de leur secours; dans les cas urgents ils vont chercher les médecins, chirurgiens, sages-femmes, notaires, confesseurs: ils n'ont pour salaire que la récompense que chaque habitant leur donne volontairement toutes les semaines. Depuis leur établissement les vols et les assassinats nocturnes ont beaucoup diminué. On s'est accoutumé à les appeler *serenos* parceque le ciel étant presque toujours pur et serein, le mot *sereno* est leur cri le plus ordinaire.

Un singulier usage, qui a pour principe la charité et un zele mal entendu, a lieu dans l'hôpital: chaque année, la nuit du Vendredi-Saint, on donne aux malades un souper splendide, dont l'archevêque fait les frais. Les individus de tous les états s'y jettent en foule, se pressent, se poussent pour attraper des plats et les servir aux malades: croyant faire une bonne œuvre, la rendre même plus méritoire, ils forcent les malades à se gorger de viandes; c'est à qui leur en donnera davantage, à qui les forcera le plus d'en prendre au nom de Dieu et pour Dieu, au nom de la Vierge et de tous les Saints, pour la Vierge et les Saints. Comment, dans un siecle éclairé, dans une ville civilisée, conserve-t-on un usage aussi pernicieux? Plusieurs personnes judicieuses se sont élevées contre cet abus, mais leurs réclamations sont restées sans effet.

Les fêtes, soit religieuses, soit profanes, ont à Valence des particularités qui peuvent piquer la curiosité. Nous donnerons des détails sur quelques-unes.

La *Maestranza* est une association de la noblesse réunie en corps de chevalerie: il faut prouver quatre degrés pour y être reçu. Il y a des associations pareilles à Séville, à Grenade, et à Ronda. Chacune a ses officiers et son uniforme particulier. Elles n'ont aucune obligation à remplir, aucun service à faire; cependant dans un cas urgent leur réunion

pourroit fournir au souverain un corps de cavalerie bien monté. En connoissant celle de Valence on connoîtra à peu près les autres.

La *Maestranza* est gouvernée par un lieutenant sous le nom de *hermano mayor*, qui est ordinairement un prince de la famille royale : ce lieutenant est élu tous les ans. Elle a plusieurs officiers, un fiscal, deux parrains faisant les fonctions des anciens juges du camp, un secrétaire, un trésorier et deux aumôniers : ils sont pris parmi les chevaliers et renouvelés tous les ans. Elle entretient à sa solde un dessinateur, un piqueur, deux aides de piqueur, un dompteur, un chirurgien, un armurier, deux maréchaux ferrants, un alguazil-major, un timbalier, deux trompettes, et huit musiciens. Les chevaliers s'exercent aux évolutions dans un manége destiné spécialement à cet effet. La Maestranza se divise en quatre escadrons, commandés chacun par un chevalier sous le nom de *quadrillero*.

Son uniforme est un habit bleu à parements rouges, veste rouge galonnée en argent, et culotte bleue; l'habit a deux rangs de galons sur le devant, un sur les coutures, et trois sur les poches et les manches. Les officiers et employés subalternes portent un simple galon; les musiciens, des galons étroits en forme de losanges.

Elle célebre trois fêtes par an, les jours de la fête ou de l'anniversaire de la naissance du roi, de la reine, et du prince qu'elle reconnoît pour son chef. Le lieutenant en fait tous les frais, il y invite la noblesse de Valence, les militaires, et les étrangers distingués qui se trouvent dans la ville. Ces fêtes se donnent dans une place spacieuse, où l'on construit en charpente des galeries très-bien décorées destinées pour les dames. Cette enceinte forme un carré long, fermé par une barriere à hauteur d'appui; cette barriere est couverte de peintures, parsemées de trophées d'armes. Une grande porte s'ouvre dans le milieu; dans le fond, sur la face opposée, un dais de velours cramoisi, orné de galons et de crépines en or, couvre, dans un cadre doré, le portrait du prince ou de la princesse dont on cé-

lèbre la fête. Une grande galerie de charpente remplit une des faces latérales ; elle est décorée de six pilastres, couverte d'une tenture parsemée de trophées militaires, et de rideaux de taffetas jaune. L'ensemble de l'enceinte et de ses décorations est agréable.

Une marche militaire, le bruit des tambours, le son des trompettes et des instruments, annoncent l'arrivée de la *Maestranza*. Elle s'arrête cependant à deux cents pas de l'enceinte. Le fiscal et les deux parrains, ou plutôt les deux juges du camp (c'est le nom qu'ils portoient dans l'ancienne chevalerie), précédés de plusieurs officiers subalternes, se présentent à cheval, la barrière s'ouvre ; ils entrent, ils font le tour de l'enceinte, ils la reconnoissent ; ils sortent, et vont rendre compte à la *Maestranza* que tout est en état de la recevoir.

La troupe s'avance ; elle entre au bruit des tambours et des timbales, et au son des trompettes et des instruments ; elle se forme en colonne, et parcourt le milieu de la place : parvenue au fond, elle se divise et se retourne sur les deux côtés ; les deux files font le tour ; elles se retrouvent, se réunissent et s'avancent en colonne vers le portrait ; les deux juges du camp se placent un angle de l'enceinte.

Les chevaliers commencent par des évolutions. En courant toujours au galop, ils se mêlent, ils se séparent, ils se réunissent en corps, il se divisent en pelotons ; tantôt ils suivent le contour de l'enceinte, tantôt ils la traversent, tantôt ils décrivent des carrés, des cercles. Cette variété de mouvements est exécutée avec précision. Ils se rangent ensuite en bataille ; courent la bague, courent sur des têtes qu'ils abattent ; ils s'arment de boucliers, se livrent des combats simulés, s'attaquent, se repoussent, se lancent des dards, des boules faites avec une terre spongieuse. Cette image imparfaite des anciens tournois rappelle le temps où nos preux, également fidèles aux lois de l'honneur et de la beauté, se plaisoient à leur consacrer leur adresse et leur valeur.

Après le tournois, on se rend chez le lieutenant de la *Maes-*

tranza. Les appartements sont décorés et éclairés par un grand nombre de bougies. Les dames, vêtues à la française, avec goût et élégance, se réunissent dans la salle la plus vaste, les hommes dans les salles voisines. Lorsque tout le monde est assis, les domestiques paroissent avec des jattes et des corbeilles, et présentent du chocolat, des sucreries, des glaces, des biscuits. Après cette collation, le bal commence. Un buffet préparé dans une salle voisine est garni de tous les rafraîchissements que l'on peut désirer. Il regne dans ces fêtes beaucoup d'ordre, de politesse, de décence : messieurs de la *Maestranza* en font les honneurs d'une maniere agréable, et joignent les grâces françaises à la galanterie espagnole.

Les fêtes particulieres de la noblesse de Valence ne le cedent ni par leur agrément, ni par leur magnificence, à celles de la *Maestranza*. Un étranger qui assiste à ces fêtes est étonné de trouver dans une ville de province des dames parées avec autant de richesse, d'élégance et de goût, que dans les cours les plus brillantes de l'Europe.

Usages relatifs aux mariages. Les mariages donnent lieu à Valence à des dépenses exorbitantes; elles sont d'autant plus déplacées que les demoiselles sont le plus souvent sans fortune. La vanité espagnole déploie, dans ces occasions, une magnificence extraordinaire. Pendant quelques jours avant la cérémonie, on étale aux yeux du public les robes, le linge, les ajustements, les bijoux destinés à la future, les présents qu'elle a reçus : on met un très-grand soin dans l'arrangement de ces objets; la recherche même y est si grande, qu'un étranger prendroit pour un magasin de modes ou de bijouterie la salle où est exposé le trousseau de la mariée. Une des parentes fait à chaque compagnie qui se présente l'énumération des objets étalés : elle nomme les lieux d'où viennent les étoffes; elle indique avec soin ce qui appartient à la future, ce qu'elle doit à la tendresse ou à la vanité du prétendu; ce qu'elle tient de ses parents, dont la générosité est toujours d'autant plus grande qu'ils savent que le public ne l'ignorera point. Le luxe dans les

repas de noces, les bals qui les suivent, les équipages de tous genres qu'il faut avoir, est encore plus considérable.

Un usage opposé a lieu quelquefois chez le peuple; il retrace l'image de l'âge d'or, où nos premiers parents n'avoient pour lit qu'un tertre de mousse ou de gazon. Après la bénédiction nuptiale, la mariée retourne chez son pere, où elle reste tout le jour avec ses amies et ses compagnes. A minuit, son époux, accompagné des parents, va la prendre et la mene sur la terrasse de la maison, où le lit nuptial est dressé sous des berceaux de fleurs : ils y passent la nuit, et le matin ils descendent dans la maison paternelle, où un déjeûner attend les convives, qui ne tardent pas à s'y rendre : les jeunes filles présentent à la mariée un berceau de *Sparto*. La journée se termine par des divertissements variés.

Fêtes des Saints dans les rues. Les images de la Vierge et de plusieurs saints sont multipliées dans les rues de Valence; lorsque leurs fêtes arrivent, on orne ces statues, on décore les rues où elles sont placées, on fait de grandes illuminations, on place de la musique, les habitants du quartier font des processions. Le peuple, et même les personnes d'une condition supérieure, y accourent en foule; on s'y presse, on s'y pousse; plus il y a de foule, plus la fête est belle; ce qui occasionne souvent des accidents.

Processions. Les Valenciens aiment beaucoup les processions, et Valence est peut-être la ville de la chrétienté où il s'en fait le plus. Il y en a quelques-unes qui présentent des choses assez singulieres. Je ferai connoître les plus intéressantes.

Il ne se fait dans cette ville aucune procession un peu importante qu'elle ne soit précédée de huit statues de géants d'une grandeur prodigieuse; quatre représentent les quatre parties du monde, les autres leurs maris; les têtes sont de carton, d'une grosseur énorme, frisées et coiffées selon la mode courante; les corps sont des châssis de bois, qu'on revêt d'habits ou de robes et de divers ajustements, qu'on varie également

selon les modes; des hommes couverts par des draperies qui descendent jusqu'à terre les portent à la tête de la procession; ils les font danser, sauter, tourner, pirouetter; ils leur font faire des révérences. Le peuple, enchanté, fixe plus son attention sur les gestes de ces géants que sur la cérémonie religieuse qui les suit.

L'existence de ces géants a paru une chose assez importante pour mériter qu'on s'occupât des moyens de la perpétuer. Il existe à Valence une fondation assez considérable pour leur entretien; une maison leur appartient, c'est là qu'on les dépose; deux bénéfices ont été particulierement fondés en leur honneur: l'obligation des ecclésiastiques qui les possedent est de veiller à leur conservation et à leurs ajustements; des revenus particuliers sont affectés aux frais de leur toilette.

Procession du Jeudi-Saint. Deux processions se font à la fois dans l'après-midi du Jeudi-Saint; elles marchent à la suite l'une de l'autre. La premiere n'est composée que par la noblesse; chacun y assiste avec ses habits ordinaires: elle est simple et décente. La seconde est ridicule; on y voit des pénitents couverts de sacs de toile rouge, avec la tête emboîtée dans des capuches en cône ou en forme de pain de sucre, rabattus en arriere et se prolongeant sur le devant pour couvrir le visage. Elle s'ouvre par deux trompettes, dont le son est monotone et discordant; on porte à leur suite vingt-trois petites bannieres où les instruments de la Passion de J. C. sont représentés. La procession est formée par une multitude d'hommes, avec leurs habits ordinaires, qui portent de gros cierges de cire blanche; des enfants marchent au milieu; ils sont couverts de longues robes de toile violette, serrées sur la ceinture par une corde, avec une perruque sur la tête qui leur tombe sur le visage, une couronne d'épines sur la perruque; ils portent une croix sur l'épaule. De distance en distance sont entremêlés des pénitents vêtus de rouge, des drapeaux de la même couleur, des brancards portés par des pénitents, sur lesquels on voit différentes représentations: la premiere est la Cene de J. C,

avec ses Apôtres; elle est monstrueuse par sa longueur excessive, par le ridicule des figures et par le grotesque de leurs habillements : la seconde est un *Ecce Homo*; elle est précédée de deux hommes qui sont couverts d'une cuirasse et armés d'une pique renversée : la troisieme se réduit à trois mauvaises statues de grandeur naturelle; on y voit avec surprise la Sainte-Vierge ornée d'un scapulaire aux armes de l'ordre des trinitaires, dans une représentation relative à un temps où l'on ne connoissoit ni scapulaires, ni trinitaires. Vient ensuite un Crucifix élevé, à la suite duquel marchent les religieux trinitaires. Un quatrieme brancard, qui supporte la Sainte-Trinité, termine la procession; le Pere éternel y paroît en aube, en étole, en chappe, comme un prélat prêt à célébrer l'office divin. Ces diverses représentations ne sont accompagnées d'aucun ornement; les figures en sont mal faites, les habits ridicules : l'ensemble de la procession, loin d'édifier, apprête à rire, ou provoque au moins un sentiment de pitié (1).

Procession du Vendredi-Saint. Cinq processions différentes se réunissent et marchent à la suite les unes des autres dans l'après-midi du jour du Vendredi-Saint : elles sont à peu près dans le même genre que celles du jour précédent; la noblesse y figure aussi. Une des cinq, qui est la plus nombreuse, vient du village de Rusaffa : elle est composée de laboureurs, dont la plupart sont couverts de manteaux bleus. Les trompettes, les drapeaux rouges et violets, les enfants vêtus de violet qui portent des croix, les brancards avec leurs représentations, y sont encore plus nombreux. On y voit des enfants représentant des *Véroniques*, habillés en religieuses; des enfants représentant

(1) On n'est point heureux à Valence dans le choix des costumes des saints. Dans une rue qui conduit de la place de la Yerva au magasin de blé, presque au coin de la rue du Salvador, on voit un tableau de S. Antoine de Padoue; le Saint y est en habit de cordelier, et porte sur sa tête un chapeau à trois cornes, galonné en or et orné d'un plumet blanc.

des Madeleine, sans doute pénitentes, couverts de longues robes de tissu de spart; un Christ, d'une nudité révoltante, couché dans un lit rouge; des tambourins couverts de noir et des flageolets ornés de la même couleur, accompagnent J. C. au tombeau; des imbécilles ou *demi-fous* de l'hôpital, en grands habits variés de jaune et de bleu, avec un fichu au cou et un bâton à la main, qu'ils tiennent avec une serviette; un jardin des olives entouré d'un treillage en osier, et autres choses non moins ridicules.

Procession de la Fête-Dieu. Des usages assez singuliers précedent la procession du jour de la Fête-Dieu.

Dès la veille, des masques courent dans les rues, au bruit des tambours et au son des trompettes et des hautbois valenciens, appelés *dulzaynas* (1), pour annoncer la solennité du lendemain. On imite en même temps dans les rues le massacre des Innocents : un homme habillé en femme et monté sur un âne, représente la Vierge Marie; il tient dans ses bras un enfant, qui est l'Enfant-Jésus; un homme, vêtu en S. Joseph, tire l'âne par le licou; un bœuf et un cheval les suivent; ils parcourent ainsi les rues, imitant la fuite en Egypte. Des hommes en costume juif courent comme des forcenés avec des couteaux, des coutelas, des sabres, comme pour les chercher et pour faire main basse sur tous les enfants; ils arrêtent ceux qu'ils rencontrent; ils les menacent; ils leur mettent le couteau sur la gorge; ils confondent les jeunes filles avec eux, et par gentillesse, ils leur mettent également le couteau sur la poitrine.

Le jour de la fête, la procession se fait avec beaucoup d'appareil. Elle est précédée par six grandes charrettes, qui sont tirées chacune par six mules surchargées de rubans. Chaque charrette porte un théâtre de charpente, qui la cache entierement: c'est ce qu'on appelle *rocas*. On représente sur la premiere la Création du monde; on y voit Adam formé de limon; Eve sortant d'une côte d'Adam, le serpent séduisant Eve, celle-

(1) Voyez Musique des Espagnols, tome V. p. 332.

ci séduisant son mari, l'un et l'autre mangeant la pomme; l'ange exterminateur, une épée flamboyante à la main, les chassant du paradis terrestre; le Pere éternel prêchant Adam, et annonçant au couple désobéissant la punition de leur gourmandise, etc. etc. Tout cela est exécuté au naturel par des personnages vêtus de divers costumes, qui ne paroissent qu'à leur tour au moment où ils doivent se montrer sur la scene, et qui débitent gravement des vers en langue italienne relatifs à leurs rôles. Les autres charrettes sont couvertes d'hommes et de femmes qui sont vêtus de costumes différents et qui exécutent diverses danses. La musique accompagne toutes ces représentations et les *dulzaynas* ou hautbois valenciens n'y manquent point.

La procession vient ensuite. On y retrouve les divers objets dont il sera parlé dans la description des processions de la fête de S. Vincent, les *dulzaynas*, les tambourins, les étendards et leurs équilibres, les enfants bergers et les enfants matelots avec leurs tambours de basque, sautant et gambadant; les grands personnages vêtus de blanc, dansant aussi au son de leurs castagnettes; les rois maures portant des bannieres; les hommes blancs à manteaux rouges lançant des cannes; les géants et les géantes avec leurs pages.

Dans quelques-uns des endroits où la procession s'arrête, quatre enfants, vêtus d'un costume singulier, qui ne tient d'aucun costume connu, dansent sur une grande table devant le S. Sacrement, en jouant des castagnettes.

Fête de S. Joseph. Tous les ans, le 18 du mois de mars, veille de la fête de S. Joseph, les menuisiers et les charpentiers font dans les rues, chacun devant la porte de sa boutique, des représentations vraiment théâtrales: ce sont des figures de grandeur naturelle, couvertes d'habits analogues au caractere qu'on veut leur faire représenter. Elles consistent en des carcasses de bois très-légeres: un masque forme leur visage; leurs habits, leurs coiffures, leurs ajustements sont de papier, et le plus souvent exécutés avec beaucoup d'adresse. Ces figures sont élevées sur un grand bûcher, qu'on ne voit point, et qui est entouré,

jusqu'à hauteur d'appui, d'une enceinte épaisse de fagots artistement rangés, et qui présente assez la forme d'un petit théâtre.

On voit souvent cent cinquante de ces représentations en une année, et quelquefois il y en a de très-jolies : on voit un Bacchus à califourchon sur un tonneau, une famille rassemblée pour tuer le cochon, un Espagnol et une Espagnole dansant le bolero au son d'une guitare qui est touchée par une autre figure ; un géant, vetu à la hollandaise, qui fait danser un ours, tandis qu'une autre figure bat le tambour ; on voit à côté, des figures se soutenant les unes les autres, chacune exécutant des tours différents, réunies cependant pour aider à un tour plus fort, qui est exécuté par une figure élevée tout-à-fait au-dessus.

A l'entrée de la nuit on met le feu aux fagots ; dans un instant la représentation disparoît au milieu des flammes et se réduit en cendres. On appelle ces représentations *fallas de S. Josef.*

Le peuple s'empresse ; les personnes d'une condition plus relevée prennent les ajustements du peuple et se mêlent avec lui ; on accourt de tous côtés, et on oublie les affaires les plus importantes.

Dans l'après-midi on suit ces représentations en foule ; chacun veut les voir à son aise. Un étranger n'a pas besoin de guide ; il n'a qu'à suivre la foule, et il est assuré de les voir toutes. Lorsque la nuit arrive, on se réunit, chacun près de la représentation qui l'a le plus intéressé, pour avoir le plaisir de la voir se reduire en cendres. C'est ici le moment le plus critique ; la nuit favorise la licence et les aventures ; les filous font leurs tours en sûreté ; les amoureux lient leurs parties ; on s'y cherche, on s'y trouve : cette nuit est ordinairement féconde en événements. Dans les assemblées où l'on se réunit ensuite, on ne parle que des *fallas* ; tout autre sujet paroîtroit insipide ; chacun vante celle qui l'a le plus frappé ; les éloges ne tarissent point : le lendemain on n'y pense plus.

Cet usage peut avoir de grands inconvénients, outre ceux qui accompagnent toujours les fêtes nocturnes. Les rues de Valence sont généralement étroites ; on construit ces bûchers dans les

rues les plus resserrées comme dans les plus larges; les flammes s'élevent très-haut; les étincelles montent au-dessus du faîte des édifices; il pourroit en résulter aisément des incendies.

Fête de S. Vincent Ferrier. Ce saint, natif de Valence, est le patron de cette ville: on y célebre sa fête le lundi de *Quasimodo.*

On représente le baptême du saint dans l'église de S. Etienne. On y éleve un théâtre sur lequel on place vingt statues ou mannequins de grandeur naturelle; elles représentent le curé et son vicaire, deux anciens jurés de Valence, qu'on appelle aujourd'hui régidors, et qu'on suppose avoir été les parrains de l'enfant (un d'eux tenant l'enfant nouveau-né sur les bras), la marraine de l'enfant, la sage-femme, le vice-roi du royaume de Valence, son épouse, dix dames, comme invitées au baptême; un negre et une négresse, domestiques du vice-roi. Le curé et le vicaire sont revêtus des habits sacerdotaux, les deux jurés, de grandes robes de damas cramoisi; la marraine et la sage-femme sont habillées de noir à l'espagnole moderne; le vice-roi porte un habit bleu à la française, galonné en argent; les dames sont également vêtues à la française; leurs robes, leurs coiffures, leurs ajustements changent tous les ans: ils s'adaptent à la mode courante; les rubans, les plumets, les fleurs, les bracelets, les boucles d'oreilles, les chaînes de montre n'y sont point épargnées. Ce spectacle est ainsi exposé pendant trois jours à l'avide curiosité du peuple, qui s'y porte en foule. Il est inutile de tracer le tableau des irrévérences qui se commettent dans l'église.

On construit en même temps un grand nombre d'autels, plus ou moins grands, plus ou moins décorés, dans différentes rues, dans des boutiques, dans les entrées des maisons. Chacun de ces autels est entouré d'une compagnie de musiciens qui jouent par intervalles de leurs instruments pendant la durée de la fête. On distingue trois de ces autels où le spectacle devient plus intéressant, et où la foule se porte plus volontiers; celui de la place del Mercado, celui de la rue de la Bolseria, et celui de la rue de

la Mer: ce dernier est toujours le plus beau et le plus couru, celui où se fait la plus grande dépense; il se renouvelle tous les ans au gré de celui qui paie la fête; c'est un habitant de la rue de la Mer, qui en fait tous les frais: chacun y passe à son tour. Nous allons décrire cette fête telle qu'on la célébroit il y a quelques années.

L'autel de la rue de la Mer étoit construit en bois, et couvert de toiles peintes; il s'élevoit au-dessus du faîte des maisons auxquelles il étoit adossé. Il avoit deux corps d'architecture; le premier étoit de six grandes colonnes doriques, avec les statues de l'Espérance et de la Charité, et quatre grands vases de fleurs posés sur la corniche; le second étoit rempli par des fleurons et divers autres ornements, par deux groupes d'anges et par deux tableaux de saints de l'ordre de S. Dominique. Un frontispice presque triangulaire s'élevoit au-dessus de ce second corps; il étoit rempli par un tableau en médaillon représentant un miracle de S. Vincent Ferrier, et surmonté par les armes de la ville de Valence. Une grande niche, dont l'arc orné de guirlandes de fleurs, étoit placée au milieu du premier corps; elle contenoit une statue de S. Vincent au milieu d'une Gloire et au-dessus de groupes de chérubins. Une mer, dont les vagues étoient en mouvement, occupoit le bas de l'autel, et des navires paroissoient y voguer à pleines voiles. Cet autel étoit placé sur une espece de théâtre, élevé d'environ cinq pieds; il étoit éclairé par deux cents cierges de cire blanche. La rue étoit couverte par des toiles qui empêchoient le jour d'y pénétrer; les maisons voisines étoient ornées de tapisseries, et les contours de leurs balcons et de leurs fenêtres décorés par des tapis de damas cramoisi; deux tribunes élevées sur les deux côtés contenoient deux chœurs de musiciens. L'ensemble de la rue et de ses décorations formoient un coup d'œil agréable; il auroit été majestueux, si on ne l'eût dégradé par un mélange de machines théâtrales; mais il faut tous les ans représenter des miracles du Saint, et les représenter d'une maniere pittoresque et sensible aux yeux de la multitude.

Il en étoit de même à la Bolseria et au Mercado; les autels y étoient également portés sur des théâtres et accompagnés de machines théâtrales.

On avoit choisi cette année-là pour l'autel de la rue de la Mer, un miracle qu'on suppose avoir été opéré par le Saint à Barcelone dans un temps où cette ville manquoit absolument de pain; on dit que le Saint, prêchant au bord de la mer, donna sa bénédiction sur le liquide élément, et que sur-le-champ des navires chargés de blé arriverent dans le port. Pour cet effet, on avoit placé sur le théâtre, devant l'autel, une chaire où le Saint prêchoit, quelques figures, qui formoient l'auditoire, et une mer en mouvement. Le miracle de la rue de la Bolseria étoit le même: la chaire, le Saint prêchant, l'auditoire, la mer, s'y trouvoient également; il y avoit de plus deux moulins. Le miracle de la place del Mercado étoit d'un autre genre; il étoit relatif à un repas donné au Saint, pour lequel un mari ayant recommandé à sa femme d'apprêter ce qu'il y avoit de meilleur dans la maison, celle-ci avoit tué et préparé ses propres enfants; la table étoit mise sur le théâtre, couverte d'une nappe, de serviettes, de pain, de vin, et d'une marmite.

La fête fut annoncée le samedi de la fête de Pâques, à midi, par le son de toutes les cloches de la ville. Au même instant, quatre tambours, huit tambourins, et douze *dulzaynas* parcoururent la rue de la Mer d'un bout à l'autre.

Dès cet instant la fête commença. Les tambours, les tambourins et les *dulzaynas* se partagerent et se distribuerent dans différentes parties de la même rue; ils ne cesserent presque point de battre et de jouer pendant les trois jours, à l'exception des instants où ils se réunissoient pour parcourir ensemble la même rue; ce qui se renouveloit plusieurs fois dans le jour.

La nuit suivante, il y eut une illumination générale dans la ville; toutes les fenêtres des premiers étages étoient garnies de grands flambeaux de bois imitant les flambleaux de cire blanche, terminés par un lampion. Cette méthode paroît très-bonne, les flambeaux restent toujours à la même élévation; il en résulte

de superbes cordons de lumiere. Cette illumination se répéta dans les nuits du dimanche et du lundi.

Le dimanche matin on commença à faire les représentations des miracles sur les trois autels.

Dans la rue de la Mer, le Saint, du haut de la chaire où il étoit censé prêcher, faisoit quelques-uns des gestes d'un prédicateur, et donna enfin sa bénédiction sur la mer; les vagues se mirent alors en mouvement, les ondes s'agiterent, elles se souleverent; des navires sans matelots, qu'on voyoit être chargés de sacs de blé, arriverent à toutes voiles par des directions opposées; ils fendirent les ondes, ils passerent rapidement aux yeux des spectateurs édifiés, et disparurent; un instant après des matelots se présenterent sur le rivage avec des sacs de blé sur les épaules et les déchargerent à terre; ils disparurent, ils revinrent, ils se succéderent jusqu'à ce qu'on pût présumer qu'ils avoient transporté toute la cargaison : tout rentra ensuite dans son premier état.

Dans la rue de la Bolseria le même miracle fut mieux exécuté; les navires s'arrêterent, ils baisserent les voiles, ils jetterent l'ancre; des matelots accoururent en grand nombre sur le rivage et aiderent à décharger les navires; ceux du dedans remirent les sacs de blé à ceux du déhors, ces derniers les poserent sur leurs épaules, ils les porterent aux deux moulins; ceux-ci étoient toujours en mouvement et le blé y étoit sur-le-champ converti en farine. Quand les navires furent déchargés on tendit les voiles, on leva l'ancre, et ils partirent.

Le miracle de la place del Mercado étoit d'un autre genre: le mari et la femme exprimoient par leurs gestes la douleur qu'ils ressentoient de la mort de leurs enfants : S. Vincent arriva avec l'habit de l'ordre de S. Dominique, suivi d'un frere laï du même ordre; les maîtres de la maison l'instruisirent du sujet de leur chagrin; pendant ce temps-là une servante entra portant un pâté; mais, stupéfaite de ce qui se passoit sous ses yeux, elle oublia de le mettre sur la table et resta immobile : cependant le Saint, touché de la situation des bonnes gens qui

le recevoient dans leur maison, s'approcha de la table et donna la bénédiction sur la marmite; à l'instant même les deux enfants, ressuscités, en sortirent; ils gambaderent, ils frétillerent, ils sautillerent sur la table, ils coururent vers chacun des assistants les uns après les autres, ils sauterent au cou du pere, de la mere, des bons religieux, de la servante, ils les accablerent de baisers et de caresses. La servante, étonnée du prodige et pénétrée de reconnoissance pour le bon Dominicain, lui offrit le pâté qu'elle tenoit encore dans ses mains et que le religieux refusa : elle renouvela ses instances; le saint homme donna sa bénédiction sur le pâté, et un pigeon qu'il contenoit, quoique bien cuit, ressuscita à l'instant; prit le vol et s'enfuit dans les airs.

Toutes ces figures sont des especes de marionnettes de différentes grandeurs; celles de l'autel del Mercado étoient presque de grandeur naturelle.

Ces représentations se renouvellerent et se succéderent souvent pendant les journées et les nuits du dimanche et du lundi. Le peuple y accouroit en foule, il les contemploit avec une avide curiosité; pénétré chaque fois des merveilles dont il venoit d'être le témoin, il attendoit encore de pied ferme pour les voir opérer de nouveau.

Dans l'après-midi du dimanche, les pêcheurs de Valence firent une procession, à laquelle ils alloient deux à deux un cierge à la main, plusieurs d'entre eux en habits de velours noir, l'épée au côté, et quelques-uns en beaux habits de velours ciselé : ils y portoient huit brancards avec des représentations de la Sainte-Vierge, de S. Pierre, de S. Vincent Ferrier, etc. On voit des choses assez singulieres à cette procession; deux hommes habillés en rois maures, avec une grande barbe et une couronne royale sur la tête, portent des bannieres; un très-grand nombre d'enfants, habillés, les uns en bergers, les autres en matelots, les autres avec un costume qu'on ne peut définir, remuent fortement des tambours de basque en sautant et gambadant le long de la procession; douze hommes, habillés

de blanc, jouent des castagnettes, ils sautent et gambadent également; douze autres hommes, en habit turc, marchent d'un pas gravement compassé; un grand nombre d'autres, en culottes et gilets blancs, avec un manteau rouge sur les épaules, un masque sur le visage, et une longue baguette blanche à la main, lancent cette baguette en l'air, la reçoivent à l'instant de sa chute, la lancent de nouveau, la reçoivent encore, et font avec elle des jeux assez variés.

Une autre procession, extrêmement nombreuse, sortit de la cathédrale dans l'après-midi du lundi. Elle étoit précédée de tous les corps de métiers, chaque corps marchant en groupe à la suite de deux grands et énormes étendards, qui sont accompagnés d'un tambourin et d'une *dulzayna*. On voit une forêt d'étendards qui se suivent de très-près, continuée pendant long-temps, et qui, s'élevant au milieu d'une foule immense, paroît sortir d'un terrain mouvant; ceux qui les portent font avec eux mille singeries, des tours de force, des équilibres; de temps en temps l'étendard leur échappe et va frapper dans sa chute les têtes malavisées de la multitude à la bouche béante; en même temps le bruit de tant de tambourins, le son aigu et dissonant de tant de *dulzaynas* font un charivari dont le bruit discordant fait rire au premier instant et devient ensuite fatigant. Viennent les huit géants qui font aussi des gentillesses; ils marchent, ils s'arrêtent, ils tournent, ils font des révérences; leurs pages les précedent au nombre ds quatre; ceux-ci sont des hommes déguisés en nains; ils sont couverts de têtes de carton qui sont monstrueuses par l'énormité de leur volume et par leur configuration; ils sont habillés d'une maniere grotesque; ils jouent des castagnettes et dansent en marchant. Le clergé régulier, qui est très-nombreux, marche ensuite; il est suivi du clergé séculier des paroisses, précédés de leurs croix, ainsi que du bas clergé et du chapitre de la cathédrale, après lequel on porte la relique de S. Vincent-Ferrier. Le corps municipal termine la procession.

Quelques autres processions qui se firent le même jour à dix

heures du soir terminerent la fête; elles ne parcoururent que les rues où il y avoit des autels; on portoit à chacune la statue du Saint pour la déposer dans la maison de celui qui devoit faire les frais de la fête l'année suivante; elles étoient composées de personnes de tous les états avec des cierges, et précédées de tambours, de tambourins, de *dulzaynas*, et d'autres instruments de musique.

Il est difficile de décrire ce qui se passe à ces fêtes. Dans le jour on abandonne tout autre soin que celui de se promener, de courir, d'aller d'autel en autel, de voir, de se faire voir, de revenir dix fois dans l'endroit où l'on a déja été. Les rues et les places où il y a des autels sont couvertes d'une foule immense; les rues qui y conduisent sont également remplies de personnes des deux sexes; on n'a qu'à suivre la cohue, on est assuré de passer tous les autels en revue. On s'arrête devant les autels pour voir la représentation des miracles; on se cherche, on se trouve, on se rapproche; la foule favorise l'incognito; la stupide attention qu'on fait à la représentation détourne l'attention de vrais tête-à-tête qui se multiplient au milieu d'une foule innombrable. La nuit arrive, on se remet encore en mouvement, et la foule devient plus grande; les chapeaux rabattus pour les hommes, les mantilles pour les femmes, favorisent les intrigues que la nuit couvre de ses ombres; souvent la mere cherche en vain sa fille, et l'époux sa femme; on se perd dans la foule, on ne se retrouve point: les ténebres de la nuit cachent les suites qui en résultent. On craint peu d'être découvert; on est entouré d'individus qui ont les mêmes vues: l'indulgence est réciproque.

EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE VALENCE.

El Socos est un couvent de Grands-Augustins situé hors de la ville, à côté et à la gauche du faubourg de Quarte, à l'entrée de la belle campagne qui avoisine Valence.

On y arrive par une avenue courte et large qui est bordée d'orangers taillés à hauteur d'appui, et dont les côtés sont plan-

tés d'orangers, de palmiers, et de cyprès. Elle conduit à un portique qui s'ouvre par six grands arcs, soutenus par des colonnes doriques isolées. Un corps s'éleve au-dessus du portique; il a six balcons, qui répondent aux six arcs inférieurs; ils sont ornés de balustrades de fer et décorés par de petits pilastres du même ordre.

L'église est simple, d'une architecture ionique; elle n'a de remarquable que quelques peintures de Vergara. La voûte du sanctuaire est couverte de peintures à fresque, mais d'une exécution au-dessous du médiocre : elles sont de François Bru. Des peintures antiques sur bois ornent les autels de S. Claude et de l'Incarnation : on ne connoît point les noms des peintres; il paroît qu'on doit les rapporter au commencement du XVI[e] siecle. Tous ces tableaux, quoique bons, n'approchent point de la beauté d'un petit tableau qui est placé derriere un verre au bas de l'autel de S. Augustin; c'est une Vierge qui leve ses yeux vers le ciel, avec la tête couverte d'un voile; on y trouve la délicatesse, l'expression, la vérité, le coloris, et une beauté rare dans la draperie : il est du Guide.

On voit dans la chapelle du Christ de la bonne mort, un Crucifix où le sculpteur a su imprimer sur les traits du visage toutes les angoisses de l'agonie; on ignore le nom de l'artiste; on croit qu'il est du regne de Philippe II.

La sacristie renferme aussi quelques bonnes peintures, une Naissance de J. C, sur bois, dont on ne connoît point le peintre; une Vierge des douleurs, de Moralez; un Sauveur du monde, de Ribalta; et deux très-petits tableaux qui sont enfermés dans des reliquaires, une Naissance de J. C. et une Adoration des rois; le premier paroît être de l'école de Raphaël; le dernier semble d'une autre main, et d'un temps plus reculé.

La chapelle de S. Thomas de Villeneuve, de construction moderne, forme une petite église particuliere, qui paroît belle dans son ensemble; mais les ornements y sont multipliés sans goût ni proportions : les peintures sont de Vergara; mais elles se ressentent de la jeunesse de l'artiste et de la précipitation

avec laquelle elles furent faites; les statues des quatre Vertus cardinales sont du frere de ce peintre, et l'exécution du maître-autel est d'un religieux du même couvent.

Couvent de Sainte-Marie de Jésus. C'est un couvent de cordeliers observantins, situé à un gros quart de lieue nord-ouest de Valence, au milieu d'une campagne superbe : il est habité par 130 religieux. L'église en est simple et n'a de remarquable que la chapelle du bienheureux Nicolas Factor, construite en 1787.

Cette chapelle est ornée de pilastres corinthiens, revêtus de stuc, à filets et à chapiteaux dorés; ils sont portés sur des piédestaux de marbre rouge, jaune, et blanc. Un beau dôme s'éleve au-dessus; il est orné de peintures à fresque. Des peintures pareilles ornent trois faces de la chapelle au-dessus de la corniche et les quatre angles de la naissance du dôme : toutes ces peintures sont de Planes. Deux grands tableaux, qui représentent des événements miraculeux du Saint, ornent les deux côtés de la chapelle : ils sont du même peintre. L'autel est simple; on y voit un tableau, de Vergara, qui représente l'instant où le roi Philippe II se fit ouvrir le tombeau de Nicolas Factor, pour voir les dépouilles mortelles de ce saint religieux.

Eglise de S. Jean de la Rivera. C'est l'église d'un couvent de franciscains réformés, situé hors de la ville, presque au bout de l'Alameda, au-dessous du pont de Mer. Elle n'est remarquable que par quelques tableaux : un Baptême de J. C., d'Alonzo Cano, sur le maître-autel; une Conception, dans la chapelle de ce nom; un S. François, un S. Pascal, une Ste. Claire, et des Anges, sur cuivre, de Lazare *Baldi*, à l'entrée du chœur. Le sanctuaire est orné de peintures à fresque, d'Antoine Ricarte.

Monastere de S. Miguel de los Reyes. C'est un monastere de hiéronymites, situé sur le chemin qui conduit de Valence à Murviedro et en Catalogne, à une petite demi-lieue de Valence, en sortant par la porte et le pont de Serranos et par le faubourg de Murviedro. Il fut fondé par Ferdinand d'Aragon et par Ursule-Germaine de Foix, son épouse.

Ce monastere est dans une situation délicieuse, au milieu de campagnes variées, toujours verdoyantes. Il est riche; il renferme 50 religieux, de l'aveu desquels il a 20,000 pezos (75,000 liv. tournois de rente). Il est bien permis de croire qu'ils n'exagerent point : la renommée leur donne le double.

Il ne s'annonce point d'une maniere imposante. Une muraille basse et sans ornements se présente à la vue; elle est percée d'une porte très-ordinaire; on entre dans une grande cour, au fond de laquelle on aperçoit la façade de l'église, et sur un côté la porte d'entrée du monastere.

La façade de l'église, en pierres de taille, a trois corps d'architecture, chacun de six colonnes d'ordre dorique au premier corps, d'ordre ionique au second, et d'ordre corinthien au troisieme, les unes torses, les autres cannelées en spirale, avec les statues des trois Mages. Cette façade est accostée de deux grandes tours carrées qui s'élevent de chaque côté au-dessus de l'édifice; ces tours ont trois corps d'architecture, les deux premiers sans ornements, le troisieme percé à chaque face par une fenêtre en arc, entre quatre pilastres doriques, et terminé par une balustrade.

On trouve dans l'intérieur du monastere un grand cloître, d'une architecture assez ressemblante à celle du cloître des Evangélistes de l'Escurial, mais dont la voûte est peut-être trop plate.

Ce monastere a une bibliotheque, mais peu nombreuse; on y compte à peine 5000 volumes, presque tous de théologie et d'histoire, et tous anciens; mais on y conserve une collection de manuscrits des XIV et XVe siecles, remarquables par la beauté et la netteté de l'écriture, ainsi que par la délicatesse et la fraîcheur des vignettes, des fleurons, et des autres miniatures.

L'église n'a qu'une nef, d'une bonne architecture dorique; elle est ornée de pilastres cannelés, et de tribunes décorées de colonnes ioniques et de frontispices à retour. La voûte en est un peu plate, mais bien élancée et de bon goût. La croisée est grande

et belle, mais trop peu profonde; elle est surmontée d'un dôme, bien coupé, assez ressemblant à celui de l'Escurial.

Le sanctuaire est élevé en forme de terrasse et entouré d'une belle balustrade qui se prolonge le long des marches par lesquelles on y monte; il est pavé de grands carreaux de marbre bleu, parsemés de galons et de fleurons, qui sont formés par des incrustations de marbre blanc. Les mausolées uniformes des deux fondateurs sont placés aux deux côtés du sanctuaire; ils sont d'une exécution médiocre.

Le maître-autel est un mélange bizarre d'ornements de bois, confus, travaillés sans goût, et de colonnes faites avec diverses pieces de marbre, qui sont mal polies et mal ajustées. Le tabernacle est simple, mais noble et beau; le devant de l'autel est un mélange de marbres de toutes couleurs, rapportés avec beaucoup d'art, et imitant des oiseaux, divers autres animaux, des édifices, des pavillons chinois, des urnes, des vases, des fleurs; les devants d'autel pareils sont assez multipliés dans cette église : ils sont l'ouvrage de quelques religieux du même monastere.

La sacristie est un beau vaisseau gothique qui a l'apparence d'une petite église; on y trouve de bonnes peintures sur la pierre et sur le cuivre.

Cette église renferme un Crucifiement, de Ribalta, une Apparition de la Sainte-Vierge à S. Bernard, que les uns attribuent à Ribalta, les autres à Zuriñena; quelques tableaux de l'école de Joannez, mais d'un dessin plus correct; quelques peintures sur bois relatives à la naissance de J. C. et à la vie de S. Jérôme, ont été transportées de l'église dans une tribune près du chœur; elles sont antiques mais bonnes : on les juge des premiers temps de la renaissance des arts; il est fâcheux qu'on les tienne dans un endroit obscur où l'on ne peut les voir qu'à la lumière.

Sichas. On trouve dans beaucoup de villages des environs de Valence des monuments de l'industrie des Maures : ce sont de grandes excavations dont l'ouverture est très-étroite, qui s'élargissent beaucoup intérieurement; elles sont creusées ver-

ticalement, assez profondes, et revêtues de pierres de taille. Les Maures y conservoient leurs grains; dans quelques endroits, les Valenciens modernes les font servir encore au même usage. On les appelle *Sichas* et *Silhos*. Les plus belles se trouvent à Burjasot: ce village est le lieu de la sépulture de la célebre actricé *L'Advenant*, qui fut la *Le Couvreur* de l'Espagne.

L'*Albufera* est un grand lac, qui commence près du village de Catarroja, à une lieue sud de Valence, et se prolonge dans un espace de quatre lieues jusqu'à Cullera. Il a, lorsqu'il est rempli, quatre lieues de longueur, deux de largeur et dix de circonférence: il a cependant peu de fond, à peine peut-il porter des petites barques. Lorsqu'il n'y a point assez d'eau, on le remplit au moyen d'une machine qui y verse les eaux voisines; lorsqu'il est trop plein, on le deverse dans la mer au moyen d'une ouverture pratiquée exprès: il contient beaucoup de poissons, sur-tout beaucoup d'oiseaux aquatiques. A certains jours de l'année on fait la chasse de ces oiseaux; l'étang se couvre de bateaux; on les tire à coups de fusil: c'est un objet de divertissement pour la ville de Valence.

Manisez est un village situé à une lieue un quart nord de Valence. On l'aperçoit sur la gauche en venant de la Nouvelle-Castille. Il est connu par ses fabriques de faïence, qui emploient trente fours et occupent une grande partie des habitants. Des femmes sont employées à former les dessins et à appliquer les couleurs. On distingue deux grandes manufactures, dont la faïence est assez fine, d'un beau blanc et à un prix assez modére. On y fait aussi des vases travaillés avec assez de délicatesse.

Le corps de ces fabricants a le secret d'une couleur qui prend au feu la teinte et l'éclat d'un beau bronze doré. On a essayé inutilement de l'imiter: les chefs du corps composent eux-mêmes la couleur et la distribuent aux maîtres qui en ont besoin; elle est liquide et de la couleur d'un tabac d'Espagne un peu foncé.

Le *Grao*. On sort de Valence par la porte de la Mer, on suit le faubourg de la Trinité, le pont de la Mer, le chemin qui est

vis-à-vis du pont, en côtoyant à gauche l'Alameda; on passe devant le couvent de S. Jean de la Ribera; on prend ensuite un chemin bas, et l'on arrive au *Grao*. C'est un village qui a été fermé autrefois par un mur dont il reste encore une partie. Il a deux portes, l'une du côté de Valence, l'autre du côté de la mer. A côté de celle-ci est une mauvaise forteresse, où réside un gouverneur; un fanal placé sur la partie la plus élevée et que l'on allume toutes les nuits sert de guide aux navigateurs.

La côte du Grao est très-basse, et exposée aux vents violents de l'est et de l'ouest. Il n'y a ni abri pour les navires, ni fond d'eau suffisant pour s'approcher de la côte, ni endroit commode pour le débarquement, qui se fait à une demi-lieue en mer : on met les cargaisons dans des barques qui s'avancent vers le rivage, on les traîne avec des bœufs jusqu'à ce qu'elles soient à sec.

Malgré ces inconvénients on voit toujours au Grao plusieurs navires à l'ancre, et d'autres qu'on radoube ou qu'on se dispose à mettre en mer; ils font le cabotage sur la Méditerranée, d'un côté sur les côtes de la Catalogne, du Roussillon, du Languedoc, et jusqu'à Marseille; de l'autre côté à Alicante, à Carthagene, à Malaga; ils passent même le détroit de Gibraltar, ils entrent dans l'océan, ils vont à Cadix; quelquefois ils tournent le Portugal jusqu'aux ports de la Galice. Le plus fort de ces navires est de cinquante ou soixante tonneaux; leur équipage le plus considérable est de onze hommes : ils exportent des vins, de la soie, des laines, des fruits secs, de la soude, et prennent en retour des toileries, des lainages, des quincailleries, des épiceries et des grains.

Ce fut sur cette plage que les troupes de l'archiduc Charles d'Autriche tenterent, en 1710, un débarquement afin de surprendre Valence; mais elles furent repoussées par Antoine del Valle, qui commandoit dans cette ville pour Philippe V.

Le Grao est fort agréable en été par les bains de mer qui s'y trouvent; on voit des tartanes et des calesins qui y menent un grand nombre de personnes qui vont prendre ces bains; et

plusieurs familles y vont passer une partie de la belle saison dans leurs maisons de campagne, dont ce village est environné.

Route depuis Valence *jusqu'à* Liria, Xerica, *et* Segorbe, 17 lieues un quart. (V. l'Atlas, pl. 12.)

VALENCE à	lieues.
Benifarach, *village.*	. $\frac{1}{4}$
Moncada, *ville.*	. $\frac{1}{3}$
Porta-Cœli, *chartreuse.*	3 .
La Torre, *grange.*	. $\frac{1}{2}$
Liria, *ville.*	1 $\frac{1}{2}$
Alcublas, *village.*	4 .
Andilla, *ville.*	2 .
Canales, *village.*	1 .
Canales, *riviere sans pont.*	1 .
Bexis, *ville.*	. $\frac{1}{2}$
Toras, *village.*	. $\frac{1}{2}$
Vivel, *ville.*	1 $\frac{1}{2}$
Xerica, *ville.*	. $\frac{1}{2}$
Palencia, *riviere et pont.*	. $\frac{1}{2}$
La Esperanza, *monast. de Hiéronymites.*	1 .
SEGORBE, *ville.*	. $\frac{1}{4}$

On sort de Valence par le faubourg de Murviedro; on traverse le village de *Benifarach;* après une heure de marche on passe à *Moncada*, ancienne ville, réduite aujourd'hui à l'état de village, à l'entrée de la superbe campagne qui entoure Valence : elle a une église paroissiale, un couvent de religieux dominicains, et une population d'environ mille habitants.

Les terres commencent ici à devenir arides ; elles sont couvertes cependant de vignes, d'oliviers et de caroubiers. Le terrain s'éleve insensiblement, et après une lieue, on passe près du village de *Vetera*, qu'on laisse à gauche. On continue à monter pendant une heure ; on entre ensuite dans un bois de pins, entremêlé, de distance en distance, de champs et de terres plantées d'oliviers : il conduit à *Porta-Cœli.*

PORTA-CŒLI est un monastere de chartreux, bâti sur une hauteur, dans une belle situation, au milieu de terres fertiles, dominant sur une vaste étendue de mer et de campagnes belles et riches. Tout y respire la paix et la tranquillité ; tout y est simple, agreste, mais agréable : les cellules y sont propres ; les bâtiments y ont une simplicité élégante ; les jardins y sont variés et bien tenus ; les tombeaux où l'on dépose les corps des religieux ont une beauté particuliere ; des palmiers les ombragent ; des rosiers répandent dans les airs un parfum qui amortit l'odeur infecte des miasmes qu'exhalent les cadavres.

L'église renferme plusieurs bons tableaux de Cano, d'Espinosa, et de Ribalta, parmi lesquels on distingue une Vierge donnant à manger à l'Enfant-Jésus, une statue de la Vierge, par Ignace Vergara : des peintures à fresque, de Louis Planes, couvrent la voûte du sanctuaire. On voit dans la sacristie un Enfant-Jésus entouré de séraphins, un S. Jean-Baptiste dans son enfance, un S. Jean évangéliste aussi dans son enfance, une Naissance de J. C., etc.

En sortant de la chartreuse on suit la route vers

l'ouest; après une demi-lieue on trouve *la Torre*, grange appartenant au même monastere; c'est là que l'on cultive le bon vin de *la Cartuxa*, qui se vend jusqu'à dix réaux la bouteille. Le terrain devient ensuite uni et planté presque partout d'oliviers et de caroubiers. La plaine est bornée à droite, et à peu de distance, par une montagne peu élevée, sur laquelle on aperçoit les villages de *Gatova*, de *Marines* et d'*Olla*. On arrive à *Liria*, éloignée de deux lieues de la chartreuse.

LIRIA est une ville très-ancienne, qu'on dit avoir existé avant l'arrivée des Phéniciens en Espagne. Elle porta le nom d'*Edera* sous les Carthaginois; et ceux d'*Edeta* et de *Laurona* sous les Romains; elle fut sous ces derniers la capitale ou le chef-lieu du pays des peuples appelés *Edetani*. On y voit quelques monuments de la domination romaine, parmi lesquels on distingue une inscription trouvée en 1759 dans un des canaux d'une fontaine, et placée à la porte de l'abbaye de la cure.

Cette ville fut presque détruite pendant les guerres de Sertorius et de Pompée; elle fut réédifiée ensuite; prise sur les Romains par les Goths; sur les Goths par les Maures, et conquise sur ceux-ci, en 1252, par Jacques-le-Conquérant, roi d'Aragon, qui changea un peu son emplacement.

Elle est située entre deux monticules. Elle a une église paroissiale, deux églises succursales, deux couvents de religieux trinitaires et francis-

cains, et une population d'environ six ou sept mille âmes. Le portail de l'église paroissiale, qui a trois corps d'architecture, est d'une bonne exécution.

Cette ville a le titre de duché; elle fut donnée par le roi Philippe V au maréchal de Berwick; ses descendants la possedent encore.

En sortant de *Liria*, on parcourt pendant deux heures et demie une plaine mêlée de champs et de vignes, et très-abondante en oliviers et en caroubiers. Une montée assez rude et assez longue, appelée *las Lacobas*, conduit au haut de la montagne, sur laquelle on trouve une plaine; et à son extrémité le village de *las Alcublas*, situé à quatre lieues de Liria, et qui a une population d'environ quatorze cents habitants.

On continue à marcher pendant deux heures au milieu de montagnes élevées, mais agréables; elles sont couvertes d'arbustes, de plantes médicinales, et de temps en temps de plateaux de vignes. On parvient ainsi à l'entrée d'une vallée très-profonde, où l'on trouve la petite ville d'*Andilla*.

ANDILLA n'étoit qu'une métairie sous les Maures, et devint une ville sous Jacques Ier, roi d'Aragon, qui la bâtit et la peupla. Elle est située sur un terrain montueux, et n'a qu'une population d'environ cinq cents habitants. Son église renferme quelques bons tableaux, parmi lesquels on en distingue de Castañeda, et sur-tout quatre

de Ribalta : une Présentation au temple, une Circoncision, une Nativité de la Sainte-Vierge, et une Visitation.

En sortant d'*Andilla* on suit encore une montée rude ; on passe au village de *Canales ;* on continue à côtoyer la montagne qui porte le nom de *Vellida* ; on aperçoit, très-près, celle *del Cubillo*. Le chemin devient très-mauvais par la succession continuelle de montées et de descentes, au bord de précipices. On arrive dans un fond, où l'on traverse la petite riviere de *Canales*, et on remonte une éminence, où l'on trouve *Bexis*.

BEXIS, petite ville d'environ mille habitants, autrefois place forte, et aujourd'hui commanderie de l'ordre de Calatrava. Elle est dans une situation peu agréable, au haut d'une montagne entourée d'autres montagnes plus élevées qui la couvrent et la dominent. Elle fut habitée par les Romains ; on y lit encore deux inscriptions romaines placées à la grange d'*Alcaydon*, qui n'en est qu'à un quart de lieue.

A une demi-lieue de *Bexis* on passe à *Toras*, petit village. Le terrain devient plus uni, et le chemin est bordé de vignes. Une heure et demie après on arrive à *Vivel*.

VIVEL, petite ville, dans une belle situation près de la riviere de *Palencia*. Elle a une église paroissiale, un couvent de religieux minimes, et une population d'environ treize cents habitants. Quelques-uns croient que c'est l'ancien *Belsinum*, en-

suite le *Vivarium* des Romains. On y retrouve encore plusieurs inscriptions romaines.

Peu après être sorti de *Vivel*, on aperçoit à gauche les villages de *Candiel* et de *Maté*, et après une demi-lieue on arrive à *Xerica*, par un chemin agréable, au milieu d'une campagne fertile bien boisée et bien cultivée.

Xerica (selon les uns est l'ancienne *Ociserda* ou *Etobesa*; selon les autres la *Lexeta* ou *Laxata* des Romains). Cette ville est située près de la riviere de Palencia, sur le flanc d'une montagne, au haut de laquelle on voit les ruines d'un château fort : elle est entourée de murailles flanquées de tours, et fut conquise sur les Maures, en 1235, par Jacques Ier, roi d'Aragon. Sa population est de deux mille trois cents habitants. Elle a une église paroissiale, desservie par un clergé assez nombreux, deux couvents de capucins et de grands-augustins, un hôpital, trois hermitages ou chapelles particulieres, trois fontaines, un pont. On y trouve quelques inscriptions romaines, dont la plupart sont sépulcrales. On prétend que les Romains y tenoient des écoles où l'on enseignoit les sciences et le maniement des armes. Cette petite ville fut la patrie de *François Loscos*, qui écrivit sur la philosophie.

On suit un chemin entre des petites montagnes, séparées quelquefois par des petits vallons. On passe la riviere de *Palencia* sur un pont construit en 1570, aux frais de Jean Muñatones, évêque

de Segorbe. Après une heure et demie de marche on arrive à *Esperança*, monastere de hiéronymites, situé sur une montagne, au pied de laquelle une fontaine donne assez d'eau pour faire tourner deux moulins, et arroser les campagnes de Navajas, de Segorbe, et d'Altura; on prétend que ces eaux ont la propriété de pétrifier les corps qui y séjournent. Au bout d'un quart d'heure on arrive à *Segorbe*.

SEGORBE est une ville, avec titre de duché, située agréablement dans un vallon très-fertile en grains et en fruits, sur la riviere de même nom, et qui prend ensuite celui de riviere de *Murviedro*. Sa population est de douze cents familles, ou environ six mille ames.

Quelques-uns, se fondant sur la ressemblance des noms, prétendent que c'est l'ancienne *Segobriga*, qu'on retrouve sur beaucoup de médailles romaines; d'autres au contraire placent cette ancienne ville, les uns en Castille, les autres en Aragon.

Segorbe est le siége d'un évêché suffragant de Valence, dont le diocese comprend 42 paroisses. Le clergé de sa cathédrale est composé de 4 dignitaires, de 10 chanoines, de 24 bénéficiers, et de 33 chapelains.

Cette ville a quatre couvents de religieux, franciscains, capucins, dominicains, et de la Merci; un couvent de religieuses, un séminaire, un hôpital, cinq hermitages, oratoires ou chapelles; un proviseur, qui est à la fois official et vicaire-général du diocese; neuf portes, et six places. Elle est très-riche en fontaines; elle en a trois qui sont publiques, et environ qua-

rante dans les maisons des particuliers. Elle fut conquise sur les Maures, en 1245, pas Jacques Ier, roi d'Aragon.

L'église cathédrale a quelques peintures de l'école de Joannez et de celle de Ribalta.

L'église du couvent des religieuses est d'une bonne architecture, et renferme quelques bonnes peintures. On trouve dans d'autres parties de cette église quelques tableaux d'un mérite supérieur, comme une Descente de J. C. aux limbes, de Ribalta; une Conception, dans le genre de Joannez; une Tranfiguration, une Résurrection, un Pere éternel, etc.

La séminaire occupe l'ancienne maison des jésuites. On voit dans son église le mausolée du fondateur de cette maison, de *Pierre Mirallez*, natif de Bexis, dont la vie fut un tissu d'aventures singulieres, qui lui procurerent beaucoup de richesses. La statue de Mirallez est d'une bonne exécution. *Antoine Ximen*, poëte du commencement du XVIe siecle, et *Jean Valéro*, théologien du commencement du XVIIe, sont nés dans cette ville.

A un quart de lieue de *Segorbe* est la chartreuse de *Val de Christo*, fondée par l'infant don Martin, fils et successeur de Pierre IV, roi d'Aragon. On y trouve de bonnes peintures de Vergara, de Camaron, de Donoso, de Joannez, d'Orente. Les religieux ont établi une manufacture de papier à *Altura*, village de quinze cents habitants, qui leur appartient, et qui est à un quart de lieue entre leur monastere et Segorbe.

Route depuis Valence *jusqu'à* San-Felipe, 9 lieues et demie. (V. l'Atlas pl. 14.)

Trois routes différentes conduisent de Valence à *San-Felipe*.

La premiere a été déjà décrite depuis Valence jusqu'au Jucar (page 168), sur le chemin qui mene à Madrid. Après avoir passé le bac sur ce fleuve, on se détourne à gauche, et l'on arrive à *San-Felipe* après deux heures de marche. Cette route est de neuf lieues.

La seconde suit le même chemin jusqu'à la *Venta del Rey* et au village de *Rocla* : on se détourne ici à gauche, et l'on n'a plus que trois quarts de lieue pour arriver à *San-Felipe*. Elle est également de neuf lieues.

La troisieme est la suivante, d'une demi-lieue plus longue que les deux précédentes :

Valence à	lieues.
Catarroja, *village*.	1
Silla, *village*.	1
Almosafez, *village*.	1
Algemesi, *ville*.	1
Alzira, *ville*.	2
Carcajente, *ville*.	½
Cullada, *village*.	1
La Puebla-Larga, *village*.	½
Manuel, *village*.	1
San-Felipe, *ville*.	½

En sortant de Valence on traverse la belle campagne qui environne cette ville. Une lieue après on passe à *Catarroja*, village d'environ trois mille habitants, la plupart adonnés à la pêche ; et après une autre lieue, à celui de *Silla*, situés l'un et

l'autre auprès du lac de l'*Albufera*. On trouve ensuite, à une lieue l'un de l'autre, le village d'*Almosafez* et la petite ville d'*Algemesi*. On marche encore pendant deux heures, et l'on arrive à *Alzira*.

ALZIRA ou *Alcira* (*Sacro* sous les Carthaginois; *Sœtabicula* sous les Romains, *Algezira* ou *Algecira* sous les Arabes), est une ville assez considérable, d'environ dix mille ames, située sur le Jucar, qui l'entoure de tous côtés et lui donne la forme d'une île. Elle a une église paroissiale, deux églises succursales, six couvents, un corrégidor, un hôpital, deux beaux ponts sur le Jucar; ses rues sont étroites et tortueuses. Elle fut la patrie du poëte *Vincent Gascò de Siurana*, qui fleurissoit en 1406, et qui fut très-célébré par Lopez de Vega. A une demi-lieue d'*Alzira* on arrive à *Carcajente*, petite ville d'environ quatre mille ames, assez bien percée et assez bien bâtie, avec une église paroissiale, un couvent de moines et un de religieuses. Une heure après on passe au village de *Cullada*, de là à *la Puebla-Larga*, autre village. On fait encore une lieue; on trouve le village de *Manuel*, et l'on arrive bientôt après à *San-Felipe*.

SAN-FELIPE est une ville très-ancienne qui a été fameuse sous les Romains, qui la soumirent; elle portoit alors le nom de *Setabis* : les Maures changerent ce nom en celui de *Xixona*, et ensuite de

Xativa, qu'elle conserva jusqu'au commencement du dix-huitieme siecle ; elle prit alors celui de *San-Felipe*.

Xativa fut une des villes les plus animées contre Philippe V, et les plus obstinées dans leur révolte contre ce prince. L'enceinte de ses murs fut le théâtre d'exploits qui honoreroient les guerriers de tous les siecles, si le courage et l'honneur seuls les eussent dirigés.

Cette ville rebelle fut assiégée par le chevalier d'Asfelt au mois de mai 1706. Elle n'avoit pour garnison que quelques bataillons de troupes anglaises ; mais le courage de ses habitants fit sa principale force.

L'armée française étoit déjà au pied de la breche et menaçoit la ville d'un assaut : également sourds à la crainte de la mort et aux offres de pardon, les habitants ne céderent point. L'assaut fut donné ; ils combattirent partout avec un courage soutenu par une rage effrénée ; mais enfin ils succomberent et la ville fut emportée. Le glaive étoit levé, les habitants bravoient le fer des soldats ; ils aimoient mieux mourir, disoient-ils, que d'obéir à Philippe. L'ordre du carnage fut donné, ces malheureuses victimes de leur obstination s'offroient elles-mêmes aux coups, et s'animoient mutuellement à mourir : mais voulant ensevelir leur ville avec eux, ils y mirent le feu. Le soldat les seconda ; le glaive d'une main, le flambeau

de l'autre, il frappoit, et incendioit les édifices. Bientôt des ruisseaux de sang remplirent les places, inonderent les rues; des monceaux de morts et de mourants en couvrirent la surface; des tourbillons de flammes s'éleverent dans les airs; les cris des soldats, les plaintes des mourants, le bruit des édifices qui s'écrouloient, une atmosphere enflammée, firent une scene affreuse qui dut toucher l'ame la moins sensible. Tout périt, hommes, femmes, enfants, vieillards; à peine le général françois put-il sauver quelques femmes et quelques prêtres; il ne lui étoit plus possible de contenir le soldat. Il ne resta rien de *Xativa*, ni remparts, ni édifices, ni habitants, ni même le nom qu'elle avoit porté jusque-là: une ville nouvelle s'éleva sur ses cendres; on la nomma *San-Felipe*.

Les habitants de cette ville nouvelle n'ont point encore oublié que ce sont des Français qui ont détruit *Xativa*; et leur ressentiment se transmet de pere en fils.

Étendue et situation. Cette ville est située sur le penchant d'une montagne calcaire, et au-dessous de deux châteaux qui tombent en ruines. Son étendue est assez considérable; mais sa population n'est que de 10,000 ames. Elle a vingt-deux fontaines, une manufacture de papier, et un faubourg orné de fontaines et de promenades.

Administration ecclésiastique et civile. L'ancienne *Xativa* eut autrefois et dans des temps reculés, un siége épiscopal. La moderne *San-Felipe* a un chapitre de collégiale, dont l'église,

bâtie depuis peu d'années, est assez belle (on y a imité le genre gothique), trois églises paroissiales, dix couvents de moines, deux couvents de religieuses, un hôpital pour les malades, et un hôpital pour les veuves délaissées; cette ville est gouvernée par un corrégidor, et un alcade-major pour l'administration de la justice.

Elle est dominée par un château construit sur le roc, et qui renferme dans son enceinte un couvent de bernardins. Il contient quelques citernes; on y voit des vestiges d'ouvrages des Romains et des Maures, et plusieurs inscriptions romaines.

Xativa est également célebre par les hommes distingués qui y ont reçu le jour. Le célebre historien Mohamed-Abu-Amer, plus connu sous le nom d'Almoncarral, y prit naissance, dans le XI[e] siecle. Cet historien ne se borna point à illustrer sa patrie par ses écrits, il fonda une académie d'histoire qui eut de la célébrité, et qui se soutint jusqu'à l'expulsion des Maures. *Jean Mingues*, *Jérôme Tamarit*, et *François Gutierrez*, théologiens des XVI[e] et XVII[e] siecles, y naquirent, ainsi que *François Franco*, médecin, qui écrivit dans le XVI[e] siecle sur les maladies contagieuses; et *Jacques Beltran*, dont les poésies sont en langue valencienne. Elle fut encore la patrie des papes *Callixte III* et *Alexandre VI*, et du peintre *Joseph de Ribera*, plus connu sous le nom de l'*Espagnolet*, mort en 1656.

Le territoire de *San-Felipe* produit toutes sortes de fruits, du blé, du maïs, de la soie, du vin, de l'huile, des caroubes, sur-tout du riz, qui est un des principaux objets de la culture. Il étoit renommé autrefois pour la beauté de ses chanvres, de son lin, et principalement de ses toiles que *Pline* plaçoit parmi les meilleures de l'Europe, et que *Silius Italicus* préféroit aux plus belles de l'Arabie. Ce fut vraisemblablement la beauté de ses lins qui fit établir à Xativa des manufactures de papier; ce sont les premieres qui furent établies en Europe: elles existoient déjà au XII[e] siecle; et c'est aux Maures qu'elles durent leur établissement et leur succès.

Route depuis Valence *jusqu'aux* frontieres de la Catalogne (1), 21 lieues trois quarts.

Valence à	lieues.
S. Miguel de los Reyes, *monastere.*	. $\frac{1}{3}$
Tabernes, *village.*	. $\frac{1}{2}$
Casas de Barsena, *quelques maisons.*	. $\frac{1}{4}$
Albala, *village.*	. $\frac{1}{2}$
Venta del Emperador.	. $\frac{1}{3}$
Masa-Magrell, *village.*	. $\frac{1}{3}$
La Cruz del Puch, *village.*	. $\frac{1}{8}$
Ara Christi, *chartreuse.*	. $\frac{1}{4}$
Mesones de Puzol.	. $\frac{1}{4}$
Murviedro, *ville.*	1 $\frac{1}{3}$
Un ravin, *sans pont.*	. .
Almenara, *ville.*	1 $\frac{5}{8}$
Un hameau.	. $\frac{1}{4}$
Chinches, *village.*	. $\frac{1}{4}$
Nules, *ville*	1 $\frac{5}{8}$
Villareal, *ville.*	1 $\frac{1}{4}$
Mijares, *riviere et pont.*	. $\frac{1}{8}$
Castellon de la Plana, *ville.*	1 $\frac{1}{4}$
Casas de Benicasi, *hameau.*	2 .
Oropesa, *ville.*	1 $\frac{1}{4}$
Venta de la Sanieta.	1 $\frac{1}{4}$
Torreblanca, *village.*	1 $\frac{1}{4}$
Un ravin, *sans pont.*	. .
Alcala de Gisvert, *ville.*	1 $\frac{1}{2}$
Un hameau.	. $\frac{3}{4}$
Un ravin profond, *sans pont.*	. $\frac{3}{4}$

(1) Route de Valence à Barcelone. (V. l'Atlas, pl. 12.)

Benicarlo, *ville*.	1 .
Un ravin.	. . .
Vinaros, *ville*. }	1 .
Servol, *riviere sans pont*. }	
Un ravin.	. 3/4
La Cenia, *riviere et pont*.	. 1/2

On sort de Valence par le pont de Serranos. On traverse le vaste faubourg de Murviedro, et l'on parcourt pendant quelque temps la belle campagne qui environne Valence.

Le chemin que l'on suit est la continuation de celui par lequel on arrive de Madrid à Valence: il est également beau; il s'étend dans un espace d'onze lieues; les ponts y sont multipliés même sur les plus petits ruisseaux; de nombreuses chaussées construites en maçonnerie s'y renouvellent sans cesse; des parapets placés à propos y pourvoient à la sûreté du voyageur; des détours y sont ménagés avec art sur le penchant des collines et des coteaux; de jolies maisons y sont distribuées de distance en distance; des colonnes milliaires y sont placées de lieue en lieue; des piquets plantés de proche en proche portent les noms des villages voisins, et indiquent les routes qui y conduisent.

On passe bientôt devant le monastere de San-Miguel de los Reyes; on aperçoit à la droite le village d'*Oriols*; on arrive à celui de *Tabernes*, après lequel on traverse un grand et beau pont sans eau. On trouve *las Casas de Barcena*, qui consistent en une suite de maisons formant une

ligne sur le bord du chemin, et d'où l'on aperçoit, à trois cents pas à la gauche, le village de *Foios*.

On passe rapidement à *Albala*, grand village, dont les maisons sont assez bien bâties, à la *Venta del Emperador*, où l'on trouve sur la droite une longue suite d'assez belles maisons alignées, qui bordent le chemin, et un très-joli pavillon qu'on aperçoit au haut d'une tour. On laisse à gauche le village de *Museros*. On passe ensuite à *Masa-Magrell*, village fort long, très-étroit, mal bâti, à la *Cruz del puch*, village, et à *Ara Christi*, chartreuse qu'on aperçoit à gauche, et dont l'enclos s'étend jusqu'au chemin. On trouve le village de *Rafel Buñol* encore à gauche, et la ville de *el Puch*, très-près à droite. Elle est dans une plaine, mais environnée de montagnes; elle a un couvent de religieux de la Merci, où est l'église paroissiale; un hôpital, une belle place avec une fontaine, et une population de trois cents familles, ou environ quinze cents habitants.

Tous les lieux qu'on vient de nommer sont réunis dans la courte étendue d'une lieue et demie. La plaine où l'on se trouve est célèbre par la victoire que Jacques-le-Conquérant y remporta, en 1237, sur le roi maure Zaen, et qui prépara la conquête de Valence. Un couvent de religieux de la Merci occupe, sur un monticule voisin, la place de l'ancien château du Puch; on

y conserver une collection de portraits de grands hommes.

Ici commencent des forêts d'oliviers, et des vignes qui deviennent épaisses de plus en plus. On aperçoit en face, des montagnes assez éloignées qui se développent à mesure qu'on avance; bientôt la vue y découvre, quoique dans l'éloignement, les vestiges des châteaux antiques que les Maures avoient établis sur les ruines des anciennes fortifications phéniciennes et romaines.

On passe aux *Meșones de Puzol*, où l'on trouve une longue suite d'hôtelleries. On aperçoit en même temps, à peu de distance à droite, la ville de *Puzol*, qui n'étoit qu'un hameau sous les Maures, et qui fut bâtie et peuplée, en 1242, par *Salido de Gudal*, auquel Jacques Ier. en avoit fait don; elle a aujourd'hui environ quinze cents habitants.

Les ruines de l'ancienne *Sagonte* se développent à mesure qu'on s'en approche; elles paroissoient présenter sur la montagne une suite de sept châteaux, qui ne furent peut-être que des divisions de la même forteresse: les uns n'offrent plus que des ruines et des murailles; les autres sont encore presque entiers; autrefois ils communiquoient tous entre eux par des chemins souterrains. De grands souvenirs occupent l'esprit; et l'on arrive à *Murviedro* sans s'apercevoir de la longueur du trajet, quoique cette ville soit à une lieue et demie des *Mesones de Puzol*.

MURVIEDRO est une ville assez longue, très-étroite, située à une lieue de la mer, au pied d'une montagne de marbre presque noir, veiné de blanc. Elle est à l'extrémité d'une grande plaine, où la nature secondée par l'art développe les plus grandes richesses, où des peuplades rapprochées lui donnent un air de vie et de mouvement, où l'on aperçoit à des distances peu éloignées les villages de *Fauro*, de *Benifayro*, de *Cuartell*, de *Benabites*, de *Santa-Coloma*, dont les habitants, par une activité industrieuse, fécondent à l'envi ces campagnes, arrosées autrefois par le sang des Sagontins, des Carthaginois et des Romains.

On fait dériver le nom moderne de *Murviedro*, de *muri veteres* ou de *muros viejos*, parce que cette ville est construite sur les débris de *Sagonte* (1).

Étendue et population. Cette ville, située dans l'ancien pays des *Edetani*, est entourée de murailles élevées et flanquées de petites tours rondes. L'enceinte est percée de plusieurs portes, presque toutes défendues par des tours carrées; l'intérieur en est désagréable et sombre; les rues sont étroites, tortueuses, escarpées, et les maisons de mauvaise apparence. Elle a des faubourgs très-étendus, plus agréables, plus ouverts que la

(1) Si l'on doit en croire Tite-Live, *de Bello Hispanico*, lib. XXI, cap. 7; Apollodore, *Chronic.*, lib. III; Pline, lib. XVII, cap. II; Silius Italicus, lib. II; Strabon, lib. III, *Sagonte* fut fondée par une colonie de Grecs sortis de l'île de Zante, dont les habitants, appelés *Zacinthiens*, étoient un mélange d'Arcadiens et d'Achéens. On en fixe l'époque à 200 ans avant la guerre de Troie.

ville, sans montées ni descentes. Sa population est d'environ 5,000 habitants.

Clergé. Administration. On y compte une église paroissiale assez belle, trois églises succursales, deux couvents de moines, l'un de franciscains de la grande observance, l'autre de trinitaires : l'église de ce dernier renferme des tableaux de *Miñana*, religieux de cette maison, qui joignoit le goût des arts à des connoissances littéraires assez étendues; un couvent de religieuses servites, un corrégidor. Cette ville fut le lieu de la naissance de *Joseph Garcias*, assez bon peintre du commencement du XVIIIe siecle.

Commerce. Elle a quelques fabriques d'eau-de-vie, qu'on exporte dans le nord de l'Europe et en Amérique; mais elle a une richesse plus réelle dans les productions des terres qui l'avoisinent, comme huile, vin, blé, orge, chanvre, carouges.

Antiquités. On ne peut parcourir Murviedro sans éprouver un sentiment de vénération pour la mémoire de ses anciens habitants; on ne peut y faire un pas sans se rappeler le courage des Sagontins, le triomphe et la vengeance des Carthaginois, et la grandeur des Romains; on ne peut l'examiner sans penser à la fois à sa gloire sous les Sagontins, à sa destruction sous les Carthaginois, à sa magnificence sous les Romains, à la disparition des monuments du luxe, de la grandeur, et de la puissance de ces peuples sous la main destructive des Arabes.

Les vestiges de la puissance romaine qu'on y trouve aujourd'hui ne sont que de foibles restes de ce qu'ils furent autrefois; cependant ils ont encore quelque chose d'imposant et de majestueux.

Des inscriptions celtibériennes et romaines y sont répandues de tous côtés; on retrouve sur plusieurs édifices modernes et dans les anciennes fortifications les pierres sur lesquelles elles sont gravées; on les foule aux pieds sur les seuils des portes et sur les escaliers; on gémit souvent sur l'ignorance de ceux qui les ont dégradées, ou qui, en changeant leur destination, les ont renversées ou détruites.

On en trouve plusieurs en caracteres inconnus, qu'on dit être celtibériens, entre autres à l'entrée des cloîtres du couvent des trinitaires, à côté de la porte de *la Vida*, et sur les murailles de la chapelle de la Sangre.

Un grand nombre de statues ornoient les temples et les autres édifices publics de Sagonte; la plupart ont été détruites; on en a transporté quelques-unes dans le palais archiépiscopal de Valence: il n'en reste plus à Murviedro qu'une seule en marbre blanc, qui est sans tête, et un fragment d'une autre.

Sagonte avoit ses temples, dont il reste à peine quelques vestiges: celui consacré à Diane occupoit le sol sur lequel est construit le couvent des trinitaires; il n'en reste aucune trace. On prétend qu'une partie de ses ruines a servi à la construction de l'église de ce couvent et à celle du monastere de S. *Miguel de los Reyes*, près de Valence.

On trouve les débris de trois marches dans la partie du château appelée *la Ermita*, auprès de la citerne; ce sont les restes d'un nombre plus considérable de marches qui conduisoient à un temple dont on voit encore des bases et des socles de colonnes.

Un autre temple paroît avoir occupé la partie du château qui en fait la troisieme division; on en voit encore les fondements, dont on admire la largeur et la solidité; ils sont à côté des ruines d'une grande citerne. On présume qu'il étoit dédié à Hercule. Une place voisine porte le nom de ce demi-dieu, et au milieu de cette place s'éleve une tour à moitié détruite, que la tradition fait regarder comme le lieu de la sépulture d'un compagnon d'Hercule; quelques personnes croient, avec plus de vraisemblance que c'est la sépulture d'un général carthaginois.

Sagonte avoit son cirque; on en distingue encore les murailles dans la partie inférieure de la clôture d'une suite de vergers derriere le couvent des trinitaires. Ce cirque avoit la forme d'une demi-ellipse, dont les deux extrémités alloient se terminer à la petite riviere de Palencia.

On découvrit en 1755, en creusant pour faire le chemin de

la route de Valence à Murviedro, avant d'entrer dans cette derniere ville, un superbe pavé en mosaïque; il étoit entier et d'une si grande beauté, qu'on crut devoir veiller à sa conservation: Ferdinand VI le fit entourer de murailles; mais les intentions du monarque furent mal remplies; les portes resterent ouvertes, et chacun en emporta des parties; de sorte que le pavé fut bientôt dégradé: c'étoit un carré de 24 pieds sur 14. Il en existe encore des fragments dans plusieurs maisons de Murviedro. Un prêtre de cette ville, *don Diego Puch*, amateur de l'antiquité, en prit le dessin, qu'il fit ensuite exécuter à Valence, sur des carreaux de cette faïence colorée qu'on y fabrique; il en couvrit le pavé d'une des pieces de sa maison. On l'imita aussi, et on l'exécuta avec la plus grande précision, avec de petites pierres absolument semblables dans une des pieces de la bibliotheque du palais archiépiscopal, ainsi que nous l'avons dit précédemment.

Le théâtre est de tous les monuments romains celui dont il reste le plus de véstiges: il est placé au pied d'une montagne qui le garantit des vents du sud et de l'ouest; on distingue encore aujourd'hui la partie demi-circulaire où se plaçoient les spectateurs; les portes par où entroient les magistrats, les places des juges, celles destinées aux licteurs et aux courtisanes. On y voit encore les vomitoires (galeries qui servoient d'issues au public).

Un corrégidor de Murviedro voulut, il y a quelques années, donner une image des spectacles que l'on représentoit autrefois dans le même lieu: il fit construire en charpente les parties du théâtre qui étoient détruites, et fit jouer la comédie dans le même endroit où les Romains avoient si long-temps embelli la scene. Il devoit être agréable aux spectateurs de penser qu'ils occupoient une place remplie autrefois par les maîtres du monde. Ce fut vraisemblablement cette fête qui donna l'idée au ministre d'Aranda de nommer un conservateur chargé de veiller sur ce monument, qui auroit dépéri entièrement, malgré les ordres les plus impératifs de la cour à cet égard. Déjà le

proscenium étoit encombré par des chaumieres et par une allée de mûriers ; la scene étoit occupée par les roues des cordiers ; tout a été déblayé par les soins de M. d'Aranda ; et l'on jouit actuellement de la vue d'un édifice qui, en rappelant les souvenirs glorieux du peuple qui l'a élevé, doit encourager les habitants modernes à imiter ses vertus.

Au sortir de *Murviedro* on traverse un large ravin, ordinairement sans eau, mais qui devient dangereux pendant les pluies. On côtoie à droite une plaine immense, cultivée en grains et plantée d'oliviers et de vignes, et à gauche des montagnes, dont on s'approche et s'éloigne alternativement. Après trois quarts de lieue on aperçoit à gauche une foule de villages qui paroissent se réunir en groupes; on distingue sur-tout ceux de *Cuartell*, de *Fauro*, de *Benifayro*, de *Benabites*, de *Santa-Coloma*. Trois quarts d'heure après on arrive à *Almenara*, petite ville située au pied d'une montagne, qui est une continuation de celle qu'on vient de côtoyer, et qui se contourne presque en demi-cercle comme pour la couvrir; on y voit les ruines d'un ancien château. Cette ville est entourée de murailles; elle a deux faubourgs, une église paroissiale, et un couvent de dominicains.

On côtoie toujours la montagne; on franchit à droite une petite éminence par une montée courte et facile; on découvre une grande plaine couverte d'arbres et de peuplades, et terminée par la mer; des montagnes stériles couvrent la gauche. On

passe par un hameau; un quart d'heure après on aperçoit le village de *Chinches*, qu'on laisse à deux cents pas. Ici l'espace s'élargit, les montagnes s'éloignent, on se trouve dans une grande plaine; on n'y voit que champs, vignes, oliviers, mûriers. Une heure après on découvre *Nulez*, dont le développement est agréable; on y entre après avoir laissé à gauche *Villavieja*, village où il y a des eaux minérales froides.

NULEZ est une petite ville, avec titre de marquisat. Elle est carrée, entourée de murailles flanquées de tours, qui s'ouvrent par quatre portes. Les rues en sont étroites, mais droites, et les maisons de mauvaise apparence. Elle a une église paroissiale, un couvent de carmes-déchaussés, un couvent de religieuses carmélites, un hôpital, un *alcalde mayor*, quatre régidors, et une population d'environ trois mille quatre cents habitants. On y arrive par un faubourg qui a une belle rue; on en sort par un autre faubourg où est le couvent des carmes. Cette ville s'étoit déclarée contre Philippe V; mais intimidée par le sort qu'avoit éprouvé Villareal, les habitants mirent bas les armes, et se rendirent au comte de las Torrez en 1706.

En sortant de *Nulez* on laisse à droite *Muscarell*, village, avec le titre de marquisat. On aperçoit bientôt *Villareal*, où l'on arrive après trois quarts d'heure de marche.

Villareal ne fut d'abord qu'une maison de plaisance, bâtie en 1272 par Jacques I[er], roi d'Aragon, pour les princes ses enfants : elle portoit alors le nom de *Palacio real* ou *Palais royal*. Elle s'agrandit dans la suite, devint une ville, et changea son nom en celui de *Villa real* ou *Ville royale*; elle a aujourd'hui le titre de marquisat.

Cette ville, à peu près carrée, conserve quelques vestiges de ses anciennes murailles; on aperçoit encore les restes des fortifications qui en défendoient les approches: ses portes sont modernes, mais elles sont placées aux mêmes endroits où étoient les anciennes.

Villareal tint pour l'archiduc Charles pendant la guerre de la Succession; mais elle fut prise en 1706 par les troupes de Philippe V, qui en détruisirent les murailles, passèrent les habitants au fil de l'épée, et réduisirent les maisons en cendres. Aussi on n'y voit ni maison, ni édifices anciens; ils sont tous du dix-huitième siècle.

Étendue et population. Cette ville, située dans la plaine, sur le bord du Mijarez, a deux couvents de moines, l'un de religieux franciscains, l'autre de grands-carmes; un couvent de religieuses, une église paroissiale, dont le clocher forme une belle tour octogone très-élevée, et une population d'environ 5500 personnes. Elle a deux faubourgs ; on entre par l'un, on sort par l'autre, et on la traverse par une rue très-longue, bien alignée, dont les maisons sont assez bien bâties. Le premier faubourg conduit à une porte de la ville qui a un corps d'architecture de deux pilastres doriques, avec un grand balcon, surmonté d'un pavillon. L'autre faubourg est peut-être plus grand que la ville et le premier faubourg ensemble.

François-Jean Mas, littérateur estimé du XVIIe siecle; *Gilles Trallench*, et *Didace Mas*, théologiens, sont nés dans cette ville.

A un demi-quart de lieue de *Villareal* on passe le *Mijarez* sur un pont fort long, bâti en pierres de taille, garni de banquettes de pierre de distance en distance, orné à ses deux extrémités de deux petites places circulaires, où quatre inscriptions gravées sur de grands carrés de marbre noir apprennent que sa construction fut terminée en 1790, et qu'elle fut faite aux frais de quelques villes du royaume de Valence qui y sont dénommées. On commence ici a apercevoir les clochers de *Castellon de la Plana;* on voit en même temps à gauche le village d'*Onda* et la petite ville d'*Altura*, dont la population est d'environ trois mille ames, et où l'on trouve une manufacture de faïence; à droite, entre le chemin et la mer, on voit les villages d'*Almanzora* et de *Burriana* : celui-ci (le *Medina aladra* des Maures) fut le lieu de la naissance de *Martin de Viciosa*, historien du seizieme siecle, qui écrivit la *Chronique du royaume de Valence.*

Le sol de Murviedro, tant de fois couvert du sang des Sagontins, des Carthaginois, des Romains, fut encore arrosé, dans le XIIIe siecle, de celui des Espagnols, des Catalans, des Français et des Maures.

La plaine d'Almenara, qu'on vient de parcourir, fut également ensanglantée au commencement du

XVIIIe siecle; elle fut le champ où Philippe V, en personne, et les généraux de l'archiduc Charles se livrerent une bataille sanglante, le 27 juillet 1709, où la fortune secondant mal le courage du premier, donna la victoire à son adversaire; où Stahremberg resta le maître du champ de bataille; où des milliers de victimes succomberent des deux côtés.

On ne peut parcourir ces lieux sans se rappeler les événements dont ils furent le théâtre. Ces campagnes si belles aujourd'hui, si riantes, si fertiles, furent dévastées tant de fois, furent arrosées si souvent du sang de tant de milliers de combattants, qu'on ne peut se défendre d'un sentiment pénible en pensant que cette fertilité que nous admirons n'est peut-être due qu'aux torrents de sang qui les ont inondées, et aux milliers de cadavres qui y ont été enfouis.

Le terrain devient ensuite mauvais, et se couvre de caroubiers. Trois quarts d'heure après on côtoie, à gauche, un bois de pins; bientôt après on arrive à *Castellon de la Plana*; on y entre par un grand faubourg, qu'on parcourt par une rue longue et large, mais dont les maisons sont basses et mal bâties.

Castellon de la Plana, appelée *Castalia* du temps des Maures, étoit située alors sur un monticule, à une demi-lieue plus loin vers le nord; Jacques Ier, roi d'Aragon, après l'avoir conquise en 1233, la transféra dans le lieu où elle est aujour-

d'hui; elle prit dès ce moment le nom qu'elle porte.

Etendue et population. Cette ville, située au milieu d'une grande plaine, à une demi-lieue de la mer, conserve encore des ruines de ses anciennes murailles et de quelques tours carrées: elle a huit portes et deux grands fauxbourgs; plusieurs de ses rues sont droites et larges; on distingue sur-tout la *calle mayor* ou grande rue, et la *calle del medio*, qui en parcourent la longueur en ligne toujours directe. Les maisons y sont simples, mais bien bâties et d'une apparence agréable. On y trouve deux grandes places, celle de l'hôtel-de-ville et celle du Ravalet; la premiere est décorée par les deux façades de l'hôtel-de-ville et de l'église principale; la derniere est plus grande. On l'entoura d'arbres en 1791. Sa population est d'environ onze mille ames.

Clergé. Castellon a trois églises paroissiales, quatre couvents de moines, deux couvents de religieuses, deux hôpitaux, un pour les pauvres malades, l'autre pour les voyageurs et les pélerins, trois chapelles ou oratoires.

Administration civile et militaire. Elle a un gouverneur militaire et civil, un *alcalde mayor* pour l'administration de la justice.

Quelques édifices de cette ville contiennent des objets qui méritent d'être remarqués.

L'Ermita del Christo est une chapelle hors de la ville. La voûte est couverte de peintures à fresque dont l'ensemble est agréable.

La chapelle de *la Sangre* forme une petite église particuliere, ornée de pilastres corinthiens, revêtus de stuc, dont les chapiteaux sont dorés. Le maître-autel a quatre tableaux de moyenne grandeur, relatifs à quelques événements de la Passion de J. C.; ils sont de Ribalta: d'autres tableaux de la main de ce peintre ornoient cet autel, mais ils ont disparu par la négligence de ceux qui les ont laissé ronger par les vers et par la poussiere.

La chapelle du Sepulcre contient des tableaux de Vergara; le maître-autel est une masse de bois doré, où l'on garde un sépulcre qu'on dit *avoir été sculpté par les anges:* il est couvert par un beau tableau de la Transfiguration de J. C., de Vergara.

L'*hôtel-de-ville* a une façade en pierres de taille, avec trois corps d'architecture, dorique et corinthien. On avoit commencé à élever à chacune des extrémités un quatrieme corps; mais l'ouvrage a été interrompu. Cette façade est belle et d'une bonne architecture.

La *Tour des cloches* est une tour isolée, située sur la place de l'hôtel-de-ville, qui se présente avec grâce. Elle est octogone, et a cinq corps d'architecture, séparés les uns des autres par des cordons légerement saillants. La construction de cette tour commença en 1591, et se termina en 1604. Elle a environ 260 pieds d'élévation et 116 de circonférence.

L'*Église majeure* est également située sur la place de l'hôtel-de-ville; sa façade paroît fort ancienne; elle est en pierres de taille et dans le genre gothique: le portail est un composé d'arcs très-déliés, posés les uns sur les autres, mais de maniere qu'ils diminuent et rentrent graduellement depuis le haut de l'ouverture jusqu'au linteau de la porte. L'église a une grande nef d'une belle architecture gothique, mais défigurée par des ornements monstrueux. L'autel n'a de remarquable que deux petits tableaux placés sur les côtés.

Cette ville donna naissance à *François Jover,* théologien du milieu du seizieme siecle, et à *André Capero*, qui publia un recueil de sermons en 1670.

Castellon de la Plana est riche par la quantité et la variété des productions du territoire qui l'environne; on n'y voit nulle part l'empreinte de la pauvreté. Il s'y fait beaucoup de toile à voiles et beaucoup d'agrès de navires. On y trouve deux auberges; celle qui a pour enseigne le Lion, est neuve et belle; on n'y est ni trop mal, ni trop cherement.

Le beau chemin qu'on a suivi depuis Valence ne passe point au-delà de *Castellon de la Plana*;

celui qu'on trouve en sortant de cette ville est très-pierreux et cahotant ; il parcourt une plaine bornée à droite par la mer à la distance d'une demi-lieue, à gauche par des montagnes qu'on voit dans l'éloignement, et en avant par d'autres montagnes qui paroissent plus près. On aperçoit de temps en temps la mer par échappées ; on la découvriroit en entier, si les arbres n'étoient point aussi multipliés : ce sont tous des caroubiers.

Le chemin tourne toujours à droite, de maniere qu'il ne cesse d'être à la même distance des montagnes, qui paroissent fuir aux approches du voyageur. Il est tantôt pierreux, tantôt sablonneux, et toujours mauvais. Le terrain devient sec, aride, inculte, mais couvert de caroubiers. Après environ trois heures de marche depuis *Castellon de la Plana*, les arbres disparoissent, la mer se présente dans toute son étendue à la distance d'un quart de lieue. On la côtoie ; on aperçoit du même côté *las Casas de Benicasi*, petit hameau, où l'*abbé Bayer*, dont il a été parlé déjà plusieurs fois, a fait bâtir une petite église sur les plans de *don Marc Ibañez* ; on y trouve quelques peintures de *Joseph Camaron*. On arrive ensuite à l'une des plus mauvaises *ventas* de l'Espagne.

On continue à côtoyer la mer pendant un quart de lieue. On entre alors dans les montagnes ; on suit une montée escarpée, où des roches amoncelées, très-difficiles à franchir, font trembler les voyageurs les plus intrépides ; on monte en cô-

toyant un précipice au bas duquel les flots de la mer viennent se briser; une simple muraille, qui tombe de vétusté, est la seule ressource qui puisse rassurer contre la crainte de s'y précipiter.

On descend ensuite; on entre dans une espece de vallée profonde, inégale, remplie de coupures, et environnée de montagnes de roche vive, escarpées et couvertes d'arbustes; elle est cultivée et plantée de caroubiers. On en sort par une gorge d'un passage affreux, où les montagnes se rapprochent, où de grosses pierres roulées couvrent le chemin, où la roche vive, coupée inégalement fatigue et meurtrit les pieds des chevaux, où l'on ne peut aller sans être violemment cahoté; et l'on arrive ainsi au pied d'une éminence sur laquelle est située la petite et ancienne ville d'*Oropesa*, qui fut la patrie d'un excellent critique de nos jours, de *Barthelemi Marti*, doyen du chapitre de la collégiale d'Alicante, plus connu sous le nom du *Dean Marti*. On voit encore une partie des anciennes fortifications. On trouve vis-à-vis de cette éminence une *venta*, à laquelle on arrive après une lieue un quart depuis *Benicasi*. Les montagnes qu'on vient de parcourir sont couvertes de romarin, de thym, de lavande, et de genievre.

Le chemin devient moins mauvais, le terrain s'élargit, les montagnes s'éloignent à gauche, elles disparoissent à droite; on entre dans une grande plaine: celle-ci va se terminer à la mer, dont on s'approche, et que l'on côtoie pendant un quart

d'heure à trois cents pas de distance. On s'en éloigne ensuite, on parcourt un terrain presque inculte, parsemé de caroubiers; à une lieue d'*Oropesa*, on passe devant une maison qui paroît être une ferme, et un quart d'heure après, à la *venta de la Sanieta.* On trouve de temps en temps des lambeaux de chemins très-pierreux, très-rudes, très-cahotants; et après une heure un quart, on arrive au village de *la Torreblanca.*

Ici le chemin devient encore plus mauvais; à une petite demi-lieue, on traverse un ravin où il n'y a presque jamais d'eau, mais dangereux dans le temps des pluies. Après deux heures et demie de marche, on entre dans un beau vallon où tout est cultivé et couvert d'arbres; et à une demi-lieue, on trouve *Alcala de Gisvert.*

ALCALA DE GISVERT est une très-petite ville, mal percée, mal pavée, encore plus mal bâtie; les rues en sont presque toutes montueuses, étroites, tortueuses, les maisons basses et désagréables à la vue. Elle n'a ni places, ni fontaines; tout y est laboureur ou paysan. Elle a une église paroissiale, un couvent de franciscains, et une population d'environ 3,600 habitants. Elle appartient à l'ordre militaire de Montesa.

L'église paroissiale de cette ville est de construction moderne; elle a été terminée en 1766.

La façade de cette église a trois portails; les deux latéraux, plus petits, ont chacun deux colonnes d'ordre dorique au premier corps, et deux pilastres d'ordre ionique au second.

Celui du milieu a trois corps ; le premier de quatre colonnes cannelées ; le second des deux colonnes corinthiennes cannelées ; le troisieme de deux petits pilastres, entre lesquels une fenêtre en médaillon est surmontée d'un attique presque triangulaire, orné d'urnes et de bordures en retour. Ces portails sont d'une bonne architecture ; quelques-unes de leurs statues assez bien exécutées se perdent dans l'immensité de la façade, dont la surface sans ornements est si grande qu'elle paroît nue.

L'église est grande. Elle a trois nefs bien dégagées ; chacune des nefs latérales est couverte de mauvaises peintures à fresque. Le dôme, bien coupé et bien éclairé, est décoré de pilastres ioniques : la dorure y est placée avec légereté. Le maître-autel est orné de quelques anciens tableaux qui ont du mérite.

On a construit, en 1792, près de cette église une grande tour de pierres de taille destinée à servir de clocher ; elle a cent dix pieds de circonférence.

Au sortir d'*Alcala de Gisvert*, le chemin n'est pas mauvais jusqu'à *Vinaros* dans un espace de six lieues, à quelques intervalles près, où il est pierreux ou sur la roche vive : celle-ci est même escarpée dans quelques endroits ; il y a très-peu de descentes et de montées.

On continue à parcourir le même vallon pendant long-temps ; on entre ensuite dans une plaine bien cultivée. Après trois quarts de lieue, on côtoie à droite un petit village ; on traverse bientôt un ravin profond. On marche encore pendant trois quarts de lieue ; on voit alors la mer ; on ne s'en éloigne plus, mais elle se cache derriere les arbres. La campagne devient ici beaucoup plus belle, la culture y est plus riche et plus

soignée, les arbres y sont plus multipliés, les oliviers et les mûriers s'y mêlent aux caroubiers et aux figuiers; on la suit pendant un quart de lieue, et l'on arrive à *Benicarlo*.

BENICARLO est une petite ville située près de la mer, dans une campagne riche et fertile, que l'on arrose au moyen de puits à roue. Elle est entourée de murailles, avec un fossé, un ancien château, et des faubourgs; elle a quelques rues assez droites, mais étroites, sales, mal bâties; les maisons y présentent un air de misere, quoique cette ville paroisse devoir être riche par les productions de son territoire. Elle a une église paroissiale, un couvent de moines franciscains situé hors des murs, et un hôpital; mais elle n'a point de fontaines. Sa population est d'environ 3,200 habitants, parmi lesquels on compte beaucoup de pêcheurs.

En sortant de cette ville on passe un ravin à fond de cailloux. Le chemin devient plus beau, il côtoie la mer de très-près: il parcourt une campagne fertile et riante, et conduit à *Vinaroz*. On arrive dans cette ville après une heure et demie depuis *Benicarlo*; on y entre par un faubourg dont la rue seroit belle, si elle étoit bien bâtie.

VINAROZ est une petite ville située sur la riviere de *Servol* et sur le bord de la mer, presque à l'extrémité de la plaine qu'on vient de parcourir. Elle a quelques restes de ses portes et de ses anciennes murailles; les rues, pavées en cailloux pointus,

n'en sont pas belles; quelques-unes cependant sont assez larges et droites; mais elles manquent de beaux édifices: très-peu de maisons ont une apparence passable. Elle a une église paroissiale, ornée de pilastres en marbre, deux couvents de religieux franciscains et grands-augustins, un hôpital, un capitaine de port, et une population d'environ 5,000 ames.

C'est dans cette ville que le duc de Vendôme mourut d'apoplexie, le 11 juin 1712. Philippe V fit transporter ses cendres dans le tombeau des rois à l'Escurial.

Le commerce de *Vinaroz* a beaucoup diminué depuis qu'on a compris cette ville dans le nombre de celles auxquelles on a défendu l'importation. Elle a un chantier où l'on ne construit que des barques de trente, quarante, ou cinquante tonneaux. La côte est couverte d'une quantité de chaloupes et de petits navires; il n'y a cependant ni port, ni rade: c'est une plage découverte. On en exporte principalement les eaux-de-vie.

A peine est-on sorti de *Vinaroz* qu'on passe à gué la petite riviere de *Seryol*, qui est presque toujours sans eau; le chemin devient pierreux; le terrain est également pierreux, et la culture languissante. Après une demi-lieue on passe un ravin ordinairement à sec; on marche encore pendant une demi-heure; on aperçoit alors à droite une tour carrée qui marque les limites du royaume de Valence; on passe tout de suite la petite riviere

de *Conia* sur un beau pont d'une arche, et on entre en Catalogne.

STATISTIQUE PARTICULIERE DU ROYAUME DE VALENCE.

Population. La beauté du climat, la fertilité des terres, et la nourriture plus légere, mais plus succulente, des provinces méridionales de l'Europe, donnant plus de développement à la force vitale que dans le nord, est plus favorable à la population. Aussi le nombre des habitants du royaume de Valence s'accroît annuellement. Il est vrai que l'on trouve plusieurs endroits presque déserts aujourd'hui, et qui furent habités autrefois: c'est un effet des guerres, des proscriptions et des bannissements politiques du commencement du XVIII[e] siecle, qui réduisirent beaucoup la population mais depuis cette époque elle s'est accrue de plus du double de celle qui existoit alors. Le tableau suivant en contient la preuve; il est dressé d'après les dénombrements faits par ordre du roi.

En 1718.	318,850 habitants.
En 1761 et 1762	702,640
En 1768	716,886
En 1788 et 1789	783,084
En 1795	932,150

Dans ce nombre, on compte

Curés	173
Prêtres séculiers	2,748
Moines.	5,311
Religieuses	1,688
Nobles	1,076
Avocats.	790
Ecrivains	776
Etudiants	5,493
Domestiques	18,963

Agriculture. Nous allons trouver ici la culture la plus soignée, la plus brillante et la plus riche de l'Espagne ; les champs y sont des vergers, les campagnes, des jardins ; la terre y répand ses dons avec profusion, elle s'embellit sous la main du cultivateur industrieux. Tout y est fertile, tout y contient un germe d'une végétation active qui se développe avec facilité. Les plaines y sont superbes, les vallons délicieux ; les montagnes même enrichissent les laboureurs.

Rien n'égale la beauté des plaines de cette province. On a déjà vu la description de celle qui environne la ville de Valence dans une étendue de vingt-cinq lieues. Quelques autres plaines moins considérables l'égalent presque en beauté et en richesses ; celle d'*Alicante*, celle d'*Orihuela*, sont les plus belles. La premiere a deux lieues de long et une lieue de large ; la derniere est moins grande, mais elle est plus fertile et plus riche. Celles de *Murviedro*, de *Benicarlo*, de *Vinaroz*, seroient de la plus grande beauté si l'on n'avoit parcouru auparavant les premieres : celle de *Liria* l'emporte encore sur celles-ci ; mais aucune de ces petites plaines n'est comparable à celle de *Gandia* : elle a une lieue et demie de diametre ; elle est entourée d'un côté par une chaîne presque circulaire de petites montagnes, et terminée de l'autre côté par un terrain bas, dont le fond est une terre noire qui produit, avec autant de facilité que d'abondance, les arbres de toutes les especes, les fruits, les légumes, de tout genre ; plus de trente villages, dont les maisons se trouvent confondues avec les arbres qui les environnent, forment un spectacle pittoresque ; tout y annonce l'aisance, tout y porte l'empreinte de la félicité.

Les vallons et les vallées étalent une fécondité presque égale ; les productions s'y multiplient de même. On parcourt avec plaisir les vallées d'*Axpe*, d'*Elda*, les vallons de *Buñol*, d'*Alcala de Gisvert*, *de Fuente de la Higuera*, celui qui est entre ce dernier et la *Venta de Alcudieta*, celui qu'on trouve audessus d'*Alberique*, et qui est arrosé par le *Jucar*.

Les campagnes deviennent moins belles à mesure qu'on s'approche des montagnes ; le sol est moins fertile : cependant des vallons assez multipliés y étalent des richesses et des beautés qu'on ne trouve point communément dans beaucoup de plaines ; les montagnes llee-mêmes y sont souvent couvertes de verdure, embellies par des arbres de différentes especes, et riches par leurs productions : on parcourt avec plaisir celles qui sont près d'*Andilla*, près de *Segorbe*, et plusieurs autres. Celles qui sont entre le village d'*Ibi* et *Alicante*, au nord-est de cette ville, sont couvertes de chênes, de thérébintes, de lentisques, d'anonis, de genievres, de ladanum, de cistes, de romarins, de pins à basse tige.

Le Valencien porte la culture jusqu'aux parties les plus élevées des montagnes : dans quelques endroits il fait des excavations, dans d'autres il soutient les terres au moyen de petites murailles basses qu'il construit en posant des pierres les unes sur les autres. Souvent un orage détruit en un instant son ouvrage ; mais son activité et sa patience le lui font recommencer.

L'arrosage des terres du royaume de Valence contribue à leur fécondité. Les Valenciens tirent le plus grand parti des eaux qui y sont répandues de tous côtés. Dix-huit fleuves ou rivieres parcourent cette province et fournissent tous à des branches plus ou moins considérables d'irrigation. Le Guadalaviar et le Jucar fécondent la plaine de Valence ; la Segura, les campagnes d'Orihuela ; les autres, les différents territoires qu'elles parcourent. Il reste encore plusieurs canaux qui furent l'ouvrage des Maures, et que l'on conserve avec soin. Les Valenciens modernes ne sont pas moins industrieux que les Maures, leurs prédécesseurs, dans l'art de construire des canaux et de conduire les eaux, même dans les parties élevées ; ils font des bassins, des réservoirs, des prises d'eau, où ils les réunissent pour les distribuer selon le besoin : on en voit un à une demi-lieue de Valence qu'on ne peut s'empêcher d'ad-

mirer. Le grand bassin ou *Panthano*, qu'ils ont construit dans les montagnes pour arroser la *Huerta* d'Alicante, n'est pas moins remarquable.

Cet arrosage presque continuel dépouilleroit insensiblement les terres des parties salines nécessaires à la végétation, si les Valenciens ne prévenoient cet inconvénient par le soin qu'ils ont de les bien fumer. Ils se servent du fumier des étables, des balayures des maisons et des rues; ils vont sur les chemins ramasser les excréments des animaux et les premières couches de terre qu'ils croient imprégnées de parties excrémentielles: aussi les chemins se dégradent; il s'y forme des excavations au moins très-incommodes, parce qu'on n'a pas soin de les réparer.

Les Valenciens ne laissent jamais reposer la terre; on laboure les champs neuf à dix fois par an; tous les mois on fait de nouveaux semis. Aussi dans les *Huertas*, et en général dans toute la partie de l'est et du sud-ouest, les terres donnent quatre à cinq récoltes; les prés se fauchent neuf et dix fois, on dépouille les mûriers trois à quatre fois, et ils se couvrent toujours de feuilles nouvelles : le sol ne se lasse point, ne s'épuise point, et présente des productions sans cesse renaissantes.

Vin. On trouve des vignes dans le vallon qui est au-dessus d'Elda, à Murviédro et ses environs, à Segorbe, à Liria, à Quarte, à Chiva, à Cheste, à Benigani, à Cosentaña, à Muro, dans le comté de Carlet, à Porta-Celi, au Puch, à Benabites, à Nulez, à Valera, à Benifayrò, à Castellon de la Plana, à Cuartell, à Chinches, à Ara-Christi, à Santa-Coloma, à Benicarlo, etc. Le vin, sans y être d'une qualité supérieure, a beaucoup de corps et fournit une bonne eau-de-vie; celui de Murviédro passe pour être le plus épais et le plus foncé.

On en recueille, année commune, environ 3,500,000 cantaros (1). Le cantaro se vend ordinairement 5 réaux valenciens

(1) Mesure du poids de 30 livres de 12 onces valenciennes; elle équivaut à 13 pintes 1 huitieme, mesure de Paris.

(37 sous 6 deniers tournois); il en résulte un produit de 17,500,000 réaux valenciens (6,562,500 liv. tournois).

Parmi ces vins on distingue ceux de *la Torre*, dépendance de la chartreuse de Porta-Celi; ceux du *mas de Santo-Domingo*, du *mas de Perales*, et sur-tout les vins auxquels on donne le nom de *Rancio*. Ceux-ci sont des vins d'ordinaire, mais d'une qualité supérieure, et dont la vétusté fait le plus grand mérite; on a une longue suite de tonneaux, chacun d'une année différente; il y en a de soixante, quatre-vingts, et jusqu'à cent ans; on tire toujours le vin du premier tonneau, qui est le plus ancien; on le remplit avec le vin du second tonneau, celui-ci avec le troisieme, ainsi successivement jusqu'au dernier, qu'on remplit avec du vin nouveau. Ces vins ne sont point très-abondants; on en envoie néanmoins dans quelques parties de l'Espagne; les prix different selon leur vétusté; les inférieurs se vendent 20 réaux de vellon le cantaro (5 liv. tournois), et les supérieurs, 60 réaux (15 liv.).

Le terroir d'Alicante produit un vin de liqueur, connu dans toute l'Europe; il y en a de rouge et de blanc; le rouge est le plus estimé et le plus cher; le prix varie, selon les qualités, depuis 20 réaux de vellon (5 liv. tournois) jusqu'à 120 réaux le cantaro. On en distingue de cinq plants différents: le vin de *Muscatelle*, de *Forcallade*, *Blanquet*, *Panell*, et *Monastell*. Le bon vin d'Alicante se tire de *Muscatelle*; celui de Malvoisie vient de *Muscatelle*, du *Forcallade*, et du *Blanquet*. L'exportation à l'étranger est évaluée, année commune, à 3,500 pieces de 100 cantaros chacune.

On fait encore une espece de sirop qu'on nomme *Arrope*: on le tire du vin doux, que l'on met une demi-heure sur un petit feu, en y mêlant un douzieme de terre calcaire. On tire la liqueur à clair; on la fait cuire jusqu'à consistance de sirop; on la conserve dans des cruches pour s'en servir au besoin.

Outre les vignes, le royaume de Valence est rempli de treilles,

qui donnent des raisins excellents et très-gros : il y a des grappes qui pesent six, huit, dix, et jusqu'à quatorze livres.

Raisins secs. On y retire un autre avantage de la vigne : on fait sécher le raisin, principalement du côté de Liria, de Denia, dans le comté de Carlet, dans presque tous les lieux voisins de la côte de la mer ; on en évalue la quantité à environ 40,000 quintaux tous les ans. Il se vend ordinairement environ deux piastres le quintal ; ce qui donne un produit de 300,000 livres tournois.

Il est bon de faire connoître ici les deux méthodes différentes qu'on emploie en Espagne pour faire sécher les raisins. Dans le royaume de Valence, on fait une lessive avec des cendres de romarin et de sarment, dans laquelle on met un quart de chaux vive. On fait chauffer cette lessive ; on y met les raisins contenus dans un vase percé de trous. Quand les grappes sont au point qu'on le désire, on les porte ordinairement sur des roches nues, où on les étale sur des lits d'artemise des champs : on les retourne tous les deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'ils soient secs. Dans le royaume de Grenade, sur-tout vers Malaga, on les fait simplement sécher au soleil sans aucune autre préparation. Les premiers ont une écorce plus agréable et une substance moins nourrie ; les derniers ont une enveloppe moins sucrée, mais leur substance est beaucoup plus savoureuse ; aussi les raisins secs de Malaga sont-ils préférés par les étrangers et se vendent-ils à plus haut prix ; leur qualité peut aussi y contribuer : ils sont naturellement plus gros et plus délicats que ceux du royaume de Valence.

Huile. Les oliviers sont très-multipliés ; il y en a dans plusieurs contrées de cette province qui datent du temps des Maures : ils sont cultivés principalement dans les territoires de Cosentayna, d'Albayda, dans le comté de Carlet, à Elche, à Valera, à Porta-Celi, à Gatova, à Marines, à Olla, à Liria, au Puch, à Ara-Christi, à Cuartell, à Murviédro, à Benabites, à Santa-Coloma, à Chinches, à Benifayrò, à Nulez, à Beni-

carlo, à Buñol, à Chiva, dans les vallées d'Axpe et d'Elda, dans le vallon qui est entre Fuente de la Higuera et la Venta de Alcudieta, dans les campagnes et les vallons entre Elda et Villena, etc. Les olives en sont belles, mais l'huile est généralement âcre; ce défaut lui vient de la maniere dont on la fabrique. On cueille les olives trop tard, de sorte qu'elles sont déjà tachées, et on les porte au pressoir sans les choisir. On pourroit avec plus de soins faire une huile qui égaleroit celle de Provence. Il y a des cantons où on la fait assez bonne. La qualité qu'on en fabrique est, année commune, de 350,000 arobas de 36 livres valenciennes (110,200 quintaux poids de marc). Le prix moyen par aroba valencienne est de trois piastres ou *pezos*, équivalant à 45 réaux de vellon (11 livres 5 sous tournois); ce qui donne un produit de 1,050,000 piastres ou *pezos* (3,937,500 liv. tournois).

La culture des oliviers pourroit devenir plus importante, et le commerce de l'huile plus avantageux à la province, si on levoit la défense de ne l'exporter du royaume que lorsque le prix en descend à 20 réaux de vellon l'arobe (5 liv. tournois), ce qui arrive rarement : car les fabricants de savon de Marseille recherchent cette huile précisément à cause de son âcreté.

Mûriers et soie. Les mûriers font un objet important; les campagnes de Valence en sont couvertes, sur-tout aux environs de cette ville, dans la vallée d'Elda, dans le comté de Carlet, et dans presque toutes les terres situées le long de la côte de la mer, etc. Ce sont des mûriers blancs, que l'on émonde tous les trois ans.

Les feuilles de ces arbres servent à la nourriture des vers à soie que l'on éleve dans presque tout le royaume de Valence : Aljemesi, Alzira, Carcajente, Castellon de San-Felipe, le comté de Carlet, Undasuar, Gandia, Denia, Orihuela, les villages voisins de la côte de la mer, sont les lieux où l'on en éleve le plus.

La soie qui en résulte est la plus fine de toutes celles de l'Espagne, elle seroit comparable aux meilleures et aux plus belles

soies de l'Europe, si les Valenciens, malgré la vivacité de leur imagination, n'étoient pas obstinés à suivre leur ancienne routine dans le devidage : ils font entrer dans le fil qu'ils forment un nombre indéterminé de fils. Le gouvernement a fait venir l'homme le plus expérimenté dans cette manipulation; il a inutilement multiplié ses instructions, les fabricants n'ent ont pas moins suivi leur mauvaise coutume. La quantité de soie que l'on file est, année commune, d'environ 1,500,000 livres de 12 onces valenciennes (1,312,500 liv. de 16 onces poids de marc); elle se vend ordinairement, écrue, 50 réaux de vellon la livre valencienne (12 liv. 10 sous tournois); il en résulte un produit de 75,000,000 réaux de vellon (18,750,000 liv. tournois).

Amandes. Le climat et le sol du royaume de Valence sont très-propres à la culture de l'amandier; mais les Valenciens s'y livrent peu. Cependant on trouve des amandiers dans différentes parties de cette province; on y recueille, année commune, environ 4,500 quintaux d'amandes. Le prix en est ordinairement de 35 pezos ou 525 réaux de vellon la charge (131 liv. 5 sous tournois), qui est de deux quintaux et demi. Le rapport des amandes fait un objet de 945,000 réaux de vellon (236,250 liv. tournois).

On observe à Ibi, village à 6 lieues nord-est d'Alicante, une méthode particuliere pour la culture des amandiers. Ces arbres sont très-multipliés dans le territoire de ce village; ils y sont presque tous entés sur des amandiers sauvages. Il paroît que ce procédé en améliore le fruit; les amandes qu'ils produisent sont supérieures à toutes celles de l'Espagne; elles ont la coque lisse, et se conservent pendant plusieurs années, tandis que les autres sont sujettes à rancir en peu de temps.

Figues seches. Les territoires voisins de la mer et celui d'Elche contiennent beaucoup de figuiers; il y en a beaucoup moins dans les autres parties de cette province. On mange et on vend beaucoup de figues fraîches; mais on en fait sécher environ 28,000 quintaux: elles sont d'une assez bonne qualité. On vend

les figues seches ordinairement 8 réaux de vellon l'aroba (2 liv. tournois), c'est-à-dire, 32 réaux le quintal (8 liv. tournois); elles donnent un produit de 896,000 réaux de vellon (224,000 liv. tournois).

Palmes et *dattes*. Les palmiers sont distribués en divers endroits du royaume de Valence; ils abondent principalement dans le territoire d'Elche, où l'on en trouve des forêts entieres. Les habitants de cette contrée s'appliquent particulierement à la culture de cet arbre, qui est leur principale richesse. Nous allons entrer dans quelques détails sur cet objet.

Les palmiers, comme on sait, naissent de noyaux de dattes. On transplante ces arbrisseaux à la troisieme ou quatrieme année dans une terre limoneuse, à une distance de six pieds, ayant soin de placer toujours un palmier mâle entre deux palmiers femelles, et on les arrose deux fois par semaine. A la dixieme année de leur plantation, et après avoir pris un accroissement de 40 et même de 60 pieds, ils commencent à rapporter des fruits, que l'on distingue en fruits doux ou *candits*, et fruits amers ou *âcrelets*.

En raison de leur élévation, les palmiers ne donnent que très-peu d'ombre; et comme leurs racines sont fort courtes, les cultivateurs entremêlent leurs plants, de légumes et d'herbes potageres.

Dans les autres parties du royaume de Valence, les palmiers nains sont très-multipliés. On en mange les racines, qui ont un goût semblable à celui de l'artichaut: on en nourrit aussi les bestiaux.

Les femmes et les enfants de Villa-Nueva, Silla, Señija, et autres lieux, font de leurs feuilles et de leur tige des ouvrages en nattes, dont la vente est assez lucrative.

La culture du palmier demande une continuité de travaux très-pénibles: le cultivateur est obligé de grimper avec effort le long de la tige raboteuse et vacillante jusqu'à la couronne de l'arbre, pour examiner les fleurs et les fruits, et les tourner du

côté du soleil. Ce travail, qui se répete souvent, n'est cependant pas le plus dangereux en comparaison de celui qu'il faut faire pour utiliser les branches des palmiers stériles. Au printemps et dans le courant du mois d'août, on lie tous les rameaux en un seul faisceau, que l'on couvre de spart : pour former ce faisceau le cultivateur est obligé de voltiger, pour ainsi dire, sur les branches flexibles de l'arbre, afin de les réunir et les entourer d'une corde. Cette premiere opération faite, il dresse à l'extrémité de l'arbre une échelle sur laquelle il s'éleve pour faire la seconde ligature ; ensuite il applique son échelle sur cette ligature, et s'élevant de nouveau, il entoure la couronne d'une troisieme corde : son faisceau formé, il se débarrasse de ses instruments, replace l'échelle par une gradation contraire à la premiere, et descend de corde en corde jusqu'à la tige, d'où il glisse rapidement jusqu'en bas.

Les fruits que l'on a récoltés se consomment ordinairement en Espagne : il s'en exporte aussi en France ; mais le produit le plus considérable est celui des rameaux des arbres mâles, que l'on envoie en Italie, où ils servent à la cérémonie du dimanche avant Pâques ; on en fait aussi des nattes, des paniers, des chaises, et autres ustensiles. Ce commerce et celui des fruits rapportent annuellement environ 600,000 réaux (150,000 liv. tournois.)

Caroubes. Les caroubiers se trouvent presque partout dans le royaume de Valence ; il y en a des bois entiers d'une étendue immense, souvent sur le terrain le plus médiocre. Ils donnent une très-grande quantité de fruits.

Fruits. Les arbres fruitiers se trouvent partout dans cette province ; ils sont dans les plaines, dans les vallons, sur les montagnes ; les environs de Valence, d'Orihuela, de Segorbe, sont les parties où ils sont le plus multipliés. On y recueille des fruits de toutes les especes ; les oranges et les citrons en font une partie très-importante et très-considérable, dont on retire beaucoup d'argent.

Aloès. On n'y cultive point l'aloès ; il y croît naturellement sur

les bords des chemins et dans l'intérieur des terres. On en retire des fils que l'on travaille. C'est un objet de peu de valeur.

Cannes à sucre. On cultivoit autrefois des cannes à sucre dans la contrée méridionale du royaume de Valence; l'introduction du sucre d'Amérique y a fait abandonner cette culture, qui n'a plus lieu aujourd'hui que dans le duché de Gandia et dans les lieux circonvoisins, où les cannes réussissent très-bien. Voici la méthode en usage : on divise le champ en deux parties paralleles, et chaque partie en de petites planches coupées par des sillons paralleles et transversaux à un pied de distance; on plante dans ces sillons, à cinq pouces d'éloignement, des jets de l'année précédente, de huit à dix pouces de haut, et ayant quatre bourgeons; on les arrose selon le besoin. Survenues à une élévation de quinze pouces environ, les cannes doivent être couvertes à la moitié de leur hauteur avec du fumier de terre que l'on prend dans la partie de la planche où l'on n'a rien planté; on continue ce travail jusqu'au moment de la moisson, qui se fait dans le mois de novembre. Cette moisson est une espece de divertissement : chacun y est très-gai; il s'y mêle un peu de cette ivresse que produit le jus de la canne. On vend cette récolte à des patrons provençaux.

Spart. On recueille du spart dans quelques endroits, sur-tout dans le territoire de Liria. C'est un objet peu important.

Barille...soude, agua-azul... salicor... La barille, la soude, l'agua-azul, et le salicor sont des productions importantes de l'Espagne. La barille est la *salsola soda* de *Linné;* la soude comprend cinq especes, la *salsola kali*, le *chenopodium maritimum*, le *chenopodium album*, la *salsola vermicularis* et la *salsola rosacea*; l'agua-azul est le *mesembryanthemum*, et le salicor, le *salicornæa europæa.* La barille entre dans la composition des glaces; la soude sert à la fabrication du savon; l'agua-azul et le salicor sont employés dans les verreries.

On cultive la barille, la soude, et l'agua-azul dans le royaume de Valence; le salicor y vient sans culture. On le trouve principalement dans les territoires d'Alicante, d'Elche, et d'Albatana.

On y recueille, année commune, environ 100,000 quintaux de barille, 25,000 quintaux de soude, et 4,000 quintaux d'agua-azul; la quantité de salicor est indéterminée. Leur prix ordinaire, par quintal, est de 50 réaux de vellon pour la barille (12 liv. 10 sous tournois); de 40 réaux de vellon pour la soude (10 liv. tournois); et de 24 réaux de vellon pour l'agua-azul (6 liv. tournois). Il en résulte un produit de 5,000,000 de réaux pour la barille (1,250,000 liv. tournois); de 1,000,000 de réaux pour la soude (250,000 liv. tournois), et de 96,000 réaux pour l'agua-azul (24,000 liv.): ce qui fait un total de 6,096,000 réaux (1,524,000 liv.).

La culture de la barille donne beaucoup d'inquiétudes au cultivateur. Une espece d'escarbot dépose souvent sa semence ou son œuf dans la racine de cette plante; les renards, qui en sont très-friands, ravageroient dans une nuit un champ entier de barille; ce qui oblige souvent les paysans à passer les nuits pour donner la chasse à cet animal, afin de conserver leur récolte.

Lin. Le territoire d'Orihuela est presque le seul du royaume de Valence où l'on cultive le lin; la quantité qu'on en récolte est assez considérable pour un seul territoire; mais cela ne fait pas un objet important; elle va à environ 8,000 quintaux par an; le prix ordinaire en est de 200 réaux de vellon le quintal (50 liv. tournois); ce qui donne un produit de 1,600,000 réaux (400,000 liv. tournois).

Chanvre. On cultive le chanvre dans toute la plaine de Valence, dans celle de Castellon de la Plana, et dans les territoires voisins; il y est d'une qualité supérieure. On en recueille, année commune, environ 300,000 arobes, ou 75,000 quintaux valenciens, ce qui équivaut à 65,625 quintaux poids de marc. Le prix ordinaire en est de 12 pezos le quintal, c'est-à-dire, 180 réaux de vellon (45 liv. tournois). Il donne un produit de 900,000 pezos ou 13,500,000 réaux (3,375,000 liv. tournois).

Avoine. On cultive très-peu d'avoine dans le royaume de Valence; cet objet y est presque nul.

Orge. On y cultive l'orge, sur-tout dans les territoires d'Elche et d'Alicante. C'est un objet de peu d'importance; on en exporte cependant une petite quantité.

Maïs. On y cultive également le maïs; on en trouve partout en abondance.

Froment. On cultive le froment en beaucoup d'endroits de cette province; mais la quantité qu'on en recueille ne suffit point à sa consommation : elle va, année commune, à environ 500,000 ou 600,000 charges, lesquelles, à raison de 144 réaux de vellon (ou 36 liv. tournois) la charge, donnent un produit d'environ 86,400,000 réaux de vellon (21,600,000 liv. tournois).

Riz. Le riz est une des productions importantes du royaume de Valence. On le cultive en grande quantité à San-Felipe, à Alzira, à Sueca, à Sollana, à Alberife, à Castellon de la Plana, à Cullera, dans plusieurs autres endroits de la plaine, et généralement dans le voisinage des rivieres, le long des côtes de la mer, et au sud de Valence, depuis Gandie jusqu'à Catarrojo. On en recueille, année commune, environ 140,000 charges, chacune de dix arobas ou deux quintaux et demi, ce qui fait 1,470,000 arobas ou 350,000 quintaux en livres valenciennes ce qui équivaut à 306,250 quintaux poids de marc. Le prix ordinaire est de 150 réaux de vellon (ou 37 liv. 10 sous tournois) la charge; ce qui revenoit à 60 réaux (15 liv. tournois) le quintal. Le produit qui en résulte est d'environ 1,400,000 pezos, ou 21,000,000 de réaux de vellon (ou 5,250,000 liv. tournois).

On cultive le riz de la maniere suivante dans le royaume de Valence : on prépare la terre par des labours, mais on la laisse unie et sans sillons; on y seme le riz; on le couvre d'eau à la hauteur de plus d'un pied : le riz croît dans l'eau, et on l'y laisse jusqu'à la moisson; les moissonneurs le coupent alors en marchant dans l'eau jusqu'aux genoux : on en dispose les gerbes sur des traîneaux qui suivent les moissonneurs; on les bat ensuite en les faisant fouler aux pieds de chevaux ou de mules. Le riz reste encore alors couvert de son enveloppe; on le fait passer au moulin pour l'en dégager; ces moulins sont

les mêmes que les moulins à grains, mais la meule en est couverte d'une couche de liége.

Miel. On fait une petite quantité de miel dans le royaume de Valence; c'est un objet peu important. Celui qu'on recueille sur les montagnes qui sont au nord-est d'Alicante, entre cette ville et Ibi, est le plus délicat; il est si estimé qu'on l'envoie fort loin, même en Italie : il est vraisemblable qu'il doit sa qualité aux plantes aromatiques, sur-tout au romarin, dont ces montagnes sont couvertes.

Laine. Les troupeaux de bêtes à laine ne sont pas multipliés dans cette province; la quantité de laine qu'ils donnent n'est point considérable; elle est même insuffisante pour la consommation du pays : elle se réduit, année commune, à environ 20,000 quintaux, qui valent 3,200,000 réaux de vellon (ou 800,000 liv. tournois) à raison de 160 réaux (ou 40 liv). le quintal.

Sel. On peut ranger le sel au nombre des productions du royaume de Valence. On le tire des marais salants qui sont près d'Elche et de Villena. Il fournit aux besoins de la province et à une exportation d'environ 6,000 tonneaux tous les ans, qui rendent une somme de 888,000 réaux de vellon (222,000 liv. tournois).

Kermès. Le kermès est un ver qu'on recueille sur un arbre appelé *quercus ilex*, *quercus coccifera*; c'est une espece de ver, qui est connu proprement sous le nom de *coccus*, et en français *gall-insecte*, dont les anciens faisoient tant de cas, dont ils se servoient pour la teinture en incarnat, et que nous estimerions encore si la découverte de l'Amérique ne nous eût procuré la cochenille. On le trouve sur les montagnes où sont situés les villages de las Aguas et les eaux minérales de Buzot, à quatre lieues d'Alicante. Les paysans le ramassent; ils le vendent dans cette ville 50 réaux (12 liv. 10 sous tournois) la livre. On en recueille environ 200 quintaux tous les ans, ce qui donne un produit de 1,000,000 de réaux (250,000 liv. tournois).

TABLEAU DES PRODUCTIONS DU ROYAUME DE VALENCE.

PRODUCTIONS.	LEUR QUANTITÉ.	LEUR PRIX en réaux de vellon.	LEUR PRODUIT réaux de vellon.	LEUR PRODUIT livres tournois.
Vin	3500000 cantar.	7 ½	26250000	6562500
Vin d'Alicante. .	. . . .	. . . . .	800000	200000
Raisins secs . . .	40000 quint. .	30	1200000	300000
Figues sèches . .	28000 quint.	32	896000	224000
Huiles.	350000 arobes.	45	15750000	3937500
Amandes	4500 quint.	210	945000	236250
Dattes et Palmes.	. . . .	. . . . .	600000	150000
Soie	1500000 livres.	50	75000000	18750000
Laine	20000 quint.	160	3200000	800000
Barille.	100000 quint.	50	6096000	1524000
Soude	25000 quint.	40		
Agua-azul. . . .	4000 quint.	24		
Lin	8000 quint.	200	1600000	400000
Chanvre.	75000 quint.	180	13500000	3375000
Riz	140000 charg.	150	21000000	5250000
Kermès	200 quint.	5000	1000000	250000
Sel.	6000 tonn.	. . . . .	888000	222000
Froment.	600000 charg.	144	86400000	21600000
	TOTAL.		255125000	63781250

Il manque à ce tableau différents objets, dont je n'ai pu connoître le produit, comme les carouges, les cannes à sucre, les fruits, le spart, le salicor, l'orge, l'avoine, le maïs, le miel. Le produit de ces denrées, peu important pour chacune en particulier, doit ensemble être assez considérable.

Malgré la fertilité du sol, la variété et la multiplicité de ses productions, l'activité et l'industrie des habitants, les richesses y sont inégalement réparties. Le peuple n'y possede presque rien : il y vit aisément parcequ'il se nourrit des productions qui croissent sous sa main, ou qu'il les achete à un prix modique; mais il ne se ressent point de l'opulence du pays qu'il habite : les fermiers y sont peu aisés, souvent même pauvres; cela vient de ce que les prix des fermages y sont portés très-haut à cause du trop grand nombre de concurrents; effet pres-

que indispensable d'une population peut-être trop nombreuse.

Malgré ses richesses le royaume de Valence ne peut s'alimenter sans le secours de ses voisins; il n'a ni bœufs, ni assez de moutons; il n'a de blé que pour une partie de l'année; il recueille beaucoup de vin, mais on en convertit la plus grande partie en eau-de-vie; le reste ne suffit point à sa consommation.

Manufactures. Le royaume de Valence fournit peu de laines; il a cependant cinq manufactures de lainages et de draps gros et fins : elles sont à Morella, à Enguera, à Bocayrente, à Ontiniente et à Alcoy. Les petites étoffes de laine se font principalement à Enguera; on ne fait que des draps très-communs à Morella, à Bocayrente et à Ontiniente. La fabrique d'Alcoy est la plus considérable; les draps, quoique plus fins, y sont généralement d'une qualité inférieure; la trame en est grosse et peu garnie; les plus beaux sont à peine supérieurs aux beaux draps de Carcassonne.

Il y a trois manufactures de faïence à Onda, à Manisez et à Alcora. On a déjà parlé de celle de Manisez dans la description des environs de Valence. Celle d'Alcora est la plus considérable et assez importante; elle appartient à la maison d'Aranda; la faïence en est assez belle, quoiqu'elle ne soit point de la premiere qualité; on y fait aussi de la porcelaine, mais en petite quantité, et elle est commune. Cette manufacture auroit pu devenir plus importante; mais le comte d'Aranda en avoit confié la direction à un préposé qui n'avoit aucune connoissance dans cette partie : aussi cette ignorance a-t-elle nui aux progrès de l'établissement. J'ignore si cet ordre a changé depuis la mort de ce seigneur.

On compte à Valence trois manufactures de carreaux de faïence, appelés *azulejos*, en français *malons* : il en a été parlé dans la description de cette ville; on en fabrique aussi à Manisez, mais ils sont inférieurs à ceux de Valence.

Cette province renferme sept manufactures de papier, une

à Ontiniente, une à Bocayrente, une à Altura, entre Segorbe et la chartreuse de Val-de-Christo, une à San-Felipe, une à Buñol, et deux à Alcoy. Les cinq premieres sont les moins importantes; elles n'ont ensemble qu'environ quarante-cinq moulins; celles d'Alcoy sont les plus considérables: elles avoient, en 1799, quarante-huit moulins en activité. Le papier qu'on fabrique dans ces manufactures est mal battu, mol et sans consistance.

On fait de la grosse toile, ou toile de ménage, en différents endroits, à Valence, à Torrente, à Castellon de la Plana, à San-Felipe; on en fabrique peu dans les deux premieres villes un peu plus dans la troisieme, mais on en fait beaucoup à San-Felipe. Il n'y a aucun établissement en grand pour cette fabrication; les tisserands dispersés et isolés travaillent moins pour leur compte que pour celui des particuliers qui leur fournissent les matieres premieres.

On fait des toiles pour voiles et des agrès de navires au Grao, près de Valence, et à Castellon de la Plana; cette fabrication n'est pas considérable. Il y a aussi au Grao un chantier où l'on ne construit que des barques d'environ cinquante tonneaux, de même qu'à Vinaroz.

On fait presque partout des rênes pour les chevaux avec le fil d'aloès; c'est un objet peu important.

Il y a à Elche et à Valence plusieurs corroieries dont les cuirs ne sortent point du pays.

On fait des galons, des dentelles, des crépines en or et en argent à Valence: cet objet peu considérable se consomme dans le pays.

Valence a une manufacture de potasse ou alkali végétal, établie depuis 1790.

Cette ville a une autre manufacture de fil de laiton et d'aiguilles; elle n'est point considérable.

On fait dans le royaume de Valence, deux sortes de savon, un noir et mol, qui sert pour le blanchissage, et un dur, mar-

20.

bré de blanc et de bleu que l'on employe pour la barbe : on fait le premier partout, même chez les particuliers ; il y a deux manufactures du dernier, l'une à Alcoy, l'autre à Elche.

On y travaille le spart ; on en fait des nattes, des tapis, des paillassons, des cordes, des souliers ; c'est souvent l'ouvrage des paysans qui s'en occupent lorsqu'ils n'ont point autre chose à faire.

Les fabriques d'eau-de-vie sont un objet des plus importants du royaume de Valence : elles y sont extrêmement multipliées ; on en trouve sur-tout à Torrente, à Liria, à Pedralva, à Murviédro, à Xerica, à Segorbe, à Altura, à Aldaya, à Chiva, à la Olleria, à Cheste, à Benigani, à Ontiniente, dans le comté de Carlet, etc. Il en sortit, en 1791, environ 500,000 cantaros d'eau-de-vie, qui donnerent un produit de plus de trois millions de livres tournois. Le prix en est ordinairement de 20 à 25 réaux de vellon (5 à 6 livres 10 sous tournois) le cantaro, qui équivaut à dix pintes et demi mesure de Paris.

Les manufactures de soieries sont encore plus importantes que les fabriques d'eau-de-vie ; elles sont très-multipliées dans le royaume de Valence : il a été parlé déjà de celles de la ville de ce nom, qui occupent plus de trois mille six cents métiers d'étoffes de soie, de bas, de galons et de rubans de soie, et où l'on fabrique aussi beaucoup de petits objets de passementerie ; comme *retz*, *redezillas*, mouchoirs, ceintures de soie, etc. On compte encore deux cent quarante-deux métiers d'étoffes de soie, répandus dans divers autres lieux de cette province. Ces métiers consomment tous les ans un million de livres de soie, et occupent vingt-huit mille personnes, dont vingt-deux mille dans la seule ville de Valence.

On tord la soie en différents endroits du royaume de Valence : des machines et moulins sont établis pour cela à Gandia, à San-Felipe, à Carcajente, à Orihuela, à Valence ; l'établissement de ce genre le plus important est à Milanesa, près de cette derniere ville ; néanmoins ces machines ne peuvent fournir au besoin des manufactures du pays ; on envoie une partie de la

soie à Priego et à Tolede d'Andalousie, d'où on la rapporte dans le royaume de Valence pour y être mise en œuvre.

Commerce. Le commerce du royaume de Valence après avoir été très-florissant, fut presque anéanti par les guerres civiles: il avoit cependant repris depuis quelque temps son ancienne activité; mais la fermeture des ports du continent aux Anglais a dû nécessairement lui être préjudiciable: car indépendamment de l'intérieur de l'Espagne, il s'étendoit au Portugal, en Hollande, en France, en Angleterre et dans les colonies espagnoles de l'Amérique.

Le commerce actif de cette province comprend l'exportation des productions de son sol et celle des ouvrages de ses manufactures.

Les étoffes de soie qu'on y fabrique se consomment en partie dans le pays; mais la plus grande partie passe à Madrid, dans quelques provinces de l'Espagne; le surplus s'exportoit en Portugal et dans l'Amérique espagnole.

Les draps fins ne sortent presque point de la province; une patrie des gros draps s'y consomment aussi, tandis que l'autre partie étoit envoyée en Amérique pour l'habillement des troupes.

La faïence d'Onda et celle de Manisez restent dans le pays; celle d'Alcoy est envoyée en Catalogne, en Aragon, dans le royaume de Murcie, en Castille: c'est presque la seule dont on se sert à Madrid.

Le papier sert à la consommation du pays; mais la plus grande partie passe dans la Nouvelle-Castille, dans le royaume de Murcie, et à Cadix, où on l'embarquoit pour l'Amérique.

Les carreaux de faïence *azulejos* ou *malons* sont employés dans le pays, mais c'est la plus petite partie; il en passe beaucoup dans l'intérieur de l'Espagne, ainsi qu'à Cadix, d'où on les faisoit passer dans l'Amérique espagnole et à Marseille: de cette ville ils passoient en Afrique.

Le savon, les rênes des chevaux, les toileries, les galons, dentelles et crépines d'or et d'argent, ne sortent point de la province.

Les clous, et fil de laiton, et les aiguilles passent dans différentes provinces de l'Espagne.

Le spart ouvré, converti en cordes, en paillassons, en nattes, en tapis, se consomme en partie dans le pays, et en partie dans la Catalogne et dans la Nouvelle-Castille. On en exportoit autrefois une grande quantité écru dans différents ports français de la Méditerranée, sur-tout à Marseille; la sortie en a été prohibée en 1783; on accorde quelquefois à des particuliers des permissions d'en exporter des quantités déterminées; mais il faut qu'il soit ouvré. Le motif de cette condition est juste: il en résulte une occupation de plus pour le peuple, une nouvelle branche d'industrie, et un numéraire de plus dans la province. Le spart ainsi travaillé passe sur les côtes de la Provence.

Une partie des oranges, des citrons et des autres fruits, se consomme dans le pays; le surplus passe dans la Nouvelle-Castille, sur-tout à Madrid.

Les palmes sont envoyées dans toute l'Espagne et en Italie: c'est un objet assez important.

On exporte de la laine par Alicante; mais elle n'est point du royaume de Valence; elle y vient des provinces voisines.

On seche, année commune, 40,000 quintaux de raisins; il s'en consomme environ 2000 quintaux dans la province; on en exporte à peu près 4000 en Catalogne et en Castille, 6000 en France, et le surplus passoit en Angleterre. Cette exportation produisoit 1,140,000 réaux de vellon (285,000 liv. tournois).

On recueille à peu près 4500 quintaux d'amandes; il s'en consomme environ 500 dans la province même; il s'en exporte environ 1000 quintaux en Catalogne et en Castille, et 3000 à Marseille et en Hollande. Leur prix ordinaire étant de 210 réaux de vellon le quintal (52 liv. 10 sous tournois), l'exportation dans l'intérieur donne 210,000 réaux de vellon (52,500 liv. tournois), et celle au-dehors 630,000 réaux de vellon (157,500 liv. tournois.)

La barille, la soude, l'agua-azul, et le salicor s'exportoient en France, en Angleterre, à Gênes, à Venise. Il sortoit, année

commune, 100,000 quintaux de barille, 25,000 de soude, et 4000 d'agua-azul. Le seul port d'Alicante exportoit 150,000 quintaux de barille; mais une grande partie vient du royaume de Murcie. Ces objets donnent un produit de 5,000,000 de réaux (1,250,000 liv. tournois) pour la barille; 1,000,000 de réaux (250,000 liv. tournois) pour la soude; et 96,000 réaux (24,000 liv. tournois) pour l'agua-azul.

On fait sécher environ 28,000 quintaux de figues; il s'en consomme à peu près 8000 quintaux dans le pays; les autres 20,000 passent, 4000 dans les Castilles et en Catalogne, et 16,000 s'envoyoient en Angleterre et en Hollande. Il en résultoit un produit de 640,000 réaux de vellon (160,000 liv. tournois.)

Les dattes passoient en France, en Angleterre, en Hollande, et dans le nord de l'Europe. C'est un objet, en y comprenant le commerce des palmes, de 600,000 réaux (150,000 livres tournois).

On recueille, année commune, environ 3,500,000 cantaros de vin. Cette quantité suffiroit à la consommation de la province, et fourniroit encore une branche considérable d'exportation; mais on en convertit une si grande quantité en eau-de-vie, qu'il n'en reste point assez pour l'usage des habitants; on est obligé d'en importer de l'Aragon. Cependant on en exportoit encore environ 1,200,000 cantaros, qui alloient à Cadix pour passer dans l'Amérique espagnole, ainsi qu'en France, à Cette, à Bordeaux, à Rouen, au Hâvre-de-Grâce, et en Angleterre; il en résultoit un produit de 9,120,000 réaux de vellon (2,280,000 l. tournois). Les vins de Murviédro étoient préférés pour l'exportation en France parcequ'ils sont très-épais et très-foncés. Les vins de liqueur d'Alicante passoient en France, en Angleterre, et dans le nord de l'Europe; il en sortoit tous les ans pour environ 800,000 réaux de vellon (200,000 liv. tournois.)

La plus grande partie de l'eau-de-vie qui se fabrique dans le royaume de Valence passoit en Angleterre et en Hollande; on y préfere cependant celle de France, qui est moins âcre, plus moelleuse et plus agréable. Il en sortit en 1791 cinq cent mille

cantaros, qui donnerent un produit de plus de 12,000,000 de réaux (3,000,000 de liv. tournois.)

On recueille, année commune, 120,000 charges de riz; 40,000 charges se consomment dans le pays; les autres 80,000 charges passent dans les deux Castilles, dans la Manche, en Aragon, en Andalousie, en Cataloge, et dans l'île de Mayorque : c'est un objet de 12,800,000 réaux de vellon (3,200,000 liv. tournois).

Il ne se fait aucune exportation du chanvre dans l'étranger. Le tiers de la quantité qu'on en recueille sert à la consommation du pays; les autres deux tiers, qui font, année commune, environ 50,000 quintaux, passent dans l'intérieur de l'Espagne, et sont consommés dans les arsenaux de la marine du roi; ils donnent un produit de 9,000,000 de réaux de vellon (2,250,000 liv. tournois).

On a mis beaucoup d'entraves à l'exportation de la soie; elle n'est permise que six mois après la récolte; si dans ce terme les fabricants nationaux en ont besoin, ils ont le droit de la prendre chez les négociants qui l'ont achetée, en leur remboursant le prix d'achat, avec l'intérêt à six pour cent. Il en résulte que les négociants, incertains s'il leur sera permis d'exporter la soie qu'ils avoient achetée, ne se chargent plus d'aucune commission de l'étranger, et que cette branche d'exportation est tombée. On a chargé encore la soie d'un droit de sortie du royaume, qui est de 9 réaux de vellon et un quartillo (2 liv. 6 sous 3 deniers tournois) par livre de 12 onces valenciennes; ce qui fait près du cinquieme de sa valeur : c'est un nouvel obstacle à l'exportation. Il en passoit en Portugal une très-petite quantité tordue et teinte.

On fait ordinairement 1,500,000 livres de soie tous les ans; il s'en consomme 1,100,000 liv. dans la province; il s'en exporte 400,000 livres, qui vont à Talavera de la Reyna, à Requeña, à Tolede, à Grenade, à Séville, à Priego, et en Catalogne. Il en résulte un produit de 20,000,000 réaux (5,000,000 de livres

tournois. Une partie de cette soie est tordue et teinte; elle coûte :

La soie écrue	50 réaux;	12 liv.	10 s. t.
Pour la tordre	8	2	
Teintures en couleurs communes	3		15
	61	15	5

On recueille environ 200 quintaux de kermès; il en reste à peu près 20 quintaux dans le pays; il en passe 40 quintaux dans les autres provinces de l'Espagne où il y a des manufactures; et 140 quintaux en France. Cette exportation produit 900,000 réaux (225,000 liv. tournois).

Six mille tonneaux de sel passoient en Angleterre, en Hollande et dans le nord; ils produisoient 888,000 réaux de vellon (222,000 liv. tournois).

TABLEAU DU COMMERCE ACTIF DU ROYAUME DE VALENCE.

EXPORTATION AU DEHORS DE L'ESPAGNE.

OBJETS DE COMMERCE.	LEURS QUANTITÉS.	LEUR VALEUR réaux de vellon.	LEUR VALEUR livres tournois.
Vin	1200000 cantaros.	9120000	2280000
Vin d'Alicante.	. . . .	800000	200000
Raisins secs	34000 quintaux.	1020000	255000
Figues seches	16000 quint.	512000	128000
Amandes	3000 quint.	630000	157500
Dattes et Palmes. . . .	. . . . . .	600000	150000
Barille.	100000 quint.	1524000	381000
Soude.	25000 quint.		
Agua-azul	4000 quint.		
Kermès	140 quint.	700000	175000
Sel.	6000 tonn.	888000	222000
Eau-de-vie	500000 cantaros.	12000000	3000000
TOTAL.		27794000	6948500

EXPORTATION DANS L'INTÉRIEUR DE L'ESPAGNE.

OBJETS DE COMMERCE.	LEURS QUANTITÉS.	LEUR VALEUR réaux de vellon.	LEUR VALEUR livres tournois.
Raisins secs	4000 quintaux.	120000	30000
Amandes.	1000 quintaux.	210000	52500
Huile	83000 arrobes.	3900000	975000
Riz	80000 charges.	12800000	3200000
Chanvre.	50000 quintaux.	9000000	2250000
Soie.	400000 livres.	20000000	5000000
Figues seches	4000 quintaux.	128000	32000
Kermès	40 quintaux.	200000	50000
	TOTAL.	46358000	11589500
	Commerce extérieur. . . .	27794000	6948500
	Commerce intérieur. . . .	46358000	11589500
	TOTAL GÉNÉRAL. . . .	74152000	18538000

Si l'on joint à cette somme le produit des manufactures et de l'exportation du spart, des fruits, sur lesquels je n'ai point de données, on trouvera une somme très-considérable. L'article seul des soieries va fort loin; on met en œuvre environ 11 cents milliers de soie; le produit de 2 cents milliers reste dans le pays; il en sort les marchandises résultantes de l'emploi de 9 cents milliers; cette quantité de soie vaut 54,000,000 réaux de vellon (13,500,000 liv. tournois); savoir 45,000,000 de réaux (11,250,000 liv.) pour le prix de la soie écrue, 7,200,000 réaux (1,800,000 liv.) pour la tordre, et 2,700,000 réaux (675,000 liv.) pour la teinture en couleurs communes. J'ai entendu porter à 180,000,000 de réaux (45,000,000 de liv. tournois) la somme totale de ce commerce actif, et il paroît que cette évaluation n'est point exagérée : il y en a qui la portent à 240,000,000 réaux (60,000,000 liv. tournois); c'est peut-être un peu trop.

Le royaume de Valence a aussi un commerce passif, mais beaucoup inférieur au commerce actif de cette province. Il reçoit du vin de l'Aragon et de la Catalogne; des lainages, des

draps fins, des bijouteries, quelques soieries, des modes, et du blé de la France, des quincailleries de la France et de l'Angleterre; des épiceries de la Hollande et de la France; des toileries de la France, de la Silésie et de la Suisse; des odeurs, des parfums, des pommades de la France; du beurre salé de la Hollande; de la morue et des harengs de l'Angleterre et de la Hollande.

Cette province fait ce commerce sans aucun port; elle n'a que quelques rades, dont une seule est bonne : sa côte est très-dangereuse, sur-tout lorsque les vents d'est soufflent avec violence. Ce commerce se fait par Alicante, Cullera, le Grao, Santa-Pola, Gandia, Denia et Vinaroz.

Alicante a une bonne rade, très-sûre, où les gros vaisseaux peuvent arriver facilement : on exporte des fruits secs, de la barille, de la soude, du vin, des laines; celles-ci ne sont point du royaume de Valence. Elle reçoit des toileries de la Suisse et de la Silésie, des épiceries de la Hollande et de la France, des quincailleries de l'Angleterre et de la France; des camelots, des lainages, des draps fins, des bijouteries, des toileries de la France. C'est la principale place de commerce du royaume de Valence, et la résidence des consuls des autres nations. Il s'y fait beaucoup d'affaires; et avant la guerre contre l'Angleterre, on y voyoit presque toute l'année flotter les pavillons de toutes les nations de l'Europe.

Cullera n'a qu'une mauvaise rade, où il y a peu d'importation; son exportation se borne presque au riz, qui est destiné pour l'île de Mayorque et pour l'Andalousie.

Le Grao n'a ni rade ni port; c'est une simple plage, où les embarcations se font en pleine mer, et d'une maniere fort incommode. On avoit commencé en 1792 à construire une place de débarquement, pour laquelle les négocians s'étoient cotisés; la banque de S. Charles avoit fait une avance de 5 millions de réaux (1,250,000 liv. tournois), et le gouvernement avoit également fourni des fonds; mais un an après, les travaux se ralentirent ou même cesserent, et les gros temps ont tellement en-

dommagé les ouvrages, que le succès de l'entreprise est devenu un problême. Le commerce actif et passif du Grao se fait presque tout avec la France; on y importe des toileries, des lainages, des quincailleries, des bijouteries, des épiceries, des grains. On y exporte, en vins, fruits secs, barille, soude, à peu près la valeur de la moitié des importations; on y exporte aussi des eaux-de-vie pour la Hollande et pour le nord de l'Europe. La valeur de l'exportation qui s'y fit en 1773 fut de 12 millions de réaux de vellon (3 millions de liv. tournois).

Santa-Pola est un petit port de refuge, qui ne fait aucun commerce.

Gandia, Denia, Vinaroz n'ont que des plages, sans port, ni rades. L'importation y étoit assez considérable, mais elle a cessé depuis quelques années, leurs douanes ayant été supprimées : on y exporte actuellement des eaux-de-vie et quelques petits objets peu importants.

Chemins, auberges, charrois. Il n'y a point de province en Espagne, après les trois cantons de la Biscaye, dont les chemins soient aussi beaux que ceux du royaume de Valence. On a vu la description de la route qui conduit du port d'Almanza à la capitale de cette province dans une étendue de treize lieues un quart; elle se prolonge depuis Valence jusqu'à Castellon de la Plana dans un espace de dix lieues et demie, et partout les campagnes riches qu'elle traverse contribuent à l'embellir.

Les chemins de l'intérieur sont beaucoup moins beaux. Plusieurs d'entr'eux ne sont point cependant absolument mauvais : celui qui conduit de Valence à Manisez, celui qui va de cette même ville au Grao, celui qui mene d'Orihuela à Fuente de la Higuera, à quelques intervalles près, celui qui va d'Alcala de Gisvert à Vinaroz, une grande partie de celui qui conduit de Valence en Aragon, sont assez bons; celui de Valence à Liria, à Andilla, à Xerica, à Segorbe, quoique le plus souvent sur des montagnes, n'est point mauvais.

On a fait de beaux chemins dans cette province; mais on n'y a point assez construit de ponts : on passe plusieurs petites ri-

vieres, plusieurs ravins, qui deviennent des torrents impétueux dans les temps de pluies, sur lesquels il n'y a point de ponts; il n'y en a point sur la riviere d'Elda, qu'on passe trois fois dans la route d'Orihuela à Valence; il n'y en a point sur la riviere de Canales, route de Valence à Segorbe; il n'y en a point sur la riviere de Servol, ni sur le Llombay, ni sur le Jucar, route de Madrid à Valence; il seroit, il est vrai, difficile d'en construire un sur le Jucar: ce fleuve déborde quelquefois au point d'occuper une demi-lieue de terrain.

Un usage qu'on tolere peut-être mal à propos, contribue beaucoup à la dégradation des chemins du royaume de Valence, principalement ceux de traverse. Des individus parcourent continuellement ces chemins pour y ramasser les excréments des animaux, afin de les convertir en fumier; ils enlevent en même temps des couches légeres de terre, qu'ils croient imprégnées des sels propres à féconder le sol qu'ils cultivent: il en résulte que les chemins deviennent inégaux, qu'il s'y forme de excavations, et qu'ils deviennent de jour en jour plus mauvais.

La grande route qui traverse le royaume de Valence depuis le port d'Almanza jusqu'aux frontieres de la Catalogne, est remplie d'auberges. La ville de Valence en a plusieurs, parmi lesquelles celles du Lion d'Or et des Quatre-Nations sont assez bonnes. Les autres auberges de cette route portent souvent le nom de *venta*; mais on y trouve presque partout les provisions nécessaires, et on y est bien. La venta de Alcudieta et la venta del Rey sont bonnes et très-propres: on est bien aussi à Murviédro, à Vinaroz, encore mieux à Castellon de la Plana; mais on est fort mal Alcala de Gisvert et à Benicasi.

On n'est point aussi bien dans les auberges qui se trouvent sur les chemins de traverse; elles y sont multipliées et généralement mauvaises: on n'y manque cependant pas de provisions; elles abondent presque par-tout. La venta de Fuente de la Higuera est assez bonne: on y trouve tout. Elche, quoique ville assez grande et assez peuplée, n'en a que de mauvaises; Orihuela, ville épiscopale, d'une population considérable, n'a pas

une seule auberge : les *posadas* de cette ville sont même médiocres ; mais on trouve des auberges très-bonnes à Alicante ; elles valent même mieux que celles de Valence. Les prix sont modérés partout : dans les grandes auberges on paie 2 piécettes (2 liv. tournois) par repas, à table d'hôte.

Le royaume de Valence le dispute presque à la Catalogne pour la beauté et la bonté de ses charrois : les carrosses et les calèches y sont très-multipliés, et ils ont de beaux attelages ; les charrettes y sont grandes, bien conditionnées, et également bien attelées. Tout y est traîné par des mules ; on se sert cependant quelquefois d'ânes, mais pour des objets peu importants. Des chariots couverts partent régulierement une ou deux fois la semaine de Valence, d'Alicante, et d'Orihuela, pour Madrid : ils sont chargés de provisions pour cette ville. Il y en a aussi qui sont destinés à recevoir les voyageurs auxquels leur fortune ne permet point de prendre des voitures plus commodes. Il part aussi de Valence, à des époques réglées, des chariots couverts qui vont à Barcelone ; ils servent à transporter des marchandises et des voyageurs : ceux-ci appartiennent à des Catalans.

Histoire naturelle. L'histoire naturelle du royaume de Valence n'est point encore bien connue. Au premier aspect elle ne paroît pas très-intéressante. Le regne animal n'y présente aucun objet qui mérite attention. Il n'y a pas de mines en exploitation, excepté quelques-unes de fer.

Parmi les animaux de cette province, on ne peut particulièrement citer que le *kermès* ou *gall-insecte*, ver qu'on recueille sur l'arbre appelé *quercus-coccifera*, et qui donne la couleur incarnat : on le trouve sur les montagnes voisines d'Alicante ; il en a déjà été parlé en traitant de l'agriculture du royaume de Valence.

Le regne végétal y est très-riche et très-important : l'abbé *Cavanilles*, botaniste connu par ses nombreux travaux s'est occupé à décrire les plantes rares et les fleurs que l'on trouve dans le Valence, et principalement sur les montagnes de

Mariola, de *Pena-Golaza*, de *Mongo*, et d'*Aytana*. On en a publié une flore qui renferme une grande variété de genre et d'espece.

Le regne minéral présente quelques objets qui peuvent fixer l'attention des naturalistes. On peut citer les suivants comme les plus importants.

Une mine de *cuivre* en feuilles d'ardoise, pleine de mica blanc et roux, près de la chartreuse de Val-de-Christo.

Des mines de *fer* entre Biar et Villena, au sud-est de Biar, près de Fredas et la Pobla, près de Forcal, de Castelfort, dans la Sierra d'Espadan, près de Canaret, Antilla, Ayodar et entre Rotava et Marchuquera.

Des *hématites* sur la Sierra Gitana, à quatre lieues d'Alicante.

Des veines de *cinabre* entre des rochers calcaires sur la montagne d'Alcoray, à deux lieues d'Alicante, et sur les montagnes qui sont entre Valence et San-Felipe.

Une mine de *mercure-vierge* parmi des rochers calcaires, dans une terre dure, blanche et calcaire, au pied d'une montagne escarpée, près de San-Félipe. Abandonnée depuis très-long-temps, elle a été exploitée de nouveau en 1793 : elle a produit sur un quintal de minéral 15 livres de mercure, 21 livres de cuivre, 18 de soufre et d'arsenic, et 1 cent-vingt-huitieme d'argent. Mais on l'a, dit-on, abandonnée.

Une autre mine de *mercure-vierge* par gouttes séparées, mais très-abondantes, parsemées dans une couche argilleuse et cendrée qui traverse, à deux pieds de profondeur, la ville de Valence de l'est à l'ouest ; elle passe sous la maison du marquis de Dos Aguas, dans la place de Villarasa, où l'on creusa un puits vers le milieu du XVIIIe siecle pour se convaincre de son existence.

Une mine de *cobalt*, près d'Ayodar ; mais on l'a laissé dépérir.

Une mine d'*alun*, près de Castel-Favi.

De l'*ocre*, entre Villena et Biar, au sud-est de ce dernier.

De l'*ambre* en petite quantité, dans la montagne d'Alcaray à quinze pieds de profondeur.

De petits *cristaux-colorés*, à deux pointes très-régulieres en forme de diamants, au pied et à l'est d'une haute montagne, à deux lieues sud-ouest d'Alicante. Il y en a de blancs, de rouges, de jaunes; les rouges et les jaunes sont des jacinthes.

Des morceaux de *madrepores* minéralisés avec du fer, sur la montagne d'Alcoray, et sur une montagne escarpée, voisine de San-Felipe, au-dessus de la mine de mercure-vierge dont il a été déjà parlé.

Divers *corps marins pétrifiés*, au-dessus de la même mine de mercure-vierge.

Des *fossiles* assez singuliers sur la montagne d'Alcoray.

Des *coquilles* à demi pétrifiées, au haut du rocher sur lequel le château d'Alicante est construit.

Des *huîtres* et autres *coquilles bivalves fossiles* sur la Sierra Gitana et sur la montagne de S. Julien; celles-ci sont recouvertes d'une couche de gypse chargé de fragments d'ardoise.

Divers autres *corps marins pétrifiés*, comme huîtres à charnieres, moules, tellines, buccins, oursins, aux environs d'Alicante : les uns sont dans une roche de chaux, les autres dans des bancs de pierre calcaire, mêlés de sable fin, les autres dans des bancs de pierres arrondies sur des couches de marne jaune, rouge, et grise.

Des *coquillages terrestres à spire*, dans une crypte de la montagne de Tufal.

De la *craie* en abondance, à Picacente, à deux lieues de Valence.

Du *gypse coloré* imitant le cinabre sur la montagne d'Alcoray, à deux lieues d'Alicante.

Une belle carriere de beau *gypse rouge* à veines blanches, au pied de la montagne de Tufal, à quelques lieues de Valence, ainsi que sur la montagne d'Alcoray.

Des bancs de *gypse* de diverses couleurs, aux environs d'Alicante, au-dessous des bancs de pierres arrondies, dans les-

quels on a trouvé, dit-on, des corps marins fossiles : il y en a de gris, de jaune, de rouge, de noir, de couleur de marron, et de couleur de rose.

Beaucoup de *silex*, à mi-côte de montagnes calcaires, entre Ibi et Biar ; on en fait des pierres à fusil.

La montagne sur laquelle le château d'Alicante est construit présente quelques particularités. Outre les coquilles fossiles qu'on aperçoit sur sa partie la plus élevée, et dont il a été déjà parlé, on trouve sur sa partie orientale des fragments d'*agathe*, enclavés dans des rocs calcaires, et du *silex rouge*, ondé, et à sa partie occidentale, en descendant vers la ville, de *faux asbeste*, et un peu plus bas des bancs de *tripoli*.

A une demi-lieue nord-est de la même ville, quelques champs sont parsemés d'une grande quantité de ces pierres qu'on appelle souvent *pierres lenticulaires*, et qui sont de vraies *pierres numismales porpites* ; les gens du pays les appellent *monnoie de sorcier*.

Le royaume de Valence renferme des carrieres de *marbre* de la plus grande beauté. Il y en a, 1° à l'est de San-Felipe ; 2° à la Barcheta, près de cette ville ; 3° à Buscarrò, qui n'en est point éloigné ; 4° sur une montagne très-haute à trois lieues nord-est de la même ville ; 5° sur le mont Sagarra, près de Segorbe ; 6° à Ninerola, à deux lieues de Valence ; 7° sur une éminence à côté du village de Naguera, à trois lieues de la même ville. Le marbre de Ninerola est blanc ; on en a fait les statues et les bas reliefs de la façade de la maison de Dos Aguas à Valence. Celui qu'on trouve à trois lieues nord-est de San-Felipe forme la masse entiere de la montagne ; il est de quatre especes ; il y en a de blanc, de couleur de rose, de jaune, de jaune plus clair ou paille. Ceux du mont Sagarra furent fameux sous les Romains, qui en tirerent de très-beaux. Ceux de Naguera sont d'un rouge obcur, parsemés de veines capillaires d'un très-beau noir ; ils sont très-beaux, très-durs, et susceptibles d'un beau poli.

On trouve aussi de grosses veines d'*albâtre*, encaissées dans

des rochers blancs calcaires, entre Villena et Biar, au sud-est de celui-ci, et une grande quantité d'un superbe *albâtre blanc* à deux lieues d'Alicante, dans un crypte dont il va être parlé.

Cette province renfermé plusieurs *cryptes*; mais deux seulement méritent quelque attention; l'une est dans la montagne de Tufal, à quelques lieues de Valence, l'autre à deux lieues d'Alicante. La premiere est remarquable sur-tout par sa grande étendue; elle renferme beaucoup de coquillages terrestres à spire. La derniere est remplie de belles stalactites blanches, qui sont formées par les gouttes d'eau qui filtrent à travers des pierres et des terres calcaires : on trouve dans celle-ci de l'albâtre de la plus grande beauté.

La Sierra Gitana, située à quatre lieues d'Alicante, mérite une attention particuliere. Elle forme une chaîne élevée de rocs calcaires, dont le fond varie; dans quelques endroits il est d'une terre calcaire saturée de vitriol, dans quelques autres, d'un marbre métallique, et dans d'autres, d'une terre pesante avec du gypse. Cette montagne est sujette à de fréquents tremblements de terre.

On trouve plusieurs marais salants dans le royaume de Valence: il y en a près d'Elche, près d'Alicante, et près de Villena; le premier est assez considérable; le second, appelé *de la Mata*, est presque au bord de la mer, avec laquelle il n'a cependant aucune communication; le dernier a deux lieues de circuit. On en tire beaucoup de sel par évaporation : on laisse évaporer l'eau au soleil, le sel se cristallise, on le ramasse, et on en fait des monceaux énormes. Le marais qui est près d'Alicante est celui qui en fournit le plus.

On y trouve également du *sel gemme*. Un coteau isolé qui est à quatre lieues du marais salant de Villena, n'est qu'un rocher de sel gemme, couvert d'une couche de gypse de différentes couleurs. On trouve encore une belle saline sur la chaîne de montagnes qui confinent avec l'Aragon, vers la Sierra de la Vellida et la Sierra del Cubilla, entre les sources des deux petites rivieres qui passent à Andilla et à Bexis.

Il naît au bas de la montagne sur laquelle le monastere de la

Esperanza est situé, près de Segorbe, une fontaine à l'eau de laquelle on attribue une vertu pétrifiante : il en a été déjà parlé.

Les *eaux minérales* ne sont pas très-multipliées dans le royaume de Valence ; je n'y connois que trois sources froides et deux sources thermales. Les trois premieres sont près de Navajas, à Villa-Vieja près de Nules, et à Sacatoba dans le territoire de Buñol : celle-ci est appelée *fontaine de San-Vicente*. Les deux sources chaudes sont à peu de distance d'Alicante ; l'une appelée *Fuente-Caliente*, est à deux lieues sud-ouest de cette ville, au pied et à l'est d'une haute montagne de pierre à chaux ; l'autre est à quatre lieues de cette même ville, dans le territoire de Buzot, au pied de la Sierra Gitana ; celle-ci a des bains ; elle fait monter le thermometre de Farenheit au 104e degré. On prétend, sans aucune preuve, qu'elles contiennent du fer et du sel de Glauber. Aucune de ces eaux n'a jamais été soumise à une bonne analyse.

Sciences et Arts. Les savants qu'a produits le royaume de Valence ne durent pendant long-temps leurs succès qu'à eux-mêmes ; ils ne trouverent dans leur patrie aucun établissement consacré à la culture des sciences ; ils n'eurent que des écoles, souvent languissantes, les unes épiscopales, les autres monastiques, où l'on n'enseignoit que la théologie scholastique, la philosophie d'Aristote, et quelquefois le droit canon.

Ce ne fut que dans le XVe siecle qu'on commença à y établir des universités. S. Vincent Ferrier jeta les fondements de celle de Valence, en 1411, et le roi Ferdinand V lui donna la sanction royale en 1449. Orihuela eut bientôt après une seconde université, et François Borgia en fonda une à Gandia en 1549.

On enseignoit dans ces trois universités la théologie, le droit canon, le droit civil, la médecine, et la philosophie. On y comptoit un grand nombre de professeurs ; celle de Gandia, qui étoit la moins considérable, en avoit dix-huit, quatre pour la théologie, deux pour le droit canon, cinq pour le droit civil, quatre pour la médecine, et trois pour la philosophie.

L'instruction étoit cependant incomplette et insuffisante dans chacune de ces trois universités; leurs professeurs étoient mal payés, souvent mal choisis; leurs écoles avoient les vices de celles des autres universités de l'Espagne: on n'y enseignoit que la théologie scholastique, la médecine galénique, la philosophie péripatéticienne: on y perdoit le temps à disputer sur des riens; les subtilités, le verbiage, et le sophisme y prenoient la place de l'érudition, de l'éloquence et de la vérité.

On a reconnu enfin ces inconvénients. On a supprimé dans le XVIII[e] siecle l'université de Gandia; on a laissé subsister les écoles de celle d'Orihuela dans leur ancienne forme, mais on en a entierement supprimé la faculté de médecine. Le gouvernement a porté principalement son attention sur l'université de Valence, dont on a augmenté les revenus: on y a fait plusieurs établissements utiles, on lui a donné une nouvelle forme d'administration intérieure, et l'on a créé de nouvelles chaires. Ces changements ont été faits en 1786 par Charles III. Nous croyons d'autant plus important de faire connoître l'état actuel de cette université, qu'elle est pour ainsi dire la seule en Espagne dont la forme puisse devenir utile aux progrès des sciences.

L'université de Valence a aujourd'hui cinquante-huit professeurs, deux pour la grammaire latine, un pour la poésie et l'art oratoire, deux pour la langue grecque, un pour la langue hébraïque, six pour la philosophie, deux pour les mathématiques, un pour la mécanique et la physique expérimentale, un pour l'astronomie, onze pour la médecine, sept pour le droit civil, cinq pour le droit canonique, un pour la discipline ecclésiastique, et dix-huit pour la théologie. Ils sont tous perpétuels, à l'exception de trois professeurs de philosophie, de cinq de médecine, de deux de droit civil, d'un de droit canonique, et de sept de théologie, qui sont comme les substitués ou suppléants des autres: leurs fonctions constituent une espèce de noviciat, où ils peuvent perfectionner leurs connoissances et se mettre en état de remplir dans la suite des places de professeurs perpétuels. Toutes ces chaires se donnent au concours.

La forme des leçons de ces professeurs et les matieres qu'ils doivent enseigner ont été fixées par un reglement émané de l'autorité royale.

Le cours de philosophie doit durer trois ans. Les professeurs enseignent, la premiere année, la logique et l'ontologie; la seconde année, la métaphysique, la philosophie morale, et les éléments de mathématiques; et la troisième année, la physique: ils doivent suivre dans leurs leçons les *Institutions de philosophie* de *Jacquier*.

Le cours de médecine doit être de cinq ans. Il est rempli par onze professeurs, un pour la chimie et la botanique, un pour l'anatomie, trois pour la théorie de la médecine, un pour la médecine-pratique; ceux-ci sont tous perpétuels; un triennal pour la botanique, un autre triennal pour l'anatomie, et trois autres, également triennaux, pour la théorie de la médecine. Les écoliers doivent commencer leurs études par la botanique et la chimie, passer ensuite à la théorie de la médecine et à l'anatomie, et suivre enfin les leçons de médecine clinique.

Le professeur de chimie et de botanique doit enseigner la chimie pendant l'automne et l'hiver, deux fois par jour, et tous les jours une heure et demie chaque fois; le matin la chimie appliquée aux mines aux arts, et aux manufactures, d'après les principes de *Baumé*, et l'après-midi la chimie medicinale, d'après les préceptes de *Macquer*. Dans le printemps, il démontre, dans le jardin de botanique, les vertus des plantes, d'après *Murray*.

Les professeurs d'anatomie enseignent l'anatomie pendant toute l'année, sur des planches, sur des squelettes, sur des pieces anatomiques artificielles, et donnent, les jours de vacances seulement, trente leçons sur des cadavres, toujours d'après l'*anatomie d'Heister*.

Les professeurs de médecine théorique expliquent, chacun successivement, dans le cours de trois ans, la physiologie et la pathologie, d'après *Boërhaave*; la matiere médicale, d'après *Tessari*; les *Aphorismes* d'*Hippocrate* et de *Boërhaave*; la des-

cription des maladies, d'après les *Principia medicinæ* de *Home* : il leur est recommandé de se servir, dans leurs explications, des œuvres de *van Swieten* et d'autres bons auteurs, sur-tout d'auteurs nationaux.

Le professeur de médecine clinique doit donner ses leçons dans l'hôpital, matin et soir, et conduire ensuite ses éleves, dont le nombre se réduit à vingt, à la visite des malades : il doit faire des ouvertures de cadavres, il doit tenir un journal exact de ses observations. Cet article est très-bien conçu ; l'exécution doit en devenir de la plus grande utilité.

Un des professeurs de droit civil doit enseigner le droit naturel et le droit des gens, en prenant pour base de ses leçons les *Institutiones juris naturæ et gentium*, de *J. B. Almici*. Les autres doivent expliquer chacun successivement, dans l'espace de quatre ans, l'*Histoire de la jurisprudence romaine*, de *Ch. Ant. Martini;* les *Institutes* de *Justinien*, avec les commentaires de *Vinarius ;* le *Syntagma antiquitatum Romanarum* du même ; les *Pandectes*, d'après *Heineccius ;* et le Droit civil de la couronne de Castille, d'après *Asso y Manuel.*

Les leçons de droit canonique ont pour base les œuvres de *Lackics* et de *van Espen*: on supprime ce qui regarde les pays étrangers à l'Espagne ; on y ajoute les décrets du concile de Trente et le droit ecclésiastique propre à ce royaume, conformément aux décrets de ces conciles, aux concordats, et aux lois nationales.

Les professeurs de théologie doivent expliquer, un d'entre eux, *de Locis theologicis*, d'après *Juenia*, *Nina*, *Cano;* un autre l'*Histoire ecclésiastique*, d'après *Laurent Berti*; quatre autres le *Maître des sentences*, avec les commentaires d'*Estius;* trois autres la morale, d'après *Genetto* et les livres de *la Sapience*, et les deux autres *l'Ecriture sainte.*

Les leçons de discipline ecclésiastique ont pour base les *Antiquités chrétiennes* de *Selvagius*, celles de mathématiques, les œuvres de *La Caille* avec les notes de *Marie*, celles d'astronomie les œuvres du même *La Caille* ; celles-ci doivent rouler

sur la trigonométrie sphérique et l'astronomie géométrique : outre ces leçons, que le professeur doit donner dans les écoles, il doit encore se rendre deux fois la semaine pendant la nuit à l'observatoire, pour y expliquer l'usage des instruments, et y faire des observations d'astronomie en présence des éleves.

Les leçons de mécanique et de physique expérimentale doivent rouler sur la statique, l'hydrostatique, l'hydrodinamique, l'optique, la catoptrique, la dioptrique, et la perspective ; elles doivent être tous les jours de deux heures ; la premiere heure est destinée à des explications, la seconde à des expériences.

On excite l'émulation des maîtres par des récompenses. Les professeurs, outre leurs appointements, doivent jouir d'une pension de mille réaux de vellon (250 liv. tournois) après douze ans d'exercice, et du double après vingt ans. On a encore attribué des pensions de mille reaux à ceux des professeurs qui auront publié trois bonnes dissertations sur les matieres qu'ils enseignent, et de trois mille réaux à chacun des auteurs d'un ouvrage qui sera jugé digne d'être enseigné dans les écoles. On a pareillément fixé des prix en faveur des éleves.

Cette université a une bibliotheque, qu'elle doit à la générosité de l'*abbé Bayer*. Elle ne contient pas plus de 15 mille volumes, parmi lesquels on trouve les meilleurs ouvrages, principalement sur la médecine. Elle est dirigée par un bibliothécaire et deux sous-bibliothécaires, et ouverte au public tous les jours, excepté les fêtes, deux heures le matin et deux heures l'après-midi : elle est très-fréquentée.

Cet établissement est fort beau. Il réunit des maîtres dans tous les genres. L'instruction est facile et dégagée d'une partie des préjugés qui ont paralysé pendant long-temps les écoles de l'Espagne. On y a secoué le joug de la philosophie péripatéticienne ; on s'est rapproché de la forme employée dans les écoles des autres nations ; on y a réuni une école de médecine clinique, dont le plan est merveilleusement conçu. Il devroit en résulter les plus grands avantages ; mais il manque encore quelques ob-

jets nécessaires pour que l'enseignement puisse devenir entierement utile. On donne des cours de chimie, de botanique, de physique expérimentale, et d'astronomie, mais on n'a que très-peu de machines et d'instruments : on n'a point de laboratoire, point de jardin botanique, point d'observatoire, si ce n'est quelques pieces que l'on a consacrées aux observations astronomiques dans les bâtiments de l'université. Le roi a fixé les fonds pour la construction et l'acquisition de ces objets; mais la modicité de ces fonds ne permet pas d'espérer qu'on les possede bientôt.

Il paroît encore que les professeurs sont très-restreints dans le choix des livres d'après lesquels ils doivent donner leurs leçons : ils sont privés ainsi du secours de ceux qui pourroient contenir une doctrine plus claire, plus certaine, des vues nouvelles, des découvertes qui détruiroient les principes établis dans ceux qu'on leur a donnés pour guides. On a astreint, par exemple, le professeur de chimie à suivre *Baumé* pour la chimie appliquée aux arts, et *Macquer* pour la chimie appliquée à la médecine : la chimie s'est perfectionnée cependant depuis la publication des ouvrages de ces deux chimistes; elle s'est enrichie de beaucoup de découvertes modernes, et l'on suit aujourd'hui des principes différents de quelques-uns de ceux qu'ils contiennent. On a donné les œuvres de *Murray* pour guide au professeur de botanique, tandis qu'on ne lui indique aucun des livres qui contiennent les méthodes qui ont été le plus suivies jusqu'ici, ni ceux de *Tournefort*, ni ceux de *Linné*, ni ceux de *Jussieu*. On veut faire enseigner la physiologie et la pathologie de *Boërhaave*, qu'on a presque oubliées depuis long-temps. En déterminant les objets qui doivent faire la matiere des leçons du professeur de physique expérimentale, on lui a ôté la liberté de faire connoître les découvertes importantes et les belles expériences modernes sur l'air et le feu. Le génie ne veut point être gêné; en le contenant on le rétrécit, on l'empêche de prendre un élan qui peut seul accélérer les progrès des sciences.

On a aussi trop surchargé quelques professeurs : celui de

chimie doit donner des leçons et faire des opérations deux fois par jour; on lui a imposé une tâche que le chimiste le plus profond et le plus expérimenté ne sauroit remplir : quelques opérations exigent trois ou quatre jours de préparation; comment pourroit-il y suffire du matin au soir? aussi ses leçons ne peuvent être que superficielles et peu utiles. On surcharge également la mémoire des éleves, qui ne peut suffire à un travail aussi forcé. On n'a jamais donné sur cette science plus de trois leçons par semaine, et c'est tout ce que peuvent faire les plus grands chimistes. On a fait la même faute pour le cours de physique expérimentale et pour celui d'astronomie. Un autre inconvénient est la médiocrité des appointements des professeurs; les plus considérables sont de sept mille réaux de vellon (1750 liv. tournois). A ce prix on ne parviendra jamais à se procurer de bons maîtres. Il faut néanmoins convenir que cet établissement est encore dans son enfance : c'est déjà beaucoup d'avoir fait le premier pas; le temps fera voir les inconvénients, et le même zele qui a dirigé les premiers reglements s'empressera à corriger ce qu'ils peuvent avoir de défectueux.

On trouve encore dans le royaume de Valence des écoles monastiques, où l'on enseigne la philosophie et la théologie; mais leurs professeurs, absolument indépendants, suivent à leur gré la routine qu'ils ont puisée auprès de leurs maîtres, ou qu'ils ont trouvée déjà établie dans leurs cloîtres. Ces écoles ont ainsi les inconvénients des autres écoles de l'Espagne, et n'ont point les avantages de celles de l'université de Valence.

La bibliotheque de cette université n'est point la seule qui offre des ressources au public; la ville de Valence en a une autre bien plus considérable, celle de l'archevêché : il en a été parlé dans la description de cette ville.

Les arts ont été depuis long-temps en honneur à Valence : cette ville réunit aujourd'hui des académies, des écoles dans lesquelles on peut s'instruire et se perfectionner. Je ne pour-

rois que répéter ici ce que j'en ai dit dans la description de cette ville.

Le royaume de Valence est une des provinces de l'Espagne qui ont le plus fourni d'hommes distingués dans les sciences, la littérature et les arts. Il est inutile de répéter ici la longue liste de ceux que la seule ville de Valence a produits; il suffira d'y ajouter un tableau de ceux qui sont sortis de différents autres lieux de cette province.

Les Théologiens ont été les plus nombreux. Le seizieme siecle y vit naître *Jean Valcro*, de Segorbe, *Ferdinand de Loarez*, d'Alicante, *François Josser*, de Castellon de la Plana, *Christophe Moreno*, de Mojente, *Jean Mingues*, de Xativa; *Loazez* fut à la fois théologien profond et grand jurisconsulte. Le siecle suivant y produisit *François Guttieres* et *Jérôme Tamarit*, de Xativa, *Didas Mas* et *Jean-Gilles Trench*, de Villareal; *André Capero*, fameux prédicateur, dont les sermons furent imprimés en 1670, étoit de Castellon de la Plana; *Anastaze Vivez*, de Racamora, évêque de Segorbe, mort en 1674, et qui publia le *Synodus diœcesis Segorbiensis*, étoit d'Orihuela.

François Franco, médecin, connu dans le seizieme siecle par ses écrits sur l'usage médical de la glace et sur les maladies contagieuses, étoit de Xativa. Le dix-huitieme siecle y a vu paroître *Barthélemi Marti*, d'Oropesa, critique judicieux, plus connu sous le nom de *Dean Marti*, parce qu'il étoit doyen du chapitre d'Alicante, et *George Juan*, d'Elche, qui fut à la fois bon marin, géometre exact, astronome profond, et qui passa à l'équateur avec les membres de l'académie royale des sciences de Paris, pour y vérifier la vraie figure de la terre.

Les historiens du seizieme siecle, *François Diago* et *Martin de Viciana*, étoient, le premier de Vivel, le dernier de Buriana; celui-ci écrivit la chronique du royaume de Valence. Les historiens du siecle suivant, *Gaspard Garcia* et *François Martinez*, étoient d'Orihuela : le dernier donna l'histoire de sa

patrie. Le douzieme siecle avoit déjà vu naître à Alicante l'Arabe *Mahomet ben Abdellamen*, qui fut à la fois poëte et historien, et qui mourut à Tremen en 1213; il écrivit les annales de l'Espagne. Les poëtes *Vincent Gasco de Siurana*, *Antoine Ximen* et *Jacques Beltram* étoient nés, le premier à Alzira, dans le quatorzieme siecle, le second à Segorbe dans le quinzieme, le dernier à Xativa dans le seizieme. Le rhéteur *André Sampere* étoit né à Alcoy en 1499; et l'orateur *Damien Cavallas*, d'Orihuela, florissoit vers l'an 1530. Villareal vit naître, au commencement du seizieme siecle, *François-Jean Mas*, qui embrassa avec succès divers genres de littérature.

Parmi les artistes on doit citer *Gaspard San-Marti*, religieux grand-carme, né à Lucéna, sculpteur, mort en 1644, et *Ignace Vergara*, statuaire habile, né à Alendia de Calet, et mort en 1761. Un frere de celui-ci, *François Vergara*, s'est également distingué dans la peinture; *Vincent Victoria*, chanoine de San-Felipe, *Joseph Garzias*, et sur-tout *Joseph de Ribera*, plus connu sous le nom fameux de l'*Espagnolet*, né à Xativa et mort en 1656, avoient suivi avec succès le même genre dans le dix-septieme siecle.

Caractere, mœurs, usages, coutumes, costumes et langue. « Les Valenciens sont gais, ingénieux, appliqués aux lettres, » légers, adonnés aux danses, aux bals, à tous les exer» cices qui exigent de la légereté. . . . Quelques-uns parcou» rent l'Espagne et y gagnent leur vie en dansant» (1). Tel est le portrait qu'un Espagnol, *Murillo*, fait des Valenciens; il renferme en peu de mots le caractere de ces peuples. Ils sont également gais dans toute la province, également portés au plaisir, aimant les chants, la musique, la danse, réussissant facilement dans tous les exercices qui exigent la légereté du

(1) *Los Valencianos son gente jovial, alegre, ingeniosa, applicada à las letras, ligeros, dados à danzas, bayles y otras pruevas de ligereza; faciles..... Algunos andan por España gañando su vida danzando.....* MURILLO.

corps. Ils aiment le travail, ils s'y livrent à l'envi et sans relâche; mais ils ne laissent échapper aucune occasion de satisfaire leur goût pour le plaisir.

Le portrait que j'ai fait des mœurs de Valence est commun aux habitants de la province, en ayant égard aux différences relatives, à l'étendue des lieux, à l'état des individus et à la fortune des particuliers.

Les Valenciens ont la réputation d'être les premiers danseurs de l'Espagne, et c'est avec raison. On en voit tous les jours des troupes qui se répandent dans les différentes provinces de cette monarchie, qui exécutent des danses, des ballets, auxquels on accourt avec empressement, et qui reviennent ensuite dans leur patrie jouir de l'argent qu'ils doivent à leur agilité. Il y en a même qui sortent de l'Espagne et qui se répandent dans les royaumes étrangers.

Ils ont des danses qui leur sont particulieres; il y en a deux entr'autres, qu'ils exécutent en forme de ballet, dans lesquelles ils font voir principalement leur légereté et leur précision. Dans la premiere ils placent un grand nombre d'œufs à terre à des distances assez rapprochées; ils dansent autour; ils paroissent devoir à tous moments les fouler, les écraser sous leurs pieds; mais malgré la variété et la célérité des pas qu'ils exécutent ils ne les touchent jamais : dans l'autre, les danseurs sont munis chacun d'un petit bâton de la longueur d'environ deux pieds et demi; ils s'en servent pour frapper sur les bâtons les uns des autres; ils marquent ainsi toutes les mesures de la musique; ils ne cessent de frapper dans tous leurs mouvements, en avançant, en reculant, et dans toutes les positions possibles : ils ne manquent jamais la mesure; ils frappent tous dans le même moment; ils accélerent quelquefois leurs coups, ils les redoublent avec vivacité; mais ils reviennent toujours à la mesure, et leurs coups tombent avec un accord parfait.

Ils sont également exercés et adroits dans les équilibres; ils se réunissent quelquefois sur plusieurs rangs pour former une base sur laquelle se placent d'autres individus, sur ceux-ci

d'autres en moindre nombre, ainsi successivement les uns sur les autres jusqu'à ce que la masse se termine en pointe par deux et même un seul homme, tous deux dans des positions différentes, mais combinées avec autant de précision que de justesse pour garder un équilibre parfait ; cette masse, qui a l'air d'une tour ambulante, s'éleve quelquefois bien au-dessus des premiers étages des maisons. Ils portent leur agilité jusque dans le travail : l'homme des champs la bêche à la main, l'ouvrier dans son atelier ou dans sa boutique, sont constamment actifs.

On accuse les Valenciens d'avoir la même légereté dans l'esprit que dans le corps, d'être inconstants, peu susceptibles d'attachements durables. J'ai répondu déjà à cette imputation dans la description de la ville de Valence.

Ils sont généralement ingénieux et adroits : ils réussissent facilement à ce qu'ils entreprennent ; ils suivent avec succès la carriere des sciences, et leur province a fourni une foule de savants distingués dans plusieurs genres ; mais leur génie se tourne plus volontiers du côté des arts, dans lesquels ils réussissent. L'industrie du peuple s'y porte principalement sur l'agriculture. On a vu dans l'Itinéraire qu'il est difficile de porter plus loin la culture, la conduite des eaux et l'arrosage des terres.

Les Valenciens ont une facilité dans le caractere qui rend leur abord ouvert, facile, agréable, qui influe sur leurs liaisons, sur leurs affections, qui rend leur société douce et aimable ; mais, par une suite de cette même facilité, ils prennent des préventions défavorables aussi aisément qu'ils se livrent du premier abord ; ils retirent leur affection aussi aisément qu'ils l'accordent ; ils changent de liaisons avec la même facilité qu'ils les forment ; ils se dégoûtent des choses et des individus aussi promptement qu'ils se passionnent pour eux.

Le peuple est civilisé dans les villes ; celui des campagnes a des manieres assez douces et paroît assez tranquille ; mais il développe dans l'occasion une férocité dont on ne le croiroit point

capable. Ses querelles sont toujours suivies d'effusion de sang, et il faut peu de chose pour les provoquer. Le plaisir de la vengeance a un attrait invincible pour lui; le fusil, le poignard, le couteau, les instruments aratoires sont les armes dont il se sert pour l'assouvir; il se bat avec une rage qui tient de la barbarie. La perfidie qu'il met quelquefois dans sa vengeance le porte facilement à l'assassinat. Le royaume de Valence a été connu pendant long-temps pour être fertile en assassins à gages, qui, pour des sommes modiques, se chargeoient de la vengeance d'autrui. Il n'y en a plus aujourd'hui; mais les meurtres y sont encore fréquents: j'en ai vu commettre six à Valence dans cinq mois; une ville qui en est peu éloignée en a eu quatorze en dix-huit mois; un conseiller de la chambre criminelle de la royale audience m'a assuré que dans la province le nombre en alloit à peu près à un par jour. Aussi les prisons sont-elles toujours remplies; et quoiqu'il y en ait dix ou douze à Valence, elles sont souvent insuffisantes.

L'exemple de la capitale influe sur les villes du second ordre, où le luxe est également porté à un très-haut degré: le costume y est le même que dans le reste de l'Espagne; mais les grands chapeaux ronds et les manteaux y sont beaucoup moins fréquents. Le paysan de Valence est habillé comme celui de Murcie.

On aime beaucoup les fêtes d'église, on les célebre avec solennité, l'on peut même dire avec luxe. On aime aussi les processions: c'est la province d'Espagne où l'on en fait le plus, et où le mélange des choses profanes et les accessoires étrangers au culte les rendent plus ridicules qu'en aucun autre endroit de la chrétienté. Les prêtres et les moines ont dans Valence plus d'influence et de crédit que dans le reste de la monarchie espagnole; l'ordre de S. François sur-tout y jouit d'une grande prépondérance.

Quoique dans les villes tout le monde parle l'espagnol proprement dit (el castillano), le peuple de Valence a une langue qui lui est particuliere; on la nomme la *langue valencienne*.

C'est l'ancienne langue de *oc* (du Languedoc et de la Provence), que les Français porterent en Catalogne lorsqu'ils conquirent cette province; quatre cents ans après les Catalans et les Français, sous les drapeaux des rois d'Aragon, la porterent dans le royaume de Valence, où elle s'est mieux conservée qu'en Catalogne; elle y a presque encore son ancienne pureté : ses terminaisons, ses finales, sa prononciation, fort dures dans la bouche des Catalans, sont très-douces dans celle des Valenciens, et principalement des femmes; c'est presque la même langue que celle que l'on parle en Catalogne, mais les Valenciens la prononcent avec une délicatesse qui la rend plus douce et plus harmonieuse.

ESTREMADURE.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR CETTE PROVINCE.

L'Estremadure est une des grandes provinces de l'Espagne; elle seroit peut-être aussi l'une des plus fertiles, si elle ne se trouvoit pas la moins peuplée et la moins bien cultivée. Elle est enclavée entre le royaume de Léon, la Vieille et la Nouvelle-Castille, l'Andalousie, et le Portugal. Sa longueur est de 50 lieues du nord au sud; sa largeur est de 40 lieues de l'est à l'ouest. Elle a le royaume de Léon au nord et au nord-est, la Nouvelle-Castille à l'est, le royaume de Séville en Andalousie au sud et au sud-est, et les trois provinces d'Estrema-

dura, Beyra, et d'Entre-Tajo-et-Guadiana en Portugal à l'ouest.

Cette province mérita autrefois l'attention des Romains : la beauté de son climat, la fertilité de son sol la rendirent précieuse à leurs yeux; ils la regarderent comme une terre de promission. Les Maures eurent pour elle la même prédilection, et ces derniers, auxquels on a prodigué avec injustice le nom de Barbares, connurent ce qu'elle valoit, et accoururent en foule pour la peupler. Leur expulsion fut l'époque de l'abandon presque total de cette province; et depuis ce temps, elle est restée dans un état qui la rend presque nulle pour l'Espagne.

L'Estremadure contient 3 évêchés, *Badajoz*, *Plasencia*, et *Coria*; 3 chapitres de cathédrale dans ces mêmes villes, 30 commanderies des ordres militaires, 415 paroisses, 172 maisons religieuses, 31 hôpitaux, 2 hospices, 2 colléges pour l'instruction de la jeunesse, 7 cités, 228 petites villes, 94 villages, 1 grand gouvernement militaire, 11 gouvernements militaires particuliers; une intendance à Badajoz, et une royale audience à Cacerez. Les principales villes sont *Badajoz*, qui en est la capitale, *Plasencia*, *Coria*, *Mérida*, *Truxillò*, *Xeres de los Caballeros*, *Llerena*, *Almatana*, *Zafra*, *Cacerez*, *Albuquerque*, *Olivença*.

On y trouve deux grands fleuves susceptibles de navigation, *le Tage* et *le Guadiana*; 18 rivières,

savoir, *l'Alagon*, *le Cuyar*, *le Sabor*, *le Savar*, *l'Allegrette*, *l'Alamonte*, *le Guyar*, *la Navazo*, *la Naluenga*, *le Lentrin*, *le Rivillo*, *la Guadajira* ou *Guadajiera*, *la Caya*, *le Mùtachel*, *le Guadaranque*, *la Gevara*, *l'Albarragena* et *l'Albrilongo*. On y voit des montagnes très-élevées ; les unes sont des rameaux considérables de la *Sierra Constantina*, qui est au centre du royaume de Séville, qu'elle traverse par une direction du nord-est au sud, qui envoie aussi des rameaux dans le royaume de Cordoue, et qui se réunit, au nord, à la *Sierra Morena*, dont il sera parlé dans la description de la Manche. On y distingue aussi la *Sierra de Bejar* et la *Sierra de Guadalupe ;* celle-ci est remarquable par son élévation, sa grande étendue et le grand nombre de rameaux qu'elle envoie dans différentes parties de l'Estremadure.

Cette province a toujours fait partie du royaume de Léon ; elle fut enlevée aux Maures en même temps que ce royaume : réunie depuis à celui de Castille, elle le fut ensuite à la monarchie espagnole.

Route depuis les frontieres de la Nouvelle-Castille, *par* Talavera de la Reyna, *jusqu'aux* frontieres du Portugal, 38 lieues trois quarts. (V. l'Atlas, pl. 25 et 24.)

LA CALZADA DE OROPESA à	lieues.
Naval Moral, *village*.	4

	lieues
Espadañal, *village.*	1.
Almaraz, *ville.*	1.
Le Tage, *fleuve.* / Pont d'Almaraz.	¾
Venta Nueva.	1.
Casas del Puerto.	1.
Zarayeejo, *ville.* / Alamonte, *rivière et pont.*	2.
Puerto de Miravete, *quelques maisons.*	1 ½
Truxillo, *ville.*	2.
Puerto de Santa-Cruz.	3.
(Le Perates, *torrent* ou *ravin sans pont.*)	
Miojadas, *village.* / Le Burdalo, *riviere et pont.*	3.
Venta de la Aguia.	2.
San-Pedro, *village.*	3.
Truxillano, *village.*	2.
Mérida, *ville.*	1.
Badajoz, *ville* (1). / La Guadiana, *riviere et pont.*	9.
La Caya, *riviere.* / Frontiere du Portugal.	1 ½

Peu après être sorti de *Calzada de Oropesa*, derniere peuplade de la *Nouvelle-Castille*, on entre dans l'*Estremadure*, et le terrain qu'on va parcourir est souvent en friche, plus souvent converti

(1) Deux routes différentes, chacune de 9 lieues, conduisent de Mérida à Badajoz; elles seront décrites l'une et l'autre séparément.

en pâturages, quelquefois cultivé, mais ordinairement d'une maniere foible et languissante, généralement encore moins garni d'arbres que la Vieille-Castille, coupé fréquemment par des montagnes plus ou moins élevées.

On fait quatre lieues sans trouver aucune habitation. On passe alors à *Naval Moral*, village misérable; une heure après, à *Espadañal*, autre village aussi triste que le précédent. Au bout d'une heure et demie, on entre dans *Almaraz*, petite ville, dont la population arrive à peine à 1000 habitants; elle a une église paroissiale, dont le portail est orné de quatre colonnes doriques. A trois quarts de lieue de cette ville on passe *le Tage* sur un pont nommé d'*Almaraz*: il fut construit vers le milieu du XVI[e] siecle, temps où la monarchie espagnole étoit dans l'état le plus brillant. Il est d'une beauté et d'une solidité qui peuvent le faire comparer aux meilleurs ouvrages des Romains. Il est appuyé des deux côtés sur des rochers, et porté par des piliers énormes, qui sont comme des tours très-élevées. Celui du milieu est bâti également sur un rocher; il est plus élevé que les autres, et se termine sur les deux faces du pont par une grande saillie demi-circulaire, qui forme une espece de place. Ce pont est percé de deux arches d'une énorme grandeur; l'une, du côté du nord, sous laquelle la riviere passe ordinairement, a 69 pieds d'élévation, et 150 pieds d'ouverture; l'autre est élevée de 66 pieds, et son ouverture est

22.

de 119 pieds. Dans l'ensemble il a 25 pieds et demi de largeur, 580 de longueur, et 134 d'élévation. On y voit d'un côté les armes de la ville de Plasencia, de l'autre celles du roi; au-dessous est une inscription.

A une lieue du pont d'Almaraz, qui devroit plutôt se nommer de *Plasencia*, puisqu'on lit sur l'inscription que c'est cette ville qui le fit faire sous le regne de Charles-Quint, on trouve la *Venta Nueva*, et à une distance pareille, *las Casas del Puerto*, réunion de quelques maisons. On traverse ainsi les montagnes, et après deux lieues on arrive à *Xaraycejo* ou *Jaraycejo*, petite ville, très-ancienne, qui fut habitée autrefois par 600 familles, et qui compte à peine aujourd'hui 900 habitants. Elle a une église paroissiale et un couvent de religieuses; elle est aussi la résidence d'un vicaire-général de l'évêque de Plasencia, et la patrie de *Dona Louise de Carvajal*, morte à Londres dans le XVIIe siecle, en odeur de sainteté, et dont le corps transporté en Espagne, fut déposé dans le couvent de l'Incarnation à Madrid, par ordre de Philippe III.

En sortant de Jaraycejo, on passe la riviere d'*Alamonte*, sur un pont de neuf arches. On s'enfonce encore plus dans des montagnes souvent rudes et dangereuses qui sont la continuité des fameuses montagnes de Guadalupe. Après avoir monté pendant deux heures, on arrive au *Puerto de Miravete*, passage regardé comme dangereux

par les brigandages qui y ont été exercés contre les voyageurs: ces accidents ne sont plus aussi fréquents, quelques maisons bâties çà et là y ont un peu ramené la sécurité. On descend ensuite de temps en temps; on aperçoit *Truxillo*, et on arrive dans cette ville, située à deux lieues du *Puerto de Miravete*.

Truxillo est une ville ancienne; on n'a aucune certitude sur son origine et son antiquité. Si l'on en croit quelques historiens espagnols, elle existoit long-temps avant Rome, sous le nom de *Scalabis;* elle perdit ce nom après la construction d'une tour, supposée bâtie par Jules-César, et qui en prit le nom de *Turris-Julia*, qu'elle donna ensuite à la ville. Selon d'autres auteurs, cette ville est l'ancienne *Castra Julia*, dont parle Pline, tandis que l'archevêque *don Rodrigue* l'a appelée *Tur Gellum.* Les gens du pays attribuent sa fondation à Hercule, et s'appuient d'une inscription qui étoit autrefois placée sur une des pierres de la forteresse; mais cette inscription étoit trop moderne pour mériter aucune confiance.

Cette ville passa de la domination des Romains à celle de Goths; les Maures la prirent en 713, et la garderent pendant 520 ans; elle leur fut enlevée en 1085, par Alfonse, roi de Castille; mais ce prince ayant été vaincu peu de temps après à *Sotillo*, par les débris de l'armée des *Almohades*, elle retomba entre les mains des vainqueurs; elle

fut enfin assiégée et conquise sur les Maures, en 1233, par les troupes réunies des ordres militaires d'Espagne et de l'évêque de Plasencia.

L'enceinte de cette ville annonce qu'elle a dû être assez considérable par son étendue et sa population : cette derniere est réduite à présent à environ 4,000 personnes.

Truxillo est situé sur une montagne, dont il occupe les hauteurs et les flancs du côté du midi. Il peut être divisé en trois parties, le château, la ville, et la cité.

Le château est sur la partie la plus élevée ; on voit qu'il fut extrêmement fortifié ; il étoit pourvu de beaucoup de citernes, dont plusieurs existent encore ; on y voit aussi un grand réservoir où l'on conserve une eau de source, et où l'on descend par un escalier tournant. Ce château est la partie la plus ancienne de Truxillo ; c'est là que s'assembloient *los hombres maduros*, c'est-à-dire, les *prud'hommes*, pour tenir conseil. On apprend cette circonstance des registres de l'hôtel-de-ville.

La seconde partie de Truxillo est la ville, bâtie aussi sur la montagne, et tenant au château ; elle paroît d'une construction très-peu postérieure à celle du château, et est entourée de murailles, flanquées de tours très-hautes, et garnie d'une place d'armes : c'est cette partie qu'occupoit anciennement la noblesse de la ville ; on en voit encore les maisons; elles ont des tours, des sarbacanes, des

créneaux, des embrasures, des meurtrieres, et sont ornées du blason de leurs propriétaires. Les rues sont tortueuses et fort étroites.

La troisieme partie ou la cité est d'une construction beaucoup plus moderne; elle s'étend du côté du midi sur la pente de la colline jusqu'à la plaine; les rues en sont plus régulieres. Elle a une fontaine et beaucoup de puits: un de ceux-ci a 25 pieds d'ouverture. On y voit les maisons de la même noblesse qui abandonna la ville ancienne pour habiter celle-ci.

Truxillo fut la patrie de *Gaspard de Méli*, théologien du XVI[e] siecle; de *François Carrasco-del-Saz*, jurisconsulte; de *François Diaz de Vargas*, qui publia, en 1580, une histoire de la guerre de Portugal; et de *Jean-Pierre d'Aragon*, connu par ses *Discursos de la razon*, publiés en 1629. Cette ville fut aussi le lieu de la naissance de deux célebres guerriers qui illustrerent leur patrie par de grands exploits et de plus grands succès, l'un *Francesco Pizarro*, le conquérant du Pérou; l'autre, *Diego Garzias de Paredes*, qui, revenant de la guerre contre les Turcs, mourut à Bologne, âgé de 64 ans, et dont le corps fut transporté à Truxillo en 1545.

Truxillo a 5 paroisses, 4 couvents de religieux et 4 de religieuses: un de ces derniers exige des preuves de noblesse; un béguinage, où l'on éleve des enfants; 4 hôpitaux, un corrégidor d'épée, un alcade-major pour l'administration de la justice, une municipalité composée d'un nombre déterminé de régidors, et une société économique; elle est le chef-lieu d'un bataillon de milices provinciales, et le lieu de la résidence d'un vicaire de l'évêque de Plasencia pour l'exercice de la juridiction ecclésiastique.

La cité a une place, construite en 1586, et qui est remarqua-

ble par sa beauté et sa régularité. Elle est carrée; ses quatre faces sont formées de portiques qui s'ouvrent par des arcs portés sur des colonnes d'ordres toscan, dorique, et ionique entremêlées. Un de ces arcs, appelé *del Pan*, est surmonté des armes de la ville, placées entre deux pilastres d'ordre corinthien, et au-dessus la statue symbolique de la Justice. Sur cette place se trouve une grande et belle maison construite en 1651, qui appartient aux comtes *del Puerto*, et qui sert actuellement de casernes pour les milices : elle présente une superbe façade, et la cour est ornée de deux galeries l'une sur l'autre, supportées par 44 colonnes d'ordre dorique.

L'église paroissiale de S. Martin, située sur la même place, est construite en pierres de taille. On y entre par un beau portail, qui est orné de colonnes doriques et surmonté d'un attique; elle est grande et n'a qu'une nef; elle contient deux tableaux, un S. Pierre dans la chapelle de *los Regôdones*, et une Adoration des rois près de la sacristie : celui-ci fut envoyé de Rome par le cardinal *Gaspard Cervantes de Gueta*.

L'église de S. Jacques a un maître-autel de quatre colonnes corinthiennes, avec un couronnement demi-circulaire, et une belle statue de S. Jacques, exécutée par *Grégoire Hernandez*.

L'église des religieuses nobles, appelées *de Coria*, a deux autels remarquables, celui qui est vis-à-vis la porte, et celui qui est du côté opposé; l'un est orné de colonnes corinthiennes avec une statue de sainte Anne, l'autre de colonnes doriques avec plusieurs bas reliefs de la vie de S. Jean.

L'église de sainte Marie, située presque sur l'endroit le plus élevé de la ville, est dans le genre gothique; elle a une ancienne tour, qu'on prétend être la *Turris Julia*. Dans l'intérieur de cette église on trouve le mausolée de *Diego Garzias de Paredes*.

La maison-de-ville a un très-beau salon, qui renferme d'assez bonnes peintures, entre autres un tableau historique représentant *Alonzo Guzman-le-Bon*, témoin du massacre de son fils par les Maures à Tarifa.

En quittant la ville de Truxillo, on continue à parcourir des montagnes ; on monte encore pendant trois lieues, on passe la *Puerta de Santa-Cruz ;* on descend, et on traverse le *Perales,* torrent souvent sans eau, mais dangereux dans le temps des pluies par l'abondance de l'eau, ainsi que par la violence ou la rapidité de son cours. Trois heures après la *Puerta de Santa-Cruz,* on arrive à *Miojadas*, petit village pauvre, après lequel on traverse sur un pont la riviere de *Burdalo.* On passe à la *Venta de la Aguia*, qui est à deux lieues de *Miojadas ;* trois lieues plus loin, au village de *San-Pedro,* et deux heures après à celui de *Truxillanos.* On commence bientôt à apercevoir *Mérida ;* son développement devient plus sensible à mesure qu'on s'en approche ; il annonce l'ancienne grandeur de cette ville ; il présente les tristes vestiges des superbes monuments qu'elle renfermoit. On y arrive après une heure de marche depuis Truxillanos.

Mérida. Cette ville, autrefois grande, peuplée, et des plus florissantes, n'offre aujourd'hui qu'une foible image de ce qu'elle fut dans les temps reculés. Elle fut chérie des Romains et une de celles qu'ils se plurent à embellir, une de celles où ils déployerent le plus leur grandeur et leur magnificence ; elle est actuellement une des villes les plus négligées et les plus pauvres de la monarchie espagnole. Tout y retrace encore sa grandeur passée, tout y annonce la puissance de ses anciens maî-

tres ; on ne peut y faire un pas sans marcher sur les restes de quelques monuments, sans y apercevoir de tous côtés les déplorables vestiges de son antique splendeur. Enfin en la parcourant, on gémit sur les vicissitudes humaines, sur le dépérissement de tant de monuments, et sur la négligence qu'on a eue de veiller à leur conservation.

Cette ville, devenue colonie romaine sous l'empereur Auguste, après la guerre des Cantabres, fut peuplée par des soldats de la cinquieme et de la dixieme légion ; elle prit le nom de ce prince, qui l'appela *Emerita Augusta*, et devint en même temps la capitale de la Lusitanie, c'est-à-dire, de cette partie de l'Espagne qui comprenoit le Portugal, le royaume de Léon, une partie de la Vieille-Castille, et une grande partie de l'Estremadure ; ses habitants furent désignés sous le nom d'*Emeritenses*. Son étendue fut de 8 milles, selon les uns, et de 6 lieues de circonférence, selon les autres. Si les descriptions qu'on en a laissées sont vraies, peu de villes peuvent être comparées à celle-ci. Le maure *Albenterique* lui donne une enceinte de 8 milles et une garnison de 80,000 hommes d'infanterie et de 10,000 de cavalerie. La chronique du roi *don Rodrigue* renchérit sur *Albenterique* ; elle entre dans des détails plus étendus ; elle lui donne une enceinte de 6 lieues de circonférence, de 15 stades de longueur, et de

10 de largeur; 84 portes, 3,700 tours, 5 palais; des rues droites aboutissant sur la grande place et garnies de conduits qui prenoient l'eau dans un réservoir principal et la portoient dans toutes les maisons. Elle ajoute que le maure *Musa*, qui la prit sur les Goths, s'effraya de sa grandeur. Ces détails sont peut-être exagérés; quoi qu'il en soit, il est de fait que cette ville a été d'une étendue immense, et la plus grande de l'Espagne sous les Romains. Sous la domination des Goths, elle conserva ses monuments; mais assiégée et prise en 713, par les Maures, leurs mains destructives n'épargnerent que ce qu'elles ne purent renverser. Reprise sur eux par Alfonse IX, roi de Castille et de Léon, en 1230, elle fut le prix de la victoire qu'il remporta avec 20,000 hommes sur une armée de 80,000 Maures. Depuis cette époque elle fit toujours partie du royaume de Castille.

Mérida est dans cette partie de l'Espagne que les Romains avoient nommée *Vetonia*. Sa situation est au bord du *Guadiana*, sur une colline d'où elle s'étendoit au loin dans la plaine voisine; mais cette étendue a diminué au point qu'aujourd'hui sa population arrive à peine à 5,000 habitants. Sous les rois Goths, cette ville fut le siége d'un archevêché; il y fut tenu alors quelques conciles provinciaux, parmi lesquels celui de l'an 666 est le seul connu: ses décrets tendirent à réprimer la tyrannie de quelques évêques. Ce fut encore sous

ses archevêques que cette ville fut le foyer et le théâtre d'une conspiration qui devoit faire périr le roi, écraser la religion catholique, et rendre l'arianisme dominant : elle y éclata en 587. Déjà le sang commençoit à couler sous le fer des Ariens, lorsque le duc Claude accourut au secours du roi et des catholiques persécutés, et les Ariens succomberent à leur tour.

Le siége archiépiscopal de Mérida fut transféré à Compostelle par le pape Callixte II, sous le roi Alfonse VII, pendant le temps que cette ville étoit en possession des Maures. Reconquise par Alfonse IX, il la donna à l'ordre militaire de S. Jacques, qui pourvut à son gouvernement ecclésiastique, militaire et civil; elle appartient encore à cet ordre. Elle a un proviseur ecclésiastique, nommé par le prieur du couvent de S. Marc de Léon, du même ordre, qui exerce la juridiction ecclésiastique dans tout son arrondissement; un gouverneur militaire et civil pour l'ordre de S. Jacques, et un alcade-major qui administre la justice civile et criminelle.

Cette ville eut aussi un roi, mais cette royauté fut de courte durée; le Maure auquel le roi de Cordoue en avoit confié le gouvernement se révolta en 820, et se fit couronner; mais attaqué vivement par les troupes du souverain en 824, il prit la fuite, et se réfugia dans les Asturies.

Mérida prit pour armoiries le revers d'une mé-

daille frappée sous Auguste, pour consacrer son érection en colonie romaine : c'est une porte de ville formée par deux arcs et accostée de deux tours, une de chaque côté, avec une espece d'enceinte demi-circulaire, qui va de l'une à l'autre. Mérida offre des débris considérables de son antique illustration sous les Romains, et des magnifiques travaux de ce peuple : les pavés des rues, ceux des maisons, ceux des églises, sont autant de traces de leurs ouvrages ; les murailles sont couvertes de ces restes précieux, et les caves en sont remplies. On en trouve aussi dehors, dans les jardins, dans les champs, sur les chemins, partout. Les inscriptions s'y multiplient ; les débris de colonnes, de bases, de chapiteaux, de frises, de statues, de bas reliefs, s'aperçoivent de toutes parts.

Les Romains y avoient bâti des ponts superbes et des temples magnifiques ; ils y avoient construit des arcs de triomphes, et de beaux aquéducs ; ils y avoient réuni les édifices nécessaires aux fêtes publiques, aux jeux et aux plaisirs des citoyens ; un *cirque*, un *théâtre*, une *naumachie*. On voit les vestiges de ces grands monuments publics ; les uns sont dans la ville, les autres au-dehors ; mais ceux-ci étoient aussi compris dans l'ancienne enceinte.

Mérida avoit plusieurs aquéducs, dont les restes donnent une grande idée de leur beauté : on en

reconnoît encore deux, ainsi que les vestiges d'une forteresse. Les bains sont un des monuments les mieux conservés.

Deux autres beaux ouvrages, qu'on attribue aussi aux Romains, existent encore à peu de distance de Mérida : ce sont deux très-grands réservoirs remplis d'eau, qui paroissent deux lacs; les gens du pays les nomment *Albufera* et *Albuera*. L'un à 90 pieds de long et 51 de profondeur; il est entouré de murailles épaisses, et orné de deux belles tours; un escalier fort beau conduit au fond : ce réservoir est à une lieue de la ville. L'autre réservoir est à deux lieues; il est plus petit, mais les murailles qui en contiennent les eaux, et la grande tour qui lui sert de soupirail, sont plus belles. Ces deux bassins sont remplis et entretenus par l'eau des pluies et par des eaux vives. Le premier contient beaucoup de poissons. On y aperçoit quelques marches qui ont fait croire que ces réservoirs étoient destinés à des combats sur l'eau, et que ces marches servoient de siéges aux spectateurs; mais rien n'appuie cette conjecture. Ne pourroit-on pas supposer que ces bassins furent destinés à l'arrosement des terres? ne pourroient-ils pas être l'ouvrage des Maures, qui excelloient dans ce genre? On en trouve encore de pareils, faits par ces peuples, dans les royaumes de Murcie et de Valence.

Mérida fut la patrie du poëte *Decianus*, qui

fleurissoit à Rome sous Auguste ; de l'historien *Jean-Antoine de Vera y Zuniga*, mort en 1658 ; et de *Balthazar Moreno de Vargas*, connu par une histoire de sa patrie, quelques recherches sur la noblesse de l'Espagne, et plus encore par des notes sur l'ouvrage *de Vitâ et Miraculis patrum Emeritensium*, dont *Paulus Diaconus* est auteur.

Pour aller de *Mérida* à *Badajoz*, on a le choix de deux routes ; elles sont également chacune de 9 lieues. L'une passe par *Lobon* ; l'autre par *Puebla de la Calzada*.

Route de Mérida *à* Badajoz, *par la* Puebla de la Calzada, 9 lieues. (V. l'Atlas, pl. 24.)

MÉRIDA à	lieues.
Un ruisseau *avec un pont.*	$\frac{1}{4}$
La Puebla de la Calzada, *village.*	3 $\frac{3}{4}$
Le Guadiana, *riviere et pont.*	
BADAJOZ, *ville.*	5

Sortant de Mérida, on côtoie la rive droite du *Guadiana*, jusqu'à la moitié du chemin de la *Puebla ;* passant un petit ruisseau sur un pont d'une arche, construit en pierres de taille, ouvrage des Romains. On aperçoit, quelque temps après, à droite et à peu de distance les uns des autres, les villages d'*Esparragalejo*, de *Garobilla*, et de *Torre-Mayor ;* et à gauche, de l'autre côté de la riviere, ceux de *Lobon* et de *Talavera la Real*. Après quatre

heures de marche, on arrive à la *Puebla de la Calzada*, ainsi nommé à cause de la chaussée ou voie militaire des Romains qui conduisoit de Mérida à Lisbonne. Ce village contient environ 1800 habitants. On peut voir dans son église paroissiale plusieurs beaux tableaux de *Moralez*.

A un quart de lieue, dans les terres, on découvre la petite ville de *Montijo*, située sur le *Guadiana;* elle étoit autrefois plus considérable. Sa population est aujourd'hui de 3,600 habitants. Elle a une église paroissiale, et une autre, qui fut aussi anciennement paroisse, sous le nom de *S. Salvador*.

En avançant sur cette route on trouve beaucoup de jardins; les arbres fruitiers s'y multiplient, des tapis de verdure se succedent, se prolongent au loin; la plaine qu'on parcourt est d'ailleurs peu intéressante; et lorsqu'on a traversé la riviere (le Guadiana) on arrive à Badajoz.

Autre route de Mérida *à* Badajoz, *par* Lobon, 9 lieues. (V. l'Atlas, pl. 24.)

MÉRIDA à	lieues.
Lobon, *village*	4.
Le Guadaxira, *torrent.*	
Talavera le Réal ou Talaveruela, *village.*	2.
Le Lentrin, *riviere sans pont.*	
Le Revillo, *riviere sans pont.*	
BADAJOZ, *ville.*	3.

En allant de Mérida à Badajoz, on entre dans une grande plaine sablonneuse, formée par le Guadiana ; ce fleuve, s'étendant diversement, détruit insensiblement les collines et forme dans son cours un grand nombre d'îles où les troupeaux vont paître. Après avoir fait quatre lieues dans la plaine, on arrive au village de *Lobon*, situé sur les bords de la riviere ; il a une église paroissiale et un couvent de franciscains. On rencontre quelque temps après le *Guadaxira*, torrent qui est presque toujours à sec, mais impraticable ou dangereux dans les temps de pluie, étant sans pont. On arrive de là au village peu important, nommé *Talavera le Real* et aussi *Talaveruela*. Ensuite on traverse un terrain uni, peu cultivé, et presque tout en pâturages. Ayant successivement passé les rivieres de *Lentrin* et de *Rivillo*, on arrive à *Badajoz*.

BADAJOZ fut une ville assez fameuse sous les Romains, qui lui donnerent le nom de *Pax Augusta*, d'où est venu, par corruption (1) celui qu'elle porte aujourd'hui. Les Maures l'appelerent *Beledaix*, c'est-à-dire *terre de sainteté*. Ce terme de prédilectiou ne changea point le nom qu'elle portoit auparavant.

Cette ville étoit autrefois située dans la partie la plus élevée, où est aujourd'hui le château, dont l'enceinte est très-grande, et où l'on reconnoît, dans des fondations et des ruines, les divers genres de bâtisses des Romains, des Goths et des

(1) *Baxaugos*, ensuite *Badaxos* ; et enfin *Badajoz*.

Maures; on y trouve aussi des églises abandonnées. Aujourd'hui la ville se trouve placée plus bas, et elle s'étend dans une belle plaine sur le bord du *Guadiana*.

Elle a toujours été, depuis les Romains, une place forte; actuellement c'est une des barrieres de l'Espagne du côté du Portugal, dont elle n'est éloignée que d'une lieue et demie : aussi réunit-elle encore aujourd'hui quelques fortifications qui peuvent contribuer à sa défense. Elle est en outre protégée par deux petits forts, le *château de S. Cristobal* à l'ouest, et celui de *las Pardaleras* à l'est.

Badajoz éprouva le sort de sa province; son antique ville, soumise aux Romains, fut conquise par les Goths dans le Ve siècle, et par les Maures dans le VIIIe. Elle fut assiégée et arrachée aux Maures, en 1168, par *Alfonse Henri*, prince de la maison de Bourgogne, et fondateur de la monarchie portugaise. Ce siége donna lieu à un événement mémorable: les Maures, possesseurs de Badajoz, s'étoient mis sous la protection de Ferdinand II, roi de Léon, et lui payoient un tribut; ce prince accourut au secours de ses vassaux, et n'arriva qu'au moment où la ville venoit d'être prise : aussitôt il en fait le siége; et Alfonse Henri, ne pouvant résister au roi de Léon, essaya de se sauver dans une sortie, mais il tomba de cheval, se cassa la cuisse, et fut fait prisonnier : Ferdinand, usant de sa victoire en héros, consola ce prince, lui rendit sa liberté, et remit la ville aux

Maures. Mais en 1181, Alfonse-Henri assiégea de nouveau cette ville et l'enleva aux Maures, qui s'en emparerent encore une fois par la trahison du gouverneur. Enfin en 1230, selon les uns, les Maures en furent pour toujours expulsés par Alfonse IX, roi de Castille; et selon d'autres, ce fut en 1235, par les troupes de l'évêque de Plasencia et celles des ordres militaires de l'Espagne.

En 1660, Badajoz résista à tous les efforts des Portugais, qui furent contraints à lever le siége. Il en fut de même pendant la guerre de la succession, où elle fut fort inutilement assiégée en 1705 par les troupes confédérées de Portugal et d'Angleterre.

Étendue et situation. Cette ville est percée de cinq portes. Ses rues sont étroites, souvent tortueuses. Elle manque absolument de fontaines. Elle a, au dehors de la porte de *las Palmas*, sur le chemin du Portugal, un très-beau pont sur le *Guadiana*; il fut construit en 1596, avec une pierre très-dure; il contient 28 arches dont la plus grande a 78 pieds d'ouverture, et la plus petite 21. Sa longueur est de 1874 pieds, sa largeur de 20. Hors de la ville on trouve aussi une belle promenade formée par des peupliers sur la rive du *Guadiana*.

Administration ecclésiastique. L'évêché de Badajoz, suffragant de la métropole de *Sant-Iago*, comprend dans son diocese un chapitre de cathédrale, une archiprêtrise et 50 paroisses. Le chapitre est composé de 7 dignitaires, 12 chanoines, 4 prébendiers et 6 demi-prébendiers, outre 20 prêtres, 11 chapelains, un grand-sacristain, et plusieurs subalternes, qui font partie du clergé de la même église, qui de plus a une chapelle de musique, 3 organistes, 2 sous-chantres, 5 musiciens pour le chant, 5 pour les instruments, et 8 enfants de chœur. Il y a de plus dans

cette ville, 5 paroisses, 7 couvents d'hommes, 5 de femmes, et 5 hôpitaux.

Administration militaire. Badajoz est la résidence du capitaine-général et de l'intendant de la province de l'Estremadure, et le chef-lieu d'un bataillon de milices. Il y a un gouverneur militaire et civil, un lieutenant de roi, un major, un gouverneur militaire pour le château de *Cristobal*, un alcade-major pour l'administration de la justice, un contador principal de guerre, un auditeur militaire, 14 compagnies de milices attachées à la place, une garnison plus ou moins nombreuse, selon le besoin, et un arsenal, nommé *la Maestransa*, où l'on conserve toutes sortes d'armes et d'instruments de guerre.

Édifices publics. L'église cathédrale est le seul édifice passable de cette ville; mais il mérite peu qu'on en parle. Le chœur, placé au milieu de la nef, est couvert d'ornements en sculpture, dont quelques morceaux ne sont pas sans mérite. L'orgue est monstrueux. Dans quelques chapelles on voit d'assez bonnes peintures, entr'autres *une Madeleine*, qu'on croit être de *Mathieu Cerezo*; on voit aussi des peintures dans la salle capitulaire et les autres églises; quelques tableaux sont attribués à *Moralez*.

Manufactures. Toute la ville n'offre qu'une seule manufacture; c'est une fabrique de chapeaux établie depuis fort peu d'années par un Français. Quant à la population, elle est au plus de 14 à 15 mille personnes.

Badajoz vit naître dans son sein, à la fin du IX[e] siecle, *Abu-Mohamed-Abdalla*, qui a laissé une méthode d'écrire où l'on trouve d'excellents préceptes de rhétorique et de poésie. Ce fut aussi le lieu de naissance du peintre *Christophe Perez Moralez*, et de *Fernandez Bejara*, médecin, dont il reste quelques écrits.

En supposant ici qu'on se rend en Portugal, on sort de *Badajoz* par la porte *las Palmas;* on passe le *Guadiana* sur le pont dont on a parlé; on parcourt une lieue et demie de plaine, et on vient

passer à gué la petite riviere de *Caya*, après laquelle on se trouve en Portugal.

Route depuis Almaraz *jusqu'à* Talavera-la-Vieja, 3 lieues. (V. l'atlas, pl. 25.)

ALMARAZ à	lieues.
Belvis, *village*,	1 $\frac{1}{2}$
Le Tage, *fleuve sans pont, bac.* }	1 $\frac{1}{2}$
TALAVERA-LA-VIEJA. }	

On quitte le grand chemin en sortant d'*Almaraz*, on s'enfonce dans les terres; on passe à *Belvis*, qui est dans une situation élevée d'où l'on découvre une étendue immense de terre et la chaîne de montagnes qui sépare la Veille-Castille de l'Estremadure. Belvis contient un église paroissiale et deux couvents de religieuses. Bientôt après avoir quitté cette ville, on retrouve le *Tage*, et on le côtoie pendant près d'une lieue, parcourant des vallées et des collines agréables, arrosées de ruisseaux et de petites rivieres. On laisse à gauche le hameau de *las Casas de Belvis*, et à droite un couvent de franciscains; on passe le *Tage* dans un bac, et on arrive aussitôt après à *Talavera-la-Vieja*.

TALAVERA-LA-VIEJA, ou la vieille, fut une ville aimée des Romains : ils se plurent à y multiplier les monuments; et à peine en reste-t-il actuelle-

ment quelques légers vestiges. Cependant plusieurs débris attestent ce qu'elle a été; il n'y a presque point de maisons où l'on n'en trouve; soubassements, colonnes, pilastres, fragments plus ou moins considérables, chapiteaux de divers ordres, inscriptions enchâssées dans les murs; tout cela fait actuellement partie des bâtisses les plus médiocres.

Les restes de deux temples sont ce qu'il y a de plus important. *Don Ignace, de Hermosilla* a publié, en 1762, une description des monuments de cette ville avec des gravures. On la trouve également dans les mémoires de l'académie d'histoire de Madrid.

Talavera est dans une position heureuse, sur la rive gauche du Tage, dans un terrain dont une partie est cultivée en grains et en vignes, et l'autre formée de pâturages ou couverte de chênes de la petite espece. La population de cette ville est foible; on y compte environ 500 habitants.

Route depuis Almaraz *jusqu'à* Plasencia, Coria, Alcantara, *et* Caceres, *de là à* Mérida, 57 lieues. (V. l'Atlas, pl. 24.)

ALMARAZ à	lieues.
Toril, *village.*	2
Le Tietar, *riviere sans pont; barque.*	2
Malpartida, *petite ville.*	3
PLASENCIA, *ville.*	1

	lieues.
Villar, *village.*	3
Ambroz, *rivière et pont.* Aldea Nueva, *village.* Ambroz, *riviere et pont.*	3
Abadia, *village.*	1
Ambroz, *riviere et pont.*	
La Granja, *village.*	1
Ambroz, *riviere et pont.* Caparra.	2
La Oliva, *village.*	1
Carcobosco, *village.*	2
Alde Huella, *village.*	1
Xerte, *riviere et pont.* Galisteo, *village.*	1
Coria, *ville.* Un pont sans riviere.	4
L'Alagon, *riviere sans pont.* Pescueza, *hameau.*	2
Ceclavin, *village.*	3
Alcantara, *ville.* Le Tage, *fleuve et pont.*	3
Villa de Rey, *village.*	2
Brozas, *village.*	1
Arroyo *del puerto*, *ville.*	4
Caceres, *ville.*	3
Merida, *ville.*	12

On quitte la grande route du Portugal en sortant d'Almaraz; on parcourt des campagnes qui sont couvertes alternativement de chênes et de pâturages, avec des puits et des lagunes de distance en distance et qui servent à abreuver les

bestiaux. On arrive à *Toril*, village, en laissant à la gauche le village de *Serrajon*, et à la droite ceux de *Saucedila* et de *Casa-texada*. Deux lieues après Toril, on passe à gué ou dans une barque, la riviere de *Tiétar*, dont les environs sont garnis de chênes verts et blancs, de rouvres, d'alcornoques, etc. Les campagnes deviennent ensuite désertes et incultes, couvertes de bruyerés, à quelques chênes près qu'on aperçoit de temps à autres, et on arrive à *Malpartida*.

Malpartida, petite ville dont la population est d'environ 1,300 habitants. Elle est assez bien bâtie; son église paroissiale est assez belle et construite en granit, qu'on a tiré d'une carriere voisine nommée des Cinq-Freres. La façade a de la majesté; elle est formée par deux corps d'architecture de l'ordre corinthien, quatre colonnes au premier et deux au second; ornée des statues de S. Pierre et de S. Paul.

La sortie de cette ville n'est rien moins qu'agréable: on y trouve cependant des chênes et des arbustes de différentes especes semés de loin à loin. Bientôt la terre devient aride, stérile ou sans culture pendant plus de demi-lieue; mais aux approches de *Plasencia* on trouve le sol remis en valeur, et on arrive dans cette ville par une descente très-rapide.

Plasencia. Cette petite ville se trouve au milieu des montagnes, dans une vallée étroite, assez

fertile, qui se prolonge en longueur dans une étendue de neuf lieues qu'arrose la riviere de Xerte; sur ses bords se trouve la ville qui en est en partie entourée comme une presqu'île. Cette situation est embellie encore par une promenade agréable.

On a prétendu que cette ville est l'ancien *Ambracia* des Romains, et on a fondé cette opinion sur ce que le territoire portoit le nom d'*Ambroz* dans le douzieme siecle, et aussi sur ce qu'une riviere, qui passe à quelques lieues, porte encore ce même nom, enfin sur quelques inscriptions antiques; mais il y a lieu de présumer que l'*Ambracia* des Romains étoit plutôt la *Caparra* de nos jours, dont il sera parlé bientôt.

Plasencia est un évêché suffragant de *Sant-Iago*. Son diocese comprend un chapitre de cathédrale et 152 paroisses. L'évêque étoit vraisemblablement très-puissant autrefois, puisqu'on trouve dans l'histoire qu'il leva plusieurs fois des troupes pour combattre les Maures, ainsi qu'il a été dit lorsqu'on a parlé de Truxillo et de Badajoz. Le chapitre de la cathédrale comprend huit dignitaires, seize canonicats et huit prébendes; de plus, il a neuf prêtres bénéficiers, trente-deux chapelains, vingt enfants de chœur, et seize jeunes garçons nommés *miseros*, destinés à servir les messes. Les enfants de chœur sont promus aux places de chapelains après avoir reçu les ordres sacrés, et

les *miseros*, auxquels on enseigne gratuitement le plain-chant, parviennent aux places d'enfants de chœur.

Cette ville est le chef-lieu d'un corrégidorat ; elle a un corrégidor d'épée, un *alcalde mayor*, et une municipalité composée d'un nombre déterminé de régidors. On y trouve sept églises paroissiales, trois couvents de religieux, quatre couvents de religieuses, et plusieurs chapelles ou oratoires. L'église des dominicains a une belle façade d'ordre composite ; elle a une seule nef, belle, grande, dans le genre gothique, avec un maître-autel d'une assez bonne architecture. Parmi ces chapelles, celle de S. Jean renferme le mausolée de *Martin Nieto* : la statue du défunt, qui est armée et à genoux, est remplie de grâce, de noblesse et d'expression ; beaucoup de personnes la désignent comme un des plus beaux monuments qui aient été exécutés en Espagne depuis la renaissance des arts.

L'église cathédrale, bâtie en granit, a été construite à plusieurs reprises ; on y distingue facilement le goût des différents siecles et les diverses époques des progrès et de la décadence des arts. Sa façade, qui est au nord, a trois corps d'architecture accompagnés de deux tours, et elle est chargée d'un mélange capricieux d'ornements singuliers. Son intérieur est peu digne de remarque ; les stalles du chœur sont couvertes confusément de peintures et de sculptures en bas reliefs,

où l'on a multiplié, varié à l'infini, et exécuté d'une façon encore plus extravagante que ridicule des figures d'hommes et d'animaux. Le sanctuaire renferme le mausolée de *Ponce de Léon*; évêque de Plasencia : il est exécuté avec assez de goût. Le maître-autel a trois corps d'architecture d'ordre corinthien ; les deux premiers de huit colonnes chacun, portées sur des piédestaux ornés de bas reliefs. Le troisieme corps est de quatre colonnes. Une Assomption de la Vierge en sculpture avec des groupes d'Anges et d'Apôtres en remplit le milieu ; d'autres statues sont distribuées dans diverses parties de ce maître-autel. On trouve ici quelques beaux morceaux exécutés par le fameux statuaire espagnol *Grégoire Hernandez*. La haute salle capitulaire renferme aussi quelques bons tableaux; entre autres, les Fiançailles de Sainte Catherine dans le genre de Rubens, une Nativité de J.C., de Diégo Velasquez, un S. Augustin, de l'Espagnolet.

La maison du marquis de Mirabel est le principal édifice particulier de cette ville. On y trouve une grande cour entourée d'un double rang de portiques l'un sur l'autre, soutenus par des colonnes; mais ce qu'il y a de plus intéressant est une belle collection d'antiques qu'on y conserve dans une des galeries de cet hôtel. On y voit des urnes, des têtes, des bustes, des autels, des inscriptions; on y remarque une tête colossale de Tibere, un pied, aussi colossal, chaussé d'un bro-

dequin ; une tête de *Charles-Quint* en marbre ; de *Leon Leoni*, et de Pompée son fils, et un beau buste d'Antonin-le-Pieux.

Les dehors de cette ville sont agréables du côté de Xerte ; cette riviere y forme une sorte d'îsle couverte d'arbres qui ombragent de charmantes promenades. On voit aussi un très-bel aquéduc qui y transporte l'eau de deux lieues de distance ; il est formé par plus de quatre-vingts arcs.

En quittant Plasencia, le chemin devient mauvais pendant une lieue ; on suit cependant le vallon dans lequel cette ville est située ; après une demi-heure, on monte sur une colline assez garnie d'arbres, et en redescendant on entre dans un territoire appelé *Trasierra*, qui conduit à *Villar*. On aperçoit de loin une chaîne de montagnes qui s'étend depuis la *Peña de Francia* jusqu'à la montagne de *Xalama* à la frontiere du Portugal : outre ces deux montagnes, on y distingue celles *del Gamo*, *de los Angeles*, et de *Guta*. Villar est un village agréablement situé, où l'on rencontre des inscriptions romaines sur les murs de plusieurs maisons ; les environs sont remplis de châtaigniers et d'arbres fruitiers ; il est recommandable par l'abondance et l'excellence des eaux qui naissent dans son territoire ; les Romains les conduisoient à Caparra par un aquéduc dont on voit encore des vestiges. On trouve *Aldea Nueva*, village de 1,500 habitants ; il est sur le flanc d'une montagne couverte de châtaigniers ; on y

passe la riviere d'Ambroz sur deux ponts ; l'un est à l'entrée, l'autre à la sortie du village ; celui-ci est appelé *de la Doncella*. On côtoie la riviere, apercevant à droite le *Puerto de la Gunilla*, et on arrive à *Abadia*, petit village qui appartient au duc d'Alba, dont les jardins sont ornés de superbes fontaines, bustes et statues de marbre, antiques et modernes. On repasse peu après l'Ambroz sur un mauvais pont, et on trouve un couvent de franciscains ; une demi-heure après on aperçoit une colonne milliaire dégradée, et on arrive à la *Granja* ; de là jusqu'à Caparra on traverse toujours des bois de chênes verts et de robles ; on laisse à la gauche le hameau de *Villeria*, et à la droite le village de *Lazarza*.

Caparra. Ce lieu aujourd'hui dépeuplé, fut l'*Ambracia* des Romains, et il conserve des restes précieux des monuments qu'ils y construisirent. Le ville étoit située sur une petite éminence au bord de la riviere d'*Ambroz*, qu'on y passe sur un beau pont de quatre arches, aussi de construction romaine : elle est actuellement réduite à un état au-dessous d'un chétif hameau ; mais des ruines intéressantes couvrent son ancien sol. On y voit un arc de triomphe, bâti en grosses pierres sur la voie militaire des Romains, avec quelques fragments d'une inscription. En quittant cet endroit, on continue à traverser des bois de chênes verts, et on trouve *Oliva*, petit village d'environ 240 habitants, et qui fut la patrie du poëte *Juven-*

cus, puis on rencontre dans une plaine un village tout aussi peu important, nommé *Carcabosco* et *Alde Huela*, qui fut comme abandonné et presque détruit, mais qu'on rebâtit et qui se peuple de jour en jour. On passe ensuite la riviere de *Xerte* sur un beau pont de sept arches ; on monte et on arrive à *Galisto* (1), autre village d'environ 1,200 habitants, et qui est dans une situation très-élevée. Cette route offre de toutes parts les traces de la dépopulation et des ravages du temps ; mais elle ne laisse pas que de présenter un aliment à la curiosité des amateurs de l'antiquité : elle est presque couverte des débris de la grandeur romaine, qu'on reconnoît dans des restes de monuments, inscriptions, colonnes milliaires, et des fragments de la voie militaire, toutes choses qui occupent les regards et la pensée du voyageur jusqu'à *Coria*, où l'on arrive par une plaine de quatre lieues, qui longe la rive droite de l'Alagon.

CORIA. Cette petite ville, située sur la riviere d'*Alagon*, existoit du temps des Romains ; c'est la Cauria et le Caurium de Ptolémée. Sa population actuelle est d'environ 1,500 habitants. L'enceinte des fortifications romaines existe encore ; les murailles sont en grandes pierres, placées avec régularité, ayant vingt-huit pieds et demi d'éléva-

(1) On peut y voir un palais d'une belle architecture, orné de beaucoup de colonnes; sa construction, d'un assez bon goût, paroît être du XVI[e] siecle. Il appartient au *duc d'Arco*.

tion et seize pieds quatre pouces d'épaisseur, flanquées d'espace en espace de grandes tours carrées de la même construction : on y voit quatre portes, chacune de treize pieds neuf pouces de hauteur sur douze pieds de largeur, et défendues par deux tours ; du reste on y trouve aussi beaucoup d'inscriptions antiques.

Cette ville est aujourd'hui protégée par un fort très-médiocre, mais placé avantageusement ; il fut bâti dans le quatorzieme siecle ; on y monte par un escalier de cent et quelques marches.

Coria est le siége d'un évêché suffragant de la métropole de *Sant-Iago*, dont le diocese contient un chapitre de cathédrale et 199 paroisses. Le chapitre de cette cathédrale réside dans la ville ; il a succédé à un monastere de chanoines réguliers de S. Augustin, qui a été sécularisé ; il est composé de onze dignitaires, de quatorze chanoines, et de six prébendiers. Il y a dans la même église un bénéfice-cure, qui est desservi par sept ecclésiastiques. L'église cathédrale n'a qu'une nef ; elle est grande et dans le genre gothique, mais elle n'est ni belle ni majestueuse ; elle contient cependant quelques mausolées, auxquels on peut faire attention : ils sont tous en marbre.

En sortant de Coria on passe sur un beau pont de sept arches sans riviere ; il étoit construit sur l'*Alagon* ; mais cette riviere a changé de lit ; le pont est resté sans eau en attendant qu'elle reprenne son ancien cours. On passe l'*Alagon* à

gué, et deux lieues après on arrive à *Pescueza*, hameau, où l'on laisse à droite le village de *Cachorilla*; à peu de distance le chemin est croisé par un autre, qui va à *Portozuelo*, petit village (1) éloigné de deux lieues. La route jusqu'à *Céclavin* n'est couverte que d'arbustes inutiles.

CÉCLAVIN, petite mais ancienne ville, qui fut autrefois opulente, n'a plus qu'environ trois mille habitants, qui s'adonnent à la culture des terres, sur-tout des vignes : ils ont quelques jardins qu'ils arrosent par des puits à roues. On marche au milieu des vignes pendant une lieue et demie ; le chemin se rétrécit et n'est plus ensuite qu'un sentier qui passe à travers des roches coupées inégalement ; il conduit par une longue descente au bord du *Tage*, qu'on passe dans une mauvaise barque pour arriver bientôt après à *Alcantara*.

ALCANTARA, selon quelques auteurs, est une ville ancienne, puisqu'ils prétendent qu'elle fut la *Norba Cæsarea* de Ptolémée, la *Norbensis Colonia* de Pline, la *Lancia* des Romains ; mais il est certain qu'elle n'existoit point sous ces peu-

(1) Le conseil de ce village a le singulier privilége de donner des lettres de maîtrise pour l'exercice de différents arts mécaniques et de quelques arts libéraux, moyennant lesquelles on peut les exercer librement dans toute l'Estremadure : chaque maîtrise coûte 75 réaux de vellon (18 liv. 15 sous tournois). Les villages de *Pedrosa del Rey*, de *Madrigal*, et de *Santa Maria de la Nieva*, en Vieille-Castille, jouissent d'un privilége semblable.

ples: c'est une ville moderne bâtie par les Maures; elle est située sur le bord du Tage, et elle fut conquise sur eux en 1218 par Alfonse IX, roi de Léon, et donnée à l'ordre militaire de Calatrava; les chevaliers de cet ordre s'y établirent; et dès l'année suivante, ils formerent un ordre particulier dont cette ville devint le chef-lieu, et auquel elle donna son nom. Les chevaliers de l'ordre d'Alcantara y ont une maison conventuelle, dont la construction a duré pendant quatre regnes. Elle commença en 1505, sous Ferdinand V; elle continua sous Philippe Ier et Charles Ier, et fut terminée sous Philippe II. L'église est grande, et a trois nefs; elle n'est point encore finie: on y voit sur quelques autels et dans la sacristie plusieurs beaux tableaux peints par *Moralez.*

Alcantara a un gouverneur particulier, militaire et civil pour l'ordre des chevaliers, un lieutenant de roi, un major et un aide-major pour le même ordre: un alcade-major pour l'administration de la justice. La population est d'environ 3,000 personnes. Cette ville est recommandable par un superbe pont construit sur le Tage, ouvrage magnifique des Romains : son élévation est de 175 pieds 8 pouces au-dessus du niveau ordinaire de l'eau, ou 211 pieds 10 pouces au-dessus du sol ou lit du fleuve; sa longueur est de 576 pieds 11 pouces, sa largeur de 27 pieds et demi; il est formé de six arches inégales; les deux du milieu ont 94 pieds d'ouverture, et leurs piliers 32 pieds 8 pouces d'épaisseur.

Un arc de triomphe est placé au milieu du pont sur toute sa largeur ; il a 40 pieds et demi d'élévation, et il est bâti en grandes pierres de granit ayant toutes 3 pieds et demi de long, sur un pied 3 quarts de large. A l'extrémité de ce pont, du côté de la ville, se voit un petit temple de même construction ; il a 20 pieds de haut sur 12 et demi de large ; il est bâti d'un petit nombre de pierres énormes. Dans son intérieur est le tombeau qui renfermoit les cendres de *Caïus Lucius Lacer*, architecte de tout cet ouvrage. Ce petit monument est devenu depuis une chapelle sous l'invocation de S. Julien.

Les Maures, assiégés dans Alcantara, abattirent pour leur défense la plus petite arche de ce pont; Charles I[er] la fit reconstruire dans le XVI[e] siecle. A la paix d'Utrecht, les Portugais, obligés d'évacuer cette ville, firent sauter deux arches de ce pont: elles ont été rétablies sous Charles III.

En quittant Alcantara, on traverse pendant trois heures un terrain presque tout inculte et en pâturages, et on passe à *Villa de Rey*, petit village; et ensuite à *Brozas*, petite ville qui contient environ 2,500 habitants, avec deux églises et deux couvents. Elle a un alcade-major pour l'administration de la justice : c'est le lieu de naissance de *François Sanchez*, connu par ses écrits sur la grammaire, l'art poétique et l'art oratoire. On entre ensuite dans un bois très-épais, planté en chênes, et on y marche pendant plus de trois heures; il

conduit à *Arroyo del Puerco*, ville d'environ 5,000 habitants, qui a quelques bonnes fabriques de draps. Son église paroissiale est décorée de 16 bons tableaux peints par *Moralez*. On fait encore deux lieues à travers des plantations de chênes, et on trouve un beau lavoir de laines pour les fabriques d'Arroyo. Bientôt après, les terres commencent à être cultivées et soignées, les campagnes paroissent mieux tenues à mesure qu'on s'approche de *Caceres*, où l'on arrive après trois heures et demie de marche depuis Arroyo del Puerco.

CACERES. Cette ville est ancienne; elle fut une colonie romaine sous le nom de *Castra Cæcilia*; on attribue sa construction à *Quintus-Cecilius-Metellus*. La ville de *Caceres* est située sur une éminence; elle a 4 paroisses et 7 maisons religieuses. Elle est la résidence d'un vicaire-général de l'évêque de Coria pour l'exercice de la juridiction ecclésiastique: elle est aussi le siége d'une royale-audience, qui comprend l'Estremadure dans son ressort, et qui n'est établie que depuis 1791. Chef-lieu d'un corrégidorat, elle a un corrégidor d'épée et un alcade-major. Sa population est d'environ 8,000 personnes. Cette ville n'est ni grande ni bien bâtie; aucun édifice ne peut mériter l'attention du voyageur: on peut y remarquer cependant la cour de l'hôpital de la Pitié, qui est entourée de deux portiques, placés l'un au-dessus de l'autre, soutenus par des colonnes d'ordre dorique. Outre plusieurs vestiges d'inscriptions ro-

maines, on y trouve quelques antiquités, entre autres, sur la place, une statue de marbre plus grande que nature; elle a une corne d'abondance à la main gauche, et sa tête est couverte par son manteau.

Nota. On peut aller de *Caceres* à *Merida* par un chemin de traverse; le trajet en est de 12 lieues.

ABRÉGÉ DE LA STATISTIQUE PARTICULIERE DE L'ESTREMADURE.

Population. La population de l'Estremadure fut considérable sous les Romains; elle se soutint sous les Maures, et elle déchut insensiblement sous leurs vainqueurs : enfin elle diminue tous les jours sous leurs successeurs. Selon le dénombrement de 1787 et 1788 elle ne contient que 416,922 habitants; elle a cependant 2,000 lieues carrées. On sera étonné de la différence énorme si on la compare avec la Galice, dont elle n'est point éloignée; celle-ci, n'a que 1660 lieues carrées, et elle a 1,345,803 habitants, et cela encore malgré une émigration continuelle qu'elle éprouve. Aussi parcourt-on dans l'Estremadure des espaces immenses sans rencontrer une peuplade, une maison, un homme, et sans apercevoir un arbre et un lambeau de terre cultivée.

Dans la population de cette province, on trouve:

Curés	341.
Prêtres	2441.
Moines	2060.
Religieuses	1748.
Nobles	3724.
Avocats	305.
Ecrivains	505.
Etudiants	1446.
Domestiques	11036.

On attribue assez généralement la dépopulation de cette province à *la mesta*, c'est-à-dire, à l'usage où l'on y est de recevoir en hiver les troupeaux voyageurs de quelques provinces de l'Espagne, et d'envoyer les propres troupeaux de l'Estremadure voyager ailleurs en été. On porte à 40,000 hommes le nombre de ceux qui y sont employés, qui voyageant continuellement, ne se marient point, et sont ainsi enlevés à l'agriculture et à la population.

D'un autre côté, les propriétaires qui vendent ou qui afferment leurs pâturages trouvent plus agréable d'en retirer un revenu sans être obligés à faire travailler les terres; de là l'abandon de la culture; les journaliers ne trouvent point de travail; les productions sont extrêmement bornées, par conséquent elles se vendent fort cher. Le paysan, qui d'ailleurs ne trouve point à s'employer, ne peut se pourvoir de ce qui lui est nécessaire; il languit dans la misere, il se dégoûte de son pays, il s'en éloigne; il va chercher dans un autre le travail qui peut fournir à sa subsistance. Aussi cette province éprouve tous les jours une nouvelle perte de ses habitants.

Quelques autres causes ont concouru aussi à produire le même effet. Les Maures habitoient en grand nombre dans l'Estremadure; leur derniere expulsion, en 1614, laissa beaucoup de maisons et de villages entierement déserts. Les guerres lointaines pendant deux siecles arracherent un grand nombre de soldats du sein de leur patrie. La découverte de l'Amérique nuisit presque autant à la population de l'Estremadure. Les conquérants du Nouveau-Monde étoient de cette province; ils enflammerent l'ambition de leurs concitoyens; ils s'empresserent d'aller combattre sous leur drapeaux, et conquérir des richesses dans les pays qu'ils avoient soumis. Cette émigration fut la plus nombreuse de toutes les autres provinces de la monarchie espagnole.

La suppression de *la mesta*, ou au moins des modifications apportées à son régime procureroient sans doute, le défrichement des terres; et le rétablissement de l'agriculture fai-

sant renaître l'émulation et l'industrie, ces moyens serviroient à repeupler une province qui pourroit à elle seule nourrir un tiers de l'Espagne.

Agriculture. Les Romains avoient senti tout le prix de l'Estremadure, et les Maures en avoient fait un jardin. La terre la plus fertile forme son sol; elle contient le principe abondant d'une végétation heureuse qui se développe avec la plus grande activité; la chaleur du climat en favorise l'essor; les rivieres nombreuses qui parcourent cette province y porteroient un surcroît de fécondité et y répandroient la plus riche abondance: mais cette terre est comme abandonnée à elle-même; si elle donne quelques productions, elle ne les doit point à l'industrie des hommes, c'est elle seule qui agit; et, souvent contrariée par le cultivateur ignorant, elle voit étouffer dans son sein le germe naturel qui pouvoit l'embellir. Elle est presque entièrement réduite au triste état d'un pâturage forcé. *Zavala* compte dans le district de *Badajoz* vingt-six lieues en longueur, de terres incultes, sur une largeur de douze lieues.

Dans toute la province on ne trouve presque point de jardins et de vergers; ni fruits, ni mûriers, ni chanvre; le blé et le seigle en sont presque les uniques productions. Ces grains suffisent ordinairement pour nourrir la population, parce que, comme on l'a dit, elle est infiniment petite, et parce que la majeure partie des gens de campagne mangent fort peu.

Les oliviers y sont clair-semés; les vignes n'y sont guere plus abondantes; les châtaigniers y sont plus nombreux: heureusement pour l'habitant de la campagne qui en tire une partie de sa subsistance. C'est l'état languissant de l'agriculture qui y ruine la population. Les propriétaires trouvent fort commode de ne point faire travailler ni ensemencer leurs terres, et de ne point courir les risques de mauvaises récoltes: leur revenu est toujours le même et toujours également certain en tenant leurs terres en pâturages; ils les afferment pour servir aux troupeaux nombreux qui s'y rendent tous les ans vers l'automne, et qui y passent l'hiver; on en estime la quantité à

4,000,000 de têtes. Il est aisé de concevoir quelle énorme étendue de terrain leur est nécessaire. Mais ce qui paroîtra étonnant, c'est que dans ce nombre considérable de troupeaux que la province nourrit pendant six mois, elle n'en a point à elle une quantité suffisante pour bonifier ses terres.

Il est cependant des cantons qui fournissent abondamment diverses sortes de productions; on trouve, par exemple, beaucoup de jardins et d'arbres fruitiers entre la *Puebla de la Calzada* et *Montijo*, dans la *Vega de Plasencia*, etc., beaucoup d'oliviers à *Baños*, beaucoup de vignes à *Talavera la Vieja* et à Baños, des plantations nombreuses en chênes, châtaigniers, et autres especes d'arbres aux environs de Talavera, entre *las Brozas* et *Arroyo del Puerco*, dans la Vega de Plasencia et sa vallée, enfin près d'Ervas, de Baños et de Bejar. Les flancs de la montagne de Guadalupe aux environs du monastere de ce nom (1), sont couverts d'arbres, et sur-tout de plantes médicinales. Il est également quelques cantons où l'on trouve une culture dirigée avec plus de soins et d'intelligence; tels sont les environs de *Caceres*, de Plasencia, la vallée où la ville est située, la Vega, qui est séparée de cette vallée par des montagnes où se trouvent partout en abondance des vignes, des oliviers, des mûriers, des citronniers, des cédras, et toutes sortes d'autres arbres fruitiers. Dans la vallée de Bejar on se livre à l'agriculture avec une activité même pénible, le terrain y présentant des obstacles difficiles à surmonter: ce sont des montagnes, des collines et des ravins; mais on y voit partout des champs élevés au-dessus les uns des autres, et formant autant de terrasses soutenues par des murailles; en les voyant

(1) C'est un monastere de hiéronymites, très-renommé en Espagne, et fort riche. Dans le trésor, en outre d'un trône d'argent pour la Sainte-Vierge, de deux grands anges du même métal, de quantité de châsses et de reliquaires d'or et d'argent enrichis de pierres précieuses, il s'y trouve une cassette de vermeil avec de beaux bas relief en émail, un tabernacle d'argent du poids de 240 marcs, et un crucifix d'or du poids de 4 marcs, etc.

on se croit transporté sur les montagnes du royaume de Valence. Mais ces cantons privilégiés qui forment une exception, offrent aussi un contraste frappant avec le reste de l'Estremadure.

Manufactures et commerce. L'excellence du sol ayant attiré principalement l'attention des Maures, leur industrie se porta plus sur cet objet que sur les manufactures. On ne voit pas que cette province ait jamais eu de grands établissements de ce genre : elle eut cependant durant plusieurs siecles quelques bonnes manufactures de gros draps et autres lainages ; on distinguoit sur-tout celles établies à *Alhanchel*, et qui sont ruinées depuis long-temps par le manque d'ouvriers, et par le défaut de débouchés. Quelques manufactures qui existent encore sont de si peu d'importance qu'elles ne méritent presque point d'êtres citées. Elles se réduisent à une fabrique de chapeaux établie depuis dix ans à Badajoz par un Français. Deux fabriques pareilles à *Zafra*. Un grand nombre de tanneries aussi à Zafra et au Casar de Caceres. Une manufacture de gros draps à Arroyo del Puerco. Il y a encore quelques métiers isolés de draps demi-fins à Ervas, et de draps ordinaires à Bejar. Ce dernier établissement est le plus considérable ; il fournit une certaine quantité de ces draps en Castille et en Andalousie.

Une province qui produit peu de chose, qui fabrique encore moins, qui doit recevoir tout des autres pays, ne sauroit offrir l'idée d'un commerce avantageux ; tout doit y être passif, tout doit lui être onéreux; son appauvrissement doit augmenter de jour en jour. D'après les défrichements considérables, et une agriculture raisonnée, qui multiplieroient les productions des meilleures qualités afin d'en exporter, ou d'obtenir les matieres premieres propres à différentes manufactures, on pourroit penser que le commerce seroit dans le cas d'y fleurir avec une certaine vigueur; cependant, il faut l'avouer, un obstacle s'opposeroit à un grand succès, c'est la difficulté de l'exportation. L'Estremadure est dans le milieu des terres, loin de la mer et de toute navigation intérieure; les marchandises ne peuvent y

être transportées que sur de petites charrettes, et en beaucoup d'endroits à dos de mulet. Cet obstacle n'est pas toutefois insurmontable; on est à côté du Portugal qui fourniroit un débouché; on est à côté du royaume de Séville, où l'on pourroit transporter les marchandises et les denrées, et ensuite les embarquer.

Ce commerce, qui ajouteroit aux grandes ressources de l'Espagne, prendroit une grande énergie, si le *Tage* qui traverse l'Estremadure, et le *Guadiana* qui parcourt cette province, étoient à la fois navigables. Le dernier le deviendroit aisément; le premier le fut autrefois : des bateaux assez grands le descendoient et le remontoient depuis *Tolede* jusqu'à *Lisbonne*. Cette entreprise utile fixera sans doute les regards du nouveau gouvernement. Une société économique établie à *Truxillo* paroîtroit devoir s'occuper des moyens d'encourager l'agriculture, les manufactures et le commerce; mais jusqu'ici on ne remarque point qu'elle ait rien fait qui réponde au but de son institution.

Chemins, charrois, et auberges. La nature a fait les chemins de l'Estremadure, l'art y a à peine contribué. Le grand chemin qui conduit en Portugal est le mieux tenu; il a été réparé toutes les fois que des personnes des maisons royales d'Espagne et de Portugal ont dû y passer; et cela est arrivé plus souvent depuis que ces deux maisons se sont alliées par des mariages. Ce chemin n'est ni beau, ni mauvais, et, à l'exception de quelques passages plus difficiles, il est assez praticable; il est même d'autant plus agréable qu'on y trouve des ponts sur toutes les rivieres jusqu'à Merida. Des deux routes qui conduisent de cette ville à Badajoz, celle qui passe par *Lobon* est la plus agréable dans la belle saison; mais elle est quelquefois dangereuse en hiver dans les temps de pluies, par rapport à un torrent et à deux rivieres qu'on doit passer et où il n'y a point de ponts. Les autres chemins de l'Estremadure sont plus mal tenus ou plus négligés; il y en a même beaucoup qui sont presque impraticables, et d'autres où il ne seroit pas possible de passer en voiture.

Mais c'est en Estremadure que le voyageur doit s'armer de courage et de patience; les désagréments qu'il a éprouvés dans les *posadas* des autres parties de l'Espagne ne sont rien, comparés à ceux qui l'attendent dans cette province. Ces maisons où le voyageur cherche un asile et un lieu de repos y sont pour la plupart semblables à de mauvaises écuries; la malpropreté regne dans les chambres, dans les cuisines, et sur les personnes qui les habitent: on y est quelquefois à côté d'un cochon, d'un âne ou d'une mule; les châlits n'y valent point un sac de paille; on n'y trouve rien à manger, et souvent rien à acheter dans les lieux où elles sont situées.

Les attelages ordinaires sont formés par des bœufs; à peine y voit-on quelques charrettes traînées par des mules: on n'y voit guere de carrosses que ceux qui viennent de Madrid pour aller en Portugal.

Histoire naturelle. Les montagnes de l'Estremadure fourniroient une carriere intéressante à un naturaliste si elles étoient parcourues avec soin. Elles ont été négligées jusqu'ici; Bowles est le seul qui en ait observé une partie. Les détails connus sur leurs productions naturelles se bornent à un très-petit nombre d'objets, qu'on peut réduire aux suivants:

Des *mines de cuivre* dans diverses parties de l'Estremadure: on en distingue une sur la montagne de Guadalupe, au sud du village de *Logrosen*; elle est dans une pierre mêlée de bleu et de vert.

Une *mine de plomb* sur une éminence appelée *Vadija* ou Valle de *las Minas*, à deux lieues et demie de *Logrosen*, vers le chemin de *Zalamea*: elle a été exploitée.

Une autre *mine de plomb*, à une lieue *est* d'*Alcocer*, dans une plaine traversée de bancs de pierre calcaire et d'ardoise: elle n'a jamais été exploitée.

De l'*hematitiz*, près de Nabal-Villar.

Une veine de *pierre phosphorique*, qui traverse obliquement le chemin du *nord* au *sud*, au sortir du village de Logrosen, au pied de la Sierra de Guadalupe: cette pierre est blanchâtre,

sans saveur ; écrasée et mise sur des charbons ardents, elle s'enflamme et donne une flamme bleue sans aucune odeur.

Une *terre noire*, sur une montagne très-escarpée, qui est sur le chemin d'Alcocer à Nabal-Villar ; elle devient luisante lorsqu'on la frotte entre les mains. C'est une mine de *fer réfractaire* dont on ne peut rien tirer.

Des *pierres sanguines* sur la même montagne. Une *mine de fer* entre Alcocer et Orellona : elle est en pierre sablonneuse qui contient un ocre rougeâtre extrêmement fin.

Une mine noirâtre si dure qu'elle donne du feu au briquet. M. *Bowles* la regarde comme un composé de *fer infusible* : elle contient un vrai émeri. Elle est sur la montagne de *Lares*, située à une heure de la plaine dont il a été parlé, qui est à une lieue d'Alcocer. Cette montagne sur laquelle on voit encore les ruines d'une forteresse des Maures, est composée de *grès* mêlé de quartz : cette mine fut exploitée par les Maures.

Un *émeri lisse*, sans grains, près d'Alcocer ; il contient un peu d'*or* : il fut aussi exploité par les Maures.

Des *mines d'argent* sur la montagne qui est au *nord* de Logrosen, faisant partie de la Sierra de Guadalupe, et sur une éminence appelée *Chantce*, vers Zalamea, à deux lieues de l'éminence dont il a été parlé sous le nom de Vadija, en tirant vers le sud. La premiere est dans une pierre blanchâtre avec un *mica* blanc. La derniere est sans plomb, dans un rocher de granit coupé contre sa direction naturelle ; la veine contient aussi du *spath*, du *quartz*, des *pyrites* blanches et jaunes, et une matiere noire, luisante, friable et pyriteuse. Celle-ci a été exploitée ; mais s'étant remplie d'eau, elle fut abandonnée : il paroît qu'il ne seroit pas difficile de la dessécher.

On trouve une fontaine intermittente à un quart de lieue d'Acebo, dans le diocese de Coria, dans des vignes près d'un couvent de franciscains ; elle est sans périodes réglées.

Plusieurs montagnes de l'Estremadure, sur-tout celle de Guadalupe, sont couvertes de plantes *médicinales* de toutes

les especes. On y trouve divers animaux; celle de Guadalupe entr'autres a beaucoup de *cerfs* et de *chevreuils*.

On connoît cinq sources principales d'*eaux minérales*; quatre sont froides, la cinquieme est thermale. Les premieres sont celles de *Cheles*, à neuf lieues de Talavera la réal; *la Fuente del Carrasco*, près du village d'Almaharrin; *la Fuente de las Aguzaderas*, près de Zafra, sur la montagne del Castellar; et *la Fuente de Bernardo Estevard*, près de Barcarrota, petite ville à sept lieues de Badajoz, à un quart de lieue du chemin de *Xerez de los caballeros*; il paroît que celle-ci est ferrugineuse. La derniere est thermale; elle est à côté de l'hermitage de saint Barthélemi, près d'Alange, ville à trois lieues de Merida et à l'*est* de cette ville. Elle est très-abondante et elle a des bains qui ont été très-fréquentés sous les Romains : on y voit encore les restes d'un bassin et d'un édifice ovale avec quatre niches et quatre escaliers qui conduisent au bain.

Des arts et des sciences en Estremadure. C'est la province de l'Espagne la plus négligée et la plus reculée dans les sciences et les arts; elle peut être à cet égard placée à côté de *la Manche*. Elle n'a ni écoles ni établissements d'aucun genre; on y vit dans l'ignorance sur tout ce qui se fait relativement à ces diverses parties. Elle est dans l'insouciance pour acquérir des connoissances; elle est indifférente dans l'appréciation des ouvrages des beaux-arts. Les habitants de cette province, plus amateurs de la guerre que des sciences, ont toujours méprisé ou négligé l'étude; et si quelques-uns ont mérité d'être distingués avec éclat, c'est comme guerriers et non comme savants. Cependant du côté des lettres, cette province a produit quelques personnages qu'on doit faire remarquer; savoir : *Gaspard de Melo*, théologien, *François Carrasco del Suz*, jurisconsulte; l'historien *Francoz-Iq-diaz de Vargas*; le métaphysicien *Jean Pizarro de Arayon*, tous nés à Truxillo; le poëte *Decianus*, les historiens *Jean-Antoine de Vera y Zuñinga* et *Balthazar Moreno de Vargas*, tous

de Merida; le polygraphe *François Sanchez* de las Brozas; le médecin *Mathieu Fernandez Bejara*, et le peintre *Christophe Perez Moralez*, l'un et l'autre de Badajoz. Dès la fin du neuvieme siecle, cette derniere ville avoit déjà donné le jour au Maure *Abu-Mohamad Abdalla*, qui donna des préceptes de rhétorique. On peut encore citer un habile jurisconsulte du seizieme siecle, *Grégoire Lopez*, natif de Guadalupe, dont il reste un commentaire du code des lois de *las siete partidas*; enfin le poëte comique *Barthélemi Naharro*, prêtre, né à Torre.

Caracteres, mœurs, coutumes et usages. Les habitants de l'Estremadure sont placés dans un pays qui semble être isolé de tout autre, et où les occasions de communiquer avec les différentes parties de la monarchie espagnole ne sont pas fréquentes. Aussi cette province paroît se concentrer en elle-même et s'abandonner à sa propre existence. Ces peuples ne connoissent ni les agréments des commodités de la vie, ni les moyens de se les procurer. Le peu d'usage du monde leur en fait redouter la fréquentation et les éloigne de la société. De là vient qu'ils paroissent taciturnes, et qu'ils sont peut-être les plus sérieux de tous les Espagnols. Ils craignent l'abord des étrangers, ils fuient leur compagnie, et se plaisent à rester confinés toute leur vie dans leur province. Un certain dégoût pour l'occupation, et le défaut de connoissances les éloignent du travail et les retiennent constamment dans l'oisiveté.

Ils ont d'ailleurs des qualités excellentes : ils sont francs, sinceres, remplis d'honneur et de probité, difficiles à former des entreprises, mais fermes dans leurs projets et constants dans leurs idées. Ils ont toujours été d'excellents guerriers; ils sont forts, vigoureux et robustes, supportant sans murmure les fatigues et les dangers de la guerre; ils y ont toujours développé un courage étonnant; ils préferent la cavalerie à l'infanterie.

Cette province a produit plusieurs grands capitaines qui honorerent leur pays par les plus brillants exploits. Elle donna

le jour au fameux *Garcias de Paredes*, et sur-tout à plusieurs des conquérants de l'Amérique, *Ferdinand Cortez*, *François Pizarro*, le marquis *del Valle de Goanacà*, et à quelques-uns de leurs compagnons d'armes.

On accuse aussi d'une paresse excessive les journaliérs ou manœuvriers de cette province. Le reproche sembleroit vrai; mais on doit les traiter avec plus d'indulgence lorsqu'on sait qu'ils sont nécessairement plongés dans l'habitude de la nonchalance, se trouvant malgré eux sans travail, sans ressource pendant les deux tiers de l'année, et sans aucuns moyens d'industrie pour soutenir leur existence. Payés de leurs travaux à un prix très-modique, vivant dans un pays où les denrées sont fort cherès et au-dessus de leurs facultés pécuniaires, sans espoir d'améliorer leur état et leur sort, ils tombent dans le découragement. Il suffit de les observer lorsqu'ils trouvent à s'employer; on les voit alertes, infatigables, travailler sans relâche en plein midi, dans un climat brûlant, sous le soleil le plus ardent.

On ne connoît dans l'Estremadure aucun genre de dissipation et de plaisir; tout y est monotone, compassé et triste. Les personnes bien nées, celles qui ont de la fortune ou de l'aisance, se fréquentent à peine et accidentellement.

Pour le peuple c'est encore pis; il est si pauvre qu'il éprouve à chaque instant tous les besoins, et manque souvent du nécessaire, sans attendre aucun changement favorable à cette pitoyable position. Cet excès de misere qui se succede de famille en famille, opprime l'ame et énerve le corps. Quelle situation pour chercher le plaisir et pour être susceptible de se livrer à la gaieté, qui en est la suite !

On trouve dans cette province un exemple singulier de ce qu'on peut nommer constitution démocratique, qui exclut toute supériorité des hommes les uns sur les autres. Les habitants de la petite ville de *Casar de Caceres*, à deux lieues de *Caceres*, et qui sont au nombre d'environ 5,000 personnes, se réputent entre eux *tous égaux* en grade, qualité et conditions; ils veil-

lent avec le plus grand soin à ce que cette égalité ne soit jamais altérée par aucun signe extérieur d'honneurs ou de distinction. Enfin il ont porté à cet égard leur vigilance si loin, qu'ils firent enlever il y a quelques années une inscription qu'on avoit placée sur la sépulture d'un de leurs concitoyens, quoiqu'il fût généralement estimé et regretté.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

ESTREMADURE.

